



HAL
open science

La fortune de Taine : réception des "Origines de la France contemporaine" : 1875-1914

Jacques Leblois

► **To cite this version:**

Jacques Leblois. La fortune de Taine : réception des "Origines de la France contemporaine" : 1875-1914. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2013. Français. NNT : 2013PA010640 . tel-01011605

HAL Id: tel-01011605

<https://theses.hal.science/tel-01011605v1>

Submitted on 24 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE PARIS 1 PANTHEON-SORBONNE

ECOLE DOCTORALE D'HISTOIRE

AUTEUR : Jacques LEBLOIS

LA FORTUNE DE TAINÉ

RECEPTION DES *ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE* : 1875 - 1914

THESE DIRIGEE PAR PHILIPPE BOUTRY

PRESIDENT DE L'UNIVERSITE PARIS 1 PANTHEON-SORBONNE

SOUTENUE LE 01 JUILLET 2013

JURY :

- M. JEAN-FRANCOIS CHANET, professeur d'histoire du XIX^e siècle à l'I.E.P. Paris
- Mme FRANCOISE MÉLONIO, professeur de littérature à l'I.E.P. Paris
- Mme NATHALIE RICHARD, professeur d'histoire contemporaine à l'Université du Maine
- M. PIERRE SERNA, professeur à l'Université Paris 1, Directeur de l'I.H.R.F.

Remerciements

Je remercie : l'Université Paris1- Sorbonne d'avoir bien voulu accueillir et faire confiance à un jeune retraité désireux de suivre le cursus d'histoire.

Les professeurs de Licence.

L'IHRF où j'ai travaillé mon Master, ses enseignants et plus particulièrement Jean-Clément Martin qui a dirigé avec indulgence mes recherches et Pierre Serna dont j'ai suivi avec passion les cours et séminaires.

Le centre de recherche en histoire du XIXe siècle, son directeur pour Paris-1, Dominique Kalifa, ses professeurs et maîtres de conférences, Maité Bouissy, Philippe Boutry, Christophe Charle, Vincent Robert, Sylvain Venayre.

La B.N.F. et son personnel à l'écoute d'un apprenti chercheur et en particulier Mme Le Pavec, conservatrice du fonds Taine qui a eu la patience de préparer les cartons de documents.

Mon directeur de thèse, Philippe Boutry dont les conseils ont su se doubler d'une attention bienveillante et d'une chaleur réconfortante.

Le jury de soutenance qui a accepté de s'intéresser à mon travail :

- M. Jean-François Chanet
- Mme Françoise Mélonio
- Mme Nathalie Richard
- M. Pierre Serna

Marie-Hélène Leblois, pour sa présence et sa patience..

Aurélien Cabrol, pour son aide en informatique.

LA FORTUNE DE TAINÉ

RECEPTION DES *ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE* :

1875 – 1914

« Quand on est seul contre tous, on est bien près d'avoir raison. »

Emile Zola

Introduction

« Probablement j'ai eu tort, il y a vingt ans, d'entreprendre cette série de recherches ; elles assombrissent ma vieillesse, et je sens de plus en plus qu'au point de vue pratique elles ne serviront à rien : un courant énorme et rapide nous emporte ; à quoi bon faire un mémoire sur la profondeur et la rapidité du courant ? » Ainsi écrivait Hippolyte Taine à son ami Gaston Paris quelques mois avant sa mort, laissant inachevé *Les Origines de la France contemporaine*. Lassitude ou lucidité, sans doute les deux, Taine s'interroge sur l'intérêt d'une telle œuvre, sur son devenir et surtout sur l'enseignement qu'elle laissera à la postérité. Pussions-nous, à notre niveau, apporter une réponse à cette question en démontrant que *Les Origines* ont déclenché, non seulement un intérêt universel, mais des prises de position passionnées et paradoxales, des polémiques soutenues et argumentées, des controverses incessantes, en tous les cas jamais d'indifférence. Cet intérêt ne s'est jamais démenti pendant les quarante ans que dure notre étude, dépassant largement le cercle des historiens et des politiques, son succès public retentissant a certainement contribué à diaboliser son auteur. Rien ne prédisposait Taine à devenir l'historien adulé par les uns, détesté par les autres, rien, si ce n'est une parfaite indépendance d'esprit, une capacité intellectuelle hors norme, apte à embrasser toutes les sciences de son temps, et qui décide, contre toute logique, à un moment dramatique de l'histoire de France, de s'interroger sur les causes de la décadence de son pays.

Comme il a été maintes fois répété, l'humiliation de Sedan, l'invasion allemande qui la prolonge, la honte de l'occupation que sublime la Commune de Paris, sont autant de causes à sa décision de dépasser ses études philosophiques ou littéraires pour se consacrer à ce qu'il est convenu de nommer de l'histoire, mais qui dépasse largement le cadre strictement historique. Taine cherche avant tout à comprendre et donc à expliquer, comment la France contemporaine, celle qui vient de subir la défaite, dont le régime vient de basculer dans une déroute humiliante, a pu en arriver dans l'état où elle se trouve. Pour lui, l'évidence, la seule explication, les origines de la France contemporaine se trouvent dans la Révolution française. C'est l'héritage révolutionnaire qui est en cause, c'est cet héritage qu'il convient de d'analyser, de disséquer pour en dresser un bilan indiscutable. Toutes les institutions qui font la France de 1870 voient leurs origines dans l'Empire, lui-même issu de la Révolution. Refaisant

la lecture de l'histoire à l'instar de Tocqueville, Taine, en bon déterministe, va rechercher les causes de la Révolution dans la monarchie d'ancien régime.

Se consacrant entièrement et exclusivement à cette entreprise, abandonnant tous ses projets antérieurs, telle cette histoire de la littérature allemande sur le modèle de son étude à succès de la littérature anglaise, il va y consacrer plus de vingt ans de sa vie, depuis la fin de l'année 1871 jusqu'à sa mort en 1893, laissant son œuvre inachevée. Bien qu'il ne soit pas historien de formation, l'histoire ne lui est pas inconnue, ayant réfléchi sur sa méthode et son écriture de nombreuses années auparavant. Il fait perdurer, en quelque sorte, la tradition de ses prédécesseurs du XIXe siècle qui voyait les littéraires s'adonner à l'histoire. Mais il va y apporter une rigueur, une méthode nouvelle qui font des *Origines* la première histoire « scientifique » de son temps. Si la forme est originale, le fond ne l'est pas moins, car au moment où le régime républicain se met en place avec les difficultés que l'on connaît, Taine remet en cause son héritage, la Révolution Française. Si la méthode apporte son lot de détracteurs, de sceptiques ou d'admirateurs béats, le message délivré divise profondément une classe politique en mal de légitimité et en quête de racines. Ce message tombe à un moment où la société française se transforme en profondeur, connaît des mutations fondamentales, cherche des assises à une construction hésitante et fragile. *Les Origines* vont jouer un rôle de catalyseur d'idées, redistribuer des cartes incertaines, remettre en question des convictions hasardeuses, en un mot déranger. Elles dérangent car si elles remettent en cause un certain nombre d'idées établies, elles émanent d'un homme aux talents multiples certes, mais dont les œuvres précédentes semblaient exposer des idées différentes. Un libéralisme affiché conjugué à un anticléricalisme revendiqué pouvait laisser croire à un parti pris dans la droite ligne d'une petite société éclairée et indépendante sous l'Empire. C'est méconnaître Taine de le classer sous une étiquette stricte et étroite, alors que son particularisme se caractérise par une totale indépendance d'esprit conjuguée à un mépris total des jugements hâtifs. Nous aurons l'occasion, dans notre étude, de le vérifier à de nombreuses reprises. Si Taine se montre sensible aux compliments sincères et aux critiques argumentées, il est parfaitement indifférent aux sollicitations ou reproches qui lui sont adressés et ne modifie en rien sa conduite même s'ils proviennent d'amis chers. A la lecture d'un article ou d'un courrier commentant ses livres, il peut réfléchir, se poser des questions sur tel ou tel argument soulevé, il ne cède jamais à la tentation de modifier ou de supprimer

une affirmation quelconque. Sûr de ses connaissances, de ses recherches, de ses déductions, Taine, pourtant en proie au doute permanent, ne remettra jamais en cause son œuvre historique. Il doute de son enseignement, de son message, de son efficacité, jamais de son contenu. C'est une donnée particulièrement importante à retenir lorsqu'on étudie la réception des *Origines* durant les années 1875-1893. Taine ne cède jamais à la pression, qu'elle soit amicale ou agressive, politique ou confessionnelle. On en veut pour preuve le ton des articles consacrés à son œuvre, bien différents après sa mort qu'avant, les auteurs n'ayant pas à subir le désagrément d'une mise au point sévère et immédiate. S'il prend la peine, dans ses réponses à ses correspondants, de conserver une extrême courtoisie et une attention soutenue à leurs remarques ou à leurs suggestions, il utilise tous les ressorts de l'argumentation pour les rejeter et conserver sa ligne de conduite. Dépeint comme pessimiste, triste, inquiet voire pleutre par les uns ; droit, attentif, désintéressé par les autres ; Taine est l'auteur controversé d'une œuvre qui l'est tout autant et dont l'image est encore brouillée de nos jours.

Il nous a semblé intéressant, en se basant sur la réception des *Origines* à travers une littérature abondante, publiée non seulement de son vivant mais durant une vingtaine d'années après sa mort, de montrer comment son œuvre a été perçue, adulée ou dénigrée, détournée ou récupérée pour en faire l'instrument d'une idéologie de combat pour un nationalisme en quête de référence d'une part, et le symbole d'une doctrine réactionnaire pour la pensée radicale d'autre part. Taine ne s'étant lancé dans l'aventure historique qu'à l'âge de 43 ans, c'est un homme mûr doté d'un œuvre littéraire et scientifique importante et reconnue qu'il nous appartient d'appréhender pour mieux le cerner dans sa nouvelle position. La courte biographie que nous proposons est issue de *Vie et correspondance*, publiée à l'initiative de sa famille, en quatre tomes, de 1902 à 1907. C'est donc une biographie officielle, expurgée de ce qui pourrait apparaître de personnel, agrémentée d'une correspondance importante et variée, embrassant tous les sujets, et que Taine a entretenu avec ses multiples relations durant sa vie. Elle présente donc des lacunes, des omissions volontaires, que certains écrits contemporains parviennent à combler.

Hippolyte Taine naît à Vouziers dans les Ardennes le 21 avril 1828. Son père, avoué, à la santé fragile, meurt jeune alors qu'il n'a que douze ans. Il devient interne à

l'institution Mathé et suit les cours du collège Bourbon à Paris, sa mère et ses deux sœurs venant le rejoindre rapidement. Il fait de brillantes études dans ce qui deviendra le lycée Bonaparte et se lie très tôt avec Emile Planat (Le Marcelin de *La Vie parisienne*), Prévost-Paradol (l'académicien), ou encore Cornelis de Witt (gendre de Guizot). En classe de philosophie, son maître Charles Bénard l'initie à la philosophie de Hegel alors que son grand-père lui fait découvrir Condillac. Une abondante correspondance avec Prévost-Paradol traite du panthéisme de Spinoza. En octobre 1848, il est reçu premier à l'Ecole normale. En troisième année, il se prépare à l'agrégation de philosophie sous la direction de Jules Simon et d'Emile Saisset. Contre toute attente, il échoue, le jury lui reprochant de critiquer le spiritualisme officiel et une « dépense déplacée de talent. » A la rentrée scolaire suivante, il est nommé professeur suppléant à Nevers, poste qu'il considère comme une humiliation. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, l'agrégation en philosophie étant supprimée, il refuse de signer une déclaration d'allégeance au prince Louis-Napoléon et est noté révolutionnaire (!..) pour avoir fait l'éloge de Danton en classe. Envisageant de présenter une agrégation de lettres, il en apprend sa suppression en avril, alors qu'il est muté à Poitiers en mars pour être, en fin de compte, nommé à Besançon comme professeur de sixième à la rentrée suivante. Jugeant cette nomination comme une sanction par sa hiérarchie et estimant qu'il n'a aucun avenir dans l'enseignement, Taine refuse le poste, se met en disponibilité et rejoint Paris. Il donne des cours à l'institution Carré-Demailly et va compter parmi ses élèves Emile Boutmy, futur fondateur de l'Ecole des sciences politiques, qui deviendra un ami proche. Elargissant ses connaissances, il suit des cours d'anatomie et de physiologie à l'Ecole de médecine, de psychologie à la Sorbonne, de zoologie et de botanique au Muséum et ceux des aliénistes à la Salpêtrière. Ces études se poursuivent quelques années et constituent la base de connaissances scientifiques solides et étendues qui vont lui servir plus tard pour écrire *L'Intelligence*. Parallèlement, il se lance dans une thèse de littérature sur La Fontaine qu'il soutient le 30 mai 1853 et entreprend une critique du génie oratoire de Tite-Live, proposé en concours par l'Académie française mais qui sera reporté à l'année suivante. Cette même année, il tombe malade, souffrant d'une laryngite granuleuse qui perdurera toute sa vie et qui va l'emmener à suivre une première cure dans les Pyrénées. Il y séjournera à de nombreuses reprises. C'est à cette occasion qu'il écrit des notes de voyage pour la maison d'édition Hachette qui seront réunies en volume sous le titre *Voyage aux eaux de Pyrénées* publié en avril 1855.

Sa santé étant toujours fragile, il renonce à sa charge de répétiteur pour se lancer dans la critique littéraire. Le 1^{er} février 1855, il écrit son premier article dans la *Revue de l'instruction publique sur les caractères* de La Bruyère. Suivent, dans cette même revue, d'autres articles sur des auteurs variés, de Michelet à La Rochefoucauld en passant par Macaulay et Guizot. Le 1^{er} août, il publie dans la *Revue des deux mondes*, un article sur *Ciel et terre* de Jean Raynaud. Enfin, un an plus tard, il donne une étude des *Mémoires du duc de Saint-Simon* pour le *Journal des Débats*. Cet article marque le début d'une collaboration ininterrompue avec ce journal jusqu'à sa mort. Son *Essai sur Tite-Live* est publié en avril 1856. Parallèlement aux articles consacrés à la littérature anglaise, il publie, toujours dans les mêmes revues, des articles de philosophie sur Victor Cousin, Royer-Collard, Maine de Biran, Jouffroy. Tous ces articles sont réunis en volume sous le titre *Les philosophes français du XIXe siècle* en janvier 1857. Le livre fait sensation et lui vaut un grand succès littéraire. Si Jules Simon est enthousiaste, « le plus brillant, le plus spirituel, le plus profond et le plus malveillant des livres, » Sainte-Beuve se montre un peu plus réservé dans ses deux articles du *Moniteur*. En contre partie, il signale au public la qualité des autres ouvrages de Taine déjà parus, *Voyage aux eaux des Pyrénées*, *La Fontaine*, *Essai sur Tite-Live*. Ces deux articles se retrouvent dans le tome XIII des *Causeries du Lundi*.

A vingt-neuf ans, Taine est reconnu, admiré, fêté. Il paye cher cette charge d'études et s'il a jugulé sa laryngite il est victime d'une grave dépression qui va durer deux ans. Il abandonne tous ses travaux en cours et vit en reclus. C'est à cette époque qu'il se fait lire par un secrétaire diverses œuvres historiques dont les quarante volumes de *L'histoire parlementaire de la Révolution française* de Buchez et Roux, cités abondamment plus tard dans *La Révolution*. Connaissant un léger mieux au début de l'année 1858, il écrit six grands articles sur Balzac dans *Les Débats* et fait la connaissance d'Elise de Krinitz, dernière secrétaire d'Henri Heine, qui écrit sous le pseudonyme de Camille Selden. Cette liaison qui va durer quelques années, est soigneusement passée sous silence par la famille Taine dans *Vie et correspondance*. C'est particulièrement dommageable, dans la mesure où cette femme a joué un rôle important dans sa connaissance de la culture et la littérature allemandes. Taine retombe malade toute l'année 1859 et cesse toute activité. S'il arrive à guérir de cette dépression, il en conserve une grande fragilité présente tout au long de sa vie, que les uns interprètent comme de la tristesse, d'autres du pessimisme ou de la mélancolie. Il ne s'en

cache d'ailleurs pas auprès de ses amis, comme il l'écrit à de Suckau au cours de l'année 1866 : « Je suis las et je n'ai guère de cœur à l'ouvrage ; cependant il faut travailler, sans quoi on se ronge ; le spleen est toujours à ma porte, et quoique je tâche de le chasser et même de l'étrangler, il rentre souvent ; les raisonnements n'y font rien, c'est constitutionnel, et il remonte à l'Ecole ; en somme la machine est moindre que la volonté, voilà la cause. »¹ On ne peut lire Taine sans tenir compte de ce trait de caractère et comprendre son œuvre sans intégrer son pessimisme absolu. Bien qu'il s'en défende à plusieurs reprises dans sa correspondance, *Les Origines* ne seraient pas ce qu'elles sont sans cet état psychologique particulier. C'est un juste retour des choses pour un homme qui a voulu expliquer la Révolution française à travers le portrait psychologique de ses acteurs.

Au début de l'année 1860, Taine retrouve peu à peu la santé. Il remanie sa thèse sur La Fontaine et la troisième édition constitue presque un nouvel ouvrage. Pour donner plus de vie à son histoire de la littérature anglaise dont le plan est élaboré, il fait un séjour de deux mois en Angleterre. Comme à son habitude, il prend des notes sur ses impressions et renseignements recueillis qui seront réunies et refondues au début des années 1870 sous le titre *Notes sur l'Angleterre*. Pendant les trois ans qui suivent, Taine se consacre presque exclusivement à *L'Histoire de la littérature anglaise* et participe à la vie mondaine parisienne. Il devient l'hôte des jeudis de Madame Bertin, femme du directeur des *Débats*, où il fréquente Renan, Mérimée, Delacroix, Berlioz, Simon, et des vendredis de Madame Mohl. C'est à cette époque qu'il est reçu dans le salon de la princesse Mathilde dont il devient un ami proche jusqu'à leur rupture, en 1887 après la publication de son *Napoléon*. Pendant cette période, il n'écrit qu'un nombre limité d'essais dont un sur *La Grèce ancienne* de Victor Duruy et un sur le roman de Camille Selden, *Daniel Vlady*. Ce dernier article publié dans les *Débats* du 2 août 1862 fut recueilli dans la 2ème édition des *Essais de critique et d'histoire* et supprimé dans les suivantes, comme s'il fallait effacer toute trace de sa liaison. Il s'essaie au roman autobiographique à la manière de Stendhal auquel il voue un culte absolu, *Etienne Mayran*, qu'il abandonne au bout de quelques chapitres se jugeant incapable d'en faire une œuvre majeure. Paul Bourget lui jouera un bien mauvais tour en le faisant publier de nombreuses années plus-tard. En mal de revenus réguliers, il postule auprès des pouvoirs publics à deux

¹ « Lettre de Taine à de Suckau le 22 avril 1866 », *Vie et correspondance*, t. II, Paris, Hachette, 4^e édit., 1914, p. 324.

chaires d'enseignement, l'une à l'École polytechnique et l'autre à l'École des Beaux-arts. Des catholiques influents qui le jugent « homme dangereux imbu d'opinions perverses » empêchent sa nomination. Il faut redire ici que tous ses articles littéraires et philosophiques, qualifiés d'anticléricaux, lui valent une réputation libérale non conformiste. Quelques années et quelques œuvres plus tard, la réputation s'inversera...

En 1863, Taine publie « une peinture amusante et hardie des mœurs du jour », série d'articles sur le Paris de son temps pour *La Vie parisienne* de son ami Marcelin, sous le pseudonyme de Thomas Graindorge. Il participe aux diners du mardi dans le restaurant Magny présidés par Sainte-Beuve où il retrouve Renan, Berthelot, Théophile Gautier, Flaubert, George Sand, About, Scherer et les frères Goncourt. Pour en diminuer le prétexte intellectuel, Edmond de Goncourt en a fait un compte rendu célèbre dans son *Journal* que Taine n'a pas apprécié : « Si nous n'avions échangé que de pareilles platitudes, ni mes amis et moi n'y serions allés trois fois. » Grâce à l'intervention d'amis bien placés, il devient examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, charge qui présente l'intérêt de ne l'occuper que trois mois par an. Peu de temps après cette nomination, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans publie un pamphlet intitulé *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille* dirigé contre les doctrines élaborées par Taine, Renan, Littré et Maury. *Le journal des Débats* prend la défense de Taine et de ses amis et la querelle fait grand bruit à Paris. Cet incident reflète les rapports difficiles de Taine avec les catholiques dans les années 60, nous aurons l'occasion d'en reparler quand les relations conflictuelles évolueront au fil de la parution des *Origines*. Le changement sera radical.

Années 1864-1866. Taine effectue un voyage de trois mois en Italie et visite Rome, Florence, Parme, Bologne, Venise. Comme il l'avait fait pour ses voyages précédents, il prend des notes qui seront publiées plus tard dans la *Revue des deux mondes* d'abord, puis en volume sous le titre *Voyage en Italie*. Cette pendant cette période que paraît *L'histoire de la littérature anglaise*, son œuvre maîtresse avec *Les Origines* et qui lui a demandé sept ans de travail. C'est dans les quatre volumes de la *Littérature anglaise* qu'il faut chercher les bases de sa méthode historique qu'il va appliquer plus tard, nous y reviendrons longuement. Que cette méthode ait été exposée dans un livre de critique littéraire va lui être reproché plus tard, les critiques ne lui pardonnant pas le mélange des genres. C'est pourtant la caractéristique essentielle de Taine, les différentes spécialités n'étant jamais cloisonnées, mais

toutes exploitées au nom de la science. C'est dans la préface de la *Littérature anglaise* qu'il dessine les contours des *Origines*, œuvre qu'il n'a pas encore imaginée mais qui fait partie de ses préoccupations. Taine qui présentait son livre à l'Académie française pour le prix Bordin, et bien que soutenu par Guizot et Sainte-Beuve, subit un échec orchestré par Cousin et Dupanloup. En octobre 1865, Taine est nommé professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'École des Beaux-arts en remplacement de Viollet-le-Duc victime d'une cabale orchestrée par les élèves. Il faut y voir là l'intervention bienveillante de Victor Duruy, alors ministre de l'instruction publique, et de la princesse Mathilde. Ses cours vont durer quelques années et rencontreront un franc succès auprès des élèves qui voient en Taine un novateur dans la compréhension de l'œuvre d'art. Ceux-ci feront l'objet d'une publication en volume, en 1882, sous le titre *Philosophie de l'art*. Comme on le remarque, en trois ans, Taine aborde trois disciplines différentes, la critique littéraire, la littérature de voyage, l'histoire de l'art. Il publie également à la même époque les *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, réunion des dix principaux articles parus de 1857 à 1864.

Années 1867-1869. Taine se consacre pendant ces années-là exclusivement à la rédaction de *l'Intelligence*. Pour ce travail, il est en relation avec des physiologistes comme Claude Bernard, Paul Bert ; des aliénistes comme Baillarger, Luys ; des mathématiciens comme Cournot, Bertrand ; des philologues comme Renan, Mohl, Bréal, Gaston Paris. Il donne au *Journal des débats* un nouvel article sur Camille Selden, avec laquelle il est encore lié, *Mendelssohn et la musique allemande* ainsi que *Sainte Odile et Iphigénie en Tauride*, qui inspirera Barrès pour son chapitre *La pensée de Sainte Odile* dans *Au service de l'Allemagne* en 1905. Après avoir rompu avec Camille Selden, il rencontre chez le peintre Henri Lehmann, la fille d'un architecte parisien connu, Alexandre Denuelle. Il l'épouse le 8 juin 1868. Ses leçons sur l'art en Grèce sont publiées dans le *Journal des débats* ainsi que quelques articles dont *La philosophie de Hamilton* de Stuart Mill ou *L'esprit moderne en Allemagne* de Camille Selden, ou encore un article *nécrologique* sur Sainte-Beuve. Il voyage en Allemagne et en Italie en août 1869 et signe avec Renan une *Lettre au Journal des Débats* en faveur d'une souscription pour ériger une statue à Hegel en Allemagne. Cette démarche résume sa dette de reconnaissance envers le penseur qui fut son guide toute sa vie. Au début de 1870, paraît à la librairie Hachette la première édition de *l'Intelligence*, œuvre de réflexion pure à laquelle il ne prévoyait qu'une diffusion confidentielle : « Le livre sera lu par cent personnes en France et

autant dans le reste de l'Europe. » Mon exemplaire personnel, dont la quinzième édition date de 1923, prouve le contraire.

Le monde de Taine s'écroule en 1870, non seulement avec la chute d'un régime auquel il s'était parfaitement adapté, une défaite ressentie comme une humiliation, des troubles révolutionnaires qui la suivent et qu'il exècre par-dessus tout, mais une remise en cause d'un statut d'excellence qui lui était unanimement reconnu. Si Taine change d'orientation créatrice à partir de 1870 et modifie donc son image, c'est aussi la perception de ses lecteurs qui changent, à la fois par une évolution générationnelle normale et par un bouleversement politique qui modifie les comportements. On peut donc cloisonner sa vie en deux parties distinctes, la première que nous avons évoquée et qui irait de 1828, date de sa naissance, à 1868, date de son mariage (nous y reviendrons), et 1870 ; la seconde, de 1871 à 1893, date de sa mort.

La brève évocation biographique que nous venons de faire appelle un certain nombre de considérations qui relient la « première » vie de Taine à la seconde. En effet, la première question à laquelle nous devons répondre au cours de cette thèse est de savoir si le Taine d'après 1870 est totalement différent de celui d'avant cette date, comme le prétendent le plus souvent autant ses admirateurs que ses détracteurs pour des raisons évidentes et opposées. Quelques événements doivent être retenus :

- Lors de la Révolution de 1848, alors en classe de philosophie, il se désintéresse des événements, contrairement à ses condisciples, et consacre son temps à l'écriture d'un essai philosophique intitulé *De la destinée humaine*. La correspondance qu'il adresse à son ami Prévost-Paradol ne traite que de ses interrogations métaphysiques et ignore superbement la Révolution et ses conséquences. Il confirmera son non-engagement dans sa préface de *L'Ancien régime* et ses interrogations sur la politique : « Après avoir écouté les diverses doctrines, je reconnus qu'il y avait sans doute une lacune dans mon esprit. Des motifs valables pour d'autres ne l'étaient pas pour moi ; je ne pouvais comprendre qu'en politique on pût se décider d'après ses préférences. »² L'homme mûr de 1871, étranger à la Commune, est-il si différent du jeune homme de 1848, indifférent à la Révolution ?

- Son échec à l'agrégation en raison de son opposition au courant de pensée de la hiérarchie d'alors, les suppressions successives des agrégations de lettres et de

² Taine (H.), *L'Ancien régime*, Paris, Hachette, 15^e édit., 1887, p.I.

philosophie décidées par le nouveau pouvoir, sa nomination à Nevers en tant que professeur suppléant puis à Poitiers avant d'être muté à Besançon (poste qu'il refuse), en font un déçu et un rebelle à l'Université et à l'enseignement officiel. Tout ceci explique largement son engagement dans la création de l'Ecole libre des Sciences politiques et son chapitre consacré à l'Ecole dans le *Régime moderne*.

- Professeur à Nevers, il refuse de signer la déclaration d'allégeance en faveur de Louis-Napoléon Bonaparte. Il refuse l'idée du coup d'Etat et de l'homme providentiel. Son portrait de Napoléon 1^{er} et sa critique de l'Empire écrits presque 40 ans plus tard en sont la parfaite illustration.

- L'alliance « du sabre et du goupillon » des débuts de l'Empire renforce son anticléricalisme et sa méfiance d'un Etat omniprésent. Si sa position sur l'Eglise catholique évolue avec le temps jusqu'à lui reconnaître un rôle capital dans la société, elle ne change pas ses convictions personnelles jusqu'à lui faire opter pour des obsèques selon le rite protestant.

- Sa soif de notoriété exprimée par la fréquentation des salons en vue de l'Empire, son besoin de reconnaissance, quoiqu'il en dise, se cristallise dans sa quête d'un fauteuil à l'Académie, impossible avant la parution des *Origines* et l'oblige à des compromissions peu glorieuses.

- Son mariage, à 40 ans, renforce ses aspirations bourgeoises et concrétise un tempérament qu'il a toujours eu et que sa vie mondaine et sa liaison avec Elise de Krinitz n'ont fait que différer.

- Ses voyages multiples ont renforcé ses aspirations anglophiles comme ses études philosophiques ont influencé son admiration pour l'Allemagne. Le traumatisme profond ressenti lors de la défaite française en 1870, ne peut se comprendre qu'en prenant en compte l'influence considérable de la culture allemande sur Taine, que ce soit en littérature, en philosophie ou en histoire. Il faut se souvenir qu'il se trouvait en Allemagne juste avant la déclaration de guerre, pour préparer un ouvrage sur la littérature allemande comparable à ce qu'il avait fait sur la littérature anglaise. Sa décision de s'investir dans un ouvrage ambitionnant d'expliquer la décadence française ne peut être réduite seulement au traumatisme lié à la défaite militaire face à une Allemagne conquérante. C'est aussi une remise en question de toutes ses études menées jusqu'alors. Pour un homme qui ne vit que pour penser, le choc est considérable.

S'il semble parfaitement plausible de lier la vie de Taine d'avant 1870 à celle d'après, de constater que ses idées politiques de jeunesse ne sont pas incompatibles avec celles de l'âge mûr, que sa nature profonde s'exprimait déjà chez le jeune penseur, il est également intéressant de constater dans ses œuvres publiées, la cohérence de ses idées que beaucoup de ses contemporains feignent de découvrir à la lecture des *Origines*. Une deuxième question, corollaire de la première, peut trouver sa réponse dans la lecture de ses œuvres précédant 1870, Taine s'est-il improvisé historien du jour au lendemain ou s'était-il préparé en amont ?

La Fontaine et ses fables est le premier ouvrage publié en 1853. Le texte a été remanié à plusieurs reprises au cours des trois premières éditions et dans celle de 1861, il affirmait : « On peut faire de la critique littéraire une recherche philosophique. » Les lecteurs attachés à une pensée nationaliste trouveront la justification de leur admiration en lisant le premier chapitre de la première partie et intitulé *L'esprit gaulois*. Evoquant un voyage sur le Rhin en partant de la mer du Nord, il raconte ainsi son approche du sol français par l'Alsace : « Vous quittez le pays à demi allemand qui n'est à nous que depuis un siècle. Un air nouveau moins froid vous souffle aux joues ; le ciel change et le sol aussi. Vous êtes entrés dans la véritable France, celle qui a conquis et façonné le reste. Il semble que de tous côtés les sensations et les idées affluent pour vous expliquer ce que c'est que le Français. »³ Si le sol est traité de cette façon, il en est de même pour la « race » française : « Telle est cette race, la plus attique des modernes, moins poétique que l'ancienne, mais aussi fine, d'un esprit exquis plutôt que grand, doué plutôt de goût que de génie, sensuelle mais sans grossièreté ni fougue, point morale, mais sociable et douce, point réfléchie, mais capable d'atteindre des idées, et les plus hautes, à travers le badinage et la gaieté. »⁴ Dès son *La Fontaine*, Taine affiche son amour du sol natal qu'il ne faut pas confondre avec un nationalisme exacerbé. Comment un nationaliste pourrait écrire que l'Alsace est à moitié allemande ? De même, cette notion de race française ne peut se lire que dans une interprétation culturelle attachée à la tradition.

³ Taine (H.), *La Fontaine et ses fables*, [1853], Paris, Hachette, 12^e édit., 1892, p. 4.

⁴ Taine (H.), *op. cit.*, p. 18.

Le voyage aux Pyrénées est le deuxième livre de Taine. C'est un ouvrage de commande de la maison Hachette et sans doute n'est-il pas vraiment à l'aise.⁵ Il poursuit néanmoins sa vision de la France et des français dans sa descriptions des pyrénéens : « Ici, les hommes sont maigres et pâles ; leurs os sont saillants, et leurs grands traits tourmentés comme ceux de leurs montagnes. Une lutte éternelle contre le sol a rabougri les femmes comme les plantes ; elle leur a laissé dans le regard une vague expression de mélancolie et de réflexion. Ainsi les impressions incessantes du corps et de l'âme finissent par modeler le corps et l'âme ; la race façonne l'individu, le pays façonne la race. Un degré de chaleur dans l'air et d'inclinaison dans le sol est la cause première de nos facultés et de nos passions. »⁶ On retrouve bien là les théories de Taine sur le sol et la race défendues tout au long de sa vie, notion de race prise dans le sens culturel et que ses détracteurs (ou ses admirateurs) veulent faire passer pour un racisme ethnique. Une anecdote peut être rapportée à ce sujet. Dans une lettre écrite à Prévost-Paradol en 1852, alors qu'il est à Nevers, il commente l'étroitesse de vue des autorités et l'Etat d'esprit du corps enseignant : « Exemple de la tolérance de ce pays : Hemardinquer, (ancien de l'Ecole normale) qui y a été suppléant de rhétorique, n'a pas pu y rester parce qu'il est juif. »⁷ Un homme qui s'indigne d'un antisémitisme d'Etat peut-il être qualifié de raciste ?

Son *Essai sur Tite-live* date de 1856. C'est l'Académie française qui en est à l'origine, ayant soumis le sujet à concours en 1854. Taine se lance dans le travail, sans enthousiasme excessif : « Ce Tite-Live n'est guère amusant ; c'est un phraseur, qui ne cherche ni le vrai, ni la vie, mais qui est moraliste et orateur. Il va falloir le louer plus qu'il ne le mérite. »⁸ Ses réflexions sur l'histoire ne sont pas sans intérêt, elles préfigurent sa mission future : « Considérez l'historien qui traite l'histoire comme elle le mérite, c'est-à-dire en science. Il ne songe ni à louer ni à blâmer ; il ne veut ni exhorter ses auditeurs à la vertu, ni les instruire dans la politique...Il n'a pour devoir et pour désir que de supprimer la distance des temps, de mettre les lecteurs face à face avec les objets, de le rendre concitoyen des

⁵ Taine l'écrit à sa sœur : « Ce maudit livre me donne bien du mal. Je n'ai fait toute ma vie que des raisonnements, je suis habitué aux abstractions, il faut que je sorte de moi-même, que je change toutes les allures de ma pensée, que j'apprenne le style descriptif. » cité par V. Giraud dans *H. Taine, Pages choisies*, Paris, Hachette, 1909, p. 64.

⁶ Taine (H.), *Voyage aux Pyrénées*, [1855], Paris, Hachette, 11^e édit., 1887, p. 130.

⁷ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 1^{er} août 1852 », *Vie et correspondance*, t. I, op. cit., p. 301.

⁸ Taine (H.), « Lettre à Ed de Suckau le 11 avril 1853 », *Vie et correspondance*, t. I, op. cit., p. 331.

personnages qu'il décrit, et contemporain des événements qu'il raconte.»⁹ Il suffit de rapprocher ce texte de la préface de *L'Ancien régime* pour se convaincre que celui qui l'écrit en 1875, est très proche du jeune homme de 1856 : « Avec de telles ressources, on devient presque le contemporain des hommes dont on fait l'histoire, et plus d'une fois, aux Archives, en suivant sur le papier jauni leurs vieilles écritures, j'étais tenté de leur parler tout haut. »¹⁰ Nous découvrons dans son *Essai* la première exposition de sa théorie de la « faculté maîtresse » qu'il va développer amplement par la suite.

Les philosophes classiques du XIXe siècle en France sont publiés en 1857 et la volonté de s'en prendre au « spiritualisme officiel » est évidente. C'est une œuvre polémique qui exprime la rancœur de Taine vis-à-vis de ses censeurs de l'agrégation. Il ne s'en cache pas comme il l'écrit à sa sœur en 1852 : « J'ai du plomb dans ma carnassière, mais je ne l'éparpillerai pas grain par grain ; j'en amasse de tous côtés pour faire une belle charge de mitraille, et alors, je tâcherai de mon mieux d'en éclabousser la figure de la vérité officielle. »¹¹ L'attaque contre Victor Cousin est violente et pour notre part intéressante dans la mesure où il compare Cousin à Michelet : « M. Michelet sait ranimer les morts ; les sentiments éteints reparaissent dans son âme, il ne déduit pas logiquement une idée d'une autre ; il ne construit pas noblement de larges périodes ; il n'essaye pas de conduire régulièrement un auditoire d'esprits pesants vers une vérité lointaine ; il n'est pas maître de lui-même ; il y a quelque chose de fiévreux dans son inspiration...On ne le juge pas, on l'aime ou on le hait, ou plutôt on sent avec lui et comme lui ; on quitte son siècle, on devient son contemporain ; on devient lui-même. »¹² Cet hommage à Michelet sera complété plus tard dans les *Essais de critique et d'histoire*, et mêlé toutefois d'ironie en faisant de celui-ci plus un peintre ou un poète qu'un historien. Nous savons par leur correspondance que Taine et Michelet entretenaient d'excellents rapports comme le montre cet échange, justement en 1857. A une lettre de Michelet qui lui demande s'il a bien reçu le *Richelieu* qu'il lui a adressé, Taine lui répond : « Je n'ai point reçu encore, Monsieur, le volume que vous me faites l'honneur de m'offrir. J'en suis resté à la Saint-Barthélemy à la fin des guerres de religion. Je vous remercie vivement à songer à un malade qui se rétablit lentement et vit à la campagne à la façon des arbres et des bêtes.

⁹ Taine (H.), *Essai sur Tite-Live*, Paris, Hachette, 1856, p. 30.

¹⁰ Taine (H.), *L'Ancien régime*, op. cit., p. VIII.

¹¹ Taine (H.), « Lettre à Sophie Taine le 10 août 1852 », *Vie et correspondance*, t. I, op. cit., p. 304.

¹² Taine (H.), *Les philosophes classiques du XIXe siècle*, [1857], Paris, Hachette, 5^e édit., 1882, p. 117-118.

Aujourd'hui les hommes faits sont les jeunes gens. Vous le prouvez, Monsieur, par cette continuité de verve et par cette merveilleuse puissance de travail que nous admirons tous ; vous sortez plus vivant de la fournaise, nous y périssons. »¹³ Nous aurons l'occasion d'évoquer leurs échanges épistolaires, toujours cordiaux, et il n'est pas inutile de souligner qu'aucune lettre de Taine à Michelet ne figure dans *Vie et correspondance* dont la publication commence en 1902. A cette époque, la relation amicale entre Taine et Michelet ne mérite pas d'être relatée ! Un rapprochement des deux hommes nuirait aux intérêts de leurs admirateurs respectifs.

Si Taine parle d'histoire dans les livres que nous venons de citer alors que cela ne semblait pas aller de soi, il l'aborde plus directement dans les *Essais de critique et d'histoire* datant de 1858. La référence la plus explicite à l'histoire tient dans son titre même puisqu'il l'imprime à Macaulay : *Critical and historical essays*. En dehors des essais consacrés à Sainte-Beuve, Saint-Simon, La Bruyère ou Madame de La Fayette, plusieurs textes retiennent notre attention dont la préface de la 2^e édition de 1866 dans laquelle il compare l'histoire humaine et l'histoire naturelle : « On pourrait énumérer entre l'histoire naturelle et l'histoire humaine beaucoup d'autres analogies. C'est que leurs deux matières sont semblables. Dans l'une et dans l'autre, on opère sur des groupes naturels, c'est-à-dire sur des individus construits d'après un type commun, divisibles en familles, en genres et en espèces. Dans l'une et dans l'autre, l'objet est vivant, c'est-à-dire soumis à une transformation spontanée et continue... Il suit de là qu'une carrière semblable à celle des sciences naturelles est ouverte aux sciences morales ; que l'histoire, la dernière venue, peut découvrir des lois comme ses aînées ; qu'elle peut comme elles et dans sa province, gouverner les conceptions et guider les efforts des hommes ; que, par une suite de recherches bien conduites, elle finira par déterminer les conditions des grands événements humains, je veux dire les circonstances nécessaires à l'apparition, à la durée ou à la ruine des diverses formes d'association, de pensée et d'action. Tel est le champ qui lui est ouvert ; il n'a pas de limites. »¹⁴ Dans un essai consacré à Montalembert, Taine retenait les leçons que nous donne l'histoire : « Chaque nation nous apparaît comme une grande expérience instituée par la nature. Chaque pays est un creuset où des substances distinctes en des proportions différentes sont jetées dans des conditions

¹³ Lettre de Taine à Michelet le 23 juin 1857, Fonds Taine, B.N.F., naf 28420.

¹⁴ Taine (H.), *Essais de critique et d'histoire*, [1858], Paris, Hachette, 2^e édit., 1866, p. XXVII.

particulières. Ces substances sont les tempéraments et les caractères. Ces conditions sont les climats et la situation originelle des classes. Le mélange fermente d'après des lois fixes, insensiblement, pendant des siècles, et aboutit ici à des matières stables, là-bas à des composés qui font explosion. »¹⁵ Ce texte ayant été écrit pour les *Débats* d'avril 1857, il montre bien que Taine, s'il n'est pas historien, a une conception bien précise de l'histoire.

Bien entendu, *L'Histoire de la littérature anglaise* parue en 1864 représente l'œuvre la plus importante de Taine avec *Les Origines de la France contemporaine*. C'est ce livre, salué par tous les critiques, (dont Sainte-Beuve) qui apporte une immense notoriété à son auteur. Entrepris en 1855 et paru en articles dans différents journaux et revues, l'ouvrage est publié en trois tomes à la fin 1863, complété par un quatrième volume sur *Les Contemporains*. L'introduction du premier livre est célèbre puisque c'est dans celle-ci que Taine expose pour la première fois sa théorie de la *race*, du *milieu* et du *moment*. Nous y reviendrons dans notre chapitre sur la méthodologie historique de Taine en précisant que, bien que de nombreuses critiques lui reprochent cette méthode issue de la critique littéraire, Taine ne la suit pas vraiment dans les *Origines*. Une phrase retient surtout l'attention des commentateurs et permet à l'Académie française de refuser à Taine le prix Bordin et à Dupanloup de se déchaîner contre son auteur : « Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils ont toujours des causes ; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. »¹⁶ Il est significatif de noter que Taine dédicace son ouvrage à un historien, en l'occurrence Guizot : « L'historien de la *Civilisation en Europe et en France* est encore aujourd'hui chez nous le chef des études historiques, dont il a été jadis le promoteur. J'ai moi-même éprouvé sa bienveillance, profité de sa conversation, consulté ses livres, et j'ai joui de cette largeur impartiale d'esprit, de cette active et libérale sympathie avec laquelle il accueille les travaux et les idées d'autrui, même si ces idées ne sont pas les siennes. C'est pour moi un devoir et un honneur que de dédier cet ouvrage à M. Guizot. »¹⁷

¹⁵ Taine (H.), *op. cit.*, p. 302.

¹⁶ Taine (H.), « Introduction à l'histoire de la littérature anglaise », *Revue germanique et française*, 1^{er} décembre 1863, p. 33.

¹⁷ Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1864, t. I, p. 1.

Dire que Guizot ne partage pas les mêmes idées que Taine est un euphémisme si on se livre à la lecture d'un courrier que le premier adresse à celui qui a fait son éloge : « Nous différons ici moins et plus que vous ne dites. Moins quant à la méthode d'étude et de recherche de la vérité. Plus quant à la pratique et aux résultats de cette méthode. Comme vous, je ne connais, pour atteindre la vérité, qu'une méthode bonne et légitime, l'observation des faits, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils contiennent, de leurs lois et de leurs conséquences. Soit qu'il s'agisse du monde extérieur ou de l'homme lui-même, des sciences naturelles ou des sciences morales, de la chimie ou de la psychologie, de la religion ou de l'histoire, ce sont des faits que l'esprit humain a devant lui...Ce que je vous reproche, à vous et à votre école, c'est de ne pas pratiquer pleinement et exactement cette méthode. Tantôt vous laissez de côté certains faits, vous ne les voyez pas. Tantôt, vous ne tenez nul compte des uns et vous ne tenez pas compte de tout ce que contiennent les autres. Et vos conclusions sont aussi incomplètes que vos observations. Votre science est inexacte comme votre étude. Votre erreur éclate surtout quand vous essayez d'expliquer, soit dans le monde extérieur soit dans l'homme lui-même, l'ensemble et le fond des choses. »¹⁸ A la lecture de cette lettre, lier la méthode historique de Taine à celle de Guizot peut sembler hasardeux !

On ne peut passer sous silence son chapitre sur Macaulay, tant l'historien anglais sert de référence à Taine et qu'il citera à plusieurs reprises dans les *Origines*. « Rarement éloquence fut plus entraînante que celle de Macaulay. Il a le souffle oratoire. Toujours, dans ses livres, la discussion saisit et emporte le lecteur...Cette abondance de la pensée et du style, cette multitude d'explications, d'idées et de faits, cet amas énorme de science historique va roulant, précipité en avant par la passion intérieure, entraînant les objections sur son passage, et ajoutant à l'élan de l'éloquence la force irrésistible de sa masse et de son poids. »¹⁹ C'est dans Macaulay que Taine puise sa force historique et sa méthode, expliquer, prouver, convaincre, accumuler les faits, raisonner, emporter l'adhésion par l'éloquence, autant de conseils qu'il mettra en œuvre dans les *Origines*. Son déterminisme affiché dès *Les fables* se retrouve revendiqué comme condition à la « science ».

Son *Etude sur Carlyle* publiée en 1864 constitue une référence de choix pour tous ceux qui pensent que Taine a changé en se consacrant à son œuvre historique.

¹⁸ Lettre de Guizot à Taine, Fonds Taine, B.N.F., naf 28420.

¹⁹ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 156.

Il faut avouer que son jugement premier sur *l'Histoire de la Révolution française* est surprenant : « Elle ressemble à un délire. Carlyle est un voyant puritain qui voit passer devant lui les échafauds, les orgies, les massacres, les batailles, et qui, assiégé de fantasmes furieux ou sanglants, prophétise, encourage ou maudit. »²⁰ Taine pense que Carlyle n'a pas compris la Révolution française parce qu'il ne comprend pas la façon de penser des Français ni leur manière d'agir. Il expose déjà ce qu'il dira plus tard sur la philosophie conduisant à la Révolution, philosophie destructrice empruntée à Rousseau : « La promesse en vogue était la promesse du bonheur universel...On remplacera l'autorité corrompue par l'anarchie effrénée. A quoi pouvait aboutir une jacquerie de paysans abrutis, lâchés par des raisonneurs athées. Ces furieux, ces ouvriers, ces jacques sans pain, sans habits, se battaient à la frontière pour des intérêts humanitaires et des principes abstraits. »²¹ S'il écrira la même chose dans *La Révolution*, une phrase nous apparaît surprenante pour quelqu'un qui deviendra le pourfendeur de la Révolution : « La générosité sympathique de la Révolution française a fini par le cynisme du Directoire et par les carnages de l'Empire. »²² C'est également dans cet essai qu'il compare Macaulay et Carlyle avec Michelet : « Ils sont révélateurs ou poètes. M. Michelet, chez nous, est le meilleur exemple de cette forme d'intelligence et Carlyle est un Michelet anglais. »²³ Michelet écrit à Taine pour lui exprimer sa gratitude : « Mille remerciements, cher Monsieur, et merci aussi pour votre obligeante comparaison avec Carlyle. Seulement le procédé est autre : Il généralise avec une puissante imagination, mais je spécifie ou ne ressuscite qu'à ce prix. Il n'y a pas un mot à prendre dans son écrit sur la Révolution française. »²⁴ Serait-ce Michelet qui aurait fait changer d'avis Taine à propos de Carlyle ?

Les nouveaux essais de critique et d'histoire parus en 1865 contiennent une série d'articles les plus importants que Taine a publiée en revues au cours des années 60. On y trouve notamment les essais sur Balzac, Racine, La Bruyère, Marc-Aurèle. Un article sur Camille Selden figurait dans les deux premières éditions et s'intitulait *Critique et roman*. Il a été supprimé dans les éditions suivantes pour des raisons évidentes. Un article est particulièrement intéressant pour notre étude puisqu'il s'agit d'une critique du *Jefferson*,

²⁰ Taine (H.), *Etude sur Carlyle*, Paris, Germer Baillière, 1864, p. 11.

²¹ Taine (H.), *op. cit.*, p. 165.

²² Taine (H.), *op. cit.*, p. 178.

²³ Taine (H.), *op. cit.*, p. 61.

²⁴ Lettre de Michelet à Taine, Fonds Taine, B.N.F., naf 28420.

étude historique sur la démocratie américaine, de Cornélis de Witt, ami de longue date de Taine et gendre de Guizot. Son commentaire sur la Révolution française vue par Jefferson préfigure les *Origines*. « Il juge la Révolution française avec un bon sens parfait et des prédictions sûres : c'est qu'il a vu une révolution. Figurez-vous des gens du monde et d'académie, parés, poudrés, beaux diseurs, gracieux, sensibles, qui munis de phrases et d'élégies, essayent de défaire et de remonter une machine énorme et compliquée à laquelle ils n'ont jamais mis la main : voilà les Français du temps. »²⁵ Ces lignes sont pratiquement les mêmes que celles que Taine écrira 10 ans plus tard dans *l'Ancien régime*...

Rien n'est jamais cloisonné chez Taine et la lecture de *Voyage en Italie* peut nous être profitable, à partir du moment où l'auteur ne se contente pas de traduire ses émotions de voyage. Nous savons que son livre est le fruit de notes récoltées lors de son séjour italien du 15 février au 10 mai 1864 et publiées en articles dans la *Revue des deux mondes*. On y trouve par exemple ses réflexions sur le catholicisme. On sait qu'à cette époque, il passe pour être viscéralement anticlérical. Son œuvre historique, à travers les *O.F.C.*, vont faire évoluer cette réputation au point de le voir aduler par les catholiques. A propos des églises romaines qu'il visite, il dit : « Les édifices catholiques de ce pays glorifient, non le christianisme, mais l'Eglise. Ce nouveau catholicisme s'appuie sur des supports nombreux et tous solides :

1- Sur l'habitude. L'homme a l'intelligence moutonnaire. Sur 100 personnes, il n'y en a pas 3 qui aient l'esprit de se faire une opinion en matière religieuse. La voie est toute faite : 97 la suivent.

2- Sur le bel ordre régulier et l'extérieur imposant de l'institution.

3- Sur la pompe et le prestige du culte.

4- Sur l'imagination superstitieuse.

5- Sur l'utilité répressive. Les gouvernements, les gens établis, propriétaires et conservateurs y trouvent une police de surcroît, celle des choses morales.

6- Sur la portion de vertu qui s'y développe. »²⁶ Il suffit de relire *l'Eglise*, écrite 25 ans plus tard, pour retrouver un jugement identique.

²⁵ Taine (H.), *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, [1865], Paris, Hachette, 6^e édit., 1896, p. 146.

²⁶ Taine (H.), *Voyage en Italie*, [1866], Paris, Editions complexe, rééd. 1990, t. I, p. 245-246.

Si *Vie et opinions de Frédéric-Thomas Graindorge* constitue une exception dans l'œuvre de Taine et ne présente que l'intérêt, d'ailleurs bien réel, de nous donner un tableau des mœurs de la société parisienne sous le second Empire, il n'en est pas de même sur *La philosophie de l'art*. Paru dans sa version définitive en 1880, le livre est composé de cinq petits volumes publiés de 1865 à 1869, somme de ses cours dispensés à l'École des Beaux-arts. On y trouve des idées qui seront reprises plus tard dans les *Origines*. Par exemple, Taine explique que pour comprendre une œuvre d'art, il faut connaître l'état d'esprit et les mœurs du temps. *L'Ancien régime* est déjà en filigrane dans cette affirmation : « La tragédie française apparaît au moment où la monarchie régulière et noble établit, sous Louis XIV, l'empire des bienséances, la vie de cour, la belle représentation, l'élégante domesticité aristocratique, et disparaît au moment où la société nobiliaire et les mœurs d'antichambre sont abolis par la Révolution. »²⁷ On retrouve encore plus loin son jugement de la monarchie d'ancien régime : « Cette brillante société ne dura pas, et ce fût son développement même qui causa sa dissolution. Le gouvernement, étant absolu, finit par devenir négligent et tyrannique ; de plus le roi donnait les meilleurs emplois et les grâces aux seigneurs de sa cour, qui étaient les familiers de son salon. Cela parût injuste à la bourgeoisie et au peuple qui, s'étant fort enrichis, fort éclairés, fort accrus, se trouvèrent plus puissants à mesure qu'ils devenaient plus mécontents. Ils firent la Révolution française. »²⁸

Enfin, le dernier livre de Taine publié avant *Les Origines*, date de 1870 et est intitulé *De l'Intelligence*. C'est un livre traitant de la psychologie expérimentale, empruntant aux philosophes Condillac, Stuart-Mill et Bain. Il est certainement à la fois son livre le plus complexe et le plus abouti. Les premières bases sont jetées dès son année de professorat à Nevers quand il avait projeté une thèse de doctorat sur *la sensation* et Taine y travaille régulièrement depuis cette date. Ses différentes modifications du texte au cours des éditions successives, démontrent son intérêt constant. Le livre prouve, si besoin était après l'étude de ses œuvres antérieures, non seulement l'intérêt que Taine porte à l'histoire mais qu'il peut être considéré comme historien avant même d'entreprendre *Les Origines*.

La lecture de la préface nous permet de justifier cette affirmation. Il confirme ce qu'il démontrait déjà dans la *Littérature anglaise* que « la psychologie devient une

²⁷ Taine (H.), *La philosophie de l'art*, [1880], Paris, Hachette, 19^e édit., t. I, 1924, p. 8-9.

²⁸ Taine (H.), *op. cit.*, t. I, p. 94.

science de faits, car ce sont des faits que nos connaissances. » il expose ce qu'il mettra en œuvre dans les *O.F.C.*, ce qui lui sera beaucoup reproché, à savoir la multiplication de faits significatifs pour démontrer et prouver : « De tous petits faits bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés, voilà aujourd'hui la matière de toute science ; chacun d'eux est un spécimen instructif, une tête de ligne, un exemplaire saillant, un type net auquel se ramène toute une file de cas analogues ; notre grande affaire est de savoir quels sont ses éléments, comment ils naissent, en quelles façons et à quelles conditions ils se combinent, et quels sont les effets constants des combinaisons ainsi formées. »²⁹ Toute la méthode historique de Taine est contenue dans ces quelques lignes. Un peu plus loin, rapprochant le psychologue de l'historien, il écrit : « Celui qui étudie l'homme et celui qui étudie les hommes, le psychologue et l'historien, séparés par les points de vue, ont néanmoins le même objet en vue ; c'est pourquoi chaque nouvel aperçu de l'un doit être compté à l'acquis de l'autre. Cela est visible aujourd'hui, notamment dans l'histoire. On s'aperçoit que, pour comprendre les transformations que subit telle molécule humaine ou tel groupe de molécules humaines, il faut en faire la psychologie. Il faut faire celle du puritain pour comprendre la révolution de 1649 en Angleterre, celle du jacobin pour comprendre la Révolution de 1789 en France. »³⁰

Les exemples puisés dans les dix œuvres écrites entre 1853 et 1870 montrent à l'évidence que, sans jamais aborder le genre historique, Taine possède, avant même d'entreprendre les *Origines de la France contemporaine*, la stature d'un historien, sa méthode, ses capacités, sa vision. Il ne s'est pas improvisé historien en 1871, il l'est déjà avant cette date. Quand survient la guerre de 1870, Taine a 42 ans, une dizaine d'ouvrages à son actif, un prestige énorme auprès d'un public que ses différents pôles d'intérêt diversifient, une réputation d'homme universel possédant des connaissances multiples dans toutes les sciences, et pourtant il va remettre en cause ce statut en se lançant dans une entreprise hasardeuse dans laquelle il a plus à perdre qu'à gagner. Pour un homme replié sur ses études, n'existant que dans la pensée, étranger à la passion politique, discret dans la vie publique, cet engagement dans une sorte de mission rédemptrice a de quoi surprendre et, effectivement, a surpris ses contemporains.

²⁹ Taine (H.), *De l'Intelligence*, [1870], Paris, Hachette, 15^e édit., 1923, p. 2.

³⁰ Taine (H.), *op. cit.*, p. 20-21.

Dès les premières lignes de notre introduction, nous nous sommes posé la question de savoir si les quarante premières années de la vie de Taine étaient en cohérence avec les vingt dernières et si son œuvre produite annonçait l'œuvre à venir. Nous avons esquissé une réponse que la suite de notre travail doit pouvoir confirmer. La place des *Origines de la France contemporaine* dans l'historiographie, la méthode innovatrice qui les caractérise, la thèse qu'elles délivrent, la somme de travail qu'elles représentent pour un homme seul, le succès énorme qu'elles rencontrent, la réception controversée qu'elles entraînent, la fortune paradoxale qu'elles déclenchent, en font une œuvre historique majeure du XIXe siècle, au même titre que celle de Michelet. Si elle fut perçue comme telle au tournant des deux siècles, les controverses et les partis pris qu'elles ont entraînés, ont singulièrement altéré sa postérité au point de brouiller non seulement le message mais l'image même de son auteur. En vingt ans, Taine est passé du statut de philosophe rebelle, libéral, positiviste anticlérical, à celui de conservateur réactionnaire, vénéré par une droite nationaliste et catholique, honni par une gauche républicaine et radicale. Comment s'est opérée cette mutation, dans quelles circonstances, par quelles péripéties, avec quels acteurs, tel est le but de notre thèse. Sortie de son contexte, elle peut nous faire réfléchir sur le devenir de toute œuvre historique ou non, quand elle devient l'enjeu de combats politiques qui cherchent plus à la récupérer qu'à la servir, à la dénigrer qu'à la comprendre.

Les Origines de la France contemporaine semblent jouir d'une place particulière dans l'historiographie universitaire. L'œuvre est reconnue par sa singularité novatrice, sa rupture avec le courant historique qui l'a précédé, mais marquée le plus souvent de commentaires définitifs peu amènes. Certes, depuis une quarantaine d'années, les courants historiques sont analysés avec moins d'ostracisme que durant la majeure partie du XXe siècle et une étude sur *Les Origines* peut ne pas être soupçonnée d'une quelconque tentative de réhabilitation. Pourquoi avoir choisi Taine sans avoir de but politique ni de parti pris avoué ? Sans aucun doute pour tenter de comprendre le décalage existant dans l'écriture historique entre son intention, sa réalisation d'une part, son interprétation sa réception et sa possible récupération d'autre part. L'œuvre de Taine cristallise ces différents temps et mon ambition est de les exposer.

PLAN SUIVI

Je me suis proposé de suivre un plan en cinq chapitres, qui, excepté le premier consacré à la lecture des *Origines de la France contemporaine*, respecte une chronologie à mon avis indispensable pour la démonstration et la compréhension de la thèse.

I. Résumé des six volumes des *O.F.C.* dans leurs éditions du XIXe siècle. Leur publication s'échelonne sur presque vingt ans, de 1875 à 1894. Le premier tome intitulé *l'Ancien régime* est un tableau de la monarchie d'ancien régime, une description des trois ordres, un essai sur les causes intellectuelles de la Révolution, une évaluation de la situation économique de la France d'avant 1789. Les trois tomes suivants portent le titre *La Révolution*, chacun d'entre eux ayant un titre différent, respectivement *L'Anarchie*, *La Conquête jacobine*, *Le Gouvernement révolutionnaire*. Le rythme de leurs parutions est régulier puisqu'elles ont lieu tous les trois ans, respectivement 1878, 1881 et 1884. Il ne s'agit pas d'une histoire narrative de la Révolution mais plutôt d'une interprétation personnelle du phénomène révolutionnaire à travers une étude psychologique de ses acteurs. C'est une totale remise en cause du dogme républicain, différent de la lecture contre révolutionnaire proposée par Maistre ou Bonald, qui marque une rupture avec les historiens qui l'ont précédé tels Michelet, Mignet ou Quinet. *Le régime moderne*, qui reste inachevé, est composé de deux volumes. Le premier, consacré à l'Empire, dresse un portrait corrosif de Napoléon 1^{er}, un tableau du régime impérial et de son héritage qui se perpétue tout au long du XIXe siècle. Le second, qui ne comporte que deux livres sur les quatre prévus, se veut un bilan des institutions de la France contemporaine et traite de l'Eglise et de l'Ecole. Les deux suivants que la mort de Taine a laissés en suspens s'attachaient aux deux sujets qui lui tenaient particulièrement à cœur, l'association et la famille.

Dans ce chapitre, nous nous appliquons à comprendre la méthode historique mise au point par Taine, tellement originale et novatrice qu'elle a été la source de multiples commentaires et polémiques. Elle est le fruit des réflexions que Taine a accumulées au cours des écrits que nous venons d'évoquer et qui ont jeté les bases d'une véritable méthode historique, alors que beaucoup n'y voit qu'une transposition de la critique littéraire. Isolant les faits, Taine les analyse, les classe selon les catégories auxquelles ils appartiennent, les définit, et étudie leurs interdépendances pour mettre au jour le système qui les gouverne. Ces systèmes sont régis selon des lois comme le sont les lois de la nature.

Enfin, et le sujet est primordial car objet de controverses, nous abordons l'étude des sources utilisées par Taine. Nous savons qu'il a travaillé seul pendant vingt ans aux Archives et que ses choix ont suscité de nombreuses critiques. Méthode de travail, transcription et références des documents, choix, justesse, toutes les recherches de Taine ont été commentées, discutées, vantées ou dénigrées, et ont fait l'objet de polémiques. C'est bien son travail d'historien qui devient le centre du débat au début du XXe siècle et le prétexte d'un combat acharné entre spécialistes qui cachent sous des querelles techniques un enjeu politique capital.

2. Genèse des *Origines* de 1871 à 1875 et leur réception de 1875 à 1885. S'il est acquis que Taine entreprend l'écriture de son œuvre historique à la suite de la guerre de 1870, du désastre lié à la défaite, des événements de la Commune de Paris, un certain nombre de questions se posent et appellent des réponses qui méritent d'échapper à une interprétation trop hâtive et partisane. Tout et son contraire ont été écrits à ce sujet et l'étude des commentaires du temps permet de remettre en cause un certain nombre d'idées reçues. Les raisons véritables de sa décision de se consacrer exclusivement à l'écriture d'une étude historique à but pédagogique sont, bien évidemment, d'ordre politique. Comment et pourquoi Taine abandonne-t-il ses travaux qui ont fait l'essence de sa vie jusqu'alors, quitte une quiétude et une réserve qui lui convenaient, remet en cause une renommée enviable, autant de questions auxquelles nous nous efforçons d'apporter des réponses à travers les interprétations de ses contemporains et de sa correspondance. Il faut lire la réception des quatre premiers tomes des *Origines* en gardant en mémoire cette donnée essentielle. A travers une remise en cause des fondations d'une France en devenir, Taine prend une nouvelle dimension et sort du confort propre aux soucis purement intellectuels. C'est le moment où la République se met en place laborieusement et les partis politiques se livrent, à travers les écrits des journaux et des revues, des combats idéologiques.

Il est certain que le premier tome des *Origines* consacré à l'ancien régime, malgré l'originalité de sa thèse, est relativement consensuel. Taine est fidèle à l'image que se font de lui les commentateurs et les articles qui lui sont consacrés sont conformes à ce qu'on peut en attendre. Il n'en est pas de même avec les trois tomes suivants dans lesquels Taine propose une lecture de la Révolution en désaccord avec la tradition républicaine et qui vont entraîner une série d'articles passionnés. La correspondance que Taine entretient avec

des personnalités d'horizons différents constitue un complément capital aux textes imprimés et apporte une lumière plus intimiste au débat. Force est de constater une totale redistribution des cartes dans la réception de *La Révolution*. Si les critiques républicaines sont conformes à ce qu'elles doivent être en face d'un texte résolument anti révolutionnaire, le véritable revirement vient des catholiques qui, enchantés d'une prise de position à laquelle ils ne s'attendaient pas, changent complètement d'attitude vis-à-vis de Taine. L'ennemi d'hier devient l'allié d'aujourd'hui. On peut considérer l'élection de Taine à l'Académie française en 1878 comme le témoignage de ce revirement, surtout si on veut bien se rappeler son échec de 1874, avant la parution des *Origines*.

3. Le troisième chapitre traite de la période 1885 à 1893, date de la mort de Taine. Bien que le *Régime moderne* ne soit publié en volume qu'en 1890, il paraît en articles dans la presse dès 1887 et provoque le scandale dès le premier chapitre consacré au portrait de Napoléon. Le courroux de la princesse Mathilde et du prince Napoléon, qui marque le terme de leur amitié, est abondamment commenté dans la presse et nous vaut quelques beaux exemples d'hypocrisie et de perfidie. Les chapitres suivants permettent à Taine de démontrer les méfaits d'un régime autoritaire et centralisateur tout en soulignant les avancées positives et de dénoncer sa continuité dans les régimes qui lui ont succédé jusqu'à l'époque contemporaine. A une époque où les acquis impériaux et révolutionnaires ne peuvent être remis en question, Taine fait de nombreux mécontents. Par contre, on assiste à la confirmation de la bienveillance manifestée depuis *La Révolution* par les catholiques conservateurs qui n'hésitent plus à louer ses prises de positions. On en a la confirmation au moment de la célébration du Centenaire de la Révolution française, à travers tous les écrits publiés à cette occasion. Toutefois, et son silence lors de la célébration du Centenaire est éloquent, il semble bien que cette nouvelle donne ne trouble pas excessivement Taine, plus choqué par le livre publié en 1889 de celui qu'il considère comme son fils spirituel, Paul Bourget, qui dans *Le Disciple* tue le père en dénonçant la responsabilité morale du penseur sur ses élèves. Cette déception, conjuguée à une santé de plus en plus chancelante, influe sur le moral de Taine qui doute de l'utilité et de l'efficacité de son œuvre. Il meurt avant d'avoir mené à bien le travail envisagé. Le dernier volume, qui devait comporter quatre chapitres consacrés respectivement à l'Eglise, l'école, les associations et la famille n'en compte

finalement que deux et ne sera publié que l'année suivante. Sorte de testament social et politique, ils feront l'objet de nombreux commentaires.

4. Dans ce quatrième chapitre, nous traitons de la postérité des *O.F.C.* et de l'évolution de celles-ci dans les années qui suivent la mort de Taine. Dans un premier temps, l'étude se concentre sur les articles nécrologiques publiés en 1893, montrant l'importance du prestige dont il jouit encore et obéissant à un genre plus consensuel que polémique, à quelques exceptions près. Les années suivantes, marquées par l'affaire Dreyfus, voient se radicaliser les jugements sur une œuvre qui, échappant à l'emprise de son auteur, est livrée au public et surtout à ceux qui imaginent en tirer caution et profit. Par contre, et c'est important de le souligner, Taine est totalement absent de l'Affaire, les hommes se réclamant de lui se répartissant équitablement dans les deux camps. Si on ne peut négliger un Joseph Le Bon, c'est surtout un Maurice Barrès qui, fort d'une admiration réelle pour Taine, entend bien exploiter le potentiel qui s'offre à lui et, à partir d'une œuvre ouverte à toutes les interprétations, sait transformer une inspiration en outil de propagande au service d'une idéologie. Si Bourget peut être considéré comme l'héritier direct de Taine, c'est bien Barrès, le premier, qui emprisonne Taine dans l'image figée de sa postérité.

5. Notre étude s'achève avec les premières années du siècle qui voit un monde finir. A un moment où la politique gouvernementale s'infléchit nettement à gauche par une politique radicale anticléricale, la réaction conservatrice voit en Taine et dans les *Origines de la France contemporaine* des alliés objectifs susceptibles de conforter leur combat. Un certain nombre d'évènements ont lieu à cette période, sur fond de loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat, comme la publication simultanée de la correspondance de Taine et des œuvres historiques de Jaurès et d'Aulard, de l'inauguration de la statue de Taine à Vouziers. C'est ainsi que Taine, dix ans après sa mort, est mis sur le devant de l'actualité, porté aux gémonies par les uns, cloué au pilori par les autres. Ce combat se traduit par la publication d'ouvrages qui, sous le couvert de critiques d'une œuvre cent fois analysée, cherchent à priver l'adversaire d'arguments fiables pour mieux le dominer. On retrouve là les noms d'Aulard, Cochin, Mathiez, Seignobos, ce qui démontre la montée en puissance des historiens dans le discours politique. Ce chapitre se termine par un essai d'approche objective de l'influence de la pensée tainienne sur Charles Maurras dans les premières années de l'Action française. Bien que les

grands textes politiques de Maurras soient postérieurs à la première guerre mondiale, *Trois idées politiques*, *La décentralisation* et surtout *Enquête sur la monarchie* nous fournissent matière à démêler l'écheveau des jugements contradictoires que Maurras porte sur l'œuvre de Taine.

De 1875 à 1914, la perception des *Origines de la France contemporaine* a bien évolué et dépasse largement le cadre normal du devenir de toute œuvre historique. Notre ambition est de montrer pourquoi et comment elle échappe à son géniteur dès sa publication et que l'image qu'elle acquiert, non seulement s'éloigne de la pensée même de Taine, mais le fige à tout jamais dans une posture qui est à l'opposé de ses convictions profondes.

Bien que concentrée sur la période 1875-1914, notre étude n'a pu ignorer les travaux publiés sur Taine depuis ces dates. Les essais consacrés à Taine sont peu nombreux de 1914 à 1970. Signés par des philosophes, des littéraires, des sociologues ou des psychologues, ils reflètent l'universalité de ses compétences. Mais, et ce n'est pas un hasard, deux livres seulement sur la douzaine parue en 50 ans traitent exclusivement des *Origines*. Le sujet semble trop sensible pour être abordé.³¹ Cette mise au purgatoire de l'histoire tient autant à une identification abusive à des héritiers autoproclamés dont la récupération délibérée l'ont marginalisé de façon durable qu'à un rejet de la part d'historiens opposés à sa thèse. Ceci tend à démontrer que l'œuvre de Taine peut être sortie d'un ostracisme dans lequel l'histoire universitaire tendait à la cantonner. Depuis les années 70, *Les Origines de la France contemporaine* ne semblent plus occultées. Symbole de cette nouvelle approche, François Furet écrit dans *Penser la Révolution française* : « La Révolution française n'explique pas notre histoire contemporaine, elle est notre histoire contemporaine. »³² Des thèses sont consacrées à Taine, et en particulier celles de C. Evans,³³ J.T. Nordmann,³⁴ ou E. Gasparini.³⁵ François Léger en fait la biographie.³⁶ A l'occasion de la célébration du centenaire de sa mort,

³¹ On trouvera dans la bibliographie les noms de M. Bégouën, J.P. Boosten, A. chevillon, A. Cresson, F.T. Desthieux, R. Gibaudan, V. Giraud, H. Leroy, P.H. Petitbon, R.C. Roë, H. Rubow, R. Saint-René Taillandier.

³² Furet (F.), *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978, p. 16.

³³ Evans (C.), *Taine, essai de biographie intérieure*, Paris, Nizet, 1975.

³⁴ Nordmann (J.T.), *Taine et la critique scientifique*, Paris, PUF, 1992.

³⁵ Gasparini (E.), *La pensée politique de Taine*, Aix, P.U.d'Aix-Marseille, 1993.

³⁶ Léger (F.), *Monsieur Taine*, Paris, Critéion, 1993.

la B.N.F. lui consacre un important colloque. Dans les études sur la Révolution française, sur son historiographie, sur les courants historiques qui traversent le XIXe siècle, *Les Origines* retrouvent droit de cité. L'accent est davantage mis sur le côté novateur de l'œuvre, sur son approche scientifique, que sur son contenu politique. Sans en faire une liste exhaustive, certains ouvrages ont retenu notre attention. En 1970, Alice Gérard écrit : « Philosophe-historien, féru de la physiologie sociale à la mode, il se fait fort de donner, et le diagnostic, et les remèdes appropriés au mal français. Ce double parti pris idéologique et méthodologique, et un tempérament de romantique refoulé, font de cette somme, bien plus que l'œuvre-modèle de la science sociale, la dernière des grandes synthèses subjectives du XIXe siècle. »³⁷ Pour C.O. Carbonell, « Taine, seul et dans l'indifférence des historiens, essaya de constituer l'histoire en sciences expérimentales. Champion de l'abstraction, grand inventeur des lois historiques, qui, devenu historien, collectionnera les mêmes faits et manipulera avec habileté les documents soigneusement analysés. »³⁸ En 1983, pour Guy Bourdé et Hervé Martin, Taine « a prôné une histoire expérimentale et s'est voulu le Claude Bernard de la science historique. »³⁹ La commémoration du bicentenaire de la révolution voit fleurir un certain nombre d'ouvrages où Taine renaît : Dans *Le dictionnaire critique de la révolution française*, Mona Ozouf⁴⁰ voit dans les *Origines* « une œuvre à contre-pente » au moment où la République s'installe. Taine est jugé par J. Solé « pessimiste, encore plus biologiste que sociologue »⁴¹ alors que M. Vovelle qualifie les *Origines* d'« histoire engagée, d'érudition positiviste. »⁴² *Le dictionnaire historique de la Révolution française* d'A. Soboul parle de Taine comme voyant « l'histoire comme un prolongement expérimental du positivisme et qui ressemblait à la physiologie. »⁴³ Claude Digeon voit Taine comme le précurseur de la sociologie : « Pour Taine, l'histoire devient la science des faits sociologiques et n'est plus la servante de la philosophie politique. »⁴⁴ Il est rejoint par Christophe Charle : « Taine se consacre à l'histoire non plus pour fonder la psychologie mais pour créer une science de la

³⁷ Gérard (A.), *La Révolution française, Mythe et interprétation*, Paris, Flammarion, 1970, p. 62.

³⁸ Carbonell (C.O.), *Histoire et historiens*, Toulouse, Privat, 1976, p. 296.

³⁹ Bordé (G.) et Martin (H.), *Les écoles historiques*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 152.

⁴⁰ Ozouf (M.), « Taine » dans *Dictionnaire critique de la révolution française*, F. Furet, M. Ozouf, Paris, Flammarion, 1988.

⁴¹ Solé (J.), *La Révolution en question*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 14.

⁴² Vovelle (M.), *L'état de la France pendant la Révolution*, Paris, La découverte, 1989, p. 543.

⁴³ Soboul (A.), *Dictionnaire historique de la révolution française*, Paris, PUF, 1989, p. XXII.

⁴⁴ Digeon (C.), *La crise allemande de la pensée française*, Paris, PUF, 1992, p. 251.

société, et donc, comme Comte, pour élaborer les règles d'une politique scientifique.»⁴⁵ François Hartog veut retenir des *Origines* « l'analogie entre l'histoire comme psychologie et l'histoire naturelle. »⁴⁶ Olivier Dumoulin s'interroge sur la place de Taine dans le courant historique : « Si la force de Taine est dans le systématique et le scientisme de l'ancien libéral du second Empire, sa faiblesse en 1889 git dans l'ambiguïté même de ses sources intellectuelles au regard du discours historique conservateur encore très attaché à l'argumentaire royaliste-catholique. »⁴⁷ Lors du colloque de 1993 à la B.N.F., E. Leroy-Ladurie peut dire : « L'œuvre de Taine se caractérise à la fois par l'empirisme et par la rigueur scientifique avec laquelle elle aborde les phénomènes humains ainsi que le rôle primordial qu'il accorde à la psychologie quant à leur interprétation. »⁴⁸ Pour Nathalie Richard : « L'affirmation de Taine selon laquelle l'histoire est avant tout un problème de psychologie autorise à lire autrement son analyse de la Révolution française. »⁴⁹ La lecture de ces ouvrages auxquels il convient d'en ajouter d'autres que nous citons dans la bibliographie, nous a permis de mieux cerner la problématique de notre étude.

⁴⁵ Charle (C.), « La magistrature intellectuelle de Taine » dans *Paris fin de siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1998, p.118.

⁴⁶ Hartog (F.), *Le XIXe siècle et l'histoire*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 127.

⁴⁷ Dumoulin (O.), *Le rôle social de l'historien*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 349. P. 349.

⁴⁸ Michaud (S.), *Taine au carrefour des cultures du XIXe siècle*, Colloque organisé par la B.N.F. en 1993, Paris, B.N., 1996, p.17.

⁴⁹ Richard (N.), « L'histoire comme problème de psychologie. Taine et la psychologie du jacobin », *Mil neuf cent*, 2002.

SOURCES

Si les sources imprimées constituent l'essentiel de notre corpus, le titre même de la thèse les justifiant, les sources manuscrites apportent le complément indispensable et nous permettent d'approcher au plus près la conception et la mise en œuvre des *Origines*. Elles nous sont fournies par le fonds Taine de la Bibliothèque nationale. Les papiers personnels de Taine, ses notes de travail, sa correspondance, ses œuvres corrigées de sa main, conservés jusqu'en 1993 dans la propriété familiale de Menthon Saint-Bernard, y figurent. Ils se composent de 45 cartons dont douze sont consacrés aux *Origines de la France contemporaine* et neuf manuscrits reliés. Nos recherches se sont polarisées dans deux directions :

1. Les plans préparatoires, les notes prises dans ses recherches archivistiques et dans sa bibliographie, les corrections apportées à ses manuscrits. Collectés le plus souvent sur des feuilles volantes, dans le plus grand désordre malgré leur classement suivant les différents tomes de l'œuvre par Mme Le Pavec, conservatrice du fonds Taine à la B.N., ils permettent de cerner au plus près son travail de recherche et de composition. Certaines réflexions, travaux préparatoires, plans successifs, sont recopiés dans de petits cahiers par sa propre fille. Ce sont ces cahiers qui sont reproduits en annexes dans *Vie et Correspondance*. On y trouve également les notes de cours suivis par Taine à l'École de Sciences politiques dans les années 1874-1877, ainsi que deux carnets de statistiques sur la France contemporaine. Dans notre chapitre consacré aux sources de Taine, nous détaillons le contenu de chaque carton. Rétrospectivement, on peut s'interroger sur l'intérêt qu'auraient suscité ces documents, véritables pièces à conviction dans le procès en érudition intenté en 1907 par un procureur nommé A. Aulard et dont l'avocat était A. Cochin !

2. La correspondance. Le fonds Taine de la BNF conserve sa correspondance reçue de ses relations ou amis. Celle de la main de Taine a été publiée à partir de 1902 dans les différents tomes de *Vie et Correspondance* et fait l'objet d'un tri sélectif décidé par l'auteur lui-même (?) et opéré par ses proches. Un certain nombre de lettres a disparu. Ce choix nous prive à coup sûr d'une transparence bienvenue dans la recherche de l'authenticité. On ne peut malheureusement pas quantifier ces manques, si ce n'est par exemple l'absence totale de toutes les lettres adressées dans les années 60 à Camille Selden qui nous ôte certainement des considérations importantes sur la culture et la philosophie allemandes. La correspondance dont nous disposons obéit, par sa composition et son écriture,

à un genre littéraire destiné à une publication future. Elle doit être lue et perçue en tant que tel et, à de rares exceptions, est exempte de simplicité ou de familiarité. Certes, celle des dernières années laisse percer une certaine humanité qui faisait défaut jusqu'alors et qui donne à leur auteur une approche différente.

La correspondance reçue par Taine est très importante. Elle émane de correspondants très divers, du plus célèbre au parfait inconnu. Nous n'avons retenu que les lettres datant de la période 1870-1893 et qui traitaient des *Origines*. Elles constituent un témoignage direct sur la réception de l'œuvre, apportant des jugements, des réflexions, des réactions capitales pour notre étude et qui peuvent être croisées avec les réponses de Taine. Là encore, certains correspondants ont été supprimés, du vivant de Taine ou après sa mort, pour des raisons évidentes. Il est certain qu'au moment où elles ont été publiées, l'image véhiculée de Taine se devait être exempte de tout témoignage compromettant.

En dehors de toutes les œuvres de Taine dont la lecture est essentielle, les sources imprimées, capitales pour quantifier, évaluer, analyser la réception des *O.F.C.*, sont de deux ordres. D'une part, les articles publiés dans les journaux et les revues, d'autre part les ouvrages et essais publiés principalement après la mort de Taine.

1. Articles de journaux et revues. Les articles des journaux sont, en général concis et écrits dans un style se voulant avant tout persuasif. Destinés à un lectorat acquis à une ligne politique propre au journal, ils ne sont que le reflet des idéologies défendus par les partis dont ils dépendent. Plus intéressant est de constater l'évolution des opinions au cours des années et des publications des différents tomes des *Origines*. Tel journal catholique, franchement hostile lors de la parution de *l'Ancien régime*, devient favorable puis franchement admiratif au fur et à mesure de la publication des trois tomes de *La Révolution*. On constate l'évolution inverse dans les journaux d'obédience républicaine. Les articles des revues sont plus longs, plus argumentés, plus travaillés et, en général, échappent à un sectarisme trop appuyé. On peut relever également que le ton d'un article écrit par le même auteur peut différer selon son évolution personnelle ou qu'il soit destiné à un journal engagé ou à une revue spécialisée. Nous n'avons sélectionné que les articles traitant de l'œuvre

historique de Taine alors qu'un certain nombre d'essais consacrés à ses autres œuvres paraissent dans ces années-là.

A. 1875-1884. *Ancien régime et Révolution* : 63 articles.

B. 1887-1893. *Le régime moderne* : 31 articles.

Soit un total de 94 articles consacrés aux *Origines* du vivant de Taine.

C. 1893-1900. 1) Articles nécrologiques publiés en 1893 : 60.

2) Articles publiés de 1894 à 1899 : 36.

Soit 95 articles pour les sept dernières années du siècle.

D. 1900-1913. 79 articles.

Soit un total de 175 articles pour les vingt années qui suivent sa mort, presque le double du nombre d'articles publiés de son vivant ce qui tend à démontrer l'importance de l'héritage tainien et l'enjeu politique qui en découle. Le nombre total des articles cités s'élève donc à 269 rédigés par 195 auteurs.

2. Un certain nombre d'ouvrages dont Taine constitue exclusivement le sujet ont été publiés au cours de nos années références. Certains sont consacrés à son œuvre en général et dont les *Origines* occupent une place importante, d'autres traitent exclusivement de son œuvre historique. Nous en avons relevé 56 dont la publication s'échelonne de 1887 à 1913. Bien entendu, certains de ces livres reprennent des articles publiés auparavant en revues. Ce chiffre démontre, à l'évidence, le rôle éminent joué par Taine dans le débat d'idées régnant au carrefour des deux siècles.

L'analyse des documents en notre possession renforcée par la correspondance échangée entre Taine et ses interlocuteurs, doit nous permettre de répondre à un certain nombre de questions concernant la réception des *Origines* et la fortune de Taine qu'une bibliographie insuffisamment ciblée n'autorise pas. Les quarante ans concernés par notre étude se décomposent en deux périodes bien distinctes et d'égale durée. La première est caractérisée par les réactions immédiates aux parutions successives de l'œuvre, la

deuxième, post mortem, s'applique à évaluer sa destinée liée à des enjeux qui la dépassent. Les principaux points d'interrogation pourraient être les suivants :

1. Pour la période 1870-1893.

Comment les essais critiques de l'époque expliquent-ils l'engagement de Taine, à quoi l'attribuent-ils, et en quoi leurs opinions divergent-elles?

La réception des différents volumes des *O.F.C.* est-elle aussi schématique que la postérité nous a transmise ?

En quoi Taine est-il responsable de ces différentes appréciations contradictoires ?

L'étoile de Taine brille-t-elle des mêmes feux en 1893 que vingt ans plus tôt ?

2. Pour la période 1893-1914 :

Comment les contemporains définissent-ils les *O.F.C.* ?

Qu'est ce qui explique la survie des *O.F.C.* au tournant du siècle ?

Comment deviennent-elles la référence d'une mouvance politique nationaliste et, en conséquence pourquoi sont-elles au centre d'un combat politique qui les dépasse ?

Taine mérite-il l'ostracisme dont il a fait l'objet ou est-il la victime de ce combat ?

Le but de cette thèse est de répondre à ses interrogations.

CHAPITRE 1. Les Origines de la France contemporaine

A. Le texte

L'ancien régime

Nous avons étudié le texte de Taine dans un exemplaire de la quinzième édition de *l'Ancien régime*, in-8°, publié en 1887. Le livre comporte 528 pages, une préface de huit pages numérotées de I à VIII, plus quatorze pages de notes. Ces notes, qui ne se retrouvent que dans ce premier volume et qui n'existeront pas dans les autres, donnent des chiffres précis destinés à appuyer une démonstration développée dans un des chapitres. Pour la première, il s'agit du nombre des ecclésiastiques et des nobles en France avant 1789. La deuxième concerne les droits féodaux et l'état d'un domaine féodal, pris pour exemple en 1783. Dans la troisième, les chiffres portent sur la différence du revenu réel et du revenu nominal des dignités et des bénéfices ecclésiastiques. La quatrième note traite de l'éducation des princes et des princesses à la Cour, en prenant des témoignages chez Barbier, Mme de Genlis, Mme Campan, Dumont d'Urville. La dernière, enfin, donne des chiffres de l'impôt direct de treize assemblées provinciales entre 1778 et 1787. Taine ne recommencera pas l'expérience pour les volumes suivants, jugeant peut-être que les précisions apportées dans les notes de bas de pages suffisaient, ou tenant compte des réactions des critiques à la publication qui ne les jugeaient pas indispensables à une démonstration déjà bien argumentée. A n'en point douter, il cherchait, pour sa première œuvre historique, une légitimité en matière d'érudition.

L'ancien régime comporte cinq livres d'un nombre de pages sensiblement équivalent, respectivement de 106, 108, 116, 98, 98. De même, chaque livre est divisé en quatre chapitres, pour les livres I, III, V, et seulement trois pour les livres II et IV. Cette pagination rigoureuse se retrouve si on additionne les pages des livres I et II, 214 pages, chiffre comparable aux 214 pages des livres III et IV. De même, les deux premiers livres vont totaliser le même nombre de chapitres (sept) que les deux livres suivants. Seul, le livre V, totalise quatre chapitres pour 98 pages. Ce n'est, bien sûr, pas un hasard, Taine l'a voulu ainsi. Cette précision est conforme à sa méthode qui fait de l'histoire une science au même titre que les mathématiques. Cette rigueur ne se retrouvera dans aucun des autres volumes, c'est pourquoi, on peut affirmer que ce premier tome des *Origines* est certainement le plus conforme à l'idée qu'il se faisait, à l'époque, de l'histoire.

Le livre premier est intitulé : *La structure de la société*. Taine fait le constat d'une société d'ancien régime aux mains du clergé, des nobles et du roi. S'ils avaient fait la France, ils

en profitaient, 270 000 personnes bénéficiant de privilèges exorbitants, sans remplir les devoirs qui étaient liés à ces privilèges. Ils détiennent la moitié du royaume. Ce n'est pas, malgré tout, la condamnation pure et simple de la monarchie en tant que telle, mais plutôt la critique du fait que « l'habitude héréditaire » n'a pas su s'adapter au monde nouveau, car « en fait d'histoire, il vaut mieux continuer que recommencer. »⁵⁰ Dès les premières pages, Taine expose les idées qu'il va défendre tout au long de son œuvre historique, la condamnation définitive de la politique de la table rase voulue par la Révolution. Prenant les exemples de l'Allemagne et de l'Angleterre, il pense que les anciennes hiérarchies peuvent se maintenir si elles savent se transformer et changer leur fonction militaire en fonction civile. En Angleterre, le système féodal transformé compose encore une société viable. Il rejoint ici Tocqueville : « Le peuple anglais est porté par sa nature à s'occuper des matières du gouvernement, le peuple français en est éloigné. »⁵¹ Il établit la distinction entre la petite noblesse de province vivant sur ses terres, isolée, ne jouant plus aucun rôle local et devenant la créancière des paysans, donc visée plus tard par la rancœur de ceux-ci, et la noblesse de Cour. Cette grande noblesse, aux fortunes et privilèges exorbitants, ne joue plus le rôle qu'elle devrait. Elle est coupée de ses racines et perd totalement de vue les réalités. Ne voyant pas la misère du paysan, elle ne l'imagine qu'à travers la vision idyllique des idées nouvelles : « C'est le bon villageois, doux, humble, se connaissant, simple de cœur et d'esprit, facile à conduire, conçu d'après Rousseau... »⁵² Prenant l'exemple du droit de chasse exercé sans vergogne par les nobles et qui ravage les terres cultivées, il explique la colère grandissante du peuple des campagnes. « Quand la souveraineté se transforme en sinécure, elle devient lourde sans rester utile, et, quand elle est lourde sans être utile, on la jette à bas. »⁵³ Dans le dernier chapitre, Taine revient sur les services généraux que devraient rendre les privilégiés. Contrairement à l'Angleterre, où la noblesse participe à la marche du pays et sert de contre-poids, ce n'est pas le cas en France où haut-clergé et haute-noblesse ne servent que leurs intérêts. Cela creuse un fossé infranchissable entre cette classe privilégiée et celle représentée par la petite noblesse et le bas-clergé, d'où les conséquences prévisibles aux Etats Généraux. Taine voit dans la présence constante du clergé dans la France d'ancien régime, l'efficacité de son action auprès du peuple, l'explication du ralliement massif du second ordre

⁵⁰ Taine (H.), *L'Ancien régime*, Paris, Hachette, 1887, p. 35.

⁵¹ Tocqueville (A. de), *L'Ancien régime et la Révolution*, Paris, Gallimard, 1967, p. 143.

⁵² Taine (H.), *op. cit.*, p. 65.

⁵³ Taine (H.), *op. cit.*, p. 76.

au tiers-état, en comptant dans ses rangs 208 curés sur 300 députés de leur ordre. Ces curés « apportent avec eux la défiance et le mauvais vouloir qu'ils nourrissent depuis si longtemps contre leurs chefs. »⁵⁴ C'est cette affirmation, venant d'un homme à la réputation anticléricale, qui va surprendre et ravir agréablement les catholiques, en accordant à Taine, une attention qui ne sera plus mise en défaut. Suit une critique difficile à admettre par les légitimistes a propos du monarque. Le Roi, à l'image de son aristocratie désœuvrée, devient inutile et malfaisant. Comme la monarchie absolue avait institué le centralisme administratif, le système s'enraye par l'incapacité du monarque à faire face à ses obligations. Taine résume la situation prérévolutionnaire en disant qu'avant l'écroulement final, la France était déjà dissoute, les privilégiés ayant oublié leur caractère d'hommes publics.

Le livre deuxième est intitulé *les mœurs et les caractères* et les deux premières lignes écrites par Taine résument sa pensée : « Un état major en vacances pendant un siècle et davantage, autour du général en chef qui reçoit et tient salon : voilà le principe et le résumé des mœurs sous l'ancien régime. »⁵⁵ La description de la vie de Cour à Versailles met l'accent sur l'apparat et les dépenses somptuaires qui s'y attachent et Taine prend de nombreux exemples pour y stigmatiser une société décadente et inutile. C'est un thème qu'il a déjà traité, puisque dans son essai sur Saint-Simon, il écrivait : « Petits despotes épais, ils n'ont songé qu'à conserver les injustes profits du despotisme ; faibles et nuisibles d'abord, ils sont restés nuisibles autant que faibles, désespérés et impopulaires, égoïstes contre leurs égaux, égoïstes contre leurs inférieurs, ils n'ont point trouvé d'appui dans la nation. »⁵⁶ Voulant encore une fois dénoncer la centralisation administrative voulue par la monarchie, il démontre la transformation des nobles en solliciteurs de charges qui les retiennent à Versailles. Citant l'exemple du Cardinal de Rohan qui veut reproduire les fastes de la Cour dans son palais épiscopal, c'est la futilité et la vanité qu'il attaque, l'art de vivre du XVIIIe siècle et la « vie de salon. » Taine reprend dans son *Ancien régime* des idées exposées vingt ans plus tôt, quand on sait que son *Saint-Simon* a été publié auparavant dans le *Journal des débats* en juillet 1856. « Les mémoires de Saint-Simon sont un grand cabinet secret, où agissent entassées sous une lumière vengeresse les défroques salies et menteuses dont s'affublait l'aristocratie seule. »⁵⁷

⁵⁴ Taine (H.), *op. cit.*, p. 99.

⁵⁵ Taine (H.), *op. cit.*, p.111.

⁵⁶ Taine (H.), *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, [1858], 15^e édit., p. 292.

⁵⁷ Taine (H.), *op. cit.*, p. 246.

La vie de salon, image raffinée du 18^e n'est pas uniquement l'apanage de la France et se retrouve dans les autres pays européens. Mais, d'après Taine, c'est l'ennui qui règne en Espagne alors qu'en Italie l'aristocratie est tournée vers les arts, et qu'en Angleterre et en Allemagne, l'aristocratie est allergique à la culture. Pas plus de goût pour les affaires publiques que pour les affaires privées, il n'y a pas de place pour l'intimité conjugale ni pour l'éducation des enfants malgré la mode des idées de Rousseau. La vie brillante tourne autour des femmes, du savoir-vivre, de la gaîté des bals, des fêtes, de la peinture, de la littérature. « Le joli est partout. »⁵⁸ Taine voit dans la comédie jouée en société qui devient le principal divertissement, une preuve de l'infantilisation de la société. Cet art de vivre lui apparaît artificiel et vain. L'idée de l'homme « sensible » apparaît dans *La nouvelle Héloïse* de Rousseau. Elle est relayée en littérature par Marmontel, Florian, Bernardin de Saint-Pierre, en peinture par Greuze. L'exemple en est Marie-Antoinette. « La sensibilité devient une institution. » Mais pour lui, quand une société n'a plus d'intelligence ni de volonté de lutter, elle s'affaiblit et se désarme. Elle ne conservera que son savoir-vivre qui ne lui servira à rien dans les épreuves à venir. Taine avait également développé cette affirmation dans son article des *Débats* de 1858, quand il dénonçait la faiblesse de l'aristocratie engendrée par cette douceur de vivre : « Ce que la société développe dans l'homme, c'est la finesse ; elle fait des délicats, c'est son mérite et son tort ; comment des gens aussi élevés supporteraient-ils les excès du drame ? Avec les sens, la société raffine l'esprit. »⁵⁹

Si les deux premiers livres de *l'Ancien régime* n'apportent pas d'originalité à propos de l'ancienne société, en reprenant des idées déjà exposées chez Sainte-Beuve ou chez Tocqueville, il n'en est pas de même avec les livres suivants. En effet, les livres III et IV vont traiter des causes intellectuelles de la Révolution et expliquer ce qui, à ses yeux, entraîne la formation de la doctrine révolutionnaire et sa propagation dans les esprits du temps. C'est ici que Taine développe une idée totalement nouvelle, l'esprit révolutionnaire serait le résultat de l'union de l'esprit classique du 17^e siècle avec l'acquis scientifique du 18^e. Postulat original, développé, argumenté sur 207 pages et qui va lui valoir énormément de réticences, de

⁵⁸ Taine (H.), *op. cit.*, p. 186.

⁵⁹ Taine (H.), « Saint-Simon », *Journal des débats*, 10 juillet 1858.

réerves, de critiques, exprimées autant par ses admirateurs traditionnels que par ses adversaires avérés.

Pour frapper l'imagination de ses lecteurs, Taine emploie une métaphore pour expliquer l'effet des idées nouvelles sur une élite amollie, inactive mais avide de changement. « Lorsque nous voyons un homme un peu faible de constitution, mais d'apparence saine et d'habitudes paisibles, boire avidement d'une liqueur nouvelle, puis, tout d'un coup, tomber à terre, l'écume à la bouche, délirer et se débattre dans les convulsions, nous devinons aisément que dans le breuvage agréable il y avait une substance dangereuse ; mais nous avons besoin d'une analyse délicate pour isoler et décomposer le poison. Il y en a une dans la philosophie du dix-huitième siècle, et d'espèce étrange autant que puissante : car, non seulement il est l'œuvre d'une longue élaboration historique, l'extrait définitif et condensé auquel aboutit toute la pensée du siècle ; mais encore ses deux principaux ingrédients ont cela de particulier qu'étant séparés ils sont salutaires et qu'étant combinés ils font un composé vénéneux. »⁶⁰ Toute la rhétorique de Taine est contenue dans ce texte, c'est un procédé auquel il recourt souvent, réunissant exposition, argumentation, affirmation.

Le premier « ingrédient » est l'acquis scientifique dont il fait l'historique à partir de *Philosophie positive* de Comte. La science du 18^e siècle a posé les jalons indispensables qui demeurent valables et que le 19^e va pouvoir développer. Il se plaît à citer tous les grands noms des mathématiques, de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la médecine, pour en démontrer la richesse et la valeur d'un héritage inestimable. L'idée de l'homme va changer du tout au tout, et les sciences morales vont s'émanciper de la théologie en se rapprochant des sciences physiques. Dans un deuxième chapitre, Taine définit « l'esprit classique » qui naît avec une monarchie envahissante. Il est basé sur la suprématie de la langue française, « organe préféré de la raison raisonnante. » Né au XVII^e siècle avec les « honnêtes gens » chers à Descartes qui substitue l'homme du monde à l'érudit, il s'épanouit au XVIII^e, en dehors des réalités, excepté Voltaire, pour se transformer en idéologie étroite et abstraite. Son procédé est d'extraire dans tous les domaines, à la manière des mathématiciens, des notions générales pour en déduire, par pur raisonnement, toutes les conséquences qu'ils enferment. Ce procédé se rencontre autant chez Descartes que chez Condillac, chez Condorcet que chez Siyès. Il perdure autant sous la Révolution que sous l'Empire, et jusqu'à la Restauration. L'esprit classique est donc une méthode, et Taine cite ici Condorcet, qui est « le dernier pas de

⁶⁰ Taine (H.), *op. cit.*, p. 221-222.

la philosophie, celui qui a mis en quelque sorte une barrière éternelle entre le genre humain et les vieilles erreurs de son enfance. En l'appliquant à la morale, à la politique, à l'économie politique, on est parvenu à suivre dans les sciences morales une marche presque aussi sûre que dans les sciences naturelles. C'est par elle qu'on a pu découvrir les droits de l'homme. »⁶¹ Taine pense que l'esprit classique est incapable de décrire les êtres vivants en négligeant les faits précis et les connaissances, consacre la raison raisonneuse en refusant le réel, produit les chefs d'œuvre du 18^e siècle tout en étant inadapté à l'histoire. C'est une substitution de l'étude de la réalité par l'idéologie, de la méthode expérimentale par la raison abstraite.

Pour avoir autant dénigré l'esprit classique, Taine ne fait-il pas son auto procès, lui qui s'avouait « parent de Voltaire et de Molière ? »⁶² C'est ce que pense A. Aulard, quand il écrit : « Bourreau de l'esprit classique, oui, Taine le fut si l'on veut mais il en a été aussi, et surtout la victime. »⁶³ Poursuivant sa démonstration, Taine explique dans le troisième chapitre comment la combinaison des deux éléments, acquis scientifique et esprit classique, va engendrer une nouvelle religion qui s'impose « au nom de la raison au lieu de s'imposer au nom de Dieu. » La tradition, symbolisée par la religion et la monarchie, passe au second plan, alors que la raison caractérisée par la science devient souveraine. Ce serait une bonne chose si la raison comprenait et respectait la tradition. « La raison s'indignerait à tort de ce que le préjugé conduit les choses humaines, puisque pour les conduire, elle doit elle-même devenir un préjugé. »⁶⁴ Dans la guerre entre la raison et la tradition, Taine distingue deux étapes, la première est symbolisée par Voltaire qui respecte la première assise de la religion naturelle. Religion et société y conservent un fond de vérité et de justice gardant sa force intacte. Pour la deuxième étape, il fait une différence entre les encyclopédistes, Diderot, d'Alembert, Lamarck, Helvétius, d'une part, qui refusent d'admettre que science et tradition puissent cohabiter et Rousseau, d'autre part.

Taine fait de Rousseau un portrait psychologique qui inaugure une série de portraits brossés tout au long des *Origines*. Il en fait un « homme étrange, original et supérieur » qui dès l'enfance « portait en soi un germe de folie et qui à la fin devint fou tout à fait. » Décrivant sa vie chaotique, il y voit « une structure mentale extraordinaire et discordante, propre à la poésie, impropre à la vie. » Aucune des idées de Rousseau ne trouve

⁶¹ Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique de l'esprit humain*, cité par Taine, p. 264.

⁶² Taine (H.), *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, [1858], 1920, p. 89.

⁶³ Aulard (A.), *Taine historien de la Révolution française*, Paris, Alcan, 1902, p. 63.

⁶⁴ Taine (H.), *op. cit.*, p. 275.

grâce chez Taine. Sa conception de la bonté originelle de l'homme, son ode au retour à la nature, sa condamnation de la société, son hostilité à la propriété, son contrat social, autant de théories qu'il réfute. Cela en est trop pour Taine, « arrêtons-nous ici, ce n'est pas la peine de suivre les fanatiques qui érigent l'athéisme en dogme obligatoire et en devoir supérieur, les socialistes qui, pour supprimer l'égoïsme, proposent la communauté de biens et fondent une république où tout homme qui voudra rétablir *la détestable propriété* sera déclaré ennemi de l'humanité, traité en *fou furieux* et pour la vie renfermé dans un cachot. »⁶⁵

Le *Contrat social* a l'autorité de la géométrie et vaut pour tout le genre humain, quiconque s'y oppose doit être éliminé. Taine pense que la raison n'est pas un don inné chez l'homme, c'est déjà un miracle que l'homme soit sain et intelligent. « A proprement parler, l'homme est fou, comme le corps est malade, par nature ; la santé de notre esprit, comme la santé de nos organes, n'est qu'une réussite fréquente et un bel accident. »⁶⁶ Prenant comme exemple le paysan ou le commun des mortels incapables de comprendre et d'assimiler, il en conclut que les idées générales et leurs raisonnements ne se rencontrent que chez une élite. Pour lui, les philosophes du 18^e siècle se sont trompés, l'homme n'est pas bon par nature, il est exalté, sa condition l'a poussé à se battre pour survivre et a donc besoin de contrainte et d'obéissance. Rousseau prône la souveraineté du peuple qui, à son avis, si elle est interprétée par la foule mène à l'anarchie, si elle l'est par les chefs, mène au despotisme. Par cette théorie, l'Etat devient despote, mais, de même que la monarchie avait institué la centralisation administrative et la souveraineté du roi, le contrat social leur substitue la souveraineté du peuple. L'Etat met la main sur tout, l'individu n'est plus rien, n'est propriétaire de son bien que de seconde main, d'où sa condition précaire, confie l'éducation de ses enfants à l'Etat, devient laïque. Ce sont tous les thèmes développés plus tard dans les trois volumes consacrés à la Révolution qui sont exposés ici, ce qui démontre qu'il n'y a pas de rupture dans le raisonnement de Taine entre le premier et le deuxième tome des *Origines*, comme certains ont voulu le croire.

Taine ne prétend pas que ces idées philosophiques soient propres à un seul pays, si elles n'ont pu se développer en Angleterre, elles sont tombées en France sur le terrain adéquat, « la patrie de l'esprit classique. » Il explique alors la *propagation de la doctrine* en

⁶⁵ Taine (H.), *op. cit.*, p. 301.

⁶⁶ Taine (H.), *op. cit.*, p. 312.

commençant par les philosophes évoqués dans le livre précédent. S'il admire Montesquieu et Voltaire, « il rend tout accessible », il critique Diderot, « Il ne possède pas ses idées, mais ses idées le possèdent. »⁶⁷ Il explique le succès de Rousseau par la société artificielle qui le lit, par exemple *La nouvelle Héloïse* sur l'amour, l'éducation dans *l'Emile*. La philosophie des lumières est appréciée de la haute aristocratie qui devient frondeuse contre le gouvernement, contre la religion. C'est l'Eglise qui en subit le plus grand contre coup, et si les curés ont toujours la foi, ce n'est plus le cas chez les prélats. Taine multiplie les exemples pour démontrer l'hostilité grandissante des jeunes aristocrates, à l'encontre de la politique royale. « On ne rencontre parmi les privilégiés que des opposants et des réformateurs. »⁶⁸ Ce n'est qu'à la page 399 que Taine parle enfin de la « classe moyenne », pour insister sur le fait qu'au début du 18^e siècle, cette moyenne bourgeoisie ne pense qu'au travail, et, en dehors des avocats au contact des parlements, estime que les affaires publiques sont l'affaire du Roi. Son ascension sociale, liée à son rôle de créancier, lui fait prendre conscience d'un rôle politique possible. Le rapprochement progressif des nobles et des bourgeois dans la manière de vivre et de penser, brouille les codes et inverse les positions : « Depuis que la noblesse, ayant perdu la capacité spéciale, et que le tiers, ayant acquis la capacité générale, se trouvent de niveau par l'éducation et l'aptitude, l'inégalité qui les sépare est devenue blessante en devenant inutile. »⁶⁹ Taine insiste sur la propagation des idées de Rousseau liée à la perte de l'esprit religieux et à la perte de popularité du Roi pour expliquer l'accumulation des rancœurs, la perte du sens des choses réelles.

Cette propagation de la philosophie du 18^e siècle est résumée dans une métaphore dont Taine conclut souvent sa démonstration. Il imagine une maison dont l'étage noble où les idées « n'ont été que des illuminations de soirée, des pétards de salon, des feux de Bengale amusants. » Ces feux tombent dans les boutiques et magasins où sont entreposés des « matériaux combustibles » et mettent le feu. Les habitants du haut ne peuvent croire que les habitants du bas laisseraient se développer le feu, habitant la même maison. Ils sont persuadés que ce ne sont que des feux de paille, faciles à éteindre. « Prenez garde : dans les caves de la maison, sous les vastes et profondes voûtes qui la portent, il y a un magasin de poudre. »⁷⁰ Cette maison, c'est la France.

⁶⁷ Taine (H.), *op. cit.*, p. 348.

⁶⁸ Taine (H.), *op. cit.*, p. 389.

⁶⁹ Taine (H.), *op. cit.*, p. 412.

⁷⁰ Taine (H.), *op. cit.*, p. 427-428.

Le dernier livre du volume s'intitule *le peuple*. La manière dont il est construit, le nombre de pages qui lui est consacré, montrent l'importance que Taine souhaite porter à ce sujet. Il cherche avant tout à se démarquer des historiens de la Révolution qui le précèdent en préférant parler de l'ensemble des Français, (22 millions d'habitants dans les campagnes pour une population totale de 27 millions) que du seul peuple de Paris qui constitue l'essentiel des études antérieures sur la Révolution. La France entière ne se résume pas à la seule France jacobine. Le plan suivi est caractéristique de sa méthode et commence par une description de la paysannerie en proie à une misère extrême, en se référant aux textes de La Bruyère, Saint-Simon ou d'Argenson. Le tableau dressé, il montre que ces conditions de vie misérables expliquent l'immigration massive dans les villes et donc les troubles que cet exode entraîne. Ainsi, il explique qu'au début du règne de Louis XVI, « la misère est moindre et pourtant elle est encore au-delà que la nature humaine peut porter. »⁷¹ Reprenant son thème favori qui est la comparaison avec l'Angleterre ou la terre produit deux fois plus, il décrit une France aux terres en friches, aux techniques archaïques, en proie aux calamités et écrasée d'impôts. Certes, il constate bien un transfert de propriété de terres délaissées par la noblesse au profit du paysan, mais les conséquences fiscales qui en découlent accentuent cette misère. Ce sont surtout les impôts indirects qui accentuent les injustices et attisent les mécontentements. « Ce qui rend la charge accablante, c'est que les plus forts et les plus capables de les porter sont parvenus à s'y soustraire et la misère a pour première cause l'étendue de ces exemptions. » Thiers, avant lui, avait aussi insisté sur cette pression fiscale : « La perception était vexatoire, le peuple maltraité, enfermé, était condamné à livrer son corps à défaut de ses produits. »⁷²

Son portrait psychologique du paysan n'est pas flatteur. « L'esprit rétréci et, pour ainsi dire, raccourci par la misère. Sa condition est presque celle de son bœuf ou de son âne et il a les idées de sa condition. »⁷³ Tocqueville ne disait pas autre chose : « Ils restaient presque aussi ignorants et souvent plus misérables que les serfs, leurs aïeux. »⁷⁴ Il fait du paysan un homme frustré, en survie, superstitieux, méfiant, haineux, sous la coupe d'un curé à peine plus évolué que lui. La comparaison de l'homme à l'animal est constante et il faut y voir les

⁷¹ Taine (H.), *op. cit.*, p. 437.

⁷² Thiers (A.), *Histoire de la Révolution française*, Paris, Lecoq, 1834, p. 37.

⁷³ Taine (H.), *op. cit.*, p. 490.

⁷⁴ Tocqueville (A.), *L'ancien régime et la révolution*, Paris, Gallimard, 1967, p. 221.

convictions scientifiques de Taine, l'influence de ses études en zoologie ou en physiologie. A une description physique péjorative, « faibles, exténués, de petite stature », il utilise des comparaisons peu complaisantes, « bêtes de trait, animal affolé, troupeau. » Ces métaphores sont utilisées à dessein pour convaincre. « L'ancien régime n'est pas beau et il faut avouer que les pauvres gens, notamment les paysans, avaient été traités comme des bêtes de somme. »⁷⁵

La multiplication des bandits, des braconniers, des repris de justice, des contrebandiers, est mise en avant pour expliquer les troubles futurs et le soutien que ceux-ci bénéficient dans les campagnes contre les privilégiés. Les plus pauvres paysans envahissent les villes à la recherche de subsistance et accentuent la misère déjà patente de celles-ci. « La misère est une gangrène lente où la partie malade mange la partie saine et l'homme qui subsiste à peine est rongé à vif par l'homme qui n'a pas de quoi subsister. »⁷⁶ Toute cette démonstration est destinée à expliquer l'embrasement général, autant dans les villes que dans les campagnes. Il se démarque ainsi des historiens qui l'ont précédé, en faisant de ces déracinés, venus à Paris pour échapper à la famine, le terreau de la Révolution.

Dans le quatrième chapitre, par un enchaînement naturel, misère-délinquance-répression, Taine pense que la force armée aurait dû pouvoir juguler les désordres croissants. Mais les inégalités de traitement dans l'armée, les salaires misérables des soldats, la bassesse de leur condition explique les difficultés de recrutement. Pour lui, l'armée, naturellement composée de la couche la plus basse de la société, ne pourra que grossir le rang des émeutiers. La centralisation instituée par la monarchie a supprimé les groupes naturels d'individus. Chaque homme se retrouve isolé et hostile aux hommes de son propre groupe, le paysan au citadin, le vassal au seigneur, le petit noble au noble de cour, le curé au prélat. Plus de groupes sociaux, plus de solidarité, plus de responsabilité, « la débandade est complète et sans remède. »

Délibérément, Taine escamote les cahiers des doléances en disant qu'ils ont été manipulés par quelques lettrés, les griefs personnels de chacun étant enveloppés dans les « droits de l'homme. » C'est un « syndrome alarmant et qui marque d'avance la voie que va suivre la Révolution : l'homme du peuple est endoctriné par l'avocat, l'homme à pique se laisse mener par l'homme à phrase. »⁷⁷

⁷⁵ Taine (H.), « Lettre à A. de Boislile le 26 juillet 1874 », *Vie et correspondance*, t. III, p. 266.

⁷⁶ Taine (H.), *op. cit.*, p. 506.

⁷⁷ Taine (H.), *op. cit.*, p. 519.

La conclusion est rigoureusement déterministe. « A l'instant où s'ouvrent les Etats-Généraux, le cours des idées et des évènements est, non seulement déterminé, mais encore visible. D'avance et à son insu, chaque génération porte en elle-même son avenir et son histoire ; à celle-ci bien avant l'issue, on eût pu annoncer ses destinées... »⁷⁸

⁷⁸ Taine (H.), *op. cit.*, p. 524.

LA REVOLUTION

La Révolution comporte trois volumes, publiés successivement en 1878, 1881, 1884, soit un rythme précis d'un volume tous les trois ans.

L'ANARCHIE

L'exemplaire étudié date de 1888 et représente la seizième édition. Le titre donné par Taine au premier volume consacré à la Révolution est à la fois symbolique et provocateur. Provocateur parce que résumer l'œuvre de l'Assemblée constituante sous cette appellation, représente une volonté de bousculer les esprits et symbolique parce que réduire les deux premières années de la Révolution à une anarchie généralisée est un camouflet infligé à « l'Évangile » républicain. D'emblée, le ton est donné : « Les insurrections populaires et les lois de l'Assemblée constituante finissent par détruire en France tout gouvernement. »⁷⁹ Comme dans *l'Ancien régime*, il suit un plan rigoureux, apte à démontrer et à convaincre à la manière d'un Macaulay. « Macaulay écrit les affaires en orateur, comme on les plaide. »⁸⁰ Le volume comprend trois livres, d'importance égale en nombre de pages et de chapitres, et si le récit se veut chronologique, la disposition de ces trois livres obéit à une rhétorique rigoureuse. Le premier, *l'anarchie spontanée* et le troisième, *la Constitution appliquée*, relatent les désordres révolutionnaires, le second, *l'assemblée Constituante*, est placé au milieu de ces événements pour souligner la stérilité de son action.

L'anarchie spontanée comporte 4 chapitres égaux relatant les violences de la révolution, 2 pour Paris, 2 pour la province, cherchant à démontrer, et c'est une première dans l'historiographie révolutionnaire, que l'Histoire ne s'écrit pas qu'à Paris. La période relatée va de l'hiver 1788-1789 aux journées d'octobre 1789, et constitue en quelque sorte le pendant du dernier livre de *l'Ancien régime*. Taine souhaite démontrer que le 14 juillet 1789 n'est qu'un événement insurrectionnel de plus dans une situation générale catastrophique et ne fait que légaliser une anarchie endémique. Il ne consacre que 4 pages à la prise de la Bastille, tableau décrit volontairement d'un ton ironique et froid pour en nier la portée symbolique. Il n'en retient qu'une perte d'autorité supplémentaire privant le peuple de ses repères et le transformant en horde sauvage incontrôlée et incontrôlable. Le premier chapitre décrit la misère, la disette absolue qui entraîne désordres et émeutes sur tout le territoire, en citant plus de 300 faits de violence dans tout le pays. Taine les relève dans 18 villes et 14 provinces en consignait les détails, pensant que leur accumulation traduirait mieux la généralisation du mécontentement mais qui, en fait, entraîne une certaine monotonie en se privant de la sensation d'une progression significative dans le processus révolutionnaire. A cet

⁷⁹ Taine (H.), *La Révolution, t. I, l'Anarchie*, Paris, Hachette, 16^e édit., 1888, p. I.

⁸⁰ Taine (H.), *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 15^e édit., 1920, p.144.

égard le chapitre III, consacrée à l'anarchie généralisée du 14 juillet au 5 octobre 1789 est édifiant. Vols, attentats sur les personnes et les biens, violences gratuites, vengeances sur les accapareurs, exactions des braconniers, attaques contre les aristocrates, les prêtres, les juifs, désordres multiples « qu'il serait trop long de raconter », sont cités 27 fois en 10 pages. Taine pense que cette collection est nécessaire : « Les faits circonstanciés et nus expriment seuls la quantité, si on les omet, on ne présente que des approximations vagues. »⁸¹ Le problème est que, sortie de son contexte politique qui n'est traité que dans le deuxième livre, l'anarchie est difficilement compréhensible. S'il voit dans l'homme « l'animal primitif, le singe grimaçant, sanguinaire et lubrique, qui tue en grimaçant et gambade sur les dégâts qu'il fait »⁸², il ne cherche à expliciter cette métaphore.

Il traite l'anarchie à Paris de la même manière et justifie les désordres par sa thèse déjà exposée dans *L'Ancien régime*, à savoir l'immigration massive d'une population misérable et dangereuse qui se surajoute au peuple parisien et qui est récupérée par des agitateurs patentés. « Les profiteurs, les frustrés, les ambitieux, les pseudo-penseurs » sortent au grand jour pour les manipuler. « Ils ont pullulé comme des insectes bourdonnants éclos en une nuit d'orage. »⁸³ Contrairement à son récit de la prise de la Bastille, celui des journées d'octobre occupe une place importante et propose un tableau à mi-chemin entre répulsion et fascination. Cherchant les instigateurs des manifestations, il hésite entre « les intrigants subalternes qui exploitent les velléités du Duc d'Orléans » et les « fanatiques qui se cotisent pour débaucher les soldats, lancer les brigands, tout niveler et tout détruire ». Il affirme que le régiment de Flandre venu en garnison à Versailles a été « travaillé par les filles et par l'argent ». La description de la marche sur Versailles où se mêlent « femmes du trottoir » et « hommes du ruisseau déguisés en femmes » est riche en couleur. Le rouge de la « fameuse Théroigne » se mêle au blanc des jolies grisettes et au noir des « mendiannes, poissardes, femmes sans souliers ». Taine concède que la troupe incorpore d'autres femmes qu'elle rencontre, portières, couturières, femmes de ménage...12 pages décrivent ce qui constitue, même pour Taine, un événement essentiel de la Révolution française. Il y voit la démonstration de l'anarchie généralisée et la légalisation de la violence. « Cette fois, on n'en peut plus douter : la Terreur est établie, et à demeure. »⁸⁴

⁸¹ Taine (H.), *Essais de critique et d'histoire*, op. cit., p. 134.

⁸² Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 70.

⁸³ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 116.

⁸⁴ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 126-138.

Les premières lignes du livre II, *l'Assemblée Constituante et son œuvre*, résument parfaitement dans quel sens Taine va orienter son étude. « S'il est au monde une œuvre difficile à faire, c'est une constitution, surtout une constitution complète. Remplacer les vieux cadres dans lesquels vivait une grande nation par des cadres différents, appropriés et durables, appliquer un moule de cent mille compartiments sur la vie de vingt-six millions d'hommes, le construire si harmonieusement, l'adapter si bien, si à propos, avec une si exacte appréciation de leurs besoins et de leurs facultés qu'ils y entrent d'eux-mêmes pour s'y mouvoir sans heurt et que tout de suite leur action improvisée ait l'aisance d'une routine ancienne, une pareille entreprise est prodigieuse et probablement au-dessus de l'esprit humain. »⁸⁵ Après la description des conditions de fonctionnement de l'Assemblée, salle, règlement, esprit, nombre des députés, présence du public, pour en démontrer le manque de sérénité et d'indépendance, il s'attache à décrypter son action. Chaque motion adoptée par les députés se traduit par des phrases commençant par des *ils*, pas moins de 23 fois en 9 pages, pour souligner le délire collectif de leur unanimité, leur irresponsabilité et leur utopisme dans leurs décisions. S'il juge les hommes compétents dans l'ensemble, leur manque d'esprit d'Etat n'en fait que des bons exécutants, sans vision, sans génie. Seul Mirabeau lui paraît capable d'assurer un rôle supérieur, son discrédit initial et sa compromission avec la cour l'en empêchant.

Il distingue trois partis. Le premier est celui des aristocrates, nobles et haut-clergé, qui accumule les maladresses et ne prend pas ses responsabilités. « Non seulement il s'abandonne, mais il se tue et sa désertion finit par un suicide. »⁸⁶ Le second, « moyen », compte 300 « utopistes ». Enfin le parti révolutionnaire, composé « d'enragés ». Voulant démontrer la pression que ce parti exerce sur l'assemblée, il reprend le même procédé que dans le chapitre précédent, relatant leurs actions en utilisant le pronom *ils* pour souligner que ce sont les mêmes. Il souligne que, à la fin de la législature, 132 députés ne siègent plus et 260 ne prennent plus part aux délibérations.

Pour commenter les *Destructions*, Taine reprend les deux vices fondamentaux développés dans *l'Ancien régime*, les privilèges et l'inégalité devant l'impôt. Il pense que la réforme, indispensable, était possible et préférable à la politique de la table rase. En admirateur de la gentry britannique engagée dans la politique de son pays, il pense que la

⁸⁵ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 143.

⁸⁶ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 163.

noblesse, une fois réformée aurait pu apporter son tribu au redressement général, et donc que les lois du 4 août sont mauvaises. La faute impardonnable de la Constituante est d'avoir retiré aux uns ce que les autres convoitaient sans qu'ils en tirent d'avantages significatifs.

A propos des privilégiés, Taine concède que les corps ecclésiastiques avaient besoin d'être réformés mais qu'ils constituaient des organes précieux au service public tels que le culte, l'enseignement, la recherche scientifique, l'assistance aux pauvres, les soins aux malades. De plus ils offraient une « protection contre le niveau de la monarchie absolue ou de la démocratie pure. Ainsi, dans son fond, l'institution était bonne, et, si l'on y portait le fer, il fallait au moins, en retranchant la portion inerte ou gâtée, conserver la portion vivante et saine. »⁸⁷ C'est une reconnaissance du rôle social de l'Eglise, du catholicisme dans lequel l'Assemblée n'a voulu voir qu'un Etat dans l'Etat. Comme elle a voulu le faire pour la constitution du pays, elle veut donner une nouvelle constitution à l'Eglise. Se référant aux lois de 1790 et du début 1791, Taine énonce les différentes mesures qui vont, sous le prétexte de réformer les abus ecclésiastiques, mettre les fidèles hors la loi. C'est la condamnation définitive et sans appel de l'œuvre de la Constituante, dans tous les domaines et il est évident que Taine se démarque totalement de l'historiographie libérale de la Révolution. De plus, son discours sur la place et le rôle de l'église catholique, pour qui ne voulait voir dans Taine que l'anticléricisme primaire (ce qui était un contre-sens), va lui valoir de la part des milieux catholiques une aura imprévue qui va complètement bouleverser son statut auprès d'eux. « A l'endroit du clergé comme à l'endroit des nobles et du roi, l'assemblée Constituante a démoli un mur solide pour enfoncer une porte ouverte ; rien de singulier si l'édifice entier croule sur la tête des habitants. Il fallait réformer, respecter, utiliser les *supériorités et les corps* ; au nom de l'égalité abstraite et de la souveraineté nationale, elle n'a songé qu'à les abolir. »⁸⁸

Le titre donné au chapitre III, *Les constructions*, voulant faire pendant aux *destructions* du chapitre précédent représente à lui seul un résumé de ce que Taine veut démontrer, à savoir la nullité de l'œuvre de la Constituante. Se référant à Tocqueville, il y relève des erreurs rédhibitoires : le gouvernement et les ministres devaient être issus de l'Assemblée, une chambre haute aurait dû être instituée, l'exécutif devait conserver ses prérogatives. Ainsi le roi, malgré le veto suspensif, est impuissant. « Rôle intolérable, et il

⁸⁷ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 216.

⁸⁸ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 242.

fallait un homme aussi passif que Louis XVI pour s'y résigner. »⁸⁹ L'Assemblée, dans sa lutte louable contre le despotisme, supprime les hiérarchies mais institue l'élection pour les postes administratifs. Taine y voit la naissance de « nouveaux rois », officiers municipaux inaptes à leurs fonctions par leur ignorance et leur cupidité. Seule concession, il souligne la participation de la partie la plus instruite de la bourgeoisie pendant les deux premières années de la Révolution, dont l'hostilité à l'ancien régime préparait à ce rôle, mais qui se trouve vite dépassée par une base populaire incontrôlable. Le garde national, citoyen actif et électeur, véritable chef de la communauté, constamment sollicité par des élections fréquentes et répétitives, se décourage rapidement et son manque d'assiduité laisse aux « exaltés et déclassés » le champ libre à la surenchère. Il les retrouve dans les clubs et il voit dans le club des jacobins l'inspireur et l'initiateur de la déclaration des droits dans laquelle il ne lit que démagogie, abstraction, délire verbal. Ce n'est que dans l'ultime paragraphe que Taine concède un satisfecit pour les quelques lois qu'il juge utiles, l'institution de l'état civil, le code pénal, le code rural et quelques mesures pour les impôts, la procédure, l'administration. Mais sa condamnation globale est sans appel : « Le chef d'œuvre de la raison spéculative et de la déraison pratique est accompli ; en vertu de la Constitution, l'anarchie spontanée devient l'anarchie légale. Celle-ci est parfaite ; on n'en a pas vu de plus belle depuis le neuvième siècle. »⁹⁰

La constitution appliquée est le titre du livre III, et ce titre est l'illustration de ce que Taine cherche à démontrer, la faillite complète de la Constituante. En contradiction avec ses idées décentralisatrices, il dénonce la dérive des communes françaises se comportant en véritables petites républiques indépendantes, jalouses entre elles et qui s'opposent faute d'autorité supérieure. Le désordre qui régnait à la fin de l'ancien régime perdure et s'amplifie. Taine rapporte la multiplication des faits de violence liés aux problèmes de subsistances ou aux querelles religieuses entre catholiques et protestants dans le midi. Il cherche à démontrer ainsi la continuité de l'anarchie en France et met sur un pied d'égalité ancien et nouveau régime. Les mesures contradictoires des constituants rendent le peuple mécontent qui n'accepte pas les nouvelles mesures fiscales qu'il croyait abolies et qui créent des dissensions entre anciens et nouveaux possédants. « Aussi bien, quels que soient les grands noms, liberté,

⁸⁹ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 249.

⁹⁰ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 279.

égalité, fraternité, dont la Révolution se décore, elle est par essence *une translation de la propriété* : en cela consiste son support intime, sa force permanente, son moteur premier, et son sens historique. »⁹¹

La distinction établie dans *l'Ancien régime* entre la petite noblesse provinciale et la haute noblesse de cour est reprise ici pour différencier la première, capable de prendre ses responsabilités dans certaines villes du midi, de la seconde qui constitue la masse des émigrés. C'est la peur du retour à l'ancien régime qui est mise en avant pour expliquer les multiples exactions commises par les paysans sur les nobles des campagnes, contraignant ces derniers à émigrer vers les villes où ils deviennent les cibles des révolutionnaires. Après le sort réservé aux nobles, Taine évoque celui des prêtres réfractaires sollicités par leurs paroissiens qui n'acceptent pas leurs remplaçants. Le tableau qu'il brosse du peuple perdu dans ses contradictions, aussi bien acheteur des biens nationaux que pourfendeur d'aristocrates, défenseur de la religion qu'opresseur des prêtres jureurs, comporte de nombreux faits de violence dans de multiples lieux différents pour le rendre incontournable. L'allégorie qui sert de conclusion et d'introduction à la période suivante, comparant la France à un ouvrier « misérable, mal nourri, surmené, » qui s'est mis à boire par désespoir et qui perd toute notion de la réalité, est significative de l'art persuasif de son auteur. « De même la France, épuisée de jeûnes sous la monarchie, enivrée par la mauvaise eau-de-vie du Contrat social et de vingt autres boissons frelatées ou brûlantes, puis subitement frappée de paralysie à la tête : aussitôt elle a trébuché de tous ses membres par le jeu incohérent et par les tiraillements contradictoires de tous ses organes désaccordés. A présent, elle a traversé la période de délire joyeux et va entrer dans la période de délire sombre ; la voilà capable de tout oser, souffrir et faire, exploits inouïs et barbaries abominables, sitôt que ses guides, aussi égarés qu'elle-même, auront désigné un ennemi ou un obstacle à sa fureur. »⁹²

Contrairement à l'historiographie libérale qui l'a précédé, Taine ne voit pas de période « heureuse » dans la Révolution. Pour lui la Constituante a failli dans sa tâche et a été incapable d'établir un régime équilibré et respecté en voulant détruire un régime déjà ruiné qu'il suffisait de réformer. Contrairement à ceux, comme nous le verrons, qui pensent que Taine a changé d'opinion sur la Révolution en commençant la rédaction des *Origines*, son jugement de la Constituante n'est pas neuf puisqu'un article des *Débats* consacré à Jefferson

⁹¹ Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 386.

⁹² Taine (H.), *L'anarchie*, op. cit., p. 460.

daté du 3 septembre 1861 et publié dans les *Nouveaux essais de critique et d'histoire* exprime déjà le même constat. « Les constituants auraient dû s'arrêter après avoir obtenu : la liberté individuelle, la liberté de commerce, la liberté de presse, le jugement par jury, la représentation législative, la périodicité des réunions, le droit d'initiative, le droit exécutif de voter les taxes et d'en régler l'emploi, la responsabilité des ministres. »⁹³ Au moment où il travaille sur les *Origines* entre 1871 et 1875, il n'a pas varié dans ses convictions comme nous le montre une note publiée dans le tome III de *Vie et correspondance* : « La Constituante est partie de ce principe qu'elle était la nation, la volonté générale, qu'elle avait droit de tout faire. Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'elle a cru qu'il suffisait de décréter pour faire. »⁹⁴

⁹³ Taine (H.), *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 6^e édit. 1896, p. 147.

⁹⁴ Taine (H.), *Vie et correspondance*, t. III, Paris, Hachette, 1905, p. 315.

La conquête jacobine

Le titre choisi par Taine pour son second volume sur la Révolution traduit parfaitement sa volonté de démontrer la confiscation du pouvoir par un parti, en l'occurrence le parti jacobin. L'exemplaire de référence constitue la 14^e édition de *La conquête jacobine* et date de 1890, ce qui démontre le succès d'édition du livre. Il comporte trois parties, inégales autant en nombre de chapitres qu'en nombre de pages et présente donc une construction moins rigoureuse que les deux volumes précédents. La période étudiée s'étend des élections de 1791 et l'arrivée au pouvoir des jacobins jusqu'à la chute des girondins en juin 1793.

Comme toujours, dans *les Origines*, la première phrase résume la pensée maîtresse de son auteur. « Dans cette société dissoute où les passions populaires sont la seule force effective, l'empire est au parti qui saura la flatter pour s'en servir. »⁹⁵ Le livre premier qui s'intitule *les jacobins*, divisé en deux chapitres, se veut la définition de « l'esprit jacobin » : amour propre exagéré et raisonnement dogmatique. La souveraineté populaire est proclamée et Taine traduit ses volontés par une longue litanie utilisant le même procédé que dans le volume précédent, remplaçant les *ils* par des *nous*. (17 fois en 5 pages.) Pour la première fois, il cite les nouveaux maîtres mis sous surveillance par le peuple, « sultan soupçonneux et féroce, qui, après avoir nommé ses vizirs, garde toujours ses mains libres pour les conduire, et son sabre tout affilé pour leur couper le cou. »⁹⁶ Indulgent pour un peuple surchargé d'impôts, affamé, endoctriné, et paradoxalement pour ces jeunes gens idéalistes qui se rebellent normalement, de par leur jeunesse, contre la société ; Taine se montre sévère à l'égard d'un pouvoir qui reprend leurs idées utopiques. Le portrait psychologique du jacobin qu'il dresse est célèbre : verbiage creux, idées abstraites pour un peuple abstrait, emphase ronflante, stérilité intellectuelle, orgueil démesuré ; autant de termes utilisés pour le disqualifier. « Sous l'obsession de son dogme et de son orgueil, il a contracté deux difformités, l'une de l'esprit, l'autre du cœur : il a perdu le sens commun et il a perverti en lui le sens moral. »⁹⁷

Le deuxième chapitre nous montre comment cette minorité agissante se met en situation de monopoliser le pouvoir. Le jacobin est de toutes les classes, un certain nombre de

⁹⁵ Taine (H.), *La conquête jacobine, la Révolution*, t. II, Paris, Hachette, [1881], 14^e édit., 1890, p. 3.

⁹⁶ Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 9.

⁹⁷ Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 32.

déclassés célèbres appartiennent à la classe supérieure comme le Duc d'Orléans, Condorcet, Barras. Taine distingue des degrés dans la classe moyenne, une petite minorité est constituée de gens aisés, professionnellement débutants ou instables, « éduqués de seconde zone, » avocats médiocres, écrivains laborieux, journalistes, étudiants... 26 noms en tout, de Brissot à Saint-Just, de Fouché à Julien. En dessous des premiers, il cite les « illuminés » comme Chalier ou Marat. Enfin, tous ceux qui ont un rudiment d'éducation et qui ont l'instinct de se joindre au mouvement de Hébert à Chaumette, de Henriot à Drouet, puis tous les autres, la fange de la population, qui cherchent à profiter de l'aubaine. A la fin seulement, et ce n'est pas un hasard, les femmes révolutionnaires qui « se sont dépouillées de leur sexe », Théroigne de Méricourt ou Rose Lacombe, et sont placées au même niveau que les bandits, les vagabonds ou autres « gibiers de police. » Taine cherche à minimiser le nombre des jacobins en donnant des chiffres précis pour montrer qu'ils ne sont pas si nombreux, le dixième de la population totale. 6700 sur 81000 électeurs à Paris en novembre 1791, 14000 sur 160000 en octobre 1792. Paris n'étant pas la France, les villes de Besançon, Troyes et Strasbourg sont citées pour retrouver des chiffres comparables. Taine pense avoir démontré qu'une minorité impose sa loi à une majorité.

La première étape de la conquête est le titre du livre II, beaucoup plus long que le premier, 175 pages au lieu de 57, comporte six chapitres. Le chapitre I commente l'arrivée des jacobins au pouvoir que Taine explique par la multiplication des élections, l'interdiction faite aux constituants de se représenter, leur lutte contre les clubs d'opposition, l'intimidation voire la violence contre les électeurs. La fuite à Varennes est traitée en une seule phrase pour en nier l'importance, le spectre de la guerre « étrangère » en deux mots, seule est prise en compte la pression exercée sur ceux qui ne partagent pas les idées jacobines. « Royalistes, constitutionnels, conservateurs ou modérés de toute espèce, les amis de l'ordre et de la loi ne songent plus qu'à rester chez eux, trop heureux si on les y souffre, et la plèbe armée ne les y souffre qu'à condition de les visiter souvent. »⁹⁸ Dressant un portrait peu flatteur de Brissot, Cambon ou Condorcet alors qu'il épargne quelque peu Guadet et Vergnaud, Taine estime que le niveau intellectuel de la Législative baisse par rapport à celui de la Constituante. Sa composition donne 400 députés du centre contre 136 jacobins et une centaine d'autres qui

⁹⁸ Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 84.

votent avec eux. Les intimidations, l'insolence des galleries, l'abstention des modérés mettent l'assemblée sous la tutelle jacobine.

Dans le chapitre III, Taine aborde l'entrée en guerre en accusant les girondins de l'avoir voulue et, bien-sûr, s'en prend à Brissot auquel il consacre deux pages virulentes. « C'est ce malheureux, né dans une boutique de pâtissier, élevé dans un bureau de procureur, ancien agent de police à 150 francs par mois, ancien associé des marchands de diffamation et des entrepreneurs de chantage, aventurier de plume, brouillon et touche-à-tout, qui, avec ses demi-renseignements de nomade, ses quarts d'idée de gazetier, son érudition de cabinet littéraire, son barbouillage de mauvais écrivain, ses déclamations de clubiste décide des destinées de la France et déchaîne sur l'Europe une guerre qui détruira six millions de vies. »⁹⁹ Pour lui, les girondins voulaient la guerre pour se débarrasser de la constitution et prendre totalement le pouvoir en manipulant le peuple dans sa peur au retour à l'ancien régime.

La situation insurrectionnelle dans le midi fait l'objet de tout un chapitre qui cherche à démontrer que les troubles constatés à Avignon, Marseille où Arles entretiennent un climat de crainte et de résistance vis-à-vis de l'hégémonie jacobine.

Revenant sur la passivité coupable du roi, Taine écrit : « Par horreur de l'action et pour ne pas allumer la guerre civile, il rejettera tous les plans qui pourraient emmener une rupture ouverte ; son attitude est celle d'un chrétien dans le cirque. »¹⁰⁰ Suit la description d'une capitale quadrillée, gouvernée, dominée par une bande de 9000 hommes prêts à tout sous les ordres de chefs sanguinaires, Santerre à la solde du Duc d'Orléans, Legendre...ainsi que d'autres d'origine étrangère, Lazowski, Rotondo, cités pour prouver l'illégitimité de leur présence. Pas moins de 20 pages sont consacrées au 20 juin 1792, anniversaire du serment du jeu de paume, dont la description lyrique est digne de Michelet. Suivant une chronologie approximative, la montée en puissance de l'insurrection parisienne fait l'objet d'un reportage quasi-quotidien des événements. On suit la fuite des députés le 9 août, la mobilisation des sections dans la nuit du 10, l'assassinat de Mandat par Rossignol, le rôle de Santerre. La Fayette est l'objet d'un commentaire assassin : « Par la courte portée de son esprit, par l'incohérence de ses idées politiques, par la noblesse de ses sentiments contradictoires, il représente le mieux l'opinion de l'Assemblée et de la France. »¹⁰¹ La description du 10 août est celle de la violence et de la démesure. Taine s'abandonne à sa phobie de la foule déchaînée,

⁹⁹ Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 133.

¹⁰⁰ Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 191.

¹⁰¹ Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 218.

incontrôlable, dont la seule évocation le fait frémir. Vision haletante, hallucinée qui résume à elle seule sa vision des événements révolutionnaires. Son commentaire sur la conduite du roi est ambigu et met autant l'accent sur sa volonté affichée de ne rien faire pour favoriser une guerre civile ou sur sa « mansuétude religieuse, » que sur sa faiblesse ou son indécision. « Le chrétien a supplanté le roi ; il ne sait plus que son devoir est d'être homme d'épée, qu'en se livrant il livre l'Etat, et qu'en se désignant comme un mouton il mène avec lui tous les honnêtes gens à la boucherie. »¹⁰² Jugement implacable sur l'incapacité politique du roi, mais que les monarchistes pourront toujours interpréter autrement...La conclusion de *la première étape de la conquête* se veut un réquisitoire contre le nouveau pouvoir de la rue, l'apparition du sans-culotte illustrant ce nouvel état de fait, sous la conduite d'hommes crapuleux.

Le dernier livre s'intitule *la seconde étape de la conquête* et traite de la période s'étalant du 10 août 1792 jusqu'à la chute des Girondins, en juin 1793. Il peut être divisé en deux parties distinctes, la première, chronologique, rend compte du mouvement sans-culotte à Paris et en province ; la seconde, traite de la lutte politique acharnée entre les différentes factions politiques.

Taine y développe sa condamnation de la souveraineté du peuple, de la violence gratuite qu'elle entraîne, de l'appel au meurtre qu'elle suppose, « fond même du dogme révolutionnaire. » Marat est accusé d'être l'instigateur des massacres de septembre par ses articles de *l'ami du peuple* et Danton d'en être « l'entrepreneur en chef. » Insistant sur le rôle de ce dernier, il compose 7 phrases pour décrire son action et qui commence par « c'est lui qui... » Le portrait à charge est malgré tout nuancé, comme s'il voulait en minimiser la responsabilité. Il rejoint là Quinet qui fait de Marat un meneur et Danton un suiveur et le confirme d'ailleurs en privé.¹⁰³ 30 pages sont consacrées aux massacres de septembre avec les lieux et le nombre de victimes qu'il évalue pour la totalité à 1368.

Quittant Paris pour la province, de multiples faits sont répertoriés pour démontrer le « caractère épidémique et contagieux de la maladie révolutionnaire. » Cette violence est exercée soit par des sédentaires, sept cas, soit par des bandes de « volontaires, » 25 cas, matérialisés par l'allégorie de Roland et de sa femme, penchés sur une carte de France

¹⁰² Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 244.

¹⁰³ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, lettre au Comte de Martel le 16 novembre 1882 : « c'est surtout qu'après septembre 1793 il a lâché le gouvernail ; il fallait être aussi raide et aussi borné que Robespierre pour se décider à pousser jusqu'au bout dans le système de la guillotine. » p. 159.

pour suivre les évènements, soulignant ainsi l'entière responsabilité girondine de ces meurtres.

La deuxième partie, regroupant les chapitres III et IV, s'intéresse à la lutte politique entre Girondins et Montagnards. Pressions, manipulations, intimidations caractérisent, pour Taine, les élections à la Convention. Sur les 749 députés seuls 50, à son avis, soutiennent la commune. S'il délivre un certificat de probité et de sincérité aux Girondins, leur sectarisme et leur utopisme occultent leur discernement politique. Il croit voir dans la population parisienne encore très religieuse et attachée à la constitution de 1791, un désintérêt de la chose publique et de la lutte partisane entre factions rivales. Evaluant le nombre des sans-culottes à 6000 qui « ne comprend plus que la populace de la populace, » les qualificatifs de leur description sont éloquents : « Illuminés, femmes du ruisseau, voyous, mégères, brigands, voleurs, femmes perdues, prostituées.. » autant de termes utilisés pour traduire l'effroi et le trouble.

Citant Thomas Payne apostrophant Danton pour souligner le danger d'une rupture entre Paris et les départements, Taine dénonce l'asservissement de la France par Paris. Les sections parisiennes sont sans-culottes et verrouillent les élections, accaparant l'autorité civile ainsi que le pouvoir militaire par la garde nationale. Il dresse un tableau des députés montagnards autour du « noyau primitif des septembriseurs », Danton, Marat et Robespierre ; trois « pourris », Chabot, Tallien, Barras ; trois « scélérats », Fouché, Guffroy, Javogues ; un « enfiévré », David ; un « fou féroce », Carrier ; un « demi-fou » Lebon ; cinq « fanatiques », Levasseur, Baudot, Jean-Bon Saint-André, Romme et Lebas ; puis tous les représentants en mission. Le portrait de Saint-Just vient en contre-point de ces « nullités énergiques. On voit s'élever un jeune monstre, au visage calme et beau, sorte de Sylla précoce, qui, à vingt-cinq ans, nouveau venu, sort tout de suite des rangs et, à force d'atrocité, se fait sa place. Un sang calciné par l'étude, un orgueil colossal, une conscience hors des gonds, une imagination emphatique, sombre, hantée par les souvenirs sanglants de Rome et de Sparte, une intelligence forcée et tordue jusqu'à se trouver à l'aise dans l'habitude du paradoxe énorme, du sophisme effronté et du mensonge meurtrier... »¹⁰⁴ Portrait peint en touches puissantes, dans un style différent de ceux des autres chefs jacobins, Taine cherche à symboliser la mystique révolutionnaire.

¹⁰⁴ Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 420-421.

Le climat régnant lors des débats de la Convention est décrit avec toute l'outrance dont Taine est capable, cris, invectives, insultes, violences en tout genre, autant d'agissements qui transforment la salle en « arène de gladiateurs. » Le récit de l'élimination politique et physique des Girondins est plus construit comme une œuvre théâtrale que comme un récit historique. Chaque acte est marqué, chaque scène fait l'objet de tableaux différents, c'est une tragi-comédie à rebondissements : « jamais la comédie politique n'a dégénéré en une farce si effrontée. »

Le dernier paragraphe est la conclusion du volume entier et pourtant, après avoir rappelé la situation désastreuse de la France aux mains des jacobins, Taine dresse un tableau lyrique de la patrie en danger. S'il constate qu'il ne s'agit plus de revenir à l'ancien régime, il s'agit de « ne pas subir la conquête à main armée, les exécutions militaires de Brunswick, la vengeance des émigrés proscrits, la restauration et l'aggravation de l'ancien ordre féodal et fiscal. » C'est une ode au patriotisme et un retour sur une blessure douloureuse subie en 1870. « Lorsque dans une nation le cœur est si haut, elle se sauve, malgré ses gouvernants, quelles que soient leurs extravagances et quels que soient leurs crimes ; car elle rachète leur ineptie par son courage et couvre leurs forfaits sous ses exploits. »¹⁰⁵ C'est sans doute une des rares phrases des *Origines* où Taine exalte la nation. Dans une œuvre où chaque lecteur y puise ce qu'il entend y trouver, ce passage ne peut passer inaperçu.

¹⁰⁵ Taine (H.), *La conquête jacobine*, op. cit., p. 479-480.

Le Gouvernement révolutionnaire

Le troisième tome de *La Révolution* est, sans doute, dans l'esprit de son auteur le volume le plus important de son étude sur la Révolution française. Les deux premiers ne servent qu'à introduire sa dénonciation de la dictature jacobine et cette démonstration est aussi la plus longue, plus de 600 pages. L'ouvrage est divisé en cinq livres comme *l'Ancien régime*. Ici aussi, au premier livre assez court, 66 pages, consacré à la mise en place du gouvernement révolutionnaire, répond le livre V d'importance sensiblement égale relatant la période qui va du 9 thermidor au 18 brumaire. La brièveté du texte accordée au Directoire est significative du peu d'intérêt que Taine lui prête ou plus sûrement du mépris dans lequel il tient le régime. De plus, ce raccourci lui permet de souligner la filiation directe entre la dictature montagnarde et Napoléon. Il est intéressant de noter que parmi ses prédécesseurs historiens, si Mignet consacre le quart de son livre au Directoire, Thiers deux volumes sur dix, Quinet traite la période en 50 pages sur 1000, ce qui permet de comparer l'intérêt que les deux historiens accordent à cet épisode. Les trois livres II, III, et IV monopolisent presque 500 pages et les titres choisis soulignent la volonté de Taine de démontrer le poids écrasant de la minorité jacobine sur le pays. L'exemplaire utilisé date de 1892 et constitue la douzième édition en seulement huit ans.

L'établissement du gouvernement révolutionnaire ne comporte qu'un seul chapitre de 66 pages divisé en onze paragraphes. Il y stigmatise la « faction jacobine » qui exerce un pouvoir absolu tant sur la chose publique que sur la chose privée, transformant « l'anarchie spontanée en anarchie légale. » Ce pouvoir est obtenu non par le vote, mais « conféré par la Vérité, par la Raison, par la Vertu », et est encore plus absolu que celui de Louis XIV et de Napoléon. L'élaboration d'une nouvelle constitution qui doit être ratifiée par les assemblées primaires subissant des pressions insupportables, ne semble à Taine qu'une manœuvre de la minorité montagnarde destinée à établir sa domination totale. S'il revient sur l'élimination des Girondins, il n'en fait pas pour autant des martyrs : « Eux aussi, ils sont régicides, anti catholiques, anti chrétiens ; des destructeurs et des niveleurs. Sans doute, ils le sont moins que la Montagne. »¹⁰⁶ Cela lui permet d'évoquer les protestations girondines en province en insistant sur l'anarchie permanente et sur la répression qui s'en suit. Sur les 180

¹⁰⁶ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, Paris, Hachette, [1884], 12^e édit., 1892, p.34.

girondins qui siégeaient à la Convention, 140 sont morts, en prison ou en fuite. La Montagne reste seule et par la mise en place du comité de salut public, du comité de sûreté générale, du tribunal révolutionnaire, elle exerce un pouvoir absolu et se dispense de constitution. Elle restaure ainsi l'arsenal de la monarchie qu'elle avait détruite et dont elle conserve le principe. Taine donne une définition féroce du jacobin : « La stupidité féroce du barbare s'y rencontre avec l'idée fixe de l'inquisiteur. »¹⁰⁷

Dans *Le programme jacobin*, Taine détaille les différentes mesures prises par les jacobins pour exercer une véritable persécution, selon ses propres termes, sur l'Église, les nobles, les possédants. A partir de la lecture du *Contrat social*, et en l'interprétant, il cherche à démontrer l'omnipotence de l'Etat jacobin, tant sur les mesures concrètes comme la confiscation des biens du clergé et des émigrés que sur la volonté d'instituer un homme nouveau, à l'opposé de sa propre conception de l'homme. Usant du même artifice littéraire que dans les autres tomes, il traduit cette volonté jacobine en faisant précéder chaque mesure par le pronom *nous*, pas moins de 72 fois en 11 pages. C'est une répétition des thèmes développés dans le tome II, uniquement dans le but de convaincre et de gagner l'adhésion du lecteur. Il est, sans doute, plus convaincant dans sa dénonciation de la main mise de l'Etat sur la propriété, sur l'économie et sur la pensée politique, en un mot, la mise en place du socialisme dont il voit les prémices : « L'Etat, seul propriétaire foncier, seul capitaliste, seul industriel, seul commerçant, ayant tous les Français à sa solde et à son service, assignerait à chacun sa tâche d'après ses aptitudes et distribuerait à chacun d'après ses besoins. »¹⁰⁸ Détaillant toutes les mesures prises contre les corporations, les initiatives locales, la famille, les consciences, il voit dans les fêtes révolutionnaires, le culte de l'Être Suprême, le calendrier, l'école de Mars, une refonte totale de la société française en opposition totale avec ses convictions fondées sur l'héritage du passé. Taine comprend le contrat social comme un abandon de la conscience et de l'honneur hérité de la double origine chrétienne et féodale de la société et se défie de la démocratie. A ses yeux, la démocratie est un régime dans lequel l'individu se trouve aliéné dans une communauté où il perd son jugement personnel au profit d'une pensée anonyme et où sa volonté individuelle et responsable est noyée dans une action collective et irresponsable. « Si dans toute constitution moderne, le domaine de l'Etat doit

¹⁰⁷ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 53.

¹⁰⁸ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 105.

être borné, c'est dans la démocratie moderne qu'il doit être le plus restreint. Par nature et par structure, la démocratie est le régime dans lequel l'individu accorde le moins de confiance et de déférence, c'est pourquoi elle est le régime dans lequel il doit leur conférer le moins de pouvoir. »¹⁰⁹ C'est au nom de la liberté individuelle que Taine condamne le régime démocratique. Il est capital de garantir les limites de l'Etat qui ne doit pas confondre l'intérêt de tous, c'est à dire l'intérêt commun, avec l'intérêt de chacun, le respect de la liberté individuelle. « Unique office de l'Etat : empêcher la contrainte, partant ne jamais contraindre pour empêcher des contraintes pires. »¹¹⁰ Ce discours est accompagné de ses réflexions contre le suffrage universel et sa versatilité congénitale où la majorité d'hier devient la minorité de demain dans des élections « contraintes et faussées qui traduisent à rebours le sentiment public » donnant un « pouvoir illimité » à quelques-uns. Ce sont ces réflexions qui vont faire l'objet de récupérations politiques bien éloignées de l'œuvre historique proprement dite, Taine en étant le seul responsable.

Cinq paragraphes sont consacrés au rôle de l'Etat dont les limites doivent être circonscrites à l'intérêt commun en respectant la liberté individuelle contrairement à la pensée jacobine qui veut soumettre l'homme à l'intérêt public, à la contrainte, pour en faire un automate et appauvrir ses facultés productives. Taine fait le distinguo entre les despotes monarchiques, comme Louis XIV, Philippe II ou Pierre le Grand qui savaient ménager les forces vives de la nation en s'appuyant sur une majorité pour contraindre les minorités et les jacobins qui détruisent tout pour reconstruire une nation sur des ruines et s'appuient sur une petite minorité pour contraindre une immense majorité. Dans la pensée de Taine, cette contrainte se nomme la Terreur.

Dans les 220 pages du livre III intitulé *les Gouvernants* et comportant trois chapitres, Taine fait l'analyse de la « machine jacobine » et démonte la pyramide hiérarchique en commençant par le sommet symbolisé par ses chefs. Le chapitre I est célèbre parce qu'il y brosse les portraits psychologiques du triumvirat, Marat, Danton et Robespierre. Celui de Marat est totalement dépourvu de nuances, « exalté, doté d'un physique repoussant, issu d'une famille émigrée, dévoré d'une ambition mal maîtrisée...fou lucide atteint de délire ambitieux, paranoïaque. » Plusieurs extraits de *l'ami du peuple* sont cités pour démontrer

¹⁰⁹ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 132.

¹¹⁰ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 141.

l'omniprésence de la haine, de la violence et de l'appel au meurtre. Son assassinat est passé sous silence comme si cette élimination allait de soi, simple péripétie entre bandes rivales.

Tout autrement est traité Danton dans lequel Taine voit l'égal de Mirabeau sur le plan politique. « Génie original » à l'état brut, sans culture mais instinctive, clairvoyant, intelligent. Il voit en lui une vraie stature d'homme d'état à qui la Révolution a permis de s'élever. Après un portrait physique saisissant, sa responsabilité dans les événements du 10 août, de septembre, dans la création du comité de salut public et du tribunal révolutionnaire, en fait le contraire d'un homme abstrait. Si Danton « n'a ni le respect de lui-même, ni le respect d'autrui », c'est un homme vrai, sensible qui « voit les hommes, non pas à travers le contrat social mais tels qu'ils sont. »¹¹¹ Cette volonté de faire de Danton un homme et de le démarquer ainsi des autres jacobins, permet à Taine de faire ressortir le côté inhumain de Marat et de Robespierre.

A l'opposé de Marat, « maniaque homicide » et de Danton, « boucher politique », Robespierre incarne à lui seul LE jacobin. Avec ses manières et son maintien, critiquant tout et ne proposant rien, il a une vue abstraite des hommes et des choses. Les épithètes utilisées se veulent outrées : « Obtus, charlatan, cuistre, suprême avorton et fruit sec de l'ancien régime, » mais aussi « refoulé, sobre, chaste, incorruptible. » Reconnaisant l'ascendant qu'il exerce sur l'opinion publique, en particulier sur les femmes, Taine en fait la figure du jacobin par excellence qui puise ses idées et son éloquence « industrielle » chez Rousseau. Paranoïaque, il ne voit autour de lui que des conspirateurs et en instituant la terreur, devient un second Marat sans vouloir endosser cette responsabilité. La description du 8 juin 1794 se veut la démonstration de pouvoir du « théologien, moraliste, docteur et prédicateur en titre. »¹¹² Ce portrait constitue certainement pour Taine la quintessence du portrait psychologique qu'il désirait réaliser. Dans un article consacré à Guizot écrit de nombreuses années avant *les Origines*, il disait : « En psychologie, la lucidité c'est l'émotion...L'historien doit se faire puritain et royaliste pour peindre les puritains et les royalistes, que le cœur aussi bien que l'intelligence est un ouvrier de l'histoire et que pour représenter la vie humaine, si variée et si complexe, il faut imposer à son talent toutes les valeurs et tous les tons. Il faut que l'historien soit tour à tour plaisant, sublime, trivial, terrible. »¹¹³

¹¹¹ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 185.

¹¹² Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 239.

¹¹³ Taine (H.), *Essai de critique et d'histoire*, op. cit., p. 135.

Dans le chapitre II, Taine poursuit sa description depuis les conventionnels jusqu'aux « subordonnés de tout degré. » La convention vit dans un climat de peur, de défiance, de suspicion, en perpétuelle épuration, sous la pression continue des tribunes en paralysie totale. Le comité de salut public comprend en son sein des personnages divers qu'il classe en « hommes d'Etat » ou « hommes d'affaires ». Certains échappent plus ou moins à sa vindicte comme Carnot pour la guerre ou Lindet pour les subsistances ou encore Prieur pour les fournitures aux armées. Il a moins d'indulgence pour Saint-Just, « disciple de Robespierre et exécuter des hautes œuvres » ou « Barrère, porte voix du comité, simple instrument mais indispensable ». Passant en revue les membres du comité de sûreté générale il dresse à nouveau un portrait de Saint-Just aussi peu nuancé que le précédent : « Rhéteur sentencieux et surchauffé, un esprit factice et d'emprunt, réduit pour tout talent à ses rares éclairs d'imagination sombre, élève de Robespierre, comme Robespierre est élève de Rousseau. »¹¹⁴ Le portrait des représentants en mission est de la même veine. Les qualificatifs utilisés sont révélateurs : « Brutaux, ivrognes, voleurs, vaniteux », vivant dans une « surexcitation furieuse et le besoin de jouir. » Descendant la hiérarchie, Taine décrit le personnel administratif de la commune de Paris, « vermine anti sociale, mâle ou femelle », les assemblées de sections, dénonçant tous les trafics, leur incapacité patente et la corruption généralisée. « C'est dans le bas-fond d'ignorance et de vices que le gouvernement révolutionnaire va chercher ses états-majors et son personnel. »¹¹⁵ Cherchant ce qui pourrait ajouter au tableau, il cite ce qui représente pour lui le comble de la dégénérescence, Sade « professeur du crime, oracle dans son quartier. »

Le tableau de la province est moins sombre, le paysan lui paraissant trop borné et trop méfiant pour s'engager. Il invoque cet état de fait pour expliquer les envois de représentants en mission dont il dresse un constat accablant. Seule l'armée échappe à sa vindicte bien qu'il la juge composée de laissés-pour-compte et dont la composition hétéroclite avec des soldats étrangers lui paraît dangereuse. Néanmoins, elle lui semble la seule entité issue du fond des âges, et donc, à ce titre exemplaire. L'armée, élevée au rang de symbole de la nation est la seule capable de retrouver l'honneur perdu. Au moment où Taine écrit ces lignes, il est encore sous l'influence de l'humiliation de la défaite de 1870...

¹¹⁴ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 247.

¹¹⁵ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 292.

Le livre IV, intitulé *les gouvernés* comporte un nombre de pages sensiblement égal à celui du livre III *les gouvernants* et compte 2 chapitres : *les opprimés* d'une part, et *les subsistances* d'autre part. Ces titres se veulent significatifs de la volonté de Taine de lier le sort politique de la population avec les moyens de survie de celle-ci.

Le chapitre I est une sorte de compilation de tous les moyens d'oppression exercés sur ce que les révolutionnaires appellent les aristocrates, émigration forcée, lois sur les suspects, appels aux meurtres, spoliation des individus. Reprenant la condamnation de la haute noblesse d'ancien régime, « deux ou trois mille frelons dorés qui picoraient le miel public à Versailles », il cherche à faire l'apologie d'une petite minorité composée de nobles et de membres du clergé qui aurait pu constituer un état major social et dont un Cambon ou un Carnot avaient compris l'intérêt de s'en servir. On note une nette évolution dans la pensée de Taine à propos du clergé et en particulier des curés. Ceux qui étaient presque « aussi ignares que leurs paroissiens » deviennent ceux qui formaient « un corps sain, bien constitué et qui remplit dignement son emploi. » Il fait de même à propos de la bourgeoisie à qui il retrouve des qualités qu'il avait bien du mal à trouver parmi les députés de la Constituante, ainsi qu'aux « demi-notables » artisans, boutiquiers, fermiers aisés en qui il voit la base d'un édifice social solide. Toute une population ignorée superbement dans les volumes précédents reprend vie à ses yeux dans l'unique but de stigmatiser la persécution exercée par les jacobins sur ses « aristocrates. » Dénonçant le « socialisme égalitaire », il dénonce toutes les mesures prise à l'encontre des notables, les « possédants » et les « cultivés » et dénombre deux catégories, la première hors du droit commun, « les persécutés », la seconde au-dessus du droit commun, « les parvenus. »

« Selon les maximes jacobines, toute supériorité de condition, tout avantage public ou privé dont un citoyen jouit et dont d'autres citoyens ne jouissent pas est illégitime. »¹¹⁶ Illustrant ces propos, Taine cite les exécutions des « notables de l'intelligence et de la culture, du talent et de la vertu », Lavoisier, Chénier. « Soumise au gouvernement révolutionnaire, la France ressemble à une créature humaine que l'on forcerait à marcher sur sa tête et à penser avec ses pieds. »¹¹⁷

¹¹⁶ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 428.

¹¹⁷ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 460.

Comme le titre l'indique, le chapitre II est un réquisitoire contre la politique économique jacobine. Si Taine admet que la situation économique léguée par l'ancien régime était désastreuse, la révolution n'a pas su et n'a pas pu redresser les choses. Les nouveaux impôts ne portant pas ses fruits et les anciens ayant été supprimés, les charges nouvelles résultant des efforts de guerre et du dysfonctionnement de l'administration entraînent la faillite. Toutes les mesures prises lui paraissent catastrophiques, que ce soit l'émission massive d'assignats, l'emprunt forcé, la loi du maximum ou la confiscation des denrées et des biens existants. Fidèle à sa méthode, il accumule les faits de désordre qui ont lieu sur la totalité du territoire en citant une douzaine de villes, d'abord durant l'hiver 1793-1794 puis sur celui de 1794-1795. Alors qu'il s'était focalisé sur la dictature jacobine, sa chute ne provoque pas de transports excessifs. Liant celle-ci à « quatre hasards simultanés » qui vont de l'hiver 93 très doux aux victoires militaires, il écrit : « Par un suprême bonheur, Robespierre, Saint-Just, Couthon, la commune de Paris, les jacobins à principes, sont guillotins le 28 juillet et avec eux tombe le socialisme autoritaire. »¹¹⁸ Il termine sur la grande famine de l'hiver 1795, tableau brossé sur 19 pages sans insister sur les manifestations de germinal et de prairial. « Le bas peuple de Paris qui est jacobin de cœur, qui a fait la révolution pour être mieux, qui se trouve plus mal, qui s'insurge encore une fois le 1^{er} prairial... Parce que les ouvriers de Paris ont été des usurpateurs et des tyrans, ils sont devenus des mendiants. »¹¹⁹

La symétrie entre ce chapitre et le premier tome sur la Révolution est évidente et voulue par Taine pour démontrer qu'à la fin de la période révolutionnaire, la France est dans le même état qu'au début et que le peuple souffre de disette de la même façon. L'échec de la Révolution est patent. Seuls les termes utilisés changent, la qualification *ouvriers* remplace *petit peuple*, c'est donc presque un aveu de sa part, Taine admet que les ouvriers parisiens étaient jacobins !

Livre V : *La fin du gouvernement révolutionnaire*. Comme toujours chez Taine, le titre résume sa pensée. La période du Directoire n'est que la continuation du gouvernement révolutionnaire, le 9 thermidor représentant l'élimination des jacobins « orthodoxes » comme avait eu lieu auparavant l'élimination des jacobins « hérétiques », Girondins, Dantonistes ou Hébertistes. Taine ne voit dans le Directoire qu'une autre forme du jacobinisme dans lequel il

¹¹⁸ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 515.

¹¹⁹ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 537-538.

ne dénombre qu'une cinquantaine d'hommes « honorables ». On note l'abandon de l'histoire « psychologique » au profit d'un récit historique classique, comme pour montrer le peu d'intérêt que cette période lui inspire. Le 13 vendémiaire est expédié en 5 lignes mais en prenant bien soin d'associer le nom de Bonaparte à celui de Henriot...

Les commentaires concernant les élections de l'an V sont éloquentes, Taine citant les fraudes, les trucages, les abstentions, les manœuvres pour associer le Directoire à la tyrannie jacobine. Il dénombre seulement 70 députés favorables au gouvernement sur 250 chez les Anciens et à peine la moitié chez les Cinq Cents. Une phrase à propos du nombre de royalistes, une vingtaine et seulement cinq ou six actifs qui accepteraient une monarchie constitutionnelle, laisse apparaître son inclination personnelle. La monarchie constitutionnelle, « celle que les vrais connaisseurs de la France ont toujours recommandée. » La comparaison du Directoire avec la dictature de Robespierre est soulignée par la censure sur la presse, la restriction du droit de vote, les déportations et les éliminations physiques. « On voit réapparaître le pur jacobinisme, le socialisme égalitaire et anti chrétien. »¹²⁰ Taine décrit les derniers mois du Directoire en insistant sur le désintérêt de la population pour la chose publique, un retour au plaisir individuel au détriment de l'intérêt général. Les 22 floréal et 30 prairial sont les soubresauts d'un régime agonisant et les manifestations d'une guerre fratricide. Un seul homme voit clair, pour Taine, c'est Sieyès qui choisit par défaut Bonaparte.

« Si le mourant tarde à mourir, quelqu'un l'y aidera. Le vieux monstre, chargé de crimes et pourri de vices, râle sur des coussins de pourpre ; ses yeux sont clos, le pouls s'éteint, le souffle manque. Ca et là, par groupes, autour du lit, les ministres de ses débauchés à caprée et de ses meurtres à Rome, ses gitans et ses bourreaux se partagent publiquement le nouveau règne, l'ancien est fini ; devant un cadavre, on n'a plus besoin d'observer ni de se taire...Le tribun militaire accélère le dernier soupir. A cela se réduit le coup de main final ; d'elle-même, une heure plus tard, la respiration s'arrêtait. »¹²¹ Taine utilise là les mêmes comparaisons qu'il a employé à propos de l'ancien régime, les ruines de l'édifice pour l'un, l'expiration du malade pour l'autre, les régimes meurent d'eux-mêmes et ne sont pas renversés.

¹²⁰ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 599.

¹²¹ Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., P. 628.

La conclusion du *Gouvernement révolutionnaire* se trouve dans le chapitre 10. La république jacobine contenait en elle, dès son origine, les germes de sa maladie. Encore une fois, Taine médecin en détaille l'étiologie : en faisant de l'homme un souverain absolu, elle en a fait un monstre. En son nom, les jacobins s'arrogeant tous les pouvoirs, imposent une dictature qui érige une rupture entre pouvoir et nation. La terreur devient à la fois une méthode de gouvernement et une fuite en avant. Le corps social est désagrégé, la France civile est détruite. Un traitement « doux » aurait peut-être pu sauver le malade, le traitement « énergique » de Bonaparte va le tuer définitivement. En appliquant « l'alliance de la philosophie et du sabre » Bonaparte adopte un régime despotique que Taine, comme à son habitude, traduit par la métaphore de « l'édifice ». Les innovations administratives, l'omnipotence de l'Etat et du gouvernement, les restrictions des libertés, sont assimilés aux matériaux qui constituent le gros-œuvre de « l'édifice » construit par Bonaparte.

« On n'a jamais fait une plus belle caserne, plus symétrique et plus décorative d'aspect, plus satisfaisante pour la raison superficielle, plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour le bon sens borné, mieux tenue et plus propre, mieux arrangée pour discipliner les parties moyennes et basses de la nature humaine, pour étioiler ou gâter les parties hautes de la nature humaine. Dans cette caserne philosophique, nous vivons depuis quatre-vingts ans. »¹²²

Taine résume en cinq lignes l'héritage révolutionnaire qui conditionne tous les différents régimes de la France du XIXe siècle. S'il refuse d'accorder crédit à l'œuvre révolutionnaire, il constate que la République de 1880 au même titre que la Restauration, la Monarchie de Juillet, la seconde République, le second Empire, est fille de Bonaparte, lui aussi né de la Révolution.

¹²² Taine (H.), *Le gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 635.

Le régime moderne

Le premier tome étudié date de 1891 et constitue la quatrième édition du *Régime moderne*. Le second, édité post-mortem, date de 1894 et en est la deuxième édition. Le tome I, qui n'est en aucune façon une histoire du 1^{er} Empire, comporte 437 pages et est divisé en quatre livres à la pagination inégale. Les deux premiers traitent de Napoléon Bonaparte et de sa conception de l'Etat, les deux autres sont consacrés aux institutions léguées par le Consulat et l'Empire, régissant toujours la société du 19^e siècle.

Le livre premier brosse le portrait psychologique de Napoléon Bonaparte, dans l'esprit de ceux que Taine avait fait des chefs jacobins. Le préambule reprend la métaphore de la conclusion du dernier tome de *la Révolution* et mérite d'être cité dans son intégralité, tant il est caractéristique de l'écriture de l'auteur et de sa technique d'exposition rhétorique. « Quand on veut expliquer une bâtisse, il faut s'en représenter les circonstances, je veux dire les difficultés et les moyens, l'espèce et la qualité des matériaux disponibles, le moment, l'occasion, l'urgence ; mais il importe encore d'avantage de considérer le génie et le goût de l'architecte, surtout s'il est le propriétaire, s'il bâtit pour se loger, si, une fois installé, il approprie soigneusement la maison à son genre de vie, à ses besoins et à son service. Tel est l'édifice social construit par Napoléon Bonaparte ; architecte, propriétaire et principal habitant, de 1799 à 1814, il a fait la France moderne ; jamais caractère individuel n'a si profondément imprimé sa marque sur une œuvre collective, en sorte que, pour comprendre l'œuvre, c'est le caractère qu'il faut d'abord observer. »¹²³

Le portrait psychologique de Napoléon exécuté par Taine est célèbre et va à contre-courant du véritable culte voué à l'Empereur dans les années 1890. Là encore, Taine, comme pour *la Révolution*, se montre iconoclaste, imperméable aux idées du temps, insensible aux idées reçues, obéissant à sa seule conviction. Il fait de Bonaparte un homme d'une autre « race, » un « italien » n'éprouvant que du dégoût pour la Révolution, indifférent à toutes les causes et ne songeant qu'à ses propres intérêts, « superbe fauve subitement lâché dans un troupeau apprivoisé qui rumine ». Il lui reconnaît une intelligence hors-norme, hermétique à l'abstraction, pragmatique, volontaire, à l'ambition démesurée, et le compare aux grands esprits de la renaissance italienne. Ses rapports passés avec Barras ou Robespierre

¹²³ Taine (H.), *Le régime moderne*, tome I, [1890], Paris, Hachette, 1891, 4^e édit. p. 4.

n'ont aucune emprise sur lui, il bénéficie de facultés psychologiques exceptionnelles pour comprendre les autres et lui-même. Impatient, coléreux, violent, irascible, parlant vite, écrivant mal, égoïste, ses origines corses font de lui un condottiere du XVe siècle pour qui la morale s'adapte aux mœurs. Il comprend très tôt « le fond vrai de la Révolution, c'est à dire la souveraineté des passions libres et la conquête de la majorité par la minorité ; être conquérant ou être conquis, il faut opter entre ces deux conditions extrêmes ; point de choix intermédiaires. »¹²⁴ Taine fait de Napoléon Bonaparte un despote, goujat avec les femmes, soudard, dont la politique est le reflet de son caractère. Insociable, au lieu de subordonner sa personne à l'Etat, il subordonne l'Etat à sa personne, son « œuvre politique est l'œuvre de l'égoïsme servi par le génie ». C'est un portrait pour le moins contrasté qui va susciter, comme nous le verrons, de puissantes controverses.

Le livre II a pour titre *Formation et caractères du nouvel Etat*, et ne compte que 72 pages pour trois chapitres. Taine commence par décrire la situation politique en 1799. Reprenant ses critiques du legs révolutionnaire, il fustige l'insubordination des pouvoirs locaux, le conflit des pouvoirs à la tête de l'Etat, la suppression des institutions libérales, l'établissement du despotisme instable. « Depuis 9 ans, le corps législatif imposé par une faction n'était guère plus légitime que le pouvoir exécutif, autre usurpateur ».¹²⁵ Pour remédier à cet inconvénient, Sieyès élabore des combinaisons électorales à 3 degrés avec un tribunal qui discute mais ne statue pas, un corps législatif qui statue mais ne discute pas et un Sénat conservateur qui a pour emploi le maintien de cette paralysie générale. Après cette exposition qui se veut magistrale, Taine démontre que le Sénat devient l'instrument de Bonaparte pour gouverner par le haut et que celui-ci se sert du plébiscite pour gouverner par le bas.

Le chapitre II représente l'archétype de la méthode, qui se veut scientifique, suivie par Taine. La puissance publique, qui doit être consacrée au service de la défense et au maintien de l'ordre intérieur, est assimilée à un « grand engin dans la communauté humaine, comme telle machine industrielle dans une usine, comme tel appareil organique dans le corps vivant ». Etant un instrument, elle obéit à la loi commune de tous les instruments, qu'ils soient mécaniques, physiologiques ou sociaux. « La perfection d'un instrument croît avec la

¹²⁴ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 67.

¹²⁵ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 131.

convergence de ses effets, une orientation exclut les autres. » Il reprend ici le principe des spécialités exposé par Macaulay, Edwards ou Spencer. Lorsque la puissance publique entreprend une tâche différente de celle pour laquelle elle est conçue, qu'elle veut tout régenter, religion, instruction, propriétés, elle le fait mal. En voulant tout faire, l'Etat jacobin nivelle tout, corrompt tout, abêtit tout et mène à la faillite. « Il y a des lois dans le monde moral comme dans le monde physique ; nous pouvons bien les méconnaître, mais nous ne pouvons pas les éluder. Elles opèrent tantôt pour nous, tantôt contre nous, à notre choix, mais toujours de même et sans prendre garde à nous ; c'est à nous de prendre garde à elles ; car les deux données qu'elles rassemblent en un couple sont inséparables : sitôt que la première apparaît, inévitablement la seconde suit ». ¹²⁶

Dans le chapitre III, Taine refait la critique de la puissance publique qui avait failli du fait de son ingérence et qui avait prétendu remédier au mal par une ingérence encore plus grande. Cela commence sous la monarchie, puis s'accroît encore sous la république. Il reprend la démonstration soutenue dans les pages de *la Révolution* qui fait des révolutionnaires les continuateurs zélés de la monarchie absolue. « La Révolution relie ensemble la tradition despotique et l'innovation tyrannique. » Bonaparte qui hérite de « l'alliance de la philosophie et du sabre », n'est pas utopiste ou théoricien comme ses prédécesseurs, mais a les qualités d'homme d'Etat. Il voit l'homme tel qu'il est, non pas l'homme abstrait du *Contrat social*, mais l'individu réel avec ses qualités et ses défauts et dont le législateur doit tenir compte s'il veut en tirer parti. Fidèle à sa méthode, Taine compare la France d'ancien régime à un hôtel particulier vermoulu détruit par la révolution, remplacé par « un corps de logis unique, monumental, énorme, où tous les services sont rassemblés sous le même toit, » édifice jacobin égalitaire, mais « classique ». L'assimilation de la France du Consulat à Rome lui paraît évidente, la souveraineté du peuple déléguée à un seul homme, le rétablissement de l'ordre assuré par l'armée et la dictature. « Un Sénat pour la parade, un Conseil d'Etat pour les affaires, » c'est le rêve romain du « grand italien ». Taine retrouve ici sa thèse d'un Napoléon façonné par les traditions de sa « race », obéissant en quelque sorte à un atavisme évident et qui « a les yeux d'un architecte latin élevé à l'école de Rome. »

Taine reprend pour *le Régime moderne* un plan comparable à celui qu'il avait suivi pour le premier tome de *la Révolution*. Les livres III et IV, respectivement intitulés *Objet*

¹²⁶ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 154.

et mérites du système et *Défaut et effets du système*, d'importance sensiblement égale, 161 et 174 pages, annoncent les jugements contradictoires qu'il porte sur l'Empire. Les titres choisis sont révélateurs et annoncent la démonstration que Taine souhaite faire. Ce n'est évidemment pas un hasard si *objet* et *défaut* sont au singulier, alors que *mérites* et *effets* sont au pluriel... Il utilise encore une fois la métaphore de la maison France, non seulement Napoléon en est l'architecte, le propriétaire et le résident, mais veut également qu'elle soit habitable par tous les Français.

Objet et mérite du système passent en revue les points positifs du régime. La première chose dont Taine se félicite est le retour à la sûreté et la sécurité basées sur la centralisation administrative, l'Eglise et l'armée. « Après dix ans d'une servitude agitée sous l'arbitraire incohérent des despotismes instables, voici, pour la première fois, un ordre raisonnable et définitif, du moins un ordre raisonné, tolérable et fixe. Le premier consul fait ce qu'il dit, et il a dit : *La Révolution est finie.* »¹²⁷ Taine aborde les différents problèmes qui se posent au régime au début du Consulat, retour des émigrés, biens nationaux, école, religion, hôpitaux, et pour lesquels il fait le constat accablant, selon lui, des conséquences de la révolution. Il passe en revue les mesures prises comme les postes attribués aux émigrés, la sécurité accordée aux possesseurs des biens nationaux, la dotation faite à l'Eglise, aux hospices et hôpitaux, aux établissements d'instruction, en faisant remarquer que l'effort de l'Etat est modeste alors que ses exigences sont très grandes. Il les juge satisfaisantes, au moins sur un certain nombre de points. « Si l'on prend les choses en gros et si l'on compense le pis par le mieux, on peut dire que, grâce à lui, les Français ont recouvré les biens qui leur manquaient depuis 1789 : paix intérieure, tranquillité publique, régularité administrative, justice impartiale, police exacte, sécurité des personnes, des propriétés des consciences, liberté de la vie privée, jouissance de la patrie, et, si l'on en est sorti, faculté d'y rentrer ; dotation suffisante, célébration gratuite et complet exercice du culte ; école et enseignement pour la jeunesse ; lits, soins et secours pour les malades, les enfants trouvés et les indigents ; entretien des routes et des bâtiments publics. »

Fidèle à sa méthode, au chapitre II, Taine commence par un bilan de la justice, des impôts directs et indirects, du service militaire. Il réitère ses attaques aussi bien contre l'ancien régime que contre la révolution à propos du déséquilibre budgétaire, mais fait preuve de provocation quand il compare l'entretien de la plèbe parisienne à celle de la cour. Il fait de

¹²⁷ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 196-197.

même entre les frais de fonctionnement de la cour de Louis XVI et celle de Napoléon : « Ainsi le faste est égal, mais les frais dix fois moindres. » Napoléon établit l'équité fiscale, ce que la Constituante avait désiré mais pas réussi à faire. L'impôt direct, foncier et immobilier, est proportionné à chacun, est perçu par une administration fiscale compétente, et Taine, pour appuyer sa démonstration, compare les revenus des paysans en 1789 et 1800. Les suppressions de la ferme et des douanes intérieures sont des avancées importantes sur le rendement des impôts indirects, le problème subsistant est l'isolement européen dû au caractère du régime et à la guerre permanente. L'obligation du service militaire apparaît à Taine sévère mais supportable avec la possibilité de remplacement, au moins jusqu'en 1807 où il devient alors « monstrueux ».

Au chapitre III enfin, Taine traite de droits et de l'évolution de la société de l'ancien régime à l'Empire. Il réitère ses attaques contre les inégalités de la monarchie absolue instituant deux classes, les privilégiés et les déshérités. L'égalité théorique de 1789 crée également deux classes, les uns dans la cité, les autres exclus de la cité. Il reconnaît le mérite à Bonaparte d'avoir rétabli la liberté de culte pour toutes les religions y compris pour le culte israélite. Le premier Consul a besoin de tous et à tous les niveaux et ouvre toutes les possibilités aux anciens régicides comme aux gens « d'ancienne race ». Revenant sur la société d'ancien régime, Taine insiste sur le confinement des individus dans leur condition, sans possibilité d'ascension sociale, d'où un manque d'ambition mais paradoxalement synonyme de vie plus agréable...Il dresse un tableau pour le moins inattendu de la conquête coloniale, opérée par des « révoltés et des réfractaires » bref des rebelles à une société policée et qui s'implantant dans ces contrées nouvelles, font souche. Ils sont capables en se mêlant aux indigènes, « en s'assimilant à eux, en adoptant leurs mœurs et en épousant leurs femmes, de mêler les sangs, de faire des races intermédiaires et neuves, comme ce Dumas de la Pailleterie, dont la descendance fournit, depuis trois générations, des hommes originaux et supérieurs, comme ces métis du Canada par lesquels la race aborigène parvient à se transformer et à survivre ».¹²⁸ (Ce passage mérite d'être cité, car s'il est un hymne à l'amitié de Taine pour Alexandre Dumas, il est aussi un désaveu pour tous les chantres du racisme qui veulent faire de lui un précurseur de leurs idées.) Poursuivant la description de ces « révoltés », il leur adjoint Bonaparte qui, par son expédition d'Egypte se voyait conquérant comme Alexandre ou prophète comme Mahomet. Il ajoute avec perfidie qu'il aurait pu y

¹²⁸ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 317.

rester : « Cela eût mieux valu peut-être pour l'Orient ; à coup sûr, cela eût mieux valu pour l'Europe et surtout pour la France. »¹²⁹

Reconnaissant à Bonaparte l'intelligence et la capacité de juger les individus, il constate que celui-ci sait toujours choisir le bon candidat à la bonne place. Mais il déplore le résultat, la multiplication des fonctionnaires, les rivalités engendrées par les ambitions, l'égoïsme qui en découle, et l'individualisme qui est son corollaire.

Si ce livre dresse un tableau globalement positif des mérites du régime en lui reconnaissant des avancées capitales pour la vie des Français, il termine donc sur une note négative qu'il va développer dans le livre suivant, la déliquescence de la société française et l'émergence d'un individualisme favorisé par la disparition de la vie locale.

Le défaut et les effets du système se présente donc comme une étude sociologique de la France à partir de l'ancien régime jusqu'à l'époque de Taine qui développe ici un thème qui lui est cher, la centralisation excessive et la disparition des sociétés locales. « Sous la 3^e République comme sous la Restauration et le 1^{er} Empire, c'est toujours l'Etat central qui gouverne la société locale. » Son aversion pour le centralisme jacobin se tempère quand celui se pare de garanties d'autorité contre le pouvoir de la rue. « A tout le moins, la centralisation autoritaire offre cela de bon qu'elle nous préserve encore de l'autonomie démocratique. Dans l'état présent des institutions et des esprits, le premier régime, si mauvais qu'il soit, est notre dernier abri contre la malveillance pire du second. »¹³⁰ Pour lui en effet, l'individu isolé ne peut jouer qu'un rôle mineur alors qu'au sein d'une société, son rôle se verra bonifié. C'est à l'Etat d'organiser les sociétés. Les sociétés locales doivent être considérées comme un syndicat privé, la commune et le département devant être indépendants et distincts de l'Etat, celui-ci devant rester à sa place, « ni plus ni moins ». Le conservatisme affiché par Taine est flagrant dans sa vision d'une vie locale développée dans les provinces, les villes, les communes de l'ancien régime. Mais, en 1800, « tous ces restes de l'ancienne initiative provinciale et communale respectés ou tolérés par la centralisation monarchique sont écrasés et anéantis ».¹³¹ Bonaparte trouve trop lourd la mise en pratique du système constitutionnel de Sieyès et veut choisir lui-même les conseillers départementaux et à partir de 1806, il prend les rênes de tout. Evidemment, il favorise les notables propriétaires,

¹²⁹ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 318.

¹³⁰ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit. p. 401.

¹³¹ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 372.

partisans de l'ordre et conservateurs et dont Taine décrit le comportement à travers ce qu'il considère comme le bon sens, un comportement proche de ce qui sera le sien tout au long du Second Empire. « Ils ne refuseront pas, s'ils ont du bon sens ; en tout régime il vaut mieux être avec les gouvernants qu'avec les gouvernés, et, dans celui-ci, ou le balai, manié d'en haut, passe incessamment, avec tant de vigueur et de minutie, sur tous les hommes et sur toutes les choses, il importe d'être du côté du manche. »¹³² La Restauration poursuit la même politique centralisatrice que l'Empire, départements et communes perdent totalement leur autonomie, Taine regrettant à cette occasion la disparition des provinces d'ancien régime, réflexion qui va être une autre source de polémique à la réception du texte.

Le deuxième et dernier chapitre du livre constitue une réflexion de Taine sur la vie politique locale au 19^e siècle héritée de l'Empire. C'est une occasion de pourfendre « l'engin monstrueux » qu'est le suffrage universel, mode d'élection qu'il a toujours combattu. Au nom de la différence entre villes et campagnes, les premières, de tradition jacobine où ce sont les médiocres qui gouvernent, les secondes, livrées à l'autorité du préfet où les responsabilités sont rarement confiées aux « gens capables ». Cherchant à démontrer les effets pervers de la conjugaison entre suffrage universel et omnipotence de l'Etat dans la vie locale, il insiste sur les dépenses exorbitantes liées à ce dysfonctionnement. Enfin, dans le dernier paragraphe, à partir de la même métaphore déjà utilisée à maintes reprises, il résume l'histoire de cette société locale à laquelle il est très attaché. Il relève deux erreurs fondamentales, jusqu'en 1830 l'Etat est propriétaire des départements et empêche toute initiative locale, alors qu'à partir de 1848, le principe d'égalité entraîne un conflit permanent entre les préfets et les élus locaux s'accompagnant d'une administration de plus en plus pléthorique et inefficace. Son pronostic est sombre puisqu'il prédit la « faillite » du système.

La deuxième moitié du *Régime moderne* est donc consacrée aux institutions de l'empire dont la France du 19^e siècle a hérité. Dans ce premier volume, il traite de l'emprise de l'Etat centralisateur dans tous les domaines, ceux pour lesquels il a compétence naturelle et ceux dont il s'arroge une emprise contestable, les départements et les communes. Cette emprise renforce la puissance administrative qui étouffe les initiatives individuelles. Taine entend poursuivre sa démonstration dans tous les domaines, l'Eglise, l'école, la famille, les

¹³² Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 381.

associations, autant de sujets sur lesquels il travaille les deux dernières années de sa vie. Comme il en a pris l'habitude depuis 1881, les articles sur l'Eglise et l'école vont paraître en revue en 1891 et 1892.

Le tome II, publié après la mort de Taine, réunit les deux livres rédigés et parus dans *la Revue des deux mondes*, et, pour compléter l'ouvrage, un index dont l'éditeur précise qu'il a été commencé avec l'assentiment de l'auteur et mis en forme grâce à Arthur de Boislisle, membre de l'Institut, que Taine avait connu aux Archives et avec lequel il était resté très lié. La préface, rédigée par André Chevrillon, présente le projet poursuivi par son oncle, les textes écrits mais aussi ceux restés à l'état d'ébauche et résume la pensée de Taine par ces lignes : « Le vice intime dont souffre notre société française, c'est l'émiettement des individus, isolés, diminués aux pieds de l'Etat trop puissant, rendus incapables par de lointaines causes historiques, et plus encore par la législation moderne, de s'associer spontanément autour d'un intérêt commun. »

L'Eglise comporte 149 pages pour trois chapitres égaux. Comme à son habitude, Taine expose dès les premières phrases la ligne directrice de sa démonstration. « Après que l'Etat centralisateur et envahissant a mis la main sur les sociétés locales, il lui reste à jeter son filet sur les sociétés morales, et cette capture est encore plus importante que l'autre ; car, si les sociétés locales sont fondées sur la proximité des habitations et des corps, celles-ci sont formées par l'accord des esprits et des âmes ; en les tenant, on tient, non plus les dehors, mais le dedans de l'homme, on a prise, et directement, sur sa pensée, sur sa volonté, sur son ressort interne ; alors seulement, on dispose de lui, et on peut le manier tout entier, à discrétion. »¹³³

Taine avait déjà eu le projet d'écrire sur la place de la religion dans la société française. Dans ses notes collectées pour *Vie et correspondance* tome II, on retrouve les bases d'un plan rédigé en 1862, préfiguration de son livre publié presque trente ans plus tard. C'est un plan en trois points : «

En quoi consistent le catholicisme et le catholicisme en France ?

Etant donnés les caractères constitutifs, de quelles dispositions morales et de quel état social dépendent-ils ?

¹³³ Taine (H.), *Le régime moderne*, tome II, 2^e édit. Paris, Hachette, 1894, p. 4.

Conséquences. Plusieurs de ces conditions peuvent être changées ; plusieurs, non. Donc, impossibilité d'établir, par exemple, le protestantisme. Plusieurs de ces conditions changeront. Par exemple, la connaissance positive est en progrès et gagne les matières morales. Donc réduction du catholicisme.¹³⁴

Le premier chapitre expose la politique religieuse que Napoléon met en œuvre afin d'avoir une emprise totale sur les citoyens. Comprenant parfaitement l'autorité morale que le clergé exerce sur ses fidèles, l'Empereur projette de l'entretenir pour s'en servir et l'utiliser à des fins civiles. Il met le pape sous tutelle et se sert du clergé français pour le maîtriser comme il s'est servi du pape pour maîtriser le clergé. Comme la Révolution décrète la Constitution civile du clergé, l'Empire décrète le Concordat. « Dans l'Eglise comme ailleurs, la domination de l'Etat centralisateur est complète. »¹³⁵ Taine constate une centralisation à Paris de tous les ordres réguliers et si le Concordat accorde des garanties à l'église gallicane, les pressions exercées sont telles qu'il considère la situation comparable à celle qui prévalait sous la monarchie absolue. Napoléon en distribuant les postes du haut-clergé aux nobles, s'assure de leur fidélité, contrôle les évêques qui contrôlent eux-mêmes le bas-clergé.

C'est dans le deuxième chapitre que Taine démontre l'échec de Napoléon, qui, en voulant construire une église gallicane, a renforcé malgré lui l'ultramontanisme. Le bouleversement européen, en perdant ses repères a donné au pape un statut inamovible. Le Concordat, permettant la pluralité des cultes, les catholiques se tournent vers Rome, et plus Napoléon diminue le pouvoir temporel du pape, plus le pouvoir spirituel de celui-ci grandit. Ce qui fait qu'à la chute du régime, le clergé français se met sous la coupe romaine.

Taine explique comment, par l'effet du Concordat, le pouvoir de l'évêque devient écrasant et qui lui permet de se comporter en véritable monarque sans contre pouvoir. « En sorte qu'à son endroit, comme à l'endroit du pape, le calcul de Napoléon s'est trouvé faux ; il avait voulu rassembler dans le même personnage deux caractères incompatibles, convertir en agents de l'Etat des dignitaires de l'Eglise, faire des potentats qui fussent des fonctionnaires. Insensiblement, le fonctionnaire a disparu ; seul le potentat a subsisté et subsiste. »¹³⁶ Taine dresse le tableau du bas-clergé tel qu'il se présente au 19^e siècle, recevant une éducation autoritaire dans des séminaires aux moyens limités, étant discipliné et doublement investi d'un sentiment de dignité et de subordination à ses supérieurs.

¹³⁴ Taine (H.), *Vie et correspondance*, tome II, Paris, Hachette, 1904, p. 387.

¹³⁵ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 25.

¹³⁶ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 73-74.

Dans le dernier chapitre enfin, à partir de la description du clergé régulier, Taine aborde le problème de la foi, du rôle de la religion dans la société et du rapport entre l'Eglise et la science. Il se montre sévère à l'endroit du clergé régulier, qu'il considère comme l'héritier de « l'utopie impraticable » que les philosophes du 18^e siècle souhaitaient imposer à la société laïque. Il considère sur ce plan comme sur d'autres que le *Contrat social* de Rousseau en est le responsable et que la hiérarchie en vigueur dans les monastères n'est que « le songe des jacobins (qui) se réalise. » Il donne de la foi une définition révélatrice de ses sentiments d'alors tout à fait surprenante par rapport à ses écrits antérieurs. « C'est une faculté extraordinaire, qui opère à côté et parfois à l'encontre de nos facultés naturelles ; à travers et par delà les choses telles que l'observation les présente, elle nous découvre un au-delà, un monde auguste et grandiose, seul véritablement réel et dont le nôtre n'est que le voile temporaire. » Et plus loin, il ajoute : « Le vieil évangile, quel que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social. »¹³⁷

Taine compare ensuite les églises catholique, protestante, orthodoxe, en reconnaissant à la première une activité incomparable, une autorité indéniable entretenue par ses rites et ses pratiques, mais conservatrice. Le Concordat a créé un problème pour l'Etat qui veut garder ses prérogatives sur l'Eglise, ce qui est source de conflit permanent, excepté dans les périodes de la Restauration et du début du second Empire où celui-ci a fait alliance avec l'Eglise. Par contre, sous la République, l'Etat voit dans l'Eglise une rivale et cette situation génère des problèmes insolubles.

Le dernier paragraphe détaille les objections que Taine pose à l'église catholique. Il y voit une incompatibilité avec l'esprit scientifique, contrairement à l'église protestante, chez qui le recours aux écritures donne une compréhension possible. Il reproche également à l'église catholique la pression morale énorme qu'elle fait peser sur les individus ce qui entraîne une désaffection évidente des fidèles et favorise l'anticléricalisme. Comme, de son côté, la République flatte cette réaction populaire, la France redevient païenne. « Au demeurant, en France, le christianisme intérieur, par le double effet de son enveloppe catholique et française, s'est réchauffé dans le clergé, surtout dans le clergé régulier, mais il s'est refroidi dans le monde. Et c'est dans le monde surtout que sa chaleur est nécessaire. »¹³⁸

¹³⁷ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 115 et 119.

¹³⁸ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 151-152.

Une lecture attentive de *l'Eglise* permet de se demander en quoi Taine vieillissant est-il différent du jeune Taine aux idées pour le moins critiques à l'égard de l'église catholique, et comment ce texte a-t-il pu brouiller son image libérale pour en faire une icône des milieux catholiques ?

Le second livre *L'école* comporte 143 pages et trois chapitres. C'est une violente attaque contre l'institution, œuvre de Napoléon et qui perdure au moment où Taine écrit ces lignes. Dans le premier chapitre consacré à l'enseignement secondaire, il explique comment l'Empereur a d'abord compris l'importance de l'enseignement et quel était l'avantage qu'il pourrait en tirer. Napoléon se méfiant des établissements privés, confessionnels ou non, prend des mesures draconiennes pour les limiter et les éliminer. « de cette façon, par la combinaison savante des prescriptions législatives et de l'arbitraire nominatif, Napoléon, directement ou indirectement, devient en fait le seul maître enseignant de tous les Français, anciens ou nouveaux, l'unique et universel éducateur dans son empire. »¹³⁹ Fidèle à sa méthode, Napoléon organise les lycées comme une corporation laïque, avec hiérarchie, avancement, règlement strict. Tout à sa thèse anti-napoléonienne, Taine veut y voir le but recherché par l'Empereur : former des militaires. Pour cela, la littérature et « la » science sont négligées pour se concentrer sur « le dressage, un dressage précoce, méthodique, prolongé, irrésistible, qui, par la convergence de tous les moyens, leçons, exemples et pratiques inculque les principes et imprime à demeure dans les jeunes âmes la doctrine nationale, sorte de catéchisme social et politique, dont le premier article commande la docilité fanatique, le dévouement passionné et la totale donation de soi-même à l'empereur. »¹⁴⁰

Dans le chapitre II, Taine traite de l'enseignement primaire et supérieur. S'il consacre peu d'intérêt et d'argent au premier, Napoléon s'intéresse de très près au second pour en faire un objet de propagande. Faisant de l'Institut un appendice de l'Etat, il manipule les programmes et en particulier l'histoire qui doit être écrite selon ses vœux. Sous la critique de l'emprise dictatoriale de Napoléon se cache son rejet d'une histoire officielle voulue par la République qui dénigre systématiquement les historiens hors système. « L'histoire de France

¹³⁹ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 168.

¹⁴⁰ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 188.

est une chose d'Etat, un objet de gouvernement ; car aucun objet ne touche le gouvernement de plus près ; aucune étude ne contribue si efficacement à fortifier ou établir les idées et les impressions qui déterminent pour ou contre lui l'opinion publique. Il ne suffit pas de surveiller cette histoire, de la réprimer au besoin, d'empêcher qu'elle ne soit mauvaise, il faut encore la commander, l'inspirer et la faire, pour que sûrement elle soit bonne. »¹⁴¹

Le troisième et dernier chapitre fait l'histoire de l'enseignement qui perdure à travers les différents régimes qui se sont succédés au 19^e siècle. Tout le monde y trouve son compte, les « gouvernants » qui n'y voient que des intérêts, les « gouvernés » qui conservent leurs avantages. Taine parle des écoles catholiques qui retrouvent leur rayonnement à partir de 1848 et d'un accord tacite entre l'Etat et l'Eglise, alliance entre le temporel et le spirituel jusqu'en 1876. Cette dualité est toujours d'actualité à l'époque de Taine qui souligne les difficultés des écoles privées laïques pour exister entre les établissements d'Etat ou religieux. Il pense là, bien évidemment aux entreprises indépendantes, comme la création de l'Ecole de Sciences politiques à laquelle il a grandement contribué. « Tel est l'effet actuel et final du premier monopole napoléonien : l'entreprise d'Etat a, par contre-coup, suscité l'entreprise du clergé ; à elles deux maintenant, elles achèvent de ruiner les autres, particulières, diverses, indépendantes, qui n'ayant d'autre support que l'approbation des familles, n'ont d'autre objet que le contentement des familles. Au contraire, à coté de cet objet, les deux survivantes en ont un autre, chacun le sien, objet supérieur et doctrinal, qui lui est assigné par son intérêt propre et par l'antagonisme de l'intérêt contraire ; c'est en vue de cet objet, en vue d'un but politique ou religieux, que chacune d'elles dirige chez elle l'éducation et l'enseignement. »¹⁴² Il faut remarquer, là encore, que ces lignes sont curieusement ignorées par les uns qui le rejettent ou par les autres qui feignent de le considérer comme des leurs...

Le chapitre se termine sur les critiques liées au fonctionnement des établissements, l'internat, que Taine assimile à une caserne, examens et concours qu'il dénonce comme un bourrage de crâne inutile et stérile. Il voit dans l'enseignement actuel « l'esprit jacobin, grossièrement égalitaire », hérité de Napoléon que la république perpétue pour en garder le contrôle et la finalité. C'est au nom de la liberté de pensée que Taine condamne l'école contemporaine aux mains de l'Etat, inadaptée aux aspirations de la jeunesse et dont la résultante finale est « la disconvenance croissante de l'éducation et de la vie. » A cet

¹⁴¹ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 221.

¹⁴² Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., p. 254.

égard, il partage le même point de vue sur la faillite de l'école avec Vallès, qu'il n'apprécie pourtant pas, mais qu'il cite néanmoins, avec ce commentaire perfide : « Depuis 1871, en littérature, non seulement les œuvres réussies d'hommes de talent, mais encore les tentatives avortées des novateurs impuissants et des demi-talents fourvoyés, sont des indices qui convergent. »¹⁴³

L'Eglise et *L'Ecole* devaient être suivies par deux autres livres consacrés à *L'association* et à *La famille dont Vie et correspondance* nous livre quelques ébauches. Elles sont trop fragmentaires pour en faire le compte rendu mais leur lecture permet d'affirmer que le texte traitant des associations est d'inspiration libérale indiscutable alors que celui sur la famille est au contraire très conservateur. Cette dualité est synonyme de l'auteur.

Quelle conclusion donner à ce résumé des quelques 3000 pages des six volumes in-8 des *Origines de la France contemporaine* ? A. Chevrillon s'y essaie dans sa préface. Il précise que si Taine voyait une métamorphose du milieu moderne et que son étude l'autorisait à établir un diagnostic, sa « modestie » l'empêchait de « pronostiquer l'avenir ou de dicter des réformes ». C'est la confirmation par Taine lui-même de son statut de « médecin consultant », en négligeant un point capital : l'objectif de la science médicale est de mettre en œuvre une thérapeutique efficace pour une maladie dont on aura préalablement su poser un diagnostic valable. Si l'étiologie de la maladie est bien exposée, sa nature reste mal définie, le remède inconnu, le pronostic incertain.

¹⁴³ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., note 1, p. 297.

B. Méthodologie

On ne peut comprendre l'écriture des *Origines de la France contemporaine* que si on possède les clefs de sa méthode. Or, la méthode chez Taine est essentielle : « J'ai toujours aimé, sinon la métaphysique proprement dite, du moins la philosophie, c'est à dire les vues sur l'ensemble et sur le fond des choses. Mais le point de départ de mes études n'est pas une conception *a priori*, une hypothèse sur la nature ; c'est une remarque toute expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un extrait retiré et arraché d'un concret, cas ou individu, dans lequel il réside ; d'où il suit que, pour les bien voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu, qui est son milieu naturel ; ce qui conduit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible. La doctrine, si j'en ai une, n'est venue qu'ensuite ; la méthode a précédé ; c'est par elles que mes recherches se sont trouvées convergentes. En somme, depuis quarante ans, je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou pure. »¹⁴⁴ Pourtant, il est plus juste d'affirmer que Taine met sa méthode au service de sa doctrine et que cette doctrine est le déterminisme qui est, quoiqu'il s'en défende, une conception *a priori*, mais qui n'exclut pas pour autant la responsabilité morale

Sa méthode est celle des sciences positives. C'est au début des années 1860 qu'il a la révélation du positivisme, dont il va s'inspirer sans en devenir un incondicional. Il n'hésite d'ailleurs pas à relativiser l'influence d'Auguste Comte. « Ce n'est point un esprit délicat et élevé, à la façon des grands philosophes, tel Aristote et Hegel... »¹⁴⁵ Il lui reconnaît néanmoins un rôle essentiel dans la démonstration de la suprématie scientifique : « On peut prévoir qu'il arrivera un temps où les sciences règneront en souveraines sur toute la pensée comme sur toute l'action de l'homme, sans rien laisser à leurs rivales qu'une existence rudimentaire, pareille à celle des organes imperceptibles qui, dans une plante ou un animal, disparaissent presque absorbés par l'immense accroissement de leurs voisins. »¹⁴⁶ Il précise sa position vis à vis du positivisme dans *Les philosophes classiques du XIXe siècle en France* dont une première mouture date de 1857 mais qui fût remanié pour l'édition définitive de 1868. Sans renier les

¹⁴⁴ Taine (H.), « Lettre à G. Lyon le 9 décembre 1891 », *Vie et correspondance*, t.IV, Paris, hachette, 1907, p. 332-333.

¹⁴⁵ Taine (H.), « Stuart-Mill », *Revue des deux mondes*, 1^{er} mars 1861.

¹⁴⁶ Taine (H.), « Cours de philosophie positive d'A. Comte », *Journal des Débats*, 6 juillet 1864.

courants philosophiques du siècle, Taine se livre à une critique raisonnée du positivisme dont on comprend qu'il s'imprègne de son enseignement. Il explique que les positivistes considèrent les causes premières comme des choses hors de portée de l'intelligence humaine, réduites par la science à la connaissance des lois, « c'est-à-dire des faits généraux et simples auxquels on peut ramener les faits complexes et particuliers ». Refusant de se prononcer sur les causes de la vie, ils notent la somme des réactions chimiques et les actions physiques et groupent « les lois expérimentales qui résument tous les faits observés dans notre univers, reléguant les causes hors de la science. »¹⁴⁷ Taine en conclut qu'il faut trouver une autre voie et prouver « que l'ordre des causes se confond avec l'ordre des faits. » Il s'y essaie dans le dernier chapitre du livre intitulé *de la méthode* et qu'il est possible de résumer de la façon suivante :

La méthode comporte deux degrés, le premier est l'analyse des faits, autant dans le monde physique qu'étudie la physiologie, que dans le monde moral qui est le domaine de la psychologie. Cette analyse permet de découvrir les faits inconnus et de multiplier les faits observables. « La recherche des causes doit venir après la collection des faits. Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils sont toujours des causes. »¹⁴⁸ Le deuxième degré est la synthèse qui explique les faits découverts ou observés et catalogués. Les univers physiques et moraux ne sont composés que de faits et donc la cause d'un fait ne peut être qu'un fait. « Qu'est-ce que j'appelle une cause ? Un fait d'où l'on puisse déduire la nature, les rapports et les changements des autres. »¹⁴⁹ D'un groupe de faits, on en déduit un fait général et si ce fait général varie et que les autres faits varient également, ce fait général devient une cause. Taine ne fait pas de différence entre les sciences physiques et les sciences morales et proclame qu'il n'y a qu'une seule science : « Les forces qui gouvernent l'homme sont semblables à celles qui gouvernent la nature. »

Taine applique d'abord cette méthode à la critique, il cherche à résoudre le problème psychologique de la personne étudiée en dégagant sa « faculté maîtresse ». Mais cette faculté maîtresse est présente chez tous les hommes et devient donc une cause seconde soumise à des causes plus générales. Ces causes constituent « l'état moral élémentaire » qui regroupe toutes les causes réelles qui sont la race, le milieu, le moment. C'est dans *L'histoire de la littérature anglaise* que Taine expose, pour la première fois, cette théorie. Il reconnaît

¹⁴⁷ Taine (H.), *Les philosophes classiques du XIXe siècle en France*, Paris, Hachette, 1882, 5^e édit., p. VI-VII.

¹⁴⁸ Taine (H.), « Introduction à l'histoire de la littérature anglaise », *Revue germanique*, 1^{er} décembre 1863.

¹⁴⁹ Taine (H.), *Les philosophes classiques*, op. cit., p. 351.

d'ailleurs dans une lettre à E. Havet de 1864 que cette théorie « traîne par terre depuis Montesquieu, je l'ai ramassée, voilà tout. »¹⁵⁰

La race est la cause première. « Il y a des variétés d'hommes, comme des variétés de taureaux et de chevaux. »¹⁵¹ Cette notion de race fera couler beaucoup d'encre, il convient de la replacer dans le contexte du 19^e siècle et dire que Taine n'y voit pas, contrairement à Renan, d'inégalités. Il définit la race comme « le ressort du dedans ». « On peut considérer le caractère d'un peuple comme le résumé de toutes ses actions et de toutes ses sensations précédentes, c'est-à-dire comme une quantité et comme un poids, non pas infini, puisque toute chose dans la nature est bornée, mais disproportionnée au reste et presque impossible à soulever, puisque chaque minute d'un passé presque infini a contribué à l'alourdir, et que pour emporter la balance, il faudrait accumuler dans l'autre plateau un nombre d'actions et de sensations encore plus grand. »¹⁵²

Le milieu est la cause secondaire ou accidentelle. Il peut être lié au climat, aux circonstances politiques ou aux conditions sociales. Ce sont les causes du milieu qui sont les plus facilement observables parce qu'elles sont « aux nations ce que l'éducation, la profession, la condition, le séjour sont aux individus, et elles semblent tout comprendre, puisqu'elles comprennent toutes les puissances extérieures qui façonnent la matière humaine, et par lesquelles le dehors agit sur le dedans. »¹⁵³

Le moment est ce que Taine nomme « la vitesse acquise » et qui est la combinaison des « forces du dedans » c'est-à-dire la race et les « forces du dehors », le milieu.

Dans un article paru dans la *Revue des deux mondes* en 1869 et repris plus tard dans *Derniers essais de critique et d'histoire*, Taine analyse longuement cette méthode dont il attribue la paternité à Sainte-Beuve : « Il a importé dans l'histoire morale les procédés de l'histoire naturelle. » Expliquant comment Sainte-Beuve étudie les milieux successifs qui forment l'individu pour le comprendre : race, tradition du sang, famille, éducation, etc.... « Cette sorte d'analyse botanique pratiquée par les individus humains est le seul moyen de rapprocher les sciences morales des sciences positives et il n'y a qu'à l'appliquer aux peuples, aux époques, aux races, pour lui faire porter ses fruits. Si un jour, l'histoire, approfondie et précisée, prend sur nos opinions et nos affaires l'autorité que la physiologie

¹⁵⁰ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit. t. II, p. 301.

¹⁵¹ Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, [1864], Paris, Hachette, 1873, t. 1, p. XXIII.

¹⁵² Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, op. cit. t. I, p. XXV.

¹⁵³ Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, op. cit., t. I, p. XXIX.

possède aujourd'hui en matière médicale, on placera son nom à coté de ceux des critiques spéciaux et des philologues érudits qui, en Allemagne, ont travaillé sur d'autres terrains à la même œuvre. »¹⁵⁴

La liaison fait-cause est parfaitement explicitée dans *l'Histoire de la littérature anglaise*. « La cause des faits est dans les faits eux-mêmes et que tout l'emploi de la science est de ramener l'amas des faits isolés et accidentels à quelque axiome général et universel. »¹⁵⁵

Taine applique sa méthode à l'histoire, qui pour lui se résume à un problème de « mécanique psychologique ». « De même qu'au fond, l'astronomie est un problème de mécanique et la physiologie est un problème de chimie, de même l'histoire est un problème de psychologie. »¹⁵⁶ Dans les *Origines*, il cherche à réunir les sciences morales aux sciences physiques et veut allier déterminisme et méthode de déduction. « On s'aperçoit que, pour comprendre les transformations que subit telle molécule humaine ou tel groupe de molécules humaines, il faut en faire la psychologie. Il faut faire celle du puritain pour comprendre la révolution de 1649 en Angleterre, celle du jacobin pour comprendre la révolution de 1789 en France. »¹⁵⁷ Il précise sa méthode dans une lettre célèbre adressée à Paul Bourget à la suite de la publication du *Disciple* : « Dans les *O.F.C.*, j'ai toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique ; dans le portrait des jacobins, de Robespierre, de Bonaparte, mon analyse préalable est rigoureusement déterministe et ma conclusion terminale est rigoureusement judiciaire. »¹⁵⁸ Sa génératrice centrale est toujours psychologique. Pour lui l'historien doit procéder selon un schéma précis qu'il s'agit de suivre avec rigueur : « L'historien prend un peuple à un moment donné. Par l'influence combinée de l'état antérieur et des aptitudes et facultés héréditaires, il explique son état social, intellectuel et moral au moment donné ; par l'influence combinée de cet état nouveau et des mêmes aptitudes et tendances héréditaires, il explique son état social, intellectuel et moral au moment postérieur, et ainsi de suite, soit en remontant le cours des temps depuis les plus

¹⁵⁴ Taine (H.), *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1894, p. 61.

¹⁵⁵ Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, op. cit., t. V, p. 396.

¹⁵⁶ Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, op. cit., t. 1, p. xxx.

¹⁵⁷ Taine (H.), *De l'intelligence*, [1870], Paris, Hachette, 15^e édit., 1923, t. 1, p. 21.

¹⁵⁸ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 292.

anciennes origines historiques, soit en descendant le cours des temps depuis les plus anciennes origines historiques jusqu'à l'époque contemporaine.»¹⁵⁹ Ce texte explique parfaitement le projet poursuivi par Taine dans l'écriture des *Origines* dont l'ambition est d'en faire une histoire « scientifique. » Dans la préface de la première édition des *essais de critique et d'histoire*, qui date de 1858, soit plus de quinze ans avant la parution du premier tome, il écrit : « Le but de l'histoire n'est point de se noyer, comme on le veut aujourd'hui, dans la multitude des détails, mais de remonter jusqu'à cette force maîtresse, de l'enfermer pour chaque siècle dans sa formule, de lier les formules entre elles, de noter les nécessités par lesquelles elles dérivent les unes des autres, et de démêler enfin le type héréditaire et la situation primitive d'où tout le reste est provenu. Alors seulement l'histoire cessera d'être une compilation et deviendra une science. »¹⁶⁰

Cette méthode qui veut faire de l'histoire une science a fait l'objet de nombreux commentaires de la part de ses contemporains. Les critiques portant sur la méthode élaborée par Taine pour l'écriture des *Origines*, et donc sur la forme, font l'objet de jugements différenciés de ceux portant sur le fond.

G. Pellissier, pour la *Revue encyclopédique*, traite Taine « d'inflexible théoricien » qui veut tout asservir à ses formules mécaniques. « Le système de Taine repose sur le principe qu'il n'y a aucune différence de nature entre le monde moral et le monde sensible, que l'histoire humaine et l'histoire naturelle subissent les mêmes lois organiques et que, par conséquent, la méthode qui s'applique à l'histoire naturelle doit aussi s'appliquer à l'histoire humaine. »¹⁶¹ Il en conclut qu'il a trop simplifié la psychologie.

Pellissier ajoute ce commentaire à cette sentence dans un livre publié deux ans plus tard : « Taine a méconnu l'importance capitale de l'individualité, préoccupé avant tout de philosophie, son esprit généralisateur a cherché des lois. Son système, à le prendre en sa rigueur mécanique, a fait son temps. »¹⁶²

Le jugement de M. Petit, dans la même revue, partage le même avis. « En histoire, pousser trop loin les théories des idées maîtresses, c'est aboutir des simplifications outrées et s'exposer à juger faux. » Il pense, et c'est un jugement qui sera partagé par

¹⁵⁹ Taine (H.), *De l'intelligence*, op. cit., t. 2, p. 439.

¹⁶⁰ Taine (H.), *Essai de critique et d'histoire*, op. cit., p. XII-XIII.

¹⁶¹ Pellissier (G.), « Taine critique » *Revue encyclopédique*, n. 56, 1^{er} avril 1893.

¹⁶² Pellissier (G.), *Nouveaux essais de littérature contemporaine*, Paris, Lécène, Oudin et Cie, 1895, p. 175.

beaucoup, que Taine oublie sa méthode au fur et à mesure des *Origines* et qu'il descend du général au particulier et déduit au lieu d'induire.¹⁶³

La *Revue encyclopédique* livre d'autres appréciations de la méthode de Taine. Ainsi, Anatole France écrit : « Dans ses œuvres, les tendances positives de l'ère nouvelle ont trouvé la systématisation la plus ferme, une notation en quelque sorte algébrique, la formule précise et courante qui en a redoublé la puissance et assuré un instant le succès. »¹⁶⁴ Pour A. Sabatier, « la méthode de Taine représentait le triomphe de l'histoire sur la littérature proprement dite. Le chef-d'œuvre devenait document, l'histoire elle-même se réduisait à un problème de psychologie et la psychologie à son tour devenait une province et comme une suite de même nature de la physiologie et de la mécanique. »¹⁶⁵

Robert Aftalion nous livre son analyse personnelle : « Taine, à partir de l'ensemble des faits, en dégage un qui lui paraît le plus important, l'élève au rang de fait dominateur, en fait découler toute la réalité et construit des théories qui sont inexactes puisqu'elles ne reposent que sur une partie des faits et que c'est l'ensemble de tous les faits qui, seul, est réel. Il impose aux choses les règles de son intelligence, à asservir la réalité sous la fixité des principes éternels, à discipliner, à façonner les faits. La grandeur de son génie l'a empêché de demeurer seulement exact. »¹⁶⁶

Gabriel Monod résume parfaitement la méthode logique suivie par Taine. « Sa faculté maîtresse est une faculté d'ordre purement scientifique et pour ainsi dire mathématique. Là se trouve sa grandeur et sa faiblesse, le secret de sa puissance et de ses lacunes. Tout se ramène pour lui à un problème de dynamique : l'univers sensible comme le moi humain, une œuvre d'art comme un événement historique. Chacun de ses problèmes est réduit à ses termes les plus simples. Au risque de mutiler la réalité, la solution est poursuivie avec la rigueur inflexible d'un mathématicien démontrant un théorème, d'un logicien posant un syllogisme. S'il a devant lui un écrivain ou un artiste, il induit ce qu'il a du être de la race, du milieu, du moment ; puis quand il a saisi la faculté maîtresse de son individualité, il en déduit tous ses actes et toutes ses œuvres. »¹⁶⁷ G. Monod différencie Taine des purs positivistes : « Tandis que le positiviste se contente d'analyser les faits et de constater leur concomitance

¹⁶³ Petit (M.), « Taine historien », *Revue encyclopédique*, n. 56, 1^{er} avril 1893.

¹⁶⁴ France (A.), « Taine déterministe », *Revue encyclopédique*, op. cit.

¹⁶⁵ Sabatier (A.), « La méthode de Taine », *Revue encyclopédique*, op. cit.

¹⁶⁶ Aftalion (R.), *Les théories politiques de Taine*, Paris, Girard et Brière, 1896, p. 11-12.

¹⁶⁷ Monod (G.), *Les maîtres de l'histoire*, Paris, Calmann Levy, 1894, p. 153-154.

ou leur succession sans prétendre saisir aucun rapport certain de causalité, Taine, au nom de son déterminisme absolu, voit dans chaque fait un élément nécessaire d'un groupe de faits de même nature qui le détermine et qui en est la cause. Chaque groupe de faits est à son tour conditionné par un groupe plus général qui est aussi sa cause, et on pourrait théoriquement remonter de groupe en groupe jusqu'à une cause unique qui serait la condition de tout ce qui existe. Dans cette conception, la force, l'idée, la cause, le fait arrivent à se confondre. »¹⁶⁸

Dans son discours de réception à l'Académie française du 7 février 1895 repris dans *Nouveaux essais d'histoire et de critique*, A. Sorel aborde la méthodologie de Taine. « Sa méthode fait l'unité et la magnificence intellectuelle de son œuvre. Cette méthode, chez lui, c'est l'homme même. Pour expliquer les faits, Taine les lie ; pour les montrer, il les arrête. Son histoire, ainsi enchaînée et groupée, est immobile ; mais il supplée, par l'animation du style, au mouvement du récit qu'il supprime. »¹⁶⁹

Maurice Barrès a également analysé la méthode de Taine, la disséquant pour mieux la faire comprendre et la contester. « Toute la hardiesse, l'indépendance de Taine est dans sa méthode. Là-dessus, il est intraitable, nulle considération assujettit cet honnête homme ; il veut voir clair et saisir les faits sous les mots. Mais cette méthode lui a affirmé qu'un peuple, une civilisation, un siècle sont un groupe de faits commandés par une hiérarchie de nécessités. De là son horreur pour ce qu'il appelle l'esprit jacobin pour la prétention d'imposer un état de choses à un peuple avant qu'il y fut parvenu naturellement. »¹⁷⁰

J. Barbey d'Aurevilly se montre très critique de la méthode historique suivie par Taine. Dans son article consacré à l'historien et publié dans *Les œuvres et les hommes*, il lui en récuse la paternité, ce que Taine, d'ailleurs, n'a jamais contesté, disant lui-même qu'il la devait à Sainte-Beuve. Il lui reproche surtout son origine positiviste. « L'auteur de *l'Ancien régime* a bien moins d'initiative que de mémoire et d'érudition. Cette méthode à l'aide de laquelle il étudie et construit l'Histoire est la méthode positiviste, la dernière méthode connue, les méthodes étant comme les jours qui se suivent et qui ne se ressemblent pas. Pour l'expliquer en deux mots, c'est l'assimilation de l'Histoire aux sciences naturelles, rien de plus. Or, disons que M. Taine l'aurait inventée qu'il n'y aurait pas de quoi en être bien fier ; car cette méthode est bornée comme le matérialisme dont elle est le produit, par conséquent

¹⁶⁸ Monod (G.), *Les maîtres de l'histoire*, op. cit., p. 157.

¹⁶⁹ Sorel (A.), *Nouveaux essais d'histoire et de critique*, Paris, Plon, 1898, p. 89.

¹⁷⁰ Barrès (M.), *Le journal*, 6 mars 1893.

insuffisante... Elle consiste, en effet, à étudier une société comme un naturaliste étudie un animal. Mais une société dont il ne faut pas séparer l'homme, comme l'ont fait les théories les plus fausses du XVIII^e siècle, et qui sont restées les plus populaires en raison même de leur fausseté, est autre chose qu'un animal qui ne relève que du microscope et du scalpel et qu'on étudie du dehors, pour en expliquer le dedans. L'analyse donne tous les éléments de la vie, mais ne donne pas la vie. L'histoire n'est pas qu'une description. Il y a en histoire des causes premières mystérieuses, impénétrables à l'analyse, tenant à la nature de l'homme et à sa destinée, et devant lesquelles l'historien de vocation est quelque chose de plus qu'un observateur ! »¹⁷¹ Barbey, qui se montre si sévère avec la méthode tainienne quand il fait la critique de *l'Ancien régime*, va la trouver géniale quand il fera l'apologie du premier tome de *La Révolution*... Il ne sera pas le seul à changer d'avis entre 1875 et 1878 !

Que les analyses de la méthode historique suivie par Taine émanent de Barrès, Monod, Sorel, France ou d'autres, toutes se rejoignent sur le fait que l'historien est, en quelque sorte, assujéti à une méthode qui lui dicte ses conclusions. Cette recherche des « petits faits » impose à Taine un travail d'érudition dont il se méfie : « On se trompe, lorsqu'on étudie le document comme s'il était seul. C'est traiter les choses en simple érudit et tomber dans une illusion de bibliothèque. »¹⁷² Dans un article, *M. Cousin érudit et philologue*, il se livre d'ailleurs à une attaque en règle contre « les misères de l'érudition. »¹⁷³ Il n'en nie pas pour autant l'importance capitale pour l'historien. Dans une lettre adressée à G. Monod, alors encore élève à l'Ecole normale, et prenant exemple sur les historiens allemands, il écrit : « Avant tout, un écrivain, un historien doit se mettre en face et sans intermédiaire avec les monuments et les documents, tels qu'ils sont, frustes et mutilés, avant toute rectification et restauration. »¹⁷⁴ C'est ce que Taine s'applique à faire pour les O.F.C.

¹⁷¹ Barbey d'Aurevilly (J.), « M. Taine » dans *Les œuvres et les hommes, les historiens*, Paris, Maison Quantin, 1888, p. 308.

¹⁷² Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, op. cit., t. I, p. XXXII.

¹⁷³ Taine (H.), *Les philosophes classiques du 19^e siècle en France*, op. cit., p. 179-202.

¹⁷⁴ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. II, p. 316-317.

C. Les sources

Incontestablement novateur dans sa méthode, Taine l'est également dans la collecte, le choix, la notation de ses sources. En effet, pour la première fois, un historien utilise systématiquement les notes de bas de pages pour préciser les références des sources exploitées. *Les Origines de la France contemporaine*, par cette innovation, constituent une première, non seulement pour l'historiographie de la Révolution française, mais pour la science historique en général. Aucun historien, après lui, ne pourra se passer de ces notes sous peine de manquer de crédibilité. En contre partie, à partir du moment où tout peut être contrôlé, ces notes vont lui valoir, comme nous le verrons dans la réception de l'œuvre, de nombreux commentaires quant à leurs choix, leurs partialités ou leurs inexactitudes. C'est un historien novateur qui a donné la possibilité à son lecteur de juger, contrôler, contester, rejeter les sources ainsi exposées.

Il est certain qu'avant de se consacrer à ses propres recherches, Taine a lu les travaux de ses prédécesseurs. Il n'est pas dans notre propos de reprendre l'historiographie de la Révolution française, mais de préciser ce qui a pu l'influencer. En remontant dans le temps, Burke et ses *Réflexions sur la Révolution de France*, livre paru dès 1790, a joué un rôle capital dans l'affirmation de ses idées. Comme lui, il partage la conviction qu'il ne faut « pas faire table rase du passé pour tout culbuter », et qu'une constitution, même non écrite, peut être remaniée et non détruite ; que le peuple ne doit pas remplacer ceux qui sont chargés du pouvoir. Taine emprunte beaucoup à Burke, ses idées mais aussi jusqu'à ses expressions. Il est facile de relever des similitudes troublantes entre les deux textes, comme par exemple à propos de la composition des membres de l'Assemblée Constituante ou de celle des tribunes de cette même assemblée. Quelques phrases des *Origines* sont empruntées directement à Burke !

S'il néglige Barruel ou Paine, il lit avec attention Mallet du Pan, qu'il va citer à de nombreuses reprises tout au long de sa *Révolution*. « Je crois que Mallet du Pan a vu plus avant que Carlyle et, selon moi, la raison est qu'il avait en politique un jugement plus sûr, des principes meilleurs que Carlyle, étant simplement un libéral pratique et sensé, tandis que Carlyle est conduit par sa doctrine du *héro-worship*, par son inclination vers la despotisme de

l'Etat, par ses réminiscences de Cromwell et de la dictature puritaine. »¹⁷⁵ Il va d'ailleurs écrire une préface pour l'édition en 1884 de *La correspondance inédite avec la cour de Vienne (1794-1798)* de Mallet du Pan.

S'il cite Maistre, il ignore Bonald et par contre, reprend certaines idées de *Considérations sur la Révolution française* de Mme de Staël. Il est évident que la lecture de *La Révolution Française* de Michelet joue un rôle non négligeable dans son travail, on ne relève pas moins de 20 citations dans les *O.F.C.*

Son admiration pour Michelet est ancienne puisqu'il lui consacre un long article dans *la Revue de l'instruction publique* paru en juillet 1855 et reproduit en 1858 dans *Essais de critique et d'histoire*. Il admire le style de l'artiste et du poète : « M. Michelet écrit comme Delacroix peint. Je n'oserais pas dire qu'il fait l'histoire ; elle se fait en lui. »¹⁷⁶ Il loue sa sensibilité : « Cette sensibilité de l'imagination donne l'instinct historique, je veux dire l'art de démêler, à travers une foule de faits et de causes, la cause et le fait important. Elle supplée à l'analyse rigoureuse et, par une autre voie, atteint le même but. » Mais Taine y voit des limites : « Il sent si violemment qu'il ne peut s'empêcher de croire ; les causes de doute sont effacées, il n'aperçoit plus que son rêve : le voilà, pour lui, prouvé. La sensibilité chez l'auteur est devenue maladie...Il outre l'excès de la passion. » Il conclut son portrait par un jugement définitif : « Il veut persuader le public ; bien plus le peuple. Il considère l'histoire comme une école populaire de patriotisme et de morale. »¹⁷⁷ Il serait également possible de lui attribuer cette sentence...

Les deux hommes ont eu des échanges épistolaires fréquents, comme le montrent les lettres de Michelet adressées à Taine et conservées à la B.N. alors qu'aucune des lettres de Taine à Michelet n'a été publiée dans *Vie et correspondance*. Cet « oubli » délibéré ne peut avoir que des raisons politiques au moment où le livre est publié. Il serait mal séant d'associer les deux historiens dans les premières années du XXe siècle ! Le fonds Taine contient 12 lettres de Michelet s'étalant de 1856 à 1870. Le ton relève des rapports du maître à l'élève mais fait preuve d'une grande courtoisie. La première, par exemple, date de mai 1856 et fait référence à l'essai de Taine sur Tite-live : « Il y a un monde d'idées sur Tite-Live, je serai charmé d'en causer. » Une des deux lettres de Taine présentes à la B.N. datée du 23 juin 1857, est une réponse à Michelet qui lui demande, dans un courrier du 12, s'il a reçu son

¹⁷⁵ Taine (H.), « Lettre à B. Mallet le 9 septembre 1882 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 157.

¹⁷⁶ Taine (H.), « Jules Michelet », *Essais de critique et d'histoire*, [1858], Paris, Hachette, 1920, 15^e édit. p. 87.

¹⁷⁷ Taine (H.), « Jules Michelet », op. cit., p. 100-109.

Richelieu qu'il lui a fait envoyé. Taine, qui est alors très malade et alité, écrit : « Je n'ai point reçu, Monsieur, le volume que vous me faites l'honneur de m'offrir. Je suis resté à la Saint-Barthélemy, à la fin des guerres de religion. Je vous remercie vivement à songer à un malade qui se rétablit lentement et vit à la campagne à la façon des arbres et des bêtes. Aujourd'hui, les hommes faits sont les jeunes gens. Vous le prouvez, Monsieur, par cette continuité de verve et par cette merveilleuse puissance de travail que nous admirons tous ; vous sortez plus vivant de la fournaise, nous y périssons. »¹⁷⁸

A propos du *Carlyle*, ou Taine compare celui-ci à Michelet dans ces termes : « Ils sont révélateurs ou poètes. M. Michelet, chez nous, est le meilleur *exemple* de cette forme d'intelligence, et Carlyle est un Michelet anglais », ¹⁷⁹ Michelet écrit en retour : « Mille remerciements, Cher Monsieur, et merci aussi pour votre obligeante comparaison avec Carlyle, seulement le procédé est autre. Il généralise avec une puissante imagination, moi je spécifie ou ne ressuscite qu'à ce prix. Il n'y a pas un mot à prendre dans son écrit de la Révolution française. »

Le 24 novembre 1864, Michelet félicite Taine pour sa nomination à l'École des beaux-arts : « Vous donnerez l'étincelle à cette école un peu dormante, elle avait besoin de vous. » Entre des invitations réciproques à des dîners qui montrent des rapports amicaux, deux sont des échanges de félicitations. Dans la première, Michelet remercie Taine de l'envoi de *Voyage en Italie* le 26 mai 1865, dans la deuxième Taine félicite Michelet pour *Mémoires d'un enfant*. Le dernier courrier conservé date de 1870 à propos du livre *De l'intelligence* : « Je vois, cher Monsieur, qu'il s'agit d'une question énorme : Suis-je ? Etes-vous sûr qu'on ne sache cela qu'à la longue ? Je vous étudierai sérieusement, mais si je n'étais pas, tiendriez vous à mon éloge de ce subtil et ingénieux livre ? »¹⁸⁰ L'échange s'arrête là, Michelet étant décédé le 9 février 1874, donc avant la parution de *L'ancien régime*. La preuve est faite que pour ces deux hommes que leurs adorateurs respectifs ont voulu opposer catégoriquement, leurs rapports ont été excellents pendant quatorze ans, certes avant que Taine ne devienne lui-même historien de la Révolution française.

L'apport de Tocqueville dans l'œuvre de Taine sera longuement évoqué dans le chapitre consacré à la genèse de *L'ancien régime*, tant son influence est grande. Taine ne s'en

¹⁷⁸ Taine (H.), « Lettre à J. Michelet le 23 juin 1857 », *Fonds Taine*, BNF, na. fr. 28420.

¹⁷⁹ Taine (H.), *Etude sur Carlyle*, Paris, Germer Baillière, 1864, p. 62.

¹⁸⁰ Michelet (J.), « Lettre à H. Taine le 19 avril 1870 », *Fonds Taine*, BNF, na. fr. 28420.

cache pas, le cite à plusieurs reprises et lui rend hommage dès qu'il reprend une de ses pensées.

Il lit Quinet, Thiers, Mignet. Il donne de ce dernier un jugement peu amène en décembre 1861 quand il le rencontre chez M. Mohl : « Conversation avec M. Mignet, que je vois pour la première fois. Il y a un fonds de stérilité ; on voit qu'il n'a pas vécu dans les idées générales, qu'il y est impropre. Il n'est pas artiste non plus, voyez son histoire de Marie Stuart, sa Révolution française ; c'est glacé. Il est propre à digérer des matériaux indigestes, à exposer clairement, en bel ordre. Il a le talent français de la classification parfaite et de l'élégance noble académique...Il est clair que l'histoire psychologique, comme l'histoire philosophique est fermée pour lui. Il se lève à cinq heures du matin pour travailler. Tous les soirs il passe une demi-heure chez M. Thiers, son grand ami. »¹⁸¹ Réflexion prémonitoire quand on sait que Mignet s'oppose à la candidature de Taine au fauteuil de Thiers à l'Académie en 1878!

Cette candidature nous permet aussi de savoir ce que Taine pense de Thiers historien en dehors de l'homme politique : « A titre de critique ou d'historien, j'admire la flexibilité de son esprit, sa compétence presque universelle, ses aptitudes oratoires et pratiques, sa lucidité, son activité, son courage... »¹⁸² Ce jugement va passablement évoluer, comme nous le verrons dans sa correspondance avec de Martel en 1883. Il est vrai qu'il n'y a plus d'intérêt en jeu !

Il est bien certain que la lecture de ses illustres prédécesseurs ne manquera pas d'influencer Taine et s'il les cite tous, il le fait diversement. Cet apport n'est qu'un élément dans sa collecte de sources.

Ces sources sont diverses. En premier lieu, et c'est un choix qui caractérise les historiens du 19^e siècle, Taine se sert des Mémoires comme Michelet l'avait fait avant lui. A aucun moment il ne semble douter de la sincérité et de la véracité des faits relatés par les mémorialistes. Il s'en justifie et s'en réjouit d'ailleurs dans la préface de *l'ancien régime* : « Avec de telles ressources, on devient presque le contemporain des hommes dont on fait l'histoire, et plus d'une fois, en suivant sur le papier jauni leurs vieilles écritures, j'étais tenté de leur parler tout haut. »¹⁸³

En second lieu, et c'est une expérience nouvelle pour lui, il se livre à un travail de recherche de documents authentiques. Ses notes de travail conservées à la B.N. montrent bien

¹⁸¹ Taine (H.), « Notes sur Paris », *Vie et correspondance*, op. cit., t. II, p. 223-224.

¹⁸² Taine (H.), « Lettre à Alexandre Dumas le 17 mai 1878 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 54.

¹⁸³ Taine (H.), *L'ancien régime*, op. cit., p. VIII.

que chaque document collecté comporte les références de leur provenance et leur numérotation s'il s'agit de documents d'archives. Le fonds Taine comporte douze cartons consacrés aux *O.F.C.* sur 45 collectés et six volumes reliés des épreuves corrigées par l'auteur. Sept cartons, numérotés de 17 à 23 contiennent ses notes manuscrites, 496 feuillets. Dans le carton 17 : les notes générales sur les *Origines*, carton 18 : *l'Ancien régime*, cartons 19, 20 et 21 : *la Révolution*, enfin cartons 22-23 : *le Régime moderne*. Il faut savoir que Taine, au début de ses recherches, collectait ses documents sans véritable méthode et que des notes sur Napoléon peuvent être datées, par exemple, de 1876, année où il travaille sur la Révolution. Elles n'ont été classées qu'à leur dépôt à la B.N. et Victor Giraud, auteur de plusieurs livres sur Taine et qui a été la cheville ouvrière du tri de sa correspondance pour sa publication au début du 20^e siècle et qui en a publié quelques-unes en appendice de *Vie et correspondance* fait part de sa perplexité devant le désordre. Les notes sont rédigées sur des supports divers, allant de la feuille simple au verso d'un faire-part ou à celui d'une lettre adressée par un correspondant. Elles peuvent aussi être écrites en marge de journaux reçus à l'époque. Sa calligraphie est fine et serrée, dans tous les sens de la page, les références soigneusement notées, numéro d'archive ou références du livre avec nom de l'éditeur et année. Il semble évident que, étant donné ces conditions matérielles, un certain nombre d'erreurs puissent s'être glissées.

Très souvent, Taine écrit des commentaires en marge des relevés des documents. Ils sont instructifs de ses réflexions de l'instant :

Sur des extraits d'*Histoire de dix ans* de Louis Blanc : « C'est un livre dangereux qui a beaucoup de talent et d'éloquence. »

Mémoires de Miot de Melito, à propos de Laetitia : « Une primitive, à la fois paysanne par sa parcimonie, le manque de besoin, de confort, de propreté, et barbare énergique par l'habitude du danger. »¹⁸⁴

Dans un document relatant le renvoi de Necker : « Il y a tout à craindre du peuple parce que le pain est cher, il est à moitié mort à Paris, prêt par conséquent à se jeter dans tous les désordres. »¹⁸⁵

A propos des faits de jacqueries : « Des voleurs, des galériens, des mauvais sujets de toute espèce ont poussé les paysans aux dernières extrémités. »¹⁸⁶

¹⁸⁴ Taine (H.), *notes*, BNF, Fonds Taine, carton 22.

¹⁸⁵ Taine (H.), *notes*, BNF, Fonds Taine, carton 17.

¹⁸⁶ Taine (H.), *notes*, BNF, Fonds Taine, carton 17.

Sur des relevés d'archives : Troubles d'Arles en 1791, F7 3198, « Quelle démagogie et usurpation du pouvoir ! Toujours le jacobin calomnie et opprime les opprimés. »

F7 7130 (n. 5423), Bouches du Rhône, an IV : « Les jacobins du midi ont le privilège d'être voleurs. Les royalistes de Marseille ne le sont pas. »¹⁸⁷

On pourrait multiplier les exemples, ils ne manquent pas. Taine marque son intérêt sur certains passages en les signalant d'un trait vertical dans la marge ou d'une croix. Il peut faire suivre des notes par des « demander » ou « rechercher » ou encore « vérifier ». Il est tout à fait certain que le choix des sources opéré par Taine est arbitraire. Non qu'il ignore délibérément celles qui infirmeraient son idée préconçue, mais il privilégie celles qui vont appuyer sa démonstration. C'est une autre (!) source de polémiques...

Certaines notes infirment des sentiments xénophobes qui lui seront attribués plus tard. Par exemple, en marge d'un article de Leroy-Beaulieu sur la dépopulation en France du *Journal des débats* daté du 20 août 1890, Taine note de sa main : « Attirons chez nous les étrangers et naturalisons-les... Naturaliser 100 000 étrangers par an viendrait suppléer l'insuffisance des naissances. »¹⁸⁸ Sans doute les critiques enclins à s'approprier ou à rejeter la pensée de Taine n'ont pas lu ces lignes !

Etant devenu un lecteur assidu des Archives nationales, son amitié avec Alfred Maury, le directeur, lui vaut quelques facilités et aides de la part des conservateurs. La B.N. possède 11 lettres de Maury adressées à Taine, s'étalant de 1864 à 1890, montrant son admiration pour ce dernier, comme par exemple : « Ce dernier article que vous avez donné dans la *Revue germanique* sur l'avenir de l'histoire, j'y ai trouvé avec satisfaction beaucoup mieux que je ne l'aurais fait, des idées tout à fait conformes aux miennes. »¹⁸⁹ Si plusieurs lettres sont des demandes d'intervention pour recommander des proches, d'autres portent des jugements confidentiels particulièrement intéressants, telle que celle-ci à propos de Napoléon III : « Il était plus dissimulé qu'adroit et plus inventif qu'observateur. Il y avait en lui de l'aventurier et de l'homme à système. Il était superstitieux et agissait mû par sentiment que par réflexion. Doux et humain, faible pour son entourage, cyclothymique, passant de l'activité à la paresse, de l'enthousiasme contenu au découragement manifeste. La maladie aidant, il

¹⁸⁷ Taine (H.), *notes*, BNF, Fonds Taine, carton 19.

¹⁸⁸ Taine (H.), *notes*, BNF, Fonds Taine, carton 23.

¹⁸⁹ Maury (A.), *Lettre à H. Taine le 11 janvier 1864*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

était déjà fatigué de sa couronne quand la guerre éclata, il était désorienté sans être encore désabusé. »¹⁹⁰ Si Taine a déjà cité Maury dans *De l'intelligence*, il lui rend hommage dans la préface de *L'ancien régime* pour son « obligeance », ainsi qu'à son adjoint, M. Boutaric, qui lui donne de « précieuses indications ».

Après les mémoires et les documents d'archives, il consulte les journaux du temps, mais en se limitant principalement au *Mercur de France* et au *Moniteur*, négligeant les autres, ou ne leur accordant des citations sommaires. Enfin il se sert des travaux des historiens qui ont publié avant lui sur le même sujet. Et c'est là que se situe la deuxième innovation de Taine dans le choix de ses sources, il ne va pas se contenter de citer les prestigieux historiens qui l'ont devancé, Tocqueville, Michelet ou Quinet, il va recourir à la fois à des historiens reconnus mais de notoriété moindre que les grands noms cités et à des historiens régionalistes, peu connus du grand public, dont il va exploiter les travaux.

Chaque période, *Ancien régime*, *Révolution*, *Régime moderne*, fait l'objet de spécificités dans l'exploitation de ces travaux d'historiens, mais certains sont omniprésents. Ainsi, *l'Histoire parlementaire de la Révolution française* de Buchez et Roux, dont Taine s'était fait lire le texte pendant ses longs mois de dépression nerveuse en 1857-1858, est citée presque 400 fois. Il utilise aussi beaucoup *l'Histoire de la Terreur* de Mortimer-Ternaux, publiée de 1862 à 1869 en sept volumes, pas moins de 130 fois. Louis Mortimer-Ternaux, (1808-1872), député des Ardennes en 1848 puis en 1871 (ce qui n'est pas anodin dans l'attachement de Taine à cet historien), avait quitté la vie politique en 1851 pour protester contre le coup d'état du 2 décembre. « Quand nous renvoyons à M. Mortimer-Ternaux, c'est parce que, en vrai critique, il a apporté des pièces authentiques et souvent inédites. »¹⁹¹ Par ailleurs, dans une lettre au comte de Martel du 14 novembre 1879, il écrit : « Mortimer-Ternaux est excellent. Du 20 juin 1792 au 2 juin 1793, ses 7 volumes contiennent l'histoire vraie de la révolution ; tous ses documents sont authentiques. Sa critique est attendue et sûre, il ne lui manque que le talent d'écrivain. Je ne suis pas d'accord avec lui sur les massacres de septembre. Ils sont le fait, non pas de 5 ou 6 meneurs de l'Hôtel de ville et de 3 ou 400 bandits payés pour cela, mais de presque toute la faction jacobine, neuf ou dix mille hommes à Paris. »

¹⁹⁰ Maury (A.), *Lettre à H. Taine le 14 novembre 1878*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

¹⁹¹ Taine (H.), *La Révolution*, t. II, op. cit., note 2, p. 271.

¹⁹² Il est intéressant de noter que, sur ce point, et c'est assez exceptionnel pour le relever, Taine et Aulard partagent le même jugement sur les qualités de l'historien sans se rejoindre, évidemment, sur les conclusions. « Même ceux qui, faisant de l'histoire, déclament passionnément en faveur de leur cause politique, peuvent être utiles, s'ils produisent des documents et des faits assez exactement, assez complètement rapportés pour que le lecteur d'avis opposé puisse s'en servir à d'autres fins et dans un autre esprit. Ainsi, Mortimer-Ternaux, en son orléaniste *Histoire de la terreur*, si injurieuse pour les républicains et les libres-penseurs, a donné des textes authentiques et neufs, qui font que son livre est encore utile aujourd'hui, même à ceux qui ne cherchent dans l'histoire que la vérité, quoiqu'il y cherchât surtout, lui, la flétrissure de nos idées. »¹⁹³

La véritable innovation de Taine est la citation, dans les *O.F.C.*, des livres d'historiens ayant publié leurs travaux sur les événements révolutionnaires en province. Convaincu que l'histoire ne se déroule pas qu'à Paris, il va puiser chez ces historiens les « petits faits » significatifs aptes à consolider sa démonstration. Il bénéficie, à cette époque, d'une production exceptionnelle d'œuvres historiques consacrées à la Révolution française stimulée par Michelet, Thiers ou Quinet. Ce sont, pour la plupart, des historiens libéraux dont les travaux ne heurtent pas le but poursuivi par Taine et qui sont flattés de l'intérêt que leur porte celui-ci.

Albert Babeau, (1835-1914) est un disciple de Le Play et s'est beaucoup intéressé à l'histoire sociale. Taine a puisé souvent dans *l'Histoire de Troyes pendant la Révolution* publiée en deux volumes en 1873-1874. Il est l'auteur de nombreux autres ouvrages comme *La ville sous l'ancien régime*, *Le parlement de Paris à Troyes en 1787*, *Paris en 1789*. Dans ce dernier livre, il rend hommage à Taine. Les deux hommes ont eu des rapports épistolaires dont nous avons quelques traces. Ainsi, Babeau, dans une lettre datée du 17 mai 1880, remercie son correspondant des citations de *l'histoire de Troyes* et lui adresse quelques notes qu'il juge importantes sur Danton : « Elles font quelque peu connaître l'orateur politique sous l'aspect du propriétaire...Ce champenois qui a si peu le caractère de sa province. »¹⁹⁴ Dans sa lettre réponse, Taine le remercie de l'envoi de son dernier livre *La ville sous l'ancien régime* et lui

¹⁹² Taine (H.), « Lettre au comte de Martel le 14 novembre 1879 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 97.

¹⁹³ Aulard (A.), « La statue de Taine », *L'Action*, 19 juillet 1903.

¹⁹⁴ Babeau (A.), *Lette à H. Taine le 17 mai 1880*, BNF, Fonds Taine, na. fr., 28420.

demande une brochure qu'il a égarée. « J'ai trouvé aux Archives beaucoup de documents sur l'Aube ; grâce à votre excellent livre, ce département est un de ceux qui me serviront de spécimens. S'il y avait cinq ou six ouvrages semblables, le mien deviendrait inutile. »¹⁹⁵ Quelques années plus tard, Taine demande des renseignements à Babeau sur l'accroissement de la mortalité en France pendant l'an II et l'an III et lui propose des documents sur le comité révolutionnaire de Troyes qu'il vient de trouver aux Archives. « Je suis votre obligé depuis longtemps, et vous savez avec quel profit je me suis servi de vos livres dans mes *Origines de la France contemporaine*. Je voudrais vous devoir encore un service historique et je prends la liberté de vous le demander. »¹⁹⁶

Des rapports de confraternité s'établissent entre Taine et d'autres historiens régionalistes. C'est par exemple le cas avec Jules Sauzay, auteur de *l'Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs* en 10 volumes et publié de 1867 à 1873. Le 21 juin 1885, J. Sauzay, de sensibilité républicaine et catholique, écrit à Taine pour le remercier de l'avoir cité dans *La Révolution*. S'il regrette les conclusions que Taine tire de son ouvrage, il lui assure qu'il peut être « sans inquiétude sur l'exactitude des documents que vous avez daigné m'emprunter. » Il s'offre également à lui fournir les sources dont il aurait besoin et lui fait part des buts qu'il poursuit dans son travail : « Détourner la démocratie contemporaine d'une lutte anti-religieuse qui menace de l'égarer comme sa devancière a fait souffrir cruellement la patrie. Je vois avec une inconsolable tristesse s'accroître chaque jour d'avantage l'incompatibilité entre les institutions républicaines que j'aime et les institutions chrétiennes que je crois encore plus nécessaires au bonheur du peuple. »¹⁹⁷ Taine lui répond le 25 : « Plus j'étudie en histoire, plus j'attribue de prix aux textes de première main, abondants, caractéristiques et bien classés. A cet égard, votre grand ouvrage est un monument, et certainement tous les historiens futurs de la période révolutionnaire devront y puiser. » A l'injonction de Sauzay à Taine d'achever « l'œuvre du médecin en indiquant le remède avec l'autorité qui lui appartient. Aidez à guérir notre grand et cher malade, » ce dernier lui répond : « Je ne suis pas sûr de pouvoir bien le faire... Enfin, à quoi bon ? Supposez que je puisse indiquer un remède, ou plutôt le régime salubre, le malade refusera de s'y soumettre, il se croit médecin, il a son dogme en fait d'hygiène, les principes de 1789 et 1792. Le

¹⁹⁵ Taine (H.), « Lettre à A. Babeau le 8 juin 1880 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 107-108.

¹⁹⁶ Taine (H.), « Lettre à A. Babeau le 30 mai 1884 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 177.

¹⁹⁷ Sauzay (J.), *Lettre à H. Taine le 21 juin 1885*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

socialisme égalitaire est maintenant entré dans son sang comme l'alcool dans les veines d'un alcoolique ou la morphine dans les veines d'un morphinomane. Vous-même, vous aviez montré avant 1871 que l'esprit anti-chrétien avait été mortel à la première république ; Cette leçon, si bien donnée par vous, si fortement appuyée par des exemples si nombreux et si décisifs, a-t-elle persuadé quelqu'un dans le parti démocratique ? »¹⁹⁸

Le souci de Taine de rechercher les faits en province lui fait découvrir de nombreux historiens qui viennent de publier leurs travaux. C'est le cas pour Boivin-Champaux pour sa *notice historique sur la révolution dans le département de l'Eure*, pour Camille Boursier et son *essai sur la terreur en Anjou*, pour Marcellin Boudet *Les conventionnels d'Auvergne*. Il va beaucoup citer, plus d'une centaine de fois, Charles-Aimé Dauban (1820-1876), conservateur au cabinet des médailles à la Bibliothèque Impériale, auteur de nombreux ouvrages sur la Commune et dont il va utiliser surtout son *Paris en 1794, La démagogie en 1793 à Paris, Etude sur Mme Roland et son temps* publiée en 1864.

Pour la Normandie, Taine cite Hippeau *Le gouvernement de Normandie* ou Floquet pour l'*Histoire du parlement de Normandie* ; pour Lyon, Guillon de Montléon, auteur de l'*Histoire de la ville de Lyon pendant la révolution* et de *Mémoire pour servir la ville de Lyon*. On s'est souvent demandé pourquoi Taine n'avait pas consacré un grand chapitre à la Vendée. Nous tenterons d'y répondre plus loin mais il est vraisemblable que Taine pense que la guerre de Vendée ne peut servir de prétexte aux événements parisiens de 1793. Malgré tout, il rapporte quelques faits et cite à de nombreuses reprises les ouvrages bien connus de l'historien nantais, Alfred Lallié (1832-1913) qui fut également député de Loire Inférieure. Auteur de nombreux ouvrages : *La grande armée vendéenne et les prisonniers de Saint-Florent le vieil* publié en 1868, *Le district de Machecoul* de 1869, *Les noyades de Nantes*, 1878, *Le sans-culotte Goullin*, 1880, *Les fusillades de Nantes*, 1882. Si la lettre de demande de renseignements adressée par Taine à Lallié a été perdue, nous avons pu avoir connaissance de la réponse dans le Fonds Taine de la B.N. Elle est datée du 5 février 1876 et présente une bibliographie sur les guerres de Vendée riche d'une quinzaine d'auteurs. « Je serais assurément très heureux de vous aider, si je le puis, car je vois que vous faites une œuvre de vérité dans une matière où l'on a beaucoup menti ; et de plus, vous avez tout ce qu'il faut pour être vu des gens qui ne croiraient pas un auteur royaliste. »

¹⁹⁸ Taine (H.), « Lettre à J. Sauzay le 25 juin 1885 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 203-204.

Il cite pêle-mêle Lequinio, *Guerre de la Vendée et des chouans*, « naturellement hostile, mais le livre est rapproché des évènements », Berthe de Bourniseaux, « insignifiant », A. Beauchamp, *Histoire de la guerre de Vendée*, « 3 vol. 1806, composés à Paris avec des notes du ministère de la police où Beauchamp collaborait avec Fouché ». C'est à partir des livres de Beauchamp que Crétineau-Joly a travaillé pour son *Histoire de la Vendée militaire* publiée en 1843. « Il a trouvé aux Archives beaucoup de documents mais a travaillé sans ordre, ni méthode, ni critique. » Lallié passe rapidement sur TH. Muret pour en venir à Mme de la Rochejacquelein, « seul ouvrage de valeur qui existe dans la Vendée et aucun autre ne fera oublier celui-là...C'est un livre à lire avec soin malgré quelques inexactitudes. » (Taine retient la leçon puisqu'il cite les *Mémoires* de Mme de la Rochejacquelein à 6 reprises.)

Il continue son inventaire par les mémoires de Mme de Beauchamps qui « sont de Mme de Genlis, fourmillent d'erreurs », et ne fait pas « beaucoup de cas des mémoires de Mme de Sapinaud. » *La guerre des vendéens et des chouans contre la République française*, de Savary, général, ancien président du tribunal de Cholet, « le plus exact de tous, peut-être, contient des erreurs, point de vue républicain mais plus vrai que les autres. » Lallié cite alors Grillé, « très révolutionnaire, L. Blanc et Michelet l'ont lu », Mellinet, « pas terrible », Berriat Saint-Prix, « plus sérieux mais forme négligée », Pelloy et Dugast-Hatefeux, « révolutionnaires ardents qui travaillent en commun depuis trente ans, Michelet et L. Blanc s'en sont servi. »

Il termine sa bibliographie en disant : « J'ai été, comme vous, frappé des lacunes qui existent aux Archives de l'Empire dans les pièces révolutionnaires. Dans Carrier, par exemple, je n'ai pas trouvé de documents qui valent la peine d'être copiés. »¹⁹⁹ Il est certain que Taine n'a pas exploité pleinement les renseignements fournis par Lallié ! Est-ce pour cette raison que Carrier est cité au même titre que les autres représentants en mission ? Que Turreau ne fasse l'objet que d'une seule note de bas de page ? Ce n'est donc pas un manque de documentations qui l'a incité à escamoter le sujet mais des réflexions bien plus profondes. Il est certain qu'il n'a pas voulu privilégier la Vendée par rapport aux évènements survenus à Lyon ou dans le midi. Est-ce pour désamorcer la thèse dite des « circonstances » qui explique le comportement du pouvoir ? Est-ce pour minimiser le poids du catholicisme sur la réaction vendéenne ? Ou celui du monarchisme ? Il est curieux de constater que Taine, pourtant soucieux de rapporter les « faits significatifs » ne consacrent que quelques mots aux colonnes infernales ou aux noyades de Nantes. Il ne donne aucune explication à cette lacune, ni dans

¹⁹⁹ Lallié (A.), *Lettre à H. Taine le 5 février 1876*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

ses lettres ni dans ses notes. Pourtant, dans *Notes sur l'Angleterre*, il en parle pour spécifier que la petite noblesse vendéenne vivait sur ses terres comme en Angleterre: « De même, en France, si pendant la Révolution, la Vendée seule a suivi ses gentilshommes, c'est que seuls en France, les gentilshommes de la Vendée, provinciaux et chasseurs, vivaient à demeure et en commerce intime avec leurs paysans. »²⁰⁰C'est d'ailleurs dans *l'Ancien régime* qu'il cite la spécificité vendéenne à plusieurs reprises.

Les références aux historiens régionalistes sont nombreuses tout au long des *O.F.C.* Nous pouvons en citer un certain nombre que Taine cite à plusieurs reprises :

Thibaudeau : *Histoire du terrorisme dans le département de la Vienne.*

Schmidt : *Tableaux de la Révolution française. Tableaux de Paris.*

Rossignol : *Histoire de Beaune.*

Taillandier : *Histoire d'Auvergne par un auvergnat.*

Théron de Montaugé : *L'agriculture et les classes rurales dans le pays toulousain.*

Warroquier : *L'état de la France en 1789.*

Fabre : *Histoire de Marseille.*

Lauvergne : *Histoire du département du Var.*

Thibaud : *Etudes sur l'histoire de Grenoble pendant la terreur.*

Stroebel : *Histoire de l'Alsace. Histoire de la révolution à Strasbourg.*

Duchatelier : *Brest pendant la terreur.*

Les travaux d'Ernest Hamel (1826-1898) : *Histoire de Robespierre et du coup d'état du 9 thermidor* de 1865, *Précis d'histoire de la Révolution française* de 1870, font partie des citations de Taine, ainsi que ceux d'Adolphe Granier de Cassagnac (1806-1880), journaliste hostile à la Révolution et au régime républicain : *Histoire des causes de la Révolution française*, publiée en 1849, *Histoire du directoire* de 1865, *Histoire des Girondins* de 1860.

Beaucoup de travaux portant sur la justice révolutionnaire sont publiés au moment où Taine cherche de la documentation sur le sujet. Ainsi, il va citer plus de 20 fois dans le tome III de *la Révolution, La justice révolutionnaire*, livre de Breyat Saint- Prix publié en 1861, mais aussi *Histoire du tribunal révolutionnaire* de Compardon (à 10 reprises dans le

²⁰⁰ Taine (H.), *Notes sur l'Angleterre*, [1872], Georges Cres et Cie, 1923, p. 167.

même tome III.) Il consulte également les ouvrages d'Henri Wallon (1812-1904) *La Terreur de 1873, Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris* en 6 vol. publiée de 1880 à 1882.

Il va beaucoup utiliser également *Etude sur Fouché*, (à 20 reprises dans le tome III de *la Révolution*, de son ami le Comte de Martel, dont la correspondance croisée est édifiante sur le choix des sources utilisées par Taine. Taine écrit à de Martel, ancien préfet et auteur de divers ouvrages sur la Révolution, pour la première fois le 6 août 1879, pour le remercier de l'envoi du second volume de *Types révolutionnaires* qui vient de paraître. Après lui avoir assuré qu'il possédait son livre sur Fouché depuis trois ans dans sa bibliothèque, il lui demande des renseignements supplémentaires sur les acteurs de la révolution : « Je serai très heureux, notamment pour le 9 thermidor, de m'en référer à vos textes si probants et à votre discussion si concluante ; je crois avec vous que Robespierre n'était qu'un sot, timide, effaré, haineux, à peine digne d'être un avocat de troisième ordre en province. »²⁰¹

Il est certain que les deux hommes partagent les mêmes idées, sauf peut-être à propos de Thiers, qui semble une phobie pour de Martel, alors que Taine juge son rôle politique aussi bien que son œuvre historique avec beaucoup plus d'indulgence. Nous avons pu consulter treize lettres de Martel conservées dans le fonds Taine à la BN, tandis que *Vie et correspondance* en publie six. En novembre 1879, Taine demande à de Martel des précisions sur ce qu'il sait sur les massacres de septembre et parle des historiens qu'il a lus : « Le deuxième volume de Granier de Cassagnac (*Histoire des Girondins*) et le troisième de Mortimer Ternaux (*Histoire de la terreur*) donnent quantité de textes...Cinq ou six personnes commencent à travailler dans l'inédit de la Révolution : M. Albert Sorel sur l'histoire diplomatique, M. Sauzay, A. Babeau, A. Lallié, Parès. Dans vingt ans, on verra clair sur la Révolution... Si vous pouvez nous montrer Fouché sous l'Empire, ce serait curieux ; je crois qu'il a joué un rôle important et secret sous le Directoire. »²⁰²

En 1882, ils échangent leurs impressions à propos de Danton. Dans une lettre du 12 novembre ou de Martel évoque des négociations de Danton avec l'Angleterre début 1794, il demande : « Avez-vous trouvé des preuves du courage personnel de Danton ? Je pense qu'il était plus courageux en paroles qu'en actions. »²⁰³ Taine lui répond le 16 : « Je vous suis très obligé de la note sur Danton que vous avez bien voulu m'envoyer. M. de Sybel a déjà marqué quelque chose de ses velléités pacifiques et diplomatiques. Sur son courage physique, je ne

²⁰¹ Taine (H.), « Lettre au Cmté de Martel le 6 août 1879 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 94.

²⁰² Taine (H.), « Lettre citée », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 98.

²⁰³ De Martel (C.), *Lettre à H. Taine le 12 novembre 1882*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

sais rien de précis, je vois seulement qu'il est bien mort. A mon sens, c'est surtout par dégoût qu'après septembre 1793 il a lâché le gouvernail ; il fallait être aussi raide et aussi borné que Robespierre pour se décider à pousser jusqu'au bout dans le système de la guillotine. »²⁰⁴

De Martel publie début 1883 *Les Historiens fantaisistes, M. Thiers*, auquel il a consacré plusieurs années de travail et dont il a entretenu Taine de ses réflexions. « *La Révolution* de Thiers est l'ouvrage le plus complet, le plus dangereux qui ait existé en France depuis 60 ans » Taine lui écrit le 9 mai pour le remercier de l'envoi de son livre et le féliciter. Il livre ses impressions, assez différentes de celles qu'il exprimait auprès de ses correspondants quand il s'agissait de savoir s'il allait briguer ou non le siège de Thiers à l'Académie. « Je savais quelque chose de la légèreté et du chauvinisme de M. Thiers, notamment par les critiques anglaises, à propos de la bataille de Trafalgar, mais je ne savais pas à quel point il a poussé la légèreté. C'est un méridional, qui a une grande facilité d'assimilation et qui bâcle. Cela explique comment, si occupé d'ailleurs, il a pu faire ces vingt volumes. La conscience historique lui manquait. ; il n'aurait jamais pu tant écrire, s'il avait donné le temps nécessaire à chaque morceau de son livre. » Il évoque ensuite l'énormité de travail que demande des recherches historiques : « Macaulay a employé sept ans à écrire, en deux volumes, l'histoire de 1689 à 1697 », et sa critique de Thiers est un résumé de ce que, lui Taine, s'attache à faire. « On voit sa manière de travailler, sans copies exactes, sans notes précise et de sa main, de mémoire ou sur le rapport d'un secrétaire, avec le besoin de faire vite un effet d'ensemble, un récit plausible pour le commun des lecteurs, avec l'habitude de ne pas peser les mots, de se contenter d'un à peu près en fait de style, avec la précaution très prudente de ne pas intercaler les textes authentiques dans son texte, avec le goût bourgeois de l'expression noble et vague, de la fausse décence, avec le lâché et le sans-gêne de l'improvisateur toujours coulant et toujours vulgaire. Tout cela sera senti un jour ; mais présentement, comme tous les hommes qui ont marqué dans la politique, il ne peut être qu'une idole aveuglement adorée ou injuriée dans sa niche. »²⁰⁵

L'échange entre les deux hommes continue pendant toutes les années 1880-1890 et nous livre des indications intéressantes sur les sources étudiées et recherchées par les deux

²⁰⁴ Taine (H.), « Lettre au Cmté de Martel le 16 novembre 1882 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 159.

²⁰⁵ Taine (H.), « Lettre au Cmté de Martel le 9 mai 1883 », *Vie et correspondance*, op. cit. t. IV, p. 162-163.

historiens. Ainsi de Martel, dans une lettre de juillet 1883, ose critiquer Buchez et Roux, la référence absolue de Taine. « J'ai oublié de vous dire qu'il y avait des erreurs volontaires dans les pièces qu'ils donnent. Ainsi, dans l'interrogatoire de la femme de Fleuriot-Lescot, ils suppriment tous les rapports intimes de Fleuriot avec Henriot et, ce qui est bien plus grave, avec Fouquier-Tinville. C'est là, je crois, qu'il faut chercher l'explication du maintien de Fouquier-Tinville comme accusateur public lorsque Robespierre changea le personnel du tribunal révolutionnaire afin de faire couper le cou à Billaud-Vareannes, Collot d'Herbois, Carnot, Cambon et combien d'autres. »²⁰⁶

En août 1885, de Martel s'indigne d'un article de Delpit qui critique *Le gouvernement révolutionnaire* : « Ainsi voilà un homme qui n'a sur la Révolution que des idées générales et superficielles puisées dans la lecture d'ouvrages où l'imagination se substitue à tout instant à la réalité, les Thiers, les Lamartine, les Michelet, et qui s'irrite, s'indigne, parce qu'on le met en face des faits matériels qui dérangent ses illusions ou blessent ses passions. S'il ne s'agissait que d'une individualité, ce ne serait rien, mais M.Delpit exprime malheureusement l'opinion de la masse de notre pauvre nation qui ne vit que de mots. »²⁰⁷

Après la publication du troisième tome de l'ouvrage de son ami sur Thiers, Taine le félicite : « Voilà encore un brûlot que vous attachez au navire appelé *le Consulat et l'Empire*. Je crois que ce gros navire brûle et que peu à peu le public ouvrira les yeux pour regarder l'incendie. Par malheur, l'opinion a été faite d'avance ; les trois écrivains qui ont eu le plus d'autorité de 1840 à 1870, M. Cousin, M. Thiers et Victor Hugo n'ont pas aimé la vérité, mais leur gloire ; aucun d'eux n'est digne de confiance et dans tous il y a quelques traits du charlatan. »²⁰⁸

De nombreux historiens amateurs offrent leurs services à Taine et lui proposent des documents qu'ils ont pu trouver lors de leurs recherches personnelles. C'est le cas d'un avocat d'Héricourt, Armand Lods, avec lequel Taine va entretenir une correspondance suivie. En décembre 1881, Lods lui envoie une lettre de félicitations et lui propose des documents relatifs à des événements graves survenus en 1792 dans sa région. Taine ayant accepté cette aide, son correspondant lui répond le 12 janvier 1882 : « Puisque vous avez bien voulu accepter des singulières pièces constatant en 1792 la déclaration faite par les villes de Belfort

²⁰⁶ De Martel (C.), *Lettre à H.Taine le 14 juillet 1883*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

²⁰⁷ De Martel (C.), *Lettre à H.Taine le 18 août 1885*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

²⁰⁸ Taine (H.), « Lettre au Cmté de martel le 26 mai 1887 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 238.

et d'Héricourt au prince de Montbéliard, j'ai l'honneur de vous les adresser. » Il ne peut s'empêcher de comparer la situation politique de 1882 avec celle de 1791 : « Dieu veuille ne pas infliger à notre pauvre pays si coupable les châtiments qu'il mérite ! »²⁰⁹

En juillet 1888, Taine remercie Lods de lui avoir dédié son livre *Un conventionnel en mission. Bernard de Saintes et la réunion de Montbéliard à la France*. « Il n'y a que les monographies de probantes, et celle-ci l'est. Les détails que vous donnez montrent les sources de la passion jacobine, et la facilité avec laquelle le démagogue se transforme en tyran... Toutes les pièces inédites que vous publiez sont du plus grand intérêt, et vous avez ajouté une pierre du meilleur grain, très bien taillée, parfaitement posée, à l'édifice historique auquel nous tâchons tous de travailler. »²¹⁰

De nombreux lecteurs, anonymes ou non écrivent à Taine pour le féliciter, le plus souvent, mais aussi pour lui proposer des documents qu'ils pensent pouvoir lui être utiles. Ces lettres abondent dans les cartons de la B.N.F. qui contiennent les notes de travail, ce qui prouve que Taine ne les négligeait pas.

Une de ses relations, Amédée Roux, tout en louant *l'Ancien régime* souhaite lui apporter des conseils : « J'achève à l'instant de lire votre admirable volume sur l'ancien régime, et comme j'ai toujours eu pour spécialité d'enfoncer les portes ouvertes et d'apporter de l'eau à la rivière, je me suis mis en tête de vous fournir des renseignements que vous ne me demandez pas... » Cette intrusion pour le moins cavalière est accompagnée de statistiques sur le coût des denrées alimentaires dans les départements français pendant la Révolution et une remarque péremptoire à propos de la particule de Tocqueville que *l'Ancien régime* nomme « De Tocqueville » au lieu de « de Tocqueville » !²¹¹ Dans une autre lettre, A. Roux lui envoie des renseignements sur « les paysans et le degré d'instruction dans les campagnes », que Taine n'a vraisemblablement jamais sollicités, en ajoutant un conseil qui laisse pantois quand on lit la manière dont lui-même se comporte : « Je ne saurai trop vous engager à vous tenir en garde contre d'innombrables documents qu'on ne vous manquera pas de vous offrir lorsque vous aurez à traiter de la France contemporaine. »²¹²

²⁰⁹ Lods (A.), *Lettre à H. Taine le 12 janvier 1882*, BNF, Fonds Taine, carton 19.

²¹⁰ Taine (H.), « Lettre à A. Lods le 15 juillet 1888 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 265.

²¹¹ Roux (A.), *Lettre à H. Taine le 15 mars 1876*, BNF, Fonds Taine, carton 18.

²¹² Roux (A.), *Lettre à H. Taine le 2 février 1877*, BNF, Fonds Taine, carton 19.

Il est certain que Taine ne peut vérifier la documentation que lui adressent ses correspondants et il est douteux qu'il en ait exploité beaucoup. C'est G. Symon, comte de Carneville qui lui envoie le 11 mars 1881 des documents sur sa famille qui a suivi deux voies opposées, l'une émigrée, l'autre demeurée en France ; c'est Louis de la Sicotière qui lui adresse, en avril 1880, des notes biographiques sur les conventionnels de Lyon ; c'est le général Niox qui lui fournit les chiffres des effectifs de l'Armée impériale ; c'est Emile Cheysson, le 4 avril 1885, pour des chiffres des voies de communications sous l'Empire... Les notes en contiennent beaucoup.

Parfois, c'est Taine lui-même qui demande à ses correspondants des précisions sur tel ou tel sujet. Sur un courrier d'E.P. Dreyfus-Brissac qui lui envoie la *Revue internationale de l'Enseignement*, le 10 janvier 1892, Taine note : « J'avais demandé à Brissac des renseignements sur la bibliographie de l'Université impériale, particulièrement ceux publiés par la revue. »²¹³ Auguste Silvy envoie à Taine des documents sur l'enseignement en disant : « Voici l'indication des principales monographies des collèges qui ne se bornent pas à parler des établissements antérieurs à 1789, donnant plus ou moins de renseignements sur la situation créée par les lois du Consulat et de l'Empire. »²¹⁴ Il est certain que Taine sera beaucoup plus enclin à rechercher l'aide extérieure, et sans véritable contrôle, à la fin de sa vie pour *le Régime moderne*, la maladie et la lassitude ne lui permettant plus d'effectuer des recherches personnelles. C'est à cette époque qu'on retrouve des notes adressées par Boutmy, Leroy-Beaulieu ou Sorel. Par contre, on trouve, dès les années 1872-1873, dans ses notes de travail de nombreux rapports rédigés par des conservateurs subalternes aux Archives ou à la Bibliothèque nationale, auxquels il rend hommage dans ses préfaces.

Taine a innové en donnant les références de ses sources en notes de bas de pages. Il a donc donné à ses lecteurs non seulement les clefs de ses recherches mais aussi la possibilité de les vérifier, de les critiquer, de les contester. Si le public non averti est ébloui par l'érudition affichée par l'historien, les critiques hostiles aux *Origines* y trouvent des arguments évidents. Avant qu'Alphonse Aulard n'écrive son pamphlet contre Taine, bien des auteurs ont émis des réserves sur le choix, la pertinence et la précision des références citées. Comme nous le verrons, peu de critiques sur ce point sont émises du vivant de Taine, la plus célèbre

²¹³ Dreyfus-Brissac (E.P.), *Lettre à H. Taine le 10 janvier 1892*, BNF, Fonds Taine, carton 23.

²¹⁴ Silvy (A.), *Lettre à H. Taine le 24 janvier 1885*, BNF, Fonds Taine, carton 20.

émanant du Prince Napoléon et son *Napoléon et ses détracteurs* publié en 1887 pour contrer les articles publiés dans la *Revue des deux mondes* la même année.

C'est plutôt au tournant du siècle, quand Taine va être l'enjeu du combat politique que l'on sait, que certains vont douter de sa capacité d'être un « vrai » historien en « manipulant » ses sources et cherche dans celles-ci la confirmation de ses idées plutôt que la vérité. C'est le cas de G. Pellissier qui écrit en 1901 : « Ce n'est pas l'ouvrage d'un véritable historien, c'est une sorte d'argumentation et comme qui dirait un réquisitoire. Sa thèse, d'un bout à l'autre, y détermine le choix des faits, leur suite, la façon même dont il les expose... »²¹⁵ Son avis est partagé par C. Picard : « Les archives ne sont là que pour confirmer la démonstration élaborée d'avance. Comme on peut contrôler ses sources, sa sincérité n'est pas douteuse ». ²¹⁶G. Lanson est plus indulgent : « Quelques erreurs dans l'estimation des sources, des violents parti pris dans l'interprétation de l'enchaînement des faits, ne diminuent pas la solidité de l'œuvre, ni surtout sa richesse suggestive. »²¹⁷

Taine trouve en Seignobos un juge implacable : « Taine est probablement le plus inexact des historiens français du siècle. Aussi l'a-t-on accusé de parti pris et de passion, là où il n'y avait peut-être qu'une analyse incorrecte. »²¹⁸

Bien d'autres ont abordé le sujet quand il s'est agi de juger l'œuvre de Taine à travers ses sources au début du 20^e siècle, Gabriel Monod résume dans une phrase ce que beaucoup ont essayé de développer avec plus ou moins d'animosité : « Taine prenait facilement pour le résultat même de ses recherches ce qui n'était que le point de vue même dont il était parti. »²¹⁹

Pour conclure ce chapitre, et comme nous le constaterons par la suite, chaque volume des *Origines de la France contemporaine* présente une spécificité en matière de choix des sources. Mémoires, documents d'archives, sources imprimées, journaux seront différemment employés en fonction des faits rapportés.

²¹⁵ Pellissier (G.), *Le mouvement littéraire contemporain*, Paris, Hachette, 1901, p. 275.

²¹⁶ Picard (C.), *H. Taine*, Paris, Perrin et Cie, 1909, p.17.

²¹⁷ Lanson (G.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Plon, 1895, p. 1031.

²¹⁸ Seignobos (C.), « L'œuvre historique de Taine » dans *Histoire de la langue et de la littérature française*, Petit de Julleville (dir.), Paris, Armand Colin, p. 275.

²¹⁹ Monod (G.), *Revue bleue*, 9 juillet 1904.

CHAPITRE 2. Taine historien, les premières années, 1870-1885

A. La genèse des *Origines* : 1870-1875

Corrigeant les épreuves de *l'Intelligence* pendant l'hiver 1870, Taine avait pensé entreprendre sur l'Allemagne contemporaine une étude comparable à celle qu'il avait réalisée sur la littérature anglaise. Pensant se limiter à la littérature du XIXe siècle, il projette alors un voyage en Allemagne pour l'été, et le prépare en faisant un grand nombre de lectures. Comme à son habitude, (voir *Voyage en Italie*), il a des idées bien précises de ce qu'il pense trouver, le voyage n'étant pas envisagé dans l'optique d'une recherche ou d'une découverte mais plutôt dans celle d'une confirmation de ses sources personnelles et de ses propres convictions. Il se forge pour cela des certitudes autant sur le pays proprement dit que sur le caractère national, la littérature et l'histoire. Que ce soit sur l'Allemand, en tant que citoyen, qui : « se transforme et change de caractère. Il devient orgueilleux, méprisant, injuste avec les étrangers. Il perd tout à fait la largeur d'esprit cosmopolite, la tolérance, la sympathie pour autrui qu'il avait sous Goethe. »²²⁰ ; ou sur les écrivains : « Ils sont les premiers de tous à deux points de vue : Pour l'érudition, l'abondance des faits, la lecture énorme, l'épuisement des sujets. Pour l'esprit philosophique, les vues d'ensemble, les idées générales. »²²¹ Il s'émerveille également sur la technique littéraire allemande : « Seuls dans l'Europe civilisée, ils n'ont pas la construction analytique... »²²².

A propos de la « race » allemande et plus généralement de « l'Allemand », dans des notes prises en 1858 et publiées dans le premier tome de *Vie et correspondance*, il en dressait un portrait peu complaisant : « En gros, voici les trois points frappants dans l'Allemand : 1. Le tempérament flegmatique, commun à l'Anglais, au Flamand, au Hollandais. 2. La conscience ou habitude d'obéir à une consigne qu'on vous donne ou que vous vous donnez. 3. Enfin, ce qui est proprement allemand, les sentiments primitifs. L'Allemand est resté à l'état originel, exclu de la mer, des affaires politiques, du bien-être pratique, enfermé et conservé dans la science. Il n'y a pas de race plus jeune. Le bien et le mal sont tout dans ce mot. »²²³ Malgré ses remarques, il n'en demeure pas moins que Taine, aussi bien que Renan est profondément marqué par la culture allemande. A Gabriel Monod, alors en seconde année de l'Ecole normale et qui lui demande des conseils pour un éventuel séjour

²²⁰ Taine (H.), *Vie et correspondance*, t. II, Paris, Hachette, 4^e édit. , 1914, p.357.

²²¹ Taine (H.), *op. cit.*, p.363.

²²² Taine (H.), *op. cit.*, p.365.

²²³ Taine (H.), *op. cit.*, t. I, p. 177-178.

en Allemagne afin de compléter ses connaissances, il répond : « Il s'agit simplement de savoir si, étant donné un homme intelligent, instruit, muni de la meilleure éducation française, cet homme fera bien d'aller achever son éducation en Allemagne. Je réponds oui, sans hésiter. » Pour lui, pas de doute, « la plupart des grandes études historiques ont aujourd'hui leur centre et leur source en Allemagne. » Il argumente en disant que leur supériorité historique tient à deux causes, ils sont philologues en étudiant les textes et les manuscrits et ils sont philosophes, « ce qui leur donne l'habitude de généraliser, de voir les objets par masses. » Cette culture allemande a besoin, selon Taine, d'être complétée par une connaissance parfaite de la littérature française, qui lui enseignera « à connaître l'individu, le personnage réel et vivant, et à le mettre en mouvement. »²²⁴ Ce jugement était partagé par Fustel de Coulanges qui y voyait la supériorité de la discipline, parce que « les historiens allemands forment une armée organisée. » Discipline et sens du devoir sont perçus par Taine comme une caractéristique de l'Allemagne, avec pour conséquence une « déférence innée pour les dignités établies, la superstition du passé, le maintien des inégalités sociales, le respect naturel et habituel de la loi. »²²⁵ En comparaison, même s'il reconnaît à la France une vie mondaine enrichissante, une « belle hiérarchie administrative » (l'ironie est évidente !), il lui reproche justement un esprit public inexistant.

Manifestement, il ne croyait pas à l'imminence du conflit, pourtant annoncé, puisqu'il part le 28 juin pour Francfort avant Weimar et Dresde. Apprenant le décès de sa belle-mère le 12 juillet, alors qu'il devait se rendre à Berlin, il rentre en France aussitôt. Ce retour précipité a été source de polémiques, ses ennemis insinuant plus tard que l'imminence du conflit aurait été la cause d'une panique totale, d'une fuite hâtive, alors que la dépêche d'Ems ne date que du 13. Dès son arrivée, manifestant là peut-être, le premier acte de sa non-passivité face à l'événement, il écrit à la seule personne proche de l'empereur qu'il fréquente, la Princesse Mathilde (l'efficacité semble douteuse, la naïveté confondante), pour dénoncer une guerre à ses yeux « imprudente », face à une Allemagne puissante et conquérante qu'il connaît trop bien pour ne pas la craindre. Pour un homme qui avait cosigné avec Renan, un article dans *les débats*, pour soutenir une souscription de la société philosophique de Berlin destinée à élever un monument à Hegel « seul Allemand qui ai

²²⁴ Taine (H.), *op. cit.*, t. II, p. 316-317.

²²⁵ Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863, p. 16.

compris la Révolution française » et à son œuvre « un grand modèle de cathédrale en bois qu'on tachera plus tard de construire en pierre », c'est un vrai déchirement. Sa liaison avec Elise de Krinitz (Camille Selden) avait approfondi sa connaissance de la culture allemande déjà solide du temps de l'Ecole normale, et il lui reconnaît sa suprématie : « Dans les sciences et les lettres, dans la philosophie et l'érudition, les Allemands sont les initiateurs et peut-être les maîtres de l'esprit moderne, et, quand on cherche les causes qui ont produit chez eux une si abondante sève d'invention et une si étonnante floraison de découverte, on trouve que dans cette œuvre, le caractère a été aussi efficace que l'esprit »²²⁶.

La déclaration de guerre du 19 marque pour Taine la rupture complète et définitive avec ses études sur l'Allemagne (son projet de livre est abandonné), mais aussi avec ses correspondants allemands. Cette réaction sera partagée par toute une génération intellectuelle qui avait fait de l'Allemagne la référence absolue, comme l'a bien démontré C. Digeon.

Totalement étranger à la chose militaire, malgré sa charge d'examineur du concours d'admission à Saint-Cyr qu'il avait obtenu par l'entremise de la princesse Mathilde il tente de se faire mobiliser dans la Garde nationale alors qu'il en était exempté. Il est refusé par un conseil de révision, mais le fait mérite d'être souligné tant il était resté jusqu'alors dans la position de l'intellectuel étranger à toute manifestation patriotique publique. Passant les mois suivants à Chatenay, dans la maison de campagne de ses beaux-parents, sa correspondance fait état de son inquiétude au sujet de troubles éventuels à Paris : « Bien des gens pensent que si les revers continuent, il y aura des troubles à Paris, peut-être une révolution. »²²⁷ Après la capitulation de Vitry-le-François le 25 août, il rejoint Tours avec sa famille, le gouvernement provisoire y étant replié et va faire la connaissance d'un jeune diplomate qui deviendra son ami : Albert Sorel.

Sa présence à Tours, au milieu d'une administration désorganisée, n'est pas étrangère à son implication, nouvelle pour lui, dans une mission politique. Il rédige, à la demande des autorités, deux articles destinés aux journaux anglais pour expliquer la diplomatie française, *L'opinion en Allemagne et les conditions de la paix* dans lequel il utilise

²²⁶ Taine (H.), « Mendelssohn et la musique allemande par C. Selden », *Journal des Débats*, 4 mars 1867.

²²⁷ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine mère le 9 août 1870 », *Vie et correspondance*, t. III, p. 4.

pour la première fois le terme « France contemporaine » et *L'intervention des neutres* où il fustige l'Allemagne, soupçonnée de desseins impérialistes sur les pays de langue allemande. On peut dire que la guerre a radicalement changé les idées de Taine vis à vis de l'Allemagne, pas encore celles vis à vis de la France malgré ses inquiétudes au sujet de la capacité et la préparation militaire de celle-ci et son doute sur ses possibilités de réaction. Car il ne désespère pas encore de l'issue de la guerre, comme il l'écrit à la Princesse Mathilde : « A tout le moins, la prolongation de la guerre prouvera à l'Europe qu'il y avait du cœur et de la force en France, qu'on en vient pas à bout facilement, qu'on ne peut pas la traiter comme une Pologne, qu'elle ne fléchit pas après un Sadowa pire que celui de l'Autriche. »²²⁸

Tours étant menacée, il se décide de se replier à Pau sur les recommandations d'un ami, le peintre Lehmann, et va y résider jusqu'en mars 1871. Taine va donc vivre en dehors de Paris d'août 1870 à mars 1871, une période capitale pour l'histoire de France.²²⁹ Napoléon III capitulant à Sedan le 2 septembre, Jules Favre proclame la République à l'Hôtel de ville le 4. Le 5, l'Assemblée est dissoute, un gouvernement provisoire dit de défense nationale est constitué sous la présidence du général Trochu. La guerre continue jusqu'au 28 janvier 1871, date de l'Armistice. Le 8 février 1871, des élections législatives ont lieu et donnent une très large majorité aux monarchistes (400), Les républicains ne recueillant que 150 sièges dont une quarantaine de radicaux. Le pouvoir exécutif est confié à Thiers. Mais Paris vote à gauche. On y retrouve les noms de Louis Blanc, Victor Hugo, Gambetta, Garibaldi. Le 18 mars, prend corps la Commune de Paris qui regroupe des idées hétéroclites, Vieux jacobins de 1848, proudhoniens, blanquistes et des hommes aussi différents que Courbet, Vallès, Flourens. Ferry, Gambetta, Blanc, Clémenceau se tiennent à l'écart. Elle se termine par la Semaine sanglante du 21 au 27 mai 1871. Taine rentrant à Paris le 12 mars, il devient un bon observateur des événements parisiens.²³⁰

²²⁸ « Lettre de Taine à la Princesse Mathilde le 14 janvier 1871 », in Spaziani (M.), *Gli amici della Principessa Mathilde*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1960, p. 28.

²²⁹ Citons quelques références sur cette période : Furet (F.), *La Révolution, 1770-1880*, Histoire de France Hachette, Paris, Hachette, 1988. Grondeux (J.), *La France entre en République, 1870-1893*, Paris, Librairie générale française, 2000. Halévy (D.), *La fin des notables, La République des ducs*, Paris, Grasset, 1930-1937. Lejeune (D.), *La France des débuts de la IIIe République, 1870-1896*, Paris, Armand Colin, 1999. Azéma (J.P.), Winock (M.), *La IIIe République*, Paris, Calmann-Lévy, 1970.

²³⁰ Commune de Paris : Nous avons consulté les ouvrages de Milza (P.), *L'année terrible*, Paris, Perrin, 2004. Lissaragay (P.O.), *Histoire de la Commune*, Paris, rééd. La Découverte, 2000.

On peut dater sa prise de conscience d'une nécessaire réflexion sur la situation dans laquelle se trouve la France pendant son séjour à Pau. Non seulement il veut réfléchir sur les raisons de ce désastre, ce qui ne serait qu'une habitude du spectateur qu'il a toujours voulu être, mais il veut les exposer, les expliquer, les diffuser. Répondant à une lettre d'A.Sorel du 14 décembre 1870 qui se dit effaré de l'incompétence du personnel politique replié à Bordeaux, il écrit : « Je crois que notre devoir à tous sera de faire des articles, conférences, ... instructives et désagréables, pour exposer et confesser publiquement nos fautes, pour montrer dans nos défauts la cause de nos revers. »²³¹ La décision d'écrire sur les causes de la défaite est prise à ce moment-là. Il le confirme un peu plus tard à son ami Emile Planat, (Marcelin) : « Il est bien probable qu'à mon retour, je ferai à Paris des articles politiques de fond, malgré ma répugnance et mon insuffisance ; il faut maintenant que tout le monde mette la main à l'œuvre ; mais la parole est si peu de chose contre les institutions et le caractère national ! Enfin je ferai ce que je pourrai, malheureusement avec peu d'espoir ; tu sais ce que je pense de notre pays et cela depuis des années. »²³²

Plusieurs lettres à sa mère ou à E. Boutmy, fin février début mars confirme sa détermination. La forme n'est pas décidée, mais l'engagement est pris sans toutefois se faire des illusions sur l'efficacité de son action...Jusqu'alors, il se contentait de regarder, de réfléchir. Contrairement à ses écrits épistolaires dans lesquels il affirme ne pas avoir d'idées politiques (en particulier à son ami Prévost-Paradol), il a des opinions bien tranchées qui ne se manifestent pas dans un engagement réel pour tel ou tel parti politique. Elles ne restent qu'à l'état de réflexions personnelles et il n'imagine pas les développer au public. Comme le rappelle Barrès dans *Mes cahiers* à propos de Taine, rêve et action étaient pour celui-ci une « antinomie irréductible. » Il va donc agir, ce qui signifie pour lui écrire. E. Biré, dans un article écrit en 1901, le confirme : « Dans la crise morale qu'il venait de traverser, il comprit que la science n'était pas le tout de l'homme. Et lui, l'homme des abstractions et des livres, lui l'éternel contemplatif, il se révéla homme d'action. »²³³ La guerre agit comme un révélateur de la dégénération française, mais ne constitue qu'une cause occasionnelle d'un mal plus profond. Il faut remonter dans l'histoire passée pour comprendre l'origine de ce mal. Tous les régimes successifs du XIXe siècle ont pour origine la Révolution française. Mais, contrairement aux républicains qui en font l'apologie et le mythe fondateur, Taine la rend

²³¹ Taine (H.), *op. cit.*, t.III, p.35.

²³² Taine (H.), *op. cit.*, t.III, p.48.

²³³ Biré (E.), « H. Taine », *L'Univers*, 24 décembre 1901.

responsable de tous les malheurs de la France actuelle. Rejetant l'œuvre de la révolution, il ne souhaite pas pour autant le retour à l'ancien régime.

Taine vivant presque exclusivement dans le monde des idées, se retrouve pour la première fois, en face d'une réalité concrète et dramatique. Y a-t-il deux Taine comme s'interroge P. Bourget ? « Y a-t-il eu, dans cet esprit si profondément sincère et si logique, deux moments contradictoires, un Taine d'avant 1871 et un Taine d'après 1871, pour parler tout net ? Et faut-il admettre que l'impression produite sur le second par les assassinats et les incendies de la commune, ait paralysé la liberté de doctrine dont le premier avait donné un si vigoureux exemple ? ...Le Taine de la vingtième année portait en lui, comme destinée à l'avance, la mentalité du Taine de la cinquantième. »²³⁴ Pour Bourget, la réponse est claire : « Il n'y a pas eu un Taine d'avant la commune et un Taine d'après la commune. » Pour qui a lu ses livres depuis le *La Fontaine*, l'intellectuel qu'il est avant 1871 reste le même après 1871, ce sont les réalités qui ont changé, le confort matériel et intellectuel de l'Empire a laissé la place à une certaine précarité, à une situation inquiétante, à un avenir confus. Au lieu de regarder les événements à distance comme il l'a toujours fait, il va réagir de la seule manière qui lui est possible, celle de l'écriture. Cette idée est défendue par P. de Quirrelle, qui écrit en 1905 : « Un jour, jeté brusquement au milieu d'évènements tragiques et douloureux pour son pays, cet intellectuel, absorbé jusque là par les livres, les idées, la contemplation, subit en face de cette réalité qu'il n'attendait point, une commotion très forte. Il fut étonné, bouleversé, dans une certaine mesure transformé. Mais il n'y a pas conversion. Il n'y a pas deux Taine. De telles natures ne se transforment qu'en se renforçant. Elles ne se modifient, sous l'action des influences extérieures, qu'en devenant encore d'avantage elle mêmes. Seulement, cette intelligence concentrée fit des réflexions qu'elle n'avait point faites, cette logique impérieuse aperçut des conséquences auxquelles elle n'avait pas songé. Surtout la sensibilité fut remuée. »²³⁵

Emile Zola partage ce sentiment, et, dans un article consacré à *l'Ancien régime* paru en 1876, explique ce besoin de s'engager. « En face de ces convulsions qui mettaient en péril la vie et la fortune de chaque citoyen, il a dû comprendre que la politique tenait décidément une place immense dans la vie d'un homme moderne et qu'il était temps

²³⁴ Bourget (P.), « Les deux Taine », *Minerva, Revue des lettres et des arts*, n. 11, 1^{er} août 1902.

²³⁵ Quirrelle (P. de), *Journal des débats*, 12 juillet, 1905.

d'avoir une opinion. »²³⁶ On est bien loin des allégations partisans avancées par tous ceux qui veulent ne voir dans Taine qu'un bourgeois frileux et peureux.

Mais prétendre que la seule cause de sa décision est la défaite de 1870 serait aussi aberrant que d'affirmer qu'il aurait quand-même écrit les *Origines* sans les évènements de la Commune. Il redoutait, avec prémonition, des troubles à Paris, comme nous le montre une lettre à Mme Taine le 9 août 1870. Cela ne l'empêche pas de rejoindre la capitale le 12 mars pour reprendre ses cours aux beaux-arts qu'il poursuivra jusqu'au 3 avril. S'il avait « eu peur » comme l'affirment ses détracteurs, aurait-il quitté Pau et sa tranquillité pour Paris ? N'ayant plus d'élèves aux Beaux-arts, il regagne Tours jusqu'à son départ pour l'Angleterre le 20 mai, répondant à une invitation ancienne de l'université d'Oxford pour une série de conférences sur son œuvre. Suivant avec anxiété les évènements de la Commune pendant la semaine sanglante, la correspondance adressée à sa femme atteste de son effroi. Si la France sortait exsangue de la guerre, la Commune achève de la détruire : « Le gâchis est parfait, c'est une dissolution spontanée de la France...le siège les a rendu fous...l'émeute prend des allures de comité public et va essayer de la terreur...il y a peut-être cinquante mille casse-cou, socialistes, terroristes, gens sans aveu, déclassés de tous genres à trente sous par jour... le sang a coulé, coulera encore...c'est un retour à la barbarie et aux hasards de l'anarchie primitive. »²³⁷

Plus d'une quarantaine de lettres décrivant les évènements liés à la Commune et destinées à ses proches figurent dans le tome III de *Vie et correspondance*. Elles apparaissent bien comme une condamnation sans réserve de la Commune, son incompréhension la plus totale, son effroi le plus complet. Elles seront exploitées lors de leur publication par ses détracteurs qui voudront y voir que la preuve de sa peur. Il paraît essentiel de noter le contraste existant entre la quiétude dans laquelle vit Taine en Angleterre et le tumulte parisien. On peut dire, sans exagération, que *Notes sur l'Angleterre*, élaborées lors de son voyage, pourraient servir de préface aux *Origines* tant les deux œuvres sont liées dans son esprit. Les lettres écrites à sa femme dans ces quelques mois de 1871 témoignent de ce contraste : d'une part, il prend en quelque sorte des notes sur le vif du comportement du peuple parisien, préfigurant celles qu'il trouvera dans les Archives sur la Révolution ; d'autre

²³⁶ Zola (E.), « Taine et l'ancien régime », *Le messager de l'Europe*, janvier 1876.

²³⁷ Taine (H.), *op. cit.*, t.III, p.67-75.

part, il fait part de ses rencontres et conversations dans la gentry anglaise qui le renforcent dans ses convictions anglophiles. En Angleterre, tout est calme et serein, en France, tout est à feu et à sang ; les Anglais sont heureux, les Français malheureux.

Il est loin d'être le seul à avoir manifesté son effroi au sujet de la Commune. Fustel de Coulanges, dans un manuscrit inédit, partage les mêmes sentiments : « Pas une idée. Rien que passion, convoitise, envie et ivresse. Il y a dans la vie des peuples comme dans celles des individus une foule d'actes inconscients auxquels la volonté n'a aucune part et qu'aucune raison ne dirige ; comme les individus, les peuples ont des extases, des hallucinations, des délires, des folies. »²³⁸ Cette incompréhension fût partagée par de nombreux contemporains et qui plus est, par de nombreux républicains (V.Hugo, L.Blanc). Zola écrit le 29 mai : « La tuerie a été atroce. Nos soldats...ont promené dans les rues une implacable justice. Tout homme pris les armes à la main a été fusillé. Les cadavres sont restés semés de la sorte un peu partout, jetés dans les coins, se décomposant avec une rapidité étonnante, due sans doute à l'état d'ivresse dans lequel ces hommes ont été frappés. Paris depuis 6 jours n'est qu'un vaste cimetière... »²³⁹ Ces lignes dénonçant la violence ont bien été écrites par Zola et non par Taine. Qui les lui a reprochées ? Taine n'écrit pas différemment mais ses ennemis vont voir dans ses écrits sur la Commune la preuve de son effroi.

Cet effroi en face du désordre, de la violence, des mouvements de foule, n'est absolument pas quelque chose de nouveau chez Taine. Il l'a toujours ressenti et exprimé. Lors des évènements qui ont suivi le coup d'état du 2 décembre 1851, il était en poste à Nevers. Dans une lettre à son ami E. de Suckau, il décrit la révolte qui a lieu dans une ville à proximité : « Le peuple a pris Clamecy, qui est une petite ville à quinze lieues d'ici ; il a brûlé, pillé ; il a assassiné des gendarmes. Des régiments sont arrivés de Paris avec du canon, ce sera une boucherie. La laide chose que la politique ! Les gens haut placés volent la liberté publique, fusillent trois ou quatre mille hommes, et se parjurent ; le peuple qui leur est contraire vole la propriété privée et égorge. Tendre la main à l'un des deux ! J'aimerais mieux qu'on me la coupât... La victoire du peuple serait peut-être un pillage, et certainement une guerre civile. Ils arriveraient furieux au pouvoir et avides, mais sans une idée, ou partagés entre trois ou quatre systèmes absurdes et discrédités. »²⁴⁰ Quelle est la différence de jugement sur les désordres populaires exprimé par Taine en 1851 ou au moment de la Commune vingt ans plus tard ?

²³⁸ Hartog (F.), *Le XIXe siècle et l'histoire*, Paris, Editions du Seuil, 2001, p.259-260.

²³⁹ Zola (E.), *Le sémaphore de Marseille*, 29 mai 1871.

²⁴⁰ Taine (H.), *op. cit.*, t. I, p. 167-168.

Aucune, les mots employés, l'effroi exprimé, la crainte réelle, tout est identique. Invoquer la peur de la Commune pour expliquer la décision de Taine d'écrire les *Origines de la France contemporaine* est une erreur.

Est ce la peur qui donne à Taine ses idées anti-révolutionnaires, « la peur ou plutôt le trac » comme le dit A. Aulard²⁴¹ ; la « peur pour ses biens » comme P. Bourget le fait dire à un de ses personnages de *l'Etape*, le professeur Monneron ; la peur viscérale, déjà ressentie en 1848 d'après E. Ledrain : « il fut pris de tremblements à l'approche de juin...lors de la Commune, l'ancienne frayeur le ressaisit. Il quitta Paris pour la Savoie (ce qui est faux !), ce fut presque une fuite. Il n'eut plus qu'une pensée, la conservation sociale. Jamais la peur bourgeoise de l'insurgé ne troubla davantage un cerveau »²⁴². C'est aussi l'avis de Zola : « S'il est réactionnaire, c'est chez lui la réaction d'un savant que la commune a du bouleverser dans la paix de son cabinet et qui croit avoir trouvé dans l'étude de la nature, la nécessité du principe monarchique. »²⁴³ Ce même Zola qui formule un jugement similaire dans un périodique russe en 1876 : « Il est hors de doute qu'il juge la Révolution à travers les craintes d'un bourgeois français que les angoisses de 1848 et de 1871 ont empêché de mener une vie calme et de s'occuper de recherches philosophiques. » Zola fait preuve ici de mauvaise foi, car il est faux de dire que Taine fût bouleversé par la révolution de 1848, sa correspondance montrant au contraire une étonnante indifférence. Un homme, pourtant non hostile à Taine, F. Funk-Brentano, écrit une anecdote qui se veut significative. Relatant une promenade que son père avait faite à Versailles avec Taine en 1871, ce dernier lui aurait dit en voyant un groupe de communards prisonniers conduits par des soldats : « Si ces hommes eussent triomphé, c'était la révolution. » Il en conclut : « Dés ce moment germa dans sa pensée la fameuse conception de la conquête jacobine qu'il développa ensuite, avec la puissance que l'on sait, dans son histoire de la Révolution. »²⁴⁴ Cette interprétation est peu vraisemblable, quand on connaît les idées de Taine sur l'histoire révolutionnaire, manifestées depuis des années dans ses écrits antérieurs. F. Pascal, quant à lui, pense que les doctrinaires de la Révolution veulent croire au bouleversement de Taine par la Commune car dans les *Origines* : « Taine exerçait sur la Révolution les représailles de son ressentiment contre la

²⁴¹ Aulard (A.), *Taine historien de la Révolution française*, Paris, Alcan, 1907, p. 10.,

²⁴² Ledrain (E.), « M. Taine », *L'Eclair*, 11 mars 1893.

²⁴³ Zola (E.), *le Voltaire*, 23 janvier 1880.

²⁴⁴ Funk-Brentano (F.), *le Gaulois*, 24 septembre 1905.

Commune.²⁴⁵ » Paul Alexis, dans une critique de 1880 d'un article de Taine paru aux *Débats* et qui devait servir de préface au livre d'un auteur anglais, Wallace-Wood, écrit : « notre évolution littéraire consterne l'ex-normalien, comme la Commune de 1871 a paralysé en lui l'historien de la Révolution française. »²⁴⁶

Un certain nombre d'historiens ne partage pas cet avis et sans nier les inquiétudes de Taine pour la Commune, ne parle pas de peur. L.Madelin écrit : « Taine n'a pas attendu Sedan pour condamner le despotisme impérial, il n'a pas eu besoin de la Commune pour condamner le despotisme révolutionnaire. La Commune l'a impressionné, c'est incontestable mais il n'aimait pas plus les rouges avant 1871 et continue après 1871 à mésestimer les bonapartistes. »²⁴⁷ G. Monod dit à peu près la même chose sous une autre forme : « il a vu dans la Commune le signe de la décadence de la France, l'explication et la conséquence des bouleversements politiques survenus depuis un siècle »²⁴⁸. Dans son livre *les Maîtres de l'histoire*, G. Monod revient sur le sujet et dit : « Que les émotions de la guerre et de la Commune aient agi sur l'esprit de Taine, il n'est pas possible de le nier, mais elles n'ont pas agi de la manière mesquine et puérile qu'on imagine. Il a cru y voir le signe de la décadence de la France, l'explication et la conséquence des bouleversements politiques survenus il y a un siècle. Bien loin de lui reprocher l'émotion qu'il en a ressentie, je suis tenté de lui savoir gré de s'être aussi vivement ému et voyant la France sur la pente d'un abîme, d'avoir cru qu'il pouvait l'arrêter par le tableau tragique des maux dont elle souffre. »²⁴⁹ Il paraît évident que si la défaite face à l'Allemagne ne le rend pas outrageusement anti allemand, la commune le rend violemment anti-communard. C'est aussi l'avis de Barzellotti qui pense que l'aversion de Taine pour les excès révolutionnaires est alimentée par ce qu'il a vécu sous la Commune. Il sent dans la lecture des *Origines* « la comparaison tacite qu'il fait mentalement entre les horreurs d'autres époques, qu'il retrace avec indignation, et celles des époques rapprochées de lui. »²⁵⁰

Deux personnages illustres, L. Blum et E. Herriot, qu'on ne peut accuser de complaisance à l'égard de Taine, donnent leurs avis. Pour le premier : « Les hommes de la génération de Renan furent épouvantés par la Commune jusqu'à l'abandon de leurs chères

²⁴⁵ Pascal (F.), *la revue bleue*, 11 juin 1904.

²⁴⁶ Alexis (P.), *Le réveil*, 14 octobre 1880.

²⁴⁷ Madelin (L.), « Taine », *La revue hebdomadaire*, n.32, 10 août 1907.

²⁴⁸ Monod (G.), « H. Taine », *Revue historique*, 15 mars 1893.

²⁴⁹ Monod (G.), *les Maîtres de l'histoire, Renan, Taine, Michelet*, Paris, Calmann Levy, 1894, p. 168.

²⁵⁰ Barzellotti (G.), *La philosophie de H. Taine*, Paris, Alcan, 1900, p. 262.

idées. Taine en est assurément un autre exemple. Il faut juger comme l'œuvre de deux hommes différents ce que Taine et Renan ont écrit avant ou après le printemps 1871. »²⁵¹ Pour le second : « On dit parfois qu'après 1870, irrité et en même temps éclairé par les événements de la guerre et de la commune, il avait transposé ses idées, renié ses hérésies, ses hardiesses révolutionnaires, pour se muer en conservateur passionné. On l'a expressément accusé de trahison, nous le défendront contre cette injustice. »²⁵²

Les clivages politiques traditionnels n'expliquent donc pas les divergences de vue des contemporains sur les motivations de Taine. Dans son esprit, défaite et Commune sont liées, les deux événements scellent irrémédiablement le déclin de la France. Il va même jusqu'à rapprocher les chefs de la révolution de 1789 de ceux de la Commune. Ainsi, écrit-il à propos de Robespierre, Danton ou Saint-Just : « En somme, ils sont presque tous du même acabit que les chefs de la commune de 1871. »²⁵³ Ce qui est certain, c'est que la Commune n'a pas modifié ni ses convictions sociales, ni ses convictions politiques. Ce ne sont pas ces événements qui ont transformé le Taine libéral en un Taine réactionnaire. Pourtant ses ennemis se sont employés à tout faire pour le discréditer, y compris des cabales qui ne grandissent pas leurs auteurs. Ainsi, A. Mathiez se laisse aller, dans un article publié en 1907, après la parution du livre d'A. Aulard, à rapporter un commérage venant, paraît-il, « d'un grand savant, mort aujourd'hui, qui aimait rappeler ce trait. » Ce savant est en fait Berthelot, qui a toujours nié avoir prononcé ce que Mathiez lui attribue. « Pendant la guerre, quand il quitta devant les Prussiens sa maison de campagne des environs de Paris, il la recommanda à la bienveillance de nos vainqueurs en clouant sa carte de visite sur la porte : M. Taine, membre de l'Académie de Berlin. »²⁵⁴ Il est vrai qu'en 1907, tout est bon pour attaquer Taine...

Ce sont bien les sentiments éprouvés lors du désastre de Sedan et les événements de la commune qui ont été le facteur déclencheur de sa décision de rechercher les origines et les causes du malheur de la France, mais il serait tout à fait tendancieux de privilégier l'un plutôt que l'autre. C'est bien pourquoi ses détracteurs préfèrent insister sur sa « peur » de la Commune plutôt que sur sa déception patriotique afin d'en faire un contre-révolutionnaire viscéral. Ce sentiment patriotique semble nouveau pour lui, comme il l'écrit à

²⁵¹ Blum (L.), *l'œuvre de L. Blum*, t.1, Paris, Albin Michel, 1954, p.212.

²⁵² Herriot (E.), « Sur Taine », *Discours*, Paris, Gonove, 1928, p.37.

²⁵³ Taine (H.), « Lettre au Cmté de Martel le 6 août 1879 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 94.

²⁵⁴ Mathiez (A.), « Taine historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier 1907, note 3, p. 266.

sa mère le 28 décembre 1870 : « Il y a des jours où j'ai l'âme comme une plaie ; je ne savais pas qu'on tenait tant à sa patrie. »²⁵⁵ Un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Taine, Victor Giraud, le dit très simplement : « Ce sont, au moment de la guerre et de la commune, les émotions et les alarmes de son patriotisme, un état particulier de sa sensibilité qui l'ont fait iconoclaste. »²⁵⁶ Il n'en demeure pas moins que, bien que Taine ait manifesté son intention d'écrire sur l'état de la France dès décembre 1870, (lettre à Sorel), qu'il ait déjà utilisé le terme « France contemporaine » dans ses articles à Tours, c'est à cette époque qu'il confirme son projet d'ouvrage, dans une lettre à sa femme le 4 avril 1871 : « j'ébauche en pensée mon futur livre sur la France contemporaine »²⁵⁷ et qu'il va confirmer le 18 mai avant de partir en Angleterre. Ce qui peut sembler extraordinaire, c'est qu'à ce moment Taine pense que son livre pourrait changer le cours des choses, lui qui s'est toujours tenu à l'écart. C'est le même qui écrivait à Paradol sur les troubles qui ont suivi le coup d'état de 1851 : « Taisons-nous, obéissons, vivons dans la science. Nos enfants plus heureux auront peut-être les deux biens ensemble, la science et la liberté. »²⁵⁸ Vingt ans plus tard, il va mettre la science au service de l'histoire.

Pour se convaincre que Taine était déjà un historien en puissance avant 1870, *L'introduction à l'histoire de la littérature anglaise*, écrite en 1863, le démontre parfaitement. Ses réflexions sur l'Etat préfigurent les *Origines* : « Qu'est-ce qui fait l'Etat ? Un sentiment d'obéissance d'une multitude d'hommes sous l'autorité d'un chef. Qu'est-ce qui fait la famille ? Un sentiment d'obéissance de femmes et enfants sous l'autorité du mari. L'Etat est une famille artificielle. Si le sentiment d'obéissance n'est que la crainte : Despotisme. Si le sentiment d'obéissance est l'instinct de discipline : Hiérarchie administrative, militaire. Manque d'esprit public, docilité du sujet sous la révolution. »²⁵⁹ C'est dans ce texte qu'il livre sa conception de l'histoire : « De même qu'au fond, l'astronomie est un problème de mécanique et la physiologie est un problème de chimie, de même l'histoire est un problème de psychologie. »²⁶⁰ En quoi le Taine de 1863 est-il différent de celui de 1871 ?

²⁵⁵ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine mère le 28 décembre 1870 », *Vie et correspondance*, op. cit., t.III, p. 39.

²⁵⁶ Giraud (V.), *H. Taine, Etudes et documents*, Paris, Vrin, 1928, p. 116.

²⁵⁷ Taine (H.), *op. cit.*, t.III, p.90.

²⁵⁸ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 11 décembre 1851 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 170.

²⁵⁹ Taine (H.), « Introduction à l'histoire de la littérature anglaise », *Revue germanique et française*, 1^{er} décembre 1863. Réédité par Manchester university press, 1936. p.43.

²⁶⁰ Taine (H.), *op. cit.* p. 53.

En février 1871, Renan fait paraître *La réforme intellectuelle et morale de la France* qui regroupe des articles publiés dans le *Journal des débats* en novembre 1870 et dans la *Revue des deux mondes* de septembre 1870 : La guerre voulue par l'Empire est une aberration, car la France n'a plus de mentalité militaire et est assoupie dans la prospérité démocratique. L'idéalisme allemand a cédé sous la brutalité de l'impérialisme prussien et le Français a perdu l'esprit de sacrifice et d'abnégation. La prétention de faire une « constitution à priori » et les idées de Rousseau ont fait le reste. La Révolution « a séparé l'homme de son passé et de son avenir », a exalté l'individu, lui reconnaissant une existence propre au détriment de la collectivité. Reprenant les thèses de Tocqueville, il reproche à la Révolution d'avoir poursuivi la centralisation administrative entamée depuis le 15^e siècle. Il définit la démocratie comme la passion de l'égalité qui privilégie l'individu et stigmatise le suffrage universel et cette idée que le consentement du plus grand nombre conditionne la légitimité du pouvoir. C'est un discours qui n'a rien de contre révolutionnaire mais plutôt un plaidoyer pour une nation puissante intellectuellement et militairement. La science et l'éducation constituent les remèdes à la décadence française. Il est certain que Taine a lu avec intérêt Renan et partage ses convictions. Dans un courrier qu'il lui adresse le 6 septembre 1872, il lui confirme : « J'ai lu beaucoup depuis deux ans sur la Révolution et sur l'Empire. J'arrive tout à fait à vos idées sur ce sujet. »²⁶¹

A son retour en juin, il se met au travail. Le premier plan figurant dans ses notes conservées à la B.N. montre qu'il pensait, au départ, n'écrire qu'un seul livre. Bien qu'évidemment, ce plan soit devenu caduque rapidement, il est intéressant de citer les principaux chapitres, ceux-ci reflétant ses préoccupations principales :

Ch. 1. De la direction générale du courant régnant en Europe au temps présent : la science depuis Galilée.²⁶²

Ch. 2. Du caractère français. (La « race »...)

Ch. 3. Caractères de cette direction en 1789 en France.

²⁶¹ Taine (H.), « Lettre à Renan le 6 septembre 1872 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p. 204.

²⁶² Dans une note complémentaire à ce chapitre, il écrit : « Une nouvelle idée de l'homme et de la nature est en voie de formation depuis trois siècles... C'est elle que donnent les sciences physiques et morales, c'est à dire les sciences de la nature et l'humanité. » Fonds Taine, carton 17.

Ch. 4. Caractères de la Révolution française, comme conséquences des données précédentes et du caractère général français.

Ch. 5. Caractère de l'Empire comme conséquences des données précédentes et du caractère général français.

Ch. 6. Conséquences de ces données générales sous la restauration, les Orléans, la seconde République et le second Empire, jointes au caractère français et à la Révolution intellectuelle.

Ch. 7. Statistique physique et morale actuelle.

Ch. 8. Des réformes et des moyens de guérison.

Ce plan initial entraîne un certain nombre de commentaires : Bien qu'il ne soit pas daté, il semble, en fonction des notes l'accompagnant, que Taine l'ait pensé en 1871, au tout début de son travail. Ce qui signifie, et bien qu'il s'en défende par la suite, autant dans les préfaces des différents livres des *Origines*, que dans sa correspondance, qu'il avait les idées bien arrêtées sur ce que devait démontrer son livre. On retrouve par exemple dans le chapitre 3, ce qu'il exposera à propos de l'ancien régime, la misère du peuple, son oppression par une monarchie centralisée, les inégalités criantes, le poids des privilèges, les prémices de sa théorie sur l'esprit classique... Dans le chapitre 4, dans une note complémentaire, il cite pêle-mêle, les massacres, la confiscation des biens nationaux, l'expulsion des nobles, l'abolition des petites sociétés, le nivellement dans l'état, la dictature, l'anarchie et la ruine. Beaucoup de thèmes développés ultérieurement, avec une exception notable, car il parle ici « d'enthousiasme », terme qu'on aura bien du mal à retrouver dans ses livres. Chapitre 5, on peut lire : « l'habitude du despotisme sous la Convention permettant à un autre despotisme de s'établir », mais aussi « la bonne administration, la carrière ouverte aux talents. » Nous sommes déjà très proches de ce qui sera écrit vingt ans plus tard !

La différence notable consiste à la suppression totale du chapitre 6 concernant les régimes politiques du XIXe siècle, voulue par l'auteur, et le non-achèvement du chapitre 7, dû à son décès.

Quant au chapitre 8, on peut remarquer qu'en 1871, Taine espérait trouver la thérapeutique appropriée au mal dont souffrait la France... Le médecin, sûr de son diagnostic, déjà convaincu de l'étiologie de la maladie, ne doutait pas une seconde, des

remèdes qu'il saurait apporter à la malade pour la guérir...S'il avait en tête ce qu'il écrirait par la suite, dans ces grandes lignes, s'il garderait sa méthode malgré le développement effectué, il saura faire preuve d'humilité avec le temps. L'idée directrice concernant le mal dont souffre la France est que celui-ci est dû à une rupture entre la société moderne et les traditions anciennes. Cette rupture se situe naturellement à la Révolution française qui a mis fin à l'ancien régime. Soixante-dix ans d'histoire chaotique, (Restauration, Monarchie de juillet, IIe République, second Empire), démontre un vice fondamental dans l'héritage de la Révolution. Il est donc indispensable de rechercher et de comprendre ce vice pour en tirer des leçons dans la société contemporaine.

En octobre 1871, il fait la découverte à la bibliothèque Richelieu du livre d'une anglaise retenue en France de 1792 à 1795, publiée à Londres en 1796 par John Gifford. Le faisant traduire, il le publie, d'abord en feuilleton dans *le Français* fin 71, puis en volume en 72, entraînant une polémique à propos de l'authenticité et l'origine de l'écrit, beaucoup l'accusant même d'en être l'auteur, dont un certain Loiret « qui croit à la Révolution comme les catholiques croient à l'Eglise »²⁶³. Afin de prouver sa bonne foi, il est obligé dans la deuxième édition, de donner la référence exacte du catalogue de la B.N.F comme il l'écrit à Alexandre Dumas : « Les personnes qui voudront consulter le texte original le trouveront à la B.N., rue de Richelieu, sous le numéro : L.B. 41-25. Il est catalogué dans le troisième volume du catalogue de l'histoire de France et il a été édité par Longman à Londres en 1797, 2 volumes in-8^e. »

Dans une lettre à Louis Dépret (1837-1905), littérateur français, il écrit le 26 juin : « J'ai fait des recherches infructueuses jusqu'ici pour savoir le nom de mon anglaise. C'est une demoiselle arrêtée avec une jeune marquise. Le conservateur d'Arras veut bien chercher pour moi sur les registres d'écrou...L'archiviste d'Amiens a qui j'avais envoyé mon livre avec toutes les indications, ne m'a pas répondu »²⁶⁴

Le livre est une suite de « petits faits », comme Taine les aime, montrant les désordres, les violences, les vols, les massacres...Taine sait bien l'effet qu'il va produire et il l'annonce dans la préface : « Il est certain qu'un français, après avoir lu ce livre, trouvera le breuvage amer ; il faut le boire cependant, car il est salutaire. Si le témoin est favorable, ce

²⁶³ Taine (H.), *op. cit.*, t.III, p. 196.

²⁶⁴ Taine (H.), *op. cit.*, t.III, p. 345.

n'est pas une raison pour l'exclure ; comme il a été témoin, qu'il a de bons yeux et qu'il est de bonne foi, il a droit de comparaître avec les autres devant les juges qui veulent savoir toute la vérité. Défalquez, si vous voulez, de son impression ce que la souffrance personnelle et l'antipathie nationale y ont pu mettre de trop dur. Mais songez que, s'il condamne, c'est parce qu'il aime avant tout la liberté, la sécurité, le règne de la loi...avec Burke, Gouverneur-Morris, Mallet du Pan, Dumont, de Genève, et tous les hommes d'expérience, il a marqué d'avance la pente fatale sur laquelle ont roulé tous les gouvernements de la Révolution. »²⁶⁵. Taine annonce dès 1872, ses opinions sur la Révolution ; six ans avant la parution du deuxième tome des *Origines*, sa conviction est faite, le reste ne sera que rhétorique.

Ayant eu à souffrir personnellement dans sa jeunesse de l'enseignement officiel, comme son échec injuste à l'agrégation, ainsi que des multiples obstacles à sa thèse de philosophie puis de littérature, il adresse des critiques sévères à l'université. Aussi, quand Emile Boutmy lui fait part de son projet élaboré avec E. Vinet, bibliothécaire à l'École des Beaux-arts, de créer une école libre destinée à former une élite dirigeante apte à prendre les rênes de la nation sur le modèle anglais, il y adhère pleinement. « Il faut être aveugle pour ne pas voir l'ignorance française derrière la folle déclaration de guerre qui nous a conduit où nous sommes...il faut créer l'élite qui, de proche en proche, donnera le ton à toute la nation. Refaire une tête au peuple, tout nous ramène à cela...Il manque en France un système de haute culture ou, si vous voulez, de confirmation libérale ; il faut l'organiser. »²⁶⁶ Cela correspond tout-à-fait à ses préoccupations. N'écrivait-il pas à ce même Boutmy en mars 1871 : « Je crois que peu de nations sont aussi remarquables par l'incapacité politique...il n'y a plus de chefs naturels...ce que j'essaie d'écrire, c'est un article en faveur du suffrage à deux degrés, afin de donner des sous-officiers à cette tourbe »²⁶⁷. Il participe pleinement à la concrétisation du projet avec l'ancien militaire Victor de Champ-Louis, le banquier Edouard André, Jules Siegfried, que ce soit pour collecter les fonds nécessaires, que pour élaborer des programmes, chercher des professeurs, résoudre les problèmes administratifs.

En septembre, ils reçoivent l'appui de F. Guizot et de Laboulaye. Le 17 octobre, Taine publie dans *les Débats* un article repris plus tard dans *Derniers essais de critique*

²⁶⁵ Taine (H.), *Une Anglaise témoin de la Révolution française*, Préface de 1872, rééd. , Paris, Editions Jacqueline Chambon, 2006.

²⁶⁶ Boutmy (E.), cité par Pierre Rain, *l'École libre des sciences politiques*, Paris, Fondation sc. po., 1963, p.4.

²⁶⁷ Taine (H.), op. cit., t.III, p.54.

et d'histoire, ou il justifie son engagement et expose le détail de l'enseignement prévu.²⁶⁸

Chaque cours y est détaillé et il est évident que ces cours correspondent tout à fait à ses préoccupations :

1). Limites et communications naturelles des races, des langues et des religions dans les principaux états.

2). Antécédents et conditions des traités conclus entre les grands Etats depuis la paix de Westphalie.

3). Travail et richesse.

4). Histoire des variations et des progrès des théories d'économie politique depuis Adam Smith.

5). Finances.

6). Droit comparé.

7). De l'administration. Taine fait ce commentaire : « Il est très bon de décentraliser la France ; mais pour concevoir les conditions du problème, il faut au préalable savoir exactement, outre l'état des pays dans lesquels la centralisation est moindre, l'histoire détaillée de notre administration locale et centrale en 1791, sous le Directoire, sous le premier Empire, sous la Restauration, sous le roi Louis-Philippe et jusqu'à nos jours. »²⁶⁹

8). Histoire comparée de l'organisation militaire chez les principaux peuples depuis Frédéric II.

9). Etude comparée des constitutions politiques en vigueur depuis la fondation de la République américaine en 1776.

10). Histoire des théories contemporaines relatives à l'organisation des sociétés. Taine précise : « l'enseignement doit être surtout historique ; il ne s'agit point de professer une doctrine, mais de faire connaître des doctrines, et le premier devoir du maître est de ramener son cours à n'être qu'une source d'information. »²⁷⁰ Certes, Taine affirme ne vouloir privilégier aucune doctrine, mais il affiche clairement la ligne défendue : « Il est bon de connaître ses adversaires, leur mobile, leur principe et leur puissance. Depuis Baboeuf jusqu'à Saint-Simon et Fourier, depuis Proudhon, Louis Blanc et Gabet jusqu'à l'Internationale, plusieurs sortes de milléniums ont été construites sur le papier, et nous savons quels ravages

²⁶⁸ Taine (H.), *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1894, p.77.

²⁶⁹ Taine (H.), *op. cit.*, p.91.

²⁷⁰ Taine (H.), *op. cit.*, p.95.

ils font dans des cerveaux incultes conduits par des cerveaux demi-cultivés. »²⁷¹ A côté de ces rêveurs, selon ses propres termes, il préfère discuter de théories « soutenables ou du moins discutables » des Bonald, Maistre, Laboulaye, Paradol, Guizot, Le Play...

On ne peut manquer de faire le rapprochement entre ce projet de cours et le premier plan élaboré pour *les Origines*. Ce livre ne représente-il pas, dans l'esprit de Taine, le manuel destiné aux futurs gouvernants de la République ? L'école ouvre le 10 janvier 1872 et Taine y prononce le discours inaugural expliquant l'esprit présidant à cette fondation, son caractère indépendant, son originalité, son but déclaré, son financement assuré par des fonds privés, ce qui ne peut que déplaire fortement à un certain nombre d'hommes politiques attachés à l'enseignement officiel. Quinze chaires sont prévues mais l'école ne compte que 89 étudiants pour six professeurs à l'ouverture : MM. Dunoyer, économiste (âgé de 80 ans...), Levasseur, Paul Janet, Albert Sorel, Paul Leroy-Beaulieu, Gaidoz. Taine fera partie du conseil d'administration jusqu'à sa mort et la B.N. conserve les carnets de notes des cours qu'il a suivi : Le cours de droit civil comparé d'Ernest Glaision dans les années 1874-1875, le cours de droit constitutionnel comparé d'Emile Boutmy en 1875-1876 et le cours d'histoire diplomatique depuis 1789 d'Albert Sorel.²⁷² Le fils de ce dernier, dans un article paru en 1913, écrit que c'est sur la recommandation de Taine que Boutmy choisit Sorel pour occuper la chaire d'histoire diplomatique : « Taine le sauva...et lui dit, après trois leçons : Vous avez trouvé votre vocation, vous êtes un professeur ! »²⁷³ E. Boutmy lui rendra un hommage vibrant dans l'essai qu'il lui consacrera : « Dans nos séances, Taine ne se prononçait pas volontiers ; il interrogeait, demandait des explications, il nous obligeait par-là à nous mieux rendre compte de nos fins et de nos moyens. Les questions, posées avec suite et méthode, faisaient peu à peu la lumière et valaient des conseils. Ses conseils, quand il lui arrivait d'en donner, portaient sur les vues maîtresses qui sont le point de départ de l'action ; l'action une fois engagée, il ne s'appliquait qu'à soutenir l'homme chargé de l'exécution, à lui donner confiance ; il évitait de le troubler par des objections de détail. Jamais esprit nourri de contemplation n'eut un sentiment plus vif des nécessités d'une œuvre pratique »²⁷⁴. En 1896, l'école va compter 40

²⁷¹ Taine (H.), op. cit., p.94.

²⁷² Fonds Taine, B.N., carton 29.

²⁷³ Sorel (A.E.), *Revue des deux mondes*, mars 1913, p. 413.

²⁷⁴ Boutmy (E.), *Taine, Scherer, Laboulaye*, Paris, Colin, 1901, p.34.

professeurs et 10 maîtres de conférences pour 558 étudiants, ce qui démontre le succès de l'entreprise.

S'il est une preuve de son engagement sur la scène politique, et son appui à E. Boutmy en est déjà une, son article donné au *Temps* à l'automne 1871, puis publié en brochure à la fin de l'année, en est une autre. *Du suffrage universel et de la manière de voter*, expose ses idées en matière d'élections qui n'évolueront pas dans les années suivantes, au contraire. A défaut de revenir sur le principe, ce qu'il regrette, il conviendrait de l'emménager et de le simplifier. Il préconise la suppression du scrutin de liste qu'il compare à un orgue de Barbarie. « A première vue, il est facile d'en jouer, il suffit de tourner la manivelle. Mais si l'instrument est placé trop haut, la main de l'électeur ne l'atteint pas et se décourage. » Il faut un retour définitif au scrutin d'arrondissement, le seul à ses yeux qui se rapproche des électeurs, ceux-ci devant élire des délégués dans leur commune ou quartier qui se réuniraient avec les candidats pour se faire une opinion et prononceraient au nom de leur mandat un choix définitif sur ces candidats. « Dans les cercles petits et moyens, c'est-à-dire dans presque toute la France, un aventurier, un faiseur, un homme de réputation douteuse, un simple bavard arrive rarement au conseil municipal ; il est vérifié, pesé par toutes les mains ; on conteste son aloi, on trouve son poids trop léger. Ce cultivateur, ce villageois, si peu renseigné quand il s'agit de personnages lointains et d'affaires générales, est très bien informé quand il s'agit de ses voisins et des intérêts locaux »²⁷⁵ Taine reconnaît à la masse électorale le jugement du bon sens pour les affaires locales qui fait élire le notable mais dont le choix est beaucoup plus contestable quand il s'agit de la députation. Ce scrutin à deux degrés permettrait en fait d'écarter « la masse ignorante » du scrutin direct. Le 2 décembre 1871, et cette date ne doit pas être une coïncidence, *le Temps* écrit : « Nous ne voyons rien à reprendre à la critique si judicieuse et si pénétrante de M.Taine ; le suffrage universel est plein de défauts, mais il faut le supporter ; il faut vivre avec lui tel qu'il existe actuellement. En droit électoral, ce qui est une fois concédé ne peut être repris, ni modifié. Toute restriction, toute modification, créerait un risque révolutionnaire, et serait plus dangereux que les dangers qu'elles seraient sensées conjurer. »²⁷⁶ L'hiver suivant, une commission « des trente »

²⁷⁵ Taine (H.), « Du suffrage universel et de la manière de voter », *Le Temps*, 12 novembre 1871.

²⁷⁶ Renouvier (C.), « A propos du suffrage universel », *Le Temps*, 2 décembre 1871.

s'interroge sur l'idée de Taine dans le but de canaliser le suffrage universel et diriger le corps électoral sans sembler le contraindre, est présidée par A.Lefevre-Portalis. Ses travaux resteront lettre morte.

Sa correspondance révèle des préoccupations qui auraient été impensables avant 1870 : Dans une lettre adressée au directeur du *Temps*, il préconise de « donner nos journaux après que nous les avons vus. Chacun de nous reçoit le sien, celui qu'il juge le plus sensé, le plus instructif et le plus honnête ; rien ne l'empêche, après en avoir profité, d'en faire profiter autrui. Vous tenez à vos opinions, vous souhaitez qu'elles recrutent le plus de sympathies qu'il se pourra ; par conséquent, faites de la propagande autour de vous... ». ²⁷⁷ Il a en effet remarqué que les « journaux rouges » bénéficient d'une très bonne diffusion et que par-là, les idées « radicales » se répandent facilement, il faut donc les contrer. Autre initiative dans ce même nouvel esprit engagé, il expose ses idées sur le moyen de payer les contributions de guerre à l'Allemagne grâce à une contribution volontaire destinée « à amortir la dette contractée envers les Prussiens. » ²⁷⁸

Du suffrage universel et de la manière de voter ne sera pas oublié, car 18 ans plus tard, à la suite d'un article de M.Pessard dans la *Revue* sur le suffrage universel, N.Pierson, dans la *Revue bleue*, publie un texte intitulé : *M. Taine et le suffrage universel*. L'auteur reconnaît à Taine un mérite certain de « devancer l'œuvre de la Chambre de 1885 », et d'avoir compris que les électeurs font des choix beaucoup plus avisés quand il s'agit d'élections locales alors qu'ils manquent de connaissances suffisantes pour le scrutin de liste aux élections législatives. Pierson dénonce la démagogie des candidats qui faussent le jugement du citoyen ne possédant pas la clef d'un choix réfléchi. « Le bulletin électoral est chose grave entre toutes. Pour être digne de le déposer dans l'urne sans remords et sans regrets, avec la certitude de ne point se tromper, M.Taine a voulu se remettre à l'école et réapprendre l'histoire. » ²⁷⁹

Ces quelques initiatives sont la preuve d'un changement radical dans le comportement de Taine. S'il ne s'engage pas véritablement dans la vie politique, il la suit de très près et la république conservatrice ou plutôt la monarchie républicaine lui convient, à partir du moment où elle éloigne le danger bonapartiste ou radical : « J'ai donc un

²⁷⁷ Taine (H.), *op. cit.*, t.III, p.182.

²⁷⁸ Taine (H.), « lettre au directeur des *Débats*, 9 février 1872 », *Vie et correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 186.

²⁷⁹ Pierson (N.), « M. Taine et le suffrage universel », *Revue bleue*, 19 octobre 1889, p. 505-507.

commencement d'espérance ; en somme, les deux ennemis sont chez nous les rouges et les bonapartistes. »²⁸⁰ Les premiers pas du régime le rassurent, bien qu'il soit méfiant de Thiers en tant qu'homme : « Il est presque roi constitutionnel. L'inconvénient, c'est son caractère impatient, impérieux, sa conviction qu'il a toujours raison en tout. »²⁸¹ Pendant toute l'année 1872, il s'inquiète de la menace bonapartiste et plus encore de la montée du radicalisme et du cléricalisme qui ne laissent pas de choix au libéral qu'il demeure profondément. En novembre de la même année, dans un article consacré à l'école de sciences politiques, pour en faire un premier bilan et justifier son engagement, il plaide ardemment pour un renouvellement de l'élite dirigeante afin de ne pas retomber dans les erreurs du passé : « Voici la troisième fois depuis quatre-vingt ans que nous sommes jetés à l'eau à l'improviste, ne sachant pas nager. Deux fois, nous nous sommes presque noyés ; et la perche à laquelle nous nous sommes accrochés alors n'était pas bonne ; tachons d'aider et d'encourager ceux qu'aujourd'hui, librement, d'eux-mêmes, établissent dans un coin une école de natation. »²⁸²

L'apparition indirecte de Taine sur la scène politique se concrétise le 16 décembre 1872, quand Naquet, pour illustrer son propos : « la moralité, le mérite et le démérite sont des faits d'organisation et qu'il n'y a pas plus de démérite à être pervers qu'à être borgne ou bossu » le cite pour prétendre que « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre » trouvé dans *L'histoire de la littérature anglaise*, dit la même chose. Dans une lettre aux *Débats*, le 19, il souligne qu'il n'a pas été compris, que cette phrase signifiait « que les dispositions morales, qualités ou talents de toute espèce, tels que nous les constatons à première vue, ont pour cause d'autres dispositions morales plus simples et plus faciles à démêler » et terminant par « un bossu n'est pas reçu dans l'armée, un pervers qui pratique doit être exclu de la société libre. »²⁸³ Bourde involontaire ou pas, M. Naquet est bossu... Cette phrase, « le vice et la vertu... » va rester célèbre, puisque E. Zola la reprendra en épigraphe de *Thérèse Raquin*, afin de montrer sa dette intellectuelle envers H. Taine.

La république de l'ordre moral ne correspond-il pas au régime souhaité par Taine, tel qu'il développera dans le tome III de *la Révolution* quelques années plus tard ?

²⁸⁰ Taine (H.), « Lettre à John Durand le 29 novembre 1871 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p.174.

²⁸¹ Taine (H.), « Lettre à sa femme, le 7 septembre 1871 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p. 171

²⁸² Taine (H.), *Journal des Débats*, 10 novembre 1872.

²⁸³ Taine (H.), « Lettre au directeur des *Débats*, 19 décembre 1872 », *Vie et correspondance*, t.III, p.213.

« Ce qui maintient une société politique, c'est le respect de ses membres les uns pour les autres, en particulier, le respect des gouvernés pour les gouvernants et des gouvernants pour les gouvernés, par suite des habitudes de confiance mutuelle ; chez les gouvernés, la certitude que les gouvernants n'attaqueront pas les droits privés ; chez les gouvernants, la certitude fondée que les gouvernés n'assailiront pas les pouvoirs publics ; chez les uns et chez les autres, la reconnaissance intérieure que ces droits plus ou moins larges ou restreints, sont inviolables, que ces pouvoirs plus ou moins amples ou limités sont légitimes ; enfin la persuasion qu'en cas de conflit le procès sera conduit selon les formes admises par la loi ou par l'usage, que pendant le débat le plus fort n'abusera pas de sa force et que les débats clos, le gagnant n'écrasera pas tout à fait le perdant. »²⁸⁴

Dans une lettre adressée à Mme Taine, le 26 mai 1873, il commente la chute de Thiers et son remplacement par le tandem formé par Mac-Mahon et de Broglie, redit son hostilité au suffrage universel, pour lui source de tous les maux et proclame son attachement au centre droit : « Si j'étais député de la majorité, je proclamerais tout de suite et très haut la République, et sous ce couvert, je marcherais droit. »²⁸⁵ Il estime que le gouvernement de Broglie risque, dans une dérive ultramontaine, d'échouer sur la question du pape et de l'Italie. Se méfiant de la droite conservatrice et cléricale (ce sera une constante jusqu'à sa mort) il refuse de se rallier au Duc de Bordeaux, le jugeant trop imprégné de son « éducation cléricale. » Cela dit, il s'accommode très bien du régime d'ordre moral, comme il s'est accommodé de l'Empire, à la différence que le libéral qu'il était est devenu de plus en plus conservateur. C'est tout l'échiquier politique qui a bougé dans ses lignes par une translation vers la gauche, le « libéral » de l'Empire devenant le « conservateur » sous la république d'ordre moral, et Taine ne fait pas exception. De plus, sur le plan personnel, il a subi un changement radical de statut social par son mariage avec la fille d'un grand bourgeois en 1868, qui, combiné avec la reconnaissance intellectuelle de ses pairs, en fait une figure de la bourgeoisie parisienne bien éloignée du penseur rebelle du début des années 60.

²⁸⁴ Taine (H.), *la Révolution*, t.III, Paris, Hachette, 12^e édition, 1992, p.629.

²⁸⁵ Taine (H.), *op.cit.*, t.III, p.225.

Cette fameuse évolution du libéralisme au conservatisme qui fait débat chez tous ceux qui ont réfléchi à cet infléchissement, ne se situe certainement pas brutalement en 1870, sous l'effet conjugué de la défaite et de la commune, comme il est dit trop souvent, ni même en 1868, date de son mariage avec un « beau parti », mais au moment de sa rupture avec Elise de Krinitz en 1864, qui marque un véritable bouleversement chez lui, non seulement dans sa vie personnelle et sociale mais aussi dans ses opinions politiques. Cette femme de nationalité allemande, très cultivée, a beaucoup apporté à Taine et il est très dommage que toute sa correspondance avec son ancienne maîtresse aie été éliminée par sa femme après sa mort, nous privant de renseignements précieux sur cet apport intellectuel. Nous savons que c'est pendant cette liaison que Taine s'est essayé au roman avec *Etienne Mayran*, plus ou moins autobiographique, à la manière de Stendhal, qui est restée inachevée. Il a été publié en 1910, à l'instigation de P. Bourget qui l'a préfacé. E. de Krinitz, sous le pseudonyme de Camille Selden avait écrit un roman auquel Taine avait plus ou moins collaboré, si on en croit F. Leger : *Daniel Vlady*. La seule allusion de Taine à C.Selden que nous possédons se trouve dans une lettre destinée à Marc Monnier en 1873 et non expurgée par Mme Taine, à propos de Heine. C.Selden avait été, avant de rencontrer Taine, la secrétaire et le dernier amour platonique (?) de Heine. C'est elle qui avait traduit la biographie de Heine écrite par un anglais, W.Stigaud. Taine écrit : « Le traducteur serait une personne qui a connu intimement Heine pendant les deux dernières années de sa vie, qui est allemande, qui a vécu en Angleterre et en Italie, bref Camille Selden, dont vous connaissez sans doute le très beau roman (*Daniel Vlady*) et qui est un excellent écrivain français. »²⁸⁶ Il faut lire à travers les lignes pour y déceler un indice quelconque d'intimité. Le Taine « bohème » du début des années 60, vivant exclusivement pour et par les lettres, soutenu et accompagné par Camille Selden, s'est mué en un bourgeois soucieux de son confort et de sa respectabilité. Les *Débats* ont publié à quatre reprises des critiques de Taine sur le travail de Camille Selden : *Daniel Vlady* le 2 août 1862, *L'esprit des femmes de notre temps* le 26 janvier 1865, *Mendelssohn et la musique allemande* le 4 mars 1867, et *L'esprit moderne en Allemagne* le 7 février 1869. Le Taine père de famille, doté d'une position sociale élevée, âgé de 45 ans, aspire avant tout à conserver ses avantages et n'est plus l'homme jeune des dîners Magny qui refaisait le monde avec ses amis. La France des années 1870 n'est plus celle des années 1860, Taine non plus. On pourrait lui appliquer le jugement qu'il donne sur George Sand dans un article des *Débats* de 1876 qui

²⁸⁶ Taine (H.), « Lettre à Marc Monnier le 25 décembre 1875 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p.291.

résume parfaitement son évolution personnelle : « Après une période de révoltes et d'orages, elle est entrée dans la voie droite et grande qui est celle de Goethe et de tous les esprits véritablement bienfaisants. Par la pratique de la vie et par l'étude des sciences, elle est arrivée au calme, elle a compris et loué le travail, le bon sens, la raison, la société, la famille, le mariage, toutes les choses utiles, salutaires ou nécessaires. Sans rien rabattre de son idéal, elle s'est réconciliée avec le train courant du monde et n'a plus songé qu'à l'améliorer sans le bouleverser. On ferait une belle histoire de cette évolution graduelle et naturelle, sincère et progressive, déterminée toute entière par le seul effet de l'observation assidue, jointe au travail intérieur d'un esprit loyal et sain. »²⁸⁷ Il s'agit pratiquement d'un autoportrait...

Mais en 1873, Taine n'a pas d'état d'âme : « Mon impression politique se fortifie de plus en plus. Malgré les sottises et l'intolérance cléricale de la droite, le gouvernement actuel vaut mieux que celui de M. Thiers...En somme, le gouvernement le plus passable est celui qui est aux mains des plus capables et des plus honnêtes, c'est à dire la haute classe, bourgeoisie et noblesse. Si cette haute classe est médiocre et même bête sur certains points, cela est fâcheux, mais nous n'avons pas mieux. »²⁸⁸

A partir du plan initial que nous avons cité et des recherches qu'il mène aux archives ainsi que les lectures de mémoires que nous détaillerons plus loin, Taine décide rapidement de faire deux (lettre à son beau-père en octobre 1871) puis trois volumes : *Ancien régime, Révolution, Régime moderne*. Il est à remarquer que ce découpage décidé en 1871 ne variera pas jusqu'au terme de l'œuvre bien que ses notes des années 1871-1872 conservées à la B.N. montrent qu'il comptait traiter de la Restauration et de la Monarchie de juillet, auxquelles il ne renoncera qu'en 1885 devant l'ampleur de la tâche et peut-être aussi devant les nouvelles polémiques qui ne manqueraient d'être soulevées...Contrairement à ses idées exposées dans son étude sur Carlyle dans *l'Idéalisme anglais en 1864*, il n'a plus de sympathie plus ou moins avouée vis à vis de la Révolution française. Travaillant sur le XVIIIe siècle et ses penseurs, il dit : « Voltaire, Montesquieu et Rousseau. Ce sont bien des grands inventeurs, des génies ; quelle distance entre eux et les tristes demi-sots, demi-fous de la Révolution. »²⁸⁹

²⁸⁷ Taine (H.), « George Sand », *Journal des débats*, 2 juillet 1876.

²⁸⁸ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 28 juin 1873 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p.273.

²⁸⁹ Taine (H.), « Lettre à sa femme le 31 mars 1872 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p.198.

Les années 1872-1873 vont entièrement être consacrées à la recherche de documents. De par son immense culture littéraire, il possède de solides connaissances sur l'ancien régime et en a acquis la conviction que l'état actuel n'est que la conséquence de l'état passé. Cette filiation est, pour lui, évidente : « Le rétablissement de l'autorité royale et la réorganisation du catholicisme en 1660 aboutit à la monarchie absolue de Louis XIV et à l'état centralisateur. » Sa dette envers Tocqueville est patente, bien qu'il tempère son admiration en privé. « J'ai beau admirer Tocqueville, je trouve qu'il reste trop habituellement dans l'abstrait. »²⁹⁰ Il lui reconnaît une compétence incomparable : « Nous avons dans les ouvrages de M. de Tocqueville la meilleure description de l'ancien régime chez nous et de la république démocratique aux Etats unis. »²⁹¹ Il le citera d'ailleurs abondamment dans *les Origines* (39 fois !). Pour exemple, à propos de l'administration locale : « Il a développé ce point avec une force et une profondeur admirable. »²⁹² ; ou encore, sur la centralisation administrative : « Cette vérité capitale a été établie par M. de Tocqueville avec une perspicacité supérieure. »²⁹³ Il rejoint Tocqueville sur de nombreux points. Méfiance de la notion d'égalité, danger du suffrage universel, défiance envers la centralisation administrative, regret de l'uniformité croissante des individus et isolement des groupes, constatation de l'absence de liberté politique. L'un et l'autre, conscients des maux engendrés par l'égalité prêchent pour la liberté d'association et la préservation des sociétés locales. Par contre ils diffèrent notablement sur l'idée démocratique, Taine y étant hostile. Il s'en explique longuement au fil des pages des *Origines*, la démocratie étant, pour lui, source de tous les dangers et en particulier, du danger totalitaire. Les liens de Tocqueville avec Guizot dont il a suivi les cours en 1828-1829, et avec Royer-Collard ne sont pas étrangers à la réflexion que Taine poursuit sur les doctrinaires. Les rapports amicaux unissant Taine à Guizot et au fils de celui-ci, Guillaume, renforcent cette communauté de pensée, comme l'amitié de jeunesse qui lie Taine à Prevost-Paradol, orléaniste convaincu cherchant à conserver l'esprit des doctrinaires adapté aux problèmes posés par la République.

Les cartons 17 et 18 du Fonds Taine à la B.N. contiennent 497 feuillets de notes collectées sur l'ancien régime. Si on y retrouve les travaux des historiens que nous avons

²⁹⁰ Taine (H.), « lettre à A. de Boislisle le 26 juillet 1874 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p. 264.

²⁹¹ Taine (H.), *Journal des débats*, 17 octobre 1871.

²⁹² Taine (H.), *L'ancien régime*, Paris, Hachette, 1887, quinzième édition, p.47, note 3.

²⁹³ Taine (H.), *op. cit.*, p.100, note 1.

déjà cités dans le premier chapitre, le nombre des Mémoires collectés pour *L'ancien régime* est incomparablement plus élevé que dans les autres cartons consacrés à la Révolution. On y retrouve, par exemple, les noms de Mme de Genlis, citée 20 fois dans *L'Ancien régime*, la Baronne d'Oberkirch et ses *Mémoires sur la cour de Louis XIV et la société française avant 1789*, ceux de d'Argenson, de Bouillé, Beugnot, de Mme de Campan pour *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*, du Duc de Lévis...Autant de textes à la rigueur douteuse mais dont Taine se sert sans arrière-pensée pour décrire l'art de vivre au XVIIIe siècle. Il y cherche plus l'esprit du siècle que la précision absolue. Il relève également les écrits des philosophes et des savants des 17 et 18^e siècles, Buffon, Voltaire, Condorcet, Montesquieu, Condillac, Descartes, Rousseau, Helvetius, Diderot, tous étudiés sans hiérarchie ni méthode apparente mais faisant l'objet de notes de bas de pages dans son ouvrage. Bien-sûr, tous les ouvrages de Rousseau sont commentés de manière critique pour développer une argumentation qui se veut implacable. Il travaille également sur les *Voyages en France* d'Arthur Young, cités très souvent, ou *Tableau de Paris* de S. Mercier...Beaucoup de documents sont collectés aux Archives avec des références relevées qui se veulent précises et qui, comportant inévitablement quelques erreurs, permettront aux critiques de les lui reprocher.

Quelques commentaires sont écrits en marge des notes, phrases courtes, réflexions instantanées à leur lecture, comme par exemple à celle des cahiers des doléances, curieusement escamotés dans le texte définitif et qui disent : « Féodalité, le plus grand fléau du peuple...Ordonnent le rachat des droits féodaux... Plusieurs demandent que plusieurs droits soient abolis sans indemnité... »²⁹⁴

Le choix des documents utilisés montre l'orientation qu'il souhaite donner à sa définition de « l'esprit classique » et son désir de montrer la transformation de l'homme du monde en une sorte de juge littéraire ou d'apprenti philosophe. Les travaux sur la société du XVIIIe siècle de Victor Cousin lui sont une aide précieuse comme *De la littérature* de Mme de Staël. Enfin, l'influence de Sainte-Beuve dont il systématise toutes les études sur les auteurs classiques est primordiale : « *L'histoire de Port-Royal* a cela de particulier, qu'elle est une grande histoire de psychologie ; elle est faite avec des portraits d'individus, portraits multipliés et changeants comme l'individu lui-même, sans cesse repris et retouchés avec une fertilité d'observation inépuisable, avec une conscience, une délicatesse, une minutie, une

²⁹⁴ Taine (H.), *Notes*, BNF, Fonds Taine, carton 18, f. 450.

sympathie d'historien que personne n'a surpassé.. Il y a peu d'ouvrages qui soient aussi riches, aussi plein de faits, aussi instructifs dans la littérature contemporaine. »²⁹⁵

Taine avait lui-même écrit sur le XVIIe siècle dans un article consacré à Racine dont il résume le classicisme : « Considérez la raison oratoire à l'œuvre ; à quoi s'attache-t-elle d'abord ? Au plan, Quand Racine avait composé le sien, il disait : « Ma tragédie est faite. » La raison oratoire en ce siècle, s'est surtout employée à déduire les suites d'une qualité pure ; car son propre est de développer les idées générales, et ses poètes les ont mises en scènes, comme ses prosateurs en portraits. » Dans cet article il cherche à démontrer la continuité entre les classiques et les auteurs contemporains, entre Racine et Hugo, la continuité de l'esprit classique dont il fait la particularité du caractère français.

Ses notes de travail de ces années 1872-1873 l'attestent, sa correspondance aussi, il a déjà en tête ce qu'il va s'employer à démontrer tout au long de son entreprise. Il n'y aura aucune évolution, aucun revirement, aucune inflexion au fur et à mesure des différents volumes des *Origines*. Si les lecteurs peuvent avoir l'impression qu'il a évolué entre *L'Ancien régime* et *La Révolution*, que ses jugements sur la monarchie, le clergé, les révolutionnaires ont varié, c'est une illusion. Ses convictions sont faites dès le départ et ses recherches sont orientées dans ce sens. Il veut, avant toute chose, remettre en cause l'évangile révolutionnaire qui est au service d'une République dont il se méfie et la préserver d'une évolution radicale. « Trente ans après, la légende s'est faite aussi fausse que la Révolution avait été funeste. En politique et en morale, nous ne jugeons que d'après nos passions et nos intérêts du moment et nous ne croyons que ce qu'il nous est agréable de croire. »²⁹⁶ Dans une lettre de 1872, F. Guizot l'encourage, considérant qu'il a toutes les qualités pour mener à bien son travail : « Ce dont je suis charmé aussi, c'est que vous vous occupiez d'études politiques. Vous avez l'esprit droit, ferme, élevé et aussi honnête, aussi indépendant que votre caractère. Je ne sais s'il vous arrivera d'être un acteur politique mais

²⁹⁵ Taine (H.), « Sainte-Beuve », *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1894, p. 56-57.

²⁹⁶ Taine (H.), « Lettre à sa femme le 9 août 1872 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p.204.

vous êtes certainement un spectateur politique de premier ordre. Les spectateurs sont les juges. »²⁹⁷

En dehors de ses recherches documentaires, il rédige des notes sur des sujets concrets qui lui serviront à servir de canevas à sa démonstration. Par exemple, il résume, selon lui les caractéristiques de la France en trois points : «

1). Disparition, depuis la monarchie de Louis XI jusqu'à l'Empire de toutes les sociétés semi-indépendantes qui réunissaient les individus en leur fournissant occupation et dévouement. D'où le repli de l'individu sur lui-même et les siens, ennui, égoïsme, indifférence aux affaires publiques. En même temps, concentration à Paris à la fois de tous les ambitieux actifs et hommes supérieurs et tous les ratés et avides à la base des troubles révolutionnaires.

2). La propriété terrienne aux mains de 5 000 000 de propriétaires terriens. Ce qui est un grand bien ; en effet cela produit la sécurité pour le petit travailleur, l'excitation à travailler, l'excitation à économiser, l'habitude à se suffire à soi-même.

3). Caractéristique du siècle : le règne de la science, mais sous des formes inférieures inexactes dès 89 et chez les socialistes. »²⁹⁸

Dans une autre note, il définit le caractère français. Il juge le Français avant tout « excitable, émotif, en cela tout à fait femme », mais ayant de l'esprit engendrant « l'agréable comme idéal, peu religieux, léger, frivole, mais sociable. » C'est un peu l'inventaire stéréotypé puisé dans la littérature du XVIIIe siècle.

En fait, toutes ses idées couchées en notes préparatoires pour l'écriture des *Origines* sont exposées bien en amont dans ses œuvres antérieures. Entre le 14 juin 1855 et le 9 octobre 1856, Taine rédige une série d'articles destinés à discréditer l'enseignement de Victor Cousin qui paraissent en feuilleton dans la *Revue de l'instruction publique* éditée par Hachette. Ces articles seront réunis en volume en 1857 dans la première édition des *Philosophes français du XIXe siècle* que Jules Simon juge « le plus brillant, le plus spirituel, le plus profond et le plus malveillant des livres. » A travers cette attaque en règle contre l'école

²⁹⁷ F. Guizot à H. Taine, B.N.F. fonds Taine.

²⁹⁸ Taine (H.), *op. cit.*, t. III, p.300-301.

philosophique officielle, il livre des réflexions qui seront les siennes dans les années 70. Par exemple, à propos de la noblesse, il écrit : « C'est une aristocratie qui, perdant son indépendance et quittant la vie guerrière, devient une cour servile et fière sous la main d'un maître. »²⁹⁹ Mais aussi, il développe la thèse qui va devenir essentielle dans sa démonstration sur les causes intellectuelles de la révolution : « Rousseau se leva, autorisa le sentiment, consacrant l'idéal, proclamant l'invisible et la moitié du public suivit. »³⁰⁰ Toute sa théorie sur l'esprit révolutionnaire qui est le fruit de l'esprit classique lié à l'esprit philosophique du XVIIIe siècle est déjà élaborée vingt ans avant les *Origines*.

De même, dans *Essai de critique et d'histoire* publié en 1858, les lignes consacrées aux *Mémoires* de Saint-Simon sont déjà un réquisitoire contre une aristocratie composée de : « petits despotes épais, ils n'ont songé qu'à conserver les injustes honneurs et les injustes profits du despotisme ; faibles et nuisibles d'abord, ils sont restés nuisibles autant que faibles ; dispersés et impopulaires, égoïstes contre leurs égaux, égoïstes contre leurs inférieurs, ils n'ont point trouvé d'appui ni en eux-mêmes ni dans la nation. »³⁰¹ Il traite le clergé de « corps de fonctionnaires », la monarchie de « souvenir d'histoire. » Tout *L'Ancien régime* est là, mais aussi *La Révolution*, l'abstraction qui déteint chez Sieyès, la centralisation administrative, la concentration populaire potentiellement insurrectionnelle à Paris...autant de thèmes qui seront repris abondamment...

En 1861, dans son *Etude sur Carlyle*, bien qu'il dise que Carlyle juge mal la révolution et ne comprend pas le caractère français, plus de dix ans avant d'écrire sur la révolution, il dit déjà : « A quoi pouvait aboutir une jacquerie de paysans abrutis, lâchés par des raisonneurs athées...Ces furieux, ces ouvriers, ces jacques sans pain, sans habits, se battaient à la frontière pour des intérêts humanitaires et des principes abstraits. »³⁰²

En 1861 encore, dans le *Journal des débats* du 3 septembre, paraît un article consacré à Jefferson, où il expose sa vision de l'œuvre de la Constituante et de ses membres « diseurs, graveux, sensibles » qui auraient dû arrêter de siéger après avoir

²⁹⁹ Taine(H.), *Les philosophes classiques du XIXe siècle en France*, Paris, Hachette, 7^e édition, 1895, p. 115.

³⁰⁰ Taine (H.), *op. cit.*, p.296.

³⁰¹ Taine (H.), *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 15^e édition, 1920, p.292.

³⁰² Taine (H.), *Etude sur Carlyle*, Paris, Germer Baillière, 1864, p. 165-166.

obtenu : « la liberté individuelle, la liberté de commerce, la liberté de presse, le jugement par jury, la représentation législative, la périodicité des réunions, le droit d'initiative, le droit exclusif de voter les taxes et d'en régler l'emploi, la responsabilité des ministres. »³⁰³ Avec le temps ils auraient eu la possibilité d'améliorer la constitution ; ils ne l'ont pas fait et cela a conduit au despotisme : d'où Robespierre. On retrouve là toute la problématique de Taine qu'il ne va cesser de développer dans les *Origines*, sorte de trame sur laquelle viendra se greffer la méthode des petits faits visant à étayer sa rhétorique.

Cet article sera repris dans *Nouveaux essais de critique et d'histoire* publié en 1864 où figure un autre article sur Racine, paru auparavant dans le *Journal de débats* de juillet 1854 et qui reprend ses idées sur la société du XVIIIe siècle et sur l'esprit classique : « Le roi au XVIIIe : il se croit possesseur de son peuple, comme un particulier possesseur de sa terre »³⁰⁴ et aussi : « ce que la société développe dans l'homme, c'est la finesse ; elle fait des délicats, c'est son mérite et son tort... comment des gens ainsi élevés supporteraient les excès du drame ! »³⁰⁵

Ces quatre publications s'échelonnent dans le temps entre 1857 et 1864 et démontrent, sans l'ombre d'un doute, que Taine contrairement à ce qu'il affirme dans la préface de *L'ancien régime*, a des convictions et des idées bien établies avant de se lancer dans ses recherches. Ce n'est pas ce qu'il a découvert qui lui a donné de nouvelles certitudes, elles étaient présentes depuis fort longtemps dans son esprit et n'ont fait que les renforcer. On en a la preuve dans une lettre écrite en 1861 à son ami de Suckau, dans laquelle il parle d'études qu'il fait sur le XIXe siècle : « Je prends des notes...cela fera peut-être une France contemporaine ; mais j'ai peur de mes notes, elles sont peu patriotiques, point gaies et encore moins respectueuses. »³⁰⁶

Taine utilise donc le terme « France contemporaine » à propos d'un ouvrage possible des années avant la Commune, qui aurait, si on croit ses détracteurs, été

³⁰³ Taine (H.), *Journal des Débats*, 3 septembre 1861.

³⁰⁴ Taine (H.), *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 6^e édition, 1896, p. 131.

³⁰⁵ Taine (H.), *op. cit.*, p. 138.

³⁰⁶ Taine (H.), *op. cit.*, t. II, p.222.

l'élément déclencheur des *Origines*. Non seulement il utilise le terme, mais il a la prémonition des controverses qu'elles susciteront plus tard...

De fait, si Taine est consacré historien en 1875 au moment de la publication de *l'Ancien régime*, l'histoire était au centre de ses réflexions depuis dix-sept ans, tant sur le fond que sur la forme. La publication de ses *Lois en histoire* en 1858 reproduites par son neveu A. Chevrillon en est la parfaite illustration. La méthode suivie dans *les Origines* est celle qu'il a mise au point avant même de savoir qu'il écrirait une histoire de la Révolution française un jour.

De 1873 à 1875, tout son temps est consacré à l'écriture de *L'ancien régime* et il ne va donner que de rares articles aux *Débats* : trois essais sur Ribot, Bain et Spencer, puis trois autres sur Daudet, Ferdinand Fabre, Hector Malot. Ayant acquis une propriété en Savoie, il va y passer la plus grande partie de son temps, alternant avec Paris, et ce jusqu'à sa mort. La grande affaire de la fin de l'année 1873 est sa candidature à l'Académie française. Trois fauteuils étant vacants, ceux de MM. Lebrun, Saint-Marc Girardin et Vitet. Ses amis, dont F. Guizot, l'encouragent à se présenter, car si le fauteuil de Lebrun semble réservé à Alexandre Dumas, les deux autres leur paraissent accessibles. Il hésite, car il avait eu le déplaisir de se voir refuser, en 1864, le prix Bordin de l'Académie pour *l'Histoire de la littérature anglaise*. Bien que soutenu par Guizot et Sainte-Beuve, il était contesté par le clan catholique Dupanloup-de Falloux, qui voyait en lui l'électron libre libéral et anti-clérical, donc dangereux. N'avait-il pas eu l'honneur d'être, avec Renan, visé par une attaque de Mgr Dupanloup dans *Avertissement à la jeunesse et aux mères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de 89 à nos jours* ? Ce même Dupanloup est très clair en cette fin d'année 73 dans la réponse qu'il fait à Taine sur son attitude future, regrettant que son talent soit mis « au service d'idées que je crois subversives de tout ordre religieux, moral et social. »³⁰⁷ Sa réputation d'iconoclaste l'empêche de rallier sur son nom les voix des académiciens de gauche ou de droite ; il est inclassable, et le sait : « J'ai le malheur d'être anticlérical et anti-radical, ce qui me nuit fort. Mgr Dupanloup et M. Thiers sont contre moi. Je savais bien que j'étais hérétique en philosophie, mais il paraît de plus que j'ai des idées fausses sur la Révolution française. »³⁰⁸ Peu de chance donc d'être élu sans les voix catholiques, ce qui

³⁰⁷ Dupanloup (Mgr.), lettre à Taine le 6 décembre 1873, Fonds Taine, B.N.F.

³⁰⁸ « Lettre de Taine à la Princesse Mathilde », in Spaziani (M.), *op. cit.*, p. 45.

changera plus tard quand il se représentera en 1878, les deux premiers tomes de *La révolution* étant parus et que le regard du parti catholique aura changé...De plus, il hésite aussi entre les deux fauteuils vacants, attiré plus par celui de Saint-Marc Girardin, qu'il avait connu aux *Débats* et qui était devenu un ami, que par celui de Vitet, à ses yeux trop lié aux catholiques. A ne pas vouloir opter pour un siège, il est battu pour les deux.

En cette fin d'année 1873, il dit à son traducteur John Durand qu'il a écrit une centaine de pages de l'Ancien *régime* et pense à ce moment-là faire quatre volumes. « Le second exposera la période aiguë de la Révolution, jusqu'au 9 thermidor. J'en publierai deux à la fois. »³⁰⁹ A ce moment, le plan est pratiquement figé. Une note du fonds Taine nous donne un plan très proche du plan définitif :

1). Origine des privilèges. Clergé. Noblesse. Roi.

2). Les mœurs.

3). Les doctrines. Conception de l'homme abstrait.

Caractéristique de l'homme abstrait.

4). Les institutions. Les privilégiés de province.

Les privilégiés de la cour.

5). Les non-privilégiés et les moins-privilégiés. Peuple.

Bourgeoisie.

Curés.

Nobles de province.³¹⁰

Il est très intéressant de le comparer au plan de 1875. La première partie intègre les privilèges et les privilégiés (qui étaient en 4) en gardant leurs origines et devient : Structure de la société. La seconde ne change pas : Mœurs et caractères ; la troisième, non plus : Esprit et doctrine. Par contre la quatrième partie est consacrée à la propagation de la doctrine (puisque les institutions sont en 1). La cinquième est intitulée : Le peuple. Ce changement est capital. Dans ce chapitre, Taine va s'étendre sur la misère du peuple, ses conditions de vie catastrophiques, le poids des impôts, les jacqueries...En fait, un dernier

³⁰⁹ Taine (H.), « Lettre à J. Durand, 20 décembre 1873 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p. 256.

³¹⁰ Fonds Taine. B.N.F. carton 18.

chapitre écrit comme une préface au premier chapitre de *la Révolution* consacré à l'anarchie. La question de la bourgeoisie est escamotée. C'est vrai qu'il a effleuré le sujet à propos de la *Propagation de la doctrine*, mais il ne se livre pas à une étude de fond véritable. Il l'a escamoté volontairement, pour éviter de souligner le rôle de celle-ci dans le processus révolutionnaire et pour ne retenir que celui joué par les « ratés » et les « arrivistes » membres de la Constituante.

En juin 1874, il est au milieu du second chapitre et écrit une page par jour. Fin juillet, il se plaint de sa difficulté d'écrire sur les idées et la forme d'esprit à la veille de la Révolution : « Il s'agit de montrer que Boileau, Descartes, Lemaistre de Sacy, Corneille, Racine, Fléchier, etc., sont les ancêtres directs de Saint-Just et de Robespierre. Ce qui les retenait, c'est que le dogme monarchique et religieux était intact ; une fois ce dogme usé par ses excès et renversé par la vue scientifique du monde (Newton apporté par Voltaire) l'esprit classique a produit fatalement la théorie de l'homme naturel abstrait et le Contrat social. »³¹¹ Pendant l'hiver 1874, il avait lu son premier chapitre, *Structure de la société*, aux élèves de l'Ecole de sciences politiques et au printemps 1875, il a rédigé les trois cinquièmes de l'ouvrage. Il accepte alors l'invitation faite par l'université de Genève de faire une série de conférences sur son œuvre en cours et prévoit sept lectures pour ce qui est déjà écrit, venant de lire le troisième chapitre à nouveau à l'Ecole. A M. Monnier, instigateur de cette invitation, il délivre en quelque sorte le message politique des *Origines*. « Ma seule thèse est contre le pouvoir arbitraire et absolu, soit de la foule, soit d'un individu. Un être humain ou une collection d'êtres humains, qui est despote et ne subit pas le contre poids d'autres pouvoirs, devient toujours maléfique et fou ; et la Convention, Napoléon, ne valent pas mieux que Louis XIV. »³¹² Dans une lettre à son traducteur John Durand le 13 juillet, à propos de l'écriture de *l'Ancien régime*, il dit : « J'ai écrit plus de la moitié de mon dernier chapitre, j'espère avoir fini au milieu d'août. Je bourre ma rédaction de petits faits et de textes manuscrits. Ensuite il me restera la révision. »³¹³ Ses amis suivent son travail avec intérêt comme le fait ainsi Renan le 17 août 1875 : « On me dit que vous travaillez vigoureusement, ce qui ne m'étonne pas. J'attends votre livre avec d'autant plus d'impatience que, pendant les jours où j'ai pu lire, mais non

³¹¹ Taine (H.), « Lettre à Boutmy le 31 juillet 1874 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p.266.

³¹² Taine (H.), « Lettre à M. Monnier le 30 avril 1875 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p. 273.

³¹³ Taine (H.), *op. cit.*, t. III, p. 274.

écrire, j'ai relu d'un bout à l'autre l'histoire de M. Thiers. Je vous dirai plus tard les idées qui me sont venues. »³¹⁴

Avant de se rendre à Genève, la rédaction de *l'Ancien régime* est terminée. Déjà, il doute de l'efficacité pédagogique de son système : « Mais à quoi bon les livres ? Ce sont les intérêts qui gouvernent les hommes. Enfin, il faut faire de son mieux sans se préoccuper des conséquences. »³¹⁵ Alors que son premier volume n'est pas encore publié, Taine ne se fait aucune illusion sur la perception et la compréhension de son livre par ses futurs lecteurs. Pessimisme absolu d'un homme qui consacra les dix-huit années qui lui restent à vivre à poursuivre le travail qu'il s'est fixé, sans varier ni ses convictions ni sa méthode, sans se soucier des réactions diverses suscitées par son œuvre, animé seulement par sa détermination à vouloir prouver.

La première édition de *l'Ancien Régime* paraît chez Hachette le 9 décembre 1875. Le 11, il joint une lettre à l'envoi de son ouvrage à la Princesse Mathilde, exposant en quelque sorte sa démarche : « Je prends la liberté de vous offrir un gros volume qui paraît aujourd'hui, *l'Ancien régime*. C'est de l'histoire, non de la politique. A ce titre, vous avez toujours daigné accepter mes libertés et mon indépendance ; ne croyez pas que je veuille jamais faire de la polémique ; si des gens de parti tirent mes idées vers la droite ou vers la gauche, je n'en répons pas ; je ne suis ni ne veux être qu'un curieux. Vous m'y avez habitué et vous me l'avez permis. »³¹⁶

³¹⁴ Renan (E.), « Lettre à H. Taine le 17 août 1875 », *Correspondance*, t. II, op.cit., p. 79.

³¹⁵ Taine (H.), « Lettre à Boutmy le 8 octobre 1875 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p. 277.

³¹⁶ Taine (H.), « Lettre à la Princesse Mathilde le 11 décembre 1875 », in Spaziani (M.), *op. cit.*, p. 50.

B. Réception de l’Ancien Régime

Si Taine désire placer ce premier tome des *Origines* en dehors des réactions politiciennes, il se voudrait être à l’abri des réactions épidermiques de ses contemporains, ainsi qu’il l’exprime dans une lettre à Albert Collignon, directeur de *La vie littéraire* et que celui-ci publiera dans sa revue : « Dans un écrivain, il y a deux hommes : le premier qui s’adresse à ses contemporains, flatte leurs goûts, de plus en plus a un rôle, un étalage, une coterie, un succès ; le second qui s’adresse aux autres générations et se présente nu dans l’avenir avec ses seuls livres ; je préfère le second ; ce qui est essentiel, c’est la position durable. »³¹⁷ Ambition immense, finalement réalisée, mais qui n’évitera pas les polémiques multiples suscitées par son œuvre tant de son vivant que longtemps après sa mort.

La sortie de l’Ancien régime coïncide avec une période politique instable caractérisée par une poussée républicaine de plus nette. Les élections sénatoriales de janvier 1876 destinées à compléter les 75 sénateurs inamovibles nommés par la Chambre, donnent un équilibre entre monarchistes et républicains ; 151 pour les premiers, 149 pour les seconds. Puis, le scrutin uninominal à deux tours pour élire les députés en février-mars 1876 consacre la victoire des républicains. Avec 350 élus, ils battent largement la droite conservatrice composée de 25 légitimistes, 55 orléanistes, 75 bonapartistes. Si les monarchistes sont anéantis, la droite libérale et parlementaire perd une bataille décisive dont elle ne se relèvera pas.

Jules Simon nommé au remplacement de l’éphémère Faure se situe à la fois trop à gauche pour Mac-Mahon et trop à droite pour Gambetta. Cette situation confusionnelle va perdurer jusqu’au 16 mai 1877 quand Mac-Mahon adresse une lettre à J. Simon lui reprochant son silence à la Chambre devant les attaques de Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l’ennemi ! » Après la démission rendue inévitable de J. Simon, la mise en minorité de son remplaçant de Broglie entraîne la dissolution de la Chambre en juin et de nouvelles élections. On sait ce qu’il en adviendra, une large victoire des républicains avec 323 élus contre 208 conservateurs confirmée plus tard par des élections municipales qui aboutiront à un changement radical de la physionomie politique du sénat en janvier 1878.

³¹⁷ Taine (H.), « Lettre à A. Collignon », *La vie littéraire*, 28 octobre 1875.

Cette période de deux ans va perturber Taine. Sa correspondance en atteste. Sachant que la République est en marche et inévitable, y voyant le résultat de la suprématie du suffrage universel, il espère au moins que Gambetta, une fois aux affaires se montrera plus réaliste et responsable que dans l'opposition. Il reste persuadé que la France va voir son prestige et son rôle international diminuer encore un peu plus : « Elles (les bêtes !) Au pouvoir, nous aurons une France inférieure en Italie et à peu près au niveau de l'Espagne ; mais nous ne pouvons pas avoir mieux. »³¹⁸ Dans une lettre du 22 mai à Boutmy, il présage bien de l'évolution de la situation : « Que dites-vous de notre coup de théâtre politique ? Je comprends que M. Gambetta même sucré par J. Simon ait paru amer au Maréchal, et que, sentant l'amer à travers le sucre, il ait craché le tout. Cela le conduit à donner lui-même sa démission dans quatre mois. » Il y reprend sa critique acerbe du suffrage universel : « Même avec des préfets nouveaux, on ne manie pas aisément le suffrage universel ; c'est un énorme animal présomptueux, myope, et qui n'acceptera pas le mort ni la bride ; d'autant plus que depuis six ans, il s'est guéri, il a beaucoup mangé, il n'est plus maté ni effarouché comme en 1870. »³¹⁹ Cet épisode le renforce, si besoin est, dans son opposition absolue au suffrage universel. Si pour lui l'instinct égalitaire démocratique entraîne toujours le peuple à radicaliser son suffrage, il n'accorde pas plus de satisfecit à l'aristocratie qui, dans la situation actuelle, fait preuve de cécité politique et de démission intellectuelle. Il faut ajouter que pendant cette période indécise sur le plan politique, Taine travaille sur la Révolution et que les événements qu'il vit en direct ne peuvent que renforcer ses convictions primitives. Renan partage son inquiétude avant le vote du 14 octobre et lui écrit le 10 qu'il : « voit des nuages s'accumuler contre eux, la presse nous attaquera, soit comme cléricaux, soit comme radicaux. La pente où nous sommes depuis longtemps était fatale, mais le 16 mai en a doublé l'inclination. »³²⁰

Ce n'est pas le message contenu dans *l'Ancien régime* qui va entraîner des réactions enflammées des uns ou des autres, plus préoccupés par la situation politique indécise que par une thèse originale sur les origines de la Révolution française. Si le livre expose des thèses originales (esprit classique, philosophie du XVIIIe siècle, conditions de vie des campagnes), il reprend aussi des idées déjà défendues chez Tocqueville et qui n'ont rien

³¹⁸ Taine (H.), « Lettre à A. Denuelle le 21 mai 1877 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 22.

³¹⁹ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 26.

³²⁰ Renan (E.), Lettre à Taine le 10 octobre 1877, Fonds Taine, BNF, naf 28420.

de polémique. Victor Giraud qui voit dans *l'Ancien régime* le chef-d'œuvre de Taine, parle de « sérénité » de l'auteur face à « cette société frivole mais régulière, et qui présentait au moins les apparences de la santé et de la raison. »³²¹ Dans son *Essai sur Taine*, sans doute le livre le plus érudit paru dans les années qui suivent la mort de Taine et qui a l'aval de la famille, V. Giraud met en exergue l'influence de Tocqueville sur la pensée de celui-ci. « Il faudrait sans doute de longues pages pour démêler avec l'exactitude et la précision désirables tout ce qu'il a pu puiser d'informations, d'indications fécondes, de vues d'ensemble et de détail dans les ouvrages de Tocqueville. »³²² Comme nous l'avons dit, Taine lui-même revendique cette filiation.

La préface de *l'Ancien régime* est aussi celle des *Origines de la France contemporaine*. Ce texte résume l'ambition historique de Taine et illustre son style. Tout est dit dans ces huit pages, son humilité feinte devant les idées politiques, sa conception déterministe de l'histoire, « d'avance la nature et l'histoire ont choisi pour nous ; c'est à nous à nous accommoder à elles, car il est sûr qu'elles ne s'accommoderont pas à nous. »³²³ En disant qu'en 1849, il n'avait aucune conviction politique, il reprend là une déclaration qu'il faisait à Prévost-Paradol du temps de l'Ecole normale : « Je suis majeur depuis huit jours, et je ne vote pas, quoique je le puisse. Je m'en trouve incapable, et voici pourquoi : Je n'ai que deux opinions fermes en politique : la première est que le droit de propriété est absolu...que la propriété est un droit antérieur à l'Etat, comme la liberté individuelle...La seconde est que tous les droits politiques des citoyens se réduisent à un seul, qui est celui de consentir à la forme de gouvernement existante, soit explicitement, soit tacitement ; que, par conséquent, toutes les formes de gouvernement sont différentes en soi, et n'empruntent leur légitimité que de l'acceptation de la nation. »³²⁴ Ces lignes constituent à elles seules une réponse à ceux qui ne veulent voir une évolution conservatrice chez Taine qu'après 1870. Celui qui écrit la préface de *l'Ancien régime* n'est pas différent de celui qui écrivait à son ami vingt ans plus tôt... Pour se faire une idée de ce qui est souhaitable en politique, il faut donc étudier le « caractère et le passé » du peuple. « Si j'entreprenais un jour de chercher une opinion politique, ce ne serait qu'après avoir étudié la France. » C'est l'étude de son organisation actuelle dont l'origine

³²¹ Giraud (V.), *Essai sur Taine*, Paris, Hachette, 1902, p. 97.

³²² Giraud (V.), *op. cit.*, p. 154.

³²³ Taine (H.), *l'Ancien régime*, Paris, Hachette, 15^e édition, 1887, p. III.

³²⁴ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 1^{er} mai 1849 », *Vie et correspondance*, t. I, *op. cit.*, p.84-85.

remonte à l'ancien régime et à la Révolution qui doit apporter la compréhension de ses problèmes. Pour cela, il expose sa méthode fondée sur la collecte des documents qu'il se propose d'appréhender en « naturaliste » et dit son éblouissement de côtoyer les figures du passé. Émerveillement de l'historien néophyte aux Archives qui nous livre sa conception de l'exploitation des documents. Le problème, et ses détracteurs ne manqueront pas de lui reprocher, est qu'il ne remet jamais en cause la véracité des témoignages, l'honnêteté d'un rapport, l'impartialité de mémoires. Certes, il en donne scrupuleusement les références, et nul ne peut mettre en doute son travail ni sa probité, mais cette position laisse perplexe. Ses ennemis parleront au mieux de naïveté, au pire de manipulation, ses admirateurs préféreront mettre en avant sa droiture et sa hauteur de vue. Il faut bien reconnaître, et ses notes de travail en attestent, il cherche toujours, dans le choix de ses documents, à conforter ses idées, à étayer son raisonnement. Certes, il se défend de toutes « arrière-pensées » et si elle est « dégagée de tout parti pris, la curiosité devient scientifique », il n'en demeure pas moins que cette préface apporte un éclairage capital sur ce que sont les *Origines*.

Le livre est avant tout la condamnation de l'absolutisme monarchique dans lequel il décèle la préfiguration du régime centralisé codifié plus tard par Napoléon. Il n'est pas indulgent pour Louis XVI, encore moins pour la noblesse, en faisant un distinguo entre la haute aristocratie et la petite noblesse de province. Les nobles privilégiés ne rendent plus, contrairement à ceux d'Allemagne ou d'Angleterre, les devoirs et les services que la société féodale leur imposait. Les institutions sont incapables de répondre aux attentes d'une société transformée par la philosophie des Lumières, alors que chez nos voisins, le régime féodal conservé et transformé est capable de produire une société vivante. La deuxième attaque concerne l'Église dont la richesse lui paraît abusive, tout en faisant une différence, comme pour la noblesse, entre le haut et le bas clergé. Le curé de campagne au plus près de ses fidèles lui apparaît, malgré un certain obscurantisme lié à son genre de vie et à son recrutement parmi les basses couches de la société, le plus proche de son idéal du clergyman anglais. « Ce qu'il approuve dans le christianisme, ce n'est pas sa part de vérité, ce n'est que sa part de bienfaisance sociale. »³²⁵ Pour assumer la contradiction entre son anticléricalisme et son traditionalisme, Taine a recours à une distinction entre science et raison. De toute façon, à cette époque, Taine est encore mal perçu par les catholiques, le pamphlet écrit par Mgr

³²⁵ Boosten (J.P.), *Taine, Renan et l'idée de Dieu*, Maastricht, Dunk Fusna Boosten stock, p. 194.

Dupanloup et son élection ratée à l'Académie de 1874 en sont les preuves, et son livre ne va pas les surprendre. Au contraire, le ton nuancé et le rôle majeur de l'Eglise reconnu par Taine ne peuvent que leur plaire. Il souligne son importance historique capitale tout en ne reniant pas ses idées : Anticlérical, il condamne l'ingérence de l'Eglise dans les affaires publiques, libéral, il est opposé à celle de l'Etat dans les affaires religieuses.

La réception de *L'ancien régime* respecte donc les réactions propres à chaque sensibilité politique. Les légitimistes sont mécontents, les catholiques sont circonspects, à la fois satisfaits de la place reconnue par Taine à la religion et peu ravis par son éloge de Voltaire...Les penseurs contre-révolutionnaires n'apprécient pas sa démonstration qui se rapproche des thèses de B. Constant sur l'absolutisme d'un seul homme. Ils recherchent en vain des références à de Maistre ou à Bonald. Mais ces réactions sont conformes aux jugements que les légitimistes et les catholiques pensaient du Taine libéral. Les républicains attendent la suite et restent prudents tout en se félicitant des positions antimonarchistes exposées dans le livre. Son livre V sur le peuple est bien accueilli et ses pages sur la pauvreté de la population rurale particulièrement appréciées par ses admirateurs habituels. Le Taine de *L'Ancien régime* est conforme en tout point à l'auteur des *Notes sur l'Angleterre*, et ne déroge pas à sa ligne politique supposée. Seule sa théorie sur « l'esprit classique » surprend mais n'est pas à l'origine de réactions politiques épidermiques.

La correspondance que Taine reçoit, après la publication du livre, reflète bien le consensus plus ou moins général de ses amis. Le premier témoignage vient de Alfred Maury, évidemment flatté des remerciements que Taine lui fait publiquement dans la préface de *L'ancien régime* : « J'ai reçu avec reconnaissance l'intéressant et piquant ouvrage que vous avez eu l'amabilité de me faire adresser et je vous remercie à double titre, d'abord d'avoir bien voulu consigner mon nom dans votre préface en termes flatteurs, ensuite du plaisir que vous allez me procurer. J'y ai trouvé le talent et l'originalité. »³²⁶

F. Le Play lui écrit dès le 12 décembre : « J'ai reçu hier votre beau livre et je m'empresse de vous adresser mes félicitations et mes remerciements. J'ai lu sans tarder le passage que vous avez pris la peine de me signaler...Je vois des différences dans l'exécution de la méthode, dans le choix des faits observés, dans les époques auxquelles les faits sociaux

³²⁶ Lettre de A. Maury à Taine, 18 novembre 1875, B.N.F., naf 28420.

se rapportent, dans les lecteurs qui lisent vos écrits, surtout enfin entre ma lourde prose et votre charmant et poétique langage. »³²⁷ Quelques jours plus tard, il ajoute : « Malgré le mauvais état de mes yeux, je n'ai pu m'arrêter après avoir lu le passage indiqué par vous : j'ai lu jusqu'à la fin ; puis je suis revenu par le commencement jusqu'au point de départ...J'éprouve le besoin de vous remercier de nouveau pour l'enseignement que vous me donnez. Je n'en connais pas qui, dans l'état présent des erreurs de notre race, puisse mieux contribuer à l'œuvre du salut. »³²⁸ Cette correspondance montre la profonde admiration que se portaient réciproquement les deux hommes. Dans une lettre adressée à Alexis Delaire, disciple de Le Play et directeur de *la Réforme sociale*, Taine lui rend hommage : « Plus j'étudie, plus j'apprécie l'approbation de votre école, car je vérifie, par mes propres recherches, la justesse et la portée de ses maximes. Estimer les principes abstraits d'après leur application et leur œuvre effective, tâcher de voir l'individu corporel et vivant à son métier, dans sa famille et dans sa maison, s'efforcer de démêler ses sentiments réels, habituels et dominants ; bref, faire des monographies, voilà les enseignements de M. Le Play, et d'instinct, je les ai toujours suivis en histoire. »³²⁹

Maxime Du Camp lui écrit en février 1876 : « Mon cher ami, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai lu votre livre et que l'ayant lu, j'en suis émerveillé. Le volume est bourré de faits, à en crever, comme dirait Flaubert. »³³⁰ Il lui propose ses services pour des renseignements qui pourraient lui être utiles pour la suite de ses recherches. C'est d'ailleurs une constante chez beaucoup des correspondants de Taine qui lui proposent de lui fournir des sources inédites, des ouvrages intéressants, des mémoires oubliées...Ainsi un certain Jules Guillemin, de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon sur Saône, lui écrit après avoir suivi ses conférences à Genève pour le féliciter et lui proposer de l'aider dans ses recherches. Son ami Amédée Roux le félicite : « J'achève à l'instant de lire votre admirable volume sur l'ancien régime et comme j'ai toujours eu pour spécialité d'enfoncer les portes ouvertes et d'apporter de l'eau à la rivière, je me suis mis en tête de vous fournir des renseignements que vous ne me demandez pas... »³³¹ Dans ce même courrier, il reproche amicalement à Taine de mettre une majuscule à la particule d'un noble et il est vrai que dans les notes de bas de

³²⁷ Lettre de F. Le Play à Taine, 12 décembre 1875, B.N.F., naf, 28420.

³²⁸ Lettre de F. Le Play à Taine, 21 décembre 1875, B.N.F., naf 28420.

³²⁹ « Lettre de Taine à A. Delaire », *La réforme sociale*, 1^{er} avril 1885.

³³⁰ Lettre de M. Du Camp à Taine le 15 février 1876, B.N.F. naf 28420.

³³¹ Lettre de A. Roux à Taine le 15 mars 1876, B.N.F., carton 17.

pages, on lit par exemple : De Bezenval ou De Luynes...Le même, après lui avoir proposé des renseignements qu'il ne sollicitait pas, lui écrit : « Je ne saurais donc trop vous engager à vous tenir en garde contre d'innombrables documents qu'on ne manquera pas de vous offrir lorsque vous aurez à traiter de la France contemporaine. »³³² Il est à remarquer que ces lettres se retrouvent parmi les notes de travail de Taine et qu'elles jalonnent toutes les étapes de l'écriture des *Origines*.

Gabriel Monod, avant de publier sa critique dans la *Revue historique*, lui écrit dès la parution du livre : « Cher Monsieur, je viens de lire votre volume, il a répondu parfaitement et au-delà de tout ce que je m'en promettais d'après vos lectures à l'École de Sciences politiques. Je n'ai rien lu de si instructif et de si entraînant tout à la fois sur le XVIIIe siècle. C'est une merveille d'avoir su grouper, coordonner cette multitude de faits en tableaux qui restent gravés dans l'esprit et qui portent en eux la conviction et l'évidence...A mon avis, il n'y a que Tocqueville et vous qui ayez jusqu'ici parlé de ce sujet d'une manière vraiment historique. » Après ces félicitations, G. Monod lui adresse un reproche qu'il reprendra plus tard et qui saute aux yeux aux lecteurs : « Je ne vous adresse qu'une critique de forme : La bourgeoisie qui doit tenir tant de place dans la Révolution disparaît presque dans votre livre. Vous en parlez à diverses reprises, montrant comment par les emprunts elle arrive à la vie politique, mais elle est un élément assez important de la vie publique pour mériter un plan mieux marqué ; d'autant plus que ses défauts et ses vertus ont été en grande partie cause des excès de la Révolution et aussi du relèvement de la France qui a retrouvé en elle un sol plat mais résistant. »³³³

Ernest Lavisse lui transmet un courrier de félicitations du Prince Impérial dont il a été le maître, sans toutefois lui donner son avis personnel ni sembler donner à cette lettre une signification particulière : « Il va sans dire que ce n'est point une démarche politique que je fais auprès de vous. Je n'ai aucune qualité pour cela... Il a lu votre dernier livre avec une sorte de passion et le résumé qu'il en a fait pour lui-même m'a prouvé que personne ne vous avait mieux compris que lui. »³³⁴ La lettre du Prince est en effet élogieuse : « On ne peut exposer d'une manière plus séduisante le résultat de plusieurs années de recherches

³³² Lettre de A. Roux à Taine le 2 février 1877, B.N.F., carton 17.

³³³ Lettre de G. Monod à Taine le 8 décembre 1875, B.N.F., naf 28420.

³³⁴ Lettre de E. Lavisse à Taine le 16 octobre 1877, B.N.F., naf 28420.

laborieuses et de méditations profondes. Non seulement votre livre est venu répondre à un besoin de mon esprit, mais il m'a donné une véritable satisfaction de cœur. »³³⁵ Flatté, Taine répond en insistant sur son indépendance d'esprit et sa position d'historien n'ayant jamais pris part aux luttes politiques : « J'ai taché de rendre service, dans la mesure de mes forces, en disant aux français ce qu'étaient leurs grands pères. » A ses yeux, la France a manqué, en 1789, la transformation que les autres pays d'Europe ont réussie. Elle est malade et il faut lui dire qu'elle est malade. Sachant cela, la connaissance de sa maladie la rendra sage et lui enlèvera « l'envie de faire des mouvements précipités, violents et faux. » Les sciences politiques, historiques, économiques, morales qu'il juge arriérées par rapport à l'Allemagne peuvent donner l'élan nécessaire au redressement indispensable. Citant l'Ecole des hautes études fondée par V. Duruy avant 1870 et l'Ecole de sciences politiques de E. Boutmy, il se dit persuadé que cette dernière fera : « ce qu'un homme isolé, un historien ne peut pas faire ; je vois en elle un centre où la politique véritable, l'homme d'action, trouvera un jour l'ensemble des renseignements qui le conduiront à une connaissance approfondie, méthodique, progressive, de tous les grands intérêts européens. »³³⁶ Il faut lire à travers ces lignes le profond pessimisme sur l'impact de son œuvre juste commencée, sur le peu d'illusions sur son efficacité politique, ce qui ne l'empêchera pas de poursuivre inlassablement l'écriture des *Origines* pendant encore 16 ans.

Les réponses de Taine à ses correspondants, nombreuses et circonstanciées, correspondent en quelque sorte avec les fameuses *défenses* publiées parallèlement à leurs ouvrages par Montesquieu ou Chateaubriand. Ainsi, il remercie son vieil ami F. Sarcey, ancien condisciple de l'Ecole normale, pour une série de conférences faites sur *l'Ancien régime* comme celui-ci avait l'habitude de faire chaque jeudi sur les livres nouveaux dans la salle des Capucines. Connaissant les divergences d'idées qu'il a avec lui et avec About, il est soulagé de son jugement plutôt favorable, mais s'inquiète déjà de leurs réactions vis à vis de la *Révolution*...Il fait de même avec Renan qui l'honore d'une citation dans sa préface de *Dialogues et fragments philosophiques*.

L'Ancien régime va, bien sûr, être l'objet d'un certain nombre de critiques, généralement nuancées (le livre n'apportant pas de thèse radicale), et relativement

³³⁵ « Lettre du Prince Impérial à Taine le 8 Octobre 1877 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 38.

³³⁶ Taine (H.), op. cit., t. IV, p. 40.

peu nombreuses. Comme le livre défend une position attendue d'un Taine catalogué comme libéral, que les légitimistes ne jouissent pas d'une influence déterminante, les critiques publiées sont en tout point conforme à ce que l'on puisse prévoir. Beaucoup sont élogieuses, certaines soulignent quelques objections mineures, quelques remarques de détail, mais pas de réaction virulente comme ce sera le cas avec les volumes suivants.

Francis Charmes, de sensibilité centre-gauche, qui fût député modéré du Cantal puis sénateur avant de remplacer Brunetière à la direction de la *Revue des deux mondes*, publie deux articles dans le *Journal des débats* datés du 7 février (succinct) et du 28 août 1876. Admirateur de l'œuvre révolutionnaire, il pense que Taine ne fera pas l'éloge de la Révolution mais partage avec lui l'idée que : « L'ancien régime était mort, mort par sa faute ; un régime nouveau devait lui succéder. Le livre de Taine n'a d'autre objet que de nous montrer l'insuffisance politique de la noblesse et du clergé à la veille de la Révolution, et de nous faire mesurer exactement de quel poids de privilèges injustifiés écrasait la France. » Il admire la méthode analytique de Taine, donnant tous les chiffres détaillés des frais de la cour à Versailles ou la somme et la manière de prélèvement des impôts dans les campagnes. Il suit Taine dans sa vision de la noblesse française qui n'a pas rempli les devoirs que lui imposaient ses privilèges, mais est beaucoup plus indulgent vis à vis de la bourgeoisie qui, à ses yeux, n'avait pas d'expérience politique. Il admire enfin l'analyse que fait Taine des philosophes et des écrivains des deux siècles précédents : « L'influence des hommes de lettres et des philosophes avait rarement été indiquée, analysée et jugée avec plus de force. Les portraits que M. Taine fait de quatre hommes puissants sont justes et ressemblants (surtout celui de Montesquieu.) » Il conclut, après avoir résumé les qualités littéraires de l'ouvrage : « Nous aurons atteint notre but si nous avons inspiré un grand nombre du désir de le lire. »³³⁷ Taine le remercie de son article par une lettre du 28 août : « Tout ce que vous dites est bien aimable pour moi, et vous marquez très exactement mon point de vue sur la nécessité et les devoirs d'une aristocratie. Nous n'en avons plus ; les nobles et le clergé n'en sont plus une ; en 1789, si le parti révolutionnaire l'avait permis, ils contenaient des éléments nécessaires ; depuis, par la persécution et faute d'emploi, ils sont devenus hors d'usage, et ce qu'on appelle les principes de 1789, les lois de l'assemblée Constituante, ont détruit les germes futurs d'une autre

³³⁷ Charmes (F.), « Les Origines de la France contemporaine par Taine, tome I » *Journal des Débats*, 28 août 1876.

aristocratie. »³³⁸ Ce discours traduit bien la préoccupation actuelle de Taine en train de rédiger le premier tome de *La Révolution...*

Albert Sorel consacre dix pages dans la *Revue historique* de juillet 1876 à *L'Ancien régime*. « Je ne crois pas que parmi tant d'œuvres qui l'ont placé au premier rang, M. Taine nous ait donné un livre conçu avec plus de vigueur, composé avec plus de talent, écrit avec plus d'éclat. Nulle part, il n'a déployé avec plus d'abondance ses deux principales qualités de penseur et d'écrivain, qui sont d'exciter les intelligences et d'animer les imaginations. Ce livre était attendu comme un événement littéraire ; il a été accueilli avec un très-vif empressement ; il a mérité une admiration que je constate ici avec grand plaisir puisque je le partage. » La première impression que l'on retient de ce préambule est la dénomination que Sorel donne à Taine : penseur, écrivain, mais pas historien... Dans un premier temps il rapproche naturellement Taine de Tocqueville pour mieux les dissocier, le livre du premier devant servir aux contemporains à se faire une opinion politique, s'attachant à l'esprit public ; le livre du second ayant pour but de se donner un droit public, se préoccupant des institutions. « Ils constatent le fait et le définissent presque dans les mêmes termes ; mais ils en donnent une explication bien différente. Tocqueville la trouve dans le caractère pseudo-religieux de la Révolution, Taine explique les mêmes phénomènes par l'esprit classique. »

Sorel ne partage pas le point de vue de Taine pour lequel l'esprit classique est bien la cause principale de la Révolution française. Commenant à réfléchir sur ce qui sera son œuvre majeure, *L'Europe et la Révolution française*, il compare les régimes monarchiques en Allemagne, en Angleterre et en Russie avec la France pour en conclure : « En France, il n'y a ni constitution viable, ni mœurs politiques solides, ni souverain de génie, ni homme d'état vraiment supérieur : la Révolution éclate, et s'il est vrai qu'elle a fait banqueroute, la faute en est moins à l'esprit classique qui n'a empêché ni l'Angleterre, ni la Prusse, ni la Russie de prospérer, mais à l'incapacité successive des hommes de l'ancien régime et de ceux de la Révolution. » Il regrette le jugement sévère de Taine sur les Lumières et son abstention à dessein de traiter des institutions, trouve remarquable le livre I sur la structure de la société, admire moins le livre V sur le peuple : « Ces dernières pages laissent dans l'âme un sentiment d'anxiété profonde, on en garde une impression sinistre, et peut-être est-ce à dessein que M. Taine en fait en quelque sorte la conclusion de son premier

³³⁸ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p.12.

volume. »³³⁹ Revenant sur *l'Ancien régime* dans la *Revue critique* de 1878, A. Sorel relate le succès du livre en librairie, « tout ce qui lit en France l'a déjà lu » et rappelle son émotion : « *l'Ancien régime* laisse dans l'âme un sentiment d'anxiété profonde. »³⁴⁰ Son jugement global est tout-à fait positif. La *Revue historique* le confirmera en 1881 quand elle sera gré à Taine d'avoir révélé à quel point l'absolutisme monarchique était « oppressif et vermoulu. » Dans l'éloge qu'il rend à Taine lors de sa réception à l'Académie française où il lui succède en 1895, Sorel redira l'admiration qu'il voue à *L'Ancien régime* qui est pour lui : « avec *l'Histoire de la littérature anglaise* et de *L'intelligence*, sa troisième œuvre maîtresse. »³⁴¹

La *Revue des questions historiques* sous la plume de J. Salmon ne partage pas l'avis de Sorel ou de Monod, ce qui n'est pas étonnant, les deux revues étant directement concurrentes et opposées idéologiquement. L'auteur rapproche également Taine de Tocqueville, mais c'est pour le déplorer. Il regrette la façon dont Taine traite des privilèges et des droits féodaux, conteste son interprétation de la désertification des campagnes par les nobles, rejette le tableau fait du clergé en lui reprochant de négliger le mal janséniste, nie la faiblesse du pouvoir royal. La thèse de l'Esprit classique qui, allié à l'esprit scientifique, est à l'origine de la doctrine nouvelle ne lui paraît pas plus convaincante. Pour Salmon, l'ancien régime était viable et devait évoluer en suivant le premier jalon que constitue l'essai des assemblées provinciales. « Placé devant ce spectacle de la monarchie au XVIII^e siècle, devenu si étrange pour nos yeux, son imagination l'a emporté au-delà des limites que son sens intime percevait. Il oublie ou perd de vue les correctifs qu'il a lui-même reconnus, et force la couleur comme à plaisir. Le littérateur trahit l'historien. » L'auteur redoute surtout que cet ouvrage ne donne une image fautive de l'ancien régime et attise les haines que l'époque favorise, surtout auprès des « esprits indécis. » Il nie la valeur scientifique, et n'admet sur le plan érudition que l'étude sur l'impôt et les « extraits groupés et commentés avec talent au sujet des divisions qui partageaient les classes et des causes multiples qui se combinaient dans les derniers jours pour désarmer la résistance et précipiter une catastrophe. » Il conclut : « Il ne reste donc qu'une œuvre brillante, d'un grand charme de lecture, où l'on retrouve quantité de sujets attrayants traités avec un art plein de souplesse et de nouveauté, mais où l'histoire

³³⁹ Sorel (A.), « H. Taine, les Origines de la France contemporaine, tome I », *Revue historique*, juillet 1876.

³⁴⁰ Sorel (A.), « Les O.F.C. de M. Taine », *Revue critique*, 2^e semestre 1878, p. 39.

³⁴¹ Sorel (A.), Discours de réception à l'Académie française le 7 février 1895.

proprement dite reste absolument au même point, et malheureusement sous le même aspect où nous l'ont laissé les devanciers de notre auteur. »³⁴²

Le commentaire de V. Fournel dans la *Gazette de France*, de tendance monarchiste est sans grand intérêt ni de développement original. Il se contente d'affirmer que Taine fait preuve de « sincérité indiscutable » et est « un juge peu suspect » de complaisance. Face à l'attaque en règle de l'absolutisme monarchique, il fait preuve d'une étonnante modération et donne l'impression d'attendre la suite des *Origines* avant d'émettre un jugement définitif.³⁴³

Emile Zola, dans *le messager de l'Europe* de janvier 1876, livre une critique à la fois admirative et distante du livre. Il rend d'abord hommage à l'impartialité absolue de Taine, bien que, connaissant ses opinions, il doit lui en coûter. Prévoyant que « l'œuvre blessera les hommes de tous les partis, justement parce qu'elle n'est pas l'œuvre d'un homme de parti », il est ébahi par l'énorme travail fourni bien qu'il se sente incapable de juger de la pertinence des documents choisis. Admiratif de la méthodologie, « M. Taine a d'abord bâti sa charpente avec cette puissance de logique qu'il possède ; puis il a rempli chaque case, non pas d'arguments, mais de preuves vivantes réelles, ce qui vaut mieux. », il se sent presque gêné devant l'accumulation des faits. « Je me défiais de lui, je craignais qu'il ne s'empare trop complètement de moi. » Anticipant la suite donnée aux *Origines*, il réaffirme sa croyance en l'exemplarité de la révolution. « Elle a montré la nécessité pressante d'une solution plus encore réclamée impérieusement à notre fin de siècle qu'à la fin du siècle dernier. »³⁴⁴

La *Revue critique d'histoire et de littérature*, sous la plume de H. Lot, publie en 1876, un article acide sur *l'Ancien régime*. Le jugement se veut sans appel : « Pour être parfait, il ne manque à ce livre que d'avoir été médité à loisir, conçu avec largeur et autrement écrit. Les matériaux en sont bons, la méthode en est défectueuse. » L'auteur n'apprécie pas le style, qu'il juge lourd ; la pensée, sans nuance, diffuse ; le livre, trop long. En fait, il lui dénie la qualité d'historien : « Il semble qu'il soit pour la première fois en face du sujet qu'il traite. Tout lui est objet d'étonnement et d'admiration. Il s'extasie d'être demeuré

³⁴² Salmon (J.), « L'ancien régime et M. Taine », *Revue des questions historiques*, 1^{er} avril 1876.

³⁴³ Fournel (V.), « L'ancien régime », *Gazette de France*, 15 février 1876.

³⁴⁴ Zola (E.), « M. Taine et l'ancien régime », *Le Messager de l'Europe*, janvier 1876.

quatre ans devant une étude qui en demandait vingt, et d'avoir manié quelques centaines de liasses, lorsqu'il y en avait des milliers à parcourir. Il a l'air d'un novice. » Poursuivant son attaque, Lot estime que la thèse de l'esprit classique avancée par Taine a été maintes fois développée auparavant et qu'il « ne faut pas 200 pages pour l'annoncer. » S'il apprécie la description de la Cour, il juge faible les deux derniers chapitres sur *la propagation de la doctrine* et sur *le peuple*. Voulant terminer son article de manière moins agressive, l'auteur conclut : « M. Taine appartient à ce petit groupe d'intelligence supérieure. Eminent Français, *classique*, selon sa propre définition, M. Taine est avant tout et ne peut être que théoricien. »³⁴⁵ Cette critique est certainement la plus agressive de celles parues à la sortie du premier tome des *O.F.C.*, la meilleure preuve est qu'elle sera citée par A. Aulard dans son livre de 1907 *Taine, historien de la révolution française*.

En 1878, L. Derome écrit deux articles dans le *Moniteur universel* sur les deux premiers tomes des *Origines* et considère que *l'Ancien régime* n'est qu'un inventaire de la société française du XVIIIe siècle, s'appliquant aux personnes et aux choses. « Il range les uns et les autres comme des livres dans une bibliothèque, avec une étiquette et un chiffre qui indiquent le poids et la valeur de chaque objet. Contre ce procédé original, aucun argument ne vaut...A une doctrine spacieuse, mais qui est un poème de fantaisie, il répond par un mot, un chiffre, un témoin et le poème n'est plus que de la fumée. »³⁴⁶ Manifestement, Derome goute peu l'accumulation des faits nécessaires à la démonstration de Taine. Il semble par contre ignorer que l'histoire est aussi un problème de chiffres...

M.Saint-Valry, la même année, relate la réception partagée que *l'Ancien régime* avait suscitée à sa sortie et l'embarras dans lequel l'ouvrage avait placé une partie de ses admirateurs de la veille et dans lequel il menaçait de placer ses admirateurs du lendemain.³⁴⁷

A la même époque, Léonce de la Rallaye, pourtant très loin des idées de Taine, en particulier celles liées à son adhésion à la théorie de l'évolution des espèces, admire la justesse de sa description de la misère du peuple de la famine dans les villes et les campagnes, cause des jacqueries spontanées. Il semble confondre l'admiration de Taine pour

³⁴⁵ Lot (H.), « L'ancien régime », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1876, t. II, p. 326-327.

³⁴⁶ Derome (L.), « Un nouvel historien de la Révolution », *Le Moniteur universel*, 11 avril 1878.

³⁴⁷ Saint-Valry (M.), *La Patrie*, avril 1878.

une aristocratie à l'anglaise, c'est-à-dire au plus près de ses sujets, et son adhésion prétendue à l'idée de féodalité. Il le rejoint en pensant que : « La royauté française a été l'un des grands facteurs de la révolution, consciemment et inconsciemment. » Il conclut son article en disant que : « *L'Ancien régime* brille surtout par la richesse et, en général, par la sûreté des informations. »³⁴⁸

Le Correspondant, de sensibilité catholique libérale, sous la plume de P. Doumaire ne veut retenir que l'importance reconnue par Taine de la religion traditionnelle, « organe à la fois précieux et naturel, » et aux prêtres qui avaient « fait la France. »³⁴⁹

Le Journal officiel, dans un article très court, se contente de résumer le livre sans faire de véritables critiques élaborées, concluant par un : « Taine est en dehors des partis » comme pour se réserver pour la suite.³⁵⁰

Anatole Leroy-Beaulieu, catholique libéral proche de Taine, et de ce fait, très respectueux, livre quelques années plus tard, une excellente critique sur *L'Ancien régime* dans un compte-rendu plus global des *Origines*. Pour lui, Taine est avant tout un philosophe soucieux d'exposer ses idées, qui prend le pas sur l'historien impartial qu'il se veut être : « L'histoire, pour lui, n'est qu'une science d'observation, et il l'a traitée comme telle, sans passion ni arrière-pensée. » Sa doctrine fondamentale est la théorie des milieux, un système où les êtres vivants comme les gouvernements et les formes politiques, aussi bien que les disciplines intellectuelles sont : « le produit du lieu et du temps, du sol et du climat, le fruit changeant d'une race, d'un état social ou religieux. » Leroy-Beaulieu reconnaît à Taine la primauté de la démonstration selon laquelle il y avait un poison dans la philosophie du XVIIIe siècle : *dont les principaux ingrédients ont cela de particulier qu'étant séparés ils sont salutaires, et qu'étant combinés ils font un composé vénéneux*. Ces deux ingrédients sont l'esprit classique et l'acquis scientifique. Le critique, reprenant à son compte la formule de Taine, l'affine en substituant la qualification « littéraire » à « classique », ce qui correspond bien, sans aucun doute, à la pensée de l'auteur. « L'esprit scientifique et l'esprit littéraire sont, dans leur opposition même, également impropre à la politique, que le savant et l'homme

³⁴⁸ De la Rallaye (L.) « La Révolution de M. Taine », *Revue du monde catholique*, 25 juin 1878.

³⁴⁹ Doumaire (P.), « Les Origines de la France contemporaine d'H. Taine », *Le Correspondant*, 25 janvier 1876.

³⁵⁰ Villetard (F.), « L'ancien régime », *Journal officiel*, 29 janvier 1876.

de lettres y apportent d'ordinaire des méthodes, des points de vue, des tendances presque également dangereuses. » Pour lui, la thèse de Taine est à la fois nouvelle et vraie, puisqu'il le rejoint en pensant que les hommes de la Révolution n'avaient aucune éducation politique, dominés par l'esprit littéraire ou l'esprit scientifique ou encore par un mélange des deux. Adhérant à la définition de l'esprit classique en tant que style oratoire composé d'expressions générales, absence du sentiment historique, appauvrissement graduel de la langue, goût de termes abstraits, il suit Taine dans la filiation littéraire : « Corneille et Racine pourraient être considérés comme d'involontaires et inconscients précurseurs de Rousseau et Mably, et le *Télémaque* de Fénelon n'est pas sans parenté avec le *Contrat social*. »

Reprenant un peu le parallèle dressé entre Tocqueville et Taine par Sorel, Leroy-Beaulieu le prolonge en disant que si la Révolution s'est bien imposée au nom de la raison et non au nom de dieu : « elle n'est guère qu'une déification de la raison, un effort pour substituer dans le gouvernement des choses humaines, si ce n'est dans la conscience, le règne de la raison au règne de Dieu et des autorités se réclamant de la loi divine. » Taine comme Tocqueville pense que c'est l'ancien régime qui a fait l'éducation révolutionnaire du peuple et que la Révolution n'a fait que déplacer le siège de la souveraineté du roi au peuple. « L'omnipotence, que l'un réclamait au nom de Dieu et de la tradition, elle l'a dévolue à l'autre au nom de la raison et de la volonté nationale, restaurant au profit du nouveau souverain jusqu'au crime de lèse-majesté, sans s'apercevoir qu'elle rétablissait d'une main l'absolutisme qu'elle prétendait détruire de l'autre. » Leroy-Beaulieu s'est beaucoup plus intéressé à la partie philosophique de *L'Ancien régime* qu'à l'entreprise historique, ce qui correspond à l'idée qu'il se fait de Taine : « un philosophe historien et non un historien philosophe.³⁵¹ »

Un des articles le plus intéressant sur *L'Ancien régime* a été publié en 1878 par *le Correspondant* sous la plume de G.A.Heinrich, et traite des deux premiers volumes des *Origines*. Ancien condisciple de Taine à l'Ecole normale, Heinrich fait une analyse pertinente des idées exposées dans le livre, relevant les différentes contradictions de l'auteur sans mettre néanmoins en relief leurs convictions opposées. Catholique fervent et adversaire du positivisme, il lui paraît légitime et même nécessaire d'appliquer la méthode d'observation

³⁵¹ Leroy-Beaulieu (A.), « Un philosophe historien », *La revue des deux mondes*, janvier 1882, 49^e vol. p. 126-159.

des sciences physiques en histoire. Il considère que Taine a étudié l'ancien régime en « anatomiste, avec la froide autorité du savant, sans idée préconçue, sans passion ni colère » et reconnu le rôle primordial joué par l'Église et la noblesse. Bien que celle-ci se soit déconsidérée en ne rendant plus les devoirs que ses privilèges lui imposaient, elle représentait « le respect des intérêts et de l'ordre social », comme l'église représentait « le respect de ces mêmes intérêts et l'ordre moral. » Heinrich pense que Taine est embarrassé par son antichristianisme et son matérialisme : « Mais dans le domaine des faits, surtout quand on est soi-même conservateur, comment échapper aux liens logiques qui unissent l'athéisme à l'anarchie ? Le problème l'a visiblement embarrassé. » Il est persuadé que Taine commet deux erreurs fondamentales à propos de la méthode scientifique au XVIIIe siècle dans laquelle il se complait et sur l'esprit classique. C'est un reproche avancé par bien des critiques, mais dont l'auteur donne une interprétation intéressante : « Oserais-je ajouter que M. Taine est, au premier chef, un homme du dix-huitième siècle ? »³⁵²

La même année, le *Journal des économistes* publie une critique signée de L. Michéant très favorable à Taine. Insistant sur le succès public du livre qui contraste avec l'accueil réservé de la presse, il définit celui-ci comme « une étude de la situation politique et morale de la France du XVIIIe siècle. » Il adhère à la démonstration de Taine sur la décadence politique et économique de la monarchie en insistant sur le fait qu'il existait des solutions au désordre général que ni le roi ni son gouvernement n'ont su entendre. L'auteur admet que Taine n'a pas donné de conclusion à son œuvre en disant que la Révolution était inévitable mais il considère que c'est au lecteur de l'apporter. « Quand on écrit sans se soucier de plaire à telle ou telle opinion, quand on ne consent à flatter aucun parti, pour dire sincèrement la vérité à tout le monde, on ne doit guère compter sur une entière équité, encore moins sur une approbation fort chaleureuse. »³⁵³

En 1885, Alexis Delaire revient également sur *l'Ancien régime* en livrant une critique globale des quatre premiers tomes des *Origines*. Il admire Taine pour son « souci de la vérité », travaillant avec la sûreté et la précision d'un chirurgien. Louant son érudition et son souci de la vérité, il est émerveillé par son style et par sa forme de narration : « Toute cette foule évoquée du passé, nobles et prêtres, bourgeois et artisans, gouvernants et

³⁵² Heinrich (G.A.), « La légende jacobine et la critique », *le Correspondant*, 25 août 1878.

³⁵³ Michéant (L.), « L'Ancien régime », *Journal des économistes*, p. 290-298, mai 1878.

gouvernés, cuistres et bourreaux ou victimes et opprimés, il ne les fait point défilier devant vous comme un cortège qu'on s'attarde à décrire. Il vous pousse vous-même au milieu de la cohue : vous êtes entouré, coudoyé, pressé, promené, ballotté, entraîné, meurtri, lassé enfin. » Delaire est convaincu par la démonstration de Taine sur la structure de la société au XVIIIe, sur les privilèges abusifs, sur les idées nouvelles qui pénètrent les couches cultivées de la société. Toutefois, si Taine constate les causes de décadence et de décomposition : « Il est un observateur trop exact pour ne point mentionner tout ce que la France d'alors conservait encore de solide et de durable. »³⁵⁴

La même année, alors que beaucoup de revues publient des critiques sur les quatre volumes des *Origines* parus, Joseph Reinach, adversaire résolu de Taine, écrit : « Dans *l'Ancien régime*, Taine n'avait vu que les vices grossiers, ce dont s'étaient réjouis, dans le camp des libéraux, les juges superficiels. »³⁵⁵

Revenant sur *L'Ancien régime*, G. Monod, dans un éloge nécrologique de 1893 écrit : « Concernant l'ancien régime, il ramène tout à une idée centrale. Il désigne l'esprit classique comme responsable de la décadence alors que c'est le mélange incroyable d'incohérence et d'arbitraire dans nos institutions, l'abus du privilège, la prépondérance des intérêts individuels sur les intérêts collectifs. Il ne parle pas de la noblesse de robe...Il est vrai que la monarchie a préparé sa chute en détruisant tout ce qui pouvait la soutenir, en limitant son pouvoir. »³⁵⁶ G. Monod reprend là les critiques qu'il avait formulé à Taine dès la sortie de l'ouvrage en 1875, en insistant sur sa non-adhésion à la thèse de l'esprit classique, idée sur laquelle il a toujours été sceptique.

Le jugement de Boutmy n'est peut-être pas très objectif, étant donné la profonde amitié et l'admiration qui le liaient à Taine, quand il écrit aussi, en 1893 : « *L'Ancien régime* est peut-être l'œuvre de psychologie historique la plus profonde, l'une des œuvres littéraires les plus amples et les plus grandioses que notre siècle est produite. »³⁵⁷ Jugement

³⁵⁴ Delaire (A.), « M. Taine historien de la Révolution », *La réforme sociale*, 1^{er} mai 1885.

³⁵⁵ Reinach (J.), *La République française*, 9 mai 1885.

³⁵⁶ Monod (G.), *H. Taine*, tiré à part, fonds Taine, B.N.F., naf 28420.

³⁵⁷ Boutmy (E.), « M. Taine », *Annales de Sciences politiques* 15 avril 1893.

que ne partage absolument pas Louis Dimier quand il trouve l'*Ancien régime* « encore plein de frivolité d'école. »³⁵⁸

Barbey d'Aurevilly partage les idées de Taine sur la responsabilité des classes privilégiées et sur le « parti qui aurait dû donner l'exemple de l'ordre et de la cohésion. » Pour lui la France récoltait ce qu'elle avait semé et devait assumer l'héritage du 18e siècle. « Quand cette philosophie incrédule avait faussé des têtes de la force de celles de Frédéric de Prusse et de Catherine II, que pouvait-elle faire de la pauvre cervelle des médiocrités qui menaient le monde. »³⁵⁹ Pourtant, Barbey n'a pas toujours fait l'éloge de l'*Ancien régime*. Dans un texte écrit au moment de la parution de l'ouvrage et publié quelques années plus tard, il critique, après avoir contesté la méthode historique de Taine,³⁶⁰ le fond même du livre. « La société de l'ancien régime, décrite par M. Taine en citations prises à des mémoires contemporains, mais choisies et isolées de la page à laquelle elles appartiennent, cette société ne devrait être que décrite, et à tout instant, elle est jugée et sévèrement jugée. Il est évident, pour M. Taine, logique et fataliste comme tout matérialiste de bon lieu qui ne peut croire qu'à la toute puissance des faits, cette société a mérité sa guillotine...Et nous aussi, mais pour d'autres raisons, probablement, que celles qui sont dans la conscience de M. Taine, nous sommes d'avis que les fautes commises méritaient une expiation. Mais, enfin, cette société, certainement coupable, était-elle tombée au niveau où M. Taine l'a fait descendre ? N'était-elle vraiment plus, quand la Révolution l'a prit, pour trouver à sa place Coblenz et la Vendée, qu'une société de maîtres à danser ? »³⁶¹ Barbey, qui est si sévère avec Taine à propos de l'*Ancien régime*, va changer complètement d'avis quand il va s'agir de commenter le premier tome de *La Révolution*, il ne sera pas le seul...

P. Bourget, dans son fameux article *Les deux Taine*, considère que l'*Ancien régime* est « l'inventaire du capital héréditaire de la France est l'objet premier de cette étude, et le second la critique de la gestion que les Français du XVIIe et XVIIIe siècle en avaient faite. »³⁶²

³⁵⁸ Dimier (L.), *Les maîtres de la contre-révolution au 19e siècle*, Paris, Librairie des Saints-pères, 1907, p. 193.

³⁵⁹ Barbey d'Aurevilly, *De l'histoire*, Paris, Alphonse Lemerre, 1905, p.334.

³⁶⁰ voir le chapitre *méthodologie*.

³⁶¹ Barbey d'Aurevilly (J.), *Les oeuvres et les hommes*, op. cit., p. 318.

³⁶² Bourget (P.), op. cit., p.331.

L'Ancien régime qui pourtant, ne bénéficie pas du bruit fait autour de lui par les partis politiques qui se déchaîneront à propos de *La Révolution*, rencontre un succès considérable en librairie où les tirages sont multipliés. A titre d'exemple, en 1887 on en est à la quinzième édition, en 1909, il a été tiré 52000 exemplaires de l'ouvrage. La valeur littéraire plaide sûrement autant dans ce succès que la valeur historique, bien que les critiques insistent bien sur le caractère novateur de l'œuvre à propos des sources citées dans ce qu'il faut bien considérer comme la première histoire véritablement « scientifique. » Pendant ces années, Taine travaille sans relâche, l'hiver il continue à collecter des documents aux Archives et rédige pendant la belle saison en Savoie, dans sa propriété de Menthon-Saint-Bernard ou il passera la plus grande partie de sa vie. En octobre 1876, comme nous le révèle une lettre à Boutmy³⁶³, il a rédigé deux parties sur l'œuvre de la Constituante et pense écrire les effets de la constitution dans l'hiver. Se proposant d'écrire *les nouveaux pouvoirs et le triomphe du parti et de la doctrine* durant l'été, il va chercher les documents sur les « missions révolutionnaires et thermidoriennes » et pense lui faire lire les deux premiers livres en février. S'il lui dit qu'il tiendra compte de ses observations, sa conviction est faite : « Sans hésiter, je définis le gouvernement de l'Assemblée Constituante le règne de l'imprévoyance, de la peur, des phrases et de la niaiserie. » En mai 1877, il demande au même Boutmy et à Leroy-Beaulieu des renseignements sur les impôts directs et indirects perçus de 1789 à 1793 leur résumant ce qu'il a pu déjà collecter à ce sujet, pas moins de 10 références. En juin, il le remercie de ses recherches en estimant que jusqu'à présent, l'histoire de la Révolution manquait singulièrement de « sérieux ». En juillet, il a terminé le troisième livre et pense écrire le quatrième avant son retour à Paris.

Depuis la publication de *L'ancien régime* jusqu'à celle du *Gouvernement révolutionnaire*, Taine ne va cesser de rechercher, de noter, de classer les documents relatifs à la Révolution. Ses premières notes remontent même au tout début de 1872, quand il commence à fréquenter la Bibliothèque nationale et que ses projets n'en sont qu'à leurs balbutiements.

³⁶³ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 17.

Certaines notes conservées dans les cartons 19, 20, 21 du Fonds Taine de la B.N.F. nous donnent des commentaires édifiants de Taine sur les sources qu'il utilise pour le premier tome de *la Révolution*. Sur le relevé des *Mémoires de Bailly*, il note : « En voyant cette mutinerie universelle et perpétuelle, cette malveillance contre tout ce qui reste de l'ancien monde, Bailly laisse entendre fréquemment qu'il y a des instigateurs, un grand complot. Peut-être Laclos avec l'argent du Duc d'Orléans, peut-être le 14 juillet Mirabeau y a-t-il aidé, mais le fond est spontané (preuve : la province) c'est l'incapacité et la violence d'un peuple d'écoliers crétins, du moins qui se croient majeurs. »³⁶⁴

Autre exemple, à propos de Montjoie : « Montjoie voit partout complot du jacobin, machiavélisme de Mirabeau et de Necker. Les deux amis de la liberté voient partout complot de la cour et des ministres. Pour les uns et les autres, les brigands sont soudoyés. Toujours le trait essentiel de la folie, le délire de la persécution. C'est celui de Rousseau. »³⁶⁵

Ces annotations montrent les réflexions de Taine qui se font jour à la lecture des documents et qui se retrouvent dans le texte même.

Le 6 décembre 1877, dans une lettre à Emile Templier, gendre et associé de L. Hachette, Taine dit qu'il a achevé le premier volume sur la Révolution et qu'il serait bon de le publier, sans attendre le second qui va lui prendre encore du temps. Etant donné les circonstances, c'est-à-dire juste avant les élections municipales, il pense qu'il vaut mieux attendre un peu : « Si cela vous convient, je voudrais commencer l'impression dès à présent, et ne publier qu'en mars 1878, afin d'avoir le loisir de faire une révision scrupuleuse, et aussi pour éviter à mon livre l'apparence d'une manœuvre de parti. Je désire garder ma position purement historique et scientifique, il me déplairait beaucoup d'être enrôlé dans la polémique courante, et d'ici au mois de mars il y a chance que la crise actuelle s'apaisera. »³⁶⁶ Fausse naïveté ou vraie lucidité, Taine ne peut ignorer les polémiques que provoquera la *Révolution*, son interrogation quant à la date de publication le prouve amplement. C'est, en tout cas, la preuve de son indépendance absolue. Ce trait de caractère se retrouve systématiquement avant chaque parution d'un nouveau volume des *Origines*, non seulement Taine n'ignore rien des réactions suscitées mais il les revendique. Elles font partie intégrante de sa motivation. L'*Anarchie*, premier tome de *La Révolution*, paraît en mars 1878.

³⁶⁴ Taine (H.), *notes*, BNF, Fonds Taine, carton 19.

³⁶⁵ Taine (H.), *notes*, BNF, Fonds Taine, carton 19.

³⁶⁶ Taine (H.), « Lettre à E. Templier le 6 décembre 1877 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 43.

C. Réception de *La Révolution* tome I

Si *L'Ancien régime* n'avait pas entraîné de polémiques passionnées à sa parution, il ne va pas en être de même avec le premier tome de *la Révolution*, au titre en lui-même polémique : *L'anarchie*. En effet, Taine ne traite plus d'un sujet qui, sans être consensuel, ne provoquait pas, à part chez les légitimistes, bien isolés, de controverses bien enflammées. Comme certains passages de *L'Ancien régime* le laissaient deviner, il s'attaque, et surtout à cette période cruciale, au symbole de la République, pire encore, à l'Évangile de la République : la Révolution française. En effet, la situation politique a évolué depuis la parution du premier tome des *Origines*. Les élections municipales de 1878 ayant entériné le glissement de l'échiquier politique vers la gauche, la composition du sénat qui en découle donne une large majorité aux républicains, 174 pour 126 monarchistes. La République ne constituait plus une menace, elle existait de fait en tant que république conservatrice, et Taine en prend acte comme il avait pris acte de l'Empire, respectant la légalité. L'affrontement prévisible de Mac-Mahon avec les républicains prend prétexte d'une demande d'épuration administrative des cadres monarchistes entérinée par le ministre de la guerre, proposant la révocation de cinq généraux et la mise en disponibilité de cinq autres. La coupe est pleine, Mac-Mahon démissionne le 30 janvier 1879.

L'élection de J. Grévy diminue de fait l'importance de la présidence de la République, et entraîne un effacement progressif de l'exécutif devant le législatif. Une première révision constitutionnelle a lieu en juin 1879, ramenant les Chambres à Paris, instituant la commémoration du 14 juillet et la Marseillaise, une seconde en 1884 transformant définitivement la constitution orléaniste en constitution républicaine. Citons pour mémoire le ministère Ferry de 1880-1881 avant le « grand » ministère Gambetta du 14 novembre 1881 au 26 janvier 1882.³⁶⁷

Pendant les deux ans et demi que Taine consacre à l'écriture du deuxième tome des *Origines de la France contemporaine*, il s'intéresse bien évidemment à la vie politique, mais ne donne ses opinions qu'à titre privé, comme on les retrouve dans sa correspondance. La période 1870-1875 ou il intervenait dans la vie politique par des initiatives

³⁶⁷ Lire à ce sujet : Agulhon (M.), *La République*, dans Histoire de France hachette, op. cit., Demier (F.), *La France du XIXe siècle, 1814-1914*, Le Seuil, 2000. Miquel (P.), *La IIIe République*, Fayard, 1989. Winock (M.), *La France politique, XIXe-XXe siècles*, Le Seuil, 1999.

ou des écrits est définitivement révolue. Le « spectateur engagé » est toujours un spectateur de la vie politique de son temps, mais de moins en moins engagé ou plutôt de plus en plus sceptique. Tout contribue à cette impression, les termes utilisés, le ton modéré, les expressions nuancées donnent à ses lettres une impression de pessimisme absolu, de renoncement définitif à l'espoir d'une évolution conforme à ses vœux. Dès le début de l'année 1879, il renonce de fait à ce qui était sa motivation, son engagement, sa vocation à guérir le malade...Il n'en continuera pas moins, mais de plus en plus loin des réalités politiques, de moins en moins en phase avec l'actualité. Ce qui constitue le fait essentiel de cette période, et ce sera valable jusqu'à sa mort, est qu'il ne manifeste plus ses opinions en public, ni par des articles, ni par des discours. Son œuvre parle pour lui !

Respectueux de la légalité, il ne remet pas en cause la légitimité républicaine mais se montre soucieux et inquiet de la démagogie démocratique qui peut la faire basculer dans le radicalisme. Ainsi écrit-il en janvier 1879 : « A mon sens, la prépondérance de la droite au Sénat était une condition de bon gouvernement, un contre poids qui empêchait les trop grandes sottises ; le parti républicain ressemble à un danseur de corde heureux d'avoir jeté son balancier. Bien des gens sont inquiets ; je crains qu'après sept ans de demi-sagesse nous n'ayons deux ou trois ans de folie croissante. »³⁶⁸ Il reproche surtout à ceux-ci de vouloir faire de la Révolution française le dogme absolu qu'il est impossible de remettre en cause sous peine d'excommunication et donc qu'il est impossible d'étudier sereinement. « Ah ! Les terribles politiques qui croient avoir dans leurs mains toute la vérité, même celle qui n'est pas encore faite ! Me voilà aussi hérétique, ennemi de la France moderne. »³⁶⁹ Chez lui l'anti-républicanisme se double d'une crainte permanente de voir la gauche débordée par ses extrêmes, bref de voir ressurgir le spectre de la Commune : « J'espère qu'il n'y aura rien de violent à Paris, cet hiver encore, mais nous descendons une pente bien dangereuse, et je ne crois pas qu'on puisse prédire la tranquillité pour l'an prochain. Le conseil municipal de Paris se pose en successeur de la Commune, et pourra bien, un jour ou l'autre, la renouveler. »³⁷⁰ Dans un tel contexte politique, il ne va donc pas être surpris des attaques dont il va faire l'objet de la part des républicains puisqu'il s'attaque directement à leur « évangile » mais aussi des louanges venant de ses ennemis d'hier qui se félicitent de sa condamnation de la Révolution. Cette redistribution politique à

³⁶⁸ Taine (H.), « Lettre à J.Durand le 14 janvier 1879 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.89.

³⁶⁹ Taine (H.), « Lettre à G.Paris le 28 juin 1879 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 93.

³⁷⁰ Taine (H.), « Lettre à sa mère, novembre 1879 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 99.

son égard va aussi changer le rapport de force à l'Académie française, quand « sous la pression de ses amis », il se présente à nouveau. Son ami Alexandre Dumas comprend, à la sortie de *l'Anarchie*, que la bataille idéologique provoquée par le livre de Taine peut être le bon moment pour sa candidature. Le clan catholique ne pourra pas s'opposer à lui comme en 1874 et les obstacles infranchissables d'alors n'existent plus. En ce début 1878, trois sièges vacants sont à pourvoir, ceux de Thiers, Claude Bernard, et de Loménie. Renan s'étant déclaré candidat au fauteuil de C. Bernard, il se décide, après bien des hésitations, pour celui de Thiers. Il est vrai qu'il vient d'écrire sur un sujet déjà travaillé par son illustre prédécesseur dans une optique totalement différente, et qu'il s'agit d'un homme politique de première importance à l'origine de controverses passionnées. « Si j'avais l'honneur de louer M. Thiers, je tâcherais de peindre l'homme, l'écrivain, l'orateur, le serviteur de la France, et je laisserais à un autre expert le soin de suivre la politique dans les vicissitudes de sa vie parlementaire. Mais, dans l'enceinte bornée où je serais confiné par mon incompetence, je serais sûr de ne pas prononcer une parole qui ne fût un hommage à l'homme d'Etat, qui, après avoir tout fait pour nous sauver de la guerre, nous a rendu l'ordre et la paix. »³⁷¹

Il sait que le combat va être difficile car son concurrent est Henri Martin et qu'il compte au moins un adversaire en la personne de Mignet, ami très proche de Thiers, comme lui auteur d'une *Révolution française* centrée sur la politique des assemblées et des partis, faisant la part belle à la petite bourgeoisie et excusant les débordements de 93. Autrement dit, Mignet ne veut, en aucun cas, voir Taine succéder à Thiers. Comme c'était prévisible, il est battu par H. Martin le 13 juin avec un écart de trois voix. L'élection pour le fauteuil de Loménie ayant lieu le 14 novembre, sans concurrent sérieux, il se représente et est élu au premier tour par 20 voix sur 26 votants, quatre voix pour E. Fournier qui ne figurait que pour prendre rang, un bulletin blanc et un nul portant le nom de Leconte de Lisle qui ne se présentait pas. Ce bulletin émanait de Victor Hugo qui avait fait la traversée de Guernesey pour la circonstance et qui ne pardonnait pas à Taine le premier tome de *la Révolution*. Il est certain que cette élection flatte sa vanité, bien qu'il s'en défende en invoquant le plaisir fait à sa mère et son beau-père Denuelle. L'entrée sous la Coupole lui assure une reconnaissance officielle, nouveau statut différent de celui, officieux, qu'il avait en tant que philosophe et critique littéraire auprès de ses pairs. Il la considère sans aucun doute comme une revanche sur son éviction de l'Université dans les années 50 et sa mise au ban d'une reconnaissance

³⁷¹ Taine (H.), « Lettre à A. Dumas le 17 mai 1878 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.55.

officielle. Mais ceux qui l'avaient loué avant 1870 ne sont pas les mêmes que ceux qui le félicitent en 1878 ! Des Zola ou des Dupanloup, par exemple, ont inversé leurs opinions...

Mg Dupanloup qui lui reprochait en 1873 ses « idées subversives », lui adresse une lettre empreinte de la plus grande admiration pour ses deux premiers volumes des *Origines*, et l'invite à consulter la bibliothèque de son ami, le Marquis de Costa, où il y a « 3 000 volumes, manuscrits ou vieux imprimés du temps de la Révolution, ou personne n'a encore rien recueilli, et où un regard comme le vôtre découvrirait peut-être des documents et souvenirs importants. »³⁷²

De même, Caro, son adversaire de 1874, prend ouvertement position pour lui lors de sa candidature au fauteuil de Thiers et lui adresse une lettre de réconfort après son échec du 13 juin : « Mon cher Monsieur et permettez-moi de vous le dire, cher confrère, car vous le serez demain si vous ne l'êtes pas aujourd'hui, votre défaite est la nôtre. Il y va de notre honneur à le réparer et vous ne doutez pas du désir personnel que j'en ai. Vous êtes la victime d'un malentendu perfide. Ceux-là seuls qui ne vous ont pas vu peuvent s'imaginer que vous êtes un ennemi de 1789. Votre premier volume prouvait que la Révolution était nécessaire, votre second volume établit que la Révolution s'est mal faite. Qui peut en douter ? La France cherche encore cet équilibre. Encore une fois la campagne qu'on a menée contre vous m'a semblé injuste et profondément regrettable. »³⁷³ Taine lui répond aussitôt pour le remercier « de l'appui que vous m'avez prêté, et de la sympathie que vous me témoignez après mon échec. » Il lui dit qu'un article du *Temps* lui recommande d'abandonner ses appuis comme le sien, Dumas ou de Broglie, et qu'à ce moment là « le côté gauche me pardonnera et me donnera le fauteuil que le côté droit n'a pas su vous donner. C'est tentant, comme vous voyez ; mais j'avoue que je ne suis pas tenté...A la façon dont les journaux prennent la chose, tout acte aujourd'hui est politique...Je ne suis ni de gauche ni de droite ; on est traître aux yeux de la gauche si on accepte l'appui de la droite, et peut-être on serait traître aux yeux de la droite si on acceptait l'appui de la gauche. »³⁷⁴ En quelques lignes, Taine résume parfaitement ce qui va être sa fortune pour des années...jusqu'à nos jours.

Caro confirme, dans une lettre du 16 novembre, que les catholiques ont bien changé de position vis-à-vis de Taine. Le premier volume de *la Révolution* est passé par-

³⁷² Lettre de Mg Dupanloup à H. Taine le 6 octobre 1873, BNF, fonds Taine, naf 28420.

³⁷³ Lettre de E.M. Caro à Taine le 14 juin 1878, BNF, fonds Taine, naf 28420.

³⁷⁴ Taine (H.), « Lettre à E.M. Caro le 16 juin 1878 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.69.

là. « Tous mes compliments les plus sincères...Nous serons, j'espère, la preuve que deux hommes sincères peuvent n'être pas d'accord en philosophie sans que ce désaccord coûte rien ni à l'estime ni à la sympathie. »³⁷⁵ A partir de cette date la correspondance entre les deux hommes sera régulière et empreinte, de part et d'autre, d'une évidente cordialité.

Pour clore ce chapitre sur l'élection de Taine à l'Académie, précisons que sa réception aura lieu le 15 janvier 1880 par J.B. Dumas, avec pour parrains A. Dumas et d'Haussonville. Son éloge à de Loménie est conforme à la tradition académique. Il comporte des réflexions intéressantes sur l'histoire. « La monographie est le meilleur instrument de l'historien ; il la plonge dans le passé comme une sonde et la retire chargée de spécimens authentiques et complets. On connaît une époque après vingt ou trente de ces sondages ; il n'y a qu'à bien les faire et à les bien interpréter. »³⁷⁶ Dans sa réponse, Jean-Baptiste Dumas, après avoir évoqué les différentes œuvres de Taine, s'attache à louer les deux premiers tomes des *Origines* et les différencie des histoires de la révolution de Thiers et Mignet. Vantant leur érudition, il y voit « une photographie sévère de notre pays avant et pendant la Révolution. » Il souligne surtout le fait que Taine ne considère pas « l'état de la France comme le produit d'une génération spontanée, mais comme le résultat d'un travail lent d'évolution qui s'accomplit depuis quinze siècles, où chacune des catégories de la nation, jouant à son tour un rôle nécessaire, s'est acquis des droits au respect par l'emploi patriotique de ses forces et, pour en avoir abusé dans une pensée égoïste, s'est fait un devoir de l'indulgence et de la résignation. »³⁷⁷ Ses ennemis vont, bien-sûr, accuser Taine d'avoir écrit *l'Anarchie* pour se faire élire à l'Académie, en ralliant les voies conservatrices et catholiques. Un homme, admirateur de son œuvre, déçu sans aucun doute par les idées exposées dans le premier tome consacré à la Révolution, va le défendre dans un article paru dans *le Voltaire* au lendemain de la réception, c'est Emile Zola. Rappelant la dette intellectuelle et l'admiration qu'il lui voue, il renvoie dos à dos les journaux républicains et « réactionnaires » qui cherchent dans les *Origines* des motifs pour s'affronter. « Ce point de vue est ridicule, car M. Taine, tout en cédant sans doute à son amour de l'ordre, n'a jamais voulu faire qu'un travail de vérité. Et même, s'il avait eu tort d'introduire des passions politiques dans ses analyses de savant, il serait bien étroit de partir de là pour le juger. On lui a reproché de s'être montré

³⁷⁵ Lettre d' E.M. Caro à H.Taine le 16 novembre 1878, BNF, fonds Taine, naf 28420.

³⁷⁶ Taine (H.), « Discours de réception à l'A.F. le 15 janvier 1880 », *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1894, p. 167.

³⁷⁷ Dumas (J.-B.) « réponse au discours de M. H. Taine » Archives de l'Académie française.

réactionnaire dans ses derniers livres uniquement pour forcer les portes de l'Académie. Cela est un jugement de passion politique. La vérité est que M. Taine suit les pentes de sa nature. Je ne l'accuse pas d'avoir abandonné ses idées ; ce sont ses idées elles-mêmes qui ont perdu de leur netteté et de leur hardiesse. Jamais un homme de sa valeur ne va mettre dix ans de sa vie dans un ouvrage colossal pour goûter le plaisir d'être académicien. » Toutefois, il admet que si Taine se plaint de ce tapage, il n'aurait pas dû se présenter. Perfide, il compare le discours de Taine « pâle et ennuyeux » à celui de Dumas « brillant », concluant : « Rien n'est plus triste que ces réceptions solennelles, les Grands y diminuent tandis que les Petits y grandissent. »³⁷⁸

Dans sa courte préface écrite en décembre 1877, Taine pense encore que *La révolution* comportera deux volumes, un troisième étant possible pour exposer ses sources et la règle qu'il a observée. Ce premier livre *L'anarchie* est consacré à l'Assemblée Constituante, le second prévu, au pouvoir révolutionnaire. Dans ce préambule, il justifie le choix de ses sources axées principalement sur les témoignages directs lui paraissant dénués de parti pris ou d'esprit polémique qu'il a trouvé en grand nombre aux Archives et dont il donne les clefs au lecteur en donnant les références en notes de bas de page. « De cette façon, le lecteur, placé en face des textes, pourra les interpréter lui-même, et se faire une opinion personnelle ; il aura les mêmes pièces que moi et conclura, si bon lui semble, autrement que moi. Pour les allusions, s'il en trouve, c'est qu'il les aura mises, et, s'il fait des applications, c'est lui qui en répondra. »³⁷⁹ C'est à la fois un plaidoyer pour une nouvelle histoire « scientifique » qui donne ses sources, ce qui ne c'était jamais fait avant lui, et une manière de justifier son interprétation de l'histoire puisqu'il admet que le lecteur puisse en avoir une autre. Naturellement, il conçoit son « métier d'historien » dénué de tout parti pris, « sans se préoccuper de nos débats présents. » Il aura bien du mal à faire admettre cette affirmation à ses lecteurs républicains...

Les critiques du premier tome de *la Révolution* correspondent totalement aux opinions politiques affichées par les journaux et revues ainsi que par leurs auteurs. Nous en avons relevé plus d'une vingtaine, publiées dans les années 1878-1880, et peu échappent

³⁷⁸ Zola (E.), « La réception de M. Taine à l'Académie française », *le Voltaire*, 23 janvier 1880.

³⁷⁹ Taine (H.), *La révolution*, t. I, Paris, Hachette, 16^e édition, 1888, p. III.

au parti pris, si ce n'est celles d'un Fagniez ou d'un Sorel. Certaines sont mêmes des réponses directes aux écrits des « confrères » publiés quelques jours auparavant. L'exemple le plus caricatural nous est donné par *L'univers* répondant au *Siècle* à propos de *L'anarchie* qui ne devient plus qu'un prétexte. Pour *le Siècle*, L. Delabrousse dit que « toute la réaction est en liesse » à la lecture du livre de Taine. « Désormais quand les ennemis de la France voudront chercher à réhabiliter tous les abus dont la Révolution nous a délivrés et traîner dans la fange ce que la Révolution a fait de grand et d'utile, c'est dans ce pamphlet de 450 pages qu'ils iront chercher leurs arguments. » Il n'est, quant à lui, pas étonné, considérant que Taine est autant réactionnaire que victime de sa « fausse » méthode, « qui part de l'analyse pour aboutir à la synthèse. » Il conteste les citations et les documents utilisés dans le livre, « arrangés de manière à cadrer avec une conclusion formulée d'avance. » Citant Helvétius, il conclut : « Quiconque en écrivant l'Histoire en altère les faits, est un mauvais citoyen. »³⁸⁰

Evidemment, P.M. Serret, dans *L'univers* est un avis radicalement opposé et pour appuyer sa démonstration, pas moins de cinq articles sont publiés.³⁸¹ Après avoir évoqué les historiens de la Révolution, L. Blanc fanatique des thèses jacobines, Michelet « trouvère vagabondant à travers l'histoire », Thiers « manquant de conscience », il écrit : « voici apparaître l'historien justicier. » Taine est « allé au vrai, simplement au vrai, plus qu'à la cause du vrai. » Louant sa « probité », son « bon sens, diamant de l'esprit et du style », l'auteur adhère totalement à la thèse de Taine à propos de la Constituante, de l'anarchie et ne veut retenir que sa proximité avec la pensée de J. de Maistre. Mais, on comprend bien à la lecture des articles que le plus important est le coup porté au camp républicain : « *le Siècle* en a conçu une humeur massacrate, à défaut d'autres arguments. *Le Siècle* soupçonne M. Taine de rêver une sorte de mandarinat littéraire et la reconstitution d'une équipe dirigeante. Nous comprenons sans peine l'humeur du *Siècle* et la bile concentrée de la République française. Ce livre, à coup sûr est un point noir dans le ciel bleu de l'opportunisme. Les révolutionnaires de tout plumage sentent, vaguement, que le dégoût monte, que la tourbe du mépris se forme. » Cet article démontre que la première récupération partisane de Taine date de cette époque.

Tous les journaux et revues, s'ils affichent leurs opinions politiques, ne sont pas tous aussi radicaux et publient des critiques souvent bien argumentées. Elles doivent se lire néanmoins à la lumière des clivages irréductibles de leurs engagements. Par exemple,

³⁸⁰ Delabrousse (L.), « Taine », *Le Siècle*, 16 avril 1878.

³⁸¹ Serret (P.H.), « Taine et la Révolution », *L'univers*, 29 mai, 5, 8, 15, 21 juin 1878.

Fagniez de la *Revue historique*,³⁸² de sensibilité protestante et républicaine, dit que, pour « une enquête sur la licence effrénée qui signala les débuts de la Révolution, le livre de M. Taine est neuf et instructif. » Il regrette ne pas avoir trouvé la démonstration que la société moderne est « fille de la Révolution », et que Taine se soit attaché à n'en retenir que les excès. Néanmoins, il reconnaît que l'auteur « a joint une critique très juste de l'œuvre politique de la Constituante », et qu'il a fait « un ouvrage très-utile, très-original, très-propre à amener une révision des idées dominantes sur ce sujet. »

Sa concurrente directe *la Revue des questions historiques*³⁸³ ultramontaine et légitimiste, sous la plume de A. de Gallier ne cache pas son étonnement sur « l'évolution » de Taine, « un normalien, un libre penseur propagateurs des idées de Darwin, non pas un noble, un prêtre, un royaliste et un clérical, suspect d'attache et de regret des choses du passé, s'érige, sans rancune et sans passion, pour le seul plaisir du chercheur et par amour de la vérité, en inexorable justicier, vienne stigmatiser les théories triomphantes, sur lesquelles depuis quatre-vingt ans on argumente sans relâche, rendant à leur néant les idoles d'argile et de boue qui tiennent encore les populations agenouillées à leurs pieds. » Heureuse surprise pour l'auteur qui veut y voir un rapprochement avec l'œuvre de Maistre, et qui se félicite des tableaux de Taine démontrant l'anarchie totale de la Révolution (regrettant même qu'il n'y ait pas plus de faits cités), et que celui-ci soit revenu sur « ses premiers jugements partialement défavorables », le clergé, la noblesse et même l'émigration « qui fut, il est vrai une faute politique. » Réhabilitation totale de Taine par les milieux conservateurs encore incrédules de la bonne surprise, condamnation définitive des républicains, les articles de l'époque reflètent cette nouvelle donne. Si Taine n'a pas véritablement changé, ses juges ont inversé les rôles. Il faut toutefois noter plus d'articles élogieux du côté conservateur que d'attaques virulentes du bord opposé.

Parmi les premiers, F. Boissin, dans une revue toulousaine, résume assez bien la tonalité conservatrice : « Nous avons l'admiration obligatoire de la Révolution. Grâce à M. Taine, nous en voici délivrés. »³⁸⁴ Appréciant le jugement de Taine sur le rôle du clergé et la faillite de la Constituante qui « devait amender et utiliser les supériorités et les

³⁸² Fagniez (R.), « Les Origines de la France contemporaine, la Révolution », *Revue historique*, mai 1878, p. 137-139.

³⁸³ De Gallier (A.), « La Révolution de M. Taine », *Revue des questions historiques*, 1^{er} juillet 1878, p. 254-266.

³⁸⁴ Boissin (F.), « M. Taine et la Révolution », *Revue de Toulouse*, tiré à part, 1878, BNF, Fonds Taine, carton 27.

corporations ; au nom de l'égalité idéologique et de la souveraineté, elle n'a songé qu'à les abolir. On a beau épiloguer, ce fût là une œuvre mauvaise », c'est un partisan de l'ordre qui regrette que « Louis XVI n'était pas à la hauteur de sa tâche » et que « si on avait fait appel à lui, Bonaparte aurait maté la Révolution. » Dans un registre voisin, M. de La Rocheterie³⁸⁵ dit que Taine, « qui n'a aucun préjugé contre la Révolution », fait un « vaste tableau saisissant » des jacqueries dont « ni les nobles ni les prêtres ne furent provocateurs » faisant preuve d' « inaltérable douceur et la plus patiente longanimité. » Tout en regrettant que Taine pense que « les réformes ecclésiastiques doivent se faire sous l'autorité de l'Etat », il reconnaît que « jamais réquisitoire plus précis, plus serré, plus complet n'a été dressé contre la Constituante et son œuvre. » Il conclut, en présageant que ce livre « soulèvera bien des colères », mais qu'il aura pour lui « tous ceux qui ne font pas de l'histoire une œuvre de parti, mais une œuvre de bonne foi. »

Pour d'autres, tel A. du Boys, le livre de Taine est une heureuse surprise : « Voilà qu'au sein des libres penseurs, il se rencontre des hommes qui ont le courage de briser les vieilles idées populaires...C'est la fin de la légende révolutionnaire qui a si fort dépravé les esprits et suscite jusqu'à nos jours tant de sanglants fantômes. »³⁸⁶ C'est aussi l'avis de *la Revue du monde catholique* sous la plume de L. de la Rallaye³⁸⁷ pour qui le livre de Taine « offre quelque chose de fort piquant, et on pourrait ajouter, d'inattendu pour ceux qui s'imaginent que les partisans du système d'évolution dénigrent impitoyablement ce qui a cessé d'exister. » Il s'en réjouit mais n'ose encore considérer Taine comme un des leurs. « On aurait tort, à notre avis, de regarder cet écrivain comme un converti. Puisse-t-il être en train de se convertir ! » Plus qu'une analyse du livre, il livre son opinion sur la Révolution qui, on l'aura compris, n'a pas sa faveur. « Le véritable caractère de la Révolution, c'est d'avoir entrepris de détrôner Dieu, de lui enlever son haut domaine sur les choses humaines et sociales, en y abolissant ses droits pour y substituer des prétendus droits de l'homme, c'est en un mot, comme Maistre l'a dit dans un éclair de génie, d'avoir été satanique. » Il remercie Taine de condamner, malgré ses convictions, les actes de la révolution contre l'église : « Si ses préjugés de libre penseur l'empêchent de voir dans les attentats leur caractère sacrilège, son équité et son bon sens naturel y découvrent sans peine de l'injustice, de l'usurpation et une

³⁸⁵ De La Rocheterie (M.), « Les origines de la France contemporaine par M. Taine », *Polybibion*, avril 1878, p.339-342.

³⁸⁶ Du Boys (A.), « M. Taine et la Révolution », *La Défense sociale et religieuse*, avril 1878.

³⁸⁷ La Rallaye (L.), « La Révolution, tome I », *Revue du monde catholique*, 25 juin 1878.

énorme faute politique. » Le principal intérêt du livre est surtout que « les catholiques doivent remercier Taine de son œuvre qui trouble les révolutionnaires voués au culte de Thiers. » Toute l'ambiguïté de la réception des *Origines* tient dans cette phrase qui montre bien l'utilisation que les différents partis vont en faire.

Dans un même ordre d'idées, L. Derome se félicite que Taine, qui « n'appartient à aucune école, et qui n'a pas d'ambition servile d'être applaudi et choyé par le succès », remette à sa juste place le 14 juillet et conteste l'œuvre de la Constituante. Il est ébahi par l'abondance des faits argumentés par les documents qui ne peut, selon lui, qu'assurer l'adhésion du lecteur. « Son récit est une douche d'eau froide, d'autant plus froide qu'il n'y a pas moyen de contester un détail, car le nouvel historien de la Révolution, n'avance pas un fait sans en administrer la preuve, et si l'on insiste, il en fournit quatre. »³⁸⁸

Dans *la revue bleue*, A. Gazier se félicite du « réquisitoire en forme contre la Révolution française » de Taine et de sa condamnation du rôle de la Constituante « plus révolutionnaire que la Convention même. » Pour lui « ce sont les idéologues et les rhéteurs, à commencer par M. Thiers, qui ont induit le monde en erreur, et les faits, si mal connus à ce jour, opposent un démenti formel à ces théories en l'air. »³⁸⁹

A l'opposé, Emile Zola, pourtant admirateur depuis longtemps de Taine,³⁹⁰ regrette sa démonstration. « Ce qui m'irrite le plus et me rend sévère à son égard, c'est qu'il affecte des procédés rigoureusement scientifiques pour écrire en réalité un pamphlet politique. »³⁹¹

Edmond Schérer, que Taine n'apprécie pas³⁹² et qui le lui rend bien, livre dans *le Temps*³⁹³ un article assassin. Il ne trouve aucune qualité au livre qui « manque d'esprit » et qui est « l'exemple le plus frappant qu'il nous ait donné encore d'une confusion de méthodes et de sujets divers. » Il a été écrit « en crainte et en haine de la Révolution et non pas seulement des excès de la Révolution mais de son esprit, de ses résultats de la société qu'elle a enfantée et des conditions nouvelles qu'elle a faite à l'humanité. » La conclusion est sans appel : « C'est un sectaire. »

³⁸⁸ Derome (L.), « Un nouvel historien de la Révolution », *Moniteur universel*, 11 avril 1878.

³⁸⁹ Gazier (A.), « L'Anarchie spontanée en 1789 », *Revue bleue*, 30 mars 1878.

³⁹⁰ Zola (E.), « M. Taine artiste » dans *Mes haines*, 1856, préface de la réédition de *Voyages en Italie*, Bruxelles, Editions Complexe, 1990.

³⁹¹ Zola (E.), « M. Taine et la Révolution », *Messenger de l'Europe*, mai 1878.

³⁹² Taine (H.), « Schérer me semble un Condorcet, une pure tête spéculative avec un fond de raideur logique et de concentration âpre. » Lettre à E. Boutmy, 18 juin 1874, *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p. 264.

³⁹³ Scherer (E.), « La Révolution de Taine », *Le Temps*, 20 mai 1878.

Dans un article subtil, M. de Saint-Varly³⁹⁴ analyse les motifs de l'embarras dans lequel cet ouvrage place ses admirateurs de la veille et où il menace de placer ses admirateurs du lendemain. Cette prédiction est tout à fait pertinente et parfaitement démontrée plus tard.

Un compte rendu du livre peut être le prétexte à une critique du gouvernement en place, c'est que fait C.H. Constant dans *La France judiciaire*.³⁹⁵ Il juge Taine sincère et impartial et affirme que l'ouvrage est un véritable livre d'histoire et non un pamphlet comme le prétendent ses détracteurs. Il partage l'avis de l'historien sur la responsabilité écrasante de l'Assemblée Constituante dans son échec de construire un régime durable et le la compare au pouvoir actuel qui échoue à « assurer à notre pays l'ordre et la stabilité. »

Les articles dépourvus de sectarisme sont rares. Parmi eux, Francis Charmes fait dans *Les débats* une analyse intéressante et s'interroge sur la démonstration de Taine qu'il ne juge ni exagérée ni dénaturée, mais dans laquelle l'auteur « n'a pas tout dit ou tout vu. » Reconnaissant que l'historien a fait un travail honnête, « les tendances de son esprit ou de sa méthode l'emmènent à ne considérer la révolution que d'un côté qui n'est pas le plus beau. » Il partage avec Taine l'idée de l'utopisme de la Constituante mais le trouve sévère quant à l'accusation de celui-ci de sa responsabilité dans l'anarchie totale engendrée par son action. Suivant une critique partagée par la plupart des auteurs, il reproche à Taine « l'accumulation des détails » et par-là, livre « un simple rapport sur les dépositions de témoins authentiques. » Il regrette que Taine prenne « systématiquement un des côtés de la révolution et s'y soit enfermé, » ainsi que d'ignorer « l'âme de la Révolution. » Analyse pertinente qui se termine par cette phrase : « Si on veut avoir une idée complète des origines révolutionnaires, nous croyons qu'il faut puiser à plusieurs sources, mais si on veut savoir tout ce qu'on peut dire contre la manière dont la Révolution a commencé, il faut lire M. Taine, et on peut s'en tenir là, car tout y est. »³⁹⁶ Cette critique tendancieuse mais globalement favorable retient l'attention de Taine, puisqu'il adresse à son auteur un courrier³⁹⁷ pour le remercier d'être dans le vrai ton et l'esprit des *Débats* et que « personne n'a si bien pris la position moyenne, libérale et conservatrice. » L'association de ces trois qualificatifs résume la

³⁹⁴ De Saint-Varly (M.), « La révolution de M. Taine », *La Patrie*, avril 1878.

³⁹⁵ Constant (C.H.), « La Révolution de Taine », *La France judiciaire*, 1878-1879, p. 7-10.

³⁹⁶ Charmes (F.), « L'Anarchie », *Journal des Débats*, 27 avril 1878.

³⁹⁷ Taine (H.), « Lettre à F. Charmes le 27 avril 1878 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.52.

pensée politique de leur auteur qui ajoute, pour répondre au reproche avancé par Charmes : « Mes sources sont plus impartiales que vous ne le supposez. »

Le Correspondant publie en août une critique remarquable d'un ancien condisciple de Taine à Normale, G.A.Heinrich. Revenant sur la jeunesse de Taine, il y décèle déjà sa totale indépendance d'esprit et la « sincérité de ses affirmations » et sa « manière un peu étrange d'écrire qui s'explique par sa philosophie. » Alors que « les premiers historiens sont tous partis d'une notion abstraite, parce qu'ils ont tous fait de la Révolution française la revendication d'un droit », Taine privilégie les témoins et multiplie les faits, non pas uniquement dans la capitale « avec ses surexcitations, mais dans la France elle-même, c'est-à-dire l'immense organisme social, l'être qui a changé et dont il s'agit d'expliquer le changement. » Il partage avec Taine, la conviction que « la terreur dans les provinces date de la prise de la Bastille, et par conséquent est la triste contemporaine de l'œuvre de la Constituante. » Rapprochant Taine de Tocqueville, il remarque que toute transformation d'une société ne peut se faire que sous un pouvoir fort et que les « meilleures constitutions ne se font jamais, elles existent, elles sont nées et ont grandi avec le peuple qu'elles doivent régir. » Heinrich pense que Taine joue « le rôle du ministère public, et dans les allégations de son réquisitoire, il y a un enchaînement de témoignages, une éloquente disposition de preuves, qui défie toute contradiction et motive une condamnation sans appel. » Il termine sur le sujet qui lui tient le plus à cœur, la question religieuse et souligne la contradiction de Taine, entre sa reconnaissance de la religion comme institution sociale et son souhait de « disparition de toute idée religieuse. » La conclusion est une prémonition de la fortune future de Taine : « Brouillé avec la gauche, rallié fort momentanément avec la droite, il entrevoit évidemment, comme avenir, une de ces positions isolées fort honorables, mais difficiles et périlleuses. »³⁹⁸

Dans le même esprit que l'article précédent, A. Feugère dans le journal *Le Français*, est heureusement surpris d'une orientation des idées de Taine qu'il n'osait envisager jusqu'alors. Evidemment, il ne peut s'empêcher de comparer Taine avec ses références personnelles sacrées : « Entre Bonald, de Maistre et Taine, on ne peut imaginer une opposition plus marquée et sur les points les plus graves. Il y a toute la distance qui sépare l'unité de la doctrine catholique, l'affirmation du principe divin de l'autorité et le fatalisme de

³⁹⁸ Heinrich (G.-A.), « La légende jacobine et la critique », *Le Correspondant*, 25 août 1878, p.569-598.

l'école positiviste, son impuissance à dépasser l'ordre des faits contingents, à établir le droit sur une idée supérieure et voici qu'à travers tant de barrières que les doctrines opposées élèvent entre des esprits si éloignés les uns des autres, par l'étude sincère des faits, par la force logique, par un même respect de la vérité, il éclate des rapports inattendus et se dégage une même conclusion. » S'il reproche au livre la compilation d'une multitude de faits inutiles, il se félicite du traitement que Taine consacre aux corps ecclésiastiques et du jugement sévère porté à l'encontre de la Constituante, dont toute une opinion commune paraît des plus grandes vertus pour la distinguer de la Convention. Sa conclusion emprunte à Saint-René Taillandier : « Tout ce qui était légitime et durable dans la Révolution était d'avance dans la loi divine de l'Évangile. »³⁹⁹

Le Correspondant avait déjà rendu compte de *l'Anarchie* sous la plume de Doumaire. Le ton est prudent et mesuré, bien qu'il révèle la réception favorable de l'auteur à la présentation que fait Taine de la Révolution. « Voilà de quoi scandaliser une grande partie de la génération présente, élevée dans le respect de l'œuvre de la première-née de nos chambres législatives. » Il est admiratif du tableau de l'anarchie brossé par l'auteur, « d'une crudité effrayante et d'une incontestable vérité, car tous les traits en ont été fournis par les rapports et souvenirs locaux, écrits sur l'heure, sans artifice comme sans art. » Insistant sur le côté novateur de l'histoire de la Révolution par Taine, il insiste sur le fait que pour la première fois, il est fait état des événements survenus en province, alors que jusqu'à présent, « on ne nous a jamais montré que Paris. »⁴⁰⁰

L'article qu'A. Sorel donne à la *Revue critique d'histoire et de littérature*⁴⁰¹ est brillant et objectif malgré les liens qui unissent les deux hommes depuis 1870. Se plaçant en retrait de la polémique, Sorel pense que Taine est sincère quand il fait son métier d'historien, mais que les journalistes qui le critiquent font leur métier d'hommes de partis. Il définit *l'Anarchie* comme le livre de la psychologie de l'attroupement. Prenant comme exemple la description du Palais royal révolutionnaire par Taine et Michelet, il démontre que si le second décrit des déçus qui se réhabilitent par la liberté, le premier n'y voit que des énergumènes se livrant à la débauche. Il ne suit pas Taine dans sa dénonciation de la violence gratuite, mais considère que « l'attroupement et la tyrannie sont les symptômes et pas la

³⁹⁹ Feugère (A.), « La Révolution », *Le Français*, 7 avril 1878.

⁴⁰⁰ Doumaire (J.), « Les origines de la France actuelle », *Le Correspondant*, 25 avril 1878, p. 353-357.

⁴⁰¹ Sorel (A.), « Les O.F.C., la Révolution, t. I » *Revue critique d'histoire et de littérature*, 2^e semestre 1878, p. 37-46.

cause du mal. » Regrettant la condamnation de l'œuvre de la Constituante, il voit dans ce premier livre de *la Révolution* la description de la pathologie de celle-ci.

Barbey d'Aurevilly, dans l'article déjà cité, publié en 1888 dans *Les œuvres et les hommes*, avait préalablement critiqué ouvertement la condamnation de la société d'ancien régime décrite par Taine. Evidemment, la lecture de *La Révolution* l'enchanté. Pour lui, plus qu'une heureuse surprise, c'est un miracle ! « Ce que je sais, et ce qu'il est impossible de nier, c'est l'effet produit par ce livre sur l'opinion. Il fut immense. Ce fut le trou de la bombe, et de la bombe qu'on n'attend pas ! Certes ! personne n'attendait M. Taine,- du normalien,- du rédacteur du *Journal des Débats*,- du libre penseur,- du matérialiste,- de l'athée,- de tout ce qui, dans cet heureux moment fait la gloire et la haute position d'un homme,- ce livre sans précédent et sans analogue, ce livre terrible, et qui tombe tout à coup sur la Révolution, quand la Révolution triomphe...J'ose même dire qu'en aucun temps pareil livre ne s'était vu. On avait des histoires sur la Révolution, mais comme ceci, non ! Il n'y en avait pas ! Il y en avait pour la Révolution et contre elle. Il n'y en avait pas sur la Révolution d'indifférente à la Révolution. »⁴⁰² Quelques lignes plus loin, Barbey se félicite que Taine se soit « arraché de sa philosophie et oublié Hegel et Condillac. Lui qui, dans son article sur *l'Ancien régime*, avait fustigé le positivisme de Taine, il lui reconnaît maintenant des vertus propres à bouleverser les positivistes eux-mêmes. Ceux-là mêmes qui admiraient Taine, le lisaient avec vénération, se pressaient à ses cours des Beaux-arts, qui le comptaient parmi les leurs, se retrouvent anéantis dans leurs certitudes ! « Toute leur vie, ils l'avaient regardé comme un gros canon qui – politiquement – n'avait pas tiré encore, mais qui tirerait, à coup-sûr. Et il a tiré, mais c'est contre eux !!! Et quand je dis contre eux, je dis trop...M.Taine n'a même pas pensé à eux. Il n'est pas plus contre eux qu'il n'est pour eux. Il n'est pour ni contre personne. Il est pour les faits observables, et qu'il va chercher partout où ils sont, pour les observer. C'est un impartial, chose bien rare ! »⁴⁰³ Divine surprise pour Barbey. Taine le matérialiste, « qui ne croit pas comme nous », fait « la dissection, calme et méprisante, de la Révolution française » ! L'accumulation des faits, des témoignages, des citations, des sources qui lui déplaisaient tant dans le premier tome des *Origines*, deviennent « authentiques,

⁴⁰² Barbey d'Aurevilly (J.), *Les œuvres et les hommes*, op. cit., p. 319-320.

⁴⁰³ Barbey d'Aurevilly (J.), op. cit. p. 322-323.

incontestables » ! La conclusion de Barbey ne s'embarrasse pas de nuances, en rapprochant Taine de Maistre : « Digne aussi d'être catholique ».

On trouve très peu de réactions de Taine aux critiques des journaux et revues dans sa correspondance. C'est la démonstration, si besoin était, de sa quasi-indifférence aux attaques comme aux louanges des professionnels chez lesquels il soupçonne des arrière-pensées. Seule exception à notre connaissance, il écrit à J. Soury qui avait publié dans *le Temps* deux articles sur *les Origines* pour lui reprocher de ne pouvoir écrire que dans le ton de son journal et de n'en pas dévier.⁴⁰⁴ Il va recevoir, par contre, un courrier abondant d'amis mais aussi de simples lecteurs qui lui livrent leurs impressions. Ainsi, Fustel de Coulanges lui adresse une lettre chaleureuse de félicitations : « Voilà la véritable histoire, puisée aux sources et qui ne se tient pas à la surface et à l'écorce des faits. On t'accusera probablement d'abaisser la Révolution ; tu la dépoétises, tu la montre ce qu'elle est. On dira que tu es réactionnaire parce que tu es historien. Le clan des cléricaux ne t'accueillera pas mieux que l'autre. Tu ne crois pas plus à l'infaillibilité du peuple qu'à celle du pape ; et par le temps qui court tout le monde croit à l'un ou à l'autre...Pour moi, ce qui me frappe, c'est que tu as vu juste : vérité si rare par ces temps d'idées convenues et de phrases creuses. Et la conclusion de ton livre, ce n'est certes pas que la Révolution ne devait pas se faire, c'est qu'elle aurait pu se faire mieux. »⁴⁰⁵ Il s'agit là d'une démonstration de la communauté de vue entre les deux historiens, autant sur les idées partagées que sur leur pessimisme commun vis à vis des politiques.

Barbey d'Aurevilly lui adresse une lettre qui ne peut que le ravir : « Vous ne voulez être, à mes yeux, ni un matérialiste, ni un athée. Vous êtes un homme du développement scientifique- le meilleur des bons enfants scientifiques ! Tout simplement. Vous n'êtes pas hostile aux idées religieuses. Pourquoi le seriez-vous ? Elles sont maintenant si peu importantes ! »⁴⁰⁶ Cette lettre reprend son article, pardonnant le matérialisme de l'auteur, à partir du moment où celui-ci permet de combattre les idées de son propre camp. Non seulement Taine devient un allié mais un symbole. « Quelle réponse aux Michelet et aux

⁴⁰⁴ Taine (H.), « Lettre à Jules Soury le 25 juin 1878 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 72.

⁴⁰⁵ Fustel de Coulanges, *lettre à H.Taine du 15 avril 1878*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

⁴⁰⁶ Barbey d'Aurevilly (J.), *lettre à H.Taine du 1^{er} mai 1878*, BNF fonds Taine, naf 28420.

Louis Blanc, à tous ceux, enfin, qui, dans leurs églogues historiques, ont partagé où singé l'ivresse de ces premiers temps de la Révolution dans les âmes niaises... »

Une autre lettre est intéressante, à la fois sur les critiques contenues que sur le ton de déférence employé, celle que G. Monod adresse à Taine qui lui demande son avis sur *l'anarchie*. Après avoir loué « l'immense travail », il lui reproche de ne montrer « qu'un seul côté des choses » et d'être en contradiction avec son livre précédent qui démontrait que « l'édifice absolument vermoulu devait s'effondrer au moindre choc. » Il ne le suit pas non plus sur son analyse de l'œuvre de la Constituante et sur ses idées : « vous en parlez pour montrer les excès immédiats qu'elles ont produits ou tolérés, non pour montrer ce qu'elles ont soit de nouveau, soit de légitime. » Contrairement à Taine qui s'oppose à la constitution, il la défend dans ces termes : « S'il est vrai qu'il est dangereux de mettre des principes absolus à la base d'une constitution, n'est-il pas vrai aussi que l'on ne peut s'occuper de politique sans avoir devant les yeux un certain idéal emprunté à la raison ? » Respectueusement mais fermement, tout en s'excusant de sa franchise, il conclut : « Je n'admets pas que ce soit le mal et le faux qui aient enthousiasmé nos pères et pourtant c'est le faux et le mal que vous avez voulu montrer. En un mot, j'ai trouvé dans votre livre, non une philosophie de la révolution mais des faits très intéressants sur la Révolution. »⁴⁰⁷ La critique est sévère, elle sera même publiée dans la *Revue historique*, Taine n'y répondra pas...

Nous n'avons pas retrouvé, dans le fonds Taine à la BNF, de lettre d'A. Sorel de cette époque évoquant le deuxième tome des *Origines*. Il lui écrit bien en novembre 1878⁴⁰⁸, pour le féliciter de son élection à l'Académie et lui confier qu'A. France aimerait bien lui dire son admiration, mais en est empêché par sa timidité. Il lui envoie une lettre l'année suivante⁴⁰⁹ pour lui présenter ses condoléances à l'occasion du décès de son beau-père. Mais, là encore, il ne fait aucune allusion à *l'Anarchie*, alors qu'il a donné un article, d'ailleurs très neutre, sur le livre dans la *Revue critique*⁴¹⁰ ou il n'ose pas (pas encore !) critiquer son maître.

Par contre, Taine reçoit de nombreux témoignages amicaux. F. Le Play, lui écrit : « J'ai achevé la lecture de votre beau volume. Je n'ai pas besoin de vous répéter que

⁴⁰⁷ Monod (G.), *lettre à H.Taine du 16 février 1878*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

⁴⁰⁸ Sorel (A.), *Lettre d'A. Sorel à H. Taine le 16 novembre 1878*, BNF, Fonds Taine, naf 28420.

⁴⁰⁹ Sorel (A.), *Lettre d'A.Sorel à H.Taine le 9décembre 1879*, BNF, Fonds Taine, naf 28420.

⁴¹⁰ Sorel (A.), « Révolution, t. I, », *Revue critique*, novembre 1878, P. 37.

j'en suis ravi »⁴¹¹. J. Riché le félicite pour son « dernier ouvrage, dont j'admire les vues élevées et indépendantes, la pureté d'esprit qui trace le programme de ce qu'aurait dû être la Révolution.. », en lui reprochant toutefois « quelques inexactitudes » dues à trop de « confiance aux mémoires » et le priant de considérer ses remarques « comme un hommage. »⁴¹² H. Forsell, de Stockholm, est admiratif : « Vous refaites l'histoire de notre grande Révolution avec des réalités et non plus des légendes. »⁴¹³ Brunetière, qui se garde bien de féliciter Taine, s'intéresse à la suite, en lui demandant s'il voulait bien lui confier un ou deux paragraphes du livre prochain pour la revue : « On m'a parlé notamment d'une certaine psychologie du jacobin qu'il serait peut-être plus opportun que jamais de publier au moment où nous sommes, et dont le retentissement assuré ne pourrait, je crois, qu'exciter encore l'attente où on est depuis deux ans passés. »⁴¹⁴ L'arrière-pensée politique se double, ici, d'un souci éditorial...Le fonds Taine de la BNF ne renferme pas de critiques acerbes sur ce premier tome de la *Révolution*. Il est peu vraisemblable que ce soit une censure de Taine ou de sa femme, mais plutôt du fait de ses opposants qui ne se risquent pas à lui écrire personnellement, les journaux remplissant amplement ce rôle. Le seul échange épistolaire dans cet ordre d'idées, mais sur un ton feutré, eut lieu entre Taine et E.Havet. A son maître qui lui reproche sa vision de la Révolution et son dénigrement de l'œuvre de la Constituante, Taine répond que ce qui les sépare : « ce sont les idées très différentes que nous nous faisons des principes de 1789. A mes yeux, ce sont ceux du Contrat social ; par conséquent, ils sont faux et malfaisants....appliqués à l'organisation sociale, ils signifient une conception courte, grossière et pernicieuse de l'Etat. » Il comprend leurs différences de jugement sur la Révolution mais reste persuadé que, grâce à son œuvre, l'opinion actuellement de mise évoluera, changera, et qu'elle aura « quelque influence sur les Chambres, sur le Gouvernement. Voilà mon espérance : j'apporte un caillou dans une ornière ; mais dix mille charrettes de cailloux bien posés et bien tassés finissent par faire une route. »⁴¹⁵ Cela montre, qu'à cette date, si Taine doute de l'efficacité politique des *O.F.C.*, il se garde bien de le montrer.

⁴¹¹ Le Play (F.), *Lettre à H.Taine le 20 avril 1878*, BNF, Fonds Taine, naf 28420.

⁴¹² Riché (J.), *Lettre à H.Taine le 22 mars 1878*, BNF, Fonds Taine, carton 20.

⁴¹³ Forsell (H.), *Lettre à H.Taine le 1^{er} octobre 1878*, BNF, Fonds Taine, naf 28420.

⁴¹⁴ Brunetière (F.), *Lettre à H.Taine le 16 octobre 1879*, BNF, Fonds Taine, naf 28420.

⁴¹⁵ Taine (H.), « Lettre à E. Havet le 24 mars 1878 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 44.

Il n'en est pas moins vrai que certains de ses amis sont quelque peu surpris par l'éclairage original qu'il donne à l'histoire de l'assemblée Constituante. Dans une lettre adressée à une de ses fidèles correspondantes, Edma Roger des Genettes, Flaubert se livre à une critique acerbe, injuste et fautive du premier tome de *la Révolution* : « Taine est un gobe-mouches qui devient un peu ridicule. On a eu le tort de le refuser à l'Académie française. Mais il a eu le tort de se présenter sous l'égide de la réaction. Quand à son livre, ce n'est pas ça. Si l'assemblée Constituante n'eût été qu'un ramassis de brutes et de canailles, elle eut vécu ce qu'a vécu la commune de 1870. Il ne dit pas de mensonges. Mais il ne dit pas toute la vérité. Ce qui est une façon de mentir. La peur violente qu'il a eue de perdre ses rentes lors de nos désastres lui a un peu oblitéré le sens critique. »⁴¹⁶ Critique injuste sur la candidature de Taine à l'Académie, mais partagée par beaucoup ; critique fautive pour la composition de la Constituante que Taine n'a jamais qualifié de ramassis de brutes et de canailles, mais plutôt de rêveurs ou d'incompétents !

Les opinions exprimées sur ce premier volume de *La Révolution* dans cette année 1878 sont particulièrement intéressantes, car elles échappent au filtre du temps et nous montrent les réactions instantanées des critiques. Même si les articles au sectarisme politique évident doivent être lus avec réserve, il est évident que l'image libérale que Taine incarnait jusqu'alors est effacée. *L'Ancien régime* n'avait pas bouleversé les opinions établies à propos de l'historien, tout le monde, au fond, y trouvait son compte. Les monarchistes ne pouvaient rien attendre de sa part, les républicains y voyaient une condamnation de l'ancien régime, les catholiques ne pouvaient être surpris, tout le monde, en somme, gardait sa position. Avec la publication de *L'Anarchie*, les cartes sont redistribuées et Taine va s'installer dans une situation d'homme seul, non seulement qui lui convient très bien, mais qu'au fond il revendique. Pour les catholiques, ce premier livre consacré à la Révolution est une heureuse surprise. On sent encore dans les articles une certaine réserve, mais le ton est favorable et marque un changement radical dans le jugement porté sur l'auteur. C'est le tournant majeur qui fait de Taine une figure incontournable de l'historiographie conservatrice de la Révolution française. Il rejoint au panthéon de celle-ci, Bonald et de Maistre, et ceci d'autant plus que Taine n'est pas des leurs et que ses écrits vont avoir une diffusion importante dans un public

⁴¹⁶ Flaubert (G.), « Lettre à Edma Roger des Genettes le 10 juillet 1878 », in *Dictionnaire Flaubert*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 664.

plus large. Pour eux, la contre-révolution s'est donné un nouveau maître. S'il avait acquis depuis vingt ans une stature d'intellectuel admiré et reconnu par ses pairs, ses livres, bien qu'unaniment salués par la critique, restaient confidentiels. *Les origines de la France contemporaine* ont changé complètement son statut, il devient un auteur lu par des milliers de Français et provoque des commentaires contradictoires. Il devient incontournable dans le champ politique, puisque sujet de polémique. Ce n'est qu'un début.

Durant les deux années 1879-1880, Taine rédige *la Conquête jacobine*, en Savoie et à Paris où il continue à se rendre aux Archives. Il ne publie rien d'autre, si ce n'est la préface d'un livre sur l'art d'un anglais, Wallace-Wood, qu'il donne aux *Débats*. Ses cours à l'Ecole des beaux-arts sont publiés à cette époque, en deux volumes, sous le titre *Philosophie de l'art*. Le 1^{er} avril 1881, paraît dans la *Revue des deux mondes*, la *Psychologie du Jacobin*, le second volume de la Révolution sortant en librairie en mai.

D. Réception de *La Conquête jacobine*

Taine n'attend pas la publication de son livre au mois de mai pour regagner sa propriété de Boringe où il passe désormais la plus grande partie de sa vie, ne résidant plus à Paris que les quatre ou cinq mois d'hiver. Il se sent mieux pour écrire en Savoie, partageant son temps entre la vie familiale et la réception chez lui de ses amis proches comme Gaston Paris, Boutmy, John Durand ou Marc Monnier ou celle d'autres venant en villégiature à proximité, tels Renan, de Vogüé, Berthelot. A Paris, il mène une vie mondaine discrète, et surtout poursuit ses recherches aux Archives et à la Bibliothèque nationale, bien que, et ses notes de travail l'attestent, la partie la plus importante de son travail est réalisée, ne glanant seulement que des détails ou des confirmations. Par contre, il reçoit un courrier abondant de lecteurs de tous horizons lui proposant des renseignements divers sur tel ou tel événement révolutionnaire ou signalant des ouvrages intéressants qu'ils se feraient un plaisir de lui communiquer. Ses notes de travail conservées à la Bibliothèque nationale regorgent de cette correspondance à laquelle il ne donne pas toujours suite mais qui témoigne de l'engouement que son œuvre suscite.

La préface de ce troisième volume des *Origines* est brève, Taine y précise l'orientation de son travail, comme s'il prévenait les critiques à venir. Il ne s'agit que de « l'histoire des pouvoirs publics » excluant à l'avance celle de la diplomatie, de la guerre, des finances, de l'église. Il répond ainsi à l'avance à tous ceux, et ils seront nombreux, qui lui feront reproche de ne pas tenir compte des « circonstances » et de rendre ainsi la Révolution difficilement compréhensible. Sans illusion sur les réactions que son livre suscitera, « j'ai encore le regret de prévoir que cet ouvrage déplaira à beaucoup de mes compatriotes », il se place délibérément au-dessus des opinions politiques partisans qui motivent, à ses yeux, les critiques. Il se fait faussement modeste en faisant remarquer « qu'une société humaine, surtout une société moderne, est une chose vaste et compliquée. Par suite, il est difficile de la connaître et de la comprendre. C'est pourquoi il est difficile de la bien manier. Il suit de là qu'un esprit cultivé en est plus capable qu'un esprit inculte, et un homme spécial, qu'un homme qui ne l'est pas. »⁴¹⁷ En quelques phrases, Taine balaye à l'avance les critiques que son ouvrage va susciter, sa feinte humilité alliée à l'assurance de sa propre valeur lui assurant l'exception qu'il revendique.

⁴¹⁷ Taine (H.), *La conquête jacobine*, Paris, Hachette, 14^e édition, 1890, p. II.

Dans la même veine se situent les interrogations qu'il se pose dans une lettre à Gaston Paris⁴¹⁸, écrite à son arrivée en Savoie. Il sollicite l'avis de son ami, comme il est impatient de connaître les opinions de Monod, Sorel, Fustel de Coulanges ou Lavisse et « autres hommes compétents. » Certes, il admet et même sollicite « la contradiction à bout portant », mais à condition qu'elle émane de gens dont il reconnaît une certaine valeur, et surtout pas celle de quelque politicien sectaire. Il lui pose trois questions auxquelles il s'empresse de répondre immédiatement. A la première, « est-ce assez neuf ? » il admet être dans le doute, « ayant passé trop de temps avec les personnages et les événements », mais ajoute aussitôt, avec ironie « ayant trop perdu de vue la légende acceptée et l'opinion régnante. » A la seconde, « est-ce assez prouvé ? », il répond oui, n'envisageant même pas être mis en doute quant à la pertinence et l'impartialité de ses sources. A la troisième, « est-ce assez littéraire ? », il répond non, sans doute par coquetterie car il ne doit pas douter de sa qualité littéraire, saluée unanimement par la critique, y compris par celle qui lui est hostile, mais en profite pour égratigner Michelet. « Les plus beaux morceaux de Michelet sont des œuvres d'imagination, des broderies admirables tissées sur un canevas historique maigre et sec. » Nous sommes loin des pages que Taine écrivit en 1858 sur Michelet dans lesquelles il l'encensait : « Je n'oserais pas dire qu'il fait l'histoire, elle se fait en lui. Michelet écrit comme Delacroix peint. »⁴¹⁹ Il ajoutait : « Cette sensibilité de l'imagination donne l'instinct historique, je veux dire l'art de démêler, à travers une foule de faits et de causes, la cause et le fait important. Elle supplée à l'analyse rigoureuse, et, par une autre voie, atteint le même but. »⁴²⁰ Il préfère se comparer à un Macaulay ou à un Ranke, revendiquant à la fois qualité littéraire et rigueur historique.

La publication de son ouvrage a lieu alors que la République s'affirme chaque jour un peu plus. Jules Ferry est alors président du conseil tout en restant ministre de l'instruction publique. Ce même Ferry sur lequel Taine se déchaînait quand celui-ci disait : « La Révolution est notre évangile », ce qui signifiait pour ce dernier « défense de la blâmer : c'est attaquer la foi d'un parti, de la majorité. La conclusion évidente, c'est que les objets de foi ne peuvent être un objet d'enseignement public... Ah, les terribles politiques qui croient avoir dans leurs mains toute la vérité, et même celle qui n'est pas encore faite ! Me voilà ainsi

⁴¹⁸ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 116.

⁴¹⁹ Taine (H.), *Essais de critique et d'histoire*, [1858], Paris, Hachette, 15^e édition, 1920, p.88.

⁴²⁰ Taine (H.), *op. cit.*, p.100.

hérétique, ennemi de la France moderne. »⁴²¹ Les élections législatives d'août 1881 donne 467 sièges aux républicains contre 96 aux monarchistes. Ferry donnant sa démission suite à l'expédition tunisienne, c'est Gambetta et son « grand ministère » qui lui succèdent du 14 novembre 1881 au 27 janvier 1882 où il va chuter sur la question de la révision constitutionnelle. La seule allusion à la situation politique du moment se trouve dans une lettre adressée à Boutmy et datée du 27 novembre 1881, où il dit : « Je suis bien inquiet et bien contrarié de la marche que prend le gouvernement », à propos de la démission de Chanzy.⁴²² La rareté de ses réactions politiques épistolaires démontre que Taine se situe de plus en plus en retrait de l'événement et qu'il considère le régime actuel bien établi. En défenseur de l'ordre, quel qu'il soit, il l'accepte.

Les critiques publiées à la sortie de ce second volume sur la Révolution sont conformes à celles du premier. Taine persiste et signe, les différentes sensibilités exprimées font de même. Il est à noter qu'elles sont bien moins nombreuses en cette année 1881, il le dit d'ailleurs à son maître Etienne Vacherot, le 14 juin⁴²³ : « vous voyez le silence systématique de toute la presse plus ou moins républicaine », et il est vrai que les critiques émanant de journaux républicains sont inexistantes. Taine ayant annoncé dans sa préface qu'il y aurait un troisième volume, nombreux sont ceux qui attendent le livre complet pour juger ; ou plus sûrement, Taine est-il classé définitivement dans la classe réactionnaire. Avant que ne sortent les premiers articles, la première personne à réagir à chaud est son ami Paris. A la lettre écrite par Taine le 17 mai, il répond le 21 en osant critiquer la « surabondance des faits, un peu les mêmes partout » et s'interroge sur l'intérêt de collectionner des faits répétitifs qui rendent « le volume un peu long ». Il se demande s'il y a besoin « d'être Taine pour les réunir » et si « un résumé plus rapide aurait-il aussi bien prouvé, et auriez-vous pu rejeter en note ou dans un appendice une indication très sommaire des sources si richement utilisées ». Dès le 22,⁴²⁴ Taine le remercie de sa franchise et souscrit au reproche de monotonie. Néanmoins, il se défend en invoquant la nécessité d'accumuler les faits : « dans une matière si controversée, j'avais besoin de trop prouver. » Regrettant de ne pas être « critique exact et artiste complet » comme Macaulay, il critique à nouveau Michelet sur « la faiblesse de sa

⁴²¹ Taine (H.), « Lettre à Gaston Paris le 28 juin 1879 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.91.

⁴²² Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p.143.

⁴²³ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p.119.

⁴²⁴ Taine (H.), « Lettre à Gaston Paris le 22 mai 1881 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.118.

critique, sur l'insuffisance de son érudition » et terminant par : « Il a lu très peu et très mal le manuscrit. »

La première critique date de juin sous la plume de Maxime de la Rocheterie.⁴²⁵ Il adhère totalement aux idées de Taine, jusqu'au titre choisi par celui-ci. « Il s'agit bien d'une conquête, de la conquête de la France par une faction et une faction infime, qui n'a jamais été qu'une minorité, mais qui, à force d'audace, de violences et de crimes, est venue à bout d'opprimer la majorité et de dominer le pays. » Le ton est donné, tout l'article est à l'unisson de son introduction et se termine par « M ; Taine a déployé les richesses habituelles de sa brillante palette et de son rare esprit d'analyse et d'observation. » En juillet, paraît dans *la Revue bleue*⁴²⁶ sous la plume de M.E. de Pressensé, auteur d'une *Histoire de l'Eglise sous la révolution*, et grand admirateur de Quinet, un article assez critique du livre, mais parfaitement argumenté. Tout en louant la forme « admirable » de l'ouvrage, il reproche à son auteur la monotonie engendrée par l'accumulation des faits et l'exagération de ses traits. Surtout, et c'est un point capital que l'on retrouvera souvent, en particulier chez Cochin, l'oubli des « circonstances » qui rend la Révolution incompréhensible. « Taine s'est servi, pour flétrir le jacobinisme, des procédés historiques entièrement jacobins. » Cette sentence, émise pour la première fois, fera date, et nous paraît particulièrement juste. Contrairement à Taine, il ne pense pas que la Constitution civile du clergé soit une invention jacobine, mais « née des rancunes et aussi des vieux préjugés du gallicanisme » et fait le distinguo entre Girondins et Montagnards. Enfin, en désaccord profond avec Taine, il écrit : « La passion ne doit pas voiler les crimes, mais les crimes ne doivent pas occuper toute la scène quand de grandes choses y ont été accomplies au milieu de l'une des plus formidables crises de l'histoire. »

La critique que Taine attendait, celle de Gabriel Monod, est publiée dans *la Revue historique*⁴²⁷. C'est un mélange d'admiration pour l'analyse rigoureuse que fait Taine « des crimes du parti révolutionnaire et de l'état d'oppression et de terreur dans lequel il a tenu la nation entière », et des divergences capitales qu'ils ont entre eux sur les principes de 1789. Lui reconnaissant la justesse de sa démonstration du caractère français et de « l'impossibilité de transformer une société par des procédés radicaux au nom de principes

⁴²⁵ de la Rocheterie (M.), « La conquête jacobine par M. Taine », *Polybiblion*, juin 1881

⁴²⁶ de Pressensé (M.E.), « M. Taine et la Révolution française », *Revue bleue*, 23 juillet 1881.

⁴²⁷ Monod (G.), « La conquête jacobine », *Revue historique*, juillet 1881, t.16, p. 414-416.

à priori », il ne partage pas son analyse de la souveraineté populaire. Le 6 juillet,⁴²⁸ Taine le remercie « des paroles aimables » que contient son article, et lui demande la « permission de marquer le point central » de leur divergence. Il argumente sa condamnation des principes de 89, et défend sa démonstration du « double effet anarchique et despotique du dogme de la souveraineté du peuple » toujours présent dans la structure politique et sociale de la France actuelle et qui part de l'esprit *classique*. La formule « bien amicalement à vous » n'est pas qu'une formule de politesse, mais un sentiment profond qui lie les deux hommes, ne partageant pas les mêmes idées sur l'héritage révolutionnaire tout en étant proches intellectuellement. Dans sa réponse du lendemain⁴²⁹, Monod argumente : « Selon moi, les hommes de 89 ont voulu réaliser deux idées, la séparation des pouvoirs et la souveraineté du peuple. Ils les ont réalisées toutes deux mais avec excès, de là l'anarchie. Il y a, par suite de cette anarchie, dégoût et lassitude de tous les gens modérés et alors lutte violente et sans autre principe que la nécessité de vaincre contre les factions et tous ceux qui essayaient de revenir en arrière. » Il rejoint Taine sur son jugement du caractère français le qualifiant « très généreux en pensée et même en sentiments, nous sommes égoïstes pour l'action. »

L'avis de Sorel compte beaucoup pour Taine et se manifeste dans un courrier qui lui est adressé le 12 juin⁴³⁰ pour lui livrer ses impressions à chaud. A la première lecture, il « aurait loué la construction et l'ornement, la large distribution des pièces, la lumière qui circule et met les peintures et les reliefs en valeur. » Il va relire son livre « comme on doit vous lire » pour en faire une analyse approfondie. « On ne peut vous attaquer sérieusement que sur ce que vous n'avez pas dit et ce que vous n'avez pas voulu dire. » Son article est publié dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*⁴³¹ du début de l'année 1881. A. Sorel est certainement l'historien qui analyse le mieux ce que Taine a voulu exprimer dans ses livres. Dans un texte court, argumenté, sans flagornerie, il va à l'essentiel. Constatant que la Révolution est devenue, pour les deux camps politiques opposés, une religion vraie pour les uns, fausse pour les autres, il constate à nouveau que les discussions suscitées par les *O.F.C.* « portent moins sur ce qu'a dit l'auteur que ce qu'il n'a pas dit. » Il pense que, contrairement à ce qu'en pense Taine, il ne s'agit pas là d'une histoire des pouvoirs publics, mais plutôt de l'esprit public. Taine, en philosophe, et il l'approuve, traite des maladies mentales de la nation

⁴²⁸ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p.122.

⁴²⁹ Monod (G.), *lettre à Taine du 7 juillet 1881*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

⁴³⁰ Sorel (A.), *Lettre à Taine du 12 juin 1881*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

⁴³¹ Sorel (A.), « Les O.F.C., la révolution, t. II », *Revue critique*, 1^{er} semestre 1881, p. 117-122.

pendant la révolution et du fanatisme qui caractérise l'esprit jacobin. Bien que d'accord avec ce jugement, qu'il appuie avec des citations de Carrier, Saint-Just ou Chénier, il pense que certains jacobins avaient une valeur d'hommes d'état, tels Cambon, Carnot, Prieur ou Merlin de Douai. Il reproche à Taine de ne juger le jacobin que sous l'angle d'une personnalité figée, alors que certains, comme Fouché, ont su évoluer. Son admiration pour Taine est totale quand celui-ci décrit le patriotisme des armées républicaines attachées aux grandes réformes de la Révolution, mais conteste le lien indéfectible que Taine tisse entre terreur et révolution. « La terreur n'était pas imposée par la nation, c'était les terroristes qui l'imposaient à la nation. »

Saint-René Taillandier, diplomate qui allait devenir le neveu par alliance de Taine en épousant, quelques années plus tard, Mlle Chevrillon, fait paraître dans *le Parlement*⁴³² un article où il réunit les idées politiques et philosophiques de Taine, et s'interroge sur l'évolution intellectuelle de celui-ci. « Comment un écrivain dont les premiers essais avaient été des révoltes véhémentes contre notre philosophie traditionnelle se faisait-il le défenseur de la tradition et des droits historiques ? Comment un penseur de tempérament si révolutionnaire était-il devenu un juge si sévère de la révolution ? » Cet article traduit l'incompréhension de la nouvelle génération vis à vis d'un maître à penser qui appartient de plus en plus au passé et dont les écrits actuels paraissent en rupture avec les anciens. Taine y répond⁴³³ en justifiant l'évolution de ses idées politiques par les recherches et les découvertes qu'il a faites sur la Révolution, « Il est aussi périlleux que désagréable de combattre des opinions dans lesquelles tout le public a été nourri et élevé ; j'avais moi-même ces opinions au début de mes recherches, et ce n'est pas sans effort ni sans chagrin que j'ai dû les quitter. » A son interlocuteur qui souligne les bienfaits de la Révolution dans les autres pays d'Europe, il ne les nie pas, mais distingue « la façon anglaise ou allemande d'après les principes de Locke et de Stein, ou à la façon française d'après les principes de Rousseau. » A partir de là, il donne son interprétation bien connue de la souveraineté populaire et ses conséquences désastreuses.

Le dialogue se poursuit quelques jours plus tard⁴³⁴ à propos de la centralisation excessive en France que Saint-René Taillandier fait remonter, comme Taine, à la monarchie absolue et au déterminisme historique : « Les faits moraux sont plus ou moins indéterminés pour l'esprit qui les observe et qui ne peut connaître toutes les données du

⁴³² Saint-René Taillandier (G.), « La conquête jacobine », *Le Parlement*, 18 juillet 1881.

⁴³³ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 125.

⁴³⁴ Saint-René Taillandier (G.), *Lettre à Taine le 31 juillet 1881*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

problème. » Il tempère ses remarques en disant : « ma plume de débutant aurait bien trahi ma pensée si les doutes que j'ai indiqués dans mon article paraissent l'emporter sur l'admiration profonde que m'inspire votre nouvelle œuvre. Votre ouvrage est celui dont la France nouvelle profiterait le plus s'il suffisait, pour se réformer, d'avoir une vue claire et complète de ses défauts. C'est bien la plus lumineuse enquête qui pût se faire sur les vices de notre esprit et de notre caractère national. » Cette remarque préfigure ce que Taine pense déjà sans le dire, *Les origines de la France contemporaine*, délivre un diagnostic et non un remède. Pour préciser une image qui lui est chère, c'est un médecin compétent qui donne un tableau circonstancié de la maladie mais est incapable de rédiger une ordonnance efficace pour la guérir. Taine poursuit l'échange en lui écrivant le 6 août⁴³⁵ pour reprendre leurs points de divergences. Il précise sa conception du déterminisme comparable dans « les choses morales comme dans les choses physiques » et de la prééminence de caractères supérieurs qu'il nomme « générateurs » qui influent sur l'évolution et qui permettraient « de prévoir jusqu'à un certain point les grandes lignes de l'avenir. » C'est un des rares exemples dans lequel Taine témoigne son optimisme dans le rôle de l'histoire en tant que science nouvelle à laquelle il se reconnaît un rôle fondateur.

La Réforme sociale publie en septembre un article particulièrement intéressant sous la plume d'Edmond Demolins⁴³⁶, directeur de la *Science sociale* et disciple de Le Play, qui, sans faire l'analyse du livre de Taine, en dégage l'enseignement. A partir de la définition du *jacobin* proposée par l'historien, il en conclut qu'entre les Français qui célèbrent la Révolution et ceux qui la repoussent, et bien qu'ils poursuivent des buts différents, les procédés de gouvernement et d'organisation sociale sont semblables. « Successivement tous les partis sont arrivés au pouvoir depuis un siècle ; or, aucun n'a essayé de modifier, au nom de l'expérience, l'état social créé par l'ancien régime en décadence et par la Révolution : les uns ont tiré à droite, les autres à gauche ; voilà tout. » Dans sa lettre de remerciements⁴³⁷, Taine se félicite que l'idée exprimée dans son livre soit dégagée et comprise. Tous les Français sont plus ou moins révolutionnaires puisqu'il suive la même méthode en politique et en sciences sociales qui découle de l'esprit classique démontré dans *l'Ancien régime*. Les deux hommes resteront en contact après le décès de Le Play en 1882, comme l'atteste une lettre

⁴³⁵ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 128.

⁴³⁶ Demolins (E.), « La maladie du siècle », *La réforme sociale*, 1^{er} septembre 1881, P.153-158.

⁴³⁷ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 132.

conservée dans le fonds Taine de la B.N., à propos d'articles publiés dans la revue dont Demolins est devenu le rédacteur en chef.

Le Play avait également adressé à Taine une lettre de félicitations le 7 juillet⁴³⁸ pour lui exprimer son admiration « pour cette œuvre de bien public. » Souscrivant à sa condamnation du jacobin, il voyait dans son livre un appui capital de la réforme « qui arrachera notre infortunée patrie aux erreurs de la Révolution. »

La critique de l'ouvrage de Taine peut être aussi prétexte à manipulation politique quand un journal républicain comme *Le Globe* du 9 novembre 1881 considère le portrait du jacobin brossé dans *La conquête jacobine* « exact et impartial. » Jugement qui pourrait paraître surprenant si la conclusion qui en découle ne l'était pas davantage : « le type même du jacobin a cessé d'être celui du républicain pour devenir celui des conservateurs et des adversaires de la République... » C'est un des premiers exemples de récupération politique et de détournement que l'œuvre historique de Taine va susciter.

Un article long d'une trentaine de pages paraît dans le numéro de janvier 1882 de *la revue des deux mondes* sous la plume d'Anatole Leroy-Beaulieu.⁴³⁹ Bien argumenté, il est intéressant à double titre. D'une part, il porte, et pour la première fois, sur les trois premiers volumes des *Origines* en ayant une vue d'ensemble, d'autre part il va valoir à son auteur une réponse raisonnée de la part de Taine dès le lendemain de la parution. Justifiant son titre, Leroy-Beaulieu parle d'une contradiction entre le Taine philosophe, exempt de tout préjugé politique et religieux et le Taine historien qui applique à son étude une « doctrine inflexible », qui est la théorie des milieux. Pour lui, cette méthode se trouve à priori en opposition avec l'esprit, les espérances et les prétentions de la Révolution française, dans laquelle Taine ne voit que « le génie de l'erreur, de l'erreur érigée systématiquement en doctrine. » Rapprochant les idées de Taine de celles de Tocqueville, il en dégage les différences. Pour lui si le second dit que la Révolution n'avait fait que continuer l'ancien régime, le premier va plus loin en faisant remonter les idées révolutionnaires à Louis XIV. De même, si Tocqueville assimilait la Révolution à une religion, Taine pense qu'elle diffère de la religion par le fait « qu'elle s'impose au nom de la raison au lieu de s'imposer au nom de

⁴³⁸ Le Play (F.), *lettre à Taine du 7 juillet 1881*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

⁴³⁹ Leroy-Beaulieu (A.), « Un philosophe historien », *Revue des deux mondes*, janvier 1882, p. 126-159.

Dieu. » Il ne pense pas, comme Taine, que la raison doit toujours s'arrêter devant le préjugé héréditaire, mais au contraire, « quand la raison vient à se substituer au préjugé dans le gouvernement des choses humaines, c'est la marque qu'un peuple est en train de passer de l'enfance à l'âge adulte. »

Si Taine dit que « faire de l'histoire, c'est faire de la psychologie », Leroy-Beaulieu dit qu'il fait plutôt de la physiologie en faisant « l'autopsie de la Révolution. » Il est le seul, en 1882, à rapprocher Zola de Taine en qualifiant celui-ci « d'historien naturaliste » et de faire de la révolution « une sorte de maladie organique attaquant à la fois le corps et l'esprit. » Taine remercie, dans sa lettre du 2 janvier⁴⁴⁰, que Leroy-Beaulieu le qualifie de psychologue. « A mon sens, la psychologie doit jouer dans toutes les sciences morales le même rôle que la mécanique dans toutes les sciences physiques. » Il se félicite également que le critique comprenne que l'accumulation des petits faits, si décrite par ailleurs, explique le grand événement. Ce recours aux documents d'archive est considéré dans l'article comme la méthode scientifique par excellence, ce qui ne peut que plaire à l'historien. Par contre, Taine n'accepte pas la critique formulée dans les pages 153-154, disant qu'il aurait souhaité que « la constituante conservât à la France une aristocratie héréditaire » Il n'a jamais voulu dire que la noblesse ou que la constituante aurait dû faire une aristocratie à l'Anglaise mais plutôt que, dans l'aristocratie provinciale de 89, il y avait « des éléments précieux pour faire une classe gouvernante, des administrateurs sans traitement, des conseillers locaux du pouvoir central, et même des représentants de la province auprès du pouvoir central. » C'est toute l'idéologie orléaniste qui est dévoilée dans cette affirmation. C'est ce qu'en conclut Leroy-Beaulieu, qui pense que les préférences politiques de Taine se font jour au détriment de l'historien et du philosophe. Cet article très bien construit et argumenté, tranche avec la relative médiocrité d'articles partisans destinés, avant tout, à renforcer la conviction de ses lecteurs.

Georges Doncieux, dans *Le Monde* du 28 et du 31 décembre 1881, se montre enthousiaste et admiratif du livre de Taine : « Après avoir en un premier livre décrit de main de maître ce terrain bouleversant et malsain où tomba le germe de la Révolution, après avoir ensuite noté la fermentation et le développement fatal de ce germe au milieu de l'anarchie ambiante, l'auteur nous le décrit étalé dans sa fangeuse et sanglante floraison. » Sans doute l'auteur de l'article a-t-il été impressionné par les métaphores écrites par Taine ! Le

⁴⁴⁰ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 148.

reste de l'article, mais l'orientation politique du journal le laisse prévoir, est de la même veine. Doncieux apprécie particulièrement que Taine ne différencie pas les girondins des jacobins. Sa démonstration d'une faction jacobine dirigeante dictant sa loi au « jacobin peuple qui à coups de pique et à coups de sabre exécute » lui paraît juste et imparable.⁴⁴¹

La réception de *La Révolution* ne fait pas débat qu'en France. Taine est beaucoup lu en Angleterre qu'il connaît particulièrement bien et qui inspire fortement sa réflexion. Deux articles sont à retenir et divergent par leurs appréciations. Le premier, publié dans *The spectator*,⁴⁴² ne voit dans les *Origines* que « l'amertume du conservateur ». Le second, sous la plume de H. Reeve,⁴⁴³ retient du message de Taine que l'ennemi vient du « principe que la volonté populaire est au dessus de toute personne et institution. » La leçon qu'il en tire est qu'il faut se méfier des principes démocratiques.

Beaucoup de lettres collectées dans le fonds Taine à la B.N.F. sont des témoignages d'admiration de lecteurs anonymes ou d'historiens locaux, qui proposent des renseignements inédits sur la révolution ou leurs propres travaux. Cela entraîne une correspondance croisée intéressante quant au souci que Taine y prête. Par exemple, un certain Armand Lods⁴⁴⁴, publiciste d'Héricourt écrit à Taine le 1^{er} décembre 1881 pour le féliciter : « Vous êtes peut-être le premier qui avez écrit l'histoire générale de la révolution en recourant aux documents authentiques et officiels ; vous avez voulu vous faire une conviction par l'examen impartial des faits. » Il se propose de lui adresser des procès verbaux de la commune d'Héricourt. Taine lui répond le 4⁴⁴⁵ pour le remercier de son offre qui l'intéresse. « Si vous avez des détails et des chiffres sur les élections, vous avez en main les pièces décisives ; le fait le plus significatif de toute cette époque est le petit nombre et la basse qualité du parti régnant, et là-dessus toutes vos communications me seraient précieuses. » Il cite les noms de Babeau et de Sauzay dont les travaux lui ont été précieux. A. Lods lui envoie le 12 janvier de « singulières pièces constatant en 1792 la déclaration faite par les villes de Belfort et d'Héricourt » et termine par cette phrase : « Dieu veuille ne pas infliger à notre

⁴⁴¹ Doncieux (G.), « La conquête jacobine », *Le Monde*, 28-31 décembre 1881.

⁴⁴² *The spectator*, 55, 18 février 1882, p. 232-234.

⁴⁴³ Reeve (H.), «Taine's conquest of the Jacobins», *Edinburgh review*, vol.155, p.1-26.

⁴⁴⁴ Lods (A.), *Lettre à Taine le 1^{er} décembre 1881*, BNF, fonds Taine, carton 19.

⁴⁴⁵ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p.144.

pauvre pays si coupable les châtiments qu'il mérite ! »⁴⁴⁶ Nous n'avons pas trouvé de lettres semblables venant de républicains engagés...

Cette correspondance, comme les critiques publiées, montrent que Taine est considéré désormais comme un historien conservateur et qu'il a perdu définitivement son image libérale qui était encore la sienne en 1875 après la publication de *L'ancien régime*. Un article du *Réveil*,⁴⁴⁷ daté d'octobre 1883, confirme nos propos. « Que pense donc M. Taine ? Pourquoi garde-t-il un silence profond sur la littérature nouvelle, sur les tendances qu'il devrait couvrir de son autorité car elles sortent en grande partie de lui et de ses enseignements esthétiques ? Est-ce de l'indifférence ? N'est-ce que l'attente et la réserve momentanée d'une sage circonspection ? Hélas ! M. Taine, pendant ce temps écrivait l'histoire, entrait à l'académie ; l'audacieux d'autrefois s'effaçait, le narrateur positiviste devenait timide, politique, timoré. L'ayant beaucoup lu jadis, admiré, aimé, nous ne pouvons nous décider de voir en lui un adversaire. Après avoir longtemps attendu son concours, ma génération attendra encore. »

Pendant ce temps-là, Taine continue son travail d'écriture en donnant à ces correspondants des informations sur ses convictions. Ainsi, à propos de Danton et de Robespierre dont il dresse les portraits psychologiques, il dit : « A mon sens, c'est surtout par dégoût qu'après septembre 1793 Danton a lâché le gouvernail ; il fallait être aussi raide et aussi borné que Robespierre pour se décider à pousser jusqu'au bout dans le système de la guillotine. »⁴⁴⁸

La critique la plus sincère n'est-elle pas celle venant de Taine lui-même, qu'il va faire beaucoup plus tard, dans une lettre adressée à son neveu Chevrillon en 1890. Revenant sur son œuvre, il lui fait la confidence suivante : « A mon sens, le volume le plus faible est la *Conquête jacobine* : trop de faits et de narrations ; il lui manque ce que je trouve dans les autres volumes, une dissertation centrale, une théorie générale pour faire diversion et repos. La tonalité reste toujours la même, triste et monotone. »⁴⁴⁹ C'est la démonstration

⁴⁴⁶ Lods (A.), *Lettre à Taine le 12 janvier 1882*, BNF, fonds Taine, carton 19.

⁴⁴⁷ Alexis (P.), *Le réveil*, 14 octobre 1883.

⁴⁴⁸ Taine (H.), « Lettre au Comte de Martel le 16 novembre 1882 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 159.

⁴⁴⁹ Taine (H.), « Lettre à André Chevrillon le 4 février 1890 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 397.

que Taine a bien tenu compte des observations faites par les critiques qui ont presque tous soulevé ces mêmes remarques.

En mars 1883, le *Programme jacobin* paraît dans la *Revue des deux mondes* suivi, le 15 septembre 1884 de la *Psychologie des chefs jacobins*. En novembre de la même année est publié le troisième et dernier volume de *la Révolution*.

Pendant dix ans Taine collecte les documents qu'il juge nécessaires à son travail sur la Révolution. Ses choix révèlent parfaitement le sens qu'il souhaite donner à son étude. Ses recherches ayant débuté au début des années 1870, il est évident qu'il ne peut ignorer les ouvrages qui sont publiés ces années-là sur la Commune. Pour quelqu'un qui a vécu les événements avec la douleur que l'on sait, dans quelle mesure a-t-il été influencé par ces écrits ? Quand on relève les mots, les expressions, les qualificatifs utilisés dans ces livres et qu'on les compare avec les siens, présents dans les trois tomes de *la Révolution*, on ne peut s'empêcher d'y voir une certaine similitude. Parmi les historiens ayant écrit sur la Commune, figurent des noms bien connus de Taine :

C.A. Dauban, *Le fond de la société sous la Commune*, publié en 1873.

E. de Pressensé, *Les leçons du 18 mars*, de 1871.

J. Claretie, *Histoire de la Révolution de 1870-1871*, de 1873.

D'autres auteurs ont pu influencer Taine, tel F. de Beaumont-Vassy et son *Histoire authentique de la Commune*, publiée en 1871, ou encore E. Clevalet et *Mon journal pendant le siège et la Commune* de 1871, L. Drapeyron, *Les deux folies de Paris, juillet 1870- mars 1871*, de 1873.

Les termes : « populace, vile populace, populace sauvage, tribu sauvage, brigands, bandits, multitude sauvage, mégères, ivrognes, animaux, » présents au fil des pages, se retrouvent chez Taine. Certes, il utilise le terme « loups enragés » dans une lettre adressée à sa femme en mai, alors qu'en mars, il se contentait de parler « d'insurgés ». Jusqu'à quel point n'a-t-il pas subi l'influence de ces lectures quand il s'est agi d'écrire sur la Révolution ?

Les références des notes de bas de page figurant dans les trois volumes consacrés à la Révolution ne sont pas différentes de celles de *l'Ancien régime*. La différence la

plus notable est qu'elles comptent moins de Mémoires et que le nombre de références d'archives soient plus élevé, 10 à 15 % des citations. Surtout les séries D et F ; On relève deux à trois notes par page. Les historiens que nous avons cités dans le chapitre consacré aux sources sont, bien-sûr, présents. La référence la plus constante, presque 400 fois, concerne *l'Histoire parlementaire de la Révolution française*, énorme somme de 40 volumes publiés entre 1834 et 1838, de Buchez et Roux. C'est une telle permanence chez lui qu'on la retrouve jusque dans ses notes prises à la Bibliothèque nationale. Ainsi, travaillant sur *l'Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* de Sybel, il s'interroge sur la justesse d'une citation de Buchez et Roux par Sybel. En bas de la page sur laquelle il note le texte de l'historien, il écrit : « Je trouve finalement dans Roux-Buchez, XX p. 300, cette phrase de Robespierre face aux jacobins : *Aujourd'hui tout le peuple n'est pas pour nous, il n'y a pour nous que le peuple de Paris. A vérifier dans le journal des jacobins. Sybel dit p. 564 : Tout le peuple est contre nous, disait le 29 octobre 1792 Robespierre à la tribune des jacobins.* »⁴⁵⁰ Après Buchez et Roux, les historiens les plus cités dans *la Révolution* sont, dans l'ordre décroissant : Mortimer-Ternaux (130 fois), Schmidt, Dauban, Sauzay (à une soixantaine de reprises), puis Babeau, Breyat Saint-Prix, Guillon de Montléon, de Martel, Lallier, Wallon...

Parmi les contemporains de la Révolution dont Taine utilise les écrits, Mallet-du-Pan tient une place à part. Dans un article publié le 20 mars 1884 dans la *Revue des deux mondes* et repris dans *Derniers essais de critique et d'histoire*, à l'occasion de la publication de *Correspondance inédite de Mallet-du-Pan avec l'Empereur d'Auriche, de 1794 à 1798*, publiée par A. Michel, il en fait l'éloge : « Quatre observateurs ont, dès le début, compris le caractère et la portée de la Révolution française : Rivarol, Malouet, Gouverneur Morris et Mallet-du-Pan, celui-ci plus profondément que les autres ; en outre, ce que n'ont pas fait les autres, il a décrit, commenté et jugé la Révolution depuis le commencement jusqu'à la fin ; de 1789 à 1799, ses analyses et ses prédictions se succèdent de semestre en semestre, de mois en mois et souvent de semaine en semaine. Si l'on se reporte aux documents originaux, on découvre que ses analyses sont toujours exactes ; si l'on suit les cours des évènements, on constate que ses prédictions sont presque toujours vraies : parmi tant de gens aveugles, aveuglés ou myopes, il reste clairvoyant et voit très loin. En cela il est unique...compétent. » Retraçant la vie de Mallet, il met en avant sa culture, sa compétence, ses qualités d'analyse. C'est une parfaite unité de vue qu'il partage avec lui et se félicite de le faire redécouvrir. « Il

⁴⁵⁰ Taine (H.), *Notes*, BNF, Fonds Taine, carton 19.

est agréable de retrouver une telle œuvre ; le préjugé, la mode et l'ingratitude humaine ont pu l'ensevelir dans la poussière des bibliothèques ou dans les ténèbres des archives ; on l'a oubliée ou méconnue pendant un siècle ; tous les historiens célèbres de la Révolution semblent l'avoir ignorée, Carlyle comme M. Thiers, M. de Lamartine, M. Louis Blanc, M. Michelet. On l'exhume aujourd'hui ; elle sort de terre, aussi saine, aussi vive qu'au premier jour. »⁴⁵¹

Taine avait rédigé en juillet la préface⁴⁵² qui tranche radicalement avec celles des précédents volumes dans lesquelles il exposait avant tout son humilité devant l'immensité de la tâche qui l'attendait, son souci de la collection des sources ou son doute quant à sa capacité de convaincre. Il délivre là, en quelque sorte, son jugement définitif de la Révolution. Il le fait sous la forme d'une métaphore, procédé rhétorique qu'il utilise souvent dans ses différents chapitres. Reprenant l'image du crocodile qui, selon Clément d'Alexandrie, représentait une divinité objet de culte et d'adoration pour les Egyptiens, il assimile le révolutionnaire au crocodile qui « en sa qualité de bête malfaisante et de mangeur d'hommes est devenu Dieu. » Il l'observe dans ses « diverses attitudes, quand il s'embusque, quand il agrippe, quand il mâche, quand il avale, quand il digère. » Le texte devient une véritable étude zoologique. « J'ai étudié en détail la structure et le jeu de ses organes, noté son régime et ses mœurs, constaté ses instincts, ses facultés, ses appétits. » En observant « les spécimens notables », il dégage du lot « une vingtaine d'individus de plusieurs tailles et surtout les trois plus gros, qui, dans leur genre, me semblent des animaux vraiment remarquables et tels, que la divinité du temps ne pouvait s'incarner mieux. » (Allusion directe à ses trois portraits les plus appuyés de Marat, Danton, Robespierre.) Parachevant sa métaphore, il destine son œuvre écrite « pour les amateurs de zoologie morale, pour les naturalistes de l'esprit, pour les chercheurs de vérité, de textes et de preuves, pour eux seulement, et non pour le public, qui, sur la Révolution, a son parti pris, son opinion faite. » Car, une fois les témoins oculaires disparus, « on a pu persuader au bon public que les crocodiles étaient des philanthropes, que plusieurs d'entre eux avaient du génie, qu'ils n'ont guère mangé que des coupables, et que, si parfois ils ont trop mangé, c'est à leur insu, malgré eux, ou par dévouement, sacrifice d'eux-mêmes au bien commun. »

⁴⁵¹ Taine (H.), *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1894, p. 188-211.

⁴⁵² Taine (H.), *La Révolution*, t. III, Paris, Hachette, 12^e édition, 1892, p. I-IV.

Ce texte est d'autant plus significatif que nous en avons un commentaire de Taine lui-même⁴⁵³, répondant à son éditeur Emile Templier qui, sans doute, ne comprenant pas bien la puissance de l'allégorie, s'interroge sur « l'apparence de légèreté faisant contraste avec un sujet si austère. » Il se justifie, en disant avec humour qu'il a « été trop anglaisé par le commerce de Swift, Sydney Smith, Thackeray » et que son but est de laisser, « comme résumé final et total, dans l'esprit du lecteur une phrase unique abrégative assez exacte et assez féconde pour que tous les faits et toutes les idées du volume puissent lui revenir spontanément, par cela seul que tout bas il la prononcerait. » Il nous donne également dans cette lettre des indications précieuses sur les chapitres de ses livres dans lesquels il relie les principes de Rousseau et les actes de la Révolution française. Ainsi, dans *l'Ancien Régime*, le livre III, chapitre IV, traite de la société future fondée sur le contrat social ; dans la *Révolution*, le tome I, le livre II entier est consacré à l'œuvre de la Constituante (qui, pour lui suit les principes de Rousseau) ; dans la *Révolution*, tome II, livre I, le chapitre I narre la formation du parti révolutionnaire ; enfin, dans la *Révolution*, tome III, livre II, le chapitre II définit la conception de l'Etat. C'est un des rares exemples dans lequel il nous livre les passages clefs de sa démonstration

⁴⁵³ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 186.

E. Réception du *Gouvernement révolutionnaire*

La publication du troisième tome de *la Révolution* n'entraîne pas une réception passionnée comme avait pu l'être le premier volume. La parution préalable dans la *Revue des deux mondes* de deux chapitres les années précédentes en est, pour une part, la cause. Taine poursuit son œuvre imperturbablement quelles que soient les réactions d'ordre politique qu'elle suscite. Les républicains ont déjà délivré leur verdict, les conservateurs ont déjà trouvé leur sauveur. Il est bien évident que Taine n'accorde de l'importance qu'aux articles des hommes qui comptent pour lui et reste insensible à la fois aux témoignages de ses nouveaux admirateurs et aux sarcasmes de ses détracteurs. De plus, à partir de cette année 1885, son état de santé va se fragiliser et empirer progressivement durant les huit années qui lui restent à vivre. Il séjourne à nouveau beaucoup plus longtemps à Paris qu'avant, ne passant que les mois d'été en Savoie et devant suivre de nombreuses cures thermales. C'est au milieu de l'année 1884 qu'il emménage rue Cassette, dans l'ancien hôtel Molé, en face de l'Institut Catholique, dont le recteur Mgr d'Hulst, devenant un ami, va l'aider dans sa recherche de documentation pour l'écriture de *l'Eglise*. Il va y recevoir tous les lundis d'hiver toutes les personnalités du monde des lettres, de la politique ou des arts. Les Renan, Bourget, Sorel, Leroy-Beaulieu, Lavis, Thureau-Dangin y rencontreront les de Mun, Ribot, Cavaignac, Cochin ou Léon Say.

Pourtant, en cette année 1885, Taine ne se désintéresse pas de la politique. Il suit avec inquiétude les élections législatives d'octobre et redoute un vote républicain trop massif qui pourrait, selon lui, être le point de départ de toutes les dérives. Les républicains avaient institué, croyant que cela les servirait, un scrutin de liste départemental majoritaire à deux tours. Le résultat n'est pas à hauteur de leurs espérances car si les conservateurs sont unis, les républicains ne le sont pas, étant divisés plus à cause de rivalités dues à de fortes personnalités qu'au simple clivage opportunistes-radicaux. Les premiers obtiennent 201 sièges (dont 65 bonapartistes), les seconds 383 (dont 107 radicaux.) C'est plutôt au nombre de voix que la surprise est importante car, si en 1881 on comptait 5 128 000 votes républicains pour 1 789 000 votes conservateurs, en 1885, les voix républicaines régressent à 4 327 000 pour 3 541 000 voix conservatrices, soit pratiquement son niveau de 1876. Taine redoute une poussée radicale lors de ces élections. Il l'écrit à sa femme en

octobre de Vichy où il suit une cure. « Très probablement, il y aura 150 radicaux à la Chambre. Cela suffit, avec la portion égoïste et imbécile des opportunistes, si engagée déjà, pour faire une bande énergique, capable d'un 31 mai ou d'un 18 fructidor... »⁴⁵⁴ Constatant l'alliance des radicaux et des opportunistes, il fait un pronostic de 350 élus républicains contre 235 conservateurs, ce qui entraînerait un gouvernement de gauche qui, pour lui, est synonyme de : « Expulsion des princes, séparation de l'Église et de l'État, et suppression du budget des cultes, impôt sur le revenu, service militaire de tous pendant trois ans, épuration rigoureuse des fonctionnaires de tout ordre, remplacement des fonctionnaires de la couleur Ribot ou Léon Say par des intransigeants, nomination de Brisson à la présidence de la République, ce sont là probablement les principaux événements de cet hiver. »⁴⁵⁵ Comme on le voit, ses appréhensions ne sont pas très éloignées des réalisations futures.

Les articles commentant *le Gouvernement révolutionnaire* ne vont paraître qu'au début de l'année 1885. Deux lettres datant d'octobre 1884 sont dignes d'intérêt car, sous les compliments, elles révèlent les préoccupations de leurs auteurs. P. Bourget⁴⁵⁶ est enthousiaste : « A mon humble avis, c'est parmi ce que je connais de plus étonnant dans la prose contemporaine depuis la mort de Flaubert. » Se voulant romancier psychologique, il s'extasie d'avantage sur la méthode suivie pour le portrait brossé par Taine des chefs jacobins que sur le fond du chapitre. « L'intensité du coloris tenant toute entière à la vérité du discours psychologique, fait de ces trois figures quelque chose d'impossible à oublier. Cela me renforce dans l'idée que j'ai eue depuis longtemps qu'il y avait à renouveler complètement le genre du portrait historique en y introduisant ce qui est une des grandes découvertes de notre psychologie moderne, la variété de la naissance de l'image dans les cerveaux, de laquelle voit la variété dans la sensibilité, positive dans la manière de vouloir. » On voit là toute la dette que Bourget doit à Taine dans l'approche psychologique des personnages qu'il va appliquer dans ses romans. Bourget écrit un article dans *L'illustration*, *Taine historien*, qui sera reproduit dans ses *Essais de psychologie contemporaine* où il loue Taine tout en affirmant paradoxalement que Taine n'est pas un historien ! Mais c'est pour mieux l'encenser en tant que philosophe de l'histoire et le comparer à Michelet. « Michelet montrait pour le plaisir de montrer, M Taine,

⁴⁵⁴ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 10 octobre 1885 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 211.

⁴⁵⁵ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 13 octobre 1885 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 213.

⁴⁵⁶ Bourget (P.), *Lettre à H. Taine le « octobre 1884*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

lui, peut montrer avec un relief aussi puissant, mais c'est pour le plaisir de démontrer. »⁴⁵⁷ Dans sa conclusion, Bourget lui prédit les blâmes des libéraux et les réserves des conservateurs, car : « Pour la grande masse des Français, la Révolution n'est pas seulement un fait, c'est un symbole. Ils entrevoient derrière elles, les uns toutes les idées pour lesquelles ils vivent, les autres toutes les idées contre lesquelles ils vivent, et ils jugent cette Révolution d'après le service qu'ils peuvent en tirer pour ou contre ces idées. »⁴⁵⁸ Taine est sensible à son jugement et lui dit qu'il est le seul à avoir parfaitement compris et expliqué son travail. « Votre article est celui qui m'a le plus touché depuis l'article de Sainte-Beuve. » Il en accepte les restrictions à propos de la place de l'histoire : « L'histoire, telle que je l'ai comprise, reste en dessous de l'art ; c'est qu'elle est en dehors ; impossible, neuf fois sur dix, de donner la sensation finale et complète de la vie, faute de documents contemporains et suffisants. »⁴⁵⁹

G. Monod, dans son registre habituel plus sobre et retenu, tout en exprimant sa divergence de vue avec son interlocuteur, se félicite du but poursuivi. « On ne peut avoir que de la reconnaissance pour ceux qui recherchent la cause et la nature du mal dont nous souffrons. C'est le premier pas pour trouver le remède, si toutefois il existe des remèdes pour les maux sociaux et si quelque chose peut faire obstacle au mouvement qui entraîne la masse humaine vers un but ignoré. »⁴⁶⁰

A. Sorel publie sa critique du *Gouvernement révolutionnaire* en février 1885.⁴⁶¹ Prenant l'exemple du chapitre *Le programme jacobin*, il livre une réflexion révélatrice du procédé utilisé par Taine à la manière des apologistes. « Il leur donne, pour les renverser de plus haut et avec plus de fracas, une élévation et une consistance qui dépassent celles qu'ils ont eu dans la réalité. » Il partage avec l'auteur sa définition de la Terreur et du fanatisme jacobin mais fait le distinguo entre la Révolution qui est devenue jacobine, « socialiste et agraire » et la Révolution qui avait été faite par les propriétaires pour la propriété. « Si 93 portait Babeuf, 89 portait le *Code civil*. » Illustrant parfaitement le malentendu existant entre la pensée de Taine et son interprétation par ses lecteurs, il revient sur la qualification d'Etat rétrograde de l'Etat jacobin donné par l'auteur en disant que, s'il dit que l'Etat jacobin est

⁴⁵⁷ Bourget (P.), *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Lemerre, 1893, p. 184.

⁴⁵⁸ Bourget (P.), « Taine historien », *L'illustration*, novembre 1884.

⁴⁵⁹ Taine (H.), « Lettre à P. Bourget le 3 octobre 1884 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 189.

⁴⁶⁰ Monod (G.), *Lettre à H. Taine le 16 octobre 1884*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

⁴⁶¹ Sorel (A.), « Les O.F.C., t. III », *Revue critique d'histoire et de littérature*, n° 5, 2 février 1885, p.81-88.

rétrograde par rapport à l'Etat moderne, il ne dit pas qu'il l'était par rapport à la conception de l'Etat d'ancien régime. A. Sorel soulève ici le point essentiel sur la réception des *Origines* et les diverses et contradictoires interprétations que les lecteurs y apporteront, chacun y trouvant matière à conforter ses propres opinions. Voulant rester au dehors des jugements partisans, sa conclusion laisse à chacun le soin de se faire une opinion : « Son livre est un terrible réquisitoire contre le jacobinisme, contre le despotisme communiste surtout et l'anarchisme ; on n'y trouve, en vérité, rien qui fasse regretter ni la chute de l'ancien régime, ni le succès final de ce qu'on a nommé d'un nom devenu banal (mais qu'y a-t-il de plus banal que l'évidence), les principes de 1789. »

Dans *la Réforme sociale* du 1^{er} mai 1885, A. Delaire⁴⁶² nous donne ses impressions de lecture. Pour lui, cette œuvre est celle d'un savant qui n'a d'autre souci que la recherche de la vérité et adhère pleinement aux idées défendues dans l'ouvrage à propos du despotisme jacobin. S'attaquant à tous et à tout, les jacobins soulèvent ainsi une résistance croissante qui les entraîne à user de la force et à instituer la terreur. Il souligne deux points importants que Taine met en lumière, d'une part que la Terreur touche la totalité de la population et pas seulement les privilégiés, d'autre part le côté vénal des révolutionnaires. Il conclut à propos du dogme jacobin issu de Rousseau que « cette croyance à la perfection originelle de l'homme était en 1789 une des colonnes de l'orgueil humain, et de là sont sortis tous les faux dogmes de la révolution. » Il relie cette démonstration de Taine à celle que son maître Le Play avait faite « avec la puissance de son analyse sociale. »

Sur un plan plus conventionnel, puisque obéissant à un engagement politique, signalons deux articles qui, en quelque sorte, se répondent. Dans le premier, A. Lenthalic⁴⁶³ pense que « pour M. Taine, comme pour les philosophes du 18^e siècle, il n'y a pas d'autre philosophie que la psychologie, mais la psychologie du 18^e étant radicalement fautive, la Révolution devait aboutir à un abîme. » Accumulant trop, à son goût, de détails et de faits, la thèse lui paraît juste mais comporte d'abondantes redites. Pour lui, Taine n'a pas écrit une histoire de la Révolution et n'a fait qu'une étude psychologique des hommes qui l'ont faite. Regrettant que Taine soit plus proche, par ses idées, des philosophes du 18^e que des doctrines du catholicisme, il se félicite néanmoins qu'il montre « comment on écrit l'histoire quand on veut instruire ses lecteurs et leur prouver jusqu'à quel degré d'esclavage peut tomber un

⁴⁶² Delaire (A.), « M. Taine historien de la Révolution française », *La Réforme sociale*, 1^{er} mai 1885, p.225-234.

⁴⁶³ Lenthalic (A.), « La Révolution d'H. Taine », *Revue du monde catholique*, 1^{er} et 15 février 1885, p.279, 436.

peuple qui se laisse imposer des doctrines insensées par ce qu'il y a de plus lâche et de plus vil. » Démonstration est faite que l'Eglise catholique, malgré quelques vieux reproches, considère Taine comme un allié essentiel.

Le second article signé de Joseph Reinach⁴⁶⁴ est, évidemment d'un avis totalement opposé. Il avoue avoir été surpris de voir « le libre penseur qui avait été anathématisé par l'évêque Dupanloup » transformé en « ennemi personnel des hommes de la Révolution. » Traitant Taine de « myope, incapable de découvrir l'arbre derrière l'écorce, » incapable d'avoir une vue suffisamment haute et large pour étudier l'histoire, il en profite pour l'accuser d'avoir eu peur pendant la Commune. Il regrette surtout le succès rencontré par les *Origines* dans la bourgeoisie, bénéficiaire des acquis de la Révolution : « Comme la loi Falloux a passé par-là, comme elle a eu le temps de porter ses fruits, les fils des bourgeois voltairiens de 1830 se sont joints en nombre aux petits-fils des soldats de Condé pour célébrer ce long pamphlet. » Sa motivation est éminemment politique car il voit dans la *Révolution* de Taine, la cause du passage des orléanistes « du parti de la Révolution dans celui de la contre-révolution » et donc des électeurs potentiels en moins. Pour les républicains opportunistes, « toucher à la Révolution, à ses principes, à sa gloire, c'était donc toucher directement à la bourgeoisie, à ses intérêts, à son honneur. » L'inquiétude de Reinach est transparente, le danger pour la République ne vient pas d'une droite conservatrice et catholique traditionnelle, mais d'une remise en cause de l'Évangile révolutionnaire dont Taine est devenu le symbole. Pour le combattre, il met en avant les « vrais » historiens défenseurs de la Révolution, Jung, Robinet, Dubost (aujourd'hui bien oubliés...) qui sauront éduquer la future génération pour la préserver d'un révisionnisme dangereux. Cet article constitue une première dans la mesure où elle consacre Taine en tant qu'historien capable de faire bouger l'opinion publique en dépassant les clivages traditionnels et en remettant en cause les acquis.

Un journaliste du *Figaro* obtient un rendez-vous de Taine et rapporte sa discussion avec l'historien. S'il écoute avec attention ses arguments et admire « son esprit puissant », il rejette ses jugements sur la Constituante et la Convention. « On peut discuter cet ouvrage considérable au point de vue des idées qu'il soulève, des doctrines qu'il établit et de la conclusion qu'il prépare, on ne peut nier la prodigieux talent du psychologue qui la conçut. »

465

⁴⁶⁴ Reinach (J.), « Les O.F.C., la Révolution », *La république française*, 9 mai 1885.

⁴⁶⁵ Delpit (A.), « Une visite », *Le Figaro*, 14 août 1885.

A côté de des critiques guidées par l'engagement, certaines sont beaucoup plus constructives et argumentées. Ainsi, Léon Leclère⁴⁶⁶ fait une analyse équilibrée de *la Révolution*. L'œuvre lui paraît « profondément originale quant au fond et quant à la forme ; l'ampleur du sujet traité, l'étendue et la minutie des recherches, les théories philosophiques et sociales qu'elle renferme en font un intéressant sujet d'études. » Sur le fond, s'il comprend l'abondance des faits relatés en vue d'une démonstration qui se veut inattaquable, il regrette le choix des sources utilisées, trop souvent contre-révolutionnaires. De plus, « les contradictions frappantes et inexplicables, les interprétations forcées et contestables, » rendent la thèse discutable. A propos de la forme, il admire le style mais reprend, à son compte, une critique de Scherer qui considérait les portraits des révolutionnaires brossés par Taine comme de « la rhétorique vitupératrice. » S'il accorde à Taine une neutralité politique absolue entre ceux de droite qui le louent et ceux de gauche qui le critiquent, il regrette néanmoins son aveuglement face à l'héritage bénéfique de la Révolution. Comme beaucoup de ses confrères qui font de Taine un grand critique plus qu'un grand historien, il lui reproche sa méthode historique identique à celle appliquée à la littérature. « Sans son esprit systématique poussé à l'excès et s'abîmant dans les détails, il eût pu, avec plus de précision qu'aucun autre, montrer dans la révolution le bien à côté du mal. »

Quelques articles paraissent en Angleterre pour critiquer ouvertement le livre de Taine. F.T. Marzials⁴⁶⁷ le considère comme excessif, même pour ceux qui abhorrent les jacobins et se pose deux questions : Comment Taine peut-il croire qu'une évolution libérale était possible en 1789 sans révolution et pourquoi, alors que même les modérés n'avait plus confiance dans le roi, la France, qui n'était pas républicaine en 1788, n'est-elle jamais redevenue royaliste ? A.V. Dicey⁴⁶⁸ qualifie le livre de Taine comme un ouvrage de propagande avant d'être un ouvrage scientifique. Pour lui, l'historien n'a pas compris les difficultés auxquelles les partis au pouvoir étaient confrontés. « La nécessité de compter sur le soutien de la foule parisienne, qui impliquait une part de connivence avec les outrages et les crimes, rendait impossible l'établissement d'institutions libres en France. La répression des masses populaires parisiennes aurait entraîné la réaction et sans doute la restauration du despotisme.

⁴⁶⁶ Leclère (L.), « Les O.F.C. », *Revue de Belgique*, 15 août 1885.

⁴⁶⁷ Marzials (F.T.), « Taine's Revolution », *London Quarterly review*, 66, avril 1886, p. 24-28.

⁴⁶⁸ Dicey (A.V.), « Taine's Gouvernement révolutionnaire », *The Nation*, 40, 26 février 1885, p. 184-185.

The nation,⁴⁶⁹ surenchérit l'article précédent en écrivant : « Taine manque d'objectivité scientifique, de largeur de vue et de perspicacité. » Par contre, Taine trouve un admirateur en la personne de Cotter-Morrison⁴⁷⁰ : « Il a rédigé un travail dont il peut être fier, comme son pays peut être fier de lui. »

Sous la plume d'E. Scherer,⁴⁷¹ *Le Temps* publie une critique dans la ligne du journal. « Je n'ai garde de signaler encore une fois les défauts de l'ouvrage. Ce sont toujours les mêmes procédés, le ton de la démonstration, l'abus de la formule, l'idée comme la phrase jetée dans un moule, des propositions qui rechargent, de prouver une foule de menus faits, l'absence de liberté, de souplesse, d'imprévu ; de toutes les qualités, en un mot, qui constituent le charme. On devient injuste en lisant de pareils livres parce qu'ils nous laissent exaspérés. Il semble que l'on ait été enfermé dans une cangue, qu'on ait passé par la bastonnade. » Il critique l'omission par Taine de la politique de défense nationale sous la Convention, comme avait été ignorée l'œuvre législative de la Constituante. Il relève surtout que ce livre soit un anachronisme, Taine n'ayant jugé la Révolution qu'à travers des sources d'un autre temps, (Mallet du Pan) et qu'il l'a jugé, « comme aurait pu faire un publiciste royaliste d'il y a un siècle. » Regrettant que Taine ait abandonné sa philosophie de l'histoire dont il était le promoteur le plus avisé, il constate qu'il a mis de côté les principes qui seraient les plus applicables dans ces circonstances. A propos de Robespierre, et contrairement à Taine qui ne voit qu'un fanatique, pour lui, c'était un fanatique de la vertu. C'était aussi un visionnaire rêvant de l'établissement du royaume de Dieu sur la terre alors que Taine ne voit dans la fête de l'Être Suprême qu'une pantalonnade.

Taine ne s'offusque pas de cet article et ne relève même pas les arguments, considérant qu'il ne traduit qu'une position politique. Il l'écrit à Renan : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas de l'avis de M. Scherer ; son article est de la critique de journal, avec un fond d'aigreur, des intentions de pédagogue, et la volonté d'être fin et compréhensif, sans être ni l'un ni l'autre. »⁴⁷²

⁴⁶⁹ *The Nation*, 40, 5 mars 1885, p.206-207.

⁴⁷⁰ Cotter-Morrison (JAS), *Mac millan's magazine*, London, n. 303, january 1885, p.176.

⁴⁷¹ Scherer (E.), article de 1883 du *Temps*, dans *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*, t.VII, Paris, Michel Levy-frères, 1895. p. 73.

⁴⁷² Taine (H.), « Lettre à Renan le 6 juillet 1883 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 164-165.

La majorité des articles parus en 85-86, en dehors de ces journaux britanniques particulièrement argumentés, comportent beaucoup de redites et épousent surtout les idées politiques des journaux qui les publient. Il est, par contre, sensible aux témoignages d'admiration de ses confrères comme nous le montrent quelques lettres échangées dans ses années-là. Caro,⁴⁷³ qui avait été un des principaux opposants à sa première candidature à l'Académie et dont il ne partage évidemment pas toutes les convictions, le félicite d'avoir su démontrer le fossé existant entre le programme « éternel » des jacobins et celui d'un programme « moderne de la vraie liberté. » S'il admire sa théorie de la conscience et de l'honneur sur le plan historique et politique, il regrette qu'elle ne soit pas étayée par la pensée religieuse. Taine lui répond en le remerciant et en l'assurant de sa proximité intellectuelle, « sauf dans le ciel métaphysique. »⁴⁷⁴ Jules Sauzay, catholique et républicain, dont Taine a utilisé les œuvres comme sources, lui écrit son admiration tout en regrettant sa condamnation de l'héritage républicain. « Vous avez fait avec une rigueur inflexible l'anatomie de la Révolution, vous avez mis à nu toutes les plaies. Mais enfin ce n'est pas l'autopsie d'un cadavre. Ce sujet est toujours vivant, sa vie est même plus ou moins la nôtre. Nous souffrons en lui et par lui. Achevez l'œuvre du médecin en indiquant le remède avec l'autorité qui vous appartient. Aidez à guérir notre grand et cher malade. »⁴⁷⁵ La réponse à cet appel fait apparaître le pessimisme de plus en plus apparent chez Taine d'apporter une solution au « mal français » qu'il se proposait de trouver dans l'écriture des *Origines*. « Enfin, à quoi bon ? Supposez que je puisse indiquer le remède ou plutôt le régime salubre, le malade refusera de s'y soumettre, il se croit médecin, il a son dogme en fait d'hygiène, les principes de 1789 et 1792. Le socialisme égalitaire est entré dans son sang comme l'alcool dans les veines d'un alcoolique ou la morphine dans les veines d'un morphinomane. »⁴⁷⁶ Non seulement il ne se fait aucune illusion sur ce que son diagnostic pourrait apporter mais plus généralement sur l'influence que les livres comme les leurs peuvent avoir sur la pensée politique. Il devra se contenter de « l'estime des hommes honorables et compétents. »

En 1890, Anatole Leroy-Beaulieu livre son interprétation de *La Révolution* de Taine, dans un livre dont le titre à lui seul est un hommage à l'historien, *Essais*

⁴⁷³ Caro (M.), *Lettre à Taine le 11 avril 1885*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

⁴⁷⁴ Taine (H.), « Lettre à Caro le 3 avril 1885 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 215.

⁴⁷⁵ Sauzay (J.), *Lettre à Taine le 21 juin 1885*, BNF, fonds Taine, naf 28420.

⁴⁷⁶ Taine (H.), « Lettre à J. Sauzay le 25 juin 1885 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 203.

de critique et d'histoire. Sous le titre générique *La Révolution et le libéralisme*, l'auteur fait une critique constructive des *Origines*. Il relève une contradiction fondamentale entre la doctrine de Taine et la définition de la Révolution française. « Quelle est la doctrine fondamentale de M. Taine, la norme scientifique qui lui sert de guide à travers l'obscur labyrinthe des connaissances humaines ? C'est pour le résumer d'un mot, la théorie des milieux, c'est à dire un système d'après lequel des idées, de même que les êtres vivants, les gouvernements et les formes politiques, ainsi que les arts, les philosophies, les littératures, sont les produits du lieu et du temps, du sol et du climat, le fruit changeant d'une race, d'une époque, d'un état social et religieux. » Pour Leroy-Beaulieu, la Révolution est avant tout « la revendication des droits de l'homme, des droits du peuple et du citoyen, en dehors de toute considération de pays, d'époque ou de race, sans égard aux influences de milieu. » Ces deux conceptions sont en opposition totale sur la manière d'entendre l'homme et la société. L'auteur estime que la théorie du milieu avancée par Taine « explique mieux le passé que le présent ou l'avenir. Au sein du monde extérieur si varié et si multiple, l'homme moderne se crée peu à peu un milieu homogène, milieu moral qui l'emporte de plus en plus sur le milieu matériel, sur la race et toutes les causes extérieures. »

Leroy-Beaulieu, comme Taine, reproche à la Révolution d'avoir voulu tout créer d'un coup, d'avoir cru à une génération spontanée des Etats et des gouvernements, et d'avoir ignoré la théorie de l'évolution et des transformations lentes. Il partage la vision de Taine des jacobins et du jacobinisme dans *Le gouvernement révolutionnaire* : « Taine emploie tout un volume pour nous en décrire les principes, l'objet, les procédés, les instruments, le mécanisme, y apportant la minutieuse précision d'un ingénieur qui étudie la construction et le jeu d'une machine. Il nous montre à l'œuvre le jacobin de Paris et le jacobin de province, avec leur cervelle étroite, leur orgueil de sectaire, leur dogme rigide et borné, leur intolérance fanatique, leur chimérique prétention de restaurer l'homme naturel pour former l'homme social ; et comme leur conception de l'histoire est écourtée, M. Taine nous fait voir que leur notion de l'Etat est rétrograde. »⁴⁷⁷

Dix ans se sont écoulés depuis la publication du premier volume des *Origines*. Quoiqu'il en dise, Taine avait une idée très précise de l'héritage révolutionnaire. Toutes les recherches qu'il a menées ont été faites pour la conforter. Si les critiques que nous

⁴⁷⁷ Leroy-Beaulieu (A.), *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1890, p. 85-154.

avons pu relever étaient souvent partisans et polémiques, elles n'ont eu aucune influence sur lui. Son *Ancien régime*, s'il mettait en lumière le naufrage de la monarchie absolue, ne pouvait que déplaire aux légitimistes en laissant les catholiques dans l'expectative. Cela correspondait exactement à ses sentiments orléanistes. *La Révolution* l'a définitivement coupé des républicains mais aussi de ses anciens amis libéraux. Sans-doute le libéralisme des années 1850 n'a-t-il rien à voir à ce qui subsiste du libéralisme 30 ans plus tard. Il faut également prendre en compte l'ostracisme dont Taine fait preuve vis à vis des publications de sensibilité républicaine sur la Révolution à la même époque. Ainsi passe-t-il sous silence les ouvrages d'A. Aulard parus en 1886 comme *L'éloquence parlementaire pendant la Révolution française* ou le *Recueil des actes du comité de salut public*. Pourtant, Alphonse Aulard a été chargé du cours d'histoire de la Révolution française à la faculté des lettres de Paris par arrêté ministériel du 9 février 1886. Dans sa leçon d'ouverture de son cours, le 12 mars de la même année, il évoque Taine sans le nommer. Il insiste sur le fait que l'érudition n'est pas toujours une « marque d'esprit scientifique » et que la collecte des documents n'est pas un gage d'impartialité. « Je suppose un érudit qui entreprenne l'étude de la Révolution avec une sincère intention d'impartialité scientifique, mais avec une horreur secrète et native de la démocratie. Malgré lui, son attention est retenue et sollicitée par les documents qui flattent ses sentiments intimes. Peu à peu, à son insu, il en vient à faire un triage, à n'écouter et à ne reproduire qu'une sorte de témoignages, ceux qui tendent à déshonorer la Révolution. »⁴⁷⁸ L'attaque est parfaitement claire, il vise directement Taine ! Dans un cours donné à la Sorbonne en 1892 et qui traite des jacobins, A. Aulard raille la définition que donne Taine du jacobin : « M. Taine a développé cette définition sans ingénuité et en mille pages : tête raisonnante, cerveau fanatisé, prédicateur barbare d'idées à priori, assassin systématique, voilà ce qu'est un jacobin pour le spirituel philosophe, lequel a beaucoup réfléchi au jacobinisme et l'a doctement anathématisé à coups d'adjectifs et d'adverbes, n'omettant guère, dans cette minutieuse et fouguese étude, que de parcourir les textes qui se rapportent à l'histoire du club des jacobins. »⁴⁷⁹ Cette critique directe de la façon dont Taine définit le jacobin, sera repris en d'autres termes dans *Taine historien de la Révolution française*.

Par contre, et c'est ce qui est à retenir de cette réception immédiate, Taine ne devient pas pour autant l'homme à abattre qu'il va devenir plus tard pour des raisons

⁴⁷⁸ Aulard (A.), « Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la Révolution française à la faculté des lettres de Paris » dans *Études et leçons sur la Révolution française*, Alcan, 1893, p.13.

⁴⁷⁹ Aulard (A.), « Leçon d'août 1892 », *op. cit.* p. 71.

idéologiques de la part des républicains radicaux. Il est maintenant catalogué à droite par ceux-ci mais ne fait pas encore figure d'épouvantail. Les articles des journaux républicains le démontrent amplement, s'ils attaquent *la Révolution* de Taine, ils ne font pas encore de celui-ci le chantre de la contre-révolution. Encore une fois, ce sont ses amis de sensibilité républicaine qui sont déçus ainsi que toute une génération d'intellectuels libéraux qu'il avait su capter dans les années de l'Empire et qui n'avait sans doute pas retenu les nuances déjà palpables de ses idées dans *l'histoire de la littérature anglaise*.

La réception la plus emblématique, la plus significative et qui va marquer durablement le statut de Taine dans l'échiquier politique, vient de la droite ultra conservatrice et de l'Eglise catholique. Si les catholiques sont toujours étonnés qu'un libre penseur comme Taine puisse devenir un de leurs alliés et que sa *Révolution* réhabilite le rôle de l'Eglise, les conservateurs vont faire de lui le héros de la pensée anti révolutionnaire. A compter de cette date, Taine se trouve définitivement classé sous une étiquette étroite qu'il ne souhaitait certainement pas mais que d'autres sauront exploiter. Il en est le premier responsable, car s'il ne donne pas de gages à ses nouveaux admirateurs, il ne fait rien non plus pour s'en soustraire.

CHAPITRE 3. Les dernières années de la vie de Taine : 1885-1893

A. Le Régime Moderne

Comme nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent, l'état de santé de Taine décline inexorablement à la fin des années 1880. Il a toujours eu une santé fragile, et dès 1854, a souffert de problèmes laryngés qui lui ont valu de nombreux séjours de cure dans les Pyrénées dont nous gardons le témoignage dans un des premiers guides de voyages publiés en France : *Voyage aux eaux des Pyrénées* paru en avril 1855. En 1857, une grave dépression nerveuse le tient éloigné de toute activité pendant deux ans. S'il s'en remet, il conserve une certaine fragilité qui ne peut que compliquer un état physique déficient. Il est certain, qu'à partir de 1885 Taine peut être considéré comme vraiment malade aussi bien nerveusement que physiquement, un état dépressif larvé se surajoutant à ses problèmes physiologiques. Cette lente dégradation durera huit ans. Il suit de nombreuses cures, d'abord à Vichy puis à Champel-sur-Arve, près de Genève. Ces séjours en Suisse nous valent quelques réflexions révélatrices sur ce qu'on pourrait appeler le côté « frileux » du personnage, ce que ne manqueront pas d'exploiter ses ennemis à la lecture de sa correspondance publiée au début du 20^e siècle. Ainsi, il écrit à sa femme en août 1889 à propos de Genève : « Cette ville me plaît : 1) quantité de maisons et villas agréables et bien entendues, indiquant beaucoup de vies aisées ou riches ; 2) pas de mendiants, pas de figures misérables ni de guenilles. Bref, l'idéal économique ; 3) une femme ou jeune fille peut aller à toute heure dans toutes les rues mêmes désertes et lointaines, sans crainte d'être abordée et insultée. Donc, bonnes mœurs et bonne police ; 4) sociétés volontaires de toutes espèces, industrielles, d'agrément, de science, d'éducation, de charité. Bref, ce qui nous manque... »⁴⁸⁰ Ce fût un sujet de raillerie, surtout quand on sait qu'il y fera l'achat d'une maison qu'il n'occupa d'ailleurs jamais, mais qui constitue un trait tout à fait révélateur du caractère profondément inquiet de l'homme.

L'écriture du *Régime moderne* le fatigue de plus en plus, il sent ses forces décliner et est de moins en moins sûr de pouvoir terminer le travail entrepris. La proximité d'une fin prochaine plane sur ses dernières années. Dans un article du *Journal des débats* du 3 mai 1888, qui servira de préface à *Marcelin, Souvenirs de la vie parisienne* consacrée à son ami, il écrit à propos de la disparition de ses amis : « Nous marchons derrière eux, à petite distance, dans le sentier qui s'est dérobé sous leurs pas. Il s'effondre sous les nôtres. Chaque jour nous nous enfonçons d'avantage et cette terre qui les recouvre nous

⁴⁸⁰ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 13 août 1889 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.285.

monte déjà jusqu'aux genoux. »⁴⁸¹ Les douze années qui séparent le premier volume des *Origines* du dernier ont renforcé son pessimisme et surtout entamé son espoir de trouver un remède au mal dont souffre son pays. On ne peut aborder la dernière partie de son œuvre sans avoir présent à l'esprit cette donnée.

En dehors de ce texte sur Marcelin, avec lequel il partageait sa passion de l'histoire, il fait paraître dans les *Débats* le 1^{er} janvier 1887 une *Etude sur la littérature anglaise* paru également à Boston dans *Youth's Companion*. Enfin, il donne aux *Débats* un article destiné au centenaire du journal et consacré à son directeur Edouard Bertin qui fût un peintre reconnu, élève de Girodet et d'Ingres, avant d'en prendre la direction en 1854. Il y livre une réflexion intéressante sur le modèle de vie de Bertin qu'il compare à celui de Goethe et qui est certainement le sien : « Renfermer son ambition dans l'enceinte de sa personne, et considérer le succès extérieur comme un accessoire ; étendre incessamment la portée de son regard et l'horizon de sa pensée ; pour cela, ne pas tenter plusieurs routes, en amateur, ne pas vaguer au hasard, mais se choisir et se frayer une voie particulière, y persister, y avancer tous les jours, de toute sa force, aussi loin qu'on peut ; et néanmoins ne pas s'y confiner... dès le début, savoir ses limites, les accepter, être content d'avoir pu contempler et penser le monde, croire que cela vaut la peine de vivre. »⁴⁸² Il est également important de noter que, durant ces quelques années, il fait partie de la société de psychologie physiologique et qu'il correspond régulièrement avec Binet, Fouillée, de Candolle ou Tarde. Le portrait psychologique de Napoléon doit sans aucun doute beaucoup à ces échanges qui le confortent dans sa thèse : « On peut avec des documents littéraires faire une œuvre scientifique ; comme ces documents sont des réactifs très délicats, ils donnent en psychologie des indications très précises... »⁴⁸³

Son *Napoléon* est terminé fin 1886 et les deux premiers chapitres du *régime moderne*, consacrés au portrait psychologique de Napoléon sont publiés dans la *Revue des deux mondes* le 15 janvier et 1^{er} mars 1887. Taine est parfaitement conscient des réactions que son texte ne va pas manquer de susciter, la réception de *la Révolution* lui ayant appris ce qu'il en coûtait de s'attaquer à un mythe. Certes, le bonapartisme n'a plus la même influence que quelques années plus tôt, mais la légende s'est installée et dispose de puissants

⁴⁸¹ Taine (H.), *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1894, p.233.

⁴⁸² Taine (H.), *op. cit.*, p.262-263.

⁴⁸³ Taine (H.), « Lettre à M. de Candolle le 20 janvier 1888 », *Vie et correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 263.

relais. De plus la situation politique est complexe. La crise économique conjuguée à une dévalorisation de la classe politique et à un patriotisme revanchard favorise l'émergence d'un homme qui va bousculer les clivages traditionnels : Boulanger. Pour Taine, c'est avant tout un républicain, soutenu par les radicaux. Sa popularité à gauche alors qu'il est ministre de la guerre et qu'il prend des mesures autoritaires à l'encontre des officiers supérieurs royalistes (le duc d'Aumale étant rayé des cadres de l'armée), ses propos belliqueux dans l'affaire Schnaebelé, tout concourt à le rendre suspect à ses yeux. Le fait que Boulanger ne soit pas reconduit au ministère de la guerre par Rouvier le rassure, constatant que le gouvernement opportuniste a conscience du danger que représente un homme à la fois populaire dans les milieux de droite et d'extrême gauche. Il manifeste ce rejet dans une lettre à sa femme en juillet 87 : « S'il y avait eu un ministère Floquet-Boulanger, c'était la guerre sûre, à un mois d'échéance, avec l'Allemagne. Vos renseignements sur la bagarre Boulanger sont curieux, ce sont 12 ou 15000 gamins, voyous, oisifs, traîneurs de rues et goujats de l'armée sociale, qui ont toujours fait nos révolutions parisiennes. Clemenceau lui-même a lâché et plus que lâché son homme à panaches. »⁴⁸⁴ Ces lignes sont particulièrement intéressantes dans la mesure où il emploie, pour qualifier les manifestants, les mêmes termes utilisés pour les révolutionnaires de 89 ou les communards de 71.

Mais c'est Clemenceau qui empêche l'élection de Ferry à la présidence de la République, celui-là même qui avait qualifié Boulanger de « Saint-Arnaud de café-concert »...La campagne populiste de Boulanger à toutes les élections législatives partielles de 1888, ses victoires successives et son aura grandissante dans la population, inquiète Taine au plus haut point. Il est totalement opposé à un pouvoir personnel et au recours à l'homme providentiel. La hantise de l'anarchie et du désordre occasionné par des groupes incontrôlés reste une constante chez lui. Les analogies avec les événements révolutionnaires se retrouvent l'année suivante dans une autre lettre écrite à sa femme où il emploie le terme de « queue de Boulanger » à propos du ralliement des conservateurs et du lâchage des radicaux : « Tout le gouvernement, y compris Floquet, est obligé, à un certain moment de couper sa queue : Robespierre a bien dû couper la sienne, les Jacques Roux, Vincent, etc. »⁴⁸⁵ Il voit cet épisode politique comme une aberration, une nouvelle utopie française qu'il ne comprend pas et à

⁴⁸⁴ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 12 juillet 1887 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 243.

⁴⁸⁵ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 14 août 1888 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 269.

laquelle il ne peut se résigner. Non seulement l'alternative Boulanger représente pour lui une aventure, mais elle cristallise ses rejets les plus absolus.

Nous savons l'adhésion enthousiaste de Barrès au boulangisme et non pas à l'homme Boulanger. Devant une république qui, à ses yeux, se discrédite, le mouvement incarne le renouveau pour une jeunesse en mal d'espoir. Son article dans le *Figaro*, violemment antiparlementaire, lui vaut d'être reçu par le général et être sollicité pour les élections législatives. Pour lui, le boulangisme est le rappel de la tradition révolutionnaire : « Nous sommes encore la sainte canaille de 1789, de 1830, de 1848 »⁴⁸⁶ et parle au nom des « défenseurs du peuple. » Il est élu député de Nancy, à l'âge de 27 ans. C'est la cristallisation de ses aspirations en faveur d'une démocratie ferme et contrôlée par l'usage plébiscitaire, sous la poigne d'un homme providentiel incarnant les intérêts supérieurs de la patrie. En un mot, tout ce que Taine exècre ! Si le boulangisme marque bien la naissance du nationalisme, si les idées de Taine vont servir sa cause plus tard, la fin de ces années 80 ne marque en aucune façon un rapprochement entre Taine et Barrès.

En dehors de ses réactions épidermiques face aux événements politiques, Taine reste accaparé par ses travaux sur la période napoléonienne et se tient en dehors de toute prise de position officielle.

Il est certain que Taine travaille différemment pour le *Régime moderne* qu'il ne l'a fait pour les volumes précédents. D'une part, il a déjà accumulé une partie de la documentation dont il a besoin, d'autre part, l'âge et la précarité de son état de santé vont l'inciter à recourir à des intermédiaires. Ses notes de travail conservées dans les cartons 22 et 23 du Fonds Taine à la B.N.F. le montrent. De nombreux correspondants lui adressent, spontanément ou après sollicitation de sa part, des documents, des précisions sur tel ou tel sujet, des renseignements complémentaires sur les différents sujets traités. Il faut distinguer deux périodes différentes, celle qui concerne l'écriture des deux premiers livres du tome I consacrés à Napoléon dont il a très tôt la documentation et les autres livres du tome I et du tome II dont il a besoin de documents.

La première constatation concernant les notes de bas de pages du *Régime moderne* est le recours, comme pour l'*Ancien régime*, aux *Mémoires*. Ce choix délibéré

⁴⁸⁶ Barres (M.), « Les violences opportunistes », *Le courrier de l'Est*, 28 juillet 1889.

est contestable dans la mesure où il ne les confronte pas systématiquement à des points de vue opposés. Cela va faire l'objet, comme nous le verrons, de polémiques passionnées, comparables à celles qu'avaient suscitées les *Mémoires* dans le premier volume des *Origines*. Ce sont les *Mémoires* de Mme de Rémusat, dame de palais de l'Impératrice Joséphine, écrits en 1818 mais publiés par Paul de Rémusat en 1879 qui sont le plus souvent cités. Le prince Napoléon, dans son pamphlet contre Taine, relève 21 citations pour les deux premiers livres, mais qu'on peut évaluer à une cinquantaine pour la totalité du volume. Il est évident que les écrits de Mme de Rémusat sont critiqués à l'encontre de Napoléon, Taine le sait et c'est bien la raison qui le pousse à y avoir recours si souvent. On relève également les *Mémoires* de Miot de Melito, Roederer, Metternich, Beugnot, Marmont, Thibaudeau, Mollien. Les *Mémoires* de Bourrienne, de toute évidence apocryphes, sans doute écrits par Villemarest déjà auteur des *Mémoires* de Constant, constitue sans doute une erreur commise par Taine mais qui ne peut qu'être volontaire, tant il est douteux qu'il puisse en ignorer l'origine. Il ne l'ignore pas moins que l'identité de ceux qui sont à l'origine de la publication de la *Correspondance de l'Empereur Napoléon Ier* en 32 volumes qu'il utilise une vingtaine de fois. Dans une note de bas de page, il écrit : « Par malheur, cette correspondance est encore incomplète, et, notamment à partir du tome VI, elle a été expurgée de parti pris : En général, disent les éditeurs, nous avons pris pour guide cette idée très simple, que nous étions appelés à publier *ce que l'Empereur aurait livré à la publicité*, si, se survivant à lui-même et devançant la justice des âges, il avait voulu montrer à la postérité sa personne et son système. »⁴⁸⁷ La note ne manque pas d'humour quand on sait que sous l'appellation « les éditeurs » se cache le nom du Prince Napoléon qui va se sentir visé par cette remarque.

Parmi les autres ouvrages les plus souvent cités, figure le *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las Cases, incontournable, mais aussi *Histoire de l'ambassade dans le Grand-Duché de Varsovie* de l'abbé de Pradt, ou *Opinions de Napoléon au Conseil d'Etat* de Pelet de Lozère. Bien que Taine critique le travail et la méthode de Thiers historien dans sa correspondance avec de Martel, comme nous l'avons vu, il cite une dizaine de fois *Histoire du Consulat et de l'Empire*, ce qui tendrait à démontrer qu'il ne néglige pas le contenu et la solidité de l'œuvre. Dans les livres suivants, Taine utilise les travaux de spécialistes faisant autorité dans leur domaine. C'est le cas concernant l'Eglise pour son ami d'Haussonville *l'Eglise romaine et le premier Empire* ou *Les frères des écoles chrétiennes et l'enseignement*

⁴⁸⁷ Taine (H.), *Le régime moderne*, tome I, Paris, Hachette, 1891, 4^e édit., p. 4, note 1.

primaire après la Révolution d'Alexis Chevalier. Sur l'instruction, on relève dans les notes les noms d'Albert Duruy *l'Instruction publique et la Révolution*, de l'abbé Allain *Instruction primaire en France avant la Révolution*, et évidemment, de Guizot *Essai sur l'Instruction publique*. Pour l'économie, il cite à plusieurs reprises *Traité de la science des finances, Etat moderne et ses fonctions, De l'administration des finances et la réforme de l'impôt* de P. Leroy-Beaulieu, *La France économique* de Foville, *Finances de l'ancien régime* de Stourm, *Le budget de la France depuis le commencement du XIXe siècle* de Charles Nicolas, *Etat de la France au 18 brumaire* de Rocquain.

De nombreux autres ouvrages sont également cités, tous contemporains comme les précédents, de Taine. Une particularité, en plus de l'utilisation massive de *Mémoires*, est le nombre peu important de documents d'archives (17 notes de la série F7, 9 pour les cartons 3144 à 3145). Le nombre de notes de pages pour le *Régime moderne* est comparable à celui des volumes précédents, une moyenne de 2 notes par page. Certains ouvrages cités ont été proposés par des correspondants dont nous avons des traces. Ainsi, *Les collèges en France avant la Révolution* d'Auguste Silvy avait été soumis à Taine par son auteur dans un courrier adressé à Taine en 1885 : « Je suis très honoré, Monsieur, de l'heureuse rencontre qui m'a mis en rapport avec vous. Je serai heureux de pouvoir, par quelques indications, servir cette cause de la vérité historique à laquelle vos grands travaux ont rendu déjà tant d'éminents services. »⁴⁸⁸ De nombreux autres admirateurs de l'historien, et c'est une constante entre 1875 et 1892, lui offrent leur aide dans la collecte de documents ou renseignements divers. C'est le Dr Dubigné qui lui signale un portrait qu'Isabey aurait fait de Napoléon : « L'impression est celle d'un sanglier lubrique. C'est tout à fait, avec l'embonpoint en moins, le Bonaparte des dîners d'Alexandrie dont vous parlez dans un de vos articles » et lui propose de lui communiquer des informations intéressantes⁴⁸⁹...A le lire, on devine le ton de ses informations ! C'est le général Niox qui lui donne les effectifs de l'armée contemporaine. C'est l'abbé G. Geyre qui, en avril 1889, lui offre des documents sur l'Eglise. Les cartons de notes de travail de Taine conservées à la B.N.F. regorgent de ce type de courrier. Nous avons la preuve que Taine, non seulement en tenait compte, mais qu'il les sollicitait.

⁴⁸⁸ Silvy (A.), *Lettre à H. Taine le 24 janvier 1885*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

⁴⁸⁹ Dubigné (Dr), *Lettre à H. Taine le 21 mars 1887*, BNF, Fonds Taine, na. fr. 28420.

Réception du premier tome du *Régime moderne*.

Il a parfaitement conscience des réactions que ses articles vont susciter dans l'opinion publique et en particulier chez les bonapartistes. Le second Empire n'est pas si lointain dans le temps, les hommes qui l'ont vécu sont encore là, la famille impériale est revenue de l'exil, il sait très bien qu'écorner l'image de Napoléon 1^{er} c'est s'attaquer de front à une autre légende. La boucle sera bouclée, en 15 ans il se sera mis à dos tous les partis politiques de son époque. Non seulement, il ne le ressent pas comme une exclusion, mais au contraire cet isolement le renforce dans ses propres convictions.

S'il avait désapprouvé avec virulence le coup d'état de 1851 et critiqué le régime à ses débuts, son attitude avait évolué tout au long de l'Empire, et il avait su s'adapter et même en profiter. Entre celui qui avait refusé d'adhérer aux mesures du 2 décembre, comme il l'écrivait à sa sœur : « Je n'ai pas voulu commencer ma carrière de professeur par une lâcheté et un mensonge. J'aurais eu honte d'approuver un parjure, une usurpation, des assassinats »⁴⁹⁰ et celui qui va vivre l'Empire sans état d'âme, une certaine évolution s'est faite. Il est certain qu'il rejette de toutes forces un bonapartisme régénéré, alliant le centralisme administratif à l'Armée et l'Eglise. « Dès le premier jour il était clair que M. Bonaparte s'appuierait sur le clergé. D'abord le souvenir de son oncle ; ensuite le besoin d'avoir pour soi ce corps, le seul puissant qui reste en France. Il va s'appuyer contre les idées, de tout ce qui leur est ennemi : la discipline brutale de l'armée ; l'égoïsme et la poltronnerie des propriétaires ; les légendes des campagnes, le grand étouffoir, le clergé. L'épaulette va défendre la soutane. Conséquence, nous sentons le roussi. »⁴⁹¹ Il suit en cela, plus ou moins consciemment, la pensée politique orléaniste qui rejette au début le régime autoritaire institué par l'Empire. L'antiparlementarisme notoire conjugué à l'emploi du suffrage universel et du plébiscite, l'appui de l'Eglise et de la haute finance, tout ce qui symbolise en fait les premières années du régime, le révolte.

La crise italienne modifiant les rapports de l'Eglise et de l'Empire, l'influence grandissante de la sensibilité orléaniste dans la politique impériale, l'évolution

⁴⁹⁰ Taine (H.), « Lettre à Mlle Taine le 18 décembre 1851 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 175.

⁴⁹¹ Taine (H.), « Lettre à E de Suckau le 9 décembre 1851 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 169.

libérale du régime, lui font modifier sa position. A partir du début des années 1860, il passe d'une opposition frileuse à une collaboration assumée.

Cette période fut pour lui synonyme de consécration, notoriété, sérénité, malgré le souvenir des premières années difficiles marquées par ses déboires universitaires et professionnels. Son rayonnement intellectuel culmine dans les années 1860 avec une image libérale reconnue, totalement différente de celle qui présidera après 1870. Il fait partie désormais de l'élite intellectuelle du pays et du monde parisien. L'amitié de la Princesse Mathilde ne sera pas étrangère à sa position dans ce monde. A posteriori, son comportement vis à vis du régime et ses liens avec la princesse lui vaudront un certain nombre d'attaques lui reprochant sa complaisance et son opportunisme. Ainsi, après sa mort, A.Lefevre revenant sur la vie de Taine sous l'Empire, l'accuse de « semi-courtisanerie Mathildienne » et d'avoir cru « convenable et habile de graviter assez près des sphères officielles pour ne pas perdre les bonnes occasions »⁴⁹². Lui-même se rendait parfaitement compte de la compromission engendrée par cette fréquentation. Ainsi, même après l'Empire, il écrit à F. Guizot, fin décembre 1873 : « L'accusation de bonapartisme m'oblige à aller demain en soirée chez la princesse Mathilde. En face d'une accusation, on ne peut être plat »⁴⁹³

Cousine germaine de Napoléon III, la princesse Mathilde est la fille de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie et de la princesse Catherine de Wurtemberg. Passant son enfance à Rome, elle avait été promise à son cousin Louis-Napoléon, mais ses fiançailles furent rompues après l'échec du coup de force de Strasbourg. Son mariage avec le prince russe Anatoli Demidov de San Donato ne dura que cinq ans et elle vint vivre à Paris. Louis-Napoléon élu Président, elle teint le rôle de maîtresse de maison à l'Élysée ainsi qu'aux débuts de l'installation aux Tuileries. Son hôtel particulier du 24 rue de Courcelles concédé par son cousin l'Empereur en 1852 devint un haut-lieu de la vie intellectuelle parisienne. Son salon, renouant avec la tradition du XVIIIe siècle, réunit pendant des années l'élite du monde littéraire pour les dîners du mercredi. Autour du « type parfait de la femme moderne » selon les Goncourt, se pressaient Sainte-Beuve, Renan, Littré, Flaubert, Maupassant, Dumas...Les sciences étaient aussi à l'honneur avec la présence de Pasteur, Claude Bernard, ou Marcellin Berthelot...Enfin les dîners du vendredi voyaient la participation d'artistes aussi divers que Paul Baudry, Eugène Fromentin, Auguste Anastasi, Gustave Doré, Charles Giraud. Ce dernier nous a

⁴⁹² Lefèvre (A.), *Revue blanche*, 15 Août 1897.

⁴⁹³ Taine (H.), *Vie et correspondance*, t. III, p.261.

laissé deux tableaux de la rue de Courcelles, l'un daté de 1854 représente un dîner dans la salle à manger, l'autre de 1859, conservé à Compiègne, nous restitue fidèlement le faste du grand salon. Ses réceptions avaient une telle renommée qu'elles firent l'objet d'un reportage dans *L'illustration*, agrémenté d'un très beau dessin d'Anastasi. En 1854, elle achète le château de Saint-Gratien au bord du lac d'Enghien où elle résidera la moitié de l'année, tout en réunissant le même cercle artistique et littéraire. A la chute de l'Empire, elle fuit en Belgique mais revient à Paris dès juin 1871 grâce à l'appui de Thiers, et, ses biens ayant été confisqués, s'installe rue de Berry où elle reprend ses soirées. Sans avoir le prestige des réceptions de la rue de Courcelles, elles attirent de nombreux artistes. Deux tableaux nous les restituent fidèlement, ils datent de 1883 et sont l'œuvre du peintre italien De Nittis, ami des impressionnistes Manet et Degas, que E. de Goncourt avait présenté à la princesse. Elles dureront jusqu'à sa mort en 1904 mais connaîtront une désaffection inévitable due au temps et au renouvellement du milieu intellectuel. Il est intéressant de noter que les « disciples » de Taine fréquenteront son salon après l'épisode de 1887 et que Bourget, Barres, feront partie des intimes de la princesse.

Taine est invité pour la première fois rue de Courcelles le 9 avril 1863 où il retrouve les frères Goncourt qu'il a connus chez Flaubert peu de temps auparavant et avec lesquels il participera aux dîners Magny. C'est le début d'une longue amitié entre Taine et la Princesse, celle-ci usant de sa position privilégiée pour lui rendre des facilités auprès des autorités, comme par exemple en 1864 lorsque le Maréchal Randon, ministre de la guerre, répondant aux injonctions de certaines familles conservatrices qui demandaient la révocation de l'examineur d'histoire et d'allemand de Saint-Cyr, Hippolyte Taine, jugé trop subversif, décide de mettre fin à son emploi. La lettre de Napoléon III au maréchal, publiée dans les mémoires de ce dernier et citée dans la correspondance de Taine est explicite : « M. Taine est un homme distingué qui compte beaucoup d'amis parmi tous les savants et littérateurs, je désire qu'il conserve la place qu'il remplissait avec distinction »⁴⁹⁴. Sans l'intervention de la princesse, Taine n'aurait jamais pu bénéficier de cet ordre sans équivoque. Le mariage de Taine ne bouleversa en rien cette amitié, le persiflage des Goncourt nous en restituant le climat : « Quelque chose d'horrible dans les salons de la Princesse, c'est la promenade du couple Taine qui, dans les moments où le mari ne professe pas, va voir dans un coin d'ombre

⁴⁹⁴ Taine (H.), *op. cit.*, t. II, p.277.

quelque tableau que tous deux regardent penchés l'un sur l'autre, à la façon des fiancés d'outre-Rhin. »⁴⁹⁵ Cette anecdote est caractéristique du fameux *Journal* !

Une correspondance abondante⁴⁹⁶ démontre l'estime portée à la princesse par Taine, l'importance qu'il accordait à son avis et à son jugement sur ses écrits. Par exemple, le 11 décembre 1875 à l'occasion de la sortie du premier tome des *Origines*, il écrit : « Je prends la liberté de vous offrir un gros volume qui paraît aujourd'hui, *l'Ancien régime*. C'est de l'histoire, non de la politique. A ce titre, vous avez toujours daigné accepter mes libertés et mon indépendance ; ne croyez pas que je veuille jamais faire de la polémique ; si des gens de parti tirent les idées vers la droite ou vers la gauche, je n'en répons pas ; je ne suis ni ne veux être qu'un curieux. Vous m'y avez habitué et vous me l'avez permis »⁴⁹⁷. De même, le 12 mai 1881, quand paraît la *Conquête jacobine* : « Je vous suis très reconnaissant de me promettre vos impressions sincères ; et quand même elles seraient défavorables, je vous prie de ne pas me les épargner. Daignez seulement vous souvenir que je suis un historien et pas du tout un politique ; j'ai écrit, en faisant abstraction du temps présent, uniquement préoccupé du passé et d'après les textes. J'avoue même qu'en commençant mes recherches aux archives, il y a dix ans, j'inclinai plutôt vers les opinions courantes et vers les conclusions de M. Thiers. Si j'ai changé, c'est parce que j'ai pu voir les hommes face à face et ce n'est pas un beau spectacle. »⁴⁹⁸ Ces deux lettres sont intéressantes à double titre. D'une part, il faut souligner qu'elles n'ont pas été publiées dans *Vie et Correspondance* dont madame Taine était maîtresse d'œuvre dans les années 1900, ce qui démontre qu'elle ne souhaitait pas insister sur cette amitié, non par jalousie mais par souci politique ; d'autre part, Taine ne parle que de l'envoi de ses livres et non de leur réception. En effet, dans la correspondance de la princesse à Taine conservée dans ses papiers privés, la plupart ne sont que des lettres de civilités. Avant le fameux échange de 1887, une seule fait mention des *Origines*, le 26 nov.1884 : « Monsieur, j'ai bien reçu votre troisième volume et vous remercie. Je le lis avec avidité, malgré les atrocités qu'il contient qui doivent révolter toute conscience saine »⁴⁹⁹. C'est un peu court, il faut espérer que les échanges oraux étaient d'un autre niveau. Si la complicité, le respect,

⁴⁹⁵ Goncourt (J.), *Journal*, année 1881, Tome 3, Paris, Bouquins, 1970, p.888.

⁴⁹⁶ Spaziani (M.), *Gli Amici della principessa Mathilde*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1960.

⁴⁹⁷ Spaziani (M.), *op. cit.*, p.35

⁴⁹⁸ Spaziani (M.), *op. cit.*, p. 57.

⁴⁹⁹ Fonds Taine, BNF, naf 28420, carton 33.

l'amitié entre eux sont indéniables, ils ne peuvent constituer pour celui qui se fait une haute idée de son œuvre des motifs suffisants pour limiter ses convictions.

Le premier chapitre du *Régime moderne* est consacré au portrait de Napoléon. Portrait suivant la méthode qu'affectionne Taine, et qui, dans ce cas est particulièrement saisissant, et bien entendu sans concession, à contre courant de tout ce qui avait pu s'écrire jusqu'à présent. Dès les premières lignes, le ton est donné : « ce n'est ni un français, ni un homme du XVIIIe siècle, il appartient à une autre race et à un autre âge ; du premier coup d'œil, on démêlerait en lui l'étranger, l'Italien. »⁵⁰⁰ C'est la première fois que Taine, dans les *Origines*, utilise le terme « race », notion qu'il avait développée dans *l'Histoire de la littérature anglaise*, et que l'on ne retrouve ni dans *l'Ancien régime* ni dans *la Révolution*. La race fait partie des « trois forces primordiales » avec le milieu et le moment, qui construisent une civilisation, et qui elle-même, produit l'individu. « Ce qu'on appelle la race, ce sont ses dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière, et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et dans la structure du corps. Elles varient selon les peuples. »⁵⁰¹ Dans une lettre à Brunetière du 13 juin 1890, publiée par M.A. Bioves⁵⁰², Taine écrit : « Ce qui constitue la race, c'est l'héritage du sang, par suite la transmission des inclinations et aptitudes héréditaires, lesquelles sont plus ou moins grandes et petites selon les individus, les diverses proportions, en mixtures diverses. Naturellement, dans une race à imagination pittoresque, il y a plus de chance pour la naissance d'un grand peintre que dans une race à imagination sèche ; de même, dans race de haute stature, il y a plus de chance pour la naissance d'un géant que dans une race de stature basse. » On retrouve le terme « race » une deuxième fois dans le même chapitre : « de sang vierge et de race neuve » pour bien marquer l'originalité de Napoléon par rapport à la France de la tradition et qui va lui permettre d'accomplir des réformes qui auraient été impossibles, selon Taine, s'il avait eu à subir l'héritage et le poids des siècles d'histoire française. Ce n'est en rien du racisme ethnique ou biologique comme cherche à le démontrer Z.Sternhell qui veut faire de Taine un théoricien du racisme.⁵⁰³ Napoléon est décrit comme un condottiere de la Renaissance « s'offrant au plus offrant », né dans une île sauvage ravagée par des combats incessants, élevé par une mère héroïque mais rustique, femme primaire, sans éducation et de

⁵⁰⁰ Taine (H.), *Le régime moderne*, tome 1, 4^e édit. , Paris, Hachette, 1891, p.5.

⁵⁰¹ Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863, t.1, p.XXII.

⁵⁰² Bioves (M.A.), *Feuilles d'histoire, XVIIe-XIXe siècles*, 1^{er} février 1909.

⁵⁰³ Sternhell (Z.), *La droite révolutionnaire, 1885-1914*, Paris, Le Seuil, 1978, p.156 157.

plus avare. La conclusion de ce premier chapitre a recours, comme d'habitude chez Taine, à une métaphore : « plante italienne dans le sol français. »

Il était impensable que les bonapartistes puissent accepter un tel portrait de celui à qui ils vouent un véritable culte et en premier lieu celle qui est liée par le sang, la princesse Mathilde. Pressentant, à juste titre, qu'elle pourrait être choquée par le portrait qu'il vient de faire de son illustre parent, Taine lui rend visite avant la publication, et lui explique en « deux mots », selon sa propre expression, le contenu du chapitre. Il semble que, soit sûr de lui et ne doutant pas de la luminosité de ses propos, soit surestimant la compréhension de la princesse, il minimise sa réaction. S'il est peu douteux qu'il voue à la princesse une amitié sincère, il ne peut ignorer que son texte va la choquer et, sans doute, compromettre irrémédiablement leur relation. Cet épisode illustre parfaitement la haute opinion que se fait Taine de son œuvre et de sa mission. Au-dessus de toute compromission et de toute bassesse, il ne cherche à plaire à personne. Son intégrité est absolue et, de fait, reconnue par tous.

Il fût, pour cette affaire, comme pour d'autres, bien optimiste ou plutôt bien naïf. L'article des *Débats* ayant paru le 15 février, la princesse lui écrit le 17 pour lui signifier son indignation à la lecture du contenu du fameux chapitre et, plus particulièrement (à sa grande surprise), sur les lignes consacrées à sa grand-mère. Il faut dire qu'il ne l'épargne pas : « Une âme primitive que la civilisation n'a point entamée, sans souci du bien être ni même de la propreté, parcimonieuse comme une paysanne. »⁵⁰⁴. La princesse s'empresse de rectifier ce qui constitue à ses yeux une « double erreur. » « Elle était généreuse. Ses enfants l'ont trouvé pour leur venir en aide un jour de malheur. Les événements ont assez prouvé qu'elle avait raison. Quand a sa tenue, bien que très simple, elle est autrement soignée... Elle ne vivait que dans la propreté...Elle n'a jamais fait parler d'elle, s'est effacé jusqu'à l'oubli mais cela n'a pas suffi pour garantir sa mémoire...Pourquoi faut-il que la haine puisse aujourd'hui défigurer ainsi une aussi grande mémoire que celle de l'Empereur et chercher à atteindre le fils jusque dans sa mère ? »⁵⁰⁵Fort embarrassé, Taine lui répond dès le 19, et tente de se justifier, citant ses sources, sa bonne foi, se drapant dans sa dignité et son intégrité d'historien...Une grande partie de la lettre est à citer, tant elle révèle le caractère de Taine, à la fois civil sur la forme et inflexible sur le fond : « Je suis très affligé de vous avoir choqué. Daignez relire le portrait de madame Laetitia ; je croyais n'y avoir mis qu'une impression de

⁵⁰⁴ Taine (H.), « Napoléon Bonaparte », *Revue des deux mondes*, 15 février 1887, p.724.

⁵⁰⁵ Pr. Mathilde, *lettre à Taine du 17 février 1887*. BNF, naf 28420, carton 33.

haute estime et même d'admiration. Daignez aussi remarquer quels sont mes auteurs... » (Bourrienne, Me de Rémusat, de Ségur ... Taine semble juger ses sources inattaquables...), il poursuit : « Je ne vois qu'un mot qui puisse vous heurter ; le mot propreté, je vais le vérifier dans les sources, et l'ôter s'il y a conteste...Je regrette d'autant plus de vous avoir choqué, que probablement, dans mon second article, je vais vous choquer davantage. Le jour où je vous ai demandé si vous ne vous opposiez pas à la publication de mon étude, je vous ai résumé en deux mots mes conclusions sur l'Empereur : le plus grand génie des temps modernes ; un égoïsme égal à son génie... » En fait les deux mots prononcés par Taine le jour de la visite préalable à la publication étaient ceux de la conclusion sur le génie de l'Empereur ! Pensait-il vraiment que ce serait suffisant pour l'amadouer ? On peut en douter.

Il écrit plus loin : « Il est dur parfois d'écrire l'histoire en historien critique et sincère ; j'ai blessé à fond les royalistes en trouvant le chiffre de l'impôt direct sous l'ancien régime, les 81% du revenu net extorqués au paysan par les taxes royales, seigneuriales, ecclésiastiques. J'ai blessé encore plus à fond les républicains et toutes les puissances actuellement régnantes en montrant ce qu'a été véritablement la Révolution, c'est à dire d'abord une jacquerie rurale, puis une dictature de la canaille urbaine. Je vais blesser les partisans de l'Empire, et les ordinateurs de la France administrative, centralisée, manœuvrée tout entière de haut en bas, telle qu'elle existe encore aujourd'hui ; tant pis pour moi, j'y étais résigné d'avance... »⁵⁰⁶. Cet échange épistolaire démontre que la princesse Mathilde est indignée, mais ne parle étrangement que du portrait peu flatteur de sa grand-mère sans évoquer celui, peint au vitriol, de son oncle...Certes, nous sommes en 1887...

Taine persiste et signe. Quelles que soient les réactions provoquées par ses écrits, les dommages collatéraux qu'ils engendrent, il ne doute pas pour autant de la conviction qu'il a acquise et ne met point en cause ses conclusions. Il reste imperturbable aux pressions extérieures, même celles de ses amis. Toutefois, il supprimera dans l'édition définitive du *Régime moderne*, comme il l'avait fait entrevoir dans sa réponse du 19, l'allusion à la saleté corporelle de Madame mère (affirmation qui n'est pas capitale et pour ainsi dire gratuite), bien après sa rupture avec la Princesse.

Le second chapitre publié le 1^{er} mars va mettre un point final à leur amitié. Les adjectifs utilisés pour définir le caractère de Napoléon « coléreux, impatient,

⁵⁰⁶ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., tome IV, p.227.

violent, irascible », les phrases traduisant son orgueil démesuré qui fait de la France sa propriété : « à ses yeux, la flotte, l'armée, la France, l'humanité n'existent que pour lui et ne sont faites que pour son service »⁵⁰⁷, et les hommes ses valets : « les gens ne l'intéressent que par l'usage qu'il peut faire d'eux »⁵⁰⁸, dépassent ce qu'elle peut supporter. Autrement dit : elle supporte le dénigrement du personnage Napoléon, mais pas celui du bonapartisme. Décidant de marquer son indignation de façon définitive, elle lui fait porter par un serviteur sa carte de visite, chez lui, rue Cassette, portant les fameuses lettres P.P.C. pour prendre congé. Ces lettres étaient aussi traduites dans le milieu littéraire de façon plus drôle : Princesse Pas Contente. Taine, dont le sens de l'humour n'était peut-être pas le fort, prend acte, et ne fait aucun commentaire. Les *Origines* ne faisaient qu'une mécontente de plus...

Le fait ne passera pas sous silence dans le Paris littéraire car on note dans le journal des Goncourt daté du 16 février : « Je trouve la Princesse, qui est un peu souffrante, exaspérée contre Taine à propos de son article sur Napoléon Ier, qui vient de paraître dans la *Revue des deux mondes*. Elle ne peut digérer l'accusation portée par l'écrivain contre Laetitia d'avoir été une femme malpropre. Et après une violente sortie contre Taine contre ce lâche, contre ce fuyard de sa patrie, elle s'écrie : « Eh bien, je ferai cela... J'ai une visite à rendre à Mme Taine, je lui mettrai ma carte avec PPC...Oui, ce sera prendre congé à jamais de lui. »⁵⁰⁹. Taine ne manque pas de réconfort auprès de ses amis. Ainsi, Renan lui adresse un billet qui ne manque pas d'humour : « calmez-vous, mes livres m'ont brouillé avec une bien plus grande dame, l'Eglise. »⁵¹⁰ Dans cette histoire, il semble que Renan ait joué une sorte de double jeu, car, tout en soutenant amicalement Taine, il n'hésite pas à s'en démarquer dans une lettre adressée à la princesse Mathilde : « Quelle histoire, juste ciel ! HARRISSE vient de me raconter ! Il paraît que ne sais quelle phrase de mon *Histoire d'Israël* vous a déplu, vous a fait croire que je mettais Napoléon parmi les scélérats. Je proteste de toutes mes forces. Napoléon, je l'ai toujours dit, est un des quatre ou cinq grands hommes de l'histoire. Il a accompli son œuvre extraordinaire avec le *minimum* de crimes que la pauvre humanité exige pour les grandes réussites. Que si maintenant, il faut soutenir que c'était un petit saint, une âme délicate, un homme exquis, oh ! Je n'en suis plus, pas plus que je n'étais avec mon ami Taine, quand il soutenait que c'était un saligaud. De la hauteur où il faut se placer pour écrire l'histoire, on ne

⁵⁰⁷ Taine (H.), op. cit., p.72.

⁵⁰⁸ Taine (H.), op. cit., p. 84.

⁵⁰⁹ Goncourt (J.), op. cit. tome III, p. 15.

⁵¹⁰ Cité par Castets, *la Revue encyclopédique*, 5^e année, n.56, 1 avril 1893, p.314.

voit pas ces mièvreries-là. Je suis confondu que le Prince Napoléon se soit aheurté à un pareil enfantillage. »⁵¹¹ Le 5 mars, Taine reçoit d'Alfred Maury, conservateur aux Archives, qui est devenu son ami, une lettre de félicitations et d'admiration pour le premier article du 15 février, tout en lui reprochant de confondre Corse et Italien : « Il me semble qu'il y a plus de Corse chez Bonaparte que vous l'avez pensé. J'ai des corses dans ma famille, j'ai beaucoup connu de corses et j'ai été frappé de retrouver en eux quelques traits de caractère privés de Bonaparte... cependant, je suis fils d'homme qui a servi sous l'Empire et qui détestait et l'homme et le régime. »⁵¹²

Gabriel Monod, en avril, lui signale une brochure de M. Livi sur Napoléon à l'île d'Elbe rapportant qu'un certain Galani, agent de la police de Florence, parlait de l'avarice et du négligé de Laetitia Bonaparte...Il écrit : « Votre admirable portrait de Napoléon n'est pas complet tant qu'on n'a pas vu l'œuvre, et je suppose que les chapitres sur l'œuvre répondront à plusieurs des critiques qui vous ont été adressées. On y verra, à côté du condottiere que vous avez peint en traits ineffaçables, l'empereur romain, le Tibère, l'Auguste, le Constantin si l'on veut et aussi l'homme du XVIII^e siècle : car il y avait de l'idéologie chez cet ennemi des idéologues. »⁵¹³

Taine reçoit aussi des témoignages d'admiration et de sympathie de correspondants inconnus. Ainsi, un polonais, H. Lisiki, qui a lu tous ses ouvrages précédents le félicite du portrait de Napoléon en disant : « Bonaparte fut notre Dieu et nous fit beaucoup souffrir. »⁵¹⁴ Un autre correspondant, D. Dubigné, pour appuyer ses compliments du portrait de l'Empereur lui signale : « le portrait qu'Isaby a fait de votre sujet, l'impression est celle d'un sanglier lubrique...C'est tout à fait, avec l'embonpoint en plus, le Bonaparte d'Alexandrie dont vous parlez dans un de vos articles. »⁵¹⁵ Comme beaucoup de ces correspondants anonymes qui adressent à Taine des compliments accompagnés « d'informations » intéressantes, A. Corthey écrit : « j'ai lu avec un très grand intérêt comme tous ceux qui suivent le mouvement littéraire contemporain, la magnifique étude que vous venez de publier dans la *Revue des deux mondes*. Cet homme phénomène qui est examiné sous toutes ses faces, non seulement historiquement mais d'un point de vue psychologique, de façon qu'il nous apparaît sous un

⁵¹¹ Renan (E.), « Lettre à la princesse Mathilde le 22 novembre 1887 », *Correspondance*, op. cit., p. 321.

⁵¹² Maury (A.), *Fonds Taine*, BNF, carton 35.

⁵¹³ Lettre de G. Monod à Taine, 3 avril 1887, BNF, naf 28420.

⁵¹⁴ Lettre de M. Lisiki à Taine le 15 mars 1887, fonds Taine, BNF, carton 22.

⁵¹⁵ Lettre de D. Dubigné à Taine le 21 mars 1887, fonds Taine, BNF, carton 22.

aspect tout nouveau. »⁵¹⁶ Il joint à sa lettre des notes « authentiques » de son oncle, le Général de Castries, sur Bonaparte à Brienne.

Il est évident que cette rupture provoque des commentaires dans les milieux littéraires. Dès le 17 mars, Anatole France, dans *Le Temps*, livre ses impressions sur sa lecture des deux articles de *La revue des deux mondes*. Il constate que Taine n'aime pas l'Empire, et que c'est tout à fait logique, car il a toujours rejeté la centralisation administrative, la codification uniforme, les faits militaires, les conquêtes territoriales. Il reconnaît au travail effectué, le sérieux et la minutie en même temps que l'importance de la documentation. Mais, pour lui, Taine est plus un philosophe qu'un historien. « Quand il semble occupé d'histoire, il ne s'attache en réalité qu'à construire sur des actions humaines un système philosophique. Sa méthode historique est une méthode expérimentale. » Il lui reproche aussi de manipuler les événements : « Il manœuvre les faits comme Napoléon manœuvrait les hommes. Le malheur est que les mêmes faits qu'il manœuvre aujourd'hui obéiront demain à ses adversaires intellectuels, s'il s'en trouve d'assez puissant pour les commander. Les faits sont à qui les prendre. » Pour sa part, il regrette le choix de Taine d'utiliser les textes de Bourrienne et de ne choisir ses sources qu'en fonction de la thèse à défendre. « M. Taine a choisi ses matériaux avec une partialité sereine dont je suis étonné. Cette considération me pousse à me demander s'il peut y avoir une histoire impartiale et qu'est-ce que l'histoire... L'histoire n'est pas une science, c'est un art. On n'y réussit que par l'imagination. Et personne ne peut contester à M. Taine l'imagination philosophique. »⁵¹⁷ Il s'agit là d'une critique peu complaisante, qui ne vise d'ailleurs pas uniquement le Taine du *Napoléon*, mais plus globalement l'historien. A. France reprend des arguments qui visent autant les volumes précédents que les dernières livraisons et qui dénigrent à Taine la qualité d'historien. Mais, dénigrant à l'histoire la qualité de science pour n'en faire qu'un art, veut-il pour autant diminuer Taine ?

Le 28 mars, Jules Lemaître fait publier dans les *Débats*, un article critique sur les deux premiers chapitres du *Régime moderne* pour en louer la pertinence. Cet article, ainsi que de nombreux autres publiés aux *Débats*, à la *Revue bleue*, à la *Revue des deux mondes*, furent réunis plus tard en volumes intitulés *Les Contemporains*.⁵¹⁸ Il résume les deux premiers chapitres de Taine en une phrase : « La première partie nous montre que Napoléon

⁵¹⁶ Lettre d' A. Corthey à Taine le 31 mars 1887, fonds Taine, BNF, carton 22.

⁵¹⁷ France (A.), *le Temps*, 13 mars 1887.

⁵¹⁸ Lemaître (J.), *Les Contemporains, études et portraits littéraires*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902.

fût un homme d'un surprenant génie et la seconde que son génie fût égoïste et au bout du compte malfaisant »⁵¹⁹ Tout en reconnaissant l'exactitude du portrait qu'en fait Taine, il cherche à le retoucher et l'atténuer en lui reprochant de trop utiliser les mémoires de Bourrienne (apocryphes) et de Mme de Rémusat (son ennemie). « M. Taine peint les hommes en philosophe plus qu'en historien ou en romancier. Il ne fait pas évoluer son modèle dans l'espace et dans le temps et il ne tient pas compte de ce qu'il peut avoir de commun avec les autres hommes. Il le décompose, il saisit et définit ses facultés maîtresses et élimine le reste ; ses facultés étant le véritable et suprême ressort d'une âme. Le malheur, c'est que ce philosophe a l'imagination d'un poète »⁵²⁰. Pour Lemaître, Taine n'est pas sensible à la légende et à l'admiration populaire pour Napoléon, le peuple ne comprenant pas que sa politique a ruiné le pays et la France plus petite qu'il l'avait trouvée. « Parce que ce philosophe positiviste est un homme très moral, la gloire militaire ne l'éblouit pas. Venir se vanter aujourd'hui des conquêtes du 1^{er} Empire, c'est justifier la conquête allemande. »⁵²¹ Lemaître touche là le point essentiel de la vision de Taine. La France doit rester ce qu'elle a toujours été depuis des siècles, dans son territoire, sa langue, son histoire, sa culture. Attaché à ses limites historiques, il est dans une opposition absolue, dans un sens comme dans un autre, à toute politique expansionniste. Il a trop souffert de l'occupation allemande pour absoudre les conquêtes territoriales de Napoléon en Europe.

Taine le « matérialiste » désapprouve l'injustice et la violence : « Déjà le sang versé par la Révolution l'avait empli d'horreur jusqu'à troubler, peu s'en faut, sa clairvoyance. Certes, je ne lui reproche pas cette faiblesse et je la proclame bienheureuse »⁵²². J. Lemaître a parfaitement saisi l'effroi de Taine devant le bilan humain de l'Empire : « Entre 1804 et 1815, il (Napoléon) a fait tuer plus de 1 700 000 français nés dans les limites de l'ancienne France, auxquels il faut ajouter probablement plus de 2 000 000 d'hommes nés hors de ses limites et tués pour lui, à titre d'alliés ou tués par lui à titre d'ennemis.⁵²³

Critique en fin de compte élogieuse (à condition pour Taine de négliger le fait que l'auteur lui réfute sa qualité d'historien) et à laquelle Taine répond le 28 mars pour le remercier. Il se justifie face aux objections de Lemaître sur les « 3 atlas, le manque d'émotion

⁵¹⁹ Lemaître (J.), op. cit., p.171.

⁵²⁰ Lemaître (J.), op. cit., p.178.

⁵²¹ Lemaître (J.), op. cit., p.181.

⁵²² Lemaître (J.), op. cit., p.183.

⁵²³ Taine (H.), op. cit., p. 136.

de Napoléon, la nuance mystique qui achève son orgueil... », défend ses sources. « Sur le manque de progrès et de développement dans mon portrait, je croyais avoir suivi les étapes successives de sa conception de l'homme et de la société humaine, depuis sa première enfance, à travers ses retours en Corse, puis en France au 10 août, en Vendémiaire, en Egypte et encore en France depuis le Consulat. Mais là-dessus, je dois avoir tort, j'ai manqué mon effet, puisque je ne le produis pas sur le lecteur. Vous êtes devant la toile et vous pouvez juger. Moi, je suis derrière, comme un ouvrier des Gobelins ; je ne puis que conjoncturer et non vérifier les tons et les valeurs respectives de mes divers fils...l'homme qu'on examine a t'il voulu... je ne dirai jamais cela au public ; la sensibilité affichée est ma bête noire ; comme nous le disait le pauvre Gautier, « il ne faut jamais geindre au moins tout haut et devant des lecteurs »⁵²⁴ . Cette lettre montre une certaine humilité apparente, mais qu'on pourrait qualifier de fausse, Taine regrettant surtout que le lecteur puisse ne pas adhérer à sa thèse. Le 29, Lemaître remercie Taine de l'analyse qu'il fait de son article, et lui demande la permission de la publier dans les *Débats* : « Elle serait d'un excellent effet sur le public justement parce qu'elle n'a pas été faite pour lui et qu'elle n'est pas une défense préparée. »⁵²⁵ En juillet, Taine reçoit une lettre chaleureuse de Nietzsche qui trouve ses articles sur Napoléon « particulièrement vrais. » Il faut souligner ici le rôle capital joué par Taine sur la reconnaissance de Nietzsche en France et la diffusion de son œuvre.

Le frère de la Princesse Mathilde, le Prince Napoléon, surnommé familièrement « Plon Plon », n'a pas la retenue de l'amitié réelle qui unissait sa sœur à Taine, bien que leurs rapports étaient loin d'être inexistantes. Il était intervenu, sans succès, pour ce dernier en sept.1862 auprès du général Coffinières à propos d'un poste de professeur à l'école polytechnique en louant ses qualités. Le 10 avril 1868, il avait participé en compagnie de Taine, Renan, Flaubert à un banquet offert par Sainte-Beuve, « le dîner du Vendredi Saint » destiné à choquer la morale bien-pensante et qui leur avait valu des commentaires virulents des journaux catholiques *l'Univers* et *l'Union* le lendemain. Barbey d'Aurevilly y fait allusion dans *Les Diaboliques* : « Ce piètre cabinet de restaurant, où quelques mandarins chinois de la littérature ont fait dernièrement leur petite orgie à cinq francs par tête, contre Dieu. »⁵²⁶ Que de chemin parcouru dans les rapports entre Taine et l'Eglise de 1868 à 1887 !

⁵²⁴ Taine (H.), op. cit., p. 236.

⁵²⁵ Fonds Taine, Correspondance, BNF, carton 35.

⁵²⁶ Barbey d'Aurevilly (J.), *Les Diaboliques*, [1874], Gallimard, 2003, p. 244.

Un peu plus tard, en 1870, le prince remercie Taine de l'envoi de son livre *De l'intelligence*, avec des propos très élogieux. Comme on le voit, leurs rapports étaient courtois, leurs idées politiques d'alors pas très éloignées, Taine ne négligeant pas les relations qui pouvaient lui être utiles. Député à la Constituante de 1848, ministre éphémère de l'Algérie, le prince Napoléon joue un rôle important dans les années 1860, encourageant les mesures sociales du régime impérial, multipliant les prises de positions anticléricales, soutenant la liberté de la presse. Toutefois, il gêne beaucoup plus son cousin qu'il ne l'aide, celui-ci l'écartant même de la succession possible avant son mariage. Exilé en Suisse après 1870, il redevient le prétendant à la couronne à la mort du Prince impérial en 1876. Sa tentative de coup d'état, le 15 janvier 1883, lui vaut d'être brièvement arrêté, puis exilé à nouveau par les lois du 22 juin 1886 interdisant le sol français aux chefs de famille ayant régné sur la France.

Indigné par le portrait de l'Empereur, encore plus par le bilan de l'Empire, et voulant donner de l'éclat à sa réprobation, il porte l'affaire sur la place publique en écrivant (ou faisant écrire pour certains), un ouvrage intitulé *Napoléon et ses détracteurs* dans le but de démontrer que les articles de Taine ne sont que des pamphlets partisans, inspirés par la haine, et reposants sur des sources douteuses et orientées. La publication étant annoncée bien avant sa parution pour en assurer la publicité, Taine se doute bien de son contenu : « Le livre contient un portrait très piquant de votre serviteur. Cela me mettra dans un assez grand embarras. Comment répondre à un homme dont on a été l'hôte, et qui abuse contre vous de la délicatesse qui vous ferme la bouche ? »⁵²⁷

Le portrait de Taine est en effet « très piquant ». Les premières lignes de la préface annoncent bien la tonalité du livre : « L'étude que M. Taine a publiée sur Napoléon n'est qu'un libelle, mais ce libelle est signé par un membre de l'Académie française, écrivain de renom et dont les procédés affectent l'exactitude de la méthode scientifique. Il est surchargé de notes et de citations qui entretiennent l'illusion, et peuvent surprendre la confiance du lecteur. Les faits y sont outrageusement dénaturés, c'est la déchéance de l'historien. »⁵²⁸ Sur les 313 pages du livre, 57 sont consacrées au dénigrement systématique du « Taine historien » (qui n'est plus pour l'auteur le Taine d'avant 1870), que le Prince englobe à dessein dans le flot des pamphlétaires ayant attaqué l'Empire depuis 1815. A peu

⁵²⁷ Taine (H.), op. cit., p.214.

⁵²⁸ Prince Napoléon, *Napoléon et ses détracteurs*, Paris, Calmann Levy, 1887, p.I.

près tous les qualificatifs péjoratifs sont utilisés et il serait fastidieux de les reprendre un à un. Citons pêle-mêle : « cœur sec, esprit étroit, matérialiste fanatique, philosophe athée, oracle des cléricaux exaltés... ». Evoquant les différents volumes des *Origines*, seul *l'Ancien régime* échappe à ses foudres, quoiqu'il le juge animé de « haine envieuse ». Pour *La Révolution*, on retrouve au fil des lignes, les critiques maintes fois émises par les détracteurs de Taine : ignorance des circonstances (émigrés, intervention étrangère, trahison de la reine), et de l'œuvre constructive de la Constituante. Pour l'auteur, Taine se contente de collecter des faits, « des rixes de village jusqu'au vol de bestiaux » et de faire « le récit de la révolte d'un bagne contre il n'y a d'autre justice que la mitraille »⁵²⁹.

Evidemment, ce sont ces deux premiers chapitres sur l'Empire qui font l'objet de la critique la plus virulente, en particulier le « Napoléon n'est pas français » qui lui paraît inacceptable. L'auteur reprend les différents jugements émis par Taine sur l'Empereur qu'il s'applique à démontrer systématiquement et qui, il faut le dire, n'étaient pas anodins : Ignorance de la langue française, convulsions physiques, lâcheté présumée de l'empereur en Provence ; le fait qu'il soit coléreux, violent, goujat avec les femmes, de moralité douteuse... Si on ajoute le fait que Taine néglige le talent militaire de Napoléon... Cela fait beaucoup !

Bien avant Alphonse Aulard, le Prince Napoléon accuse Taine de donner des références fausses, des dates imprécises, d'amalgamer certains textes pour conforter sa thèse, de choisir des sources orientées et douteuses. Les références que Taine cite le plus fréquemment sont celles de personnages dont le rôle et les rapports avec Napoléon sont ambigus. Ainsi il relève que Me de Rémusat est citée 21 fois, Miot de Melito 14 fois, Bourrienne huit, le prince de Metternich également, l'abbé de Pradt six fois. L'auteur reprend alors successivement sur une trentaine de pages pour chacun, les biographies succinctes et leurs rôles plus ou moins discutables pour les idolâtres de l'Empereur, afin de démontrer ce que ces témoignages sont non seulement sujets à caution, mais sont de mauvaise foi, calomnieux, inexploitable pour des historiens rigoureux. Enfin, le livre se termine sur ce qu'il reproche le plus à Taine, la note que ce dernier consacre à la *Correspondance de l'Empereur Napoléon Ier* et dont il est le commanditaire principal. Il est précisé, dès la première page que la *Correspondance* est « encore incomplète et notamment à partir du tome VI » (il y en a 33) « elle est expurgée de parti pris... elle comprendrait 70000 pièces dont seulement 23000 seraient donc publiées, 20000 élaguées comme redites et 30000 par

⁵²⁹ Prince Napoléon, op. cit., p.18.

convenance politique »⁵³⁰. Pas moins de 40 pages sont consacrées à la justification de la suppression des lettres à caractère privé ou à double emploi, de l'absence de documents devant trouver place dans les *Œuvres* de Napoléon et que l'ensemble a été supervisé par une commission présidée par lui-même et composée du Général Favé, d'Alfred Maury, et d'Amédée Thierry, à ses yeux inattaquable.

Ce livre constitue une remise en cause sérieuse du travail de Taine, même s'il est trop outré pour être pris à la lettre, et comporte un certain nombre d'accusations qui seront reprises plus tard par d'autres détracteurs.

Dans une lettre à Georges Patinot le 22 septembre 1887, Taine écrit : « ce n'est pas la peine de répondre...Je ne suis qu'un historien ; un politique ne peut l'être, il est engagé d'avance, comme un dévot ; entre deux types d'esprit aussi différents la discussion serait oiseuse. »⁵³¹ Il choisit donc l'esquive plus qu'une reprise des argumentaires plus ou moins solides, préférant se draper dans sa dignité. Le mépris lui semble préférable ! D'autant plus que le Prince Napoléon représente pour Taine le politicien-type et la pire espèce : comploter, aristocrate, pseudo-libéral !

J. Lemaitre écrit un nouvel article dans la *Revue des deux mondes* pour défendre Taine, disant que le Prince Napoléon juge plus Taine que son œuvre : « Le livre du Prince Napoléon est éloquent et violent. Mais au fond et malgré les inexactitudes et les partis pris relevés chez M. Taine, cette réplique passionnée n'informe point, à mon avis, des conclusions dans ce qu'elles ont d'essentiel. J'admets un moment qu'il soit difficile d'être plus injuste pour l'Empereur que ne l'a été M. Taine. Mais, à coup sûr, il est impossible d'être plus injuste pour M. Taine que ne l'est le Prince Napoléon. »⁵³² Lemaître défend l'intégrité et la bonne foi de Taine : « Cet homme a trouvé le moyen de déplaire successivement à tous les partis politiques ; c'est à dire qu'il vit fort au-dessus des partis et de tout intérêt qui n'est pas celui de la science »⁵³³. Bien qu'il n'attaque pas le Prince de front, il glisse une phrase assassine : « Je ne trouve pas que ce soit juger M. Taine avec beaucoup de finesse que de le traiter de matérialiste comme pourrait faire un curé de village. »⁵³⁴

⁵³⁰ Taine (H.), op. cit., p.4.

⁵³¹ Taine (H.), op. cit., p.248.

⁵³² Lemaitre (J.), op. cit., p.186.

⁵³³ Lemaitre (J.), op. cit., p.187.

⁵³⁴ Lemaitre (J.), op. cit. p.192.

Lemaître n'est pas le seul à prendre la plume, autant pour défendre Taine que pour blâmer le prince, jugé peu convaincant et encore moins brillant. Le 1^{er} septembre 1887, Edmond Biré écrit un article remarqué, publié en 1890 en volume intitulé *Causeries littéraires*⁵³⁵. Il s'en prend ouvertement au Prince dont le livre se présente, à son avis, comme une brochure, étant donné « ses dimensions exigües », manquant de révélations, de faits, de documents. Il regrette que le Prince Napoléon n'ait pas attendu la parution du livre entier de Taine, en ne l'attaquant qu'au sujet des deux premiers livres : « Nous n'avons encore qu'un fragment, un coin de tableau et non un tableau lui-même. Il convient d'attendre. Le Prince est parti trop tôt. » Condamnant les qualificatifs donnés à Taine, il s'en prend directement à l'ouvrage le trouvant « creux, vide, médiocre », et particulièrement au chapitre *L'homme et son œuvre*. Comment le Prince peut-il parler de son oncle comme le chantre de la paix, alors « qu'il a fait tuer 4 à 5000 000 d'hommes, le plus innocemment du monde, sans le vouloir ? Taine est moins cruel : lui au moins, n'a pas fait du héros un grotesque, du vainqueur d'Austerlitz et de l'éna un bourgeois de comédie. S'il lui fallait absolument choisir, Bonaparte, j'en suis sûr, aimerait encore mieux l'eau-forte gravée par M. Taine que l'image d'Épinal coloriée par le Prince Jérôme. »

Revenant sur les sources de Taine critiquées par l'auteur, s'il approuve ce dernier pour sa récusation des Mémoires de Bourrienne ou celles de Mme de Rémusat, il n'est pas d'accord sur les critiques portées sur celles de Miot de Melito, de l'abbé de Pradt, ou de Metternich, qu'il juge crédibles et il en profite pour y glisser une perfidie. « En récusant le témoignage de Metternich, qui dans son portrait de Napoléon l'a plutôt flatté qu'enlaidi, en s'acharnant après lui, le Prince Napoléon a donc tiré sur ses troupes. Ce qui lui est arrivé plus souvent que tirer sur l'ennemi. » Biré s'amuse de la critique faite indirectement à Paul de Rémusat, auteur de l'introduction des Mémoires de 1818, et soutien aux élections d'un candidat républicain alors que, tous deux, le Prince et Rémusat se piquent également de républicanisme. C'est ce qu'il reproche surtout au livre, faire de l'Empereur un républicain. « Napoléon a été, sur plus d'un point, l'héritier de la Révolution. Mais à côté de l'exécuteur des hautes œuvres de la Révolution, l'homme qui veut être l'héritier de Louis XIV, qui a le sentiment de la grandeur de la monarchie et qui tient en mépris la République. » Biré conclut en s'imaginant Bonaparte lisant le livre de son neveu : « Lorsqu'il tombe sur les pages où son neveu fait de lui un bonhomme voué au double culte de la paix et de la République, la colère

⁵³⁵ Biré (E.), *Causeries littéraires*, Paris, Jules Vic et Amate, 1890.

le gagne ; il rejette le volume avec mépris « Le malheureux, s'écrit-il, c'est un idéologue, un constituant, un JANSENISTE ! »

Un mois plus tard, Brunetière fait paraître dans *la revue des deux mondes*⁵³⁶ une critique du livre du Prince. Comme Biré, il regrette que l'auteur, au lieu de se livrer à une justification de l'œuvre politique de son oncle, consacre un chapitre entier à disqualifier Taine par des adjectifs aussi désagréables qu'injustifiés. A propos des sources utilisées par Taine, il a tendance à renvoyer les deux dos-à-dos, chacun utilisant des sources qui leur conviennent. Brunetière a toujours été critique des choix de Taine, « ses documents, en général, ne lui servent point à établir ses raisonnements ; mais il commence par faire son siège ; et alors il consulte sa bibliothèque, ou il se rend aux archives pour y trouver des documents qui corroborent ses raisonnements. » Il comprend mal les attaques du Prince à propos des mémoires de Bourrienne, qui même si elles ne sont pas de lui, ne méritent pas le déshonneur ; regrette qu'il rejette celles de Miot de Melito sous prétexte que leurs publications seraient dues à son gendre Fleischmann. Défendant Taine sur les origines italiennes que celui-ci prête à Napoléon, il regrette qu'il en fasse un portrait identique à tous les moments de sa vie, alors que l'Empereur a, bien-sûr, évolué et changé, l'âge venant. Comme Biré encore, Brunetière ne comprend pas le Prince qui veut faire de son oncle le défenseur de la paix, alors que les Français ne retiennent de lui que le chef militaire auréolé de victoires fameuses, mais ne va pas, comme son confrère, jusqu'à lui reprocher les victimes sacrifiées sur les champs de batailles. Il le comprend encore moins de vouloir relier l'Empire à la Révolution : « Les opinions de M. Taine sur la Révolution étant assez connues, vu qu'elles ont fait assez de bruit, on ne fait rien contre M. Taine, ou plutôt on fait pour lui, quand on confond la cause de l'Empire et de l'empereur avec celle de la Révolution. Si M. Taine, selon le mot célèbre, n'a voulu voir dans Napoléon qu'un « Robespierre à cheval, » ce n'est pas, comme fait le prince, en mettant ce Robespierre à pied, qu'on lui rendra M. Taine plus indulgent ou plus équitable. Puisque la Révolution, toujours d'après M. Taine,- et uniquement d'après lui,- n'a causé que des maux à la France, quelle reconnaissance veut-on que M. Taine ait pour l'homme qui, d'inflammatoires qu'ils étaient, les auraient rendus chroniques, c'est-à-dire incurables ? »

⁵³⁶ Brunetière (F.), « Napoléon et ses détracteurs », *Revue des deux mondes*, 1^{er} octobre 1887.

En conclusion, Brunetière rend hommage à Taine et son indépendance d'esprit : « S'il est encore permis de parler comme l'on pense, et de ne vouloir défendre que soi-même, sachons-lui en rendre gré, comme une preuve ou d'un exemple de désintéressement, assez rare en tout temps, mais surtout de nos jours. Donnons-lui l'éloge, qui n'est pas médiocre, d'avoir toujours mis la sincérité de ses convictions et l'amour de sa vérité au-dessus des approbations populaires du succès même, et plus d'une fois, peut-être, au-dessus de ses propres inclinations. » Pour lui, si le Napoléon de Taine n'est sans doute pas conforme à l'exacte vérité, celui du prince Napoléon ne l'est pas davantage. Dans un texte inédit de 1897, publié seulement en 1925, Brunetière tempère curieusement ses propos de 1887 : « Il n'a pas mieux jugé Napoléon. C'est qu'il n'avait pas ce que nous appelons en France la fibre militaire.⁵³⁷ Les temps ont changé et Taine fait maintenant parti du passé...

M. Peyrot, dans *La nouvelle revue* est horrifié : « Ce n'est pas, en effet, au moment où la France est de nouveau l'objet de convoitises mal déguisées, que nous devons offrir à nos ennemis le spectacle d'un français faisant bon marché de nos gloires et s'appliquant à dénigrer les héroïques actions de nos pères. »⁵³⁸

Certains commentateurs regrettent à la fois le « pamphlet » de Taine et la laborieuse réaction du prince. Ainsi, CH. De Larivière⁵³⁹ pense à la fois que Taine « n'a réussi qu'à émousser son talent contre le marbre », et que le prince Napoléon « qui veut prouver, court le risque de ne rien prouver. » Gaston d'Hailly juge de son côté que, si le prince avait raison de défendre les siens, « l'impression avait été tellement pénible pour tous à la lecture du libelle de M. Taine, qu'on eut aimé qu'une plume moins partielle, moins spirituelle peut-être, vint rappeler à l'Europe que la France se rappelle ses gloires militaires. »⁵⁴⁰

M. Barres écrit dans *le Siècle* du 17 décembre 1887, un curieux article consacré aux historiens de 1887 et donc qui ne fait pas une critique directe du *Napoléon* de Taine, sans aucun doute pour concilier à la fois son admiration pour l'Empereur et pour l'historien. Traitant des travaux publiés dans l'année par Taine, Sorel, Thureau-Dangin et Lavisser, il ne parle à aucun moment des premiers chapitres du *Régime moderne* et s'en tient à des considérations générales : « le procédé d'écrire et d'exposer devient tout différent, selon

⁵³⁷ Brunetière (F.), « H. Taine », *Revue des deux mondes*, 1^{er} Janvier 1925.

⁵³⁸ Peyrot (M.), *La nouvelle revue*, 1^{er} octobre 1887.

⁵³⁹ Larivière (CH. De), « Napoléon et ses détracteurs », *La revue générale : littérature, politique et artistique*, n° 76, 1887, p. 457-460.

⁵⁴⁰ Hailly (G. d'), « Napoléon et ses détracteurs », *Revue des livres nouveaux*, vol 14, n° 161-171, p. 161-171.

qu'on s'efforce avec Taine, de s'en tenir à coordonner simplement les phrases typiques de journaux, des mémoires du temps et des archives, ou que l'on développe son thème avec cette éloquence abondante traditionnelle à la *Revue des deux mondes*. On aime Taine pour la belle substance intellectuelle qu'il met à chacune de ses pages. Mais, dit-on, c'est un littérateur. Il a le désir de bien écrire et rien ne nuit plus à la recherche de la vérité. Cela l'entraîne à être violent pour produire un effet. La connaissance des sources ne lui manque pas, mais le sang-froid pour les critiquer. »⁵⁴¹ Les propos sont pour le moins équivoques et permettent de douter quelque peu de l'adhésion de Barres à la méthode historique de Taine.

Il est évident que le portrait de Napoléon brossé par Taine ne fait pas l'unanimité, y compris chez ceux qui ne sont pas des inconditionnels de l'Empire. Ainsi, un rédacteur de la *Revue de la société des études historiques* pense que Taine « le construit trop, il le grandit outre mesure quelque mal qu'il en pense. »⁵⁴²

Ces événements entraînent la rupture avec E. Goncourt, mais leur relation était déjà bien fragile à la suite de la publication en avril 1887 du *Journal* qui relate d'une façon tendancieuse les fameux dîners Magny auxquels Taine participait. Ainsi écrit-il à G.Patinot le 25 octobre 1887 : « sans intention mauvaise, l'auteur, faute de culture suffisante, n'a pas compris ce qu'on disait devant lui. »⁵⁴³ Tout commentaire est inutile...

La réaction de la famille Bonaparte est la prémonition de ce que sera l'accueil pour le moins mitigé du premier tome du *Régime moderne* en novembre 1890. Le côté émotionnel de la légende napoléonienne prend largement le pas sur le jugement politique de l'Empire porté par Taine. Une fois de plus, l'historien est de plus en plus incompris, sauf par ses proches, ainsi A. Leroy-Beaulieu écrit dans le *Journal de débats* en 1891 : « Le portrait de Napoléon est presque aussi étonnant que son modèle. Je n'en sais de plus vivant et à tout prendre de plus ressemblant. C'est à la fois l'œuvre d'un physiologiste, d'un anatomiste qui étudie la structure intime de l'homme et de l'animal, en disséquant pièce à pièce les différents organes. »⁵⁴⁴ Il admire la démonstration de Taine qui fait de Napoléon un « classique » mais diverge sur le rapprochement entre celui-ci et les révolutionnaires. Napoléon réussit là où les jacobins ont échoué. « C'est que Napoléon sait d'instinct qu'une

⁵⁴¹ Barres (M.), « Les historiens de 1887 », *Le Siècle*, 16 décembre 1887.

⁵⁴² Boisjoslin (M.J.de), « Napoléon Bonaparte », *Revue de la société des études historiques*, A 54, S. 4, t. 6, 1888. p. 70.

⁵⁴³ Taine (H.) *op. cit.* p.250.

⁵⁴⁴ Leroy-Beaulieu (A.), *Journal des débats*, 10 février 1891.

société ne peut reposer entièrement sur des principes abstraits. Ces bases détruites par la Révolution, Napoléon les relève et les consolide. Par-là, il tient en même temps au régime ancien et au régime nouveau et il est merveilleusement propre à les concilier. Il relie le présent au passé et, en les renouant l'un à l'autre, il imagine l'avenir. »

Un second article,⁵⁴⁵ huit jours plus tard, traite de la seconde partie du *Régime moderne*. « L'historien nous donne une théorie de l'Etat ou plus exactement de la puissance publique. C'est une des parties les plus neuves et les plus fortes de ce robuste ouvrage. » Leroy-Beaulieu reprend les arguments de Taine et les partage. Oui, la centralisation napoléonienne repose sur une conception mécanique de la société, Napoléon méprise le sort des peuples, réunit en lui à la fois Robespierre et Richelieu. « Ignorance et mépris de la vie, haine ou défiance de la spontanéité vivante, étouffement systématique de toute vie collective et de tout germe organique. Impériale ou républicaine, despotique ou démocratique, c'est le péché capital de la France moderne. » S'il trouve les conclusions de Taine « attristantes », il n'en considère pas moins le bien-fondé. Bien qu'il soit pessimiste, le *Régime moderne* lui paraît salutaire. « La France est un de ces malades qui ont besoin d'être effrayés. Ce qui lui fait défaut, ce n'est pas encore la force de réagir contre le principe morbide. Elle serait sauvée si elle avait conscience de son mal. »

Taine le remercie dès le lendemain dans une lettre chaleureuse⁵⁴⁶ dans laquelle il apprécie particulièrement le fait que cette critique fasse le lien entre les différentes idées exprimées dans les *Origines*, et qu'elle puisse en faire ressortir la cohérence. Il rejoint l'auteur sur l'espérance de voir disparaître la centralisation « mécanique » dans les sciences et les affaires, et d'émerger « la faculté d'association. » La possibilité de constituer des associations, qu'elles soient à but religieux, littéraire, scientifique ou autres est une préoccupation constante chez lui. Une proposition de loi en ce sens, avait été déposée en 1880 par le sénateur Dufaure mais n'avait pas été adoptée. Taine conserve cette idée toujours en tête, puisqu'on retrouve cette disposition dans son manuscrit sur les associations qui devait faire partie du *Régime moderne* laissé inachevé par sa mort en 1893. « Le gouvernement autorise une association. Cela signifie permettre, ne pas empêcher de se former, déclarer que les individus pourront s'assembler, délibérer, agir ensemble, sans commettre un délit, sans

⁵⁴⁵ Leroy-Beaulieu (A.), *Journal des débats*, 17 février 1891.

⁵⁴⁶ Taine (H.), « Lettre à Leroy-Beaulieu le 18 février 1891 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 318.

être en butte aux tribunaux, aux préfets, aux gendarmes. »⁵⁴⁷ A Leroy-Beaulieu qui affirme que ce besoin et cette faculté d'association s'installent dans le pays, Taine s'en réjouit en disant : « c'est le principal et peut-être l'unique bienfait de notre régime actuel. »

Maurras signe dans *L'observateur français*⁵⁴⁸ un article nuancé où l'enthousiasme se mêle d'une certaine déception. Il avoue que les *O.F.C.* ne lui donne « point toute la lumière que j'espérais. Point d'absolue clarté, mais de la magnifique et joyeuse ivresse, une fumée de vérité qui monte et se déploie par-dessus la tumultueuse abondance de mon plaisir. » Constatant que l'historien Taine est plus discuté que le critique ou le philosophe, il distingue deux groupes de personnes qui disent du mal des *Origines*. Le premier groupe est constitué par le monde des lettres pour antipathies littéraires classiques. Le second se divise entre ceux qui méritent indulgence, la princesse Mathilde et le prince Napoléon : « La famille Bonaparte se souvient qu'elle est née au pays des vendettas et je l'en bénis à plein cœur » et ceux qui ne supportent pas le coup de grâce à la déclaration des droits et au contrat social. Maurras se lance alors dans une attaque dont il a le secret à l'encontre des Aulard, Reinach et autres sous-Reinach... Il admire le portrait de Napoléon qui « va devant nous de ce grand souffle, esprit d'une lyre savante, qui s'enfle et se maintient à d'égales hauteurs pendant plus de 110 feuillets. » C'est enfin la reconnaissance du magistère exercé par Taine sur les hommes de sa génération qui, contrairement à Bourget, pensent qu'il n'est pas terminé. « Point d'absolue clarté ; mais de la magnifique et joyeuse ivresse, une fumée de vérités qui monte et se déploie par-dessus la tumultueuse abondance de mon plaisir. Et ce plaisir lui-même, n'est point sans intérêt pour la certitude de mon analyse. Il prouve que l'on peut avoir vingt-cinq ans et sympathiser avec le prodigieux esprit qui a donné à notre âge sa configuration intellectuelle. » Tous les écrits ultérieurs de Maurras confirmeront ce qu'il dit ici, l'immense dette intellectuelle qu'il voue à Taine, quelque soient ses divergences d'idées de plus en plus criantes au fur et à mesure de son cheminement politique. Sa conclusion est de la même veine. « Je ne crois point que les hommes qui ont créé notre société et ceux qui la perpétuent en son état de décrépitude, puissent lire ces démonstrations sans quelque vague repentir. »

⁵⁴⁷ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 355.

⁵⁴⁸ Maurras (C.), « A propos du 5^e volume des *O.F.C.* », *L'observateur français*, 29 décembre 1890.

Frantz Funk-Brentano,⁵⁴⁹ jeune historien et fils d'un ami de Taine, publie un article début 1891 sur le premier tome du *Régime moderne*. Il est intéressant parce qu'il essaie de plus juger la forme que le fond. Il revient néanmoins sur le portrait de Napoléon : « Chacun conserve dans sa mémoire ce tableau grandiose, où l'homme apparaît dans ses proportions monstrueuses autant par les vices et les passions, que par les vertus et le génie. » Pour lui, il y a deux manières d'écrire l'histoire. La première, dite méthode synthétique permet de dégager « les faits permanents » à partir des rapports d'identité qui existent entre les faits particuliers. C'est la méthode suivie par Fustel et Tocqueville. La seconde, analytique, accumule les faits particuliers pour composer un tableau, image de la réalité. Macaulay et Taine en sont les adeptes. Elles présentent toutes deux des inconvénients, si la première est trop littéraire, la seconde peut être dangereuse dans la mesure où un fait particulier accidentel puisse se transformer en cause profonde et que l'accumulation de tous ces faits ne donne pas de tableau d'ensemble. Funk-Brentano admire particulièrement le dernier livre *Défauts et effets du système* où Taine analyse le « lent et implacable travail par lequel l'invasion de l'esprit jacobin et démagogique, - nous ne dirons pas démocratique - détruit peu à peu le chef-d'œuvre napoléonien. » Il revient sur ce que Taine nomme *principe des spécialités* et qui est plus philosophe qu'historien en reprenant les travaux de Macaulay, Edwards et Spencer sur les dangers de la centralisation. La conclusion rend hommage à la psychologie telle que Taine l'applique et qui rend possible, à son avis, le comparatif entre deux grands conquérants, Alexandre et Napoléon « barbares de génie, jetés dans une civilisation en état de crise après sa période de splendeur. »

Taine lui adresse ses remerciements dans une lettre⁵⁵⁰ où il lui explique son choix de la méthode analytique : « Sauf en matière juridique, les mots qui désignent les choses sociales et morales sont vagues, inexacts et ne transmettent jamais au lecteur l'impression précise et totale qu'avait l'auteur ; à mon sens, les seuls moyens de transmission sont : 1) les chiffres ou notations exactes des nombres et grandeurs ; 2) les petits faits, anecdotes, citations, spécimens expressifs et significatifs qui sont des morceaux vivants, des fragments intacts, extraits de la réalité. » Si Taine, en 1891, doute de plus en plus de la finalité des *Origines*, il ne remet absolument pas en cause sa méthode. Quarante ans après avoir découvert Macaulay, il en demeure un fervent disciple.

⁵⁴⁹ Funk-Brentano (F.), « Le régime moderne », *revue critique d'histoire et de littérature*, mars 1891, p.192-197.

⁵⁵⁰ Taine (H.), « Lettre à F. Funck-Brentano le 13 mars 1891 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 319.

La réception controversée du *Régime moderne* aura des prolongements tardifs puisque au lendemain de la mort de Taine, paraît, en première page du Figaro daté du 6 mars 1893, un article signé « Napoléon ». Ultime vengeance posthume de celui-ci, il reprend quelques pages « magistrales » de *Napoléon et ses détracteurs* sans rien modifier ni retrancher. Il reproche une dernière fois à Taine « d'avoir passé sous silence toute l'histoire militaire de Napoléon, sa lutte épique contre l'Empereur, ses victoires dont les noms sont écrits par centaines sur nos chapiteaux, de n'avoir jamais lu le *Mémorial de Sainte-Hélène* et de n'avoir jamais écouté que les pires calomnies, les plus honteuses accusations. » Sa conclusion est cruelle, puisqu'il le qualifie de « déboulonneur académique. »⁵⁵¹

Th. Froment, dans un article publié aussi en 1893, revient sur le fameux portrait de Napoléon, qu'il juge « monumental...M. Taine en a senti l'imposante grandeur, il en a rendu le caractère étrange, démesuré, colossal ; mais il n'a pas été fasciné...A ces traits, la famille Napoléon n'a pas reconnu son illustre ancêtre...Qu'on accuse donc M. Taine de ne pas aimer son modèle ; d'insister, en le reproduisant, sur des détails arbitrairement choisis ou contestables ; de citer des anecdotes suspectes ; d'apercevoir à travers sa loupe d'entomologiste des taches qu'il grossit et qu'il exagère, c'est possible ; il a pu souvent mal juger le grand soldat qui projetait à l'alliance de la philosophie et du sabre ; mais il ne l'a ni déboulonné ni diminué. »⁵⁵²

Dans un registre totalement différent, puisqu'il émane d'un pieux bonapartiste, H. Buffenoir livre dans *la revue de la France moderne* de novembre 1893, soit quelques mois après la mort de Taine, une attaque féroce du portrait que celui-ci fait de son idole : « Le volume de Taine sur Napoléon n'est point un livre d'histoire, ce n'est qu'un pamphlet de 300 pages...L'effort de M.Taine pour le démolir nous semble pareil à ces cailloux que les pâtres d'Egypte lancent quelques fois contre les grandes pyramides et qui retombent dans la poussière, sans avoir même marqué leur empreinte sur les parois du monument qui

⁵⁵¹ Prince Napoléon, « H. Taine », *Le Figaro*, 6 mars 1893.

⁵⁵² Froment (TH.), « M. Taine », *Le Correspondant*, 25 mars 1893.

défend les siècles avec sérénité. »⁵⁵³ Pas d'arguments, pas de développements pertinents, la critique reste partisane et ne grandit pas son auteur.

Il est vrai que le mythe napoléonien reprend vie dans ces années-là. Plusieurs ouvrages faisant l'apologie de l'empire sont ou seront publiés et vont jouir d'un grand succès : Ceux de Henry Houssaye, *1814* en 1884, *1815* en 1893 ; de Frédéric Masson, *Napoléon et les femmes* en 1894, *Napoléon chez lui* en 1894.⁵⁵⁴

C'est à cette époque qu'un proche de Taine, M. de Vogüé fait paraître dans la *Revue des deux mondes*⁵⁵⁵ une critique sur *Le régime moderne* dans laquelle il estime que le portrait à charge de Napoléon brossé par Taine n'eut aucun impact sur la légende napoléonienne, mais, au contraire, « n'a servi qu'à exhausser le piédestal de la statue relevée...L'imprudent philosophe, qui allait naguère dans le sens d'un instinct latent, s'est heurté cette fois à un courant imprévu ; il a réveillé le sentiment qu'il voulait combattre, et les observateurs superficiels estiment qu'il a roulé, vaincu, sous les pieds du colosse auquel il s'attaquait. » Par contre, reprenant la thèse fondamentale de Taine sur la concentration du pouvoir dans les mains d'un seul homme qui établit une centralisation excessive, l'auteur reconnaît sa clairvoyance : « Son regard devient très sûr lorsqu'il l'applique au jeu des institutions, qui est un problème de mécanique. »

Quelques années plus tard, Louis Madelin, pourtant grand admirateur de Taine, lui reproche la pauvreté de ses sources et pense que son Napoléon devient sous sa plume un romantique et un être surnaturel.⁵⁵⁶ Dans un article publié dans la *Revue Napoléonienne*, en 1912, A. Lombroso relate une objection qu'il faisait à Taine. Celui-ci faisait de Napoléon un condottiere italien du XVI^e siècle jeté dans le monde de la Révolution et que la tige de sa famille plongeait dans ce XVI^e siècle ; ce à quoi Lombroso rétorquait : « qu'il y avait des croisements et que la sève avait du être altérée, mais Taine répondait par l'exemple d'un sac où une graine peut se conserver dans son intégrité. »⁵⁵⁷

Vingt-cinq ans après la publication du portrait de Napoléon brossé par Taine dans la *Revue des deux mondes*, celui-ci fait encore l'objet d'interprétations diverses...

⁵⁵³ Buffenoir (H.), « Napoléon 1^{er} et M. Taine », *Revue de la France moderne*, novembre 1893.

⁵⁵⁴ Tulard (J.), *Le mythe de Napoléon*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 109.

⁵⁵⁵ Vogüé (E.M. de), « Le dernier livre de Taine », *Revue des deux mondes*, 1^{er} avril 1894, p. 674-688.

⁵⁵⁶ Madelin (L.), *Revue hebdomadaire*, 10 août 1907.

⁵⁵⁷ Lombroso (A.), *Revue napoléonienne*, n. IX, 1912, p. 152-158.

Un an après la publication des deux premiers articles consacrés à Napoléon, Taine fait paraître en janvier et février 1888 deux nouveaux articles dans la *Revue des deux mondes*, *Formation de la France contemporaine* et *Passage de la République à l'Empire*. La *Reconstruction de la France en 1800* suivra en mars et avril 1889, enfin *Défauts et effets du système* en avril et mai 1890. C'est la première fois que la totalité d'un volume des *Origines* paraît sous forme d'articles séparés, il faut sans doute y voir la précarité de la santé de Taine et son angoisse prémonitoire de ne pouvoir achever son entreprise. Pendant ces trois ans où les chapitres s'échelonnent, Taine travaille à leur rédaction, recherche encore ou plutôt collecte les informations glanées par ses amis et ses correspondants, reçoit, se soigne, promène un regard de plus en plus distant sur le monde. Le travail le peine de plus en plus comme il le confie à Boutmy en septembre 1888 : « C'est trop lourd pour moi ; l'ensemble est trop vaste, exige trop de connaissances techniques, et ma santé, ma capacité d'attention est trop médiocre. Je travaille en vertu de la consigne que je me suis donnée, mais sans savoir si je finirai. »⁵⁵⁸ Toute sa correspondance de l'époque est empreinte de cette anxiété. A de Vogüé, il écrit : « Dès que j'essaie d'écrire, la fatigue vient, puis l'excitation nerveuse et l'insomnie ; je suis obligé d'enrayer aussitôt. Je suis d'une génération qui finit. Ce final du siècle en France est lamentable, et je ne parviens pas à m'y résigner. »⁵⁵⁹ L'épisode boulangiste l'a fortement impressionné. Droite et gauche en ayant subi le contrecoup, le pouvoir est aux centristes. Il a honte de l'image que la France donne d'elle à l'étranger, comme il le confie encore une fois à Boutmy. Pour lui, « il faut se confiner dans la vie privée et dans la curiosité philosophique. »

Taine ne rédige sa préface que début septembre 1890, juste avant la publication du livre. Elle est brève, puisqu'elle ne comporte que deux pages dans lesquelles il prévient que le *Régime moderne* comptera deux volumes, le présent sur l'Empire et ses institutions, le second traitant de l'église, l'école, la famille, tout ce qui fait la société contemporaine. « Ici le passé rejoint le présent et l'œuvre qui est faite se continue par l'œuvre, qui sous nos yeux, est en train de se faire. » Si les deux périodes précédentes sont closes, Ancien régime et Révolution, les institutions datant du Consulat et de l'Empire n'ont pas « atteint leur terme historique. » Quel en sera le terme ? Taine, en bon déterministe, accepte ces institutions, comme elles sont, bonnes ou mauvaises, parce qu'elles existent. « Ce sont nos idées ; à ce titre, nous y tenons ou plutôt elles nous tiennent. » Pour s'en détacher et

⁵⁵⁸ Taine (H.), « Lettre à Boutmy le 9 septembre 1888 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 273.

⁵⁵⁹ Taine (H.), « Lettre à de Vogüé le 20 octobre 1888 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 275.

prendre un recul nécessaire à un jugement équilibré, seule la science peut y parvenir, « il nous faut un grand effort, beaucoup de précautions, une longue réflexion. » Ce texte est un mélange d'humilité devant l'ampleur et la difficulté de la tâche et d'assurance quant à la valeur de sa démonstration. Il utilise les termes « précise, prouvée, » pour qualifier son opinion acquise au terme de son travail. Le médecin, au chevet de son malade, est toujours aussi sûr de son diagnostic élaboré grâce à un bilan scientifique solide, mais la thérapeutique envisagée au début de la consultation est de plus en plus hypothétique.

Un bref rappel de date est nécessaire pour bien analyser l'évolution de Taine et d'une certaine façon, son changement de statut. Il lui a fallu six ans pour publier les trois tomes de *la Révolution*, mais il lui faut six autres années pour cet unique volume du *Régime moderne*. Il a vieilli, il est malade et fatigué, il n'a plus l'enthousiasme de celui qui se lançait dans l'écriture de *l'Ancien régime*. De plus, son image n'est plus la même auprès de toute une génération d'intellectuels qui l'admiraient et dont il était la référence absolue. Son histoire de la Révolution est passée par-là, non seulement il s'est coupé de toute une frange républicaine dont il a remis en cause les convictions, mais aussi et plus généralement de toute une pensée libérale pour laquelle sa voix était essentielle. A son corps défendant sans doute, mais indiscutablement, il est devenu le chantre de la contre-révolution. Les multiples réactions suscitées par ses livres ont renforcé son rôle de porte drapeau d'une droite conservatrice et réactionnaire, sans qu'il cherche à l'atténuer. Pour un homme qui voulait être en dehors de tout parti politique, il se trouve récupéré par ceux qu'il contestait vingt ans plus tôt. A cet égard, l'année anniversaire du centenaire de la Révolution française est tout à fait significative de ce nouvel état des choses.

B. 1889, Centenaire de la Révolution française

Pour les hommes qui sont au pouvoir en 1889 et pour qui la Révolution est l'héritage, la commémoration de ce centenaire doit être exemplaire et exceptionnelle.⁵⁶⁰ L'idée de marquer l'événement par une Exposition universelle procède de cette démarche, au risque d'occulter le but recherché. C'est finalement ce qu'il va arriver. Le centenaire survient à un moment difficile pour la République puisqu'en début de l'année, Boulanger est élu triomphalement à l'élection législative partielle de Paris et est au fait de sa popularité. Au moment des préparatifs de la commémoration, ce danger présente au moins l'avantage d'un rapprochement entre opportunistes et radicaux alors que la division entre conservateurs est patente. La désaffection d'A. de Mun en est la parfaite illustration. Les radicaux, qui ont su mettre un terme à l'aventure boulangiste, ne sont plus en décalage avec les premiers. Sur le plan idéologique et pour contrer une commémoration républicaine trop évidente, la droite conservatrice va se servir de l'image de Taine qui fait figure de porte drapeau à tout un rassemblement hétéroclite qui va d'une droite catholique modérée à une droite réactionnaire la plus intransigeante. Beaucoup de catholiques ont un certain mal à accepter la caution morale d'un ancien libéral comme Taine et à mettre de côté les thèses d'un Maistre ou d'un Bonald. Mais devant l'énorme succès de la *Révolution* de Taine et de son impact sur ses lecteurs, tous les ouvrages hostiles à la Révolution publiés dans cette année cruciale se réclament plus ou moins de lui. Taine s'impose en quelque sorte naturellement à la droite conservatrice, son autorité en matière historique étant comparable à celle de Michelet, référence absolue des républicains.

Il faut distinguer deux tendances plus ou moins antagonistes se réclamant de l'image de Taine. La première, tout à fait modérée, reprend ses thèses en les atténuant. C'est le cas d'A. Sorel, dont le deuxième tome de *l'Europe et la Révolution française* est publié en 1887, et d'E. Faguet, dont son *XVIIIe siècle* fait référence à *l'Ancien Régime* et sont imprégnés tous deux de culture tainienne. La seconde, ouvertement contre-révolutionnaire, si elle se sert de Taine en tant que caution morale, va beaucoup plus loin dans son discours partisan.

⁵⁶⁰ Voir Ory (P.), « Le centenaire de la Révolution française », dans *La République, Les lieux de mémoire*, sous la dir. de Pierre Nora, Gallimard, 1984, p. 523-560.

Dans cette optique, Mgr Freppel, créateur de la faculté catholique d'Angers et très attaché à l'argumentaire royalisme-catholicisme, publie sa *Révolution française* le 1^{er} janvier 1889. S'il rend hommage à Taine, il a du mal à vaincre certaines réticences. Proche de celui-ci, le comte de Chaudordy écrit *La France en 1889*, ouvrage très axé sur la politique étrangère et qui traite d'avantage des pathologies de la France contemporaine que de possibles remèdes. Dans la même mouvance, il faut rappeler les travaux érudits d'Albert Babeau que nous avons déjà cité parce qu'il fait partie des sources utilisées par Taine et dont les rapports épistolaires furent constants et amicaux.

Le livre d'Edouard Goumy, *La France du centenaire*, publié chez Hachette, est très proche des idées défendues par Taine. Que ce soit à propos de l'ancien régime, déjà en ruine et qui se serait autodétruit, ou de la Constituante dont l'œuvre « était une œuvre d'extrême présomption, d'extrême inexpérience et surtout d'aveugle et violente passion. »⁵⁶¹. Il reproche aux jacobins leur persécution aveugle de l'Eglise. M. Ferneuil dans *Les principes de 1789 et la science sociale*, suit Taine dans sa condamnation de Rousseau, et pense que les constituants ont eu une idée étrange de « mettre une déclaration des droits naturels et inaliénables de l'homme au frontispice de leur constitution »⁵⁶². C'est un livre de philosophie politique d'un pessimisme absolu. Au contraire, Georges Guérout, saint-simonien convaincu, dans *Le centenaire de 1789. Evolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans*, ne traite pas uniquement de politique, mais aussi de toutes les branches de l'activité humaine en France et en Europe. Il considère le bilan plutôt bon. Dans un article synthétique des différentes livraisons, G. Monod essaie de faire un tableau équilibré des différentes tendances. S'il traite plutôt bien les livres que nous venons de citer, il rend compte avec objectivité de l'exposition consacrée à la Révolution, « obligée de chercher asile » dans l'ancienne salle des Etats aux Tuileries. Il rend hommage à la Société de la Révolution française et au travail de Charavay, Calmettes et Aulard qui se sont consacrés « avec raison à fournir une image juste et entière des choses. » Perfide, il souligne que cette exposition n'était pas admise « dans l'enceinte de l'exposition officielle, soit que la place ait paru insuffisante, soit que l'on n'ait pas voulu accentuer encore un caractère commémoratif dont les grands Etats monarchiques européens se sont donnés le ridicule de

⁵⁶¹ Goumy (E.), *La France du centenaire*, Paris, Hachette, 1889, p. 97.

⁵⁶² Ferneuil (T.H.), *Les principes de 1789 et la science sociale*, Paris, Hachette, 1889, p. 88.

prendre ombrage. »⁵⁶³ Ce souci de consensus se retrouve dans un article de la *Revue historique* sur l'inauguration de la nouvelle Sorbonne le 5 août 1889. S'il loue le gouvernement et la ville de Paris d'avoir créé une université parisienne, il rend hommage implicitement à Taine sur la décentralisation : « C'est l'esprit d'association, d'autonomie, d'organisation spontanée qui se fait sa place à côté de l'action toute puissante de l'Etat centralisé. »⁵⁶⁴

Dans la *Revue des deux mondes*, G. Valbert souligne l'ambiguïté de la correspondance entre l'Exposition universelle et la commémoration du centenaire : « Le décor était si riche qu'il a fait oublier la pièce. » Il rend compte des livres de Goumy et de Ferneuil en rendant un hommage appuyé à Taine à propos de leurs travaux : « C'est une démonstration qui n'est plus à refaire ; personne ne l'a faite avec une méthode plus rigoureuse et une si nerveuse dialectique que M. Taine dans ses *Origines de la France contemporaine*. » Sa conclusion est claire : « La Révolution est une religion ; c'est ce qui explique ses grandeurs et ses folies, ses actions héroïques et ses crimes. Si elle avait été une philosophie, elle n'aurait pas fait tomber la tête d'un roi, et peut-être, bien que cela me semble douteux, serait-elle parvenue à éviter la guerre en Europe. »⁵⁶⁵

On sait que Chassin avait voulu que cette exposition ait lieu dans l'enceinte de l'Exposition. Il manifeste son mécontentement en se retirant du comité d'organisation. D'autre part, deux associations se disputent l'exclusivité de la commémoration, les radicaux (Dide, Colfavru) cédant finalement, comme il a été dit, devant les opportunistes.

En dehors de ces livres que l'on peut considérer comme contre révolutionnaires modérés, les plus radicaux se manifestent dans *La revue de la Révolution* de Charles d'Héricault, plus spécialisée que *La revue des questions historiques* du marquis de Beaucourt. A côté d'articles d'érudition de nombreux pamphlets attaquent la franc-maçonnerie et les radicaux. M. de Beaucourt fait paraître chaque année chez Gaume, de 1887 à 1893 un *Almanach de la Révolution*, publication de propagande au ton populiste dont le rayonnement est peut-être moins grand que la *Bibliothèque à vingt cinq centimes*, éditée par la Société bibliographique et des publications populaires créée en 1868, destinée à diffuser des brochures hostiles à la Révolution. C'est encore Beaucourt et sa Société bibliographiques et des publications populaires qui éditent *Les réformes et la Révolution de 1789* du Comte Henri de l'Épinois.

⁵⁶³ Monod (G.), « Le centenaire de 1889 », *Revue historique*, t. 41, 1889, p. 329-347.

⁵⁶⁴ Monod (G.), « L'inauguration de la nouvelle Sorbonne », *Revue historique*, t. 41, p.108-110.

⁵⁶⁵ Valbert (G.), « La France du centenaire », *Revue des deux mondes*, t. 94, 1889, p.660-684.

Dans un registre proche mais intéressant dans la mesure où il nous vient d'Angleterre, G. Smith voit dans la Révolution « la plus grande calamité advenue à l'espèce humaine » et condamne le suffrage universel pour avoir « progressivement sapé l'autorité des classes éclairées. »⁵⁶⁶

On sait que Taine apporte son soutien au congrès de la Société d'économie sociale et des Unions de la paix sociale fondées par Le Play, qui se tient du 13 au 20 juin 1889 et qui met en lumière une quarantaine de monographies hostiles aux « sophismes philosophiques. » C'est sa seule contribution à l'évènement. Pas une ligne sur la Révolution dans la préface du livre *Centenaire du journal ses Débats*, publié en 1889 et qui aurait pu être l'occasion d'aborder la question. Sans aucun doute, a-t-il conscience d'avoir délivré un message définitif qui ne demande aucune justification ni aucun commentaire à ses lecteurs en dehors de ses préfaces.

Renan avait pourtant donné l'exemple le 21 février dans son discours de réception à l'Académie française de Jules Claretie qui est une véritable attaque en règle du centenaire : « Rien de plus malsain que de rythmer la vie du présent sur le passé, quand le passé est exceptionnel. »⁵⁶⁷ Mais pour Taine, rien...

Il ne fait aucun commentaire du livre *L'histoire et les historiens* écrit par Louis Bourdeau⁵⁶⁸ qui lui consacre pourtant quelques pages pertinentes. Bourdeau considère d'avantage Taine comme un philosophe, un psychologue positiviste qu'un simple historien. Il lui reconnaît le mérite d'avoir dénoncé le préjugé qui consiste à prétendre que le progrès politique et social n'a été dans le passé et ne pourra être dans l'avenir que réalisé par la violence. Il admire le talent littéraire de Taine en citant une phrase de celui-ci dans *Essai sur Tite-Live* : « Pour être historien, il faut être un grand écrivain. » Bien que nous n'ayons pas le jugement de Taine sur Bourdeau, il ne fait aucun doute que, non seulement il l'a lu mais qu'il l'a apprécié puisqu'il recommande ce dernier à Nietzsche qui cherche un lecteur français compétent. « Rédacteur du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux-Mondes*, c'est un esprit très cultivé, très libre, au courant de toute la littérature contemporaine ; il a voyagé en Allemagne, il en étudie soigneusement l'histoire et la littérature depuis 1815, et il a autant de goût que d'instruction. »⁵⁶⁹

⁵⁶⁶ Smith (G.), «The invitation to celebrate the French Revolution», *National review*, août 1888, p. 729-747.

⁵⁶⁷ Renan (E.), « Discours de réception de J. Claretie à l'Académie française », *Le Temps*, 22 février 1889.

⁵⁶⁸ Bourdeau (L.), *L'histoire et les historiens*, Paris, Alcan, 1888, p. 214-215.

⁵⁶⁹ Taine (H.), « Lettre à F. Nietzsche le 14 décembre 1888 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 277.

Pourtant, du côté républicain, de nombreuses publications paraissent en 1889 et les années précédentes. Pour faire le pendant, en quelque sorte, à Taine, la *Révolution française* de Michelet est rééditée, ainsi que *la Révolution* de Quinet. Dès 1886, A. Aulard publie *Eloquence parlementaire pendant la Révolution*, ainsi que le *Recueil des actes du comité de salut public* et *Documents pour l'histoire du club des jacobins à Paris*. Nous avons évoqué la nomination d'A. Aulard comme chargé de cours d'histoire de la Révolution française en 1886. Ce cours sera érigé en chaire le 23 mars 1891 et dont il sera le premier titulaire. Avant lui, M. Morin donnait déjà un cours en Sorbonne sur « l'état politique, administratif et social des généralités composant le ressort des parlements de Paris avant la Révolution » qui était accompagné par des cours sur le même sujet à Lyon par Emile Bourgeois en 1887.

L'album du Centenaire de Désiré Lacroix et Augustin Challamel, vision œcuménique de la Révolution, s'applique à équilibrer les deux terreurs (blanche et rouge), dans le seul but de légitimer la République opportuniste. D'autre part, il ne faut pas oublier la *Révolution française* de P.Lafitte ni les travaux du Dr Robinet sur Danton et Condorcet. Faut-il attribuer l'érection de la statue de Danton au carrefour Odéon le 7 juillet 1891 à l'influence historique grandissante d'Aulard et de Robinet, ou au résultat du consensus républicain autour d'un symbole fédérateur ? Dans son cours prononcé le 11, A. Aulard ne peut s'empêcher de mêler Taine à cette inauguration : « Ne vous hâtez pas, cher lecteur effaré des volumineux pamphlets de M. Taine, de faire votre moue inquiète.-Une statue à ce démagogue brutal ! Une statue à ce massacreur ! Une statue à ce tribun de ruisseau ! Mais où allons-nous ? »⁵⁷⁰ Aulard s'indignera plus tard quand il sera question d'une statue de Taine à Vouziers...

Aucun article, aucune lettre, aucune allusion de quoi que ce soit de la part de Taine à propos des livres sur la Révolution parus en cette année du bicentenaire, ni même sur l'Exposition, ce qui est encore plus étrange quand on sait l'intérêt qu'il porte à la science et à ses applications. Faut-il y voir une hostilité marquée à l'histoire de la révolution interprétée par les républicains ? Un mépris pour ces historiens ? Certainement pas, puisqu'il ignore également les livres des historiens conservateurs. Il se place sans aucun doute au-dessus de toute cette production nouvelle, conscient de faire partie d'une génération qui disparaît et la comparaison avec Michelet, établie par de nombreux critiques ne peut que le conforter dans son isolement. S'il ne se manifeste pas l'année du bicentenaire par un écrit ou

⁵⁷⁰ Aulard (A.), « Cours du 11 juillet 1891 », *op. cit.*, p.171.

une confiance quelconque, cela ne signifie en aucune façon qu'il s'en désintéresse. Nous en avons la preuve en avril 1890, dans une lettre adressée à Alexis Delaire, directeur de la *Reforme sociale*, qui va servir de préface au livre publié cette même année.⁵⁷¹ A la question de différencier 1889 à 1789, il propose de comparer deux documents. D'une part la Déclaration des droits de 89 et les débats qui en découlent, d'autre part le volume publié sur les différentes branches de la sociologie. Il fait à la Déclaration des droits un réquisitoire sans appel qui résume parfaitement ce qu'il avait plaidé dans la *Révolution*. « On voit comment les hommes, il y a cent ans, se figuraient la société humaine : selon eux, rien n'était plus simple ; avec l'idée de l'homme en général, avec la notion la plus écourtée, la plus mutilée, c'est à dire la plus inexacte, ils construisaient leur édifice imaginaire ; de là leurs mécomptes ; leur procédé était bon pour abattre, non pour bâtir ; effectivement, parmi leurs œuvres, une seule est restée intacte et bien viable, le système métrique, parce qu'il a pour objet, non des âmes mais des quantités. » A ces idées abstraites, il oppose la science et plus particulièrement la sociologie exposée dans les monographies de Le Play. Ce sont les particularités qui distinguent les hommes de leurs semblables et qui permettent de ne pas les confondre « comme une unité dans une somme arithmétique d'unités toutes égales et semblables. » A son avis, et il s'en persuade, plus personne ne prend au sérieux les axiomes du *Contrat social*, et « les formules de la Révolution ne sont plus qu'une curiosité scolastique, un jeu de logique déductive, une combinaison verbale de termes abstraits auxquels rien, ou presque rien, ne correspond dans les choses. » Pour appuyer sa démonstration, il compare les œuvres littéraires de la fin du XVIIIe siècle à celles de la fin du XIXe : La *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, *Delphine et Corinne* de Mme de Staël à *Madame Bovary* de Flaubert ou *Terres vierges* de Tourgueniev, pour remarquer « la distance immense qui sépare la conception classique et notre conception moderne. »

Si Taine ne se formalisait pas des critiques malveillantes à son endroit, d'où qu'elles viennent, il ne va pas en être de même quand elles émanent de quelqu'un qui lui est particulièrement proche. *Le Disciple* de Paul Bourget en est la parfaite illustration.

⁵⁷¹ Taine (H.), « Lettre à Alexis Delaire le 19 avril 1890 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 304.

C. 1889, *Le Disciple*

Si le centenaire de la Révolution française ne semble pas avoir eu sur Taine une répercussion remarquable, il ne va pas en être de même à la publication du livre de Bourget qui marque non seulement une date importante dans l'histoire de la littérature mais une rupture des rapports presque filiaux que Taine portait à Bourget. Pour la littérature, il s'agit du moment où la jeune génération incarnée par Bourget se libère de l'emprise et de la tutelle de la génération précédente incarnée par Taine et Renan. Le *Disciple* est la révélation du sérieux de la pensée et de la valeur de l'action à tous les jeunes intellectuels qui, sous l'influence sclérosante de leurs maîtres, sont entraînés vers un certain dilettantisme. Il constitue « une vive attaque contre la doctrine de Taine, pris à partie comme le représentant le plus fort de l'esprit du siècle. » Il y affirme « les droits de la morale et de la tradition contre la science. »⁵⁷²

Paul Bourget est né en 1852, d'un père professeur de mathématiques dont les affectations successives vont lui valoir un statut de déraciné (premier lien symbolique avec Barrès), et d'une mère issue d'une famille lorraine venue d'Alsace et d'Allemagne (rapprochement avec Taine). En 1871, il se trouve à Paris et est très marqué par la guerre et la commune. Dans la préface du *Disciple*, il décrit cet épisode marquant de sa vie : « Dans nos chambres d'étudiants on n'était pas gai à cette époque. Les plus âgés d'entre nous venaient de partir pour la guerre, et nous qui devions rester au collège, du fond de nos classes à demi désertes nous sentions peser déjà sur nous le grand devoir du relèvement de la Patrie. » S'adressant au « jeune homme » qui le lit, il écrit encore : « Tu n'as plus, toi, pour te souvenir, la vision des cavaliers prussiens galopant victorieux entre les peupliers de la terre natale. Et de l'horrible guerre civile tu ne connais guère que la ruine pittoresque de la Cour des Comptes, où les arbres poussent leur végétation luxuriante parmi les pierres roussies qui prennent les poétiques allures des palais anciens. Nous autres, nous n'avons jamais pu considérer que la paix de 71 eût tout réglé pour toujours... »⁵⁷³ Ces lignes sont une démonstration éloquente de la symbiose parfaite entre Taine et Bourget, les thèmes, les images utilisés (ennemis étrangers occupant le sol de la patrie, horreur de la guerre civile, enracinement symbolisé par les arbres), sont empruntés à Taine.

⁵⁷² Martino (P.), *Le naturalisme français*, Paris, Colin, 1923, p. 198-199.

⁵⁷³ Bourget (P.), *Le disciple*, Paris, Alphonse Lemerre, 1889, p. II-VI.

En 1872, après une licence, il suit des cours de philologie grecque à l'École des Hautes Études et commence des études de médecine. Pour vivre, il devient professeur libre à l'institution Lelarge, en compagnie de F. Brunetière. Ce parcours ressemble étrangement à celui de Taine... Dès 1870, il écrit, à propos des pages de Taine sur Byron : « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelle et c'est notre affaire à présent de le chercher. » Bourget dit qu'elles ont été « le credo de sa jeunesse, le mot d'ordre auquel il a subordonné tous ses efforts, auquel il les a subordonné toujours. »⁵⁷⁴ Il suit, comme un grand nombre de jeunes intellectuels de l'époque, les cours de Taine à l'École des Beaux-arts qui constituent les rendez-vous incontournables pour toute une génération avide de s'émanciper d'un enseignement étroit. « Celui-là au moins n'avait jamais sacrifié sur l'autel des doctrines officielles, celui-là n'avait jamais menti. »⁵⁷⁵ A cette époque, l'auteur de *La littérature anglaise* « était rangé par la majorité des lecteurs dans le groupe d'extrême gauche de la littérature contemporaine. »⁵⁷⁶ Emile Zola fait partie de cette jeunesse éblouie par Taine : « Je laisse, dès maintenant le professeur, qui enseigne une nouvelle science du beau... Il applique cette année ses théories, il étudie les écoles italiennes... Ce qui m'importe, c'est de saisir le mécanisme de sa nouvelle esthétique, c'est d'étudier en lui le professeur. Professeur n'est pas le véritable mot, car ce professeur n'enseigne pas ; il expose, il dissèque. »⁵⁷⁷ Zola ne reniera jamais Taine malgré leurs divergences idéologiques, mettant la fameuse formule *Le vice et la vertu ...* en exergue d'un de ses romans et saura ménager Taine dans ses critiques sur les *Origines*.

Bourget traduit parfaitement, dans son *Essai de psychologie contemporaine*, la fascination des jeunes auditeurs pour les cours de Taine : « Le maître parlait de sa voix un peu monotone et qui timbrait d'un vague accent étranger les mots des petites phrases ; et cette même monotonie, ces gestes rares, cette physionomie absorbée, cette préoccupation de ne pas surajouter à l'éloquence réelle des documents l'éloquence factice de la mise en scène. Tous ces détails achevaient de nous séduire. Cet homme, si modeste qu'il semblait ne pas se douter de sa renommée européenne, et si simple qu'il semblait ne se soucier que de bien servir la vérité, devenait pour nous l'apôtre de la Foi nouvelle. »⁵⁷⁸

⁵⁷⁴ Cité par Austin (L.J.), *Paul Bourget, sa vie, son œuvre jusqu'en 1889*, Paris, Droz, 1940, p.27.

⁵⁷⁵ Bourget (P.), *Essai de psychologie contemporaine*, Paris, Alphonse Lemerre, 1893, p. 180.

⁵⁷⁶ Bourget (P.), *op. cit.*, p. 178.

⁵⁷⁷ Zola (E.), « M. H. Taine, artiste », *Revue contemporaine*, février 1865.

⁵⁷⁸ Bourget (P.), *op. cit.*, p.182.

Grâce à Saint-René Taillandier, Bourget commence à publier des articles dans *la Revue des deux mondes*. *Le roman réaliste et le roman piétiste*, le 15 juillet 1873, est une attaque du roman naturaliste de Zola et une interrogation sur la difficulté de faire acte de novateur. Ses lectures des romantiques, Musset surtout, l'ont « empêché de vivre sa vie à lui. » Il s'essaie aussi aux nouvelles, comme *Céline Lacoste, souvenir de la vie réelle* le 15 avril 1874.

En 1873, il ébauche un roman qui représente une esquisse du *Disciple* et qui restera inachevé. Il est déjà dédié à Taine : « Comme à l'homme dont la philosophie m'a le plus touché, je dédie ce livre avec une profonde sympathie. »⁵⁷⁹ Il débute par la poésie, *La vie inquiète* en 1875, *Edel* en 1878, *Les aveux* en 1882, qui seraient proches, si l'on en croit Brunetière,⁵⁸⁰ de Sully-Prudhomme. Il devient critique au *Parlement* dirigé par Ribot en 1880 jusqu'au 21 juillet 1882, puis continue aux *Débats* quand celui-ci absorbe le *Parlement* en 1883.

C'est une chronique parue dans *le Parlement* le 15 janvier 1881 qui attire l'attention de Taine sur Bourget. C'est le début d'une profonde amitié réciproque entre Taine et Bourget qui perdurera jusqu'en 1889. Ce dernier devient un familier des réceptions de Taine Bd Saint-Germain, où il rencontre Gaston Paris, Boutmy, Tourgueniev, Sorel, A. Dumas fils, Renan. Il en conservera toujours une pensée émue, comme il l'écrit des années plus tard : « Je me souviens, pour ce qui me concerne, de mes visites dans les divers appartements qu'il occupa. D'abord rue Barbet de Jouy, puis Boulevard Saint-Germain, enfin rue Cassette, comme de pèlerinages d'où je revenais avec une ardeur toujours renouvelée. »⁵⁸¹ Taine se penche sur le travail de Bourget et l'encourage dans son approche de la critique. Les deux hommes échangent sur les questions d'esthétique, Taine voulant limiter le rôle de l'écrivain à la notation des idées et des sentiments ; Bourget, à l'instar de Flaubert, désirent traduire également les sensations. Une correspondance abondante relate cet échange qui reste toujours chaleureux tout en gardant les distances qui conviennent entre un maître et l'élève.

Bourget se sent très proche de Taine, jusqu'à s'identifier avec son maître. Un des exemples les plus frappants se rencontre à propos d'un texte de *l'Intelligence*. Taine écrit : « Pour mon compte, je n'ai qu'à un degré ordinaire la mémoire des formes, à un degré un peu plus élevé, celle des couleurs. La seule chose qui, en moi, se produise intacte et

⁵⁷⁹ Cité par Austin (L.J.), *op. cit.*, p. 40.

⁵⁸⁰ Brunetière (F.), « La poésie intime », *Revue des deux mondes*, 15 août 1875.

⁵⁸¹ Bourget (P.), « Le centenaire de Taine », *Revue des deux mondes*, mars 1928, p. 246.

entière, c'est la nuance précise d'émotion, âpre, tendre, douce ou triste, qui jadis a suivi ou accompagné la sensation extérieure et corporelle. »⁵⁸² En faisant référence à son maître, Bourget relate ses mêmes sensations : « Autant que l'on peut se connaître soi-même, je crois que ma faculté maîtresse, comme disait mon vénéré maître, M. Taine, a toujours été l'imagination des sentiments. Médiocrement doué pour l'évocation des formes, j'ai de la peine à me rappeler avec exactitude un endroit, un tableau, une statue... »⁵⁸³

Le premier exemple des conseils prodigués par Taine à Bourget se situe en mai 1881, à la suite d'un article paru dans le *Parlement*, reproduit dans les *Profils perdus* édités plus tard à la suite de *Cruelle énigme* chez Plon. Le maître fait l'analyse du texte de l'élève, reprenant chaque phrase pour en faire le commentaire. « Pourtant, il y a une phrase que je préfère : *Et, répandue sur tout ce visage, une expression absorbée, une sorte de torpeur ardente inquiétait l'imagination en l'attendrissant.* Pour moi, ce trait est d'un maître, parce qu'il fait passer une âme étrangère et puissante devant les yeux.... Mon principe est qu'un écrivain est un psychologue, non un peintre ou un musicien, qu'il est un transmetteur d'idées et de sentiments, non de sensations. »⁵⁸⁴ En conclusion de la même lettre, il lui dit : « Vous savez ou plutôt vous ne savez pas combien je souhaite vous voir attelé à un livre ; il y a trop de talent dans vos articles ; on ne jette pas ainsi des perles dans la rue ; enfiler les vôtres dans un solide fil d'or. » Le maître semble subjugué par l'élève...

A cette époque, Bourget fait la connaissance de Mme Adam qui vient de fonder la *Nouvelle revue*. Il va y publier une série d'articles sur Renan, Flaubert, Stendhal et Taine qui seront réunis plus tard sous le titre d'*Essais de psychologie contemporaine*. Dans une lettre datée de 1881, sans autre précision, Bourget fait part à Taine de cette opportunité, en faisant allusion aux opinions républicaines de Mme Adam, ancienne amie de Gambetta : « Vous savez que Mme Adam m'offre d'écrire un article sur vous, mais je crois que cet article ne lui conviendrait pas mieux que le chapitre de la conquête jacobine. Lundi prochain, puisque Mme Taine a été assez aimable pour penser à m'inviter avec M. Guizot, nous causerons de tout cela et de l'article qu'on pourrait écrire. »⁵⁸⁵

⁵⁸² Taine (H.), *De l'intelligence*, Paris, Hachette, 15^e édition, 1923, t. I, p.78-79.

⁵⁸³ Cité par Giraud (V.), *Paul Bourget, essai de psychologie contemporaine*, Paris, Bloud et Gay, 1934, p.18.

⁵⁸⁴ Taine (H.), « Lettre à Paul Bourget le 9 mai 1881 », *Vie et correspondance*, op. cit. t. IV, p. 113.

⁵⁸⁵ Bourget (P.), *Lettre à H. Taine, 1881*, Fonds Taine, BNF, naf 28420.

Le 24 novembre 1881,⁵⁸⁶ Taine écrit à Bourget pour lui donner ses impressions sur les premiers articles parus dans la *Nouvelle revue*. Il félicite son correspondant de sa critique sur Baudelaire qu'il a connu et dont il a plus apprécié les *Poèmes en prose* que ses *Fleurs du mal*. Il admire le style de Baudelaire qui respecte les règles classiques alors qu'E. de Goncourt a un style qui « me fait l'effet d'une musique fausse et forcée, et me donne des maux de nerfs. » Il lui conseille de lire son *Idéal dans l'art* où il a mis « toute sa théorie et toutes ses preuves...Il y a un beau, un bien, un idéal, des degrés dans l'idéal, des moyens plus ou moins sûrs d'exprimer l'idéal ou la réalité. »

L'article sur Taine est publié le 15 décembre 1881 à l'époque du troisième tome des *Origines*. Il évoque le statut de Taine mis à mal par ses anciens admirateurs : « Subitement et sans qu'il n'ait rien fait d'autre que de poursuivre ses premiers travaux avec une évidente rigueur de logique, l'écrivain en vogue se trouve avoir déplu à ceux qui l'acclamaient d'abord ; les qualités de son talent lui deviennent un crime et ce par quoi il aurait grandi l'accable. Ça été l'histoire de bien des personnages célèbres de tous les temps. C'est aujourd'hui l'histoire de M. Taine. »⁵⁸⁷ Il est intéressant de noter que Taine lui-même aurait au moins visionné ces lignes, si on se rappelle les termes de la lettre de Bourget, ce qui relativise sa critique. Bourget veut montrer comment une même méthode, une même sensibilité, une même doctrine blessent les uns après avoir flatté les autres. Pour lui Taine n'est pas vraiment un critique, pas d'avantage un historien, mais avant tout un philosophe. « Une situation d'esprit un peu exceptionnelle se paye toujours chèrement ; nous venons de voir la rançon de celle-ci. Mais elle a aussi ses avantages. La plus incontestable est l'autorité. L'homme qui possède ce don de l'autorité peut devenir impopulaire, il peut être haï, calomnié. Il n'en garde pas moins ce prestige singulier, qui ajoute un poids considérable à toute parole tombée de sa bouche et à tout écrit tombé de sa plume. »⁵⁸⁸

Taine historien ? « Il n'a pas cédé, en les composant, à cet impérieux besoin de résurrection du passé qui saisit un Michelet au seul contact des papiers jaunis. Pour M. Taine, un chapitre d'histoire est comme le moellon d'un édifice au sommet duquel se dressera une vérité générale encore, exhaussée jusqu'à la pleine lumière de l'édifice. »⁵⁸⁹

⁵⁸⁶ Taine (H.), « Lettre à Paul Bourget le 24 novembre 1881 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 136.

⁵⁸⁷ Bourget (P.), *op. cit.*, p. 178.

⁵⁸⁸ Bourget (P.), *op. cit.*, p. 198.

⁵⁸⁹ Bourget (P.), *op. cit.*, p.184.

Disséquant la méthode scientifique de Taine, Bourget explique que ce qui est l'essence même de la recherche expérimentale, c'est le fait, et que pour Taine, le moi est constitué par une série de « petits faits qui sont des phénomènes de mouvement. » Mais il critique la méthode dans la mesure où, s'il y a spontanéité et liberté de l'âme, l'édifice s'écroule. « Cette psychologie est bien constituée comme une science mais elle repose sur un postulat de métaphysique. »⁵⁹⁰ La morale politique de Taine basée sur sa conception de l'homme et de l'univers est en conflit avec les idées de 89 et les principes de l'ancien régime, ce qui le rend hostile aux deux camps. L'organisme social produit par la race, le milieu et les circonstances historiques exigent qu'il faille admettre ses conditions et s'y soumettre. Taine voit dans l'Etat un organisme et considère l'inégalité comme une loi essentielle de la société.

Analysant le style de Taine, Bourget rend hommage à sa rhétorique et reprend encore une fois la métaphore chère à son maître, l'édifice : « Chaque période d'une de ces fortes pages est un argument, chaque membre de ces périodes une preuve, à l'appui d'une thèse que le paragraphe entier soutient, ce paragraphe se lie étroitement au chapitre, lequel se lie à l'ensemble, pareil à une pyramide, tout l'ouvrage converge, depuis les plus minces molécules des pierres des assises jusqu'au bloc du rocher de la cime, vers une pointe suprême et qu'attire à elle la masse entière. »⁵⁹¹

Bourget analyse les différences fondamentales qui séparent Taine des idées de 89. Pour les révolutionnaires, suivant en cela Rousseau, l'homme est bon, c'est la société mal faite qui le rend mauvais. Pour Taine, l'homme descend de l'animal et c'est la société qui doit le modeler. Il fallait faire table rase pour les hommes de 89, alors que Taine pense qu'une évolution raisonnée pouvait résoudre les problèmes engendrés par l'ancien régime. Bourget estime que la Révolution est aux yeux de Taine un fait accompli et donc que celui-ci est hostile aux réactionnaires qui veulent revenir à la monarchie ancienne. Il se pose trois questions à propos des *Origines* : 1)- La méthode suivie par Taine est-elle véritablement historique ? 2)- Ses théories politiques sont-elles bonnes ou mauvaises ? 3)- « Comment Taine est-il arrivé à produire une sorte de volte-face dans l'opinion de beaucoup de ses admirateurs ? » Il faut remarquer qu'il n'apporte pas de réponse à ces questions !

⁵⁹⁰ Bourget (P.), *op. cit.*, p. 221.

⁵⁹¹ Bourget (P.), *op. cit.*, p. 188.

Sa conclusion est un hommage rendu au maître, à sa modestie et à sa simplicité dans le souci « que de bien servir la vérité... Il représente, avec une intensité singulière, la religion de la science propre à la seconde moitié du XIXe siècle français. »⁵⁹²

Le jugement de Taine⁵⁹³ est mitigé. Il lui reproche surtout de considérer « comme de valeur égale, au moins à un certain point de vue, les œuvres et les esprits des époques saines. » Les preuves avancées par Bourget lui paraissent insuffisantes : « Que tout, physiologie, psychologie, histoire, puisse et doive être considéré au point de vue déterministe, mathématique et géométrique, cela est certain ; mais cela n'exclut pas un autre point de vue non moins important, celui où l'on compare des valeurs de même espèce, comme plus ou moins grandes l'une que l'autre, ou comme rapportées à l'unité. »

Tous ses articles de la *Nouvelle revue* partent du principe emprunté à Taine que « la littérature est une psychologie vivante. » Ils sont très influencés par les procédés d'analyse de Taine, ses formules même. « M. Bourget est un disciple, mais un disciple déjà singulièrement indépendant et original. Il n'a voulu faire, comme le maître, que de la critique psychologique, il en a fait. Mais il a fait autre chose aussi. Il a inventé un nouveau genre de critique : la critique confessionnelle. Occasion de se confesser en public, de confesser les autres, de faire un triple examen de conscience. »⁵⁹⁴

Bourget est aussi un voyageur avide de goûter à de nouvelles sensations, de découvrir des cultures différentes avec une curiosité de psychologue et, sans aucun doute, d'imiter Taine. C'est à la suite de Taine qu'il devient anglophile. Il voyage à la manière de son maître et comme le fera Barrès, dans le but d'écrire : *Etudes anglaises et fantaisies, Sensations d'Italie, Notes sur l'Angleterre*. Bourget pousse le mimétisme jusqu'à donner à ses livres des titres proches de ceux de Taine (*Voyage en Italie*) ou franchement identiques (*Notes sur l'Angleterre*). Dans une lettre postée de Londres en août 1884, Bourget s'en excuse : « J'ai eu quelque honte à prendre après vous ce titre de *Notes sur l'Angleterre*, qui a convaincu M. Patinot. Ce qui a mis ma conscience en repos, c'est de penser que les feuilles seront oubliées aussitôt que lues, en sorte que les vraies, les seules *Notes sur l'Angleterre* continueront d'être les vôtres. »⁵⁹⁵ Dans sa réponse, Taine le rassure : « Sur ce mot *Notes*, N'ayez pas de

⁵⁹² Bourget (P.), *op. cit.*, p. 250.

⁵⁹³ Taine (H.), « Lettre à Paul Bourget le 1^{er} novembre 1883 », *Vie et correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 171.

⁵⁹⁴ Giraud (V.), *op. cit.*, p. 51-52.

⁵⁹⁵ Bourget (P.), *Lettre à H. Taine, août 1884*, Fonds Taine, BNF, naf 28420.

scrupules ; il appartient à tout le monde, et, au bout de vingt ans, chaque curieux ou voyageur peut refaire mon livre. »⁵⁹⁶

Son premier roman, *L'irréparable*, est l'histoire de la séduction d'une jeune fille du grand monde par un viveur. *Cruelle énigme* en 1885 et *Crime d'amour* en 1886, sont l'illustration des « planches d'anatomie morale », composés de trois éléments : La psychologie, la morale et l'art. « Prenant la méthode inverse de Taine, Bourget s'est appliqué à mettre en relief l'influence du talent sur le milieu où il se produit ; il a cherché à découvrir dans un auteur la présence de certains états d'âme, de certaines maladies morales qui ont déjà passé dans le public. »⁵⁹⁷ En 1887, *André Cornélis*, est l'étude d'un Adolphe moderne, mais surtout fait l'objet d'une dédicace à Taine : « L'ouvrage auquel on a le plus réfléchi doit être honoré par le nom de l'ami qu'on a le plus respecté. Permettez-moi, mon cher maître, d'emprunter cette phrase à la dédicace de votre livre *De l'intelligence* pour vous offrir celle de mes études qui, me semble-t-il, s'éloigne le moins de mon rêve d'art : -un roman d'analyse exécuté avec les données actuelles de la science de l'esprit. Certes, la différence est grande entre votre vaste traité de psychologie et cette simple planche d'anatomie morale, quelque conscience que j'ai mise à en graver le minutieux détail. Mais le sentiment de vénération qu'exprime votre dédicace à l'égard du noble et infortuné Franz Woepke n'était pas supérieur à celui dont vous apporte aujourd'hui un faible témoignage. Votre fidèle Paul Bourget. »⁵⁹⁸

Le Disciple publié en 1889 représente pour Taine une étape capitale de sa vie, en remettant en cause tout ce qui le liait à Bourget et qu'il considérait un peu comme un fils spirituel.

Sur le plan littéraire, il inflige un coup qui se veut mortel au roman naturaliste qu'il avait déjà mis à mal dans *Le roman réaliste et le roman piétiste* en 1873. Les attaques contre Zola se multiplient dans les années 80. Brunetière dans la *Revue des deux mondes*, consacre de nombreux articles contre les romans naturalistes, M. de Vogüé les oppose au roman russe. Bourget, par le *Disciple*, s'émancipe, comme Zola, de l'influence de Taine. Mais la différence essentielle entre eux deux, est que d'une part, si Zola se réclamait de

⁵⁹⁶ Taine (H.), « Lettre à Paul Bourget le 12 septembre 1884 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.183.

⁵⁹⁷ Albalat (A.), *L'art d'écrire*, Paris, Havard fils, 1896, p. 97.

⁵⁹⁸ Bourget (P.), *André Cornélis*, Paris, Alphonse Lemerre, 1887.

Taine, celui-ci n'a jamais apprécié ses romans, contrairement à ceux de Bourget ; et d'autre part, il n'y a jamais eu d'amitié entre Taine et Zola.

Dans le roman, le philosophe A. Sixte, audacieux philosophe iconoclaste, a eu pour disciple et admirateur un jeune intellectuel du nom de Robert Greslou. Précepteur dans une famille noble, Greslou se met en tête de tenter une « expérience psychologique » sur la jeune fille de la maison, à moitié par attirance sentimentale et sensuelle et à moitié par perversion mentale. Il entreprend de se faire aimer d'elle, la séduit, mais celle-ci, une fois séduite, s'empoisonne de désespoir et de honte. Arrêté comme assassin, le jeune homme refuse de se défendre. Sollicité par la mère de Greslou, Sixte, bouleversé et incrédule, n'a pas le temps d'intervenir en sa faveur, l'accusé est acquitté. L'acquittement prononcé, le frère de la victime qui, lui-même, l'avait réclamé, se fait justice et l'abat.

Contrairement à ce qui a été prétendu, Bourget ne s'est pas inspiré de l'affaire Chambige, mais d'une autre affaire, celle de Lebez où avait été évoquée la théorie darwinienne de la lutte pour la vie.⁵⁹⁹

La préface, longue de douze pages est un cri d'alarme à toute une jeunesse qui a subi l'humiliation de la défaite et le déclin de la France. « Nous nous rendons compte que l'Ame française était bien la grande blessée de 1870, celle qu'il fallait aider, panser, guérir. » C'est un hymne à la jeune bourgeoisie « qui a tout accepté pour servir le pays. » Les quelques lignes suivantes sont une référence directe à l'enseignement des *Origines* : « Elle a vu des maîtres d'un jour proscrire au nom de la liberté ses plus chères croyances, des politiciens de hasard jouer du suffrage universel comme d'un instrument de règne, et installer leur médiocrité menteuse dans les plus hautes places. Elle l'a subi, ce suffrage universel, la plus monstrueuse et la plus inique des tyrannies, -car la force du nombre est la plus brutale des forces, n'ayant même pas pour elle l'audace et le talent. » Bourget met en garde la jeune génération des enseignements légués par leurs maîtres : « Ne sois ni le positiviste brutal qui abuse du monde sensuel, ni le sophiste dédaigneux et précocement gâté qui abuse du monde intellectuel et sentimental. Que ni l'orgueil de la vie ni celui de l'intelligence ne fassent de toi un cynique et un jongleur d'idées ! » Il pose le problème de la responsabilité morale encourue par le penseur.

Le Disciple mêle trois éléments dramatiques, celui de la passion, celui de la conscience et celui des idées. Il pose également trois questions :

⁵⁹⁹ Antin (A.), *Le disciple de Paul Bourget*, Paris, E. Malfere, 1930.

Est-ce que l'individu est responsable de ses pensées et de ses écrits ?

Est-ce qu'il peut se désintéresser des conséquences des idées exprimées ?

Est-ce que la sincérité de leur conception suffit à leur légitimité ?

A ses questions, Bourget apporte des réponses qui se veulent un cri d'alarme. Il est faux d'affirmer que la science abstraite est le tout de l'homme. Il est faux de prétendre qu'un penseur a le droit de se désintéresser de ses lecteurs, de se retrancher dans ses pensées solitaires, de réfléchir face à lui-même ce qui doit être le vrai et qui n'est souvent que la projection de son moi sur le monde. Il est faux de dire que toute pensée est naturellement bonne. Elle peut inspirer des idées néfastes et malfaisantes qui sont susceptibles de provoquer des actes criminels.

A tous les jeunes, nourris des penseurs de la génération précédente, qui s'orientaient vers un dangereux dilettantisme, Bourget leur révèle le sérieux de la pensée, le prix de l'action, le sens de la vie. Il le fait en psychologue, philosophe, moraliste, artiste. Mais c'est avant tout une attaque contre la psychologie déterministe de Taine qui exclut toute spontanéité et qui mène au crime. Elle se révèle incapable de consoler et de guérir l'âme humaine. S'il abandonne le déterminisme psychologique de Taine, Bourget retient à peu près tout ce qu'il a appris de son maître, si ce n'est le problème de la liberté individuelle.

Tout le monde a voulu voir Taine sous les traits de Sixte. Malgré de nombreuses références qui le laissent croire, Sixte n'est qu'un symbole, représentant de toutes les tendances de la pensée moderne. Il a la vie régulière de Kant, la réclusion de Spinoza, et les doctrines d'un mélange d'idées hétéroclites publiées par des philosophes différents. C'est une caricature du philosophe moderne. Il faut dire que certaines descriptions du philosophe peuvent prêter à confusion : « Il employa ainsi dix années à se perfectionner dans l'étude des philosophies anglaises et allemandes, dans les sciences naturelles et particulièrement dans la philosophie du cerveau, dans les sciences mathématiques ; enfin, il se donna cette *violente encéphalite*, cette espèce d'apoplexie de connaissances positives qui fut le procédé d'éducation de Carlyle et de Mill, de M. Taine et de M. Renan... »⁶⁰⁰

Bourget écrit à Taine de Florence le 26 septembre 1889, étonné (ou inquiet ?) de ne pas avoir reçu de jugement écrit sur le *Disciple*. Il vient d'apprendre, par Saint-René Taillandier que « vous aussi, vous avez vu dans ce roman un acte d'accusation contre la science moderne de l'esprit. S'il m'est tout à fait égal que les critiques et le public s'y

⁶⁰⁰ Bourget (P.), *op. cit.*, p.13.

trompent, il m'est pénible que vous, à qui ma pensée doit tant, vous vous trompiez ainsi sur mes intentions. » Il pense avoir démontré que s'il a donné une même doctrine à Sixte et à Greslou, « il n'y a pas liaison nécessaire entre l'immoralité de l'élève et les idées de son maître. » Se réfugiant presque derrière *L'homme libre* de Barrès, « La doctrine qui considère l'âme de l'esprit du point de vue intellectuel pur est incomplète puisqu'elle est impuissante à modifier cette âme » ; il pense que la psychologie ne tient pas assez compte de la part inconnaissable de l'âme humaine.

Il reconnaît, malgré tout qu'il lui a servi de modèle pour Sixte, mais seulement en partie... « Cela me fait du bien de vous l'avoir dit, parce que je vous aime comme je vous admire, d'une manière si particulière qu'un malentendu absolu avec vous serait une vraie douleur. » Il termine en lui demandant où il en est dans les *Origines* tout en redoutant qu'elles « ne convertissent pas notre peuple de logiciens abstraits à cette simple vue qu'un Etat a un passé et un avenir différent de ce que la vague conscience du peuple sent dans le moment même. »⁶⁰¹

Taine lui répond le 29⁶⁰² et ne cache pas son amertume. « Pourquoi faire de la peine, et inutilement à un homme qu'on estime, à un esprit qu'on aime. » Il le félicite néanmoins de son style, de la qualité de son analyse psychologique, de la recherche des causes morales, et ajoute perfidement qu'il a trouvé un défenseur en la personne de Brunetière, dont l'esprit « ressemble le moins au vôtre. » Il regrette surtout que Greslou apparaisse aux lecteurs « qu'à demi coupable », en innocentant sa conduite par la théorie philosophique séduisante de Sixte : « il n'y a ni crime ni vertu... la théorie du bien et du mal n'a d'autre sens que de marquer un *ensemble de conventions quelquefois utiles, quelquefois puériles.* » Il lui reproche surtout son attaque contre le déterminisme et contre la science. « Discrédit de la morale, ou discrédit de la science, voilà les deux impressions totales que laisse le livre. Je viens de les éprouver une seconde fois, à la seconde lecture, elles alternaient en moi et j'en ai souffert. » Il pense que Bourget n'a pas bien conçu Sixte en lui donnant à la fois un esprit insuffisant et une éducation scientifique insuffisante. Quant à lui, dans les *O.F.C.*, il a « toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique ; dans le portrait des jacobins, mon analyse préalable est toujours rigoureusement déterministe, et ma conclusion terminale rigoureusement judiciaire. » Il rappelle que « plus

⁶⁰¹ Bourget (P.), *Lettre à H. Taine le 26 septembre 1889*, Fonds Taine, BNF, naf 28420.

⁶⁰² Taine (H.), « Lettre à P. Bourget le 29 septembre 1889 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 287.

une école est déterministe, plus elle est rigide en morale, » et, comme il avait pu l'affirmer dans sa jeunesse, « à mon gré, la vraie science, la philosophie complète conclut non comme Sixte, mais comme Marc-Aurèle. » Sa conclusion se veut sans appel, son livre l'ayant touché dans ce qu'il a de plus intime : « Je ne conclus qu'une chose, c'est que le goût a changé, que ma génération est finie, et je me renforce dans mon trou de Savoie. Peut-être la voie que vous prenez, votre idée de l'inconnaissable, d'un au-delà, d'un noumène, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme du christianisme...Adieu, mon cher ami... » Inquiétude, mélancolie, mais avant tout une clairvoyance étonnante dans l'évolution des idées de Bourget.

Bourget se rend bien compte dans sa réponse⁶⁰³ qu'il a profondément blessé son vieux maître : « ma conclusion est que mon livre est manqué, puisque je n'ai pas fait ce que j'ai voulu. Je vois que j'ai mal construit la pensée de Sixte et cela ruine tout... » Par contre, il maintient ses thèses sur les rapports du déterminisme et de la morale, contestant le point de vue de Taine sur la puissance créatrice de l'idée de nécessité.

Il n'y aura plus de correspondance entre les deux hommes ; Bourget, néanmoins, demandant des nouvelles de la santé de Taine le 12 décembre 1892, quelques mois avant le décès de son maître. La rancune de Taine est profonde et durable, car dans un courrier adressé à sa fille en août 1891⁶⁰⁴ pour lui donner des idées de lecture, il lui déconseille les textes de Verlaine, Goncourt, Daudet et Bourget, « les décadents en France ... tout cela est décidément malade. Toutes ces lectures font sur l'esprit l'effet du haschich ou de la morphine. » Il lui explique que, dans une œuvre, il y a toujours deux parties, l'une sensible expression de la sensation personnelle, l'autre intellectuelle en vue d'un effet total sur le lecteur ; « ces messieurs n'estiment et ne comprennent que la première chose, ils nient la seconde, faute d'y pouvoir atteindre. » Lier le nom de Bourget à ceux d'auteurs qu'il méprise est déjà une chose, mais lui nier toute intelligence en est une autre, et montre, si besoin était, le dépit éprouvé.

Il en parle encore dans une autre lettre adressée à G. Lyon⁶⁰⁵ qui lui recommande l'étude que lui consacre Victor Giraud (qui deviendra son principal biographe), en disant qu'il le remerciait de ne pas l'avoir « rangé, comme l'a fait M. Bourget, parmi les pessimistes. Etre pessimiste ou optimiste, cela est permis aux poètes et aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique. » La rupture est définitive.

⁶⁰³ Bourget (P.), *Lettre à H. Taine, Octobre 1889(sans date)*, Fonds Taine, BNF, naf 28420.

⁶⁰⁴ Taine (H.), « Lettre à sa fille, août 1891 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.327.

⁶⁰⁵ Taine (H.), « Lettre à G. Lyon, le 9 décembre 1891 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 331.

Ce n'est pas la première fois que Bourget contestait Taine. Quelques années plus tôt, il n'hésitait pas à s'en prendre à la Science. Il fait dire ainsi à un des interlocuteurs d'un dialogue mis en scène : « Je n'ignore pas que la science recèle un fond incurable de pessimisme et qu'une banqueroute est le dernier mot de cet immense espoir de notre génération,- banqueroute dès aujourd'hui certaine pour ceux qui ont mesuré l'abîme de cette formule : *L'inconnaissable*. »⁶⁰⁶

Le Disciple fait l'objet d'une controverse passionnée dans le milieu littéraire. Si Bourget est défendu par ses amis Coppée et Hérédia, il subit les attaques de Huysmans et de Leconte de Lisle. Zola qui considère, avec raison, le livre contre une critique de sa forme romanesque, écrit : « Il a le parti pris de ne s'inquiéter que des mobiles intérieurs et tombe de cette façon dans l'excès contraire au naturalisme. »⁶⁰⁷ Eugène Melchior-de-Vogüe, dans son discours de réception de Bourget à l'Académie française, peut dire : « Que votre Greslou ait été déterminé à son crime par la philosophie d'Adrien Sixte, je n'en suis pas aussi persuadé que vous ; ce cuistre empoisonné avait surtout fréquenté Julien Sorel et Valmont, qu'un autre de vos personnages appelle : mon cher Valmont. »⁶⁰⁸

Mais *le Disciple* qui est avant tout, une attaque contre la science, entraîne dans cette optique, une vive polémique entre F. Brunetière et A. France. Le premier, attaché à la tradition, se sert du *Disciple* pour lancer des piques virulentes contre l'activité scientifique. Dans un premier article⁶⁰⁹ de la *Revue des deux mondes*, il loue le roman de Bourget dans lequel il voit « cette finesse et cette subtilité de psychologie, cette connaissance des mobiles secrets des conditions humaines, cette intelligence pénétrante et profonde des questions qu'il y traite. » Il se livre à une attaque contre le déterminisme qui, s'il est « la loi de la nature, il n'est pas celle de l'humanité. » Enfin, il pense que les philosophes ne sont pas irresponsables des conséquences de leurs doctrines professées. Anatole France, défenseur de la liberté intellectuelle, s'en prend à Brunetière qu'il accuse de vouloir une Saint-Barthélemy des « penseurs ». Mais il écrit aussi : « M. Paul Bourget agite avec une rare habileté d'esprit, de hautes questions morales qu'il ne résout pas. Et comment les résoudrait-il ? Le

⁶⁰⁶ Bourget (P.), *Science et poésie, dialogue, Etudes et portraits*, Paris, Plon et Nourrit, t. I, 1883, p. 202.

⁶⁰⁷ Zola (E.), *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, 1891, p. 175.

⁶⁰⁸ De Vogüe (E.M.), *Discours de réception de P. Bourget à l'Académie française*, 12 juin 1895.

⁶⁰⁹ Brunetière (F.), « A propos du Disciple », *Revue des deux mondes*, 13 juin 1889, p. 214-226.

dénouement d'un conte ou d'un poète est-il jamais une solution ? »⁶¹⁰ Pour A. France, le philosophe ne peut, en aucun cas, être tenu responsable de la réception de ses idées par ses disciples et encore moins des actes que ceux-ci pourraient commettre, comme le prétend Brunetière.

Celui-ci lui répond le 1^{er} juillet, persiste et signe. Reprenant cette fameuse responsabilité du philosophe et de ses écrits, il dit que lorsque nous lisons un traité de philosophie, « nous n'y cherchons pas notre plaisir mais notre profit ; nous ne demandons pas à l'auteur de nous étonner, mais de nous instruire ; nous ne nous prêtons pas à lui comme un amuseur, nous nous y livrons comme à un guide ; et ce n'est pas enfin une vérité lointaine, spéculative et indifférente, qu'il s'est engagé de lui-même à nous apprendre, mais une vérité prochaine, active, pour ainsi parler, et pratique. Tout cela lui enlève la liberté du paradoxe et le droit de chercher la vérité sans souci des applications qu'elle comporte. »⁶¹¹ Pour lui, il n'y a pas une seule vérité démontrée par la science mais des vérités relatives démontrées par des sciences particulières « incommunicables. » S'il y a des rapports entre la science de la nature et la science de l'homme, « il y a pourtant en chacune d'elles quelque chose d'irréductible à l'autre. »

Le 7 juillet, A. France reste aussi sur ses positions : « Il ne saurait y avoir pour la pensée pure une pire domination que celle des mœurs. Longtemps la métaphysique fut soumise à la religion. Du moins avait-elle alors une maîtresse stable, constante dans ses commandements. Je sais bien que c'est le fanatisme scientifique. Le déterminisme darwinien qui est seul en cause pour le moment ! Vraie ou non au point de vue scientifique, cette doctrine est absolument condamnée par M. Brunetière au nom de la morale. »⁶¹²

Ce débat entre deux figures de la littérature française dépasse largement les seuls deux protagonistes. D'autres s'en sont mêlés. Ainsi, Maurras, dans un article de 1895 sur Bourget, revient sur la responsabilité du penseur : « On ne peut pas admettre que les idées d'un philosophe dépendent de l'usage qu'en fera un mauvais sujet. La faute de Sixte, fut moins d'avoir critiqué deux ou trois fondements de la morale en cours, - Dieu, le devoir, - que de ne s'être point occupés de la vie morale ou, si l'on aime mieux, de la vie sociale. Le grand et probe Taine disait ingénument dès son premier livre : « Y a t'il des Français ? » Il y a des Français, et il y a même des hommes. Taine le vit plus tard, sans avoir eu le temps de formuler toutes ses

⁶¹⁰ France (A.), « Le Disciple », *Le Temps*, 13 juin 1889.

⁶¹¹ Brunetière (F.), « Question de morale », *Revue des deux mondes*, 1^{er} juillet 1889.

⁶¹² France (A.), « La métaphysique devant la morale », *Le Temps*, 7 juillet 1889.

idées sur ce point. »⁶¹³ Durkheim défend aussi Sixte et l'exonère du crime perpétré par Greslou : « Le héros du *Disciple* n'est pas seulement un triste caractère, c'est un médiocre esprit, un mauvais élève qui n'a pas compris son maître. »⁶¹⁴ Mais le *Disciple*, malgré ces défenses circonstanciées, symbolise le déclin de l'influence de la philosophie de Taine sur les jeunes générations d'intellectuels. Si le Taine des *Origines* représente, pour un large public, la référence absolue d'une nouvelle histoire « scientifique », il ne fait plus figure de guide pour les jeunes gens qui cherchent à s'émanciper de leurs vieux maîtres.

Le Disciple est aussi un roman charnière dans la vie de Bourget, le scepticisme va s'effacer devant l'idéalisme et le scientisme devant le moralisme. Il abandonne une certaine bohème littéraire pour l'aristocratie. Se démarquant de l'emprise de Taine, il veut devenir un nouveau maître à penser. Primitivement républicain, il évolue vers le traditionalisme et le monarchisme avec l'ambition de détruire l'œuvre de la Révolution. Cet idéal monarchiste reste moins obsédant chez lui que le « traditionalisme intégral » et il ne devient jamais un militant, demeurant strictement un littéraire, même lorsqu'il devient proche de l'Action française. Bourget éprouve, comme son illustre maître, une répulsion pour la promiscuité de la foule et des scrutins électoraux. Il retrouve la foi catholique, prêche justement l'orthodoxie catholique contre les idées modernes telles que la démocratie, le divorce, l'égalité, tout enfin ce qui constitue pour un des personnages de *l'Étape*, « l'erreur française. »

A la suite de la publication d'un article sur Anatole France par Barrès dans *La jeune France* en 1883, il va se lier avec celui-ci et le faire pénétrer dans le monde littéraire parisien. De dix ans son aîné, Bourget va jouer un rôle d'initiateur des Lettres auprès de Barrès. « Certes, sans Bourget, nous serions tout de même allés vers nos greniers, vers les Flaubert, les Baudelaire, les Taine, les Renan, les Tourgueniev, mais il a mis son pavillon sur ces maîtres et aujourd'hui encore, après toutes les retouches de mon expérience personnelle, il garde pour nous la sonorité émouvante qu'il leurs donnait pour nous quand nous avions vingt ans. »⁶¹⁵ Début 1888, c'est Bourget qui intervient auprès de Lemerre pour publier *Sous l'œil des Barbares*. Il écrit un article élogieux du livre dans *Le journal des débats* sur cinq colonnes. « Une fraternité se forma entre eux. Barrès apportait à Bourget le ferment d'idées

⁶¹³ Maurras (C.), « L'esprit de M. Paul Bourget », *Revue de Paris*, t. VI, 1895, p.571, n. 1.

⁶¹⁴ Durkheim (E.), *Les règles de la méthode sociologique*, [1895], Paris, PUF, « Quadrige », 1981, p. 291.

⁶¹⁵ Cité par Philippe Barres, dans « Maurice Barres mon père », *Maurice Barres, Romans et voyages*, Paris, Bouquins, Robert Laffont, 1994, p.920.

neuves d'un cadet différent de lui, et qui jette sur le monde un regard direct, par-dessus la poussière des livres. Bourget apportait à Barrès, outre ses conseils de métier, sa connaissance personnelle des maîtres du XIXe siècle, qu'il a rencontré presque tous, ses impressions de voyageur ses amitiés cosmopolites. »⁶¹⁶

Il joue également le rôle de soutien et de caution morale pour Maurras qui cite un extrait d'*Outre-mer* en dédicace de *Trois idées politiques*. « Nous devons chercher ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé, l'autonomie municipale sous la centralisation administrative, les universités locales et fécondes sous notre Université officielle et morte, reconstituer la famille terrienne par la liberté de rester, protéger le travail par le rétablissement des corporations, rendre la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la suppression du budget des cultes et le droit de posséder librement assuré aux associations religieuses, en un mot, sur ce point comme sur les autres, défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la révolution française. »⁶¹⁷ Ce texte est à citer intégralement, tant il représente la dette de Bourget vis à vis de Taine, même, et nous le verrons plus loin, si le message de celui-ci tend à être déformé avec le temps et les interprétations tronquées. Il constitue, en quelque sorte le lien direct entre Taine et Bourget, et à travers Bourget entre Taine, Barrès et Maurras.

Cosmopolis, publié en 1893, se veut une démonstration des idées de Taine sur la race. L'intrigue, qui se situe à Rome, met en scène des visiteurs de nationalités différentes symbolisant des types ethniques différents qui réagissent en fonction de leurs hérédités propres. Quand on veut bien se souvenir de la définition de la race donnée par Taine dans *Histoire de la littérature anglaise*, il semble bien que Bourget s'affranchisse totalement des idées de son maître.

Bourget devient le romancier de la haute bourgeoisie conservatrice, tous ses romans du début du 20^e siècle découlant de la même veine. *L'Etape* en 1902, représente un tournant dans l'œuvre de Bourget qui s'engage dans une pensée politique proche de Lemaitre, Daudet, Montesquiou, Maurras comme nous l'avons dit, et Barrès dont il souscrit à sa notion du culte des morts et du déracinement. Le thème du livre est que les familles ne doivent s'élever dans la hiérarchie sociale que par étapes. Joseph Monneron, fils de

⁶¹⁶ *op. cit.*, p. 924.

⁶¹⁷ Maurras (C.), *Œuvres capitales, Essais politiques*. Paris, Flammarion, 1954, p. 63.

paysans, normalien, professeur, a brûlé les étapes, ce qui entraîne sa perte et celle de sa famille. Il est incompris par ses enfants qui le trahissent, sa fille étant déshonorée par un séducteur, son fils devenant faux-monnayeur. Ce livre est aussi la peinture des calamités provoquées par le confusionnisme démocratique des universités populaires. Il oppose donc deux camarades de l'E.N.S., Monneron, kantien anticlérical, démocrate gambettiste, à Ferrand, catholique social inspiré de Le Play, (qui fait penser, par moment à Taine.) La morale est que l'individu ne peut s'épanouir que dans le respect des normes sociales éternelles. *Un divorce* en 1904 est un plaidoyer contre la dissolution du mariage, *L'Emigré* en 1907, dédié à M. Barrès, préconise le rôle actif de la noblesse. Le roman se situe dans un milieu aristocrate du début du siècle, centré sur les notions de nom, de famille, d'honneur, de race, de nation. Il empreinte aux *Origines de la France contemporaine* les jugements sur la Révolution : « Hé bien, la maladie de la France issue de la Révolution n'est pas dans les faits, elle n'est pas dans les hommes. Elle est dans le manque de principes ou dans les principes faux, ce qui est pire...C'est que la Révolution a essayé de fonder la société sur l'individu, et que la nature veut qu'elle soit fondée sur la famille. »⁶¹⁸ Il lie noblesse et Eglise : « La France sans l'Eglise, ce n'est plus la France dont font partie nos maisons. Servir cette France, pour un noble, c'est renoncer à sa noblesse. »⁶¹⁹ A propos de la famille, il faut que celles-ci s'enracinent pour durer, et il faut qu'il y ait des milieux pour qu'il ait des mœurs. (Il n'y a des milieux que s'il y a des classes...) Ces propos réactionnaires semblent bien éloignés de ce qu'à pu lui enseigner Taine. Il est le premier à trahir sa pensée et à la récupérer à des fins partisans. Il ne sera pas le dernier.

A cet égard, C. Maurras loue le rôle pédagogique joué par Bourget auprès de ses lecteurs et le rapproche ainsi de Taine : « Il leur fit du bien : il leur donna des idées claires sur eux-mêmes ; il les habitua à la réflexion. C'était comme un premier retour, et par des circuits infernaux, à la tradition nationale. Comme Taine et comme Stendhal, M. Paul Bourget aura été un des écrivains qui nous ont détournés de l'imagerie romantique et ramenés à la vieille littérature raisonneuse de Descartes, de Port-Royal, et de grands scolastiques. »⁶²⁰

Les deux Taine est publié à l'occasion de la parution du premier volume de *Vie et correspondance* consacré aux écrits de jeunesse de Taine. Comme nous l'avons déjà dit, il y démontre la constante des idées de Taine et la réfutation des arguments de ceux qui

⁶¹⁸ Bourget (P.), *L'Emigré*, Paris, Plon, 1907, p. 83.

⁶¹⁹ Bourget (P.), *op. cit.*, p. 188.

⁶²⁰ Maurras (C.), *op. cit.*, p. 565-566.

pensent que le Taine des *Origines* n'a aucun point commun avec celui d'avant 1870. Cet article lui permet surtout de faire une interprétation partisane des idées contenues dans *Les origines de la France contemporaine*. « Le plus grand morceau de psychologie sociale qui ait été composé depuis cent ans. » Il y voit « le point de départ de tout le renouveau d'idées conservatrices que nous voyons se propager aujourd'hui : le traditionalisme par positivisme, cette doctrine si féconde en conséquences encore incalculées, relève de lui. Il était opportun, à une époque où ce mouvement grandit d'une manière bien remarquable et qui autorise toutes les espérances, que l'intime unité de la pensée de son initiateur fut dégagée une fois de plus et sa mémoire défendue contre d'équivoques insinuations que même la mort n'a pas fait taire. Son œuvre est l'arme la plus meurtrière qui ait été forgée depuis cent ans contre l'erreur funeste de 89. »⁶²¹

Ce panégyrique des idées de Taine permet surtout à Bourget de cautionner les siennes et celles d'une droite très conservatrice de ce début de siècle. Il brosse un portrait de son maître enraciné à ses Ardennes natales, « le contraire de l'intellectuel déraciné, détestable espèce dont notre décadence est infestée » ; attaché à la propriété, et qui, à partir d'une phrase écrite à Paradol en 1851 : « c'est qu'il y a des choses qui sont en dehors du pacte social, qui partant, sont en dehors de la propriété publique, » lui permet de conclure « cette seule petite phrase enveloppait une condamnation radicale de la tyrannie révolutionnaire. » A propos des rapports complexes que Taine entretient avec l'église catholique, il pense que celui-ci « découvre une force qu'il n'avait pas pressentie, » qu'il la considère comme un fait, et qu'à ce titre, il reconnaît « l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes. » Il souligne enfin que la reconnaissance du fait religieux par Taine est la résultante d'une réflexion profonde et d'une « analyse des forces vives de notre pays, d'une manière toute objective et non pas, comme la plupart de nous, à travers des émotions individuelles. »⁶²² Le titre de l'article de Bourget étant *Les deux Taine*, il aurait pu être, devant les idées défendues par l'auteur, et en fonction de son évolution politique depuis les années 70, *Les deux Bourget* !

Bourget publie en 1909, l'unique roman de Taine, *Etienne Mayran*, inachevé après en avoir écrit neuf chapitres en 1861, car celui-ci pensait que cet essai de

⁶²¹ Bourget (P.), *op. cit.*, p. 342.

⁶²² Bourget (P.), *op. cit.*, p. 340.

roman contredisait les fondements de son œuvre critique. C'est un roman autobiographique qui met en scène un jeune homme de 14 ans, orphelin de père, dans une maison d'éducation sous la coupe d'un professeur qui cherche à fabriquer des bêtes à concours. Taine l'a écrit au moment où il commençait à fréquenter Flaubert et les Goncourt, fortement influencé par Macaulay et par Stendhal (la manière d'exposer les idées de l'un et la poésie de l'autre.) Il n'est pas inutile de rappeler, qu'à cette époque, sans doute encouragé par Camille Selden, il ne dédaignait pas de se rêver romancier. Encore une fois, Bourget ne rend pas service à Taine !

Si l'article⁶²³ publié dans la *Revue des deux mondes* dépasse, par sa date 1928, nos limites imposées, il constitue une sorte de dette testamentaire de Bourget vis à vis de Taine. « Le premier des bienfaits dont nous sommes redevables à Taine, le plus précieux peut-être, car celui-là est incontestable, c'est l'exemple de sa vie. » A propos des *Origines*, Bourget loue « le grand éducateur » qui « nous a délivré du plus dangereux des cultes et du plus mensonger, celui de la Révolution. » A partir de la description des « mystiques » qui ont caractérisé le XIXe siècle français, (césarisme militaire et démocratique incarné par le bonapartisme, constitution anglaise dans la monarchie de juillet, révolutionnaire pour la République), Bourget affirme que la force des *Origines*, réside dans le fait que cette histoire est un constat, et que « l'auteur ne se rallie à aucun système. » N'est-ce pas un aveu que Taine n'apporte aucune solution après avoir exposé les faillites des différents régimes du 19^e hérités de la Révolution ? A ses yeux, la véritable réussite de Taine est d'avoir « rencontré l'Eglise, et qu'il l'a regardée, non point comme un Voltaire, pour ricaner des tares inévitables qui se retrouvent dans toute institution où fonctionnent des hommes ; non pas comme un Joseph de Maistre, pour vérifier les certitudes établies et acceptées déjà, mais comme un observateur devant un fait ; car, à ses yeux, l'Eglise est simplement cela, un fait et qu'il étudie en imposant d'abord silence aux objections que ses propres théories dresseraient là-contre. » Si Taine aurait, sans aucun doute, approuvé ce jugement, aurait-il pour autant cautionné cette affirmation : « Il admettait comme logique l'évolution religieuse de ceux qui s'étaient longuement, docilement, pieusement formés à son école » ?

⁶²³ Bourget (P.), « Le centenaire d'H. Taine », *Revue des deux mondes*, op. cit., mars 1928, p. 241-257.

Si Bourget a été incontestablement le « disciple » de Taine, le vulgarisateur inconditionnel de ses idées, le trait d'union indispensable avec les générations suivantes, il n'est pas certain qu'il soit celui qui l'ait le mieux compris ou du moins celui qui l'a servi le mieux. Il a contribué, en le statufiant, à le figer dans une figure réductrice de ses propres idées. A partir du moment où il représente le lien qui unit les opinions défendues par Taine et celles exprimées par Barrès et Maurras, sa responsabilité devant l'histoire est engagée et il n'est pas certain que son maître l'eût défendu. Il est évident que c'est bien l'auteur des *Origines* qui lui a donné ses premières idées sociales, et en particulier ses tendances décentralisatrices. Mais la méthode d'observation scrupuleuse initiée par Taine ne produira pas chez lui les mêmes effets, Bourget n'ayant jamais eu la rigueur de son maître. C'est Bourget qui est à l'origine de l'élévation d'un monument commémoratif du centenaire de la naissance de Taine dans le square des Invalides où ce dernier aimait se promener durant les dernières années de sa vie. C'est du moins ce qu'il prétend, André Chevrillon, le neveu de Taine, pensant que ces promenades n'étaient pas si habituelles... Sous un médaillon le représentant, est gravée l'épithaphe de sa tombe de Menthon Saint-Bernard.

D. Les dernières années : 1890-1893

Les dernières années de la vie de Taine sont marquées par une évolution de sa maladie lente et irréversible. Elles se partagent en quelques mois d'hiver passés à Paris, l'été en Savoie et le printemps à Fontainebleau ou Barbizon où il s'abîme dans la contemplation des arbres en forêts, thème que Barrès saura exploiter plus-tard. « La forêt est superbe : des verdure d'une fraîcheur et d'une délicatesse admirables, même sur les grands chênes ; des sous-bois d'un ton aussi tendre que des jeunes trèfles, des genêts hauts comme un homme, en fleurs, illuminés à travers le soleil, des anémones d'une espèce à part aussi grosses et diaprées que des tulipes. Les bouleaux sont admirables ; de vraies jeunes filles en grande toilette, d'une fraîcheur éblouissante au soleil... »⁶²⁴ Ces lignes ne peuvent que réjouir les nombreux critiques qui voient dans Taine un poète et donner également des arguments à ceux qui trouvent son style un peu suranné. Taine s'est d'ailleurs toujours défendu d'en être un, les fameux poèmes sur les chats ayant été publiés à son corps défendant. L'écriture du *Régime moderne* avance lentement, presque laborieusement. Dès le début de 1890, il travaille sur L'Eglise et comme le sujet est sensible et capital, il s'adjoint les conseils de proches dont Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut Catholique de Paris situé dans l'hôtel d'Hinnisdal, rue Cassette, en face de son domicile.

Il n'ignore pas l'évolution de la position des catholiques vis-à-vis de la République après l'épisode boulangiste. Déjà, en 1886, plusieurs tentatives de rapprochement des catholiques avec le régime ont eu lieu, dont celui d'Albert de Mun, un des proches de Taine. Le 12 novembre 1890, le Cardinal Lavignerie, archevêque d'Alger, invite les officiers de l'escadre française de la Méditerranée à accepter le régime républicain. C'est le fameux « toast d'Alger » qui provoque des réactions diverses dans les milieux catholiques, hostiles chez les conservateurs proches de l'évêque d'Angers, Mgr Freppel, favorables chez les monarchistes catholiques comme Albert de Mun et Jacques Piou. Cette évolution est encouragée par le pape lui-même dans son encyclique *Rerum Novarum* le 15 mai 1891 et par une autre, écrite en français, *Au milieu des sollicitudes* le 20 février 1892. Elles ont pour conséquence la formation d'un nouveau parti catholique, social et républicain, l'Action libérale d'A. de Mun et J. Piou, mais aussi d'une opposition au pape Léon XIII de la part des catholiques conservateurs et donc d'un regain du gallicanisme. C'est dans ce climat incertain pour les

⁶²⁴ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine, mai 1891 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p.321.

catholiques que Taine rédige son livre sur l'Église et s'il reste, comme à son habitude, en dehors du contexte politique du moment, il ne peut l'ignorer.

Très tôt, sa correspondance en atteste, il rejette le primat religieux. Sous l'influence de Spinoza et repoussant un scepticisme contradictoire, il devient panthéiste. Il croit en Dieu « dont l'existence est mathématiquement démontrée, » mais qui « n'est point ce tyran absurde et cruel que les religions nous enseignent et que le vulgaire adore et qu'il n'est point non plus ce *Dieu-Homme* de Bossuet, occupé à sauver ou à détruire les Empires et à fonder son Église. »⁶²⁵ Pour lui, « Dieu n'est pas l'idole chrétienne, »⁶²⁶ « n'a rien de commun avec le Dieu-bourreau du christianisme, ni le Dieu-homme des philosophes de second ordre. Il est le positif absolu, c'est-à-dire la réalisation une et complète de tout l'être, et tout en lui et hors de lui est nécessaire comme lui. »⁶²⁷ « La vraie religion ne représente pas Dieu comme un créancier avec qui l'on contracte, prêt à vous poursuivre si vous manquez d'un point à une promesse imaginaire. »⁶²⁸ Il rejette le catholicisme qui lui paraît incompatible avec la science au contraire du protestantisme, qui « aujourd'hui forme avec la science, les deux organes moteurs et comme le double cœur de la vie européenne. »⁶²⁹ Toute sa vie, il opposera religion et science : « La religion, en général, annonce ou conçoit le monde réel et imaginaire en vue de la pratique morale et sociale. La science constate, abstraction faite de la morale pratique et sociale, qu'il faut l'étayer autrement. »⁶³⁰

Alors qu'il se réclame d'un non-catholicisme, il est obligé de faire dire la prière latine en classe dans son premier poste à Nevers, ce qui le met en fureur. Il l'écrit à son ami Paradol en précisant : « Il est vrai que je l'ai abrégée de moitié, elle était trop longue. » Plus loin il ironise : « Il est clair après cela que tu peux te recommander à mes prières, qu'un jour tu auras de mes reliques et que, si tu entres parmi les 40 immortels, j'entrerai un jour dans les saintes phalanges des bienheureux. »⁶³¹ Sa nomination à Besançon comme professeur de sixième alors qu'il était professeur suppléant de rhétorique à Poitiers doit être considérée comme une sanction pour son anticléricalisme. Il avait d'ailleurs reçu une lettre du ministre de l'Instruction publique pour l'avertir avant de le muter de Nevers à Poitiers. Ses difficultés avec

⁶²⁵ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 29 août 1848 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 29-30.

⁶²⁶ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 25 mars 1849 », *op. cit.*, t. I, p. 64.

⁶²⁷ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 18 avril 1849 », *op. cit.*, t. I, p. 83.

⁶²⁸ Taine (H.), « Lettre à N. le 22 novembre 1851 », *op. cit.*, t. I, p. 158.

⁶²⁹ Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, t. IV, p.470.

⁶³⁰ cité par Chevillon (R.), *Taine, formation de sa pensée*, Paris, Plon, 1932, p.380.

⁶³¹ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 2 juin 1852 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 257.

le clergé et les élèves catholiques (surtout avec les parents !) pendant ses années d'enseignements lui rendent le catholicisme peu sympathique.

Pendant toute la période de l'Empire, il a été inquiet de l'interférence entre le pouvoir et l'Eglise catholique. Il craint un gouvernement inféodé à l'Eglise mais surtout la pression cléricale sur l'ensemble de la société, tant au niveau supérieur de l'évêque dans son diocèse qu'au niveau inférieur du prêtre directeur de conscience de ses paroissiens. Par-dessus tout, il rejette un enseignement dirigé par l'Eglise catholique. Bien entendu, son anticléricalisme notoire lui vaut d'être la cible de la hiérarchie catholique, d'où le fameux *Avertissement* de Mgr Dupanloup : « Depuis Epicure et la philosophie atomistique, jamais plus complet et plus audacieux système d'athéisme n'avait été exposé. »⁶³² L'évêque d'Orléans emploie toute son influence à l'Académie pour que le prix Bordin lui soit refusé en 1864. Taine le raconte à sa mère : « Mon accident académique est un coup de parti. Les cléricaux étaient furieux de n'avoir pu faire nommer à la dernière place vacante M. Autran, un de leurs amis ; ils ont saisi l'occasion de mon livre pour prendre une revanche. »⁶³³ La presse catholique n'est pas en reste quand elle relate le banquet offert à Sainte-Beuve en 1868 et auquel assistent Taine et Renan. *L'Union* et *L'Univers* rivalisent dans les commentaires.

Il est évident que l'anticléricalisme de Taine durant le Second Empire est lié à ses idées libérales de défiance envers un régime qui associe étroitement autoritarisme politique et encadrement religieux. En scientifique, Taine considère la religion comme un fait qui a des conséquences politiques et sociales. Il condamne l'intrusion de l'Eglise dans les affaires publiques mais aussi celle de l'Etat dans les affaires religieuses. C'est pourquoi l'union intime des deux dans les rouages du régime impérial lui apparaît inacceptable.

Dans les années suivantes et les premiers temps de la République, ses idées anticléricales ne faiblissent pas et sont même aussi affirmées que ses idées anti-radicales. « S'il faut opter entre le radicalisme et le cléricisme, c'est triste ; le premier est la gale et le second la peste. J'aime mieux la gale. »⁶³⁴ Pour autant, Taine n'ignore pas la place capitale du sentiment religieux et considère le rôle de l'Eglise essentiel dans une société qui respecte le partage des pouvoirs. S'il ne modifie en rien son comportement envers l'Eglise, ce sont les catholiques qui vont changer d'attitude à son égard. *L'Ancien régime* d'abord, puis les

⁶³² Dupanloup (Mgr.), *Avertissement à la jeunesse et aux mères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains, de 89 à nos jours*, Paris, Douniol, 1863, p. 55.

⁶³³ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine mère le 20 mai 1864 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. II, p. 306.

⁶³⁴ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 28 juin 1873 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p.233.

trois volumes sur *la Révolution* bouleversent complètement les positions des milieux catholiques. Un Dupanloup, un Caro qui s'étaient farouchement opposés à l'élection de Taine à l'Académie française vont tout faire pour la rendre possible. Ce n'est pas Taine, contrairement à ce qu'ont insinué ses ennemis, qui a fait des concessions pour être élu, ce sont les Académiciens catholiques qui ont changé d'avis. A. Aulard, pourtant peu soucieux de complaisance pour Taine le dit : « Les catholiques décriaient Taine. Après la publication de son livre sur la Révolution, ils changèrent brusquement d'avis sur son compte. Il fut dès lors l'idole des conservateurs, même et surtout des conservateurs catholiques. »⁶³⁵

Au fil des pages des *Origines*, il analyse la place de l'Eglise catholique dans l'histoire et lui reconnaît une importance primordiale. Ce sont les siècles passés qui ont façonné la religion, c'est la tradition qui lui a donné sa légitimité. Les conservateurs catholiques retiennent dans la lecture des *Origines* ces affirmations, ce sont ces affirmations qui vont assurer la fortune de Taine pour les générations suivantes. En fait, dans *l'Ancien régime*, la certaine sympathie que Taine montre à l'Eglise catholique, est plus à mettre sur le compte de son libéralisme qu'un premier pas vers une possible conversion. C'est un hymne à la tolérance pour une reconnaissance du droit à chacun de pratiquer une religion, quelle qu'elle soit. Pour Taine, l'Eglise catholique est une autorité consacrée par des textes sacrés, des lois, un droit, une tradition et consolidée par la continuité de son histoire. Cette autorité acceptée et revendiquée par ses fidèles lui apparaît comme indispensable pour encadrer, discipliner, éduquer l'homme qui reste pour lui, en bon scientifique, un « animal humain. » L'utilité morale de la religion lui semble une évidence à la condition qu'elle remplisse sa fonction sociale en dehors de l'Etat. Pour Taine, comme pour Burke, « La religion est la base de la société civile. »⁶³⁶ Reprenant les idées de Locke, il affirme que l'Eglise doit rester indépendante de l'Etat pour assurer, en dehors des institutions, sa fonction sociale. Nous sommes assez loin des idées développées dans *Notes sur l'Angleterre* où il louait les opinions chrétiennes des anglais : « Elles sont faites, fixes, enracinées ; elles sont une partie de son éducation, de ses traditions, du grand établissement public où il est compris. Il voit dans l'Eglise un auxiliaire de l'Etat, un établissement d'hygiène morale, une bonne régie des âmes. Pour toutes ces causes, le respect du christianisme s'impose à l'opinion comme un devoir, et

⁶³⁵ Aulard (A.), *Taine, historien de la Révolution française*, Paris, Alcan, 1907, p. VII.

⁶³⁶ Burke (Ed.), *Réflexions sur la Révolution de France*, Paris, A. Egron, 1823, p. 163.

même comme une bienséance. On admet difficilement qu'un incrédule soit bon Anglais et honnête homme. »⁶³⁷

Dans *l'Ancien Régime*, il énumère les services rendus par le clergé et fait la distinction entre haut et bas clergé pour louer le rôle du curé dans sa paroisse. S'il condamne les privilèges du haut clergé et sa part de responsabilité dans le processus révolutionnaire, il ne fallait pas pour autant le détruire mais le réformer. Ce qu'il approuve dans le christianisme, c'est moins sa part de vérité que sa part de bienfaisance sociale, et donc que le christianisme est mieux adapté au peuple et aux classes moyennes qu'à l'élite. Quand il aborde le sujet pour le *Régime moderne*, sans revenir sur ses idées défendues jusqu'alors, il va s'entourer des conseils avisés de deux de ses proches, Mgr d'Hulst, son voisin de l'Institut catholique de la rue Cassette, et le Comte d'Haussonville, un familier de l'hôtel Molé, auteur de *l'Eglise romaine et le premier Empire*.

Dans ses notes publiées dans *Vie et correspondance*, Taine reprend les réponses de Mgr d'Hulst à dix de ses questions⁶³⁸:

Sur l'acceptation de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la première l'accepterait si une dotation était instituée, indépendante du budget, administrée par le clergé, qui pourrait être diminuée chaque année pendant cinquante ans, les dons des fidèles comblant le trou grandissant. La restitution des biens ecclésiastiques irait de pair avec la reconnaissance des diocèses et des paroisses en personnes civiles.

La nomination des Evêques se ferait sur le mode américain : « Les curés de canton dressant une liste d'éligibles, les Evêques de la région y choisissant trois candidats, le Pape nommant un des trois. Il ne veut pas du veto donné au Gouvernement. » Cette question rejoint la préoccupation constante de Taine sur le sujet, à savoir l'indépendance absolue de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat et réciproquement.

Constatant qu'en France, le parti catholique est une minorité mais que l'Eglise catholique revendiquant des attributions que se réserve le pouvoir civil (maintien du pouvoir temporel du Pape, enseignement, exemption du service militaire pour ses clercs,) c'est une source de conflits permanents et insolubles.

⁶³⁷ Taine (H.), *Notes sur l'Angleterre*, Paris, Editions G. Grès et Cie, 1923, p.83.

⁶³⁸ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 298-300.

L'Etat n'intervenant plus pour contrôler les Grands et Petits Séminaires, ce sont les Evêques qui les financent grâce aux dons des fidèles. Il évalue à 10 000 le nombre de Séminaristes.

Autrefois les curés étaient recrutés parmi les paysans, chez qui on repère des jeunes sages et dociles et auxquels on paye une éducation complète pour en faire des clercs et des prêtres « gratis. » Depuis la loi Falloux de 1850 et les Collèges catholiques, les recrues ecclésiastiques appartiennent à la classe moyenne et élevée, plus pour le clergé régulier que pour le séculier.

Les contemplatives suffisent à leurs besoins, et d'après Taine, « ont une vie suffisamment hygiénique. »

Malgré les progrès actuels, il existe des insuffisances pour l'érudition, la science, la culture supérieure dans le clergé français. « L'Ecole libre catholique entreprend de combler cette lacune. Cette école est une Sorbonne nouvelle pour Saint-Sulpice qui y envoie une trentaine d'élèves. »

Hostilité de l'Etat actuel contre le Catholicisme et l'Eglise : Les dépenses sont régentées par les préfets, non seulement sur l'entretien des bâtiments mais aussi sur les traitements des vicaires. Cette hostilité se manifeste également sur les « extorsions fiscales et interprétations de la loi ruineuses contre les Communautés religieuses.

Dépense annuelle d'un frère des Ecoles chrétiennes ou d'une sœur de charité évaluée à 800 francs pour un frère et 600 pour une sœur. Taine s'est toujours préoccupé des chiffres précis, que ce soit sur le nombre d'Ecclésiastiques en France ou sur leurs émoluments.

Les communautés de femmes ont l'Evêque du diocèse pour supérieur, alors que les communautés d'hommes ne dépendent pour leur régime intérieur que de leur supérieur régulier. Par contre, il leur faut la permission de l'Evêque pour la prédication, l'administration des sacrements aux fidèles et pour tout acte public.

Ce questionnaire de Taine à Mgr d'Hulst correspond tout à fait à sa manière de travailler avant d'émettre une sentence quelconque dans la mesure où ces renseignements ne dénaturent pas ses idées initiales. Ils échangent lors des visites que le prélat rend à Taine à son domicile mais Taine lui demande également par courrier des précisions complémentaires ou des chiffres qui lui paraissent importants. Par exemple, dans

une lettre de mai 1890,⁶³⁹ non seulement veut-il savoir les chiffres des communions pascales pour le diocèse de Paris, ce qui le renseigne sur la pratique religieuse mais aussi les chiffres particuliers de Saint-Sulpice ou de Saint-Eustache par rapport à ceux de la Villette ou du faubourg Saint-Antoine. Il possède deux chiffres pour Billancourt ! Taine ne montre t'il pas là son travail de sociologue ? Ces chiffres sont indispensables pour démontrer la vivacité de l'Eglise catholique et comprendre son évolution depuis la Révolution française. Il ne change pas de méthode et étudie l'Eglise avec le même détachement qu'il a mis dans ses études antérieures sans se soucier des susceptibilités éventuelles. Il envisage l'Eglise comme une force dont il s'agit de définir la fonction sociale, comme un corps dont il faut déterminer la nature, en scientifique soumettant les éléments de la nature à son analyse.

Les sources de Taine pour *l'Eglise* n'apportent pas d'innovation remarquable. L'ouvrage le plus cité est celui de d'Haussonville pour *l'Eglise romaine et le 1er Empire* qu'il a déjà utilisé dans le tome I, comme *Opinions de Napoléon au Conseil d'Etat* de Pelet de la Lozère. Puis reviennent à plusieurs reprises *Histoire générale de l'Eglise* de Bercastel et Heurion, *Discours, rapports et travaux sur le Concordat* de Portalis, *Mémoires* de Thibaudeau, *Œuvres complètes* de Roederer, *Le clergé sous l'ancien régime* de l'abbé Elie Meric, *Vie de Mgr Dupanloup* de l'abbé Lagrange. Les rapports entre Taine et Mgr Dupanloup ne sont plus ceux des années 70 ! De nombreux travaux d'ecclésiastiques sont également cités, on relève les noms des abbés Richaudeau, Migné, André, Girard, Caussette, Roux, etc...Manifestement, la richesse des sources utilisées pour *l'Eglise* n'est pas comparable aux ouvrages précédents, Taine n'étant plus à même de travailler comme il l'avait fait au début des *O.F.C.*

Mgr d'Hulst était sans doute le prélat français le plus à même de comprendre les interrogations de Taine. Monarchiste libéral, orléaniste, attaché à la démocratie, il avait accepté difficilement le ralliement. Juste après la parution des deux premiers articles de *l'Eglise* dans la *Revue des deux mondes*, à l'occasion du procès intenté à l'Archevêque d'Aix, Mgr Gouthe-Soulard, suite à une lettre virulente adressée au ministre des cultes, il écrit ceci : « Le gouvernement a montré à tout le monde qu'il avait plus peur que nous de la séparation, qu'il tenait au concordat comme un moyen de nous asservir. Par-là, il nous a laissé le beau rôle ; quant à moi je suis ravi de voir mûrir la question de la rupture du

⁶³⁹ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 309.

concordat. Elle amènerait de grandes ruines mais elle nous rendrait la dignité, l'indépendance, permettrait de reconstituer un épiscopat fort, un clergé apostolique. »⁶⁴⁰ Devenu député, il s'exprimera à l'Assemblée pour demander l'abrogation des articles organiques qui lui semblait indispensable pour que l'Etat se montre moins neutre envers l'Eglise.

Le Comte d'Haussonville, catholique libéral, qui fréquenta l'hôtel Mollé les dernières années de la vie de Taine nous livre un jugement intéressant sur celui qui était justement en train d'écrire sur l'Eglise. « Au début, M. Taine était résolument hostile au christianisme et surtout à ce qu'il appelle le catholicisme. Cette hostilité a une explication historique. M. Taine avait personnellement souffert de la réaction qui avait sévi au lendemain du 2 décembre et qui s'était appesantie sur l'Université. Les Evêques s'étaient associés à cette réaction ; la grande majorité des catholiques y avaient applaudi, sauf un petit groupe (Lacordaire). Aux yeux de M. Taine, la doctrine catholique se confondit très naturellement avec la doctrine de l'absolutisme politique qui triomphait alors et il repoussa les deux avec une égale réprobation. L'Eglise catholique parut longtemps à M. Taine une institution répressive et vieillie dont il achèverait de délivrer l'humanité et dont on devait souhaiter la ruine. »⁶⁴¹ Ce jugement est en partie vrai, en partie seulement, car Taine manifeste très tôt son hostilité à l'Eglise Catholique, dès ses années d'Ecole normale, dès 1848. Mais ce ne sont pas les annulations des agrégations qui l'ont fait changer d'avis sur le catholicisme. Il était avant tout anticlérical. Dans *Voyage en Italie* paru en 1866, il parle du catholicisme en ces termes : « Si le catholicisme résiste à l'attaque du protestantisme, il me semble qu'il sera désormais à l'abri de toutes les autres. Toujours la difficulté de gouverner les démocraties lui fournira des partisans ; toujours la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres lui amènera des recrues ; toujours l'antiquité de sa possession lui conservera des fidèles. Ce sont là ses trois racines et la science expérimentale ne les atteint pas, car elles sont composées non de science, mais de sentiment et de besoin. »⁶⁴²

Dans *l'Eglise*, Taine revient sur la foi « faculté extraordinaire qui opère à côté et parfois à l'encontre de nos facultés morales, elle nous découvre un au-delà, un monde auguste et grandiose, seul véritablement réel et dont le nôtre n'est que le voile temporaire. »⁶⁴³ L'Evangile est pour lui, « quelle que soit son enveloppe présente, le meilleur

⁶⁴⁰ Cité par l'abbé E. Cavé, *Mgr d'Hulst député*, Paris, Charles Poussielgue, 1898, p. 10.

⁶⁴¹ D'Haussonville (Cte), « La correspondance de Taine », *Le Gaulois*, 3 mai 1904.

⁶⁴² Taine (H.), *Voyage en Italie*, Paris, Hachette, 1866, t. I, p. 389.

⁶⁴³ Taine (H.), *Régime moderne*, Paris, Hachette, 1891, p. 115.

auxiliaire de l'instinct social. » L'Eglise catholique reste active car elle poursuit son œuvre mais reste aussi conservatrice par son autorité, ses rites, ses pratiques. C'est un « Etat construit sur le type du vieil empire romain, indépendant et autoritaire, monarchique et centralisé, ayant pour domaine, non des territoires mais des âmes, partant international, sous un souverain absolu et cosmopolite, dont les sujets sont aussi les sujets des divers autres souverains qui sont laïques. »⁶⁴⁴ Cherchant à démontrer le désaccord entre l'esprit scientifique, incompatible avec la foi, et l'Eglise, il insiste sur la pression morale très forte que cette dernière exerce sur les individus, tellement forte que certains s'en détachent. Il appuie son affirmation sur des chiffres qui lui paraissent significatifs, 100 000 individus communiants pour Pâques à Paris sur 2 000 000 catholiques. « Au demeurant, en France, le christianisme intérieur, par le double effet de son enveloppe catholique et française, s'est réchauffé dans le clergé, surtout dans le clergé régulier, mais il s'est refroidi dans le monde. Et c'est dans le monde surtout que sa chaleur est nécessaire. »⁶⁴⁵

La religion lui paraît dans tous le cas nécessaire : « On peut la regarder comme un produit naturel de l'esprit humain, tel ou tel suivant le milieu et les conditions, et puis y voir l'organe spirituel de toute société, toujours nécessaire. »⁶⁴⁶

A défaut de considérer Taine comme un des leurs, la reconnaissance du rôle capital de l'Eglise dans le monde, va lui valoir une bienveillance appuyée à son encontre d'un milieu catholique déjà bien disposé par les livres précédents des *Origines*. Pourtant, à cette époque, son cheminement personnel le pousse vers le protestantisme plus à même de lui laisser son indépendance d'esprit. Ce qui le heurte dans l'Eglise catholique, en plus de son organisation centralisée, ce sont ses dogmes rigides qui empêchent l'indispensable réconciliation entre la science et la foi. Elle est possible dans le protestantisme ou la foi suppose l'aide des moyens scientifiques pour analyser les textes sacrés et impossible avec le catholicisme rigide. « Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible. »⁶⁴⁷ L'antagonisme entre science et religion est un thème récurrent chez lui. Son neveu Chevrillon cite encore une réflexion illustrant cette idée : « La religion, en général, annonce ou conçoit le monde réel et

⁶⁴⁴ Taine (H.), *op. cit.*, p.133-134.

⁶⁴⁵ Taine (H.), *op. cit.*, p. 151-152.

⁶⁴⁶ Cité par Chevrillon (A.), *Taine, formation de sa pensée*, Paris, Plon, 1932, p.373.

⁶⁴⁷ Taine (H.), *op. cit.*, t. IV, p. 333.

imaginaire en vue de la pratique morale et sociale. La science constate, abstraction faite de la morale pratique et sociale, qu'il faut l'étayer autrement. »⁶⁴⁸

L'association du protestantisme et du libéralisme est très présente dans son esprit depuis toujours alors qu'il associe le catholicisme avec ordre social et autoritarisme. L'Empire conforte ce jugement, au point que, même après sa chute, il redoute au début de la République conservatrice un regain bonapartiste soutenu par l'Eglise catholique. Il le confie à son ami Boutmy, par ailleurs gendre de pasteur protestant : « Plus la démocratie s'établit, plus la classe haute et même moyenne va se faire cléricale ; n'ayant pas sa place dans l'Etat et dans la loi, livrée au vote de la multitude, n'ayant aucun point d'appui contre le nombre, elle prend la gendarmerie où elle la trouve, dans le catholicisme, et au besoin, elle se réfugiera dans le bonapartisme. »⁶⁴⁹ On retrouve là, les préoccupations politiques constantes de Taine, démocratie, suffrage universel, cléricalisme, autoritarisme, l'Eglise catholique tenant un rôle essentiel et incontournable dans la stabilité de l'Etat. L'Etat doit garantir la liberté de foi et de culte mais le christianisme, en général, est un facteur indispensable à une collectivité, la morale et la charité qu'il véhicule restant des facteurs de maintien d'un certain degré d'humanité. Taine voit cet idéal en Angleterre où l'Eglise est libre. Il idéalise quelque peu le clergyman anglais qu'il compare au curé de campagne français, issu d'un milieu paysan dont il conserve la rusticité et qui reçoit son éducation dans des Séminaires rigides et dogmatiques. La qualification de « paysan mal dégrossi » donnée au curé de campagne par Taine ne convient pas à Le Play qui y voit l'indifférence d'une certaine aristocratie pour les pauvres.

L'Eglise paraît en trois articles dans la *Revue des deux mondes* en mai et juin 1891. Son ami d'Haussonville⁶⁵⁰ se réjouit de ce qu'il y lit. Il faut dire qu'il ne pouvait guère le critiquer, puisque, sur les rapports entre l'Eglise et Napoléon Ier, sur le Concordat, Taine cite vingt-trois fois *l'Eglise romaine et le Premier Empire*. « A propos du Concordat, il admira les profondes assises de l'Eglise catholique, la construction solide, le développement harmonieux. Il pénétra jusque dans l'intérieur de l'édifice ; il en admira la distribution savante et y fit à chaque pas des découvertes qui le surprirent. » D'Haussonville cède ici à l'autosatisfaction, puisque, si on le comprend bien, Taine a découvert ce qu'il ignorait avant d'étudier ses propres livres... Il se félicite que Taine, pourtant très critique du catholicisme, loue son

⁶⁴⁸ Cité par Chevrillon (A.), *op. cit.*, p. 380.

⁶⁴⁹ Taine (H.), « Lettre à E. Boutmy le 9 septembre 1875 », *Vie et correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 276.

⁶⁵⁰ D'Haussonville (Cte), *article cité*.

importance capitale dans la société. Ce sentiment sera partagé par l'ensemble du milieu catholique, apportant néanmoins quelques restrictions à propos du dernier chapitre qui insiste sur l'incompatibilité de la science et du catholicisme et qui définit son influence sur le peuple par la pratique des rites. « Je ne sache pas que plus magnifique hommage ai été rendu au christianisme par quelqu'un qui voulait y demeurer étranger. » Cette phrase est significative de la fortune ultérieure de Taine, les catholiques se servant de lui, justement parce qu'il n'est pas des leurs. Le poids n'en est que plus grand.

La réception de *l'Eglise* est tout à fait confidentielle. On peut même dire que les articles de la *Revue des deux mondes* passent inaperçus. Sans doute parce que la revue n'est lue que par une élite restreinte et que le sujet n'intéresse que les milieux catholiques. Les anticléricaux ne trouveront rien qui puisse les choquer, au contraire, l'affirmation de l'incompatibilité de la religion catholique avec la science ne peut que les satisfaire. A un pasteur protestant qui lui écrit pour lui signaler une faute vénielle dans son texte et qui se révèle une faute d'impression, Taine répond qu'il a travaillé « comme un habitant de Saturne et de Jupiter descendu sur la Terre ; c'est le point de vue scientifique et l'histoire est une science ; du moins, telle est, selon moi, la consigne d'une histoire. » C'est une façon pour se démarquer encore de l'Eglise catholique gallicane, car il poursuit : « Des Russes (orthodoxes) m'ont paru contents ; j'espère, d'après votre lettre, que les protestants ne me désapprouveront pas. Pour les catholiques convaincus et militants, je crois savoir que, s'ils tolèrent les deux premiers articles ; ils sont très choqués du troisième. Mais je n'y puis rien ; car je ne puis que tenir la plume ; ce sont aussi les faits qui me dictent mon exposé ; ce sont aussi les faits qui m'ont dicté mon jugement sur les rapports du protestantisme et de la science ; à mon sens toutes les probabilités sont pour leur conciliation croissante. »⁶⁵¹

Se référant aux faits pour établir sa démonstration, il ne doute absolument pas de sa conclusion. Et cette conclusion renforce son inclination de plus en plus évidente vers le protestantisme. Comme il s'en doute dans cette lettre, les catholiques « convaincus et militants » n'apprécient pas spécialement sa thèse. Un article de P. Ragey, dans *l'Université catholique*⁶⁵² de Lyon et publié début 1892 est tout à fait critique des affirmations de Taine, tout en conservant une certaine déférence vis à vis, malgré tout, d'un

⁶⁵¹ Taine (H.), « Lettre à A. Cleis le 5 juillet 1891 », *Vie et correspondance*, op. cit. t IV, p.325-326.

⁶⁵² Ragey (P.), « Les constatations de M. Taine au sujet du catholicisme et des ordres religieux », *L'Université catholique*, Lyon, année 1892, n. 2, 15 février.

allié. Il est évident qu'à la phrase de Taine, « La foi n'est que verbale ; s'ils sont catholiques, c'est par le dehors et non par le dedans » L'auteur ne peut n'être qu'indigné. Quand Taine pense que le christianisme « s'est refroidi dans le monde, mais réchauffé dans le cloître », Ragey répond que ce que la foi a perdu en étendue, elle a gagné en intensité. C'est quand même une façon d'avouer un certain déclin de la pratique religieuse. Revenant sur la période révolutionnaire, il pense que si la Constituante, avec la constitution civile du clergé, a voulu rendre l'Eglise de France schismatique, elle n'a pas détruit pour autant le clergé séculier qui a été sauvé, à son avis, par le clergé régulier. C'est aussi l'avis de Taine : « Parmi les effets de la Révolution française, un des principaux et des plus durables, est la restauration des instituts monastiques. De toutes parts et sans interruption, depuis le consulat jusqu'à aujourd'hui, on les voit surgir et se multiplier. »⁶⁵³ Pour Ragey, si le catholicisme a été régénéré par son épreuve de la Révolution, elle risque de subir la même chose maintenant. Il mise sur l'exemple du clergé régulier que Taine n'a pas compris et qui « n'est nullement l'automate que s'imagina M. Taine. »

L'affirmation soutenue par Taine, d'une incompatibilité irrémédiable entre la science et la religion catholique, est vivement contredite par l'abbé de Broglie dans *le Correspondant*.⁶⁵⁴ « Non, ce n'est pas par des simulacres de ponts et d'escaliers que nous essayons de rapprocher la science et la foi. Entre la vraie science expérimentale et l'enseignement de l'Eglise aucune jonction de ce genre n'est nécessaire, car il n'y a aucun désaccord, aucune incompatibilité. » Il argumente son propos en s'en prenant aux « évolutionnistes » et à leurs théories dangereuses, passage du monde minéral au monde vivant, passage de l'animal à l'homme et de l'instinct à la raison... « C'est encore un singulier pont que celui sur lequel M. Taine fit passer son lecteur, lorsqu'il le fit partir d'une multitude incohérente de sensation et d'images matérielles pour aboutir à un moi conscient et raisonnable. »

Le Correspondant,⁶⁵⁵ Sous la plume de T.H. Froment va revenir sur ce thème après la mort de Taine, comme pour lever toute ambiguïté. Par la vitalité du

⁶⁵³ Taine (H.), « L'Eglise », *revue des deux mondes*, 1^{er} juin 1891, p. 487.

⁶⁵⁴ Broglie (abbé de.), « Le présent et l'avenir du catholicisme », *Le Correspondant*, 25 octobre, 10 et 25 novembre 1891.

⁶⁵⁵ Froment (T.H.), « M. Taine », *Le Correspondant*, 25 mars 1893, p. 1012.

christianisme, par le travail et la volonté des religieux, l'Église, dans un combat permanent contre l'État et la société, sait avancer des arguments puissants aux « théories mécaniques, dynamiques et physiologiques appliquées par l'historien philosophe. » Elle combat le déterminisme en lui opposant la « protestation permanente de la liberté humaine. » A l'homme soumis au ressort de la faculté maîtresse, elle oppose « l'être raisonnable qui soumet à la loi divine l'emploi de son intelligence et de ses organes, et qui s'élève, par son propre effort, de la vie des sens à la vie morale, à la dignité d'homme, de citoyen, de chrétien. »

M. de Vogüé, dans un article publié après la mort de Taine,⁶⁵⁶ à l'occasion de la parution du deuxième tome du *Régime moderne*, revient longuement sur l'article consacré à l'Église. Tout en ménageant la mémoire de Taine, il est évident qu'il ne partage pas les mêmes idées que lui à propos du Concordat. Il lui reproche de ne pas assez reconnaître le courage et le bon sens de Napoléon dans cette affaire, dont « la première impulsion qui décida le politique fut un sentiment clairvoyant du juste et de l'utile. » De plus le Concordat a été bien supporté par l'église catholique parce qu'il a respecté son principe : « Napoléon frappe les hommes, il s'incline devant le principe, il ne s'avise pas de discuter le dogme. » C'est justement ce que Taine reproche à l'Église, de n'avoir plus que des dogmes et des rites ! De Vogüé donne satisfaction à Taine lorsque celui-ci démontre la sagacité du clergé de déjouer les prévisions de Napoléon et d'échapper à la subordination qui lui était imposée. Le raisonnement de Taine rapprochant l'esprit latin de l'Empereur et celui du corps temporel de l'Église animé du même esprit, lui paraît judicieux. « Il devait y avoir attraction et répulsion entre ces deux copartageants de l'ancienne Rome. » Il regrette la disparition progressive du latin et du droit romain dans la France contemporaine mais ne doute pas que l'Église catholique puisse conserver son influence dans le monde moderne. Si le travail de Taine sur l'Église provoque chez lui une franche admiration, il pense que la méthode scientifique du philosophe limite sa vision sur la religion dont toutes les racines sont dans l'inconnaissable : « Autant faire une exploration astronomique du ciel sans le recours du télescope. »

En résumé, la réception de *l'Église* se limite aux revues et journaux catholiques, qui, s'ils apprécient le rôle éminent, reconnu par Taine, de la religion catholique,

⁶⁵⁶ De Vogüé (M.), « Le dernier livre de Taine », *Revue des deux mondes*, 1^{er} avril 1894.

ne sont pas vraiment satisfaits de sa thèse sur les rapports du catholicisme et de la science. Sachant le chemin personnel parcouru par Taine depuis Normale, ils ne peuvent que se féliciter de son évolution. Mgr d'Hulst, proche de lui pendant ces dernières années,⁶⁵⁷ lui fournissant une précieuse documentation, porte un témoignage intéressant sur ses interrogations métaphysiques : « J'ai vu Taine de près à la fin de sa vie : il m'a laissé l'impression d'une des plus belles âmes que j'ai connues. J'ai lu ses œuvres philosophiques : elles m'ont fait l'effet d'un vent desséchant. Comme Littré, il appelait Dieu de tout son cœur, et le repoussait de tout son esprit. Moins heureux que Littré, il ne semble pas avoir trouvé à son lit de mort le secret d'une conciliation qui seule aurait donné à sa vie toute son unité, à son œuvre toute sa valeur et j'ajouterai : toute sa durée, tant est forte ma confiance dans le triomphe prochain et définitif du spiritualisme à la fois religieux, moral et scientifique qui prend l'homme par les trois côtés de sa nature pour le conduire au Beau, au Bien et au Vrai. »

Le jugement d'E. Boutmy sur *l'Église* est sujet à caution, tant est la proximité entre les deux hommes. « *L'Église* et *l'École* sont égaux à ce que Taine a écrit de plus pénétrant. On ne les lit pas sans une émotion presque tragique. Quel amour de la liberté de l'esprit, quel intérêt passionné pour les grands essors de l'âme respire dans ces pages. Quelle logique impitoyable y chemine, enchaînant à chaque pas de terribles conséquences. »⁶⁵⁸

Dans son discours de réception à l'Académie française dans le fauteuil de Taine le 17 juillet 1895, A. Sorel résume parfaitement l'évolution personnelle de celui auquel il succédait : « L'expérience de l'histoire l'avait conduit envers le christianisme de l'intelligence à la sympathie et au respect : il ne disait pas il faut une religion au peuple, pas de mépris. Il reconnaît dans l'Évangile le meilleur auxiliaire de l'instinct social. »⁶⁵⁹

Taine en applique la règle en définissant le type d'éducation religieuse qu'il souhaite pour ses enfants, lui qui préférerait l'enseignement de Marc-Aurèle à celui de Jésus-Christ. Il rédige une sorte de testament alors que sa fille a dix ans et que son fils en a six : « Après avoir voyagé et étudié, après avoir beaucoup lu et réfléchi, je me suis convaincu que le protestantisme est à la fois la meilleure discipline morale et la doctrine la plus conciliable avec l'esprit scientifique ; de toutes les communions chrétiennes aucune ne fournit une éducation si saine de la volonté et de l'intelligence ; aucune ne laisse tant de place à la

⁶⁵⁷ D'Hulst (Mgr), « Quelques opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, avril 1897.

⁶⁵⁸ Boutmy (E.), *Taine, Scherer, Laboulaye*, Paris, Armand Colin, 1901, p. 36.

⁶⁵⁹ Sorel (A.), *Discours de réception à l'Académie française*, jeudi 7 février 1895.

liberté personnelle et aux libres interprétations de l'individu, aucune ne fait appel si discret et si incessant à la conscience éclairée et réfléchie. De concert avec ma femme, j'ai engagé mes enfants dans cette forme de culte et de croyance ; nous y ajoutons, nous y ajouterons toute l'éducation scientifique et je compte qu'ils trouveront un jour dans cette double précaution un double bienfait. »⁶⁶⁰ Son engagement dans le protestantisme ne date pas de la fin de sa vie, comme beaucoup ont voulu le faire croire, puisque cette résolution a été rédigée en 1879.

Pourtant, Barrès, le premier, le pense (ou feint de le penser) en parlant de son adhésion « in extremis. » Pour Barrès, Taine est né « catho » et se demande par quelle « pente » en est-il arrivé là. Il pense qu'il n'est pas le seul, et son inclination est partagée avec nombre d'intellectuels comme Vogüe ou Bourget (en prenant pour exemple *la terre promise*..). Barrès, pour argumenter, imagine des « fiches » imaginaires qu'auraient écrites Taine pour justifier sa « conversion ». Par exemple, la note VII : « Je répugne au catholicisme romain, à cause de son administration formidable et parce qu'il ne laisse pas assez de jeu à la libre administration de l'univers par chaque individu. » Note VIII : « Aujourd'hui, comme jadis, ma règle morale, c'est le stoïcisme de Marc-Aurèle et ma méthode, c'est l'analyse scientifique. Mais ce serait un trait de jacobinisme de vouloir imposer par le raisonnement de mon état d'esprit à ceux qui ne l'ont pas atteint. » La conclusion de Barrès est que c'est au nom de l'utilité que Taine préconise le protestantisme, mais que pour lui, il y est tout à fait hostile et ne fait qu'exposer ses arguments sans se permettre de les réfuter.⁶⁶¹

L'Eglise protestante se félicite de la sympathie de Taine à son égard, et accepte volontiers de l'accueillir. Ce qui fait dire à G. Monod : « Il savait que l'Eglise protestante pouvait lui accorder des prières tout en respectant son indépendance et sans lui attribuer des regrets ou des espérances qui étaient loin de sa pensée. »⁶⁶² C'est le pasteur R. Holland qui prononce le discours des obsèques de Taine au Temple de l'Oratoire le mercredi 8 mars 1893. Il rappelle la volonté de Taine d'adhérer au protestantisme « plusieurs années » avant sa mort en se rapprochant de l'Évangile « plus de sa puissance morale que de sa vérité. » « Si M. Taine n'a pas adhéré d'une manière explicite aux croyances chrétiennes, cependant, entre toutes les puissances qui gouvernent les âmes, de plus en plus à ses yeux, la plus grande c'était le christianisme. » Il cherchait la vérité « sans même se soucier de savoir si

⁶⁶⁰ Cité par Wiarda, *Taine et la Hollande*, Paris, Droz, 1938, p.35.

⁶⁶¹ Barres (M.), « Le protestantisme de M. Taine », *Le Figaro*, 25 mars 1893.

⁶⁶² Monod (G.), *Les maîtres de l'histoire*, Paris, Calmann lévy, 1894, p. 416.

les résultats d'une telle recherche ne dérangerait point la symétrie d'un système ; on la cherche non pas dans les idées seulement et encore moins dans les fictions, mais dans les réalités, dans la vie toute palpitante de l'homme et des sociétés humaines. »⁶⁶³

⁶⁶³ Holland (P.), *Discours aux obsèques de Taine le 8 mars 1893*, BNF, Fonds Taine, naf 28420.

L'Ecole

Taine va travailler sur son article *l'Ecole* toute la fin de l'année 1891 et le début de 1892, les textes paraissant en mai, juin, juillet 1892, dans la *Revue des deux mondes*. Son état de santé s'aggrave et le travail lui est pénible. « Quand un homme a 63 ans et qu'il a beaucoup travaillé, il ne dispose plus à volonté de son corps et de sa personne ; il fait des économies avec les restes de sa force et de sa santé ; il les dépense à son œuvre et non autrement. »⁶⁶⁴ Son expérience personnelle de l'enseignement lui fournit des idées précises sur ce qu'il veut en dire et aussi, d'une certaine façon, sur ce qu'il veut épargner. Ses déboires avec les autorités universitaires l'ont fortement marqué. Il en garde un souvenir douloureux que nous avons évoqué en introduction, tant ces contre temps ont joué un rôle fondamental dans l'orientation de sa carrière.

Le 29 juin 1892, il écrit : « J'étais professeur en 1851 et 1852 ; j'ai dû quitter l'Université ; j'ai vu de mes yeux, autour de moi, aux trois degrés, l'Enseignement, les effets de la loi de 1850, très analogues à ceux du régime de 1816-1828. Mais je ne critique pas la loi ; je marque seulement les conséquences de l'institution napoléonienne et de l'entreprise de l'éducation par l'Etat. »⁶⁶⁵ Cette phrase traduit la critique majeure qu'il fait à l'enseignement dans la France contemporaine.

Comme il a été dit, en plus de son expérience d'enseignant, il a fréquenté la Sorbonne, le Muséum d'histoire naturelle, la faculté de médecine. Son parcours atypique le fait passer du poste d'examineur d'admission à Saint-Cyr à celui de professeur à l'école des Beaux-arts. On se rappelle son rôle éminent joué au début des années 70 dans la création de l'Ecole libre de Sciences politiques auprès de son ami Boutmy (dont il suivra quelques cours), et de sa participation au groupe officieux composé de Renan, Berthelot, Bréal et d'autres, qui se réunirent pour réfléchir à une réforme de l'Enseignement supérieur pouvant être présentée au ministre de l'Instruction publique, Jules Simon.

Ces expériences multiples lui donnent une qualification indiscutable pour traiter un sujet qui lui tient à cœur et pour lequel il est particulièrement compétent. « Si l'Université m'a renvoyé, elle m'a élevé ; j'ai pu d'ailleurs apprendre beaucoup à l'Ecole

⁶⁶⁴ Taine (H.), « Lettre à M. Oscar Browning le 13 mai 1891 », *Vie et correspondance*, op. cit. t. IV, p. 325.

⁶⁶⁵ Taine (H.), « Lettre à M. Lefèvre-Pontalis le 29 juin 1892 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 337.

Normale, et j'ai enseigné à l'École des Beaux-arts, en sorte que je ne dois pas être trop sévère pour les Ecoles spéciales. »⁶⁶⁶

Pour l'École, Taine travaille à partir de sources réduites. On y retrouve des ouvrages déjà utilisés dans le tome I du *Régime moderne* comme ceux de Pelet de la Lozère, Guizot ou de Beauchamp. Il va citer de nombreux ouvrages publiés sur l'instruction publique au 19^e siècle :

L'enseignement supérieur en France de Louis Liard.

Ambroise Rendu et l'Université de France d'Eugène Rendu.

Histoire pour servir à l'histoire de l'instruction publique depuis 1789 de Fabry.

Histoire de l'instruction publique de Riancey.

Le budget de l'instruction publique de Jourdain.

Histoire de Sainte Barbe de Quicherat.

Un ouvrage allemand: *Beobachtungen auf einer Deportation-Reise nach Frankreich in J. 1807* d'Hermann Wiemeyer.

La censure sous le premier Empire de Welschinger.

Quelques mots sur l'instruction publique de Bréal.

Ces quelques titres reviennent à plusieurs reprises dans les notes où se retrouvent également les noms de Mignet, Lamennais, Cuvier, Thureau-Dangin, J.B.Say.

L'École décrit la mise sous tutelle de l'enseignement sous Napoléon qui a voulu annihiler toute indépendance intellectuelle, réécrire l'histoire selon ses vues, détruire la littérature par « la minutie grotesque de la censure, » supprimer toute possibilité de réflexion. C'est donc une condamnation sans appel de l'esprit totalitaire du régime, Taine persiste et signe. Pour lui, l'enseignement voulu par Napoléon lui a survécu, puisqu'il perdure sous les régimes postérieurs, de la Restauration à la République, gardant la même et lourde organisation. L'éducation en France contemporaine est mauvaise, Taine s'insurge contre l'internat, le bourrage de crâne, les examens, les concours, contre tout ce qui empêche le développement personnel de l'individu. A cet égard, la dernière page du chapitre est éloquente :

⁶⁶⁶ Taine (H.), « Lettre à Gaston Paris le 23 juillet 1892 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 337-338.

« Aux trois étages de l'instruction, pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, la préparation théorique et scolaire sur des bancs, par des livres, s'est prolongée et surchargée, en vue de l'examen, du grade, du diplôme et du brevet, en vue de cela seulement, et par les pires moyens, par l'application d'un régime antinaturel et antisocial, par le retard excessif de l'apprentissage pratique, par l'internat, par l'entraînement artificiel et le remplissage mécanique, par le surmenage, sans considération du temps qui suivra, de l'âge adulte et des offices virils que l'homme fait exercera, abstraction faite du monde réel où tout à l'heure le jeune homme va tomber, de la société ambiante à laquelle il faut l'adapter ou le résigner d'avance, du conflit humain où, pour se défendre et se tenir debout, il doit être, au préalable, équipé, armé, exercé, endurci. »⁶⁶⁷

Ces lignes, qui datent de plus d'un siècle, pourraient être écrites aujourd'hui ! Une note de bas de page fait référence à l'œuvre de Vallès, qui sous la plume de Taine, et connaissant leurs divergences, est une reconnaissance, en précisant toutefois : « Depuis 1871, en littérature, non seulement les œuvres réussies d'hommes de talent, mais encore les tentatives avortées des novateurs impuissants et des demi-talents fourvoyés, sont des indices qui convergent. »⁶⁶⁸ En 1892, malade, Taine n'a pas perdu son mordant !

Il donne quelques commentaires sur son texte dans sa correspondance, en particulier sur l'enseignement de l'histoire. Il regrette, par exemple la lacune séparant l'histoire romaine et celle du moyen âge et qui néglige donc la naissance et la formation du christianisme. Dans une autre lettre, et pour bien souligner que son travail n'est pas abstrait, il déclare mettre en application ses idées éducatives au service de son fils : « Nous avons épargné à mon fils l'internat des lycées : à l'Institut agronomique il sera externe et ne restera que deux ans ; ensuite service militaire d'un an, peut-être à portée de Paris ou de Menthon ; puis trois ans au moins d'apprentissage pratique sur place dans des exploitations agricoles. »⁶⁶⁹ Personne, à la lecture de ce texte, ne peut nier à Taine un bon sens bien éloigné de son image stéréotypée, de penseur éloigné du monde réel.

Le dernier article de *l'Ecole* paraît en juillet 1892, quelques mois avant sa mort, alors qu'il est de plus en plus mal. Il travaille avec difficulté en entreprenant son article sur les associations. Il est de plus en plus désabusé : « Probablement j'ai eu tort, il y a

⁶⁶⁷ Taine (H.), *Le régime moderne*, Paris, Hachette, 2^{ème} édition, 1894, t. II, p. 296.

⁶⁶⁸ Taine (H.), *op. cit.*, n.1, p. 297.

⁶⁶⁹ Taine (H.), *lettre citée*, p.338.

vingt ans, d'entreprendre cette série de recherches ; elles assombrissent ma vieillesse, et je sens de plus en plus qu'au point de vue pratique elles ne serviront à rien ; un courant énorme et rapide nous emporte ; à quoi bon faire un mémoire sur la profondeur et la rapidité du courant ? »⁶⁷⁰ En septembre 1892, sa dernière lettre publiée confirme son état de santé dégradé : « Mes forces physiques ont beaucoup baissé ; j'ai tout de suite les jambes raides et lourdes pour la moindre marche, et j'ai dû réduire toutes mes promenades de moitié. La fatigue mentale n'est pas moindre, je n'écris rien : au 31 octobre le dernier chapitre sur la famille sera à peine entamé... Il me semble que la vieillesse est tombée sur moi tout d'un coup, cela n'a rien de surprenant à mon âge... »⁶⁷¹

Nous n'avons pas collecté d'articles de journaux ou revues critiquant dans un sens ou dans un autre *l'Ecole*. Trois hypothèses à cela, la première est que l'étoile de Taine décline et que ses écrits ne sont pas attendus comme par le passé, la seconde est que les critiques attendent la parution du deuxième tome du *Régime moderne* pour en faire une critique globale, la troisième est que l'ensemble de la critique sait Taine très malade. Il n'y aura pas d'autres réactions avant sa mort.

Dans le tome IV de *Vie et correspondance* publié au début du vingtième siècle, quelques pages sont consacrées à l'ébauche du texte de Taine sur l'Association, thème, comme on le sait, qui lui tenait particulièrement à cœur. Il voyait dans la possibilité d'association la possibilité de responsabiliser les individus en les soustrayant au centralisme jacobin. Il revient en particulier sur la loi de 1880 visant les associations religieuses et exprime son indignation : « Il est sûr que, désormais, en matière d'association, l'autorité exécutive et administrative a les coudées franches et les mains libres ; il lui suffira maintenant de trouver dans la législation du Consulat et de l'Empire des principes et des précédents commodes ; et, sans beaucoup chercher, elle en trouvera ; le plus proche parent de l'esprit napoléonien est l'esprit jacobin... »⁶⁷² Sa maladie n'altère en rien ses convictions... Quelques notes éparses dans le fonds Taine conservées à la BNF concernent des réflexions préalables sur la famille qui confirment ses idées sur le couple, la paternité, la tendresse excessive portée aux enfants, la perte de l'autorité parentale, la décroissance de la natalité, tout un ensemble de vues conservatrices qui auraient pu être exploitées par une droite traditionnelle et qui le seront

⁶⁷⁰ Lettre citée, p. 338.

⁶⁷¹ Taine (H.), « Lettre à J. Durand le 14 septembre 1892 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 341.

⁶⁷² Taine (H.), op. cit., t. IV, p. 333-334.

plus tard. De ce côté, rien de nouveau depuis *Thomas Graindorge* publié en 1867 ! Pourrait-on soutenir qu'il y a deux Taine ?

Il est intéressant de constater que les commentaires politiques sont quasiment absents pendant cette période. *L'Église* et *L'École* ne semblent pas intéresser les partis. Pourtant, en 1890, un homme de gauche pressent l'importance que peut prendre l'œuvre de Taine dans le combat politique. Dans un livre consacré à l'histoire de la République opportuniste⁶⁷³ Joseph Reinach craint que le pays soit trompé et corrompu parce qu'il appelle « une funeste éducation. » Contrairement à beaucoup de républicains qui minimisent l'influence des *Origines* dans le temps, il redoute qu'elles ébranlent l'attachement des classes moyennes aux principes de 1789. « Taine attaque le patrimoine commun de la démocratie. » Prémonition judicieuse aux premières années du XXe siècle !

⁶⁷³ Reinach (J.), *La politique opportuniste, 1880-1889*, Paris, Charpentier, 1890, p. 199.

CHAPITRE 4. 1893-1900

A. La mort de Taine

Taine meurt le 6 mars 1893, son état de santé s'étant progressivement détérioré depuis octobre de l'année précédente. Conscient de sa fin prochaine, il écrit en septembre 1892 : « Mes forces physiques ont beaucoup baissé ; j'ai tout de suite les jambes raides et lourdes pour la moindre marche, et j'ai du réduire toutes mes promenades de moitié. La fatigue mentale n'est pas moindre, je n'écris rien : au 31 octobre, le dernier chapitre (sur la famille) sera à peine entamé. Retrouverai-je la fraîcheur d'esprit à Paris et pourrai-je finir mon livre ? Je n'en sais rien, il me semble ici que la vieillesse est tombée sur moi tout d'un coup, cela n'a rien de surprenant à mon âge... »⁶⁷⁴ C'est donc un homme conscient de son état qui organise sa fin et donne ses dernières volontés, inattendues, ce qui ne manquera pas de provoquer une fois de plus des réactions diverses, obéissant en quelque sorte à une tradition établie.

Quelques mois auparavant, après avoir longuement réfléchi, il manifeste le souhait de voir célébrer ses obsèques selon le rite protestant. Il sollicite pour cela le pasteur Hollard, devenu un de ses proches, et lui demande d'organiser le service funèbre à l'Oratoire. Si les fidèles de la rue Cassette connaissent ses intentions, cette décision va surprendre. Encore une fois, Taine dérouté et en particulier les catholiques, qui, même s'il ne le considère pas vraiment comme des leurs, estiment avoir reçu suffisamment de gages pour espérer le garder dans le giron de l'Église. Sans doute Mgr Hulst, qui a été son confident les dernières années de sa vie, sait parfaitement à quoi s'en tenir.

Ses obsèques ont lieu le mercredi 8 et c'est le pasteur Hollard qui prononce l'éloge du défunt : « L'un des hommes les plus considérables de votre pays et de votre temps, l'un de ceux qui ont marqué, peut-être même celui qui, dans son ordre, a marqué de la plus forte empreinte l'esprit de la génération dont nous sommes, un maître dont le nom restera inséparable de l'histoire intellectuelle et morale de notre siècle. » Il justifie la volonté de Taine exprimée « plusieurs années avant sa mort » de son adhésion au protestantisme. « Si M. Taine n'a pas adhéré d'une manière explicite aux croyances chrétiennes, cependant, entre toutes les puissances qui gouvernaient les âmes de plus en plus à ses yeux, la plus grande était le christianisme. » Il reconnaît néanmoins que Taine se rapprochait de l'Évangile, « plus de sa puissance morale que de sa vérité. » Pour lui, le défunt cherchait la vérité « sans même

⁶⁷⁴ Taine (H.), « Lettre à J. Durand le 14 septembre 1892 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 341.

se soucier de savoir si les résultats d'une telle recherche ne dérangeait point la symétrie d'un système ; quand on la cherche non pas dans les idées seulement et encore moins dans les fictions mais dans les réalités, dans la vie toute palpitante de l'homme et des sociétés humaines. »⁶⁷⁵ On peut noter qu'Hollard ne cherche pas à « récupérer » Taine, mais qu'au contraire il le considère comme un homme libre, sans engagement véritable dans le christianisme, seulement à la recherche de sa vérité.

Dans un article non signé du 8 mars, *Le Temps*, journal conservateur modéré de centre gauche, ne cache pas sa surprise que les obsèques de Taine soient célébrées selon le rite protestant : « On a été fort étonné que les obsèques de Taine eussent un caractère religieux d'abord et protestant ensuite. Quelques renseignements tirés de certaines conversations intimes de l'illustre écrivain, dont nous avons reçu confiance, nous permettent d'expliquer ce mystère et de faire cesser cet étonnement. »⁶⁷⁶ Le journal explique alors que, souhaitant faire donner un enseignement religieux à ses enfants, Boutmy lui avait présenté le pasteur Hollard. Celui-ci lui fit lire un recueil du pasteur de Nîmes, Bahet, qui le décida à faire suivre le culte protestant à ses deux enfants, et lui donna l'occasion de fréquenter et d'apprécier Hollard. Leur relation datant de là.

Barrès est un de ceux, aussi, qui s'interrogent sur cette conversion. Dans *le Figaro* du 25 mars, il écrit : « Cette adhésion in-extremis au protestantisme est très frappante, en ce sens que M. Taine est né catholique, et que d'ailleurs nous étions autorisés à croire qu'il voyait d'inconciliables contradictions entre toute religion et les méthodes scientifiques. Par quelle pente est-il arrivé à aller prendre son suprême sommeil dans la famille protestante ? » Choqué par ce qu'il considère presque comme une trahison, il se propose d'interroger son « maître vénéré » en proposant quelques fiches imaginaires rédigées par Taine qui résumeraient sa pensée et qui montreraient l'ambiguïté de son engagement. Nous en avons choisi deux : (c'est Taine qui parle.)

« Note 2 : Depuis les années 1870 et 1871 qui ont beaucoup assombri mon caractère, mon esprit se reporte avec complaisance à la préparation de la mort.

Note 7 : Je répugne au catholicisme romain, à cause de son administration formidable et parce qu'il ne laisse pas assez de jeu à la libre administration de

⁶⁷⁵ Hollard (P.), *Obsèques d'H. Taine le 8 mars 1893*, BNF, Fonds Taine, carton 19.

⁶⁷⁶ « A propos d'obsèques de M. Taine », *Le Temps*, 8 mars 1893.

l'univers pour chaque individu. Aujourd'hui, comme jadis, ma règle morale, c'est le stoïcisme de Marc Aurèle et ma méthode, c'est l'analyse scientifique. Mais ce serait un trait de jacobinisme de vouloir imposer par le raisonnement de mon état d'esprit à ceux qui ne l'ont pas atteint. Séparons l'ordre moral de l'ordre scientifique. »

Barrès essaie d'expliquer une conversion que lui-même réprouve, art difficile qui consiste à la regretter sans toutefois la condamner. « C'est au nom de l'utilité que Taine préconise le protestantisme. L'auteur des *O.F.C.* est un logicien qui nous souhaite un lien religieux parce que l'anarchie et le manque de tradition sont le mal de notre pays depuis 100 ans, et qui préfère le protestantisme au catholicisme par haine de la centralisation excessive et par respect de l'individu. » Ayant exposé ce qui constitue, à ses yeux, les motivations de son maître il termine : « Résolument hostile à toute nuance de protestantisme, je suis, pour ma part, complètement opposé à ces manières de voir du regretté philosophe, mais je me suis proposé ici de les exposer et non point à les réfuter. »⁶⁷⁷ Barrès, encore une fois, déforme à dessein la pensée de Taine quand il affirme que celui-ci voyait d'inconciliables contradictions entre « toute religion » et la science. Dans ses textes, c'est bien l'Église catholique qu'il juge inconciliable avec la méthode scientifique et non « toute religion ».

Ce même Barrès « trop ému pour exprimer avec convenance l'admiration » qu'il voue à son maître, donne un article au *Journal* le lendemain du décès pour exprimer le regret qu'il éprouve à voir Taine converti à la religion protestante : « Après avoir pendant des années juger les hommes au point de vue esthétique, il en viendra sur le tard à ne plus guère se préoccuper au point de vue moral. Et pour tout dire, nous distinguons, sur cet homme admirable, une légère tache protestante. »⁶⁷⁸ Ce n'est pas le seul point de divergence qui sépare Taine de Barrès, ni le premier exprimé, mais il symbolise l'ambiguïté (pour ne pas dire plus) caractérisant l'admiration du cadet pour son maître et la complexité de l'influence exercée par ce dernier.

Le Correspondant du 25 mars, sous la plume de Th. Froment, revient également sur ces obsèques protestantes qui ont surpris le monde intellectuel ne faisant pas partie du cercle d'intimes de Taine. « Il voulut que ses obsèques fussent religieuses. Elles ont

⁶⁷⁷ Barrès (M.), « Le protestantisme de M. Taine », *Le Figaro*, 25 mars 1893.

⁶⁷⁸ Barrès (M.), « M. Taine », *Le journal*, 7 mars 1893.

été célébrées, au pied de la croix, dans le temple de l'Oratoire, à Paris. Adressa-t-il, avant de mourir, une prière, un mot de confiance et d'espoir à l'Être suprême qu'il avait tant cherché... ? C'est un secret entre son âme et Dieu. »⁶⁷⁹ Dans la sixième série (1896) de ses *Contemporains*, Jules Lemaître ne comprend pas (ou fait semblant de ne pas comprendre) cette décision : « Non seulement il refusa des obsèques civiles qui, seules, eussent été sincères, mais il se laissa point enterrer simplement selon le rite de sa religion natale, ce qui n'aurait eu, dans l'espèce, qu'une très faible signification : il demanda –ou accepta– des funérailles protestantes. Je n'ai jamais senti plus grande mélancolie intellectuelle qu'à cette mensongère cérémonie. »⁶⁸⁰

Dès le 6 mars, les journaux annoncent le décès. C'est le cas de *La gazette de France* : « Les amis de M. Taine disent que l'appréhension de ne pouvoir terminer les *O.F.C.* avant que la mort vienne le terrasser, a eu pour résultat de le surmener et d'abrégé ainsi sa vie. »⁶⁸¹ Suit un témoignage de F. Sarcey sur le travail harassant fourni par l'historien. Boutmy ou de Vogüé évoquent également le fait que Taine soit allé au bout de ses forces dans la poursuite des *Origines* et abrégé ainsi sa vie. Th. Froment est de cet avis quand il écrit dans son article du *Correspondant* : « L'homme qui défendait sa vie privée contre les indiscretions du dehors et qui n'a jamais consenti à se laisser photographier, est tout entier pour nous dans ses livres. Il y a dépensé ses forces ; il s'est éteint en y songeant. »⁶⁸²

L'écho de Paris, journal de droite nationaliste, partage cet avis : « Plus l'inquiétude de mourir sans avoir terminé son grand ouvrage sur les *Origines de la France contemporaine* le reprenait, plus il venait s'enfermer dans son cabinet de travail... Lutte de vitesse entre la mort et le livre qu'il méditait...C'est la mort qui est arrivée la première ! »⁶⁸³

Le Gaulois du même jour donne la nouvelle en précisant qu'il souffrait depuis plus d'un an. Rappelant les intimes de la rue Cassette, Renan, Galliffet, Dietz, Bourget, le journal livre une brève biographie et insiste sur sa carrière d'académicien, « c'était un discret, un modeste, presque un timide. Il assistait peu aux séances. » Le rédacteur, P. Roch, insiste sur le fait que peu de personnes s'étaient inscrites sur le registre dans la journée, la

⁶⁷⁹ Froment (Th.), « M. Taine », *Le Correspondant*, 25 mars 1893 ;

⁶⁸⁰ Lemaître (J.), *Les contemporains, sixième série*, Lecène, Oudin et Cie, éditeurs, 1896, p. 377-378.

⁶⁸¹ « Décès de M. Taine », *La Gazette de France*, 6 mars 1893.

⁶⁸² Froment (Th.), op. cit., *Le Correspondant*, 25 mars 1893.

⁶⁸³ E.C., « La mort de M. Taine », *L'Echo de Paris*, 7 mars 1893.

nouvelle du décès n'ayant été connue que très tard. Il a relevé les noms d'Alexandre Dumas fils, Jules Simon, de Boislisle, Paul Desjardins. « Ses obsèques auront lieu mercredi, son corps sera transporté le soir même à Menthon Saint-bernard dans le caveau où se trouve Mr Denuelle. »⁶⁸⁴ Le 9, le même journal donne le compte-rendu des obsèques « sans aucun appareil. Il n'y a eu ni honneurs militaires ni discours. » Il donne les noms des assistants : Ribot, Say, Galliffet, de Broglie, Thureau-Dangin, Brunetière, Berthelot, Faguet, Maxime du Camp.⁶⁸⁵ La République pouvait difficilement honorer un homme qui n'avait cessé de la vilipender tout au long de sa vie...

Le lendemain, *l'Eclair*, de droite nationaliste, fait également le récit des obsèques. Il précise que les cordons étaient tenus par le vicomte de Vogüé et Ludovic Halévy, membres de l'Académie, Georges Penot, de l'E.N.S., Paul Dubois, des Beaux-arts, G. Patinot, du *journal des débats*, Emile Boutmy, de l'école des Sciences politiques.⁶⁸⁶ La présence de ces institutions aux obsèques constitue en quelque sorte un résumé de la vie publique de Taine.

Ces obsèques marquent pour les différentes publications l'occasion de revenir sur l'œuvre et la stature de Taine en 1893. Bénéficie-t-il, l'année de sa mort, du même prestige dont il jouissait avant la guerre de 1870 et avant de se lancer dans l'écriture des *O.F.C.* ? Du libéral admiré et respecté par toute une génération d'intellectuels sous l'Empire à l'historien conservateur, pourfendeur de la Révolution Française et de l'Empire, son image n'est-elle pas ternie, contestée ? Le critique littéraire admiré, le professeur à l'Ecole des Beaux-arts adulé, le touche-à-tout en sciences biologiques, physiologiques, psychologiques, ne s'est-il pas fourvoyé en se transformant en historien iconoclaste ? Ses admirateurs d'hier s'étaient déjà transformés en lecteurs critiques, les pourfendeurs de sa philosophie étaient devenus des inconditionnels béats, les monarchistes s'étaient éloignés du critique virulent de l'ancien régime. Au contraire, les catholiques qui voyaient en lui l'anticlérical viscéral s'étaient félicités de sa condamnation de la Révolution et sa reconnaissance du rôle primordial joué par l'Eglise, les bonapartistes étaient outrés du portrait brossé de leur idole, seuls les républicains déjà distants ne pouvaient que s'éloigner d'avantage. Mais, en 1893, l'auteur de *l'Histoire de la littérature anglaise*, de *Notes sur l'Angleterre* ou bien encore *De l'intelligence*, a vu son étoile pâlir auprès de l'intelligentsia qui l'adulait alors pour ne devenir que l'historien

⁶⁸⁴ Roche (P.), « Le décès de M. Taine », *Le Gaulois*, 6 mars 1893.

⁶⁸⁵ Saxe (G. de), « Les obsèques de Taine », *Le Gaulois*, 9 mars 1893.

⁶⁸⁶ « Les obsèques de M. Taine », *L'Eclair*, 9 mars 1893.

controversé des *Origines de la France contemporaine*. L'homme aux compétences universelles s'est mué auprès d'une certaine opinion publique en un historien sectaire. Certes, un François Coppée peut écrire dans *le Journal* du 6 mars : « C'est une merveilleuse intelligence douée d'une multitude de connaissances. »⁶⁸⁷ Ou encore son camarade de promotion de l'École normale, F. Sarcey, qui commente ses compétences universelles : « Il s'intéressait à tout, il s'occupait de tout, parfois avec passion, toujours avec une obstination réfléchie. Il visait l'agrégation de philosophie, mais il cultivait en même temps les mathématiques, la physique, les sciences naturelles, l'histoire, les langues vivantes qu'il a bien fini par savoir à fond, la musique, le dessin. Je ne sais pas, en vérité, ce qu'il ignorait. » Revenant sur l'attaque frontale livrée par Taine à l'encontre de Cousin, il ajoute : « Non, vous n'imaginez pas l'émoi que causa dans toute l'université ce coup de pied donné au travers de la philosophie officielle de Cousin par un jeune iconoclaste audacieux, impertinent et grave. »⁶⁸⁸ Venant de Coppée ou de Sarcey, on ne peut s'attendre à un autre commentaire !

Ce que les journaux et revues commentent en ce mois de mars 1893, c'est avant tout le décès de l'auteur des *Origines de la France contemporaine*. Les articles vont donc être conformes à ceux publiés du vivant de Taine, respectant les clivages politiques traditionnels et les sensibilités confessionnelles.

Certains reviennent sur le rôle décisif de la Révolution de 1848 ou de la Commune joué dans la formation des idées politiques de l'auteur et dans sa décision de devenir historien. Bien entendu, la plupart du temps, sauf une exception notable, c'est pour insister sur le côté frileux et pour ainsi dire pleutre de Taine. Ainsi, E. Ledrain écrit dans *L'Eclair* : « Tout jeune, en 1848, en sa première année de l'E.N.S., il fut pris de tremblements, me disent ses camarades de promotion, à l'approche des journées de juin. En 1870, à la première émotion de la rue, et surtout l'année suivante, lors de la Commune, l'ancienne frayeur le ressaisit. Il quitta Paris pour la Savoie. Ce fut presque une fuite. Jamais la peur bourgeoise de l'insurgé ne troubla davantage son cerveau. Ce fut sous le coup de ce sentiment qu'il écrivit ses livres contre la Révolution française. »⁶⁸⁹ Comme on le voit, l'auteur falsifie la vérité puisque Taine a ignoré superbement la Révolution de 1848, n'a jamais quitté Paris pour la Savoie dans une propriété qu'il ne possédait pas encore, et que, s'il a séjourné à Pau

⁶⁸⁷ Coppée (F.), « H. Taine », *Le Journal*, 6 mars 1893.

⁶⁸⁸ Sarcey (F.), « H. Taine », *Le Gaulois*, 6 mars 1893.

⁶⁸⁹ Ledrain (E.), « H. Taine », *L'Eclair*, 11 mars 1893.

quelques temps après son passage à Tours, il est revenu à Paris et a poursuivi ses cours aux Beaux-arts pendant la Commune, n'ayant échappé à la semaine sanglante que parce qu'il était invité en Angleterre pour y donner des conférences. Paradoxe, c'est un journal nationaliste qui publie ces lignes, alors que le mouvement qu'il représente saura, plus tard, exploiter Taine à son profit !

Reinach, dans la *République française*, surenchérit à propos de l'influence de la Révolution de 1848 sur la sensibilité de l'historien : « Cette peur de la démocratie lui était venue dans les journées de juin 1848. L'impression de ces événements terribles ne s'est pas effacée de sa mémoire. Dans la manière dont il a traité la Révolution française, dans la part excessive qu'il a faite aux événements dont la rue était le théâtre, on retrouve le cauchemar qui avait pesé sur sa jeunesse, de l'angoisse de l'émeute triomphante et de l'ordre social expirant. »⁶⁹⁰ La correspondance échangée entre Taine et Prévost-Paradol démontre le contraire, elle est toute entière consacrée à la philosophie et ignore superbement la Révolution.

Le Temps, de tendance centre gauche, sous la plume d'A. Sabatier, évoque également le traumatisme dont aurait souffert Taine lors de la Commune : « Son esprit en conçut une secousse terrible dont il ne parut jamais entièrement remis. C'est alors qu'il conçut et qu'il exécuta son grand livre sur les *O.F.C.* et bien qu'on puisse encore retrouver l'application de sa méthode naturelle, il nous semble difficile de nier que les événements qu'on venait de traverser n'avaient pas déterminé en quelque mesure sa manière de comprendre et de juger ceux de la Révolution. »⁶⁹¹ Ces trois exemples montrent bien que les arguments de ces journalistes employés à l'encontre de Taine ne font pas avancer la pertinence de la critique des *Origines*, et qu'ils prouvent, à l'évidence, que leurs auteurs n'ont pas lu les ouvrages antérieurs de Taine où il a l'occasion, à de multiples reprises, de donner son avis sur la Révolution française. Sa lecture de la Révolution n'est pas différente en 1881, au moment de la parution de *L'anarchie* qu'elle ne l'était en 1868. La seule exception notable est dans son *Etude sur Carlyle* où il pense que celui-ci n'a pas bien jugé la Révolution française parce qu'il manquait de psychologie, et qu'il ne comprenait pas la façon de penser des Français.

⁶⁹⁰ Reinach (S.), « M. Taine », *La République française*, 6 mars 1893.

⁶⁹¹ Sabatier (A.), « H. Taine », *Le Temps*, 7 mars 1893.

Th. Froment ne partage évidemment pas leurs avis. Toujours dans son article du *Correspondant* de mars, il écrit : « La secousse de 1870 n'avait pas fait de rupture dans son passé, de divorce dans ses idées. Il n'avait abjuré aucune de ses opinions philosophiques sur le monde, sur l'âme et sur Dieu. Royaliste ou républicain, l'homme était toujours à ses yeux « l'animal humain, le carnassier primitif, armé de canines comme le chien et le renard », et que la civilisation a pu adoucir sans le transformer. »⁶⁹² Comme on peut le constater, les éditorialistes de 1893 utilisent les mêmes arguments que ceux de 1878, au moment de la parution du premier tome de *La Révolution*.

Les articles de mars 1893 peuvent être classés en plusieurs catégories, de l'apologie béate au dénigrement systématique. La plupart, heureusement, sont correctement argumentés, qu'ils soient critiques des *O.F.C.* ou qu'ils les défendent. Le témoignage amical d'E.M. de Vogüé peut être classé à part, tant il est guidé par l'estime réciproque que les deux hommes se portaient. Evoquant sa rencontre avec Taine chez G. Paris le 18 mars 1883, de Vogüé écrit : « Devant ce professeur timide et de mine chétive, je subissais pour la première fois cette force du respect qui contraint le visiteur à courber la tête, tandis qu'il salue plus bas qu'il ne voulait, ce trouble indéfinissable et délicieux qui nous diminue devant un autre homme et qui nous grandit du même coup par le seul fait qu'il nous parle. » Il termine son article par cette sentence : « Taine, c'est la pensée de Spinoza projetée à travers l'imagination de Shakespeare...Taine était notre conscience vivante ! »⁶⁹³

Le texte de Lissagaray paru dans *la grande bataille (la France aux républicains)*, est l'antithèse de celui de Vogüé. L'auteur de *l'Histoire de la Commune* parue en 1876 ne peut que déverser son venin contre un homme dont l'œuvre et les opinions politiques sont à l'opposé des siennes. Le début de l'article veut se placer au second degré : « M. Taine vient de remettre son âme au Dieu de M. Cousin. Ce Cousin-là ne dit pas grand-chose à la génération nouvelle. C'était l'arrière grand-aïeul de Jules Simon. Ce Jules Simon n'en dit pas d'avantage, étant embaumé depuis d'innombrables années dans le gâtisme qui attendait les philosophes socialistes de Louis-Philippe et de Napoléon III. Un mot les définira : Des eunuques malfaisants. » Après avoir rendu hommage à Michelet, il traite Taine de « Cavaignac de la Révolution. » La suite de l'article se veut aigre et blessante : « On le vit essayer dans

⁶⁹² Froment (Th.), op. cit., *Le Correspondant*, 25 mars 1893.

⁶⁹³ De Vogüé (E.M.), « H. Taine », *Journal des Débats*, 6 mars 1893.

d'indigestes volumes de prouver au peuple français qu'il titube depuis 100 ans, que la prise de la Bastille ce n'est pas lui, que l'abolition des privilèges ce n'est pas lui, que l'évolution économique n'est pas de son fait, bref, que tout se serait accompli sans lui et qu'on serait avancé de beaucoup s'il avait laissé la main à ses maîtres. Pendant ces années, il leva la jambe contre le monument de la Révolution, s'interrompant pour regarder en l'air s'il n'allait pas s'écrouler, très étonné que ses déjections ne laissent même pas de traces sur les assises. » Il termine sur une note plus nuancée, comme s'il voulait atténuer la virulence de ses propos précédents et reconnaître implicitement l'importance des *Origines* dans la bataille des idées. A noter qu'il emploie, pour qualifier Taine, le terme *philosophe* et non celui d'*historien*, dans le but évident de le placer sur un terrain plus abstrait : « Il était philosophe, abstracteur de quintessence. Que le Dieu des philosophes l'accepte ; mais les sottises de ce philosophe nous content quelque chose : elles ont alimenté bien des préjugés contre nous ; elles ont chargé bien des fusils contre les prolétaires. Si ce philosophe fut inconscient de sa sottise, nous en avons souffert. »⁶⁹⁴

Dans un même ordre d'idée, mais venant d'un bonapartiste à la place d'un républicain socialiste et libertaire, l'article du *Figaro* montre que la rancœur des bonapartistes ne s'atténue pas. L'article n'est pas signé et reprend simplement les passages de *Napoléon et ses détracteurs*, pamphlet que le Prince avait écrit en 1887 à la suite de la publication des premiers chapitres du *Régime moderne*. Le journaliste de service souligne que « le Prince Napoléon reproche à Taine d'avoir passé sous silence toute l'histoire militaire de Napoléon, sa lutte épique contre l'Europe entière, ses victoires dont les noms sont écrits par centaines sur nos chapiteaux, de n'avoir jamais lu le *Mémorial de Sainte- Hélène* et de n'avoir jamais écouté que les pires calomnies, les plus honteuses accusations. Quand à la conclusion du Prince, elle était encore plus cruelle, puisqu'il le qualifiait de « déboulonneur académique. »⁶⁹⁵

Tous les articles de journaux critiquant autant le fond que la forme des *Origines* ne partagent pas, pour autant, la même animosité que les deux précédents et se veulent, sinon objectifs, au moins argumentés. Ce n'est pas le cas de l'*Echo de Paris* qui, sous la plume d'un certain E.C. fait de Taine un vieux réactionnaire : « Il rappelait à ses amis que sa

⁶⁹⁴ Lissagaray (P.-O.), « M. Taine », *La Grande bataille*, 7 mars 1893.

⁶⁹⁵ « Napoléon et M. Taine », *Le Figaro*, 6 mars 1893.

gloire était attachée à ce grand ouvrage, monument historique, selon lui, qui n'est malheureusement qu'un pamphlet contre la démocratie... A mesure qu'il vieillissait, il s'avancait d'avantage dans la retraite. Il ne se dépensait plus qu'en écrit dont l'amertume témoignait d'une misanthropie causée par ses souffrances physiques, peut-être par des chagrins plus secrets... »⁶⁹⁶

Ce même *Echo de Paris*, par l'intermédiaire de F. Lepelletier, insiste sur l'image « aristocratique » de Taine dans le monde des Lettres, pour mieux le couper d'une population qui ne l'a pas lu. Il met en avant son titre d'académicien, son nom toujours précédé de « M. » comme, avant lui, on faisait précéder les noms de Guizot, Renan, Royer-Collard, « isolés dans un labeur patient, dédaigneux des troupes vulgaires et coupés dans une posture assez hautaine de mondains très lettrés, pensant à l'écart, tenant la salle à distance et ne se préoccupant des passions et des sentiments de la masse contemporaine que pour les contester, les nier ou en demander l'inanité. » Certes, Taine n'a jamais donné dans le populisme... L'auteur poursuit : « Le grand public ne sait guère de lui que son nom, les demi-lettrés citent de confiance quelques titres accrochés au hasard des citations, » avant de lui rendre grâce en ajoutant : « Il a eu cependant sur la jeunesse de notre génération une influence considérable et discrète. » Mélange d'admiration et même de fascination pour l'intellectuel dont on lit entre les lignes que l'auteur de l'article ne peut échapper, malgré la volonté affichée de contester les conclusions des *O.F.C.* « Cet esprit supérieur n'avait pas l'esprit français. Malgré tout, il demeurait doctoral et sévère. Il commandait l'attention, il imposait la force en sa robuste intelligence. Il était impuissant à plaire. Sa vigueur cérébrale inquiétait, sa pénétration intimidait et l'on sortait glacé de son commerce intellectuel. Cette propension à regarder un auteur, un livre, un paysage, une époque à travers son propre tempérament, cette superposition de son âme à lui à l'âme des autres qu'il étudie, et cette faculté de mêler aux choses qu'il observe sa personnalité font de M. Taine le critique le plus faux, l'historien le plus suspect et le guide le moins sûr qui se puisse trouver. »⁶⁹⁷

Ces lignes montrent à l'évidence que la mort de Taine libère les esprits, que les jugements sur l'homme et sur son œuvre sont débarrassés d'une certaine convenance telle qu'elle se manifestait malgré les divergences de fond que les *Origines* suscitaient. A partir de cette date la fortune de Taine va connaître des voies différentes que seules les passions

⁶⁹⁶ E.C., op. cit., *L'Echo de Paris*, 7 mars 1893.

⁶⁹⁷ Lepelletier (F.), « M. Taine », *L'Echo de Paris*, 7 mars 1893.

vont emprunter. Il est évident que les articles des journaux obéissent avant tout à leur ligne politique, mais, même dans telle ou telle publication républicaine, certains rédacteurs ne cachent pas leur admiration pour l'historien. Des contradictions flagrantes ne sont pas rares, au fil des lignes de critiques catégoriques, des jugements flatteurs pouvant accompagner des attaques sévères. C'est le cas de E. Ledrain, dans *L'Eclair*, qui après avoir traité Taine de lâche pendant la Commune et soutenu que ses livres contre la Révolution française étaient écrits en réaction à ces événements, souffle alternativement le froid et le chaud. « Sans doute, travailleur acharné, il a compulsé des documents, entassé des faits, surtout des faits favorables à sa thèse. C'était avant tout un esprit plein d'a priori. Il avait dans sa tête des conclusions bien gravées avant d'avoir commencé le long travail de recherches. De quoi lui servit le maniement des faits ? Ce qu'il faut considérer, dans une grande époque, avant de la juger, c'est moins les petits événements dont il est souvent difficile de se rendre compte, que son aspect général, la lueur qu'elle laisse à l'horizon avant de disparaître, les résultats qu'elle a fait germer. M. Taine a sciemment fermé les yeux à tout cela. Le drame est qu'il n'a écouté que sa passion antirévolutionnaire, sa terreur de la démocratie et des tumultes de la rue. » Partialité des sources utilisées, méthode employée, a priori de l'historien, le tableau est radical, pourtant Ledrain ne peut s'empêcher de le tempérer : « Malgré tout, quel puissant écrivain ! Un peu laborieux peut-être, un peu puritain, moins gracieux que M. Renan, moins savant aussi ! Mais il eu plus de logique apparente et d'entêtement intellectuel. De son érudition de philosophe et d'historien, que fait-il penser ? Il sut beaucoup de choses, où plutôt il en apprit beaucoup ; mais sans rien inventer lui-même. Jamais il ne voulut enfermer son esprit dans une spécialité, de sorte que l'on pourrait lui appliquer son propre jugement sur F.T. Graindorge : *Il avait commis la faute de se faire amateur, j'entends se détacher de tout, pour se promener partout.* »⁶⁹⁸

Bien entendu, la critique du *Temps* se veut exemplaire : « La méthode de Taine représentait le triomphe de l'histoire sur la littérature proprement dite, le chef d'œuvre devenait document. L'histoire elle-même se réduisait à un problème de psychologie et la psychologie, à son tour, devenait une province et comme une suite, seulement un peu plus complexe, mais de même nature, de la physiologie et de la mécanique...On peut dire que les crimes collectifs ou individuels, au moins à partir du second volume, lui ont caché les grandes causes générales dont la Révolution était le résultat nécessaire et qu'ainsi, dans la

⁶⁹⁸ Ledrain (E.), op. cit., *L'Eclair*, 11 mars 1893.

traduction d'un si grand sujet, en compulsant les dossiers, en accumulant les faits de détail et les menus témoignages, ce grand philosophe a manqué de philosophie. Il y a dans l'homme quelque chose qui vaut mieux que son œuvre. »⁶⁹⁹

Dans le même journal du même jour, F. Sarcey revient sur la réception des *O.F.C.* du vivant de Taine : « Le premier volume *l'Ancien régime* a paru en 1875, avec un succès incontesté. *La Révolution* a été moins unanimement louée : on a attaqué la méthode que Taine a suivie et on lui en a voulu du trop large et du trop confiant crédit qu'il accorde aux témoignages des adversaires avérés de la Révolution. Vivement critiqué, nié même du côté des défenseurs de la Convention, Taine l'a été plus encore du côté bonapartiste. Il a démonté et disséqué, pour ainsi dire, la personnalité de Napoléon Bonaparte. On a crié, là aussi, haro sur le système ? Mais on a crié plus encore au sacrilège. »⁷⁰⁰

Y. Guyot, du *Siècle*, fait un constat analogue à celui de son confrère de *l'Eclair*, ce qui tendrait à démontrer que les clivages politiques de ces deux journaux n'empêchent pas un certain rapprochement dans la critique. Commentant les fameux « petits faits » chers à Taine : « Dans les *O.F.C.*, il attribue la même valeur à des faits dont l'authenticité n'est pas égale et dont les uns ont une action générale, les autres ne sont que des épisodes isolés, sans retentissement. Il a construit ses livres avec des faits divers, comme s'il les avait découpés avec des ciseaux et collés les uns contre les autres. Il entasse, il enchâsse un crime banal, un mot de valet de chambre, un racontar d'antichambre, sans s'occuper de leur importance relative. Il met tout au même plan. De là un désordre qui ne laisse que confusion, malgré les efforts de généralisation de l'historien. Dans son premier volume, il essaye de dégager les causes de la Révolution française ; il intitule le second *l'Anarchie spontanée* sans s'apercevoir que ce titre supprimait logiquement tout ce qui précédait. » La critique est pertinente et est reprise par de nombreux commentateurs. Taine avait lui-même répondu à cette remarque formulée très tôt par ses proches (G. Paris, par exemple), en justifiant ce choix de multiplier les faits par son souci de convaincre au risque de se répéter. Guyot poursuit : « Les splendeurs de son style ne sont que des oripeaux romantiques flottant sur des mannequins mécaniques...Il a beau essayer de donner de la chaleur à ses expressions : elles restent froides sous leurs boursouflures...Pour donner à son système une pompe factice,

⁶⁹⁹ Sabatier (A.), op. cit., *Le Temps*, 7 mars 1893.

⁷⁰⁰ Sarcey (F.), « H. Taine », *Le Temps*, 7 mars 1893.

il enchaîne des métaphores souvent incompréhensibles. » Manifestement, si Guyot ne comprend pas les métaphores avancées par Taine pour appuyer ses affirmations, c'est qu'il y met de la mauvaise volonté ou qu'il n'a pas lu la totalité des *Origines*. Le pire est à venir quand il conclut : « Taine n'est pas un grand écrivain de la race des Pascal, des Bossuet, des Bourget, des Voltaire, pour qui la phrase est la pensée même. »⁷⁰¹ Manifestement, l'auteur a des opinions tout à fait personnelles qui réduisent singulièrement la valeur de l'article ! Il faut oser mettre sur un pied d'égalité Bourget et Voltaire ou Bossuet...

Un bonapartiste idolâtre, H. Buffenoir, reproche à Taine dans la *Revue de la France moderne*, son portrait de Napoléon Bonaparte et le bilan qu'il dresse du premier Empire. Il récuse à Taine la qualité d'historien : « Pauvre M. Taine, il s'imaginait qu'on écrit l'histoire comme on fait de la critique littéraire et que la méthode analytique qui convient pour apprécier l'œuvre d'un poète ou d'un romancier, peut également servir à juger celle d'un réformateur politique, d'un général d'armée et d'un conquérant. Ce fut là son erreur, sa faiblesse encore, pour ne pas dire sa mauvaise foi. » Il lui reproche ensuite de n'avoir utilisé que des documents à charge, des rapprochements malveillants, des conclusions déloyales, bref, de n'avoir écrit qu'un pamphlet au lieu d'un livre d'histoire. Il lui reproche surtout d'avoir touché à la légende napoléonienne, d'avoir osé remettre en cause l'image du grand homme ! Ce M. Buffenoir semble, lui, apprécier les métaphores quand il conclut son article par ces mots : « L'effort de M. Taine pour le démolir nous semble pareil à ces cailloux que les pâtres d'Égypte lancent quelques fois contre les grandes pyramides et qui retombent dans la poussière, sans avoir même marqué leur empreinte sur les parois du monument qui défend les siècles avec sérénité. »⁷⁰²

Si ce dénigrement des *O.F.C.* et de son auteur semble guidé uniquement par la haine, il n'en est pas de même d'autres critiques, plus nuancées et plus argumentées. C'est le cas de celle de Bernard Lazare dans son papier de *L'Évènement*. C'est un mélange d'admiration pour un maître du passé et de mépris pour son œuvre. « Cet esprit si puissant fut un des esprits les plus faux qui jamais existèrent. Il ne fut qu'un métaphysicien et nous ne le considérons plus que comme un ancêtre, non comme un directeur de conscience. »

⁷⁰¹ Guyot (Y.), « M. Taine », *Le Siècle*, 7 mars 1893.

⁷⁰² Buffenoir (H.), « Napoléon 1^{er} et M. Taine », *Revue de la France moderne*, novembre 1893.

Revenant sur la fortune de Taine, il ajoute : « Si Taine n'est plus notre maître direct, nous lui devons cependant beaucoup. Il fut en psychologie un révolutionnaire s'il ne le fut pas en politique. Il fut toujours combattu par les esprits les plus divers. Il connut les attaques les plus violentes et les retours d'opinion les plus intéressés. Il eut contre lui les idéalistes et les biens pensants, il finit par avoir ces derniers à ses côtés le jour où il publia les deux premiers volumes de *la Révolution*. Joseph Reinach, dans une heure d'éloquence, l'accusa d'être le soutien des émigrés de Coblenze, il alla jusqu'à le traiter d'émissaire de Pitt et de Cobourg. » Lazare se demande d'où vient cette haine de la Révolution et comment a-t-il pu méconnaître son œuvre dont il reconnaît qu'elle n'est pas parfaite. Cela n'enlève en rien l'admiration qu'il voue au penseur : « Cette intégrité, ce mépris de tout ce qui n'était pas la science, le grandit à nos yeux. Si nous n'acceptons plus toutes les assertions du philosophe et de l'historien, nous n'en admirons pas moins l'homme qui fut l'un des plus hauts qu'il soit et, d'ailleurs, si nous avons eu à lutter contre son influence et à repousser son pessimisme, son réalisme étroit, il nous aura appris à regarder son œuvre sans passion et à concilier notre admiration avec nos détractations.⁷⁰³ »

Dans un esprit proche de celui de son confrère de *l'Evènement*, Salomon Reinach écrit dans *la République française*, un article nécrologique plein de mesure dans lequel, tout en contestant son œuvre, il rend hommage à l'homme et à son intégrité. « Avec Taine disparaît un des hommes qui ont marqué le plus profondément leur empreinte sur les méthodes de la recherche scientifique au XIXe siècle. C'est beaucoup, mais pour rester dans le vrai, il faut en dire d'avantage : Taine n'avait ni le tempérament d'un homme politique ni celui d'un réformateur social, son action ne s'est exercée, par ses écrits, que sur une élite intellectuelle. Elle s'est produite de telle sorte que pas un n'y a échappé, pas même ceux qui n'ont jamais partagé ses doctrines et la peur que la démocratie grandissante lui inspirait. » Venant d'un journal comme *la République française*, la reconnaissance de l'aura de Taine sur toute une génération d'intellectuels est remarquable et confirme la mesure des journaux républicains dans la réception des *O.F.C.* avant le décès de celui-ci. Citant Fustel qui lui affirmait que le XIXe « ne comptait que deux très grands, Guizot et Taine », il déclare : « Il faut reconnaître que Taine était, dans toute la force du terme, un grand historien. » Il argumente son jugement en vantant ses qualités de méthode et d'écriture comme pour en minimiser le

⁷⁰³ Lazare (B.), « M. Taine », *L'Evènement*, 7 mars 1893.

message : « C'est qu'il avait au suprême degré la curiosité du détail précis sans lequel aucun système ne naît viable. Son œuvre historique est de toute première main. Qu'il ait parfois sollicité des témoignages, qu'il les ait groupés suivant une idée préconçue, qu'il ait aussi donné trop d'importance à des dépositions suspectes, cela est possible, mais ne doit pas être affirmé sans un examen, car il aimait la vérité et savait lui faire des sacrifices. » Rappelant l'épisode de sa brouille avec la Princesse Mathilde, il souligne son intégrité : « Taine regretta, mais il ne désavoua, n'atténua rien. » C'est un véritable hommage du journal républicain, écrit sans calcul politicien, sans polémique partisane, bien différent de ceux qui seront publiés plus tard quand la mémoire de Taine sera sujette à récupération. « S'il n'a pas toujours vu juste, ce n'est pas qu'il ait mal regardé, mais pour avoir senti quelques fois trop vivement. »⁷⁰⁴

La critique de Maxime Petit dans la *Revue encyclopédique* d'avril 1893 se place sur un registre qui se veut avant tout historique. Après avoir rappelé que les *O.F.C.* ont eu « le rare privilège -ou la mauvaise fortune- de fournir successivement des armes aux partisans et aux adversaires du régime moderne », Petit rappelle les idées maîtresses des *Origines* : « l'esprit classique produisant des abstractions ; les insurrections populaires, puis les lois de la Constituante inspirées par cet esprit classique, ont fini par détruire tout gouvernement en France ; grâce à l'anarchie, une minorité violente a pu imposer à la France entière un système criminel et préparer ainsi le despotisme. » Pour lui, les idées maîtresses de Taine le conduisent « à des simplifications outrées et s'exposer à juger faux. » Alors qu'il juge personnellement qu'il n'y a pas que du mauvais dans la Révolution et qu'on ne comprend rien aux événements intérieurs si on fait l'impasse sur les événements extérieurs, que Taine oublie dans les *O.F.C.* sa théorie du milieu et du moment et que les documents choisis le sont avec une partialité excessive.

L'auteur donne son interprétation de la violence inévitable et nécessaire dans une révolution. « Une révolution est une rupture brusque entre les institutions et les mœurs qui éclate quand les premières ne se sont pas modifiées en même temps que les secondes et l'ordre ne se rétablit que lorsqu'il y a harmonie entre les deux. La période intermédiaire est nécessairement une période où disparaît le principe d'autorité. » C'est, bien sûr, une conception totalement opposée aux idées soutenues par Taine. Il ne semble pas, par contre, qu'il ait bien saisi le déterminisme de Taine quand il lui reproche de ne pas avoir insisté

⁷⁰⁴ Reinach (S.), « H. Taine », *La République française*, 6 mars 1893.

sur le fait que « Louis XVIII se soit assis sur le trône de Napoléon et non sur celui de Louis XVI. »⁷⁰⁵Taine n'a jamais dit autre chose dans sa démonstration de l'héritage révolutionnaire.

Dans ce même numéro de la *Revue encyclopédique*, à la suite de cette opposition manifestée à l'encontre de l'historien, d'autres témoignages prennent, au contraire, le parti de Taine. Ainsi, Paul Bourget réitère ses affirmations déjà formulées ailleurs : « M. Taine n'est pas un historien, bien qu'il ait signé d'admirables fragments d'histoire. Pour M. Taine, un fragment d'histoire est comme le moellon d'un édifice duquel se dressera une vérité générale encore exhaussée jusqu'à la pleine lumière de l'évidence. M. Taine n'a jamais été, et ne sera jamais qu'un philosophe. Rarement l'unité d'une œuvre fut plus forte et la spécialité d'une nature plus accusée. »⁷⁰⁶

Brunetière livre également ses impressions à propos des *Origines* et oublie ses divergences pour ne conserver que son admiration intacte pour sa virtuosité littéraire : « Pour traduire ses idées, à peine est-il besoin d'ajouter ou qu'il s'est fait un style d'une précision, d'une densité d'un éclat extraordinaire, dont je dis les défauts s'ils étaient notre sujet, mais dont j'aime mieux louer aujourd'hui sans restriction la probité jusque dans le paradoxe et la vérité jusque dans la rhétorique. »⁷⁰⁷

Echo de Paris, l'Eclair, le Figaro, le Temps, le Siècle, la Bataille, l'Evènement, la République française, la Revue de la France moderne, la Revue encyclopédique, autant de journaux et de revues qui ont critiqué les *O.F.C.* lors du décès de Taine. Il faut remarquer que, celui de Lissagaray mis à part, le ton est nuancé, sans excès partisan, les circonstances excluant les attaques outrancières. Il en est de même pour les journaux qui, au contraire, plébiscitent l'œuvre et modèrent les louanges par quelques réserves, comme si un consensus tacite freinait les emballements.

Certains louent les *O.F.C.* en regrettant que Taine ne soit pas allé au terme de son étude et ait privé le lecteur d'une conclusion en forme de testament. C'est le cas d'E. Vacherot : « Nul historien n'a montré comme Taine, comment la Révolution a été faite, dans ses premiers jours, par des philosophes dont d'affreux démagogues ont traduit les belles abstractions par le régime de la terreur, comment elle devait aboutir à ce despotisme de

⁷⁰⁵ Petit (M.), « Taine historien », *Revue encyclopédique*, 1^{er} avril 1893.

⁷⁰⁶ Bourget (P.), « H. Taine », *Revue encyclopédique*, op. cit.

⁷⁰⁷ Brunetière (F.), « H. Taine », *Revue encyclopédique*, op. cit.

l'Empire, dont les générations actuelles portent encore le poids sous la IIIe République. N'y avait-il pas, dans ces abstractions, des principes qui survivront à la restauration des traditions que la nouvelle France pourra emprunter à l'ancienne ? C'est sur quoi Taine se serait sans doute expliqué dans la conclusion qui devait clore son grand ouvrage. » Pour Vacherot, la vertu première de Taine est la quête de la Vérité : « Taine était né savant et penseur. Sa nature calme et douce ignorait les élans et les troubles de la passion. Il n'en avait guère d'autres que celle de la vérité...Taine cachait un esprit indomptable, absolument rebelle à tout ce qui n'était pas la vérité pure et nue, sans artifices, et même sans précautions de langage. »⁷⁰⁸

Gaston Deschamps dans le *Journal des Débats*, sans doute à la sensibilité politique la plus proche de celle de Taine, met également en avant la recherche de la vérité chez l'historien. Après avoir rappelé que l'historien avait mécontenté tout le monde, il précise : « Un jour vint où tous les partis virent M. Taine comme un hérétique. Il fut étonné et un peu attristé d'avoir été si mal compris. Il avait cherché la vérité avec la plus entière bonne foi ; on lui reprochait d'avoir parlé sans concessions ni complaisances. On affectait de traiter comme un polémiste ce penseur qui s'était voué à la science, tout entier, sans réserve. » Il regrette, comme Vacherot, que les *O.F.C.* restent inachevées : « Il avait projeté de résumer en quelques pages un manuel de morale pratique qui eût été l'achèvement de sa doctrine et sa réponse à quelques critiques dont il avait la bonté de s'affliger. »⁷⁰⁹

Evidemment, les journaux d'obédience catholique font l'apologie des *Origines* tout en nuançant leurs propos. Si Taine, dans son œuvre historique a reconnu à l'église catholique un rôle essentiel dans le passé de la France, il ne croit pas en son avenir et souligne son incompatibilité avec la science. Certes, s'il a remis en cause le culte révolutionnaire, il ne fait pas encore parti du sérail, et donc les louanges se doivent d'être mesurées. Ainsi, Louis de Meurville, dans la *Gazette de France*, vieille revue monarchique, voit dans Taine un grand précurseur, bien que, tout en louant la méthode documentaire appliquée à l'histoire, il s'empresse d'ajouter que c'est Joseph de Maistre qui l'a employé le premier ! Taine n'aurait fait qu'amplifier de Maistre et Spencer. Il considère que les *O.F.C.* pèchent par une documentation insuffisante due à un travail purement personnel de leur auteur. Malgré

⁷⁰⁸ Vacherot (E.), « H. Taine », *Le Figaro*, 15 mars 1893.

⁷⁰⁹ Deschamps (G.), « Après Renan, Taine... », *Journal des Débats*, 6 mars 1893.

tout il voit en Taine un catalyseur de toute une génération qui suivra son exemple. Cette réflexion est particulièrement intéressante dans la mesure où elle marque, alors que Taine vient de mourir, que la récupération qui peut en être faite est déjà dans certains esprits. « Matérialiste, athée et révolutionnaire, Taine s'est appliqué, avec toute l'ardeur d'une âme loyale, à la recherche de la vérité. M. Taine est mort déiste et ennemi de la Révolution. C'est peu assurément pour ceux qui ont la foi et la tradition. C'est beaucoup si l'on considère le chemin parcouru comme pèlerin de la raison. »⁷¹⁰ Ce texte laisse bien augurer de l'évolution fondamentale des milieux catholiques conservateurs, commencée dès 1878, qui, sans assimiler Taine comme un des leurs, profitent de son décès pour le classer définitivement dans leur camp. Les monarchistes font leur révolution en l'accueillant à bras ouverts. Taine, en 1893, est définitivement récupéré. Il n'est plus là pour le contester !

La gazette de France en est tellement persuadée que la veille, elle publie un article, signé J. Lacoste, pour excuser en quelque sorte le positivisme de Taine. Il lie de façon délibéré, lui aussi Taine à de Maistre pour définir les *O.F.C.* comme une histoire psychologique. « Ancien régime, Révolution, régime moderne, sont des formes morbides de la vie française. Pourquoi ? Parce que, étant positiviste, il s'est fait de la santé nationale, à l'ordre des faits, une certaine idée qu'il ne trouve dans aucun de ces trois régimes. Les lois idéales de la santé nationale au nom desquelles Taine condamne les entreprises révolutionnaires sous tous les régimes, sont les lois même que l'on peut déduire de la théologie catholique. »⁷¹¹ Taine est définitivement muet, les critiques peuvent interpréter sa pensée comme bon leur semble, en fonction de leurs propres intérêts et faire des rapprochements hâtifs.

Certains conservateurs éprouvent un certain mal à oublier les anciens écrits de Taine et son image libérale. C'est le cas d'A. Roussel dans *l'Univers*, journal catholique ultramontain, qui est persuadé que l'historien a changé d'avis en travaillant son sujet, ce qui lui permet de faire passer *l'Ancien régime* pour un relent de ses idées antérieures. « De tous ses livres, c'est incontestablement cet ouvrage sur la Révolution qui restera son chef-d'œuvre. On sait qu'au seuil de cette étude, M. Taine l'abordait avec le dessein de dresser un monument triomphal à l'œuvre comme aux idées révolutionnaires. Dans son premier volume, on retrouvera quelque chose de cette disposition d'esprit. Mais à mesure que ses feuilles patientes l'enfonçaient plus avant dans la connaissance des actes et des hommes de la

⁷¹⁰ De Meurville (L.), « Taine, Joseph de Maistre et Spencer », *La Gazette de France*, 8 mars 1893.

⁷¹¹ Lacoste (J.), « M. Taine », *La gazette de France*, 7 mars 1893.

Révolution, à mesure aussi, son intelligence percevait le caractère odieux de la transformation violente imposée par la bêtise et le crime à la France et il en exprimait librement son avis, de sorte que, pour finir, c'est à un gibet, avec la sérénité d'un justicier qu'il a cloué les tristes héros de la Révolution. » Roussel ne saurait omettre, malgré tout, ce que Taine représentait pour les milieux catholiques : « On ne saurait oublier à quelles théories étranges et pour tout dire monstrueuses, il ne dédaignait pas consacrer son talent qui finit par s'ouvrir une nouvelle voie. Dans les dernières années de sa vie, le critique et philosophe, s'il n'eut pas le courage de renier publiquement de si coupables thèses, eut du moins le mérite de les combattre indirectement par la mise au pilori des personnages dont, à tout prendre, il aurait dû faire l'éloge. »⁷¹² Cette idée émise du rachat par l'écrit permet de faire l'apologie des *O.F.C.* sans excuser pour autant les idées subversives, ou jugées telles, du Taine libéral.

Le Taine libéral défendant les thèses conservatrices est un thème souvent repris par les écrivains catholiques ravis de voir exposer des idées anti révolutionnaires par quelqu'un qui ne peut être suspecté d'être des leurs. Ainsi, Th. Froment peut écrire : « Son mérite est d'avoir courageusement rompu avec le culte mystique dont une école de dévots entourait la grande crise de 89. La Révolution semblait un transport sublime, une maladie sacrée, qu'on abordait avec une sorte de respect superstitieux, M. Taine osa la regarder en naturaliste, en savant. Il dissipa le charme qui dérobaux yeux prévenus ses orgies, ses laideurs et ses ulcères. Historien, il osa dire la vérité aux hommes de parti ; libre-penseur, il osa rendre la justice à l'Eglise. » Evidemment, il n'apprécie pas l'idée avancée par Taine que la science est incompatible avec la religion catholique et rappelle l'article de l'abbé de Broglie dans *Le Correspondant* qui affirme le contraire. Séparant à dessein les écrits et les idées de Taine, il conclut : « Il a prouvé par ses œuvres, - contrairement à ses théories, - que notre conscience n'est pas une pure abstraction, et que la volonté droite d'un homme de cœur est supérieure aux évènements, à la fortune, à toutes les puissances qui façonnent la matière humaine et pèsent sur l'âme sans *opprimer* sa liberté. »⁷¹³ Ce texte montre toute l'ambiguïté du jugement global porté sur Taine par une presse conservatrice, les louanges des *Origines* n'annihilant pas pour autant certaines réticences pugnaces.

C'est le cas d'Y. Le Querdec, dans *le Monde*, qui regrette que Taine, à ses débuts, « a eu le tort de combattre les dogmes du christianisme, mais que, assagi, n'a pas

⁷¹² Roussel (A.), « M. Taine », *L'Univers*, 7 mars 1893.

⁷¹³ Froment (Th.), « M. Taine », *Le Correspondant*, 25 mars 1893.

voulu heurter les convictions des autres. » S'il considère les *Origines* comme un chef-d'œuvre, il n'en élude pas pour autant les défauts. « Si ses portraits ne sont pas toujours exacts, ils sont toujours d'un grand peintre. Il excelle à rendre ce qu'il a vu. Seulement, les portraits qu'il fait, les descriptions qu'il trace, les narrations qu'il déroule ne sont pas des reproductions pures et simples de leurs objets, mais des représentations intelligentes qui visent à l'explication. » Il pense que l'obsession de l'expression présente chez Taine vient de l'obsession même de sa pensée. « Ce psychologue, si fin, si subtil, si ingénieux, n'eut presque pas le sentiment des subjectivités de l'esprit. C'est ce qui fait la faiblesse scientifique de son œuvre. C'est aussi ce qui fait sa force artistique et si l'on peut dire, sa valeur morale. »⁷¹⁴ Il n'est pas certain que Taine aurait apprécié ce jugement qui veut faire plus de lui un artiste qu'un scientifique.

Frédéric Loliée, à la sensibilité conservatrice, publie un article dans *La nouvelle Revue* de Mme Adam de tendance républicaine. Il veut faire de Taine l'émule de Mortimer-Ternaux qui, pour lui, avait fait le premier la vérité sur la Révolution. Il rappelle le bruit fait autour des *O.F.C.*, la mauvaise foi des critiques contradictoires, les accusations de parti pris. « Malgré des préventions certaines et des contradictions non moins douteuses, cette grande œuvre restée inachevée, a mérité d'être au rang des publications historiques les plus sérieuses de notre temps, les plus recommandables par l'étendue, la rigueur et la minutieuse précision de l'enquête nécessaire, par les témoignages dont elle surabonde d'une sagacité toujours en éveil et d'une rare indépendance d'esprit. » Il note cependant, avec un certain regret, que les écrits de Taine soient marqués par le naturalisme, « c'est-à-dire l'aversion pour toute réalité métaphysique. » Contrairement à son confrère du *Monde*, il apprécie que Taine concilie poésie et science et loue sa langue qui, à son avis, atténue « bien des arguments arbitraires, d'indéniables parti pris ou de graves lacunes. » Il est convaincu que « l'avenir fera la juste réparation chez lui du sophisme et de la vérité. Il ne lui contestera pas de ce qui fût son plus grand honneur : la profonde indépendance d'une existence qui se voua toute entière au culte des lettres et de la philosophie, aussi cet affranchissement absolu des préjugés et des conventions par lequel il a, non seulement renouvelé le fond des idées modernes, mais réalisé par lui-même, autant qu'il était possible, l'idéal du penseur pur. »⁷¹⁵ Comme on le constate, ces critiques se rejoignent dans l'approbation de la remise en cause de

⁷¹⁴ Le Querdec (Y.), « M. Taine », *Le Monde*, 10 mars 1893.

⁷¹⁵ Loliée (F.), « M. Taine », *La nouvelle Revue*, LXXXI, 1893, p. 383-387.

l'héritage révolutionnaire tout en émettant quelques réserves sur les positions antérieures de Taine.

On retrouve ces réserves dans les journaux qui, s'ils applaudissent la condamnation de la Révolution, n'apprécient pas les pages que Taine a consacrées à Napoléon Bonaparte. Ainsi, *la Liberté*, journal républicain modéré du 7 mars, dans un article non signé et qui implique donc la rédaction entière, insiste sur l'excellence de la méthode positiviste qui aurait conduit Taine, presque malgré lui, à changer d'avis sur la Révolution. C'est une position peu défendable, car, excepté son étude sur Carlyle, comme nous l'avons dit, Taine avait une position sur la Révolution déjà bien affirmée en commençant son étude. « La mort de Taine est une perte réelle pour la France. Conduit à l'histoire par la philosophie positive, celle qui ne se laisse guider que par le témoignage des sens, M. Taine est à lui seul toute notre école historique contemporaine, car à côté, il n'y a que des professeurs qui, avec plus ou moins de talent, démontrent une thèse, ou des avocats qui, avec des arguments plus ou moins choisis, défendent une cause. » Pour *La Liberté*, si la méthode de Taine est infaillible pour analyser les événements révolutionnaires, elle est « défectueuse quand il s'agit d'analyser un individu parce que le moi est complexe et immatériel. Ainsi, l'illustre critique a échoué quand, pour expliquer l'Empire, il a voulu disséquer l'Empire. »⁷¹⁶ Evidemment le parti pris montre l'incohérence de la critique qui loue la méthode psychologique quand il s'agit de juger Danton ou Robespierre et la condamne quand il s'agit de Napoléon.

Jules Chancel, dans *le Moniteur universel*, bonapartiste, pense également que la méthode suivie par Taine est responsable de son portrait caustique de l'Empereur. Autrement dit, ce n'est pas Taine qui critique Napoléon, c'est sa méthode : « Il eut des moments de doute sur l'exactitude absolue de sa méthode des faits, surtout après son étude sur Napoléon qui avait produit un effet absolument contraire à celui qu'on attendait. Le public prit cet ouvrage plutôt comme un tour de force de libelliste se servant des faits pour surprendre la confiance du lecteur par l'accumulation des citations plutôt que comme une œuvre d'étude approfondie et sérieuse. C'est alors que le philosophe se demanda s'il n'aurait pas mieux fait d'écrire ses livres en latin. » Cela n'empêche pas l'auteur d'être admiratif des connaissances universelles de Taine qui lui donnent une autorité incomparable pour écrire les *O.F.C.* « C'est ainsi qu'en étudiant la Révolution, il a été frappé par ce qu'il y a de faux dans l'idée révolutionnaire, surtout quand il l'eut étudié à la loupe et cette contradiction entre ses

⁷¹⁶ « La mort d'H. Taine », *La Liberté*, 7 mars 1893.

idées et ces faits brutaux eut sur lui une influence qui se répercuta par la suite dans le reste de l'œuvre. De même pour la religion à laquelle il ne crut jamais, quoiqu'on en ait dit ; il fut cependant emmené forcément à en reconnaître l'importance et le côté moralisateur. » Chancel insiste sur l'emploi systématique des métaphores, utilisées pour emporter l'adhésion du lecteur, presque à son insu : « Nous sommes convaincus à la façon d'un sujet qui obéit à l'hypnotiseur et nous en voulons presque à celui qui violente ainsi nos convictions. »⁷¹⁷

Comme nous venons de le voir, beaucoup d'articles de circonstance reprennent des arguments dictés par les convictions ou les engagements politiques. Certains dépassent ce cadre étroit pour élargir le discours convenu. Un des exemples le plus frappant nous est donné par Henri Deloncle dans *Le Parti national*. « Le parti républicain ne saurait regretter en lui un allié politique immédiat, mais tous ceux qui ont le désir de doter notre démocratie d'une doctrine morale conforme à ses intérêts et à ses besoins, éprouveront avec nous que c'est en réalité un républicain de race et de tendances qui disparaît, un éducateur des libertés populaires, un serviteur de cette Révolution dont il a nié ou réprouvé certains aspects superficiels mais dont, en réalité, il poursuivait la tâche infime et instinctive. » L'auteur, disciple d'A. Comte, se félicite de la méthode scientifique suivie par Taine et veut voir dans les *Origines* autre chose qu'une matière à querelle stérile et vaine. Il souhaite que la postérité retienne autre chose que « le charme ou la beauté de ses traits littéraires et voudra d'avantage vénérer et éterniser dans sa mémoire l'aspect intérieur de cette sévère et fertile nature, de son rude enseignement moral, de son inflexible fidélité aux principes d'une critique intègre et d'une raison droite et que le philosophe matérialiste, l'un des plus complets de notre siècle et tous les siècles sera encore mieux compris et admiré en lui que l'impeccable écrivain. »⁷¹⁸

L'Économiste français, par la plume de P. Leroy-Beaulieu, met l'accent sur le fait que Taine ait puisé ses sources auprès des « économistes français » et cité *La liberté du travail* de Dunoyer. « Taine a été toute sa vie le modèle le plus accompli de l'homme de lettres et du penseur. Il n'a jamais eu d'autre but que de découvrir, par un incessant labeur, la vérité, et de la faire connaître avec toute la puissance d'expression et tout l'éclat du style qui, non moins que la profondeur de la pensée, caractérise ses remarquables écrits.

⁷¹⁷ Chancel (J.), « H. Taine », *Le Moniteur universel*, 7 mars 1893.

⁷¹⁸ Deloncle (H.), « Sur un mort », *Le Parti national*, 7 mars 1893.

L'indépendance la plus absolue de l'esprit, la modestie de la vie ont toujours été sa loi. » Leroy-Beaulieu partage avec l'historien son hostilité à l'emprise de l'Etat dans les affaires privées et sa défense des libertés individuelles. Il rend hommage à l'universalité des connaissances de Taine, compétent dans tous les domaines, et dont les recherches stimulèrent tous les jeunes intellectuels de son temps. « Son action ne s'enferma pas dans la philosophie, l'histoire, la critique : d'autres branches d'études subirent indirectement son influence. Nous aimons, nous-mêmes à le saluer comme un maître. », S'il reconnaît que les *O.F.C.* ont prêté ou prêteront à des controverses, l'œuvre a eu le mérite de renouveler le sujet. « Son influence fut sans pareille sur la génération qui est actuellement dans la maturité de la vie. »⁷¹⁹

L'article du *Gil Blas* du 7 est particulièrement bref, même s'il affirme que les *O.F.C.* est un « véritable monument littéraire, » et que la « mort de Taine est un deuil bien cruel pour les lettres françaises. »⁷²⁰

On connaît l'attachement de Taine à l'Angleterre, ses *Notes*, son *Histoire de la littérature anglaise*, son titre de Docteur Honoris Causa d'Oxford attribué en 1871 ; réciproquement, il y est beaucoup apprécié et beaucoup lu. Dans *Blackwood's magazine*, J.E.C. Bodley estime que Taine est « objectif dans l'histoire de la Révolution et de l'Empire », admire le tableau que Taine a brossé de Napoléon et se moque du pamphlet écrit par le Prince Napoléon en représailles.⁷²¹ Dans la même veine, *The Speaker*, après avoir rappelé la place de Taine dans la littérature française, au même titre que Renan, souligne que les *O.F.C.* lui ont valu des « reproches des monarchistes, des républicains et des bonapartistes » parce que son « impartialité était absolue. »⁷²² Il est intéressant de noter que ces deux articles de journaux se trouvent dans le fonds Taine déposé à la BNF, ce qui prouve que la famille y accordait une grande importance.

Evidemment, un des hommages les plus vibrants est rendu par Emile Boutmy dans les *Annales de l'Ecole libre des Sciences politiques* en avril 1893. Il dresse un portrait émouvant de son maître et ami sans lequel son projet d'école n'aurait pu voir le jour. « La machine à penser et à raisonner qu'il avait construite est celle dont deux générations de

⁷¹⁹ Leroy-Beaulieu (P.), « H. Taine », *L'Economiste français*, 11 mars 1893.

⁷²⁰ Cellarius (A.), « La mort de Taine », *Gil Blas*, 7 mars 1893.

⁷²¹ Bodley (J.E.C.), « M. Taine », *Blackwood's magazine*, avril 1893.

⁷²² « The death of M. Taine », *The Speaker*, Saturday march 11, 1893.

suite se sont servies ; pendant quarante ans, toutes les idées dominantes ont porté la même marque d'origine, la sienne. La troisième génération commence à tenter d'autres voies... » Après avoir vanté les qualités de psychologue et de logicien, il s'insurge du fait que Taine soit traité de matérialiste alors qu'il a parlé abondamment de religion : « Un matérialiste n'aurait pas trouvé ces mots et ce ton ! » Commentant les *O.F.C.*, il livre ses impressions personnelles : « Le volume sur l'ancien régime est peut-être l'œuvre de psychologie historique la plus profonde, l'une des œuvres littéraires les plus amples et les plus grandioses que notre siècle est produite...*L'école* et *L'Eglise* sont égaux à tout ce que Taine a écrit de plus pénétrant...Des longueurs dans les volumes intermédiaires, le récit des désordres et des crimes s'y répètent avec quelque monotonie. Ses conclusions sont très tranchées en un sens, elles ne jettent pas l'ombre d'une ombre sur la probité du penseur et le scrupule du savant. »

Boutmy pense que l'analyse de l'esprit classique, la psychologie du jacobin, les effets de l'œuvre napoléonienne sont entrés dans l'Histoire et apportent une contribution définitive à la science. Comme s'il voulait tempérer son éloge, il fait remarquer que Taine néglige les circonstances, les causes matérielles, secondaires et occasionnelles et « qu'on lui reproche de raisonner, lui aussi, en classique et d'élaborer des règles pour un Etat abstrait qui n'existe pas. » Il conclut son analyse des *Origines* par ce jugement qui se veut définitif : « cette œuvre capitale aura marqué pour l'histoire contemporaine et la science politique une halte et un nouveau départ. »⁷²³

Si l'éloge de Boutmy peut être entaché de sentiments amicaux excessifs, celui d'Anatole France n'en est pas moins vibrant. Il salue le philosophe déterministe qui inspira à lui et à toute sa génération : « Un ardent enthousiasme, une sorte de religion que j'appellerais le culte dynamique de la vie. Ce qu'il nous apportait, c'était la méthode et l'observation, c'était le fait et l'idée, c'était la philosophie et l'histoire, c'était la science enfin. » Il lui sait gré de les avoir débarrassés du spiritualisme de Cousin et de leur enseigner la théorie des milieux. A ce sujet, il raconte avec émotion la déception qu'il éprouva lorsqu'il put remettre en question la pensée du maître : « L'idée que la théorie des milieux pouvait n'être pas absolument vraie fut la seconde ou la troisième déception de sa vie. » Sans donner son jugement personnel des *O.F.C.*, il souligne que Taine avait de la démocratie « une image horrible » parce qu'il était d'un pessimisme profond, jugeant « son semblable comme une

⁷²³ Boutmy (E.), « H. Taine », *Annales de l'Ecole libre de sciences politiques*, 15 avril 1893.

méchante bête. » Taine est pour lui l'intelligence même, modeste jusqu'à une certaine naïveté qui l'a empêché de comprendre pourquoi ses livres avaient soulevé de la colère et de la haine. « C'est sur le pessimisme qu'il a établi sa politique spéculative que les partis ont tant exaltée et combattue. Louanges vaines et vaines attaques. Les spéculations de la philosophie sont au dessus des partis et la gloire d'un Taine est hors d'atteinte des gens en place. »⁷²⁴ Si le genre particulier de l'article nécrologique se prête particulièrement à l'apologie, il n'en demeure pas moins que l'homme de gauche modéré qu'est A. France n'hésite pas à dire, sans arrière pensée, son admiration pour Taine. Encore une fois, nous sommes en 1893, la génération d'intellectuels qui a suivi l'enseignement de Taine ne craint pas de l'exprimer, même si les *O.F.C.* ont tempéré son enthousiasme.

L'hommage ému d'un A. France pour le maître de sa jeunesse est partagé par Emile Zola. Le 6 mars, L. Trebor publie un article dans *le Figaro* intitulé *Chez Emile Zola*.⁷²⁵ On sait la forte influence intellectuelle qu'a exercé Taine sur Zola, l'attachement puissant de ce dernier pour celui qu'il considère comme le père du naturalisme mais dont il fût peu payé de retour. Le journaliste donne la parole à Zola qui fait de sa relation avec Taine une narration honnête dans laquelle on peut déceler un certain dépit. « C'est vers l'âge de 25 ans que j'ai lu Taine, et en le lisant, le théoricien, le positiviste qui est en moi s'est développé. Je peux dire que j'ai utilisé dans mes livres sa théorie sur l'hérédité et sur les milieux et que je l'ai appliquée dans le roman. » Zola rappelle que Taine venait le voir quand il travaillait chez Hachette et qu'il l'avait fortement encouragé à écrire. « Taine était un esprit remarquable, un systématique peut-être, mais un grand lettré et un profond érudit. C'est un des plus vastes cerveaux de notre époque que nous venons de perdre... » Il raconte qu'il l'avait perdu de vue pendant quelques années et qu'il l'avait retrouvé, plus tard, chez Flaubert. « A partir de ce moment-là, nos relations devinrent plus froides. Il y avait entre nous des malentendus littéraires. Je crois qu'il n'aimait pas beaucoup ce que je faisais et cela m'a toujours chagriné, car, à la suite de mes aînés, je me suis toujours considéré, je le répète, comme ayant appliqué au roman sa théorie des milieux. J'ai toujours ignoré sa nouvelle attitude à mon égard. Dites bien que je tiens Taine pour une des plus grandes intelligences de notre époque et que c'est un écrivain que j'admire sans réserves. » Ce texte exprime une admiration et une

⁷²⁴ France (A.), « M. Taine », *Le Temps*, 12 mars 1893.

⁷²⁵ Trebor (L.), « Chez Emile Zola », *Le Figaro*, 6 mars 1893.

reconnaissance sans calcul d'un Zola qui reste fidèle à un homme qui l'a marqué profondément depuis 30 ans et qui constitue pour lui la référence fondamentale.

Zola avait consacré plusieurs articles à Taine. Le premier date de 1866, intitulé *M.H. Taine artiste* faisant partie de *Mes Haines*, dans lequel il argumente son admiration pour l'auteur de *Voyages aux Pyrénées* et *l'Histoire de la littérature anglaise*. Nous avons peu de textes commentant le premier livre cité, il est passionnant dans la mesure où la méthode suivie par Taine dans cet ouvrage est la même que celle des *Origines* : « Nous avons des divisions exactes, nettement indiquées, de petits chapitres coupés avec une précision mathématique. Et chacun de ces casiers, que l'on pourrait numéroter, contient un passage splendide, ou une observation profonde, ou encore une vieille légende de sang et de carnage. L'auteur a rangé méthodiquement tout ce que sa riche imagination lui a inspiré de plus exquis et de plus grandiose en face des vaux et des monts. » C'est le système de Taine qu'il commente à propos de *l'H.L.A.*, admirant sa théorie des milieux : « Veut-on mon opinion sur M. Taine et son système ? Je me plais à la vue de cette intelligence nouvelle et j'applaudis même à son système, puisque ce système lui permet de développer en entier toute sa richesse et prête singulièrement à faire valoir ses défauts et ses qualités. J'en arrive à ne plus voir qu'un artiste puissant. »⁷²⁶

C'est une véritable déclaration qu'il fait quelques mois plus tard, quand il écrit : « Je me reconnais comme l'humble disciple de M. Taine, s'il veut bien accepter comme disciple un garçon aussi peu discipliné que moi. Je crois qu'il a formulé la seule méthode possible en critique. Il y a introduit l'exactitude de la science, avec toute la liberté de l'artiste personnel et vivant. En un mot, il a définitivement posé des lois larges et formelles qui n'ont plus besoin d'être vulgarisées. »⁷²⁷ Taine n'est pas resté insensible à cette admiration et en particulier à cet hommage qu'est la citation mise en exergue de *Thérèse Raquin*. Dans une lettre du 20 avril 1875, Taine écrit à Zola : « Vous êtes maître en fait de folie de délire croissant ; les pullulations gigantesques et douloureuse du songe religieux sont peintes avec une force et une lucidité extraordinaires. L'imagination, le talent n'a d'égal que la richesse du vocabulaire et l'invention perpétuelle, téméraire, mais presque toujours heureuse dans l'expression. » Malgré un certain ton flatteur, Taine ne peut cacher une certaine retenue à la lecture de Zola, sans doute beaucoup trop « naturaliste » pour lui. C'est ce que pense

⁷²⁶ Zola (E.), *M. H. Taine artiste*, Mes Haines, [1866], Paris, Editions Complexe, 1990, p. VII-XXXIV.

⁷²⁷ Zola (E.), *Livres d'aujourd'hui et de demain*, [1866], Œuvres complètes, Paris, Plon, 1986, t. X, p. 563.

Pellissier, dans la *Revue Encyclopédique* déjà citée : « Zola n'a fait qu'appliquer dans les *Rougon-Macquart* la méthode de Taine. Le roman naturaliste peint le bien et le mal avec indifférence, tous deux sont également dans la nature. Les mêmes lois régissent le monde moral et le monde physique. Zola doit beaucoup à Taine, même si celui-ci ne l'appréciait guère. »⁷²⁸

C'est aussi l'avis d'Alphonse Daudet qui écrit dans cette même revue que le bruit fait autour de Zola l'effrayait et que cette filiation reconnue le rebutait. « S'il est un écrivain que Taine aimait, c'était Bourget. Bourget, c'était l'élève favori, tandis que Zola était l'élève indiscipliné. »⁷²⁹

Manifestement, Zola ne tient pas rigueur à Taine de sa froideur, puisqu'il écrit, toujours dans la même revue de 1893 : « Taine était un esprit remarquable, un systématique peut-être, mais un grand lettré et un profond érudit. C'est un des plus vastes cerveaux de notre époque. »⁷³⁰

Le Journal du 15 novembre 1893 reprend un article de Zola publié dans *le Messager de l'Europe* en janvier 1876, qui rendait compte de *l'Ancien régime* et dont nous avons rendu compte dans la réception du livre à l'époque. Il y voyait déjà le sort futur des *Origines* : « Sans doute, M. Taine, bien qu'il déclare n'avoir aucune opinion en commençant son travail, pencherait par nature vers l'aristocratie. Mais, avec lui, il faut s'attendre à une impartialité absolue, même si cette impartialité fait saigner ses tendresses secrètes. Il est l'esclave des faits, il ira où l'étude le conduira, dut-il conclure contre tout ce qu'il a pu espérer en prenant la plume. »⁷³¹

Ultime hommage au maître ingrat, Zola se présentera à la succession de Taine à l'Académie française le 31 mai 1894, en concurrence avec Albert Sorel et ne recueillera aucune voix...

Curieusement, Maurice Barrès se montre très mesuré dans son témoignage et plaide l'émotion pour expliquer sa retenue. Le moment ne se prête encore pas aux envolées lyriques récupératrices d'une pensée tombée dans le domaine public quelques

⁷²⁸ Pellissier (C.), « H. Taine », *Revue encyclopédique*, op. cit.

⁷²⁹ Daudet (A.), « H. Taine », *Revue encyclopédique*, op. cit.

⁷³⁰ Zola (E.), « H. Taine », *Revue encyclopédique*, op. cit.

⁷³¹ Zola (E.), « Taine et l'ancien régime », *Le Journal*, 15 novembre 1893.

années plus tard, le maître est encore symboliquement présent. Alors, Barrès se permet d'émettre des nuances dans son discours, modérant son admiration sans doute sincère par des arguments réducteurs. « M. Taine n'a rien inventé, ni un type comme fait un poète, ni une action dramatique, ni une métaphysique, ni même la philosophie dont il se recommande. Mais il a rendu susceptible de nous enthousiasmer de notions qui, chez les penseurs de même ordre, étaient glacées ou insupportablement délayées. Ses livres sont composées avec une rigueur inflexible, chargés d'images et d'éloquence. Et quel est leur but ? De démontrer. De démontrer quoi ? L'excellence d'une certaine méthode. » Nous sommes là dans un discours déjà entendu de la part des adversaires de Taine réduisant son œuvre à sa méthode. En fait, il cherche à expliquer le changement apparent de Taine au cours de ces années d'écriture des *O.F.C.*, par sa méthode qui « lui a affirmé qu'un peuple, une civilisation, un siècle, sont un groupe de faits commandés par une hiérarchie de nécessités. De là son horreur pour ce qu'il a appelé l'esprit jacobin, pour la prétention d'imposer un état de chose à un peuple avant qu'il y fut parvenu naturellement. » Cette fidélité à sa méthode l'éloigne de ses admirateurs d'hier. « Après avoir satisfait les esprits les plus novateurs, après avoir été celui qui s'autorisait être le contempteur de la vieille morale, de la vieille religion, de la vieille société, après avoir passé pour un révolutionnaire, M. Taine meurt en situation de réactionnaire. Les sectaires, et même beaucoup d'esprits modernes mais simplistes, y voudront voir une défection. Taine n'a pas fait l'éloge de l'ancien régime, loin de là, il fut sévère et jugea qu'il devait crouler ; mais il a protesté contre la méthode employée par les hommes de la Révolution pour la réfection de la France. C'est l'homme de l'analyse. »⁷³² Cette analyse autorise toutes les interprétations et Barrès saura l'exploiter... Barrès écrit ces lignes en 1893, il infléchira son discours mais ne le reniera pas. Toute l'œuvre de Barrès fourmille de références à Taine, mais il se garde bien d'en faire l'éloge comme pour en atténuer la dette. Contrairement à Bourget, il ne se considère pas comme un « disciple. »

Cette définition de Taine comme « l'homme de l'analyse » est partagée par P. Doumerc dans *La Nation*. « Nous lui sommes redevables d'une méthode exacte, une connaissance plus approfondie de nos ressources intellectuelles. Grâce à lui, nous avons apporté dans nos recherches une rigueur d'investigation dont nous ne soupçonnions guère, avant lui, l'impérieuse nécessité, du moins dans ce qu'on appelait, au commencement du

⁷³² Barrès (M.), « M. Taine », *Le Journal*, 6 mars 1893.

siècle, l'idéologie. En perdant Taine, la France, la science, l'humanité entière, viennent de faire une perte irrémédiable. Pour tout français, qui a travaillé et pensé avec Taine comme guide, la mort de cet illustre penseur est un deuil véritablement personnel. »⁷³³

France, Barrès, Doumerc ne sont pas les seuls à voir en Taine, le maître de toute une génération. Robert de Bonnières dit la même chose quand il insiste dans le *Figaro* sur le fait que les connaissances, la curiosité universelle de Taine ne seraient rien si elles n'étaient liées à une doctrine et une méthode : « La doctrine est la cuve où l'on verse la vendange. La méthode est la grange où on abrite les épis. M. Taine eut sa grange et il eut sa cuve ; je veux dire sa théorie des milieux où il emmagasina les faits ; sa philosophie positive où il élaborait les idées. Beaucoup y prirent, beaucoup y puisèrent. Et sur notre génération, son action fut grande...On peut dire que Taine eut ses « jeunes gens », les meilleurs parmi nous, les plus doués, Bourget pour ne nommer que les plus connus, France, plus distrait, moins sûr. Ils le suivirent, l'aimèrent ; mais si ceux-là depuis, sans cesser de l'aimer et de le vénérer comme il convient, s'en sont détachés à mesure, que dire des nouveaux venus ? C'est que tout passe, s'écroule et se défait et qu'ils en sont des méthodes et des doctrines comme du reste...Avant même d'être morts, les vieillards ont déjà tort et la vérité est que tout périt. »⁷³⁴

Ces lignes, d'un pessimisme et d'un réalisme absolus auraient pu être écrites par Taine lui-même...Tout est dit, le fils qui tue le père, l'âge assassin, la gloire éphémère. Un destin prévisible en 1893 qui le sera moins quelques années plus tard.

L'article sans doute le plus pertinent, nous vient de Gabriel Monod. Le fondateur, avec Gustave Fagniez, de *la Revue historique* a tenu un rôle important auprès de Taine, celui d'un critique intègre et rigoureux, respectueux de son ancien qui l'a aidé avec Fustel, Renan et Duruy dans la fondation de sa revue, mais sans complaisance aucune. La correspondance échangée entre les deux hommes reflète bien la nature de leurs rapports. Le cadet demande très tôt, dès ses années de Normale, des conseils à son aîné qui les lui prodigue volontiers. Lors de la parution de *l'Ancien régime*, Monod, tout en exprimant son admiration, n'hésite pas à faire des remarques, en particulier sur l'escamotage de la bourgeoisie dans le livre de Taine. Ce dernier, non seulement ne lui en tient pas rigueur, mais au contraire argumente dans sa réponse une défense circonstanciée. C'est bien sûr pour *la Révolution* que les divergences de vue se concrétisent. Nous les avons relevées dans le

⁷³³ Doumerc (P.), « H. Taine », *La Nation*, 7 mars 1893.

⁷³⁴ De Bonnières (R.), « La mort de M. Taine », *Le Figaro*, 6 mars 1893.

chapitre sur la réception des *Origines*, elles resteront d'une extrême courtoisie et d'une objectivité sans faille.

La Revue historique, en opposition totale avec la *Revue des questions historiques* de tendance ultramontaine et légitimiste, devient une référence pour les historiens, posant les bases de l'histoire méthodique. Les critiques des *O.F.C.*, toujours rédigées par Gabriel Monod, sont d'une pertinence absolue, de loin les plus abouties de toutes celles publiées du vivant de Taine. Le 15 mars 1893, G. Monod dresse un bilan global des *O.F.C.* Il en donne tout d'abord une définition dont l'intérêt est d'ignorer les aspects partisans. « Travail de généralisation, non pas abstraite et vague, mais précise et consciente, exigeant la classification de milliers de faits, accompagné d'un constant effet philosophique et de l'étude technique la plus consciencieuse de toutes les institutions juridiques, politiques, religieuses, administratives. » Revenant sur la « méthode » de Taine, tant analysée, décriée ou, au contraire, encensée, il pense qu'elle découle de sa « faculté maîtresse », sa puissance logique. Tout, pour Taine, se ramène à un problème de mécanique et donc exclut ce qui n'entre pas dans ce cadre. C'est cette logique qui lui impose sa doctrine déterministe. Nous avons évoqué cette démonstration dans notre chapitre consacré à la méthode suivie par Taine, elle nous apparaît comme la plus lumineuse de toutes celles consacrées à cette explication capitale des *Origines*.

Il n'est pas question pour Monod, quelques jours après la mort de Taine d'insister sur les lacunes des *O.F.C.*, mais, au contraire d'en faire un compte-rendu positif résumé en une phrase : « Il n'a pas tout dit, mais ce qu'il dit est vrai. » A partir de cette sentence, il argumente : «

Il est vrai que la monarchie a préparé sa chute en détruisant tout ce qui pouvait la soutenir en limitant son pouvoir.

Il est vrai que la Révolution a déchainé l'anarchie en détruisant les institutions traditionnelles pour les remplacer par des institutions rationnelles sans racine dans l'histoire et les mœurs.

Il est vrai que l'esprit jacobin était un esprit de haine qui a préparé au despotisme.

Il est vrai que la centralisation napoléonienne put produire des fruits splendides mais épuise la sève et tarit la vie.

Quoiqu'il arrive, Taine aura eu le mérite de poser le problème historique de la Révolution dans des termes nouveaux, de contribuer à transporter du domaine de la légende mythique dans celui de la réalité humaine et vivante. Il a servi la science et la vérité. »⁷³⁵

Cette article sera repris plus tard dans *Les maîtres de l'histoire* que Monod publiera en 1894, complété par un autre article paru dans *la Revue de Paris* à l'occasion du premier anniversaire de la mort de Taine, dont un tiré-à-part figure dans le fonds Taine de la Bibliothèque nationale, dédié à Mme Taine : « A Mme H. Taine, hommage affectueux et dévoué. » Monod prend un peu de recul par rapport à son texte de 1893 en insistant plus sur le scientisme de Taine et sa volonté de peser sur l'avenir de la France. « Sans doute, il procédera toujours en philosophe et en savant ; mais ce ne sera plus de la science absolument désintéressée, il ne sera plus un naturaliste, il sera un médecin au lit d'un malade, expiant les symptômes du mal, anxieux d'en diagnostiquer la nature et de mieux le guérir. Il est trop modeste pour s'imaginer qu'il possède le remède mais il croit fermement que la science le découvrira. Pour lui, il sera satisfait s'il a contribué à éclairer le patient sur les causes de sa maladie. Si Taine, comme tous les médecins consciencieux, fut disposé à s'exagérer la gravité du mal, il était par contre incapable de chercher à flatter les goûts du malade et les divers partis politiques qui ont, tour à tour, vu en lui un allié ou un adversaire et se sont mépris sur ses intentions. La recherche de la popularité lui était aussi étrangère que la crainte du scandale. » Monod résume parfaitement, en reprenant la métaphore du médecin pensée par Taine lui-même, le but recherché par l'illustre disparu et pose le problème de sa destinée et de la lecture des *O.F.C.* « Il faut toujours se rappeler quand on les lit, dans quel esprit il l'a écrit, quel caractère et quel but il lui a assigné. Cela est nécessaire pour bien comprendre, pour apprécier avec équité ce qui nous paraît au premier abord excessif, exclusif ou erroné. »⁷³⁶ Cet article intitulé *La vie d'Hippolyte Taine* figure également la même année dans le *Bulletin des anciens élèves de l'Ecole Normale*.

La postérité de Taine... Cette question préoccupe un certain nombre d'observateurs qui s'interrogent sur le futur d'une œuvre encensée par les uns, décriée par les autres, discutée par tous. C'est le cas d'A. d'Ingouville dans *La libre parole* d'E. Drumont. Il cite

⁷³⁵ Monod (G.), « M. Taine », *Revue historique*, 15 mars 1893.

⁷³⁶ Monod (G.), « La vie d'H. Taine », *Revue de Paris*, 1^{er} mars 1894.

Barrès : « La carrière de Taine présent ceci de merveilleusement intéressant que ce maître s'est peu à peu éloigné de ses disciples au point qu'il est aujourd'hui l'adversaire de ceux-là qu'il a formés. » Ingouville se pose la question suivante : « La génération qui vient suivra t'elle la méthode historique de Taine ? En tout cas les disciples futurs seront peu nombreux, moins nombreux que ne l'ont été les élèves de la première heure. »⁷³⁷ Le temps n'est pas encore à la récupération. Si Taine a eu des admirateurs, il n'a jamais eu d'élèves. Ceux qui se prétendent ses disciples se contentent pour l'instant de le statufier avant de l'exploiter.

En 1893 au moins, ce n'est pas encore le cas, et même si *la Révolution* est un apport capital pour les contre révolutionnaires, la fortune de Taine n'est pas scellée. L'exemple le plus frappant nous est donné par le second article de *la Libre parole*, paru le lendemain, sous la plume de son directeur Edouard Drumont. Il ne cache pas une certaine animosité, confirmant, si besoin était, que Taine ne représente pas, pour des gens comme lui, le messie. Il lui reproche tout d'abord de ne pas avoir eu d'idées personnelles et de s'être inspiré de Carlyle (ce qui n'est pas une révélation). Il reprend Barrès qui, dans son article nécrologique, cite la fameuse phrase si souvent reprise, « le vice et la vertu sont... » Pour affirmer que « la phrase toute entière est dans *Peau de chagrin*, et encore Balzac, qui n'était pas professeur, avait-il eu soin de placer le paradoxe dans la bouche d'un convive qui avait laissé sa raison dans un verre de champagne. » Cet argument lui permet de faire l'amalgame entre un Taine qui empreinte à Carlyle, et un Renan dont la « science était faite avec des exégètes allemands. » Si Drumont déteste Renan, « être intellectuellement très bas, sophiste et menteur de profession, » il reconnaît à Taine une droiture, une probité, une sincérité, un souci de la recherche de la vérité indiscutable. A partir de là, il se félicite que Taine ait fait « la lumière » sur la Révolution, ce qui lui permet de se livrer à des extrapolations dont il s'est fait le spécialiste. « Dans l'œuvre de Taine, la Révolution se révèle ce qu'elle fut vraiment : une immense expropriation opérée par la bourgeoisie. Pendant quatre ans, il y eut ce que Taine a appelé « l'anarchie spontanée », un chaos comparable à celui dont rêvent les anarchistes. La bourgeoisie n'était pas usée en ce temps-là comme elle est aujourd'hui : elle était encore pleine de tempérament...Le régime constitué par les féodaux avait duré des siècles. Le régime fondé par la bourgeoisie victorieuse tombe en lambeaux avant que cent ans se soient écoulés. La raison de cette différence est simple. Le monde féodal, guidé par un certain instinct de race, avait éliminé le microbe juif. Le monde bourgeois, pour arriver au pouvoir, dû accepter le juif

⁷³⁷ D'Ingouville (A.), « M. Taine », *La Libre Parole*, 6 mars 1893.

et il en est mort rapidement. Le juif a confisqué la Révolution à son profit...Taine a été dans la situation d'un peintre, qui ayant commencé le portrait d'un enfant, verrait tout à coup son modèle donner prématurément les signes de la décrépitude et finalement expirer de vieillesse sous ses yeux...Il s'était proposé de retracer les origines de la France contemporaine et c'est la fin de cette société qu'il faudrait maintenant raconter. »⁷³⁸ L'auteur de *La France juive*, sans associer directement Taine à ses thèses, construit son texte de façon à créer, tendancieusement, une passerelle entre les *O.F.C.* et un discours antisémite. C'est le premier exemple de récupération fallacieuse, faite dès le surlendemain de la mort de Taine, nous n'en sommes qu'au début.

Taine vient de mourir, les nombreux articles que nous venons de citer montrent, pour la plupart, une certaine réserve tant dans les louanges que dans les critiques. Seuls les extrémistes de gauche comme de droite n'hésitent pas à s'engager dans des jugements orientés selon leurs convictions politiques. Même les bonapartistes mettent une sourdine à leur opposition. Il est évident que ce consensus ne peut être que de courte durée. A cet égard, une anecdote révélatrice d'un certain état d'esprit mérite d'être citée. Nous savons que Taine s'essayait à la poésie à ses moments perdus, et que son thème favori portait sur les chats. Quelques jours après sa mort, *le Figaro* en publie quelques uns sans demander l'autorisation à Mme Taine. Celle-ci, fort mécontente de ce qu'elle estime être une trahison, publie dans *Les débats*, une partie du testament de Taine stipulant que ces sonnets devaient restés inédits. *Le Figaro* refusant de donner le nom de la personne qui avait fourni ces manuscrits (il s'agissait de Bourget), André Hallays commente cette intervention le jour même en cherchant à minimiser l'indiscrétion du *Figaro* : « Leur embarras est encore un hommage involontaire qu'ils rendent à l'irréprochable probité intellectuelle et morale dont Taine a voulu nous donner l'exemple même dans la mort. » Il justifie les dernières volontés de Taine par l'extraordinaire modestie de l'auteur et sa discrétion. En fait, un petit texte intitulé *Vie et opinions philosophiques d'un chat* a été publié dans l'édition de *Voyage aux Pyrénées* en 1858 et retiré dans les rééditions suivantes, Taine le jugeant sans doute trop léger. Il a même été réédité en 2008 ! Son roman inachevé *Etienne Mayran* en est un autre exemple, et il faut se souvenir que c'est Bourget encore qui prend l'initiative de le publier en 1910. Hallays poursuit : « Taine ne fut pas un homme de ce temps. Il fuyait le monde. Cette admirable tenue

⁷³⁸ Drumont (E.), « Taine et son œuvre », *La Libre Parole*, 7 mars 1893.

morale d'un écrivain ne fut jamais banale. On reconnaîtra qu'aujourd'hui elle tranche d'une façon familière avec les mœurs vraiment foraines de nos célébrités. Il a voulu assurer le respect de sa propre mémoire et il a, en même temps, pris ses mesures pour qu'à cause de lui, personne ne connut jamais le secret d'une confidence trahie, d'une intimité divulguée. »

Le jour même, *le Journal* publie un article de Barrès qui prend acte de la réaction de Mme Taine. Il justifie le testament par le fait que Taine ne voulait pas se prêter aux explications des journalistes qui, tôt ou tard, l'aurait fait passer pour un réactionnaire ou pour un athée sans principe, selon les intérêts de chacun. « Mais que sert d'expliquer, c'est la faculté de comprendre qu'il faudrait donner à un certain nombre de personnes. »⁷³⁹

C'est Albert Sorel qui assure, en quelque sorte, la postérité immédiate de Taine en lui succédant à son fauteuil de l'Académie française en 1894. Nous avons évoqué cette élection à propos de la candidature malheureuse de Zola à cette succession. Il est significatif que le fauteuil revienne à un historien, et particulièrement à Sorel, devenu dès 1870, un ami de Taine. On se souvient de leur rencontre à Tours et de la correspondance échangée alors, l'ainé livrant à son jeune ami ses projets d'écrire un livre sur les origines du désastre engendrée par la défaite. C'est Taine qui a joué le rôle décisif dans la vocation et la carrière de Sorel, comme l'évoque le fils de ce dernier dans un article publié en 1913 dans la *Revue des deux mondes*. « Taine le sauva. Sorel l'avait connu à Tours ; il lui avait été présenté par Denuelle, beau-père de l'illustre philosophe. Quotidiennement presque, le jeune diplomate fut admis à se promener des heures durant, avec l'auteur des *Philosophes français* : il sut se faire deviner, il sut se faire comprendre, et c'est ainsi que Boutmy, cherchant un professeur pour la chaire d'histoire diplomatique, choisit Sorel, sur la proposition de Taine. »⁷⁴⁰ Dans le même article, le fils cite le père livrant ses impressions après sa première leçon donnée le 15 janvier 1872 : « J'eus un vrai, un franc succès...Je cessai d'être un rouage plus ou moins doré d'une machine, je commençai à être quelqu'un. Taine, après trois leçons, me dit : « Vous avez trouvé votre vocation, vous êtes né professeur. » Bref, je reçus de grands encouragements...Je ne touchais pas le but, mais j'étais sur la voie. »

⁷³⁹ Barrès (M.), « Taine eut-il tort ? », *Le Journal*, 17 mars 1893.

⁷⁴⁰ Sorel (A.E.), « La vocation historique d'Albert Sorel », *Revue des deux mondes*, mars 1913, p. 412.

Sorel a toujours eu pour Taine une respectueuse amitié doublée d'une reconnaissance sincère. Leur correspondance, tant celle adressée par Taine et publiée dans *Vie et correspondance* que celle de Sorel, conservée dans le fonds Taine de la BNF, fut toujours empreinte d'une grande cordialité et d'un respect réciproque. Nous en avons cité quelques unes, Sorel livrant des commentaires toujours justes et souvent critiques, d'un grand respect et sachant ménager la susceptibilité de son interlocuteur. Certaines répondent à des demandes de renseignements de la part de Taine, auxquelles il répond toujours le plus complètement possible. Ainsi, le 7 novembre 1880, il lui apporte des précisions à propos de Fersen : « Cher Monsieur,

Je savais bien que je trouverais le texte. C'est un on-dit, mais il est de bonne source et bien caractéristique : *Le Comte de Fersen et la cour de France*, Paris, 1878, tome II. Journal de Fersen, 20 janvier 1792, Bruxelles : « Tous les Français ici disent qu'il y a de bonnes nouvelles de Vienne, que l'empereur s'implique fortement, qu'il dit : Les Français veulent la guerre, ils l'auront, mais ils en paieront les dépenses. »

Croyez à ma sincère affection. »⁷⁴¹

Sorel prononce son discours de réception à l'Académie française le 7 février 1895 et fait, selon l'usage, l'éloge de son prédécesseur. Ce texte se trouve dans le livre *Nouveaux essais d'histoire et de critique* qui paraît chez Plon en 1898. Le titre lui-même est également un éloge à Taine puisqu'il reprend le titre donné à ses ouvrages, inversant seulement *histoire* et *critique*. Il est intéressant de noter que le tiré-à-part se trouve dans le fonds Taine de la BNF, prouvant l'intérêt de la famille. Ce discours qui met un point final à tous les hommages, critiques, réserves, émis à l'occasion de la mort de Taine, est certainement un des plus objectifs sur les *O.F.C.* Il souligne le caractère exceptionnel de l'homme et de son œuvre, intimement liés. « M. Taine a été un des plus puissants esprits originaux de ce siècle. Aucune carrière n'a été plus directe, aucune œuvre plus homogène, aucun caractère plus constant que le sien. Cependant, cette œuvre et ce caractère semble plein de contrastes. Systématique jusqu'à la symétrie dans son architecture, il se plait, dans la décoration, aux saillies éclatantes, aux peintures passionnées...Il éblouit, il heurte, il renverse, il écrase. Il

⁷⁴¹ Sorel (A.), *Lettre à H. Taine le 7 novembre 1880*, BNF, Fonds Taine, carton 20, f. 60.

établit un déterminisme absolu dans la conception de l'univers ; il conclut à la justice et à la liberté dans le gouvernement des choses humaines. »

Sorel lie Taine à la méthode qui fait l'originalité de son œuvre et l'explique de manière lumineuse, comme personne ne l'avait fait aussi bien avant lui. « Pour expliquer les faits, Taine les lie ; pour les montrer, il les arrête. Son histoire, ainsi enchâssée et groupée, est immobile ; mais il supplée, par l'imagination du style, au mouvement du récit qu'il supprime. »

Contrairement à beaucoup de critiques qui ne comprennent pas les lacunes, les oublis, le parti pris de Taine, il les explique. Si ce dernier exclut les finances, les armées, la diplomatie, les menaces européennes, les enchainements successifs qui entraînent la France dans une politique conquérante, c'est qu'il laissait à d'autres le soin d'écrire l'histoire pour se consacrer à l'histoire des pouvoirs publics et de l'esprit public. « Comment le Français de l'ancien régime est devenu le français d'aujourd'hui. Celui-là, à ses yeux, est un malade par dispositions héréditaires, malade aussi de ses médecins qui l'ont énervé et détraqué. Taine dénonce cette thérapeutique déplorable ; il cherche l'hygiène future et selon sa méthode, il la cherche dans l'étude du malade. Il va au club des jacobins, comme il allait autrefois à la Salpêtrière. Il ne s'occupe pas de ce qui fait vivre les Français pendant cette période, il s'inquiète de ce qui aurait pu les tuer. Il n'écrit pas l'histoire de la Révolution, il fait la pathologie mentale du Français pendant la révolution. » Sorel pointe du doigt ce qui fait l'incompréhension, le contre-sens fondamental de tous ceux, et ils sont nombreux, qui voient dans les *O.F.C.* une histoire de la Révolution ou de l'Empire. Il distingue *l'Ancien régime*, « sa troisième œuvre maîtresse avec *l'Histoire de la littérature anglaise* et de *l'Intelligence*, » des trois tomes sur la Révolution qui soulevèrent autant d'admiration que de critiques. « Ces livres étaient pleins de passion, les passions s'en emparèrent. » Sorel y voit une récupération évidente de la part de ses « nouveaux admirateurs, parfois un peu trop zélés. » Il donne surtout la clef de la pensée de Taine qui le guide dans l'écriture des *Origines* et qui le fait « réfractaire à la raison d'Etat. » Cela explique qu'il reste étranger à Napoléon comme il l'est du comité de salut public. « Avec le *Régime moderne*, Taine revient à son objet direct. Il a fait la part de la fatalité héréditaire, il fait maintenant celle de la justice. Justice sociale est pour lui synonyme de liberté civile et politique et il n'y a de liberté féconde que celle qui garantit les droits de l'individu. »

Pour être exhaustif, Sorel aborde les rapports de Taine avec le christianisme, que son expérience et sa connaissance de l'histoire avaient conduit « de l'intelligence à la sympathie et au respect. Il ne disait pas : Il faut une religion au peuple ! Pas ce mépris ! Taine reconnu dans l'Évangile *le meilleur auxiliaire de l'instinct social*. Il en vint à admirer la foi, nul ne sait s'il l'eut. »⁷⁴²

Dans ce discours formel à l'Académie qui se résume souvent à un éloge conventionnel du prédécesseur, Sorel réussit à broser un tableau de Taine et de son œuvre maîtresse d'une justesse de vue exceptionnelle. Sans occulter les défauts des *O.F.C.*, il en fait un bilan équilibré, démontrant les buts recherchés et leurs limites. Il dénonce les passions que l'œuvre a suscitées à sa publication et laisse entrevoir, avec prémonition, qu'elles ne sont pas éteintes. Sorel peut être considéré, avec Monod, comme un de ceux qui ont le mieux compris et analysé les *Origines de la France contemporaine*.

La réponse du Duc de Broglie est beaucoup plus conventionnelle et conforme à sa vision personnelle des *O.F.C.* : « Aucun de ses écrits n'a jamais causé autant d'émoi ni provoqué à l'échange autant de contradictions passionnées que ce livre mémorable dont, malgré la sévérité de la forme, le succès est devenu si rapidement populaire. » Contrairement à Sorel qui ne voit qu'un Taine, de Broglie aime à en voir deux, c'est-à-dire le Taine d'avant *la Révolution* et le Taine d'après. Les deux hommes n'ont assurément pas la même vision des *Origines* ni la même compréhension de l'auteur. C'est la parfaite illustration des controverses passionnées qu'il a suscitées.

Tous les articles publiés lors du décès de Taine obéissent au genre nécrologique et doivent être lus en tenant compte de ce fait. Les deux tiers des journaux cités sont politiquement de droite. Si la moitié de ceux-ci fait l'éloge des *Origines de la France contemporaine*, l'autre moitié hésite entre enthousiasme et retenue, ce qui tend à prouver que le temps n'est pas encore à la récupération. Les *O.F.C.* représentent pour toute une classe politique de droite une aubaine qu'il convient de ménager. Le tiers restant représente un républicanisme modéré qui sait reconnaître les qualités de l'historien, la pertinence de son œuvre, tout en distillant quelques critiques de bon ton, respectueux de la forme tout en

⁷⁴² Sorel (A.), « Discours de réception à l'Académie française », *Nouveaux essais d'histoire et de critique*, Paris, Plon, 1898.

contestant le fond. C'est en quelque sorte une continuité de la réception de l'œuvre au moment de sa parution. Si les républicains contestaient *La Révolution*, leurs critiques restaient courtoises. Les années sont passées, mais même en 1893, Taine ne représente pas encore un danger pour la politique républicaine et une critique excessive serait déplacée. Il convient de placer à part les articles de Lissagaray et Drumont, aux pôles extrêmes, dont les jugements sont dictés par leur engagement.

En tout état de cause, les *Origines de la France contemporaine* sont jugées en 1893 comme elles l'ont été durant les vingt années nécessaires à leur gestation et du vivant de l'auteur. Il est remarquable de constater qu'en dehors des articles de Sorel et de Monod, dont les arguments historiques avancés sont dénués de toute arrière-pensée, tous les autres sont dictés par les opinions politiques de leurs auteurs et des journaux qui les publient. Les clivages engendrés au fil de la parution des différents volumes sont figés, les passions politiques ultérieures se chargeront de les remettre en cause.

Pour conclure ce chapitre consacré à la mort de Taine, précisons qu'il avait souhaité être inhumé dans le tombeau de famille à Menthon Saint-Bernard. Boutmy y fit graver l'épithaphe suivante :

Causas rerum altissimas
Candido et constantini animo
In philosophia, historia,
Litteris perscrulatus
Veritatem unice delixit.

Ce qui peut se traduire de la façon suivante : « Ayant scruté les causes les plus élevées des choses, dans un esprit de constante honnêteté, en philosophie, histoire et lettres, il chérit la seule vérité. » Cette épithaphe sera reprise sur le monument élevé au square des Invalides, à l'initiative de Bourget, à l'occasion du centenaire de la naissance de Taine. Il commémore ainsi *l'arbre de M. Taine* du roman de Barrès.

B. Perception des idées politiques de Taine : une image contrastée

Si les jugements portant sur l'œuvre de Taine sont guidés par les opinions politiques de ses lecteurs, c'est justement parce que cette œuvre expose celles de son auteur. Chacun d'entre eux vient y puiser la justification de ses propres convictions. Il est impossible de lire les *O.F.C.* sans être frappé par le message politique délivré par Taine qui se gardait bien, en publiant le premier tome *L'Ancien régime*, de l'exposer. Il le revendique d'ailleurs dans sa préface, précisant bien qu'il n'a pas d'opinions, datant même son indécision au lendemain de la révolution de 1848. « On me proposait d'être royaliste ou républicain, démocrate ou conservateur, socialiste ou bonapartiste : je n'étais rien de tout cela, ni même rien du tout, et parfois j'enviais tant de gens convaincus qui avaient le bonheur d'être quelque chose. Après avoir écouté les diverses doctrines, je reconnus qu'il y avait sans doute une lacune dans mon esprit. Des motifs valables pour d'autres ne l'étaient pas pour moi ; je ne pouvais comprendre qu'en politique on pût se décider d'après ses préférences. »⁷⁴³ Ces lignes ayant été écrites en 1875, et comme tous ses écrits antérieurs le prouvent, Taine a acquis en vingt-cinq ans de solides convictions politiques. Des six qualificatifs qu'il dénombre, il n'est assurément ni royaliste, ni républicain, ni socialiste, ni bonapartiste. Est-il libéral, comme son statut antérieur à 1870 le consacre, est-il conservateur comme la lecture des *Origines* le laisse penser, traditionnaliste encore, ou bien réactionnaire comme ses ennemis aiment à le qualifier ? En fait, sa pensée est paradoxale dans bien des domaines et il lui est possible d'afficher un réel libéralisme en même temps que des opinions conservatrices bien tranchées. Toutefois, il ne transige pas avec un déterminisme absolu qui dicte sa conduite : « D'avance la nature et l'histoire ont choisi pour nous ; c'est à nous de nous accommoder à elles, car il est sûr qu'elles ne s'accommoderont pas à nous. La forme sociale et politique dans laquelle un peuple peut entrer et rester n'est pas livrée à son arbitraire, mais déterminée par son caractère et son passé. »⁷⁴⁴ Déterminisme et traditionalisme constituent les premières revendications de Taine dès la préface du premier volume.

⁷⁴³ Taine (H.), « Préface », *L'Ancien régime*, op. cit., p. I.

⁷⁴⁴ Taine (H.), « Préface », *L'Ancien régime*, op. cit., p. III.

Peut-on considérer Taine comme un libéral ? Oui, si l'on s'entend sur la définition qu'il donne lui-même du libéral, c'est-à-dire quelqu'un qui n'est ni radical ni clérical. Sa position « centriste » s'exprime à de nombreuses reprises dans sa correspondance. En 1872, il écrit à G. Brandès : « En France, quoique les cléricaux ne valent rien, les radicaux sont pires, étant aussi bêtes et plus violents. »⁷⁴⁵ En 1873, il réitère cette idée à sa femme sous une autre forme : « S'il faut opter entre le radicalisme et le cléricalisme, c'est triste ; le premier est la gale et le second la peste. J'aime mieux la gale. »⁷⁴⁶ Taine est conscient que cette position ne lui vaut que des inimitiés, quand il le dit à son maître E. Havet : « Mettre du plomb dans la tête aux gens de droite, ôter quelques illusions à ceux de gauche, c'est là un effort qui peut être utile mais qui déplaît des deux cotés. »⁷⁴⁷ Il formule d'une autre façon cette position centriste en ayant la prémonition du sens de l'histoire quand il dit : « Ma pensée est que les républicains deviendront de plus en plus radicaux et les conservateurs de plus en plus cléricaux, mais que finalement l'avantage restera aux démocrates ; leurs conquêtes égalitaires subsistent, même lorsqu'elles sont absurdes, par exemple le suffrage universel de 1848 et le service militaire obligatoire de 1872... »⁷⁴⁸

Pour tous ceux qui estiment que le Taine des *Origines* n'est plus celui de ses œuvres antérieures, il suffit de lire sa correspondance pendant l'Empire pour se convaincre que ses idées sont les mêmes. Même crainte d'une dictature militaire, même crainte de la mainmise de l'Église sur le gouvernement. Ainsi, au moment d'un durcissement du régime impérial, il écrit à son traducteur John Durand : « Le ton de la polémique devient violent comme aux approches d'une explosion ; conservateurs et libéraux, catholiques et libres-penseurs semblent exaspérés. Plaise à Dieu qu'ils en restent aux paroles ! Mais chez nous, vous le savez, l'action suit de près ; on manque de patience et l'on finit par dire : Tirons nous des coups de fusil et que cela finisse. Or, à mon avis, toute violence réprimée ou victorieuse aura pour effet de retarder l'établissement du régime modéré et libéral qui est le seul passable. Une bourrasque républicaine nous mettrait aux mains d'un dictateur militaire et du clergé ; des brutalités gouvernementales ou une inquisition cléricale provoqueraient une secousse révolutionnaire. »⁷⁴⁹ On retrouve là toutes ses craintes formulées depuis toujours,

⁷⁴⁵ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T. III, p. 210.

⁷⁴⁶ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T. III, p. 232.

⁷⁴⁷ Taine (H.), « Lettre à E. Havet le 28 juin 1875 », citée par Mme Saint-René Taillandier, *Mon oncle Taine*, Paris, Plon, 1942, p. 165.

⁷⁴⁸ Taine (H.), « Lettre à E. Boutmy le 8 juillet 1877 », *Vie et correspondance*, op. cit., T. IV, p. 30.

⁷⁴⁹ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T. II, p. 350.

quelque soit le régime auquel il est soumis. C'est d'autant plus vrai qu'il supporte parfaitement la république opportuniste, comme il avait supporté auparavant l'Empire. Si une république modérée le protège d'une aventure radicale, il s'en accommode très bien ! « Sous la IIIe république, c'est toujours l'état central qui gouverne la société locale. La centralisation autoritaire offre cela de bon, c'est qu'elle nous préserve encore de l'autonomie démocratique. Le premier régime, si mauvais qu'il soit, est notre dernier abri contre la malfeasance du second. »⁷⁵⁰ Il ne voit pas une énorme différence entre une monarchie constitutionnelle et une république conservatrice, à partir du moment où il s'agit d'une ploutocratie : « Vous me demandez mon opinion sur l'état de nos affaires. J'étudie notre histoire depuis 1789 pour en avoir une. Peu importerait que le chef au pouvoir fût un président à terme plus ou moins long ou un roi constitutionnel. L'essentiel est que les classes éclairées et riches conduisent les ignorants et ceux qui vivent au jour le jour. »⁷⁵¹

Il est certain qu'une monarchie constitutionnelle aurait sa préférence. Elle représente à ses yeux la garantie d'une autorité reconnue et incontestable. « Je risquerais moins en me démettant au profit d'un roi ou d'une aristocratie, même héréditaire. »⁷⁵² Son modèle politique est anglais et même s'il pense que le tempérament français rendrait la chose impossible, il ne peut s'empêcher de s'y référer constamment. Son livre *Notes sur l'Angleterre* en fait la démonstration. Pour lui, le régime idéal serait une monarchie constitutionnelle tempérée, contrôlée et régulée par le bicamérisme, une chambre des députés équilibrée par une chambre haute élective ou héréditaire. Cette chambre haute présenterait l'avantage d'employer une aristocratie selon ses aptitudes, qui en aurait les capacités si elle s'en montrait digne. C'est une idée constante chez lui, autant dans *l'Ancien régime*, où il reproche à la noblesse d'avoir failli à sa tâche que dans *la Révolution*, où il expose dans le tome I, la faute commise par la constituante qui n'a pas suivi le projet de bicamérisme soutenu par Mounier. Le suffrage universel serait remplacé par un suffrage à deux degrés qui garantirait à la fois la stabilité et l'exclusion des masses populaires. « Le projet de Mounier proposait l'élection d'un Sénat nommé pour six ans, renouvelé par tiers tous les deux ans, composé d'hommes âgés au moins de trente-cinq ans et ayant en biens fonds dix mille livres de rente. »⁷⁵³

⁷⁵⁰ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., T.II, p. 259.

⁷⁵¹ Taine (H.), « Lettre à J. Durand le 20 novembre 1871 », *Vie et correspondance*, op. cit., T.III, p. 179.

⁷⁵² Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T.III, p. 132.

⁷⁵³ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., T.I, p. 194.

Mais Taine, même s'il est opposé au principe du suffrage universel qui « dans un pays apathique, tend toujours à mettre le pouvoir aux mains des bavards déclassés, »⁷⁵⁴ ne remet pas sa légitimité en cause en restant soucieux de la légalité et conscient de sa popularité, cherchant seulement à le tempérer par des mesures techniques, comme nous l'avons lu dans sa brochure écrite en 1781. Dans une métaphore dont il a le secret, il le qualifie même de « voile énorme sur un bateau sans quille et sans lest. »⁷⁵⁵ Il réitère son hostilité au suffrage universel dans les *Origines*, quand il écrit : « Le suffrage universel est dans la société locale une pièce disparate, un engin monstrueux. »⁷⁵⁶ De même a-t-il des idées très précises sur les modes de scrutin. A la suite d'un article du *Figaro* du 10 novembre 1875 qui l'accusait de s'être renié à propos de son opposition du scrutin de liste, il répond à Saint-Genest, rédacteur en chef du journal dans une lettre publiée le 17, pour revendiquer sa position sur le sujet, déjà exposée dans sa brochure *Le Suffrage universel*. « Si vous prenez la peine de la lire, vous y verrez que le scrutin de liste non seulement me semble une tromperie, mais encore que le scrutin d'arrondissement me paraît mal adapté à la capacité, au degré d'information, à l'intelligence moyenne de l'électeur français, et que je propose d'y introduire le suffrage à deux degrés. Mon principe est que l'électeur doit connaître le candidat personnellement, ou par des renseignements de première main ; cela posé, il est clair que le scrutin de liste est absurde, mais il est clair aussi que le scrutin d'arrondissement, quoique moins ridicule, est encore insuffisant. »⁷⁵⁷ Tout commentaire semble superflu à la lecture de ce texte, tant l'auteur y apparaît tel qu'en lui-même. Du grain à moudre pour les républicains radicaux !

Son opposition au suffrage universel ne date pas de 1871. Au moment de la prise du pouvoir par Louis-Napoléon Bonaparte, il la manifeste dans sa correspondance tout en acceptant le verdict populaire quoiqu'il lui en coûte. « Voici un peuple qui décide de son gouvernement. Comme il est bête et ignorant, il le remet à un homme illustre qui a fait une mauvaise action et qui le conduira aux abîmes. J'en suis désolé et indigné. Si la minorité éclairée a le droit de violenter la majorité stupide, un seul homme éclairé a le droit de violenter l'unanimité stupide. Ce qui est la justification, non de la royauté, mais de la

⁷⁵⁴ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T. III, p. 172.

⁷⁵⁵ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T. III, p. 269.

⁷⁵⁶ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., T. I, p. 260.

⁷⁵⁷ Taine (H.), *Le Figaro*, 17 novembre 1875.

tyrannie. »⁷⁵⁸ Alors qu'il s'indigne du coup d'Etat de 1851 et du plébiscite qui le consacre, il écrit au même Paradol son souci de respecter le résultat : « Le voilà l'élu de la nation ; et que dira contre la volonté de la nation le partisan du suffrage universel ? Les 7 000 000 de voix ne justifient pas son parjure mais lui donnent le droit d'être obéi. Nous allons souffrir à cause de notre grand principe ; mais nous ne l'en défendrons pas moins. »⁷⁵⁹

Taine ne craint pas d'exposer ses opinions, même si elles vont à contre courant des idées répandues à cette époque. Par exemple son antimilitarisme viscéral qu'il faut comprendre par son horreur de la violence et sa méfiance de l'autoritarisme sous toutes ses formes. C'est une des raisons à son opposition au bonapartisme et à son succédané, le boulangisme. On le lui a beaucoup reproché à la réception du *Régime moderne*, mais s'il est hostile au général Bonaparte puis à l'Empereur Napoléon 1^{er}, c'est d'abord au militaire qu'il s'oppose. Il demeure parfaitement insensible aux victoires militaires, aux conquêtes. Il ne retient de la grandeur militaire de l'Empereur que le nombre de morts pour rien, de vies sacrifiées pour un bilan territorial négatif par rapport à la situation précédente. « Sa chimère impériale a fait tuer plus de 1 700 000 Français nés dans les limites de l'ancienne France, auxquels il faut ajouter probablement 2 000 000 d'hommes nés hors de ces limites et tués pour lui, à titres d'alliés, ou tués par lui, à titre d'ennemis. Ce que les pauvres Gaulois, enthousiastes et crédules, ont gagné à lui confier deux fois la chose publique, c'est une double invasion ; ce qu'il leur lègue, pour prix de leur dévouement, après cette prodigieuse effusion de leur sang et du sang d'autrui, c'est une France amputée de quinze départements acquis par la République, privée de la Savoie, de la rive gauche du Rhin et de la Belgique, dépouillée du grand angle du Nord-est par lequel elle s'achevait... »⁷⁶⁰ Comme souvent chez Taine, les idées se contredisent au fil des pages. Lui qui se prétend anti militariste, écrit des lignes apologétiques de l'armée révolutionnaire. Sans-doute, faut-il y voir l'opposition qu'il dresse entre le pouvoir jacobin et l'armée française, le fugitif face à l'éternel ! « Là, les hommes se sont éprouvés les uns les autres, et dévoués les uns aux autres, les subordonnés aux chefs, les chefs aux subordonnés, et tous ensemble à une grande œuvre. Les sentiments forts et sains qui lient les volontés humaines en un faisceau, sympathie mutuelle, confiance, estime, admiration, surabondent, et la franche camaraderie encore subsistante de l'inférieur et du supérieur, la familiarité libre et gaie, si chère aux Français, resserrent le faisceau par un dernier

⁷⁵⁸ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 18 janvier 1852 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 200.

⁷⁵⁹ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 30 décembre 1851 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 185.

⁷⁶⁰ Taine (H.) *Le Régime Moderne*, op. cit., T. I, p.115-116.

nœud. Dans ce monde préservé des souillures politiques et ennobli par l'habitude de l'abnégation, il y a tout ce qui constitue une société organisée et viable, une hiérarchie, non pas extérieure et plaquée, mais morale et intime, des titres incontestés, des supériorités reconnues, une insubordination acceptée, des droits et des devoirs imprimés dans les consciences, bref, ce qui a toujours manqué aux institutions révolutionnaires, *la discipline des cœurs*. »⁷⁶¹ Image d'une société fondée sur la morale, la fraternité, la hiérarchie, la tradition... Taine nous livre sa vision de sa société idéale...

Son libéralisme s'exprime par sa condamnation totale et sans réserve du fanatisme, de la violence et de l'intolérance. Ce sont ces trois aspects qu'il estime caractériser la Révolution française et c'est pourquoi il la condamne. Il faut lire sa défense de l'Eglise dans *l'Ancien régime* comme une volonté de tolérance plutôt qu'une conversion improbable. Dans le *Régime moderne*, c'est l'absolutisme de Napoléon qu'il excècre, quand celui-ci nie toute indépendance intellectuelle, instaure la censure, inaugure la propagande, annihile toute réflexion individuelle et toute création personnelle. « La liberté de pensée vaut bien la liberté politique,⁷⁶² » dit-il dans une lettre à son ami Paradol au début du second Empire, ce qui résume parfaitement sa conception politique. Elle lui sera beaucoup reprochée par certains de ses admirateurs qui souhaitaient que ses idées libérales lui fassent prendre un engagement conforme à ses idées. C'est au nom du libéralisme qu'il entend que le rôle de l'Etat reste borné : « L'unique office de l'Etat : empêcher la contrainte, partant ne jamais contraindre que pour empêcher des contraintes pires, faire respecter chacun dans son domaine physique et moral, n'y entrer que pour cela, s'en retirer aussitôt, s'abstenir de toute ingérence indiscrete, bien plus, et autant qu'il le peut sans compromettre la sureté publique, réduire ses anciennes exigences, ne requérir qu'un minimum de subsides et de services, restreindre par degrés son action, même utile, ne se réserver qu'un minimum de tâches, laisser à chacun le maximum d'initiative et d'espace, abandonner peu à peu ses monopoles, ne pas faire concurrence aux particuliers, se démettre des fonctions qu'ils peuvent remplir aussi bien que lui-même ; et l'on voit que les limites que lui assigne l'intérêt commun sont justement celles que lui prescrivaient

⁷⁶¹ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., t. III, p. 632.

⁷⁶² Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T.II, p. 135.

le devoir et le droit. »⁷⁶³ Ces lignes ont été écrites en 1885, qui peut prétendre qu'elles peuvent venir d'un réactionnaire ?

Il reproche à l'Etat son omnipotence alors qu'il est « mauvais chef de famille, mauvais industriel, agriculteur et commerçant, mauvais distributeur de travail et des subsistances, mauvais régulateur de la production, des échanges et de la communication, médiocre administrateur de la province et de la commune, philanthrope sans discernement, inspecteur incompetent des Beaux-arts, de la science, de l'enseignement et des cultes. »⁷⁶⁴

C'est le libéral qui peut écrire en 1875 : « Ma seule thèse intime est contre le pouvoir arbitraire et absolu. »⁷⁶⁵ C'est au nom du libéralisme qu'il condamne la centralisation administrative instituée par la monarchie absolue et poursuivie par les régimes suivants, comme le faisait avant lui Tocqueville. C'est encore le libéral qui condamne l'ingérence de l'Eglise dans les affaires publiques comme il condamne pareillement l'ingérence de l'Etat dans les affaires religieuses. Pour lui, la centralisation de l'Eglise catholique est comparable à la centralisation administrative de l'Etat : « Les deux centralisations, l'une ecclésiastique, l'autre laïque, s'ajoutent l'une à l'autre pour accabler l'individu. »⁷⁶⁶ Le Taine des *Origines* est-il foncièrement libéral ? Son libéralisme a des limites. Par exemple, à propos de la centralisation excessive qu'il critique, cette condamnation est aussitôt nuancée : « Sous la IIIe république, c'est toujours l'Etat central qui gouverne la société locale. La centralisation autoritaire offre cela de bon qu'elle nous préserve encore de l'autonomie démocratique. Le premier régime, si mauvais qu'il soit, est notre dernier abri contre la malversation pire du second. »⁷⁶⁷

Peut-on qualifier Taine de libéral alors qu'il se montre hostile à la démocratie ? Tout dépend de la définition qu'il donne au terme démocratie. Ce que Taine abhorre, c'est la démocratie directe. Cette démocratie représente pour Taine le danger absolu, elle mène à l'anarchie et l'anarchie conduit inévitablement au despotisme. C'est ce qu'il veut démontrer dans les *O.F.C.*, la Révolution française a voulu la démocratie, celle-ci a entraîné « l'anarchie légale » elle-même aboutissant au despotisme napoléonien. Pour lui, la démocratie est le gouvernement direct du peuple par le peuple. Il estime que, dans un régime

⁷⁶³ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., T.III, p. 141.

⁷⁶⁴ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., T. I, p. 152.

⁷⁶⁵ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T. III, p. 272.

⁷⁶⁶ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., T. I, p. 170.

⁷⁶⁷ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., T. I, p. 259.

démocratique, le citoyen se trouve aliéné dans une communauté dans laquelle il perd son jugement personnel au profit d'une pensée anonyme et où sa volonté individuelle et responsable est noyée dans une action collective et irresponsable. Méfiant vis-à-vis des pouvoirs locaux et incliné à l'individualisme, il aura tendance à préférer un pouvoir unique et centralisé. « Par nature et par structure, la démocratie est le régime dans lequel l'individu accorde à ses représentants le moins de confiance et de déférence ; c'est pourquoi elle est le régime dans lequel il doit leur conférer le moins de pouvoir. Partout la conscience et l'honneur lui prescrivent de garder pour lui quelque portion de son indépendance ; mais nulle part il n'en cèdera si peu. Si dans toute constitution moderne, le domaine de l'Etat doit être borné, c'est dans la démocratie moderne qu'il doit être le plus restreint. »⁷⁶⁸ Proche des idées de Tocqueville, il pense que la démocratie, comprise dans les sens de société caractérisée par l'égalité des conditions, peut conduire, selon la place accordée à la liberté, soit au despotisme tel qu'il s'est établi en France après l'expérience démocratique, soit, dans le meilleur des cas, à une vraie démocratie libérale comme aux Etats-Unis, si cette liberté reste contrôlée par des institutions librement consenties. Dans un régime démocratique, le citoyen, naturellement méfiant vis-à-vis des pouvoirs locaux et incliné à l'individualisme, aura tendance à préférer un pouvoir unique et centralisé. D'où ce centralisme administratif qu'il dénonce avec Tocqueville, dont il voit l'origine dans la monarchie absolue et qui a pour effet d'isoler les différents groupes sociaux et d'entraîner l'instabilité politique permanente.

Son rejet de la démocratie directe est dicté par le refus de la notion d'égalité. En bon scientifique, il compare la société humaine au milieu naturel où règne l'inégalité. « Tout régime est un milieu qui opère sur les plantes humaines pour en développer quelques espèces et en étioiler d'autres. »⁷⁶⁹ Attaché à sa notion d'élite, il réfute l'égalité niveleuse que propose le socialisme. « Le socialisme égalitaire ne veut pour citoyens que des automates, simples outils aux mains de l'Etat, tous semblables, de structure rudimentaire, commodes à la main, sans conscience, visée, initiative, curiosité ou honnêteté personnelle ; quiconque s'est cultivé, a réfléchi, pense et veut par lui-même, dépasse le niveau et secoue le

⁷⁶⁸ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., T. III, p. 132.

⁷⁶⁹ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., T.II, p. 13.

joug ; se distinguer, avoir de l'esprit et de l'honneur, appartenir à l'élite, c'est être contre-révolutionnaire. »⁷⁷⁰

De ce refus du principe d'égalité découle sa condamnation de la Déclaration des droits de l'homme. Dans le tome I de *la Révolution*, Taine s'attarde longuement sur sa critique. « La plupart des articles ne sont que des dogmes abstraits, des définitions métaphysiques, des axiomes plus ou moins littéraires, c'est-à-dire plus ou moins faux, tantôt vagues et tantôt contradictoires, susceptibles de plusieurs sens et susceptibles de sens opposés, bons pour une harangue d'apparat et non pour un usage effectif, simple décor, sorte d'enseigne pompeuse, inutile et pesante, qui, guindée sur la devanture de la maison constitutionnelle et secouée tous les jours par des mains violentes, ne peut manquer de tomber bientôt sur la tête des passants. »⁷⁷¹ Pour appuyer son argumentation, il rédige une note de bas de page sur les articles un et dix. Pour le premier, il met en lumière la contradiction qui existe entre : *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits*, cette phrase condamnant la monarchie héréditaire consacrée par la Constitution, et *Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune*, qui peut légitimer cette même monarchie héréditaire. Pour l'article dix, qui voudrait garantir la liberté des opinions religieuses, Taine le comprend, au contraire, comme un moyen de les soumettre à un régime répressif. « Tous les articles de la Déclaration sont des poignards dirigés contre la société humaine, et il n'y a qu'à pousser le manche pour faire entrer la lame. »

De la même façon qu'il réfute la Déclaration des droits, Taine rejette toute idée de constitution écrite. Traditionaliste, il se réfère au préjugé héréditaire. Mais, contrairement à Maistre et Bonald, ce n'est pas au nom de Dieu, mais au nom de cette nouvelle religion qu'est la science. C'est la science qui approche de l'homme, tel qu'il l'écrit dans un chapitre de *l'histoire de la littérature anglaise* consacré à Byron : « Qui enfin ne se trouvera pas ennobli en découvrant que ce faisceau de lois aboutit à un ordre de formes, que la matière a pour terme la pensée, que la nature s'achève par la raison, et que cet idéal auquel se suspendent, à travers tant d'erreurs, toutes les aspirations de l'homme, est aussi la fin à laquelle concourent, à travers tant d'obstacles, toutes les forces de l'univers ? Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses il y a un art, une morale, une politique, une

⁷⁷⁰ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., T. III. P. 455-456.

⁷⁷¹ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., T.I, p. 274.

religion nouvelle, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher. »⁷⁷² Il crée donc un traditionalisme laïc, scientifique, fondé sur l'histoire. « C'est l'histoire qui conduit à la politique. Les sciences historiques et non logiques font un groupe à part. Le problème politique est une de leurs applications, comme la médecine est une application des sciences naturelles. »⁷⁷³ Ce traditionalisme se fonde sur l'imitation et la continuation du passé comme mode de pensée et comme attitude politique. Respectant la Monarchie et l'Eglise, mais non basé sur elles, il repose sur la famille, la propriété, l'armée, un Etat fort, une élite dirigeante et la conservation des classes sociales.

Traditionaliste plutôt que conservateur ? Si on se réfère à une définition qui fait du conservateur celui qui tend à maintenir l'ordre social existant, Taine est assurément conservateur, aussi bien sous un régime républicain opportuniste que sous un régime impérial qui fait la part belle à la bourgeoisie. On a beaucoup gaussé de l'évolution conservatrice de Taine. Certains aiment à dire qu'il a eu peur de la Commune, peur pour sa famille, peur pour ses biens. Assurément, Taine tient au statut que son mariage bourgeois de 1864 lui a apporté. Mais son souci de la conservation des biens remonte à ses années de jeunesse. N'écrit-il pas, en 1849, à son ami Paradol : « Je n'ai que deux opinions en politique : La première est le droit de propriété absolu, que la propriété est un droit antérieur à l'Etat, comme la liberté individuelle. »⁷⁷⁴ Il n'y pas rupture mais plutôt une évolution qui correspond parfaitement à ses aspirations. Libéralisme et conservatisme font bon ménage chez Taine, c'est assurément ce qui en fait son originalité et qui est la source de controverses. Si conservatisme il y a, on est bien loin du réactionnaire que veulent voir en lui ses ennemis...En aucun cas il ne souhaite rétablir une monarchie d'ancien régime. *Les O. F. C.* sont claires sur ce point : « Il y avait, dans la structure de l'ancienne société, deux vices fondamentaux qui appelaient deux réformes principales. En premier lieu, les privilégiés ayant cessé de rendre les services dont leurs avantages étaient le salaire, leur privilège n'était plus qu'une charge gratuite mis sur une partie de la nation au profit de l'autre : il fallait donc le supprimer. En second lieu, le gouvernement étant absolu, usait de la chose publique comme de sa chose privée, avec arbitraire et gaspillage : il fallait donc lui imposer un contrôle efficace et régulier. Rendre tous les citoyens égaux devant l'impôt, remettre la bourse des contribuables aux mains

⁷⁷² Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, op. cit. t. IV, p. 423.

⁷⁷³ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T. III, p. 316.

⁷⁷⁴ Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol le 10 juillet 1849 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 91.

de leurs représentants... »⁷⁷⁵ Il n'y a pas une ligne des *Origines* qui plaide en faveur d'un retour à l'ancien régime. Il faut une mauvaise foi évidente pour voir en leur auteur une apologie de la monarchie des Bourbons et considérer Taine comme un réactionnaire. Nous sommes là en face d'une contradiction évidente chez les légitimistes qui vont se référer à Taine pour argumenter leur cause. Pour eux, les trois tomes de *La Révolution* ont effacé leur désillusion de l'*Ancien régime*, et ils préfèrent oublier leurs divergences pour ne conserver de l'œuvre que sa puissance anti révolutionnaire. Son rejet des légitimistes s'exprime clairement dans une lettre adressée à sa femme, en 1871, en donnant son opinion du Comte de Chambord : « Il est trop suranné et clérical. »⁷⁷⁶

Son traditionalisme se traduit par une adhésion à une monarchie constitutionnelle ou par défaut à une république conservatrice qui symboliserait à la fois une autorité reconnue. Car Taine n'est pas anti républicain, il est anti radical. Le régime auquel il adhérerait serait à la fois traditionaliste et libéral. Ses institutions seraient contrôlées par deux chambres. L'assemblée nationale serait élue par un suffrage à deux tours, garantissant la présence de l'élite, équilibrée par une chambre haute élue ou une pairie héréditaire qui présenterait l'avantage d'employer une aristocratie selon ses aptitudes, calquée en tout point sur le modèle britannique. On en revient là à l'admiration que Taine porte à l'Angleterre, à sa forme de gouvernement qui se prête au libre développement de l'individu et à l'existence d'une classe intermédiaire entre noblesse et bourgeoisie, la « gentry » impliquée dans le « local government. »

Libéralisme, conservatisme, traditionalisme, on pourrait y ajouter patriotisme. Cet hymne au patriotisme se retrouve dans les *O.F.C.* qui vont devenir, à cette occasion, un nouveau bréviaire aux nationalistes de droite. Dans le premier tome de *La Révolution*, il dresse un portrait du Français en tout point conforme aux idées nationalistes : « Ils sont des hommes d'une espèce particulière, ayant leur tempérament propre, leurs aptitudes, leurs inclinations, leur religion, leur histoire, toute une structure mentale et morale, structure héréditaire et profonde, léguée par la race primitive, et dans laquelle chaque grand évènement, chaque période politique ou littéraire, est venue, depuis vingt siècles, apporter un

⁷⁷⁵ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., T.II, p. 180.

⁷⁷⁶ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 18 mai 1871 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. III, p. 115.

accroissement, une métamorphose ou un pli. Tel un arbre d'espèce unique, dont le tronc, épaissi par l'âge, garde dans ses couches superposées, dans ses nœuds, dans ses courbures, dans son branchage, tous les dépôts de sa sève et l'empreinte des innombrables saisons qu'il a traversées. »⁷⁷⁷ Ces lignes sont révélatrices du patriotisme profond de Taine et vont inspirer toute une génération de penseurs à la recherche de racines. Ce n'est pas la première fois que Taine se sert de cette métaphore de l'arbre. Il a toujours eu une prédilection pour les arbres et la forêt, comme le montre ce texte écrit en 1867, préface d'un livre *Les Ardennes illustrées* de M. de Montagnac et publié dans *Derniers essais de critique et d'histoire* : « C'est qu'aux diverses heures du jour et de la nuit la grande forêt a des joies et des menaces inexprimables ; il faut la voir dans la vapeur, pendant les semaines de pluie, ruisselante, morne, hostile, quand les chênes tranchés par la hache gisent saignants comme des cadavres, et que l'universel bruissement des feuillages fait rouler autour d'eux une lamentation infinie ; mais il faut la voir comme une belle fille, quand le matin le soleil oblique glisse des flèches entre ses troncs, s'étale en nappes lumineuses sur ses feuillages, et met des aigrettes de diamant à la cime de toutes ses herbes. »⁷⁷⁸ C'est bien dans les *Origines de la France contemporaine* que Barrès a puisé la métaphore de l'arbre pour les *Déracinés* dans le chapitre célèbre *L'arbre de M. Taine*. S'il lui est arrivé souvent de déformer les idées du maître pour les exploiter dans un sens conforme à ses vœux, il faut reconnaître que, dans ce cas précis, il les transcrit fidèlement.

Nous avons déjà dit que Taine utilise l'image de l'armée révolutionnaire pour exalter son patriotisme. Il le fait dans le tome III de *la Révolution* pour opposer la faction jacobine à l'armée patriote qui, à ses yeux, incarne la nation vertueuse et éternelle. La blessure de 1870 n'est pas cicatrisée et il souhaite réhabiliter l'armée française qui a connu la gloire puis l'humiliation pour « la Revanche. » Cette armée qu'il fustige quand elle est au service des ambitions de Napoléon, il la couvre de louanges quand elle défend la patrie. « Il y a une patrie, et, quand la patrie est en danger, quand l'étranger en armes attaque la frontière, on suit le porte-drapeau, quel qu'il soit, usurpateur, aventurier, chenapan, coupe-tête, pourvu qu'il marche en avant et tienne le drapeau d'une main ferme. A lui arracher ce

⁷⁷⁷ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., T. I, p. 184-185.

⁷⁷⁸ Taine (H.), *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1894, p. 48.

drapeau, à contester son prétendu droit, à le chasser, à le remplacer, on perdrait la chose publique. »⁷⁷⁹

Quelques pages plus loin, après avoir cité quelques pages de Stendhal sur l'amour de la patrie, il écrit : « L'amour de la patrie, c'était leur seule religion, mais il en fut une. Lorsque, dans une nation le cœur est si haut, elle se sauve, malgré ses gouvernants, quelles que soient leurs extravagances et quels que soient leurs crimes ; car elle rachète leur ineptie par son courage et couvre leurs forfaits sous ses exploits. »⁷⁸⁰ En 1878, au moment de la parution de ces lignes, il n'y a sans doute pas un seul lecteur qui puisse contester ces mots. L'idée patriotique est universelle, de droite comme de gauche. Dans les dernières années du siècle, il va en être autrement.

Comment résumer le paradoxe évident régnant sur les idées politiques de Taine et illustrées par les *O.F.C.* ? Tour à tour libéral, attaché aux libertés individuelles, partisan de la décentralisation mais opposant au suffrage universel et à la démocratie, conservateur favorable à un régime fort et hiérarchisé mais rejetant une monarchie légitimiste, traditionaliste mais souhaitant la séparation de l'Église et de l'État, patriote exaltant les vertus militaires mais méfiant de l'homme providentiel. Taine est tout cela, et c'est parce qu'il est tout cela qu'il est possible de faire des lectures contradictoires des *Origines*. Opposé aux extrêmes, il est avant tout un esprit libre, indépendant des partis politiques et donc exposé aux vindictes des uns comme des autres. Dans ses notes de travail des *Origines* conservées à la B.N.F., il donne sa définition de lui-même : « Matériellement et moralement je suis un atome dans un infini d'étendue et de temps, une pointe fleurie dans un polypier prodigieux qui occupe l'Océan entier, et, génération par génération, émerge, laissant ses innombrables supports et ramifications sous la vague ; ce que je suis m'est arrivé et m'arrive par le tronc, la grosse branche, le rameau, la tige dont je suis l'extrémité ; le suis, pour un moment et sur un point, l'aboutissement, l'affleurement d'un monde paléontologique englouti, de l'humanité inférieure fossile, de toutes les sociétés superposées qui ont servi de supports à la société moderne, de la France, de tous les siècles, du XIXe siècle, de mon groupe,

⁷⁷⁹ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., t. II, p. 476.

⁷⁸⁰ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., t. II, p. 480.

de ma famille. Je n'ai pensé, je ne pense que d'après le groupe de faits reçus et des directions établies autour de moi. »⁷⁸¹ Paul Bourget, dans son *Taine Historien* de 1884, esquisse l'image du libéral-conservateur : « Libéral comme il est jusqu'à pouvoir, s'il le voulait, mettre, comme son confrère d'outre-manche Herbert Spencer, à la première page d'un livre cette devise *L'individu contre l'Etat*, et conservateur, jusqu'à pouvoir prendre à son compte la profonde parole de Goethe : « J'aime mieux l'injustice que le désordre. »⁷⁸²

⁷⁸¹ Taine (H.), « Notes » dans Victor Giraud, *Essai sur Taine*, Paris, Hachette, 1902, p. 275-276.

⁷⁸² Bourget (P.), « Taine historien », *op. cit.*

C. La fin du siècle

Si le décès de Taine a suscité une littérature abondante sur l'homme et son œuvre, les années suivantes ne signifient pas pour autant le silence et l'oubli. La première raison est la publication post mortem du deuxième tome inachevé du *Régime moderne*, comprenant les deux livres *l'Eglise* et *l'Ecole* déjà rédigés et qui va être l'objet d'un petit nombre d'articles critiques. La deuxième raison est que l'aura intellectuel de Taine sur une partie de l'intelligentsia française ne se dément pas dans ces dernières années du siècle. L'enseignement dispensé par les œuvres de Taine demeure incontournable autant pour la génération d'intellectuels des années 1850 que pour celle des années 1870. C'est justement l'effacement progressif de ces générations qui va figer son image de manière définitive.

Le premier anniversaire de sa mort donne lieu à un certain nombre de publications, dont l'important article de Gabriel Monod paru dans la *Revue de Paris* le 1^{er} mars 1894, lui-même repris du *bulletin de l'association des anciens élèves de l'Ecole Normale* et que nous avons déjà évoqué précédemment. Des articles, des ouvrages vont lui être consacrés durant les quatre années qui précèdent la parution des *Déracinés* de Barres dont le retentissement va marquer l'apogée de son influence. En effet, si ces articles publiés émettent des avis divers et quelquefois contradictoires, ils sont tous dénués d'esprit polémique et en particulier exempts d'arrière pensée politique. Si Taine meurt en 1893, c'est bien à partir de 1897, avec *Les déracinés*, puis en 1898, avec les divisions idéologiques occasionnées par « l'Affaire » que sa fortune lui échappe.

Le Journal de Débats publie les 22 et 23 février 1894 un article signé de J. Bourdeau et intitulé *La philosophie de Taine*.⁷⁸³ « Après s'être servi de la littérature et de l'art pour faire la psychologie d'un peuple, Taine applique sa méthode à la politique. » L'auteur se livre à une analyse des *Origines* sous l'angle philosophique et en partage les conclusions. Contrairement à de nombreux critiques qui semblent douter de la thèse de Taine sur *L'esprit classique*, Bourdeau ne semble pas la remettre en cause : « C'est dans le goût des théories abstraites dans notre rationalisme, dans notre absence de sens historique et de sens pratique que Taine signale le vice radical de l'esprit français qu'il a si merveilleusement analysé sous le nom d'*esprit classique*, esprit singulièrement dangereux si on l'applique au

⁷⁸³ Bourdeau (J.), « La philosophie de Taine », *Journal des Débats*, 22-23 février 1894.

gouvernement des sociétés, non plus aux idées, mais à la chair vivante. La Révolution a été avant tout une erreur de psychologie. Ses précurseurs et ses théoriciens considéraient l'homme naturel comme essentiellement raisonnable et bon, accidentellement dépravé par la société. » L'auteur ne remet pas en question la méthode d'accumulation des petits faits appliquée par l'historien, au contraire, il affirme qu'après leur lecture, « il semble impossible de glorifier Saint-Marat et Saint-Robespierre. » Il constate le pessimisme de Taine sur la nature humaine, jugement tragique et sombre, qui contraste avec l'ironie aimable d'un Renan et qui justifie la nécessité d'un Etat fort. « Taine éprouve une égale horreur pour la tyrannie et le désordre. » C'est la morale prônée par Taine qui lui semble la plus aboutie. « Toute philosophie politique suppose une philosophie morale. Le fondement de la morale de Taine n'est nullement métaphysique, il est purement historique. Nos deux dernières conquêtes dans ce domaine, la conscience et l'honneur, nous viennent de la vie féodale, du Christianisme et de la Réforme et notre tâche est de raffiner, d'exalter ces deux sentiments plus précieux que la vie même. » La conclusion se veut être un satisfecit de la philosophie de Taine : « Ce n'est pas en rationaliste mais en historien et en psychologue que Taine parle de religion. Amie de la religion mais non religieuse, la philosophie de Taine aboutit à un stoïcisme plein de simplicité et de grandeur. »

A l'occasion du premier anniversaire de la mort de Taine, *L'Univers* publie un compte-rendu non signé de *l'Analyse critique des Origines de la France contemporaine* de l'abbé Birot déjà paru en 1885 dans le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle* qui avait valu à son auteur une lettre de remerciements de l'historien. L'article ne cache pas sa démarche : « Cette publication, œuvre de propagande, ne peut manquer d'actualité à une époque où on veut réhabiliter la Révolution en bloc. » Il fait remarquer que l'abbé Birot considérait que les *O.F.C.* étaient plus un portrait qu'une histoire de la Révolution, « une véritable histoire indiquant d'une manière plus précise, plus complexe, plus méthodique, la suite et les dates des grands événements auxquels se rattache tout l'ensemble des faits caractéristiques de cette période à jamais lamentable de nos annales. » Ce portrait lui semble extraordinaire par son accumulation de faits aussi horribles qu'épouvantables correspondant au sujet. Evidemment, et nous voyons là le but de la publication, l'intérêt est que l'auteur de ce portrait « n'est pas un chrétien, ni même un spiritualiste, c'est donc un témoin d'autant plus irrécusable des faits qu'il raconte, et un juge sans parti pris autant que

bien informé des sinistres héros de cet épouvantable drame qu'on appelle la Révolution française. »⁷⁸⁴ Pour *L'Univers* et pour la droite catholique, Taine est l'homme de la situation puisque son œuvre ne peut être entachée de sectarisme. Ce que les critiques catholiques disaient déjà en 1878, à la parution du premier tome consacré à la Révolution, s'amplifie 16 ans plus tard.

Le 1^{er} avril 1894, E.M. de Vogüé fait paraître dans *la Revue des deux mondes* un article intitulé *Le dernier livre de M. Taine*,⁷⁸⁵ consacré au deuxième tome du *Régime moderne*. Bien qu'inachevé, Mme Taine souhaite le voir publié. L'auteur élargit sensiblement son sujet qu'il ne limite pas à la critique de *l'Eglise* ou de *l'Ecole*. A la manière du maître, son hommage reprend la métaphore du travailleur infatigable explorant les fondations de la France. « Pendant plus de vingt ans, l'infatigable mineur a creusé ses galeries d'exploration sous le sol qui porte la cité française. Au lendemain des terribles secousses qui avaient ébranlé cette cité, il s'était promis de reconnaître la nature et la solidité du terrain où elle pose. Avec des blocs puissants noyés dans une accumulation de notes et de menus faits, l'œuvre qu'il retirait de ses excavations donne bien l'impression d'une montagne de déblais à l'orifice d'un puits de mine. Il s'y enfonça, poussant la sape méthodique dans les couches de débris dont notre sol est formé depuis un siècle, vérifiant les fondements de nos édifices, les racines dernières des arbres vigoureux en apparence. Pendant vingt ans, il chemina sous les institutions de notre France, patient, courbé sur son pic, les yeux uniquement fixés sur le point d'attaque qu'éclairait sa lampe sourde ; inattentif aux étonnements, aux passions, aux colères qui se déchaînaient, quand on l'entendait fourir sous quelque enclos sacré, sous quelque sanctuaire de vaines reliques consacrées par la superstition. Il remontait de l'ancien régime à la Révolution, de la Révolution au régime napoléonien, base de toutes nos constructions actuelles ; il se rapprochait, le cheminement allait déboucher sous nos pieds : Taine en serait ressorti au cœur même de notre vie présente, pour nous dire le secret de ses investigations et la valeur sociale de cette vie. Comme il touchait au but, l'outil lui tomba des mains ; à ce labeur formidable, le mineur avait creusé son propre tombeau. »

⁷⁸⁴ Birot (A.), « Analyse critique des O.F.C. », *L'Univers*, 24 mars 1894.

⁷⁸⁵ De Vogüé (E.M.), « Le dernier livre de M. Taine », *Revue des deux mondes*, 1^{er} avril 1894.

Cette longue citation, à double sens, est particulièrement significative sur la manière que bon nombre d'intellectuels de la fin du siècle juge *les Origines de la France contemporaine* : Une œuvre admirable mais limitée, intelligente mais besogneuse, ambitieuse mais stérile. De Vogüé évoque le premier tome du *Régime moderne* pour souligner la coïncidence entre la mort de Taine et la multiplication des ouvrages consacrés à Napoléon, « napoléonite aigüe. » Il regrette que Taine « n'a voulu voir dans Napoléon que l'égoïsme du particulier ambitieux » en minimisant les acquis positifs de son action. Il relève justement l'incompatibilité des deux hommes, évoquant deux puissances antagonistes, l'une spirituelle, l'autre temporelle, insistant à juste titre sur l'imperméabilité de Taine à la notion de gloire. Négligeant le côté légaliste de l'auteur, il émet même la probabilité d'une possible mise à l'index de celui-ci par l'Empereur : « traqué, banni peut-être, comme le plus dangereux des idéologues. » C'est oublier la vie de Taine, et son adaptation aux régimes successifs qu'il a eu à supporter. S'il critique et s'il conteste, en aucun cas il ne s'oppose ouvertement. A partir du moment où sa liberté individuelle n'est pas menacée, il s'adapte, demeure dans le domaine des idées et reste délibérément au dehors de l'action.

A la même date, F. Picavet dresse un portrait de Taine dans la *Revue de l'enseignement supérieur*, assez proche, sans doute, de celui qu'aurait souhaité son modèle. « Taine a voulu être un philosophe et qu'il n'entendait pas exclusivement par là être un professeur de philosophie, mais penser en toute manière par lui-même. On a été conduit plus d'une fois à le dénaturer, à le diminuer et même à le fausser complètement. » Ce jugement est d'autant plus pertinent qu'il faut bien admettre que si Taine a exercé une influence considérable sur bon nombre d'intellectuels de son temps, il n'a jamais créé d'école. « Quand à l'influence qu'il aura exercée, on pourra dire quels penseurs et quels écrivains il a inspirés depuis près de trente ans ; mais il ne semble pas que cette influence soit près de cesser et peut-être même se fera-t-elle encore sentir d'une façon plus continue et plus pratique pendant le XXe siècle. »⁷⁸⁶ Picavet ne se doute pas de quels maux la fortune de Taine aura à souffrir.

A la parution du livre de G. Monod, *Les maîtres de l'histoire, Renan, Taine, Michelet* qui reprend l'article sur Taine dans la *Revue bleue* et le *Bulletin de*

⁷⁸⁶ Picavet (F.), « M. Taine », *Revue de l'enseignement supérieur*, mars 1894, p. 199-200.

l'association des anciens élèves de l'Ecole Normale, Emile Faguet, dans la *Revue bleue*,⁷⁸⁷ commente le portrait brossé par celui-ci. Reprenant le cours de la vie de Taine relatée par Monod, il relève que si Taine a toujours joui d'une totale indépendance au cours de son existence, c'est qu'il a eu la chance de bénéficier de l'indépendance financière très tôt. Autrement dit, qu'il n'a pas eu à travailler pour vivre et qu'il n'a pu vivre que pour penser. Cette réflexion en appelle une autre, non exprimée chez Faguet, et qui explique l'attachement de Taine à la notion de propriété manifestée à un âge inhabituel pour ce type de discours. Très justement, il note que l'échec à l'agrégation de philosophie attribuée à tort à V. Cousin, s'est révélé une chance pour Taine en le plaçant sur le banc des parias. Résumant avec humour le mode de vie de Taine, il écrit : « Le sort lui a permis de vivre la vie qu'il avait rêvée. Il ne voulait vivre que pour penser. Il a vécu en pensant pendant une cinquantaine d'années. Il a été aussi parfaitement heureux que l'on peut l'être. Mais aussi il a obtenu ce résultat grâce à une méthode très précise, très exacte et profondément méditée, dont voici quelques points essentiels : 1° Ne jamais se mêler à aucune polémique, pour ne pas perdre la notion exacte et l'idée nette des choses ; 2° ne jamais répondre aux critiques quand on a tort ; 3° ne jamais répondre aux critiques quand on a raison ; 4° ne jamais répondre aux critiques quand on a raison et tort en même temps ; 5° ne jamais entrer dans la politique active et quotidienne ; 6° ne jamais aller dans le monde ; 7° ne jamais répondre aux interviews. » Faguet, qui ironise sur l'anglophilie de Taine, utilise avec justesse le même esprit. Pour illustrer sa réflexion sur la *Révolution* de Taine, il reprend une lettre de ce dernier à E. Havet, citée par Monod et qui résume parfaitement la pensée historique de Taine : « On peut considérer la Révolution française comme la première application des sciences morales aux affaires humaines ; ces sciences en 1789 étaient à peine ébauchées ; leur méthode était mauvaise, elles procédaient *a priori* ; leurs solutions étaient bornées, précipitées, fausses. Combinées avec le fâcheux état des affaires publiques, elles ont produit la catastrophe de 1789 et la très imparfaite réorganisation de 1800... Mais voici que ces sciences commencent à fleurir ; elles ont changé de méthode, elles se font *a posteriori*. En vertu de cette méthode leurs solutions seront toutes différentes, bien plus pratiques. La notion qu'elles donneront de l'Etat sera toute neuve. »⁷⁸⁸ Faguet considère que la citation de Taine, si elle résume parfaitement sa définition de la

⁷⁸⁷ Faguet (E.), « Maîtres d'histoire », *Revue bleue*, t.II, 4^e série, 7 juillet 1894, p. 167-170.

⁷⁸⁸ Taine (H.), « Lettre à E. Havet le 28 mars 1878 », *Vie et correspondance*, op. cit., T. IV, p. 45-46.

Révolution, démontre son erreur en la qualifiant d'application des sciences morales aux affaires humaines.

Pour clore son article, Faguet met le rejet de la centralisation exprimée par Taine sur le compte de son anglophilie et que si cette centralisation est néfaste à la France, elle reste nécessaire pour continuer à être. « Que ce soit pour elle une cause de mort lente, il est possible ; mais l'autre parti était cause de mort rapide. » Ces divergences mises en lumière, Faguet conclut : « Cela n'empêche point Taine d'avoir été un grand esprit. »

En 1894 également, paraît chez Poussiègue, un ouvrage de A. de Margerie,⁷⁸⁹ écrivain catholique, doyen de la faculté catholique des lettres de Lille. S'il trouve en Taine un allié important à ses propres convictions, il émet, non seulement un certain nombre de réserves mais pratiquement une condamnation de sa méthode. Manifestement, si Margerie considère les *O.F.C.* comme une œuvre essentielle dans la remise en cause de la Révolution, Taine lui semble encore suspect d'anticléricalisme. Concernant le premier tome des *O.F.C.*, *l'Ancien régime*, l'auteur pense que la thèse de Taine est vraie pour la noblesse, à moitié fautive pour la royauté et totalement fautive pour le clergé. Mettre le clergé dans le camp de privilégiés lui paraît être une erreur monstrueuse. Certes, les volumes suivants corrigent cette impression et rapprochent Taine de Maistre mais il ne lui pardonne pas de ne pas avoir véritablement compris le vice de la Révolution : « l'Irréligion. » Suit l'inventaire de ce que Taine aurait dû développer à propos de l'action de la Constituante contre le clergé : « spoliation, usurpation, persécution, » et ce qu'il manque : « l'armée, la Vendée, le prêtre réfractaire. » On voit bien là que Margerie est de mauvaise foi ou qu'il n'a peut-être pas bien lu les *Origines*, car s'il faut bien chercher la Vendée entre les lignes, et c'est intentionnel de la part d'un Taine orléaniste, les pages sur l'armée bien que brèves sont éloquentes et il est impossible d'affirmer qu'il ait mal traité la question des prêtres réfractaires, au contraire. Le péché originel de Taine pour Margerie est le passé de celui-ci et il a du mal à le considérer de son parti. Même son anti-jacobinisme lui est suspect : « Ils (les jacobins) l'attiraient comme un phénomène tératologique ou plutôt comme une espèce rare et venimeuse, sa méthode naturaliste. »⁷⁹⁰ Malgré ses écrits, Taine reste pour l'auteur un anticlérical qui ose affirmer qu'il y a conflit entre la science et l'église catholique et qu'il n'y en aurait pas avec le

⁷⁸⁹ De Margerie (A.), *H. Taine*, Paris, Poussiègue, 1894.

⁷⁹⁰ De Margerie (A.), op. cit., p. 401.

protestantisme, alors que pour lui il n'y a aucune différence entre les religions reconnaissant toutes les deux la Rédemption et l'Incarnation. Comme on le voit, les préjugés ont la vie dure en 1894, il n'en sera pas de même quelques années plus tard. Sa conclusion est une condamnation sans appel de la célèbre méthode tainienne : « Le système de M. Taine est faux et destructif de toute science, funeste et destructif de toute moralité. »

Pour conclure cette évocation du premier anniversaire de la mort de Taine, rappelons que le conseil municipal de la ville de Paris baptise l'ancienne rue Proudhon-Prolongée, dans le 12^e arrondissement entre le boulevard de Reuilly et la rue de Charenton, rue Taine.

L'année suivante, paraît *Etudes critiques sur la littérature contemporaine* de E. Scherer qui reprend en particulier un article écrit en 1884 sur *La Révolution* de Taine. Nous l'avons évoqué lors de l'étude sur la réception de l'œuvre et il est inutile d'y revenir. L'auteur étant décédé en 1889, le texte n'est pas modifié. Il regrettait en particulier que « Taine ait abandonné une philosophie de l'histoire dont il fût le promoteur le plus convaincu et qu'il ait mis de côté les principes qui seraient les plus applicables dans ces circonstances. Je veux parler de la doctrine qui cherche moins dans les gouvernements la part des responsabilités morales que le jeu de certaines forces et la traduction de certaines lois. »⁷⁹¹

Taine fait l'objet d'une étude particulièrement intéressante dans un livre écrit par G. Pellissier, dans la mesure où elle échappe au clivage traditionnel que suscitent généralement les *Origines*. En effet, l'auteur se préoccupe plus de la forme que du fond dans l'œuvre de Taine et sans apporter un éclairage nouveau, fait le point sur la pérennité de sa méthode. Comme beaucoup de critiques avant lui, Pellissier fait de Taine avant tout un philosophe. « Taine a été moins un critique qu'un historien et moins encore un historien qu'un philosophe. Dans l'étude des œuvres d'art comme dans celle des faits historiques, il a cherché surtout ce qu'elles pouvaient lui apprendre, non pas sur tel ou tel homme, mais sur l'homme en soi, sur sa nature, sur les lois qui régissent son être intellectuel

⁷⁹¹ Scherer (E.), *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*, Paris, Michel Levy-frères, 1895, p. 78.

et moral. »⁷⁹²Poursuivant sa démonstration, l'auteur s'attache à analyser la méthode tainienne qui repose sur le principe qu'il n'y a aucune différence entre le monde moral et le monde sensible et que « l'histoire humaine et l'histoire naturelle subissent les mêmes lois organiques. » Expliquant les théories de la race, dispositions innées et héréditaires, du milieu, ensemble des circonstances ambiantes, du moment, combinaison des deux premières, il en démontre les failles. Il explique d'abord ce que Taine dénomme « la faculté maîtresse. » « Parmi les caractères d'un animal ou d'un végétal, les uns sont subordonnés, les autres au contraire sont prépondérants et déterminent tout le plan de son économie. Semblablement, parmi les caractères d'un individu humain, les uns sont accessoires, tandis que les autres sont dénominateurs et fixent par avance tout le développement de son activité morale. Comme les organes de l'animal, les facultés de l'homme ont entre elles des dépendances nécessaires et varient ensemble suivant des liaisons constantes ; elles sont mesurées et produites par une loi unique et cette loi donnée, on peut prévoir son énergie, calculer leurs bons et leurs mauvais effets. Bref, il y a en chacun de nous une faculté maîtresse dont l'action uniforme se communique différemment à nos différents rouages et imprime à notre machine un système de mouvements prévus. » Cette longue citation de Taine a pour but d'en démontrer les limites. Pellissier pense que cette théorie méconnaît l'importance capitale de l'individualité et que ces lois sont trop généralisatrices. Ce système, à la rigueur toute mécanique a ses limites, et qu'en 1895, il est dépassé. C'est *Le Disciple* de Bourget qui lui donne son argumentaire et qui fait de ce dernier le premier contestataire de Taine : « Le philosophe Sixte, ferme caractère, net et puissant esprit, dont il n'a voulu faire un type supérieur de l'incrédulité scientifique que pour humilier avec plus d'éclat la science devant la Foi. »⁷⁹³

Si ce livre a le mérite de faire un bilan juste et non complaisant de la méthode appliquée par Taine, autant en histoire qu'en art ou en littérature, il fige ce dernier dans son temps et démontre ainsi qu'il appartient au passé, comme Renan auquel on l'associe souvent. « Renan et Taine ont présidé à l'évolution qui marque la seconde moitié du siècle, contribué plus qu'aucun autre de leurs contemporains au triomphe du positivisme dans toutes les provinces de la pensée »⁷⁹⁴ Il fait de Taine le doctrinaire du positivisme, autoritaire, à l'imagination au service de la science, « audace du croyant et candeur du géomètre. »

⁷⁹² Pellissier (G.), *Nouveaux essais de littérature contemporaine*, Paris, Lécène, Oudin et Cie éditeurs, 1895, p. 165.

⁷⁹³ Pellissier (G.), op. cit., p. 128.

⁷⁹⁴ Pellissier (G.), op. cit., p. 163.

Gustave Lanson, dans son *Histoire de la littérature française*, salue dans les *Origines*, une œuvre magistrale qui marque son époque. Républicain très attaché à la notion de *causalité*, dans laquelle l'œuvre s'explique par des faits avec lesquels elle entretient des rapports de cause à effet, il considère Taine comme un précurseur dans ce domaine. Pour cela, sa critique, même teintée de réserves, est élogieuse. « Quelques erreurs dans l'estimation des sources, des violents parti pris dans l'interprétation de l'enchaînement des faits, ne diminuent pas la solidité de l'œuvre, ni surtout sa richesse suggestive. »⁷⁹⁵

Taine appartient au passé pour les jeunes générations, mais en 1895 c'est encore la génération précédente qui publie et qui est toute entière sous son influence. La figure la plus célèbre est Gustave Le Bon, qui, cette année-là, fait paraître *Psychologie des foules*. Né en 1841, médecin de formation, polygraphe extraordinaire, aucune spécialité scientifique n'échappe à son encyclopédisme. Sur ce plan, il n'est pas sans rappeler le Taine des années 1850-1870 qui possédait les mêmes facultés. Après sa participation active lors de la guerre de 1870 au cours de laquelle il s'illustre dans sa spécialité, il est confronté aux désordres de la Commune qui le marquent profondément et qui provoquent chez lui une aversion profonde et définitive pour les mouvements de foule et pour la violence qu'ils entraînent. Là encore, le mimétisme avec Taine est frappant et son déterminisme en est une autre preuve. L'année précédente, il avait publié *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, dans lequel il livre ses réflexions sur l'évolution des civilisations : « Il y a des grandes lois permanentes qui dirigent la marche générale de chaque civilisation. De ces lois permanentes, les plus générales, les plus irréductibles découlent de la constitution mentale des races. La vie d'un peuple, ses institutions, ses croyances et ses arts ne sont que la trame visible de son âme invisible. Pour qu'un peuple transforme ses institutions, ses croyances et ses arts, il lui faut d'abord transformer son âme ; pour qu'il pût léguer à un autre sa civilisation, il faudrait qu'il pût lui léguer aussi son âme. »⁷⁹⁶ Sa proximité avec la pensée de Taine est évidente, comme l'est sa foi en la science qui renforce son déterminisme : « La science a montré à l'homme la faible place qu'il occupe dans l'univers et l'absolue indifférence de la nature pour lui. Il a vu que ce qu'il appelait liberté n'était que l'ignorance des causes qui l'asservissent, et que, dans l'engrenage des nécessités qui les mènent, la condition naturelle

⁷⁹⁵ Lanson (G.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1895, p.1031.

⁷⁹⁶ Le Bon (G.), *Les lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, Flammarion, 1894, p. 6.

de tous les êtres et d'être asservis. »⁷⁹⁷ Le comportement de l'homme est déterminé car sa constitution mentale obéit aux mêmes règles que ses caractères anatomiques. « Ses caractères, fondamentaux, immuables, proviennent d'une certaine structure particulière du cerveau. »⁷⁹⁸ La correspondance entre ces lignes et le livre de Taine *De l'intelligence* est évidente, comme l'est *Psychologie des foules* et *Les Origines de la France contemporaine*.

L'influence de Taine chez Le Bon est immense, bien que ce dernier l'avoue peu et commence par leur admiration commune pour Th. Ribot, à qui Le Bon dédicace son ouvrage. Taine avait publié un article sur Ribot dans *Le Journal des débats* le 23 novembre 1873, repris dans *Derniers essais de critique et d'histoire*, groupant un certain nombre d'articles que sa veuve fait paraître en 1894. Taine disait sa proximité de pensée avec Ribot et il est aisé de rapprocher Taine de Le Bon par quelques citations : « Ni le spiritualisme ordinaire ni l'ancien matérialisme ne sont aujourd'hui des positions tenables. On ne peut plus discuter en philosophie la question des substances ; on ne s'occupe que des phénomènes, c'est-à-dire des faits ou évènements. »⁷⁹⁹ Ou encore : « L'hérédité physiologique nous garantit l'hérédité psychologique. L'hérédité transmet le fonds primitif mais aussi les acquisitions ultérieures. »⁸⁰⁰ Le Bon ne dit pas autre chose dans son introduction de *Psychologie des foules* quand il écrit : « L'époque actuelle constitue un des moments critiques où la pensée humaine est en voie de transformation. Deux facteurs fondamentaux sont à la base de cette transformation. Le premier est la destruction des croyances religieuses, politiques et sociales d'où dérivent tous les éléments de notre civilisation. Le second, la création de conditions d'existence et de pensée entièrement nouvelles, engendrées par les découvertes modernes des sciences et de l'industrie. » Sur l'hérédité : « Le fond héréditaire des sentiments d'une race est son élément le plus stable. »⁸⁰¹ A propos de « race », il est certain que Le Bon dépasse largement Taine, car il distingue sans ambiguïté des races supérieures et de races inférieures, ce que n'a jamais dit Taine. Celui-ci ne variera pas sur sa définition de la race durant les années qui séparent *l'Histoire de la littérature anglaise* et *Les Origines de la France contemporaine*. En 1863, il écrit : « Ce qu'on appelle race, ce sont les dispositions innées et héréditaires que l'homme

⁷⁹⁷ Le Bon (G.), *Les lois psychologiques de l'évolution des peuples*, op. cit., p. 154.

⁷⁹⁸ Le Bon (G.), *Les lois psychologiques de l'évolution des peuples*, op. cit., p. 21.

⁷⁹⁹ Taine (H.), *Derniers essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1894, p. 100.

⁸⁰⁰ Taine (H.), *Derniers essais de critique et d'histoire*, op. cit., p. 104.

⁸⁰¹ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, [1895], rééd. Paris, PUF, 2008, p. 1.

apporte avec lui à la lumière, et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et la structure du corps. Elles varient selon les peuples. »⁸⁰² En 1890, dans une lettre à Brunetière, il précise sa pensée : « Ce qui constitue la race, c'est l'héritage du sang, par suite la transmission des inclinations et aptitudes héréditaires, lesquelles sont plus ou moins grandes et petites selon les individus, en diverses proportions, en mixtures diverses. Naturellement, dans une race à imagination pittoresque, il y a plus de chances pour la naissance d'un grand peintre que dans une race à imagination sèche ; de même, dans une race de haute stature, il y a plus de chances pour la naissance d'un géant que dans une race de stature basse. »⁸⁰³ Cette constatation paraît être une évidence dans la France du XIXe siècle, et nous sommes bien loin du rapprochement que certains ont voulu faire avec les théories d'un Gobineau, lui-même récupéré par Drumont. En conclusion sur ce sujet, l'idée émise que Le Bon ne fait que suivre Taine à propos de la définition de la race est fausse.

Bien que grand admirateur de Taine, Le Bon n'en n'est pas moins critique de sa méthode et semble le considérer plus naturaliste que psychologue : « Bien des phénomènes sociaux demandent l'étude d'un psychologue beaucoup plus que celle d'un naturaliste. Notre grand historien Taine a examiné la Révolution en naturaliste, aussi la genèse réelle lui a-t-elle souvent échappé. Il a parfaitement observé les faits, mais, faute d'avoir pénétré la psychologie des foules, le célèbre écrivain n'a pas toujours su remonter aux causes. Les faits l'ayant épouvanté par leur côté sanguinaire, il n'a guère vu dans les héros de la grande épopée qu'une horde de sauvages épileptiques se livrant sans entrave à leurs instincts. »⁸⁰⁴ Contrairement à Taine qui pense que la Révolution a été dirigée par un groupe d'hommes, les jacobins, Le Bon croit, lui, que c'est la foule qui a fait la Révolution et s'est dotée de meneurs. « Ce ne sont pas les rois qui firent ni la Saint-Barthélémy, ni les guerres de Religion, pas plus que Robespierre, Danton ou Saint-Just ne firent la terreur. Derrière de pareils événements on retrouve toujours l'âme des foules. »⁸⁰⁵ Il tempérera son jugement sur Taine dans sa *Révolution française* qui prendra, en 1912, une part active dans la querelle occasionnée par le livre polémique d'A. Aulard. Il est aussi tout à fait juste d'affirmer que Taine

⁸⁰² Taine (H.), *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863, t. I, p. XXII.

⁸⁰³ Taine (H.), « Lettre à Brunetière le 13 juin 1890 », citée par M. A. Bioves dans *Feuilles d'histoire du XVIIe au XIXe siècle*, 1^{er} février 1909.

⁸⁰⁴ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 42.

⁸⁰⁵ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 42.

n'a vu dans les foules révolutionnaires que des succédanés de troupes sanguinaires et animalières, il suffit pour s'en convaincre de reprendre les qualificatifs qu'il utilise dans les *Origines* : « bêtes de trait, bêtes de somme, animaux affolés, bêtes féroces, loups, chiens, » mais aussi « barbares, cannibales, brutes... » Par exemple, dans le livre premier du tome I de *La Révolution, l'Anarchie spontanée*, Il reprend ainsi à 10 reprises les métaphores animalières pour qualifier les émeutiers.

L'influence de Taine sur Le Bon est manifeste dans de nombreux passages de son livre. Comment ne pas penser au tableau brossé par Taine sur l'armée révolutionnaire dans *La Conquête jacobine* quand Le Bon écrit : « Criminelles, les foules le sont souvent, certes, mais, souvent aussi, héroïques. On les amène aisément à se faire tuer pour le triomphe d'une croyance ou d'une idée, on les enthousiasme pour la gloire et l'honneur, on les entraîne presque sans pain et sans arme, comme en 1793, pour défendre le sol de la patrie. Héroïsmes évidemment un peu inconscients, mais c'est avec de tels héroïsmes que se fait l'histoire. »⁸⁰⁶

On retrouve tout au long du livre des références à Taine. A propos de la moralité étonnante manifestée par la foule, il écrit : « Les plus parfaits gredins eux-mêmes, par le fait seul d'être réunis en foule, acquièrent parfois des principes de moralité très stricts. Taine fait remarquer que les massacreurs de Septembre venaient déposer sur la table des comités les portes-feuilles et les bijoux trouvés sur leurs victimes et si aisés à dérober. »⁸⁰⁷ Abordant le thème de la Religion, il cite les propos de Taine sur la population attachée au culte : « A la fin du dernier siècle, devant les églises détruites, les prêtres expulsés ou guillotisés, la persécution universelle du culte catholique, on pouvait croire que les vieilles idées religieuses avaient perdu tout pouvoir ; et cependant après quelques années les réclamations universelles amenèrent le rétablissement du culte aboli. »⁸⁰⁸

Dans son chapitre sur l'instruction et l'éducation, Le Bon cite de nombreux passages de *l'Ecole*. Il se félicite de la manière dont Taine a montré l'importance de l'instruction professionnelle qui peut suppléer favorablement l'instruction classique. Reprenant l'exemple développé par l'historien sur le système éducatif anglo-saxon, il le cite d'abondance pour vanter l'enseignement à l'atelier plus qu'à l'école, de façon à ce qu'un individu puisse acquérir un métier en fonction de ses capacités. Enfin, il adhère totalement à

⁸⁰⁶ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 15.

⁸⁰⁷ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 30.

⁸⁰⁸ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 47.

l'affirmation de Taine sur « la disconvenance croissante de notre éducation latine et de la vie. » A propos de *l'Ecole*, il écrit : « Ces pages sont à peu près les dernières qu'écrivit Taine. Elles résument admirablement les résultats de sa longue expérience. L'éducation est notre seul moyen d'agir un peu sur l'âme d'un peuple. »⁸⁰⁹

Les O.F.C. ont apporté à *Le Bon* des arguments dont il use abondamment dans son livre. « La puissance des mots est si grande qu'il suffit de termes bien choisis pour faire accepter les choses les plus odieuses. Taine remarque justement que c'est en invoquant la liberté et la fraternité, mots très populaires alors, que les jacobins ont pu *installer un despotisme digne du Dahomey, un tribunal pareil à celui de l'Inquisition, des hécatombes humaines semblables à celles de l'ancien Mexique.* »⁸¹⁰ De même, retient-il la thèse de Taine sur le niveau intellectuel particulièrement bas des membres des différentes assemblées et leur utopisme : « Le type le plus parfait du simplisme des assemblées fut réalisé par les Jacobins de notre grande Révolution. Tous dogmatiques et logiques, la cervelle remplie de généralités vagues, ils s'occupaient des principes fixes sans souci des événements ; et on a pu dire qu'ils avaient traversé la Révolution sans la voir. Avec quelques dogmes, ils s'imaginaient refaire une société de toutes pièces, et ramener une civilisation raffinée à une phase très antérieure de l'évolution sociale. Leurs moyens pour réaliser ce rêve étaient généralement empreints d'un absolu simplisme. Ils se bornaient, en effet, à détruire violemment les obstacles qui les gênaient. Tous d'ailleurs : Girondins, Montagnards, Thermidoriens, etc., étaient animés du même esprit. »⁸¹¹ Le mimétisme avec le texte de Taine est évident, seul le terme « grande Révolution » les différencie... Sans aucun doute, *Le Bon* prend à son compte ce que dit Taine à propos des décisions incohérentes que prennent parfois les députés des Assemblées, dictées par le lyrisme irresponsable de l'instant. Citant un passage des *Origines* qui démontre cette incohérence, il ajoute : « Le tableau peut paraître sombre. Il est exact pourtant. Les assemblées parlementaires suffisamment excitées et hypnotisées présentent les mêmes caractères. Elles deviennent un troupeau mobile obéissant à toutes les impulsions. »⁸¹²

A la lecture de ces quelques exemples, on mesure l'influence considérable exercée par Taine sur *Le Bon*. Si le premier n'a pas donné à la notion de foule la

⁸⁰⁹ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 56.

⁸¹⁰ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 62.

⁸¹¹ Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 114.

⁸¹² Le Bon (G.), *Psychologie des foules*, op. cit., p. 119.

même rigueur scientifique que développe *Psychologie des foules*, il est indéniable qu'il lui a apporté les bases indispensables au développement de ses recherches. Sa vision de la Révolution française a trouvé chez Le Bon une compréhension et une adhésion totale à quelques objections près que ce dernier développera dans le livre consacré au même sujet dans les années 1910. De plus, le succès considérable obtenu par les livres de Le Bon, contribue à faire de Taine la référence incontournable.

Cette présence est aussi assurée par les parutions successives des œuvres de Taine non publiées avant sa mort. C'est bien sûr le cas du deuxième tome du *Régime moderne* dont nous avons vu qu'il avait donné lieu à de nombreux commentaires, de *Derniers essais de critique et d'histoire*, qui regroupe des articles divers que Taine avait fait paraître de son vivant dans les revues, et enfin, en cette année 1896, de *Notes sur la France*, certes œuvre mineure, mais par laquelle Mme Taine perpétue la présence de son illustre mari. Cela donne l'occasion à Léon Bélugou dans *La revue blanche*⁸¹³ de disserte sur la postérité de Taine. « Rien n'égale la ferveur d'enthousiasme et de vénération avec laquelle les hommes qui ont aujourd'hui trente ans ont plié leur esprit à ses enseignements. L'historien de l'Ancien Régime et de la Révolution, le théoricien de l'Intelligence a façonné nos âmes ; nul, si ce n'est Renan, n'a marqué d'une empreinte plus forte la pensée contemporaine. Les esprits les plus dissemblables ont reçu cette discipline, à des degrés divers, mais de façon visible ; on pourrait montrer la trace chez M. Gabriel Tarde, aussi bien que chez M. Drumont et chez M. Maurice Barres, et les jouvenceaux excités qui se révoltaient naguère contre cette influence l'ont eux-mêmes subie en le détestant. » Bélugou fait ici allusion à Zola, qui a toujours rendu hommage à Taine en regrettant de ne pas être payé de retour. Rappelant l'idée maîtresse de Taine qui était de rattacher les sciences morales aux sciences naturelles, il le considère comme un des initiateurs de la psychologie expérimentale et que « c'est grâce aux *Origines*, ces admirables morceaux de psychologie collective, que les études sociologiques sont si florissantes aujourd'hui. » L'auteur de l'article annonce dès maintenant le projet de Mme Taine et de son neveu Chevrillon qui est de publier la correspondance de l'historien, ce qui sera fait au début du siècle et souhaite voir paraître le texte inachevé que Taine a consacré aux associations (souhait réalisé dans le même ouvrage.)

⁸¹³ Bélugou (L.), « Une œuvre posthume d'H. Taine », *La revue blanche*, 15 mars 1896.

Barrès réagit également à la publication du livre posthume de Taine. Dans *Le Figaro* du 19 décembre 1896.⁸¹⁴ Il rappelle que Taine, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr de 1863 à 1865, effectue des tournées en province et consigne, à cette occasion, ses réflexions sur la France qu'il découvre et les populations qu'il rencontre. « Ce livre est un réquisitoire terrible contre les Français de 1865. » Barrès voit dans ces lignes une charge contre le bourgeois et le philistin qui horrifient Taine, contre la mentalité des fonctionnaires, responsable pour ce dernier de la décadence de la France. Ce procès fait à l'administration française déplaît à Barrès et il en veut à Taine, trop admirateur à son goût de l'esprit anglais, de rejoindre une élite intellectuelle éloignée de la réalité du pays. Dans ce même article, Barrès dépasse l'objet de l'article pour analyser l'enseignement que Taine lui a légué et en particulier le déterminisme lié au milieu : « M. Taine comme M. Renan, comme tous les maîtres qui nous ont précédés, croyait à une raison indépendante, existant dans chacun de nous et qui nous permet d'approcher la vérité. Voilà une notion à laquelle, pour ma part, j'ai cru passionnément. L'individu ! Son intelligence, sa faculté de saisir des lois de l'univers ! Il faut en rabattre. La raison humaine est enchaînée de telle sorte que nous repassons tous dans les pas les uns des autres. Selon les milieux où nous nous sommes développés, nous élaborons des jugements, des raisonnements. Nous ne sommes pas maître des pensées qui naissent en nous. Elles sont des réactions, des mouvements de notre organisme dans un milieu donné. Elles ne naissent pas de notre intelligence. Elles sont des façons de réagir qui sont communes à tous les êtres plongés dans le même milieu. »

Ce livre de récits de voyages, s'il peut être considéré comme anecdotique, apporte la confirmation que l'intellectuel qu'il était dans les années 60, n'est pas foncièrement différent de l'auteur des *Origines* à son âge mur. Son regard sur la médiocrité n'est pas plus indulgent, sa dénonciation de la bureaucratie française est la même, le procès qu'il fait à l'enseignement et à sa faillite est identique. Si ces *Notes de voyage* avaient été publiées en 1865, aurait-on fait le même procès à Taine, sur son « évolution » en 1870 ? Le regard qu'il porte sur les paysans dans ses notes de voyages est-il si éloigné que celui du cinquième livre de *l'Ancien régime* intitulé *Le peuple* ? Assurément non, la meilleure preuve est de relire son *Voyage aux Pyrénées*, publié en 1858 et qui est une version remaniée de *Voyage aux eaux des Pyrénées*, paru en 1855, un des premiers « guides » de voyage chez

⁸¹⁴ Barrès (M.), « M. Taine et le philistin », *Le Figaro*, 19 décembre 1896.

Hachette. Taine n'a que 27 ans, est collaborateur de la *Revue de l'instruction publique*, passe pour l'intellectuel libéral qui se permet toutes les audaces en remettant en cause l'enseignement de Victor Cousin, dont le *Tite-Live* enchante les académiciens français, et qui relate ses impressions de voyage avec la distance hautaine, l'ironie cruelle, l'humour grinçant d'un vieux bourgeois des villes découvrant les mœurs et les coutumes populaires. La distance qui le sépare du peuple est la même en 1855 qu'en 1871. Encore une fois, le Taine décrivant les mœurs des populations rurales dans les *O.F.C.* est comparable à celui qui brosse le tableau des fêtes de Laruns dans *Voyage* : « On se fût cru au seizième siècle... La première partie du cortège était amusante : deux files de petits polissons en veste rouge, les mains jointes sur le ventre pour y tenir leur livre, faisant effort pour se donner un air de componction, et se regardaient en dessous d'une façon comique. Cette bande de singes habillés étaient menée par un bon prêtre, dont les rabats plissés, les manchettes et les dentelles pendantes battaient et flottaient comme des ailes. Puis un Suisse piteux, en habit de douanier sale ; puis un beau maire en uniforme, l'épée au côté, puis deux longs séminaristes, deux petits prêtres rebondis, une bannière de Vierge, enfin tous les douaniers et tous les gendarmes du pays ; bref, toutes les grandeurs, toutes les splendeurs, tous les acteurs de la civilisation. La barbarie était plus belle : c'était la procession des hommes et des femmes qui, un petit cierge à la main, défilèrent pendant trois quart d'heure. »⁸¹⁵ Le texte est assez édifiant pour se passer de tout commentaire, seulement peut-on souligner la référence au seizième siècle pour souligner le caractère archaïque de la scène, la comparaison avec le monde animalier si présent dans les *Origines*, l'anti cléricisme mordant dans la description du clergé des campagnes, la dérision affichée dans la description de la « civilisation » française. Quel contraste avec la description du peuple anglais dans *Notes sur l'Angleterre*, publiée en 1872. Taine y décrit une fête religieuse et voyage en train avec les participants. « Pendant l'arrêt du train, les femmes, avec un air sérieux et convaincu, entonnent un psaume ; la musique religieuse est toujours ici grave et douce, et n'a jamais manqué de me faire plaisir. Les wagons sont de troisième classe, et les assistants sont des boutiquiers, des ouvriers, des cultivateurs, tous vêtus comme notre petite bourgeoisie ; habits propres, souvent neufs, en drap gris ou brun ; physionomies actives et intelligentes... »⁸¹⁶ Il est évident que la comparaison entre les campagnes anglaises et françaises est sans appel pour Taine.

⁸¹⁵ Taine (H.), *Voyage aux Pyrénées*, Paris, Hachette, 11^e édition, 1887, p.128-129.

⁸¹⁶ Taine (H.), *Notes sur l'Angleterre*, Paris, éditions G. Grès, 1923, p. 242.

Mais nous sommes en 1896 et les livres de voyages de Taine, s'ils sont révélateurs de ses convictions, ne sont pas considérés comme des œuvres majeures et sont (à tort) peu commentés. Sa vision du « peuple » est-elle si différente ?

Si les idées politiques de Taine retiennent l'attention des lecteurs des *O.F.C.*, elles ne font pas encore l'objet d'une possible exploitation ou récupération par les politiciens de cette fin de siècle. La période est caractérisée par la volonté du chef de gouvernement, Jules Méline, de rassembler les Français dans une République indiscutable et de faire taire les querelles religieuses. Cet esprit va perdurer d'avril 1896 à juin 1898 et est combattu à la fois par les radicaux et les monarchistes, dont le nombre insuffisant de députés ne peut remettre en cause la politique. De plus, si le cas Dreyfus est commenté et discuté, « l'Affaire » n'est pas commencée et les passions n'ont pas encore déchainé les esprits. C'est à ce moment que la première brochure faisant exclusivement référence aux idées politiques de Taine paraît. Curieusement, elle est l'œuvre d'un jeune économiste qui fera une brillante carrière universitaire à Lille et Paris, Albert Aftalion (1874-1956), qui y fait en quelque sorte ses premières armes avant la soutenance de sa thèse deux ans plus tard. Elle est publiée dans la *Revue internationale de sociologie*, avant d'être éditée chez Girard et Brière sous le titre *Les théories politiques de Taine*.⁸¹⁷ Si le titre est alléchant, le contenu est assez neutre puisque l'auteur ne fait que reprendre les idées politiques émises par Taine dans les *O.F.C.* sans les commenter, se contentant de quelques réserves non dénuées d'intérêt, mais timides et mal argumentées. Néanmoins, c'est la première fois qu'un auteur se livre à l'exercice et mérite, à ce titre, d'être cité.

L'économiste reprend à son compte la conception que Taine se fait d'une constitution qui se doit d'être élaborée pour des peuples déterminés par leur histoire, le climat, et se garder de tout changement brusque et révolutionnaire. « Le but d'une constitution n'est pas de satisfaire la raison, mais de bien fonctionner, de s'adapter exactement à la réalité. On ne peut que la modifier insensiblement, l'acclimater peu à peu aux besoins nouveaux, la mettre en harmonie avec le présent sans rompre avec le passé, procéder lentement, par de successifs tâtonnements, par des réformes essayées et sans cesse corrigées. Traditionnelle, historique et relative, ainsi seulement une constitution répondra à son objet et

⁸¹⁷ Aftalion (A.), *Les théories politiques de Taine*, Paris, Girard et Brière, 1896.

ne fonctionnera pas à vide. »⁸¹⁸ Analysant l'opposition de Taine à l'omnipotence de l'Etat dans les tâches qui ne sont pas de sa compétence, il comprend sa plaidoirie pour un libéralisme basé sur l'inégalité des talents, sur le mérite, et sa critique d'un suffrage universel « aveugle. » Il souligne la contradiction chez Taine existant entre son attachement à une certaine décentralisation car « il combat le despotisme du pouvoir central », et son désir d'un pouvoir fort dans lequel il trouve « le dernier rempart contre la malveillance pire de l'autonomie démocratique. » Dans cette contradiction, Aftalion met en lumière le paradoxe évident chez Taine qui fait cohabiter conservatisme et libéralisme, audace et frilosité. Le système de Taine reposant sur l'examen des faits, l'auteur lui reproche d'ignorer les nécessités historiques et une généralisation excessive le conduisant à imaginer un régime idéal proche des philosophes du XVIIIe siècle qu'il a tant dénoncé. La conclusion est un satisfecit mitigé de l'œuvre de Taine, car si celui-ci « impose aux choses les règles de son intelligence, à asservir la réalité sous la fixité des principes éternels, à discipliner et façonner les faits, la grandeur de son génie l'a empêché de demeurer seulement exact ; la puissance de sa personnalité a causé le dogmatisme de ses théories. »⁸¹⁹

Toutes les critiques ne sont pas nécessairement politiques et c'est le cas de Michel Salomon, qui, dans son livre *Etudes et portraits littéraires*, consacre 46 pages à Taine. Cette étude, qui reprend toutes les facettes du disparu, cherche à se démarquer de tout esprit polémique. C'est un hommage à l'universalité de son œuvre, à la fois au philosophe, au critique littéraire, au critique d'art, à l'historien. Il fait ressortir parmi toutes ses œuvres apparemment disparates, l'unité de conception, de méthode. On ne trouve pas, dans son analyse, de commentaire original qui n'ait, à un moment ou à un autre, déjà été dit, mais plutôt les sensations d'un lecteur d'une œuvre « forte, brillante, aventureuse et ardue. Elle nous fait monter aux plus hauts belvédères de la pensée, mais par des pentes scabreuses, où le pied manque, où l'on oscille au bord du vide, et elle vous laisse sans support au-dessus de l'abîme. Puis tant de sujets touchés, et si divers : philosophie, littérature, histoire, voyages, esthétique, fantaisie,.. et un système immuable, des catégories, des cadres fixes, des compartiments, où tout s'ordonne, se case, se tasse, de gré ou de force. Si bien que les choses les plus fluides, telles que le rêve du poète ou de l'artiste, s'y trouvent prises et contraintes.

⁸¹⁸ Aftalion (A.), *op. cit.*, p.2.

⁸¹⁹ Aftalion (A.), *op. cit.*, p.12.

Ajoutez la tension continue de la forme. Car je ne sais pas de style plus voulu, moins venu, avec ses métaphores obstinément suivies, ses énergies méditées, ses redoublements, ses martelages. Et tout cela fait quelque chose de trop dense et de trop dur, et l'on se sent comme bâtonné. »⁸²⁰ Peu de critiques ont aussi bien traduit les sensations d'un lecteur de Taine ! Salomon consacre un nombre important de pages à expliquer la méthode, la philosophie, l'esprit scientifique de Taine avant d'en venir à l'historien. Il est évident qu'il admire les *O.F.C.*, d'abord pour ce qu'elles démontrent, ensuite par ce qu'elles vont à contre-courant de ce que l'auteur représentait jusqu'alors : « Ce libre penseur a écrit sur les bienfaits de l'Eglise quelques-uns de ses plus beaux morceaux. Le déterministe qui estimait illusoire toute morale transcendante a évalué *l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes. Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale.* »⁸²¹ L'auteur y voit la preuve de la loyauté et du désintéressement de Taine. Bien qu'il vante le psychologue qu'est Taine, le portrait brossé par ce dernier le gêne quelque peu. Il y critique « l'égoïsme » de Napoléon décrit par Taine qui réduit, à son avis, la dimension psychologique de l'Empereur. « Si habituelle que puisse être l'insensibilité d'une personne humaine, elle a des intermittences. Il se glissait parfois autre chose que du calcul dans les familiarités de bivouac du petit caporal. » Bref, Salomon semble choqué, tant par le portrait de Napoléon que sur la *race* de celui-ci !

Dans sa conclusion, l'auteur développe avec justesse la technique littéraire de Taine : « Une pensée systématique se fait une forme systématique. J'ai parlé de martelage. Le style de Taine enfonce méthodiquement les idées au cerveau de son lecteur. » Et plus loin : « Il entend imposer à autrui la tyrannie de doctrine que lui-même subit. » Bien souvent les critiques se recourent dans leurs démonstrations et répètent leurs argumentations. Peu évoquent le pouvoir de la rhétorique de Taine, et par cela même, le livre de Salomon mérite d'être retenu.

Nous avons déjà évoqué l'article consacré à Taine dans *Les contemporains* de Jules Lemaître à propos de ses obsèques. Il revient également sur *Les Origines* pour déplorer son déterminisme qui « s'est fondu en compassion, dès qu'il a vu le sang et la souffrance d'un peu près. »⁸²² Pour lui, Taine a eu peur de l'homme pour avoir trop vu, dans l'histoire, la bestialité humaine.

⁸²⁰ Salomon (M.), *Etudes et portraits littéraires*, Paris, Plon, 1896, p. 1-2.

⁸²¹ Salomon (M.), *op. cit.*, p. 18.

⁸²² Lemaître (J.), *op. cit.*, p. 377.

Léon Bélugou, collaborateur à *La revue blanche*, qui avait déjà écrit un article sur Taine à propos de la sortie, en 1896, de *Notes sur la France* publié à l'instigation de Mme Taine, récidive l'année suivante en faisant paraître une grande enquête sur l'œuvre du disparu. Il est évident que Bélugou a fortement subi l'influence du philosophe à la fois dans ses études mais aussi à travers une passion commune pour Stendhal, une proximité avec Ribot ou Barrès avec qui il a travaillé à *La Cocarde*. Son amitié avec Barrès date du temps où il était le précepteur du prince Charles-Louis de Beauvau-Craon, lui-même très lié à l'écrivain. Dans ses *Cahiers* datés du 13 novembre 1897, Barrès relate comment Bélugou rencontra Taine : « La première fois que j'ai vu Taine, c'était à Barbizon chez le père Luniot ; nos deux chambres d'hôtel étaient voisines ; le soir après dîner, un camarade m'a présenté au Dieu et mon vertige a été plus grand encore que celui de Roemerspacher ; c'est que je n'avais pas été initié par Burdeau et toute ma bibliothèque était les vingt volumes de Taine. »⁸²³ Il fait allusion à la fameuse rencontre décrite dans *Les Déracinés*, nous y reviendrons, mais l'anecdote montre la vénération que Bélugou vouait à Taine. *La revue blanche*, née à Liège en 1889 avant de s'installer à Paris en 1891, se pose alors en concurrente directe du *Mercur de France*, jusque dans sa couleur. Avant de disparaître en 1903, elle va obtenir le concours d'écrivains prestigieux et s'engager sous l'impulsion de Lucien Herr dans la défense de Dreyfus. Si Bélugou peut être catalogué comme un admirateur de Taine, la revue ne peut être soupçonnée de complaisance.

Dans son introduction, Bélugou cite Hegel pour illustrer la postérité de Taine quatre ans après sa mort et souligner la confusion que son œuvre suscite encore dans l'esprit de ses lecteurs : « Un seul homme m'a compris, et encore celui-là ne m'a pas compris non plus. » Justifiant son appel auprès de dix-sept personnalités à donner leur avis sur le maître disparu, il écrit : « Taine a subi plus de trente ans ces étroits jugements de l'opinion. Comme il excellait à donner à ses pensées la frappe et le raccourci d'une formule, elles circulaient de main en main ; l'effigie, pourrait-on dire, se fatiguait à l'usage, se détériorait, souvent tournait en caricature. De plus, la réputation de ce grand homme se fit d'enthousiasmes peu clairvoyants et de colères aveugles qui étaient un obstacle à le comprendre dans sa plénitude. Il semble aujourd'hui, à certains indices, qu'on commence à

⁸²³ Barrès (M.), *Mes cahiers*, Paris, Plon, 1929, p. 217.

l'entendre de façon plus large. Dégagée de maintes interprétations qui la diminuaient et la travestissaient, son œuvre apparaît dans sa masse et avec ses vraies proportions. Nous n'avons plus à craindre le danger d'un jugement à bout portant ; Taine est assez éloigné dès à présent, pour que nous puissions l'apercevoir en perspective. »⁸²⁴ Il semble, à la lecture de ces lignes, que les « certains indices » soient les retombées de la publication en feuilleton des *Déracinés* dans *la Revue de Paris* du 15 mai au 15 août 1897 avant son édition en librairie. D'autre part, si le temps a permis de prendre du recul, il n'est pas certain que *Les Origines* soient jugées avec toute l'objectivité et la sérénité espérées. Si c'est le cas dans l'enquête présente, il semble bien que ce soit une des dernières fois.

Le panel des hommes dont les opinions sont sollicitées est très diversifié. C'est ce qui fait son intérêt, est que tous, à un degré ou à un autre ont été confrontés à ses œuvres qu'elles soient historiques, critiques ou philosophiques. Ils symbolisent, chacun dans leur spécialité, l'étendue des connaissances universelles de Taine. Quatre d'entre eux se refusent pour de motifs diverses. M. Berthelot, un des fidèles de la rue Cassette, avance sa réticence à juger un ami « qui a joué un rôle trop considérable pour que je puisse l'apprécier ainsi d'une façon impromptue. » Le philosophe Jules Lachelier prend comme prétexte le temps considérable nécessaire à établir un tel bilan pour se défilier. Gabriel Séailles, philosophe cofondateur de la ligue des Droits de l'Homme, et ardent dreyfusard, venant de publier une étude sur Renan, se réfugie derrière le prétexte de Lachelier tout en affirmant : « L'estime profonde que m'inspire son formidable labeur m'interdit de porter en quelques lignes un jugement sans nuances qui, dans ces étroites limites, risquerait de violer non seulement la justice, mais les convenances. »⁸²⁵ Jules Lemaître, de sensibilité politique à l'opposé de G. Séailles puisque membre de la ligue de la Patrie française et antidreyfusard, qui a pris position dans la querelle entre Taine et le Prince Napoléon, s'abstient également en disant son admiration pour l'historien tout en soulignant sa dette plutôt envers Renan et Sainte-Beuve. Sans-doute les idées de Taine sont-elles trop paradoxales pour l'homme de droite intransigeant qu'il est.

Treize personnalités d'horizons et de spécialités diverses acceptent de donner leur opinion sur l'œuvre de Taine, nous ne retiendrons que les

⁸²⁴ Bélugou (L.), « Quelques opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1996, p. 263-264.

⁸²⁵ Séailles (G.), *op. cit.*, p.263.

commentaires sur les *Origines*, les connaissances universelles de celui-ci regroupant des sciences multiples hors de notre sujet.

Maurice Barrès est placé en premier, et venant de Bélugou, ce n'est pas un hasard. Après avoir évoqué les réticences d'usage à l'exercice et fait l'éloge de « l'éducateur » que Taine représente pour les hommes de sa génération, Barrès expose ses divergences. En premier lieu, à propos de la Révolution française et de son bilan. « Si, dans l'entreprise révolutionnaire, il y a des puérités, des agitations et du vide, une grandeur pourtant est apparue : certaines dépenses d'énergie, fussent-elles infécondes, contribuent à manifester l'humanité, elles accroissent sinon le bien-être, du moins la beauté et par là la volupté et puis aussi la dignité de notre espèce. » Autrement dit, Ce sont les révolutionnaires qui ont donné à Barrès le sens de l'engagement et l'énergie indispensable à la recherche de l'idéal. C'est justement son absence qu'il reproche à Taine, dont « la vue goethienne, dans son œuvre historique, l'a mené à une doctrine par trop timide. Il haïssait le désordre. » Bien qu'il reconnaisse la valeur inestimable de la méthode enseignée par le philosophe et qu'elle lui permette de juger la limite des réformes sociales, il ne peut s'empêcher de lui reprocher le jugement injuste porté aux jacobins. « Ici nous nous bornerons à critiquer M. Taine sur un point spécial, quand il méconnaît ceux qui sont animés par la générosité, le dévouement, le courage poussé jusqu'à l'héroïsme, ceux qui bravent la mort, se donnent à la fièvre. » C'est la timidité, le repliement sur soi, l'acceptation, voir la servilité qu'il reproche à Taine et qui l'en sépare. Sans doute, sent-il être allé trop loin quand il parle de servilité, alors qu'il lui reconnaît, au même titre que Fustel, son rôle essentiel dans son appréhension de l'histoire de France. « Reconnaissons bien haut la maîtrise de cet homme et comment sa conception de la Révolution (qui est une vue incomplète, qui d'autre part déjà avait été élaboré par Tocqueville) est un des grands événements de notre vie mentale. »

Le texte est clair, confirme ce que Barrès avait déjà dit de Taine à propos des *O.F.C.*, s'il admire sa méthode, s'il lui concède quelques vérités, il lui reproche globalement son jugement sans appel de l'œuvre révolutionnaire. Ce jugement est daté, à la veille de la publication des *Déracinés*, conforme à la place qu'il lui attribue, celle d'un maître et non d'un modèle. Sa conclusion veut être un brillant hommage au maître de sa jeunesse : « Ah ! Quel bonheur de penser longuement, lentement, à cet homme d'honneur de la pensée

française ! Comme il est agréable de songer que le cerveau humain peut être l'instrument, l'outil d'un si bel assemblage de considérations ! »⁸²⁶

L'article suivant est de la main de Mgr d'Hulst, ancien recteur de l'Institut catholique de Paris, qui avait répondu à Bélugou avant de mourir l'année précédente. Il est intéressant dans la mesure où il a bien connu Taine, lui rendant très souvent visite rue Cassette dans les dernières années de sa vie et que ses opinions royalistes transformées par son ralliement à la République, suivant en cela les injonctions de Léon XIII, lui donne le recul nécessaire pour juger les *Origines*. C'est sa méthode historique qu'il veut retenir : « Elle est à la fois positive et très *a priori*, malgré la contradiction que semble appliquer ces deux épithètes. En lisant sans préjugé, sans amour et sans haine, l'histoire documentaire de la Révolution française, il a rencontré bien des idoles qu'il a renversées, bien des légendes qu'il a dégonflées, et en cela il a fait œuvre positive. Pour apprécier les événements et les hommes, il leur a appliqué sa théorie déterministe, et en cela il fait œuvre *a priori*. Mais l'œuvre positive est ce qu'il restera, car, malgré l'exagération des couleurs, il a rendu la réalité en traits immortels. »⁸²⁷ Le reste de l'article est consacré à la philosophie et narre leurs divergences évidentes, ce qui ne les empêchaient pas des échanges fructueux en regrettant que « sur son lit de mort, il ne semble pas avoir trouvé le secret d'une conciliation qui seule aurait donné à sa vie toute son unité, à son œuvre toute sa valeur. » Il est évident que l'auteur admire plus le fond que la forme, rejoignant là l'opinion de nombreux catholiques conscients de l'intérêt des *Origines* pour la défense de leur cause tout en gardant leurs distances avec l'homme.

Le philosophe André Lefèvre, bien qu'il ait beaucoup lu Taine, le juge homme du passé, « dont tout le talent brillait bien loin de nous déjà » et si ses livres « sont toujours lus avec plaisir », ils sont inégaux. Il a apprécié *La littérature anglaise*, *l'intelligence*, *l'Ancien régime* qui « renferme des chapitres du plus vif et du plus poignant intérêt. » Il ne voit pas d'originalité dans la méthode historique de Taine : « Voyez plutôt à quelle partialité, malgré sa méthode, Taine a su plier tous les renseignements qu'il a accumulés sur la Révolution française ! » Il n'en voit pas plus dans sa théorie des milieux que Montaigne et Montesquieu avaient émise avant lui (Taine n'a jamais prétendu en être

⁸²⁶ Barres (M.), *op. cit.*, p. 266-268.

⁸²⁷ D'Hulst (Mgr.), *op. cit.*, p. 269.

l'inventeur !) Enfin, il lui reproche son comportement sous l'Empire, ce que nous avons déjà eu l'occasion de lire sous la plume d'autres auteurs. « C'est depuis cette semi-courtoisie mathildienne que Taine, malgré tout son talent, rentra dans la pénombre. Il ne comprit rien, d'ailleurs, au mouvement qui emportait l'Empire ; il resta mal disposé, réactionnaire, devint *immortel* et rayé du nombre des vivants. »⁸²⁸ Le commentaire est rude, injuste malgré quelques vérités et prouve la parfaite honnêteté de l'enquête initiée par Bélugou.

François Picavet, philosophe et éminent historiographe des Idéologues, s'intéresse particulièrement à la postérité comparée de Taine et Renan. Il pense que, contrairement à Renan, l'œuvre de Taine n'est pas terminée et qu'il ne réunit pas contre lui autant d'adversaires acharnés. Cette affirmation, écrite en 1897, méritera d'être corrigée...Il fait par ailleurs, à propos des *O.F.C.*, une remarque intéressante : « Si Taine a jugé avec sévérité les religions positives, il a fait, en mourant, acte d'adhésion au christianisme, de sorte que des catholiques très sincères et très orthodoxes ne désespèrent pas de son salut. En politique, il a mécontenté les défenseurs de l'Ancien Régime, de la Révolution et de l'Empire, mais il a fourni à chacun d'eux des armes offensives et défensives. D'ailleurs, il a eu peu d'influence auprès des hommes politiques, dont aucun n'a songé à demander pour lui des funérailles publiques. »⁸²⁹ Cette remarque confirme ce que nous avons cherché à démontrer dans les chapitres consacrés à la réception des *Origines* : aucun homme politique de premier plan n'a fait de commentaire sur l'œuvre historique de Taine. Quatre ans après sa mort, c'est encore le cas.

Les deux contributions suivantes sont signées par les philosophes Emile Boutroux et Pierre Janet. Si le commentaire du premier est peut-être moins élogieux que celui du second, tous deux restent cantonnés dans leur spécialité et ne nous apportent pas d'éclairage sur leurs réactions à la lecture des *O.F.C.* et sur la postérité qu'ils envisagent pour l'œuvre.

Ce n'est pas le cas de l'article de Gabriel Monod qui ne s'était pas exprimé au sujet de Taine depuis 1894, bien qu'il s'emploie ici à ne pas se cantonner uniquement à l'historien. En effet, pour Monod, comme pour beaucoup, Taine est avant tout

⁸²⁸ Lefèvre (A.), *op. cit.*, p. 270-271.

⁸²⁹ Picavet (F.), *op. cit.*, p. 272-273.

un philosophe, mais c'est aussi un grand écrivain dont le seul talent littéraire suffit à assurer la postérité. En tant que philosophe, ce n'est pas un initiateur mais plutôt un propagateur du positivisme anglais, de Mill à Spencer, encore plus que de la philosophie d'Auguste Comte. « Par la précision et l'originalité de ses observations, par la rigueur avec laquelle il groupe les faits pour les rattacher à d'autres groupes de faits d'un caractère de plus en plus général, et ramène la notion de fait à celle de loi, il est un de ceux qui ont le plus contribué à montrer la fécondité de la méthode positive. »⁸³⁰ La contrepartie serait que, chez Taine, le philosophe et le logicien aient nuï à l'historien. « Comme historien, Taine a fait œuvre de psychiatre ou de clinicien. Il a considéré la Révolution française comme une maladie dont il a recherché les causes, décrit les symptômes, analyse les effets et même indiqué les remèdes. » S'il reproche à l'historien d'avoir étudié la Révolution française avec des idées préconçues et d'avoir classé les innombrables faits dans des « compartiments préparés d'avance », Monod pense qu'il a fait œuvre utile. Il rend hommage au travail de recherche énorme accompli seul et à la méthode utilisée, quelques fois gâchés par son esprit systématique. « Que de choses vraies il a vues le premier ou dites avec une puissance incomparable ! Il a plus que personne avant lui su rompre avec tout fétichisme, toute idolâtrie soit royaliste, soit révolutionnaire, soit bonapartiste. Il a dévoilé avec une franchise cruelle les plaies de l'Ancien régime, de la Révolution, de l'Empire, de la France contemporaine. Son pessimisme, si outré qu'il soit, est bienfaisant. Il nous dit, avec Saint-Paul : « Mes petits-enfants, gardez vous des idoles ! » Leçon toujours nécessaire pour les français. »⁸³¹ Monod, quatre ans après la mort de Taine est dans la droite ligne de ce qu'il écrivait lors de la publication des *Origines*, à la fois une admiration réelle, un respect infini tout en gardant les réserves argumentées et pertinentes que Taine savait apprécier.

Le journaliste collaborateur du *Mercure de France* Henri Mazel donne un commentaire pertinent sur la méthode tainienne. S'il comprend que Taine, en sociologie, explique l'état social par le triple facteur *race, milieu, moment*, le premier devient vite une fonction du second, et le troisième résulte des deux autres. Pour lui, le moment, dans les *Origines*, l'emporte sur la race et le milieu, et que finalement, à la fin de l'œuvre, il renonce

⁸³⁰ Monod (G.), *op. cit.*, p. 277.

⁸³¹ Monod (G.), *op. cit.*, p. 279.

à son système. Il relève les contradictions, chez l'historien : « En histoire, il passa sa vie à contrôler et à rejeter des idées qu'il avait préconçues, car, quand il se trompait, c'était avec une force presque grandiose...Il n'est pas sans défauts : il a trop simplifié, vu par trop grandes masses, par trop grands courants d'esprits...Il s'est d'autre part perdu dans le détail. » Mazel relève ici, avec pertinence, tous les paradoxes des *O.F.C.* Il veut se persuader que Taine, au fil de son écriture, s'aperçoit qu'il s'est trompé et corrige progressivement ses impressions premières. C'est ce qui explique, pour lui, que la monarchie est mieux traitée dans le dernier volume de *la Révolution* que dans *l'Ancien régime*. C'est le royaliste qui parle...Après avoir rendu hommage à sa noblesse d'âme, à sa loyauté, sa sincérité, son désintéressement, il fait de Taine un « saint laïque. » C'est le message politique qu'il veut magnifier quand il écrit : « A la France actuelle il a rendu l'inestimable service de lui ouvrir les yeux sur la Révolution. Ceci seul devrait le faire considérer comme un bienfaiteur de la Patrie. »⁸³² Cet éloge est une préfiguration de la récupération des idées contenues dans les *Origines* à des fins politiques.

Les témoignages des illustres médecins italiens, Mantegazza et Lombroso, se situent hors de nos préoccupations, mais une réflexion du dernier peut être citée, tant elle caractérise la personnalité de Taine : « C'est de lui surtout que j'ai appris à ne pas me préoccuper de l'opinion publique. »

Les propos de G. de Tarde ne donnent évidemment pas la priorité à l'interprétation des *Origines*, mais ils contiennent des réflexions intéressantes sur l'œuvre. Il partage avec Mazel l'idée que Taine abandonne au fil de l'écriture de son histoire, son concept de *race, milieu, moment*. Les qualités des *O.F.C.* lui semblent évidentes : « Il y est question à chaque page des idées maîtresses qui meuvent les hommes, et de la logique irrésistible qui les rattache les uns aux autres historiquement, et des grands esprits, tels que Rousseau, qui ont été les logiciens de cette dialectique collective. Il y a là aussi, sinon la synthèse, du moins tous les éléments rassemblés d'une bonne psychologie des foules et des classes, dont un fragment remarquable nous est donné sous le titre de « psychologie du jacobin ». Loin d'annihiler ou d'amoindrir l'importance éminente des meneurs de peuples, on peut dire que Taine, en ce monument final de sa vie, l'aurait plutôt exagérée. S'il a été beaucoup trop sévère pour Napoléon, du moins ne l'a-t-il pas rapetissé, puisqu'il le regarde en quelque sorte comme un

⁸³² Mazel (H.), *op. cit.*, p. 280-281.

Titan, architecte actuel de la France actuelle. »⁸³³ Tarde a toujours voué une grande admiration pour Taine comme en témoignent 3 lettres écrites en 1886 et conservées dans le fonds Taine de la B.N.F. Sollicitant son intervention auprès de Brunetière pour pouvoir publier un article dans la *Revue des deux mondes*, il lui confie : « La lecture de vos ouvrages a toujours été pour moi une exhortation à la clarté autant qu'à la rigueur. »⁸³⁴

L'opinion sur l'œuvre de Taine donnée par Emile Durkheim à la *Revue blanche* ne concerne absolument pas les *Origines*, se concentrant sur son apport philosophique en conciliant l'empirisme et le rationalisme.

Enfin, la contribution d'E.M. de Vogüé est, de son aveu même, trop partielle, étant donné leur amitié. Cela ne l'empêche pas de faire l'éloge de la méthode et du système de Taine et d'avoir une remarque pertinente que l'on s'étonne de ne pas avoir lue plus tôt à propos de sa postérité : « A mon sens, Taine continuera d'agir comme l'un des plus robustes ouvriers d'une entreprise de destructions nécessaires, au même titre que les grands esprits scientifiques de la dernière période, un Darwin, un Spencer et tant d'autres. »⁸³⁵

Dans sa conclusion, Bélugou revient sur les doctrines et la méthode de Taine en faisant remarquer que « pour juger équitablement une doctrine, il est essentiel de considérer chaque proposition en place et dans l'ensemble du système, et qu'il faut se prendre moins aux mots qu'au sens général une fois pénétré. Envisagée par ce biais, l'œuvre de Taine prend un autre aspect, et se dévoile en sa véritable et sévère beauté, élargie et purifiée, pénétrée et inspirée d'un bout à l'autre de la méthode proprement scientifique. Lui-même appelait ses *Origines* une *Monographie d'Embryologie sociale comparée*, c'est en effet, leur caractère propre ; tout autre considération est secondaire et accessoire. »

Cette enquête qui se voulait exhaustive ne fait pas apparaître une quelconque évolution dans les opinions émises sur les *Origines*. L'image de Taine est sensiblement la même que 20 ans plus tôt. Les passions politiques y sont absentes et si Picavet, par exemple, le constate, Mazel envisage déjà le parti qu'il est possible d'en tirer. Ferdinand Brunetière consacre, la même année, un article sur Taine qui ne sera publié dans la

⁸³³ Tarde (G.), *op. cit.*, p. 286.

⁸³⁴ Tarde (G.), *Lettre à H. Taine le 31 décembre 1886*, Fonds Taine, BNF, naf 28420.

⁸³⁵ Vogüé (E.M.), *op. cit.*, p. 293.

Revue des deux mondes que le 1^{er} janvier 1925.⁸³⁶ Nous connaissons les divergences existant pendant des années entre les deux hommes et son texte est le reflet de leur opposition. Après avoir rendu hommage au penseur que fut Taine et à son œuvre historique qui, à première vue, ne se détache pas des autres, il incite le lecteur à l'étudier attentivement : « Cette œuvre est l'application, l'exemple, l'illustration d'une méthode, conçue comme universelle ou universellement applicable et dont le but a été de soustraire aux variations des opinions individuelles les principes du jugement critique. C'est ce qui fait la grandeur de l'œuvre. » S'il admet que Taine a fait œuvre utile en dénonçant les excès révolutionnaires, il lui reproche de ne pas avoir tenu compte ni de la générosité des acteurs ni de la fécondité de leurs idées et de négliger les circonstances particulières. Il ne partage pas non plus la sévérité de son jugement sur Napoléon et la France contemporaine qu'il attribue à une méconnaissance des qualités du Français. Après être revenu sur la carrière et l'évolution des idées de Taine, Brunetière pense que, en abordant l'histoire, celui-ci s'est rendu compte qu'on ne pouvait traiter les hommes comme des abstractions et que les sciences morales n'étaient pas des sciences naturelles. C'est donc un constat d'échec qu'il dresse en constatant que Taine a dû changer de méthode au fur et à mesure de l'écriture des *Origines*. Progressivement, « après avoir débuté par railler cruellement la subordination de toutes les questions à la question morale, il y songeait lui-même » (C'est le catholique opposé au naturalisme qui parle...) Enfin, pour Brunetière, les *O.F.C.* ne sont pas une histoire de la Révolution : « Elles ne sont qu'une démonstration de l'objectivité du jugement critique par le moyen de l'histoire de la Révolution. » Ne pas considérer Taine comme un historien permet de le placer dans un champ dans lequel, si les commentaires, les objections, les louanges peuvent être développés, la passion en est absente. Si les *Origines* ne sont pas un livre d'histoire, elles perdent leur impact politique. A contrario, qualifier Taine d'historien est un acte politique qui permet soit de le combattre, soit de le récupérer. Dans les deux cas, sa fortune lui échappe.

Pour Camille Jullian aussi, Taine n'est pas un historien, il préfère le qualifier d'artiste. « Le livre de M. Taine est le plus admirable réquisitoire à dossier historique que possède notre littérature. Cet homme, qui n'était pas encore un historien, est un artiste d'une vigueur, d'une hardiesse, d'une précision, d'un mouvement prodigieux. »⁸³⁷

⁸³⁶ Brunetière (F.), « H. Taine », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1925.

⁸³⁷ Jullian (C.), *Les historiens français du XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1897, p. 98.

La lecture de ces différents commentaires, de ces jugements contrastés, de ces appréciations opposées, montre s'il en était besoin, que son œuvre est encore bien vivante, qu'elle suscite toujours de l'intérêt. Cet intérêt, à cette époque, semble encore exempt d'arrière-pensées politiques. Le temps n'est pas encore au combat entre deux idéologies opposées pour lesquelles Taine devient le prétexte d'une référence obligée.

D. *Les Déracinés*, La postérité de Taine confisquée ?

Quand le *premier* livre du *Roman de l'Énergie nationale* paraît en 1897, La figure de Taine ne brille pas des mêmes feux que dans les décennies précédentes. Si, depuis son décès et comme nous l'avons vu, son œuvre fait l'objet de l'attention de certains commentateurs, si ses livres sont toujours aussi lus, (*L'Ancien régime* en est à sa 20^e édition, *La Révolution* à sa 17^e, *Le Régime moderne* à sa 10^e) il n'est plus au centre de l'actualité. Barrès, dans *Les Déracinés*, lui confère une nouvelle dimension qui, à bien des égards, va bouleverser sa fortune.

Si la biographie de Barrès est hors de notre propos, il est important de souligner que celui-ci, à 35 ans, est à une période charnière de sa trajectoire intellectuelle et que l'évolution de ses réflexions personnelles va infléchir directement l'image d'un homme qui appartenait déjà au passé. Barrès s'est nourri de Taine dès son plus jeune âge, puisque ses écrits nous apprennent qu'il s'est fait offrir *L'histoire de la littérature anglaise* pour ses quinze ans. En classes de rhétorique et de philosophie, il étudie *Les Origines de la France contemporaine* dont les deux premiers tomes viennent d'être publiés. On sait, par ses *Cahiers*, qu'il ne partage pas le jugement sévère que Taine porte sur Victor Cousin dans *Les philosophes français du XIXe siècle* dont il considère la théorie consistant à emprunter à chaque système philosophique le plus apte à conforter le génie français comme excellente. Inscrit à la Faculté de droit de Nancy, il continue à s'imprégner des maîtres du passé. Dans une lettre à son ami Léon Sorg⁸³⁸ il écrit : « Je lis beaucoup et je suis dégouté de lire. Tout m'écoeure, la littérature n'est qu'une immense plaisanterie, entreprise commerciale pour placer des actions... Dès aujourd'hui je modifie complètement mes programmes... Je quitte Flaubert, Daudet... Je romps avec mes admirations frelatées de la veille. Je vais demander à Michelet, Vacquerie, Littré, Renan, E. Pelletan, Edgard Quinet, Taine, surtout Taine des impressions nouvelles. »

Abandonnant le droit pour s'installer à Paris, il fonde une revue *Taches d'encre* qui ne comptera que quatre numéros, mais qui le fera connaître et entrainera la collaboration à d'autres revues dont celle d'Anatole France *Lettres et Arts illustrés*. Il jouit déjà d'une certaine notoriété qui lui ouvre la porte des salons, en particulier celui d'Henriette et Robert de Bonnières où il rencontre Taine et Renan. C'est Bourget dont il fait la

⁸³⁸ Barrès (M.), *Lettre à Léon Sorg*, 15 décembre 1880, BNF, Fonds Maurice Barrès, naf 28210.

connaissance en 1883 qui symbolise le trait d'union intellectuel avec Taine. Son fils Philippe relate dans une série d'articles sur son père les confidences de celui-ci à propos de Bourget : « Certes sans Bourget, nous serions tout de même allés vers nos greniers, vers les Flaubert, les Baudelaire, les Taine, les Renan, les Tourguéniev, mais il a mis son pavillon sur ces maîtres et aujourd'hui encore, après toutes les retouches de mon expérience personnelle, ils gardent pour nous la sonorité émouvante qu'il leur donnait pour nous quand nous avions vingt ans. »⁸³⁹ Malgré tout, Barrès ne se pose pas en disciple inconditionnel de Taine, nous l'avons déjà constaté dans les articles cités dans notre étude et comme nous allons le voir dans son œuvre littéraire. Dans ses *Cahiers*, il livre cette réflexion : « Bourget m'a fait à tort disciple complet de Taine, Taine m'a nourri sans me satisfaire. »⁸⁴⁰ Cette phrase résume parfaitement l'inconstance et l'ambiguïté de l'influence de Taine chez Barrès au gré de son évolution intellectuelle et sa maturation politique. Si Taine est toujours présent dans l'œuvre de Barrès, il constitue plutôt une référence, souvent controversée, dans ses premières publications, alors qu'il devient un pilier essentiel de sa pensée dans ses œuvres d'inspiration nationaliste. Il est aussi intéressant de noter que Barrès suit, en 1883, les cours de biologie et de psychologie dispensés par Jules Soury à l'École des Hautes Études. C'est un trait de rapprochement avec Taine qui a entretenu une correspondance suivie avec Soury, darwiniste convaincu comme lui et dont il apprécie les travaux : « Enfin, je vais jouir de votre livre, et je vous prie d'agréer, avec tous mes remerciements, les sentiments de vraie considération que m'inspirent vos études si vastes, si multipliées, si spéciales, si bien reliées par une philosophie centrale. »⁸⁴¹

Du milieu des années 1880 jusqu'à la publication des *Déracinés*, c'est plutôt dans une opposition à ses maîtres, Taine et Renan, qu'il affirme sa personnalité. *Huit jours chez Monsieur Renan*, paru en article dans *Le Voltaire* en est une illustration, alors qu'il ne l'avait rencontré que dix minutes lors d'un voyage en Bretagne et dont le ton est franchement impertinent. C'est ce même ton qu'il emploie dans son article du *Siècle* consacré aux *Historiens de 1887* où Taine est mis sur un pied d'égalité avec un Sorel ou un Lavis. Pourtant admirateur des *Origines*, il n'hésite pas à l'accuser de manquer de sang froid dans la critique de ses sources et de se focaliser contre les jacobins, « contre les violents qui veulent

⁸³⁹ Barrès (M.), « Propos recueillis par Philippe Barrès », Barrès, *Romans et voyages*, Paris, Bouquins Robert Laffont, 1994, p.920.

⁸⁴⁰ Barrès (M.), *Mes cahiers*, Paris, Plon, 1929, T. 1, 13 novembre 1897, p. 217.

⁸⁴¹ Taine (H.), « Lettre à Jules Soury, décembre 1878 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 21.

rompre la grande tradition française et compromettre par leur hâte le progrès. »⁸⁴² Contrairement à Taine, et cet antagonisme est capital à souligner, Barrès admire la Révolution française, en approuve les acquis, alors que paradoxalement, il en renie tous les principes sur lesquels elle s'est faite. Il ne changera jamais d'avis, même s'il se montre sévère avec l'esprit jacobin qui est à l'opposé de l'esprit nationaliste. C'est au nom de la tradition qu'il accepte la Révolution, tel qu'il le formule dans une conversation avec Mazel, rédacteur au *Mercur de France* : « Possible, toutes les objections, mais je ne puis faire que je ne naisse d'elle par toutes mes façons de sentir. Il fait l'accepter...Il en va de même pour le catholicisme ; aussi je ne comprends guère ces hellénistes, ces païens. »⁸⁴³ Barrès ne reniera jamais cet héritage, et comme nous le verrons, l'empêchera de suivre Maurras : « Je me suis toujours arrêté de donner mon adhésion expresse au mouvement de Maurras et Bourget contre la Révolution, parce que je considère qu'on ne peut se dispenser quand on est traditionnaliste, quand on est soumis à la loi de la continuité, de prendre les choses en l'état où on les trouve. Or chez nous l'individu est la mesure de toutes choses. »⁸⁴⁴ Sans doute, sa vision de la Révolution ressort plus du domaine émotif, ce qui a renforcé son admiration pour Michelet. Cette divergence essentielle avec Taine ne l'empêche pas de souscrire à certaines idées exposées dans *Les Origines*, à savoir :

- 1). Le développement monstrueux de l'Etat.
- 2). L'ingérence de l'administration centrale dans la société locale.
- 3). L'appauvrissement du sentiment national.
- 4). La centralisation excessive.

Bien que ces thèses constituent le fondement de son nationalisme régionaliste, cela n'en fait pas pour autant un disciple, d'autant plus que son ralliement au boulangisme montre une sérieuse divergence avec Taine. Alors qu'il collabore au *Voltaire*, journal républicain opportuniste et anticlérical, Barrès s'écarte de la ligne politique du journal pour exprimer son antiparlementarisme, son anticapitalisme et son patriotisme. Le courant incarné par Boulanger, critiquant les valeurs bourgeoises, le conformisme, la société industrielle et prônant l'autoritarisme et un certain socialisme, ne peut que l'attirer. Il va voir dans le boulangisme une réminiscence de la tradition révolutionnaire, une possibilité de régénérer la République. Après avoir publié un article en avril 1888 dans *La Revue*

⁸⁴² Barrès (M.), « Les historiens de 1887 », *op. cit.*

⁸⁴³ Barrès (M.), *Mes cahiers*, *op. cit.*, t. I, p. 95.

⁸⁴⁴ Barrès (M.), *Mes cahiers*, *op. cit.*, t. II, p. 113.

indépendante, intitulé *M. le général Boulanger et la nouvelle génération*⁸⁴⁵ dans lequel il fustige le régime et les hommes politiques, il rencontre Boulanger qui vient d'être élu député du Nord chez Mme de Loynes, et part en octobre 1888 à Nancy pour organiser le lancement du journal boulangiste *Le courrier de l'Est*. Toute cette période est marquée par une série d'articles qui identifient le boulangisme, issu de l'extrême gauche, au mouvement révolutionnaire. Il avait déjà fait l'éloge de Rousseau dans le *Voltaire* du 29 août 1887 ou de Napoléon dans le même journal du 5 octobre, « Cet homme dont le monde a été plein »⁸⁴⁶, et se livre à une apologie de la Révolution dans cette année 1889, marqué par la commémoration du centenaire de la Révolution française. Il ne souhaite pas pour autant sortir de la légalité et n'envisage pas le recours au coup de force, voyant dans le boulangisme « le mérite incomparable de pouvoir nous donner un changement de régime sans révolution. »⁸⁴⁷

Résolument tourné vers l'action, Barrès se présente devant les électeurs de Nancy comme un disciple du radical Naquet. Se voulant anticlérical, républicain et avant tout symbole d'une nouvelle génération, il est élu au second tour le 6 octobre 1889, à 27 ans. Ces élections marquent à la fois un échec pour le boulangisme qui n'obtient que 30 sièges mais aussi une déception pour Barrès qui voulait voir chez Boulanger un chef, un « professeur d'énergie. » Alors que le boulangisme glisse vers la droite, ce dont Barrès rend Clémenceau responsable, il reste pendant cette période très ancré à gauche, rêvant de fédérer un mouvement ouvrier en se voulant socialiste tel que ses multiples articles du *Courrier de l'Est* le prouvent. Boulanger étant mort en septembre 1890, il reste député jusqu'en 1893, date à laquelle il se représente à Neuilly où il est battu. Quelques années plus tard, dans *L'Appel au soldat*, Barrès revient longuement sur cet épisode qu'il ne renie pas. Contrairement à ce qu'il pensait à l'époque, il regrette l'occasion manquée du 27 janvier 1889 et le refus exprimé par Boulanger de sortir de la légalité. Par contre il admet le manque de consistance politique du mouvement : « Il défaille faute d'une doctrine qui le soutienne, et qui l'autorise à commander ces mouvements de délivrance que les humbles tendent à exécuter. »⁸⁴⁸ L'engagement de Barrès ne serait-il pas que la traduction d'une réaction émotionnelle devant la mythologie

⁸⁴⁵ Barrès (M.), « M. le général Boulanger et la nouvelle génération », *Revue indépendante*, avril 1888 : « Bénie soit l'heure où m'est donnée la joie d'aimer et la joie d'haïr en communion avec ceux de ma race ! Heure d'épanouissement, où je me retrouve avec tous les honnêtes gens de France pour espérer dans l'homme élu par l'instinct populaire. »

⁸⁴⁶ Barrès (M.), *Le Voltaire*, 5 octobre 1887.

⁸⁴⁷ Barrès (M.), « Aux parlementaires du quartier latin », *Le Courrier de l'Est*, 22 janvier 1899.

⁸⁴⁸ Barrès (M.), *L'Appel au soldat*, op. cit., p. 862.

révolutionnaire ? Dans la préface de ce même *Appel au soldat* qu'il dédicace à Jules Lemaitre et qui est une réponse à l'article de ce dernier dans *le Journal des débats* du 9 octobre 1889 sur *Un homme libre*, il donne sa définition du boulangisme : « Le boulangisme, c'est une construction spontanée que la malveillance d'un parti a jeté bas, tandis que les échafaudages empêchaient encore de saisir l'idée d'ensemble. S'il faut aimer les personnages de cette convulsion nationale, c'est une question secondaire et même ce n'est pas du tout la question. On doit voir le boulangisme comme une étape dans la série des efforts qu'une nation, dénaturée par les intrigues de l'étranger, tente pour retrouver sa véritable direction. »⁸⁴⁹

Le boulangisme de Barrès est très éloigné des idées de Taine qui vient de publier à cette époque le premier tome du *Régime moderne* dans lequel il fustige Napoléon et l'homme providentiel. Il voit surtout, dans le boulangisme, une aventure hasardeuse et surtout le danger du radicalisme. Le populisme, le pouvoir personnel, la démocratie directe, le rejet de la bourgeoisie, l'anticléricalisme, tout ce que suggère la politique boulangiste, ne peuvent que le révolter. Même le patriotisme et l'esprit de revanche affichés lui paraissent dangereux. C'est un homme inquiet qui écrit à sa femme le 12 juillet 1887 : « S'il y avait eu un ministère Floquet-Boulangier, c'était la guerre sûre, à un mois d'échéance, avec l'Allemagne... Vos renseignements sur la bagarre Boulangier sont curieux, ce sont ces 12 ou 15000 gamins, voyous, oisifs, traîneurs de rues et goujats de l'armée sociale, qui ont toujours fait nos révolutions parisiennes. Le mot de M. Rouvier à la tribune, hier, est bien grave ; Clémenceau lui-même a lâché et plus que lâché son homme à panaches. Visiblement ces gens nous menaient à la guerre, comme les fructidoriens, pour garder leurs places. »⁸⁵⁰ Les mots utilisés sont suffisamment explicites pour se passer de commentaires... Taine critique également le ralliement de conservateurs à Boulangier en 1888 : « Les conservateurs, en se mettant à la queue de Boulangier, donnent des partisans au radicalisme. »⁸⁵¹ Ce premier engagement politique de Barrès est la meilleure preuve qu'il ne peut, à cette époque, être considéré comme un héritier quelconque de Taine et se situe même à son opposé. Il exprimera très bien dans ses *Mémoires* son état d'esprit de l'époque : « Au moment du boulangisme, je n'eus pas le sentiment de ce que peut et de ce que doit un esprit qui s'attache à une grande vérité. Je m'ébrouai avec allégresse en violence d'approbation et de réprobation. Je goûtai profondément le plaisir instinctif d'être dans un troupeau. Je dirai

⁸⁴⁹ Barrès (M.), « Préface », *L'Appel au soldat*, op. cit., p. 756.

⁸⁵⁰ Taine (H.), « Lettre à Mme Taine le 12 juillet 1887 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 242.

⁸⁵¹ Taine (H.) « Lettre à Mme Taine le 27 juillet 1888 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 268

même que j'avais la foi. Mais faute d'un puissant travail, je restai dans la superficialité, dans les propos des journaux. Je ne sus pas dégager la symphonie d'une vie. »⁸⁵² Cet aveu est bien la confirmation d'un abîme entre Barrès et Taine au moment de l'épisode boulangiste, tous les termes utilisés dans cette confession prouvant, s'il en était besoin, le fossé existant entre les deux hommes. Si Taine ne vit que pour penser, hermétique à toute influence extérieure, refusant tout engagement, Barrès agit d'instinct, entraîné par le tourbillon des idées. L'influence de Taine sur Barrès est plutôt à rechercher dans son œuvre littéraire tout à fait distincte, à la fin des années 80, de son engagement politique.

En 1888 paraît le premier volume du *Culte du moi, Sous l'œil des barbares*, dont l'accueil public est réservé mais qui vaut à Barrès une critique élogieuse de son ami Bourget dans *Le Journal des Débats*. « Le livre de M. Maurice Barrès *Sous l'œil des barbares* est certainement un des plus remarquables parmi les essais de rajeunissement de cette vieille forme du roman d'analyse...Ce que j'aime pour ma part dans ce premier volume c'est un souci passionné de la vérité morale, une acuité surprenante de la vérité intérieure, une saveur de pathétique intellectuel qui rappelle par instant l'Amaury de *Volupté*. »⁸⁵³ C'est également à la suite de cette publication qu'il va faire la connaissance de Maurras, venu lui exprimer son admiration, et qui va sceller leur amitié. L'année suivante, *Un homme libre* creuse la même veine égotiste et décadente. Les références implicites à Taine y sont nombreuses, même si elles sont le plus souvent d'ordre littéraire. Une exception, dans le chapitre intitulé *En Lorraine*, parlant de la région délimitée par Lunéville, Toul et Nancy, il écrit : « C'est là que notre race acquit le meilleur d'elle-même. »⁸⁵⁴ Comment ne pas rapprocher cette phrase à celle de Taine dans *Les Ardennes* : « Dans ces vieilles forêts vit une race à demi sauvage. »⁸⁵⁵ Les écrits de Taine sur les voyages et sur l'Art constituent une référence constante. Ainsi, commentant une œuvre de Ligier-Richier, élève de Michel-Ange, il fait appel à Taine critiquant le *Jugement dernier* : « L'artiste vient de toucher à ce moment où

⁸⁵² Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 39.

⁸⁵³ Bourget (P.), « Un roman d'analyse : Sous l'œil des barbares par Maurice Barrès », *Journal des Débats*, 3 avril 1888.

⁸⁵⁴ Barrès (M.), *Un homme libre*, op. cit., p.131.

⁸⁵⁵ Taine (H.), « Les Ardennes », *Derniers essais de critique et d'histoire*, op. cit., p. 47.

le sentiment disparaît sous la science et où l'esprit est surtout sensible au plaisir de la difficulté vaincue. »⁸⁵⁶ Le titre *Mon triomphe de Venise* fait également référence à Taine qui nomme *La gloire de Venise* de Véronèse, *Triomphe de Venise*, dans *Voyage en Italie*. On pourrait multiplier les exemples, qui vont d'une description d'un soleil couchant au « petit banc de marbre » décrit par Taine, au « génie violent de Tintoret », en passant par Tiepolo. « Mon camarade, mon vrai Moi, c'est Tiepolo », se démarque de Taine, qui voyait en lui « un maniériste qui dans ses tableaux religieux cherche le mélodrame, et dans ses tableaux allégoriques le mouvement et l'effet. »⁸⁵⁷

Le jardin de Bérénice, dernier tome du *Culte du Moi*, paraît en 1891, après l'aventure boulangiste. Dans le chapitre premier, il imagine une conversation entre Renan et Chincholle, journaliste du *Figaro* et boulangiste notoire. Parlant de l'histoire, il fait dire à Renan : « Avez-vous feuilleté Sorel, Thureau-Dangin, mon éminent ami M. Taine ? Au bas de chacune de leurs pages, il y a mille petites notes. Ah ! l'Histoire selon les méthodes récentes, que de sources à consulter, que de documents contradictoires ! Il faut rassembler tous les témoignages, puis en faire la critique. »⁸⁵⁸ C'est un hommage à l'histoire scientifique initiée par Taine, Barrès reprenant ici l'article qu'il avait donné au *Siècle* en 1887. Dans le chapitre VIII, Barrès développe sa thèse d'une compatibilité entre action et réflexion, thèse qui constitue une divergence profonde avec la pensée de Taine. Il fait dire à son héros : « Mais organiser les comités, donner audience, polémiquer, ce sont des besognes où je ne mets que la partie de moi-même qui m'est commune avec le reste des hommes. C'est ainsi que j'imagine très bien un Spinoza, un Saint Thomas d'Aquin, employés tant d'heures par jour dans un greffe, sans rien y compromettre de ce qui leur est essentiel. »⁸⁵⁹ On sait que Taine jugeait l'action incompatible avec la réflexion et désapprouvait l'engagement politique de Barrès comme il l'écrivait : « Ce jeune M. Barrès n'arrivera jamais à rien, car il est sollicité par deux tendances absolument inconciliables, le goût de la méditation et le désir de l'action. »⁸⁶⁰

⁸⁵⁶ Taine (H.), *Voyage en Italie*, [1868], Paris, Julliard littérature, 1965, t.1, p. 204.

⁸⁵⁷ Taine (H.), *Voyage en Italie*, op. cit., p. 267.

⁸⁵⁸ Barrès (M.), *Le jardin de Bérénice*, op. cit., p. 190.

⁸⁵⁹ Barrès (M.), *Le jardin de Bérénice*, op. cit., p. 229.

⁸⁶⁰ Cité par Henri Massis, *Evocations*, Paris, Plon, 1931, t. I, p. 225.

Du sang, de la volupté et de la mort est la compilation des notes de voyages de Barrès, parues dans des journaux comme *Le Figaro*, *Le Journal* ou *La Libre Parole*. Le livre paraît en octobre 1894, soit plus d'un an après la mort de Taine. Les références à *Voyage en Italie* sont multiples, jusqu'à emprunter des citations à l'auteur. Ainsi, à propos de la *Sainte Thérèse* du Bernin, Barrès écrit : « Grande dame autant que sainte, évanouie d'amour et défaillante d'un alanguissement tel qu'en aucune alcôve il n'en est de plus voluptueux. »⁸⁶¹ Le texte de Taine était : « Nous sommes revenus de Santa Maria della Vittoria pour voir la *Saine Thérèse* du Bernin. Elle est adorable : couchée, évanouie d'amour, les mains, les pieds nus pendants, les yeux demi-clos, elle s'est laissé tomber de bonheur et d'extase...C'est la vraie grande dame qui a séché « dans les feux, dans les larmes, en attendant celui qu'elle aime. Il n'y a rien en elle ni autour d'elle qui n'exprime l'angoisse voluptueuse et le divin élancement de son transport. »⁸⁶²

Barrès suit Taine pas à pas. Dans le chapitre intitulé *Les jardins de Lombardie*, il se souvient que Taine avait dit qu'il aurait rêvé d'une maison de campagne sur le lac de Varèse qui est « une coupe de lumière » selon son expression. Il ne résiste d'ailleurs pas à se moquer respectueusement du Maître quand il évoque ce livre qui l'a pourtant tant marqué. Il rappelle qu'il avait écrit il y a quelques années un *Monsieur Taine en voyage* dans la même veine que *Huit jours chez M. Renan*. Se rappelant que Renan avait mal perçu le ton et l'exploitation d'une entrevue d'à peine dix minutes, l'idée de contrarier Taine lui avait semblé insupportable. Il livre néanmoins un exemple de son impertinence, se rappelant que Taine n'avait pas hésité à le faire dans *Les Philosophes français du XIXe siècle*, en le mettant en scène dans un vapeur du lac de Côme : « Sitôt à bord, il développait ses nombreux livres, sa carte, ses papiers, et terminait...sa description de Venise. C'est le soir seulement qu'il commençait l'étude des dossiers que l'archiviste de Côme lui avait obligeamment préparés et remis sur le port. Enfin, au soleil tombant, et comme le bateau rentrait dans Côme, M. Taine quittait la cabine, montait sur le pont et, se promenant de long en large, tête baissée, composait la première phrase de son chapitre : Toute la journée, sans fatigue, sans pensée, j'ai nagé dans une coupe de lumière. »⁸⁶³ (En réalité, la citation exacte n'est pas « j'ai » mais « on a nagé...») Conscient qu'il est injuste, Barrès fait la citation intégrale d'un autre passage de *Voyage en Italie*, pour louer sa justesse et sa sensibilité tout en

⁸⁶¹ Barrès (M.), *Du sang, de la volupté et de la mort*, op. cit., p. 397.

⁸⁶² Taine (H.), *Voyage en Italie*, op. cit., t. I, p. 266.

⁸⁶³ Barrès (M.), *Du sang, de la volupté et de la mort*, op. cit., p. 425.

affirmant que les termes ne sont justement pas adaptés à l'Italie. Comme dans tous ses écrits, Barrès aime à souligner la distance qui le sépare de Taine malgré sa dette évidente. Dans le chapitre *Dans le sépulcre de Ravenne*, la référence à Taine est patente, que ce soit à propos de l'héritage de Byzance, l'impression de ville morte ou encore l'évocation de Byron qui « chevauchait avec la Guiccioli » lue dans *Histoire de la littérature anglaise*.

La présence de Taine se retrouve aussi au fil des lignes des *Musées de Toscane* comme la présentation le montre : « On admet qu'un peuple évolue selon les mêmes lois qu'un individu. Si les notions que l'on s'est faite sur le développement du Moi sont exactes, ne devront-elles pas se vérifier dans les musées visités suivant l'ordre chronologique, En certain pays, ils sont le meilleur document que nous possédions pour la psychologie de la race. »⁸⁶⁴ Barrès suit la méthode tainienne et fait allusion ici à *Philosophie de l'Art* qui est la compilation de quelques cours de Taine à l'Ecole des Beaux-arts et plus particulièrement à un chapitre où il explique l'influence de la race dans la sculpture grecque.

Ces quelques exemples prouvent abondamment que Barrès s'est nourri de Taine et que son œuvre se reflète dans ses premiers écrits. Il ne s'en cache pas, comme il le dit dans un article du *Journal* du 8 juin 1894 : « L'Italie, pour la plupart des artistes, est la grande maîtresse. Il n'y a guère de talent, de génie auquel elle n'ait donné des leçons. Pour rester dans ce siècle et en France, Stendhal, Lamartine, Michelet, Gautier, Taine, Bourget et aujourd'hui encore Anatole France, lui doivent infiniment. »⁸⁶⁵ Il oublie de préciser qu'il a sans doute beaucoup plus puisé chez Taine que chez les autres. Cela ne signifie pas pour autant que Taine puisse cautionner d'une manière quelconque la trilogie du *Culte du moi* et en particulier les deux derniers tomes dans lesquels l'auteur parle à la première personne. Rien de plus éloigné chez Taine que cette exposition du moi. Dans une lettre adressée à Emile Planat, il écrit : « Je souhaite avant tout que le moi, la personne vivante avec son ton de voix, son geste, ses meubles, échappe au public. Et ce n'est pas toi, mon meilleur ami, qui me donnera le désagrément de m'étaler devant lui. »⁸⁶⁶

L'évocation de ce « premier » Barrès nous montre le véritable fossé qui le sépare de Taine. Si l'on excepte l'influence indéniable de *Voyage en Italie* et de l'*Histoire de la littérature anglaise*, rien dans la production littéraire ou dans l'engagement

⁸⁶⁴ Barrès (M.), *Du sang, de la volupté et de la mort*, op. cit., p. 444.

⁸⁶⁵ Barrès (M.), « Le bénéfice du voyage », *Le journal*, 8 juin 1894.

⁸⁶⁶ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 2.

politique de Barrès n'en fait un disciple de Taine. Les divergences de vue sont multiples, que ce soit à propos de l'héritage révolutionnaire, du catholicisme, du boulangisme, de l'engagement dans l'action, du culte du moi, tout les séparent. Le protestantisme revendiqué par Taine le chagrine toujours. Ainsi, dans un article de la *Cocarde* du 4 décembre 1894 intitulé « Une nouvelle révocation de l'édit de Nantes ? », il écrit : « Les récents apologistes du génie du protestantisme sont des logiciens qui nous souhaitent un bien religieux parce que, d'après eux, l'anarchie et le manque de tradition sont le mal de notre pays depuis cent ans, et ils préfèrent le protestantisme au catholicisme par haine de la centralisation excessive et par respect de l'individu. »⁸⁶⁷ Si Taine représente pour Barrès un maître respecté, c'est plus le critique littéraire que l'historien qui est admiré à cette époque. Son infléchissement politique ainsi que la présence de Bourget à ses côtés change sa vision de l'historien et lui impose une lecture différente des *Origines*. C'est le *Roman de l'énergie nationale* qui marque cette évolution.

Le premier volume du *Roman de l'énergie nationale* intitulé *Les Déracinés* est publié en Octobre 1897, après être sorti en feuilleton dans *La Revue de Paris* de mai à août. Barrès à 35 ans et jouit d'un prestige énorme qui en fait « le Prince de la jeunesse. » Il est dédié à Paul Bourget. Celui-ci étant devenu son ami intime depuis 1888, joue un rôle important dans la conception du livre, autant pour son apport de la documentation que pour son jugement sur l'écriture. C'est aussi une réponse à la préface du *Disciple* dans laquelle Bourget, dépeignant le jeune homme de 1887, écrivait : « C'est un égoïste subtil et raffiné dont toute l'ambition, comme l'a dit un remarquable analyste, Maurice Barrès, dans son beau roman de *L'Homme libre*, - ce chef-d'œuvre d'ironie auquel il manque seulement une conclusion, - consiste à *adorer son moi*, à le parer de sensations nouvelles. »⁸⁶⁸ Dans la préface de l'édition de 1904 de *L'Homme libre*, Barrès répond à Bourget : « Oui, *L'Homme libre* racontait une recherche sans donner de résultat, mais, cette conclusion suspendue, *Les Déracinés* la fournissent. Dans *Les Déracinés*, l'homme libre distingue et assume son déterminisme. Un candidat au nihilisme poursuit son apprentissage, et, d'analyse en analyse, il éprouve le néant du Moi, jusqu'à prendre le sens social. La tradition retrouvée

⁸⁶⁷ Barrès (M.), « Une nouvelle révocation de l'édit de Nantes », *La Cocarde*, 4 décembre 1894.

⁸⁶⁸ Bourget (P.), « Préface », *Le Disciple*, op. cit., p. IX-X.

par l'analyse du Moi, c'est la moralité que renfermait *l'Homme libre*, que Bourget réclamait et qu'allait prouver *Le Roman de l'énergie nationale*. »⁸⁶⁹ Ces quelques lignes démontrent l'évolution personnelle de Barrès subie entre l'égotisme des romans du *Culte du moi*, et le nationalisme du *Roman de l'Énergie nationale*, dont *Les Déracinés* constitue le premier volet. Cette dédicace à Bourget devait être accompagnée d'une préface, qu'il prépare et commente dans ses *Cahiers* de 1897. Une phrase intéressante nous livre sa conception de la littérature : « Plus de goût pour l'absolu que pour le contingent, pour la loi que pour le fait ; et les œuvres de pure imagination, en dehors de la poésie s'entend – s'imposent malaisément à mon esprit. »⁸⁷⁰

Il voulait aussi expliquer la visite de Taine à Maurras dont il s'inspire dans son livre : « Ne pas manquer dans la préface de mon livre, de rappeler comment Taine visita Maurras. »⁸⁷¹ On sait qu'à la suite d'un article élogieux de Maurras dans *L'Observateur français* consacré au *Régime moderne*, Taine s'était rendu au journal pour le remercier, et ne le trouvant pas, avait laissé sa carte. En retour, Maurras lui avait rendu visite rue Cassette, ce fut leur seule rencontre. Dans une lettre de juillet 1894, Barrès préparant son livre s'en était souvenu : « Mon cher ami, je me rappelle que vous m'avez raconté jadis comment vous aviez eu la visite de Taine. Je voudrais des détails sur cette visite. Ce n'est point pour en faire un article, c'est pour un chapitre de roman. Pourriez-vous m'écrire au courant de la plume et pour mon usage personnel comment il a eu cette idée de vous visiter, quelle tête il avait (je ne le connaissais pas) et quelles questions il vous a posées ? »⁸⁷² Relatant la conversation du premier dîner Balzac chez Durand avec Bourget, France et Zola, Barrès rapporte une confidence de France : « On parle de Taine. Il est allé voir France, comme je dis Roemerspacher, vers 66 ! Il dit cela avec une gravité d'émotion. Mais ne s'étend pas sur les conseils que Taine lui a donnés, sinon : « Ne vous servez que de mots connus, n'écrivez pas osé. » Or, dit France, la clarté n'est vraiment nécessaire que dans la discussion philosophique, mais il y a des masses de cas où elle n'est pas une qualité bien nécessaire. Taine, dit-il, est admirable quand il cherche, mais ce qu'il trouve ! D'ailleurs il en est toujours ainsi dans les méthodes analytiques. On ne trouve jamais quelque chose que par l'intuition. »⁸⁷³ Barrès

⁸⁶⁹ Barrès (M.), « Préface », *Un homme libre*, op. cit., p. 93.

⁸⁷⁰ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 164.

⁸⁷¹ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 162.

⁸⁷² Barrès (M.)-Maurras (C.), « Lettre de Barrès à Maurras le 15 juillet 1894 », *La République ou le Roi, correspondance inédite 1888-1923*, Paris, Plon, 1970, p. 98.

⁸⁷³ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 225.

insiste sur l'émotion de France à cette évocation : « La figure de France a cette même expression noble et grave que je lui ai vue quand Bourget a dit : C'est Anatole que Taine est allé voir. J'aime France pour ces deux expressions là. »⁸⁷⁴ Comme pour insister sur l'influence de Taine chez eux tous, il relate la confidence de Zola dont nous avons eu l'occasion de relater la déception amère dans ses articles à propos de Taine : « Zola est en tout très simple, il dit : « J'ai bien connu Taine, quand j'étais commis chez Hachette, je l'ai beaucoup aimé. Plus tard, à la fin, non, il a manqué de courage - là-dessus on proteste – il n'a pas eu le courage qui m'aurait plu. » Barrès donne sa réaction à ces paroles désabusées en confirmant que Taine n'a pas reconnu ni aimé Zola, et il en donne les raisons : « Il ne cherchait dans la littérature que les signes, les marques d'une époque, et tout de même, ce n'est pas dans sa littérature qu'il allait chercher les signes du dix-neuvième siècle ? » Si « l'Affaire » n'a pas encore établi la rupture définitive entre les deux hommes, les divergences fondamentales existent déjà.

Le premier livre du *Roman de l'énergie nationale* intitulé *Les Déracinés* est non seulement une des œuvres majeures de Barrès mais marque un virage définitif dans son inspiration. Si ses premiers écrits étaient centrés sur le culte du Moi, ce roman se veut d'une tout autre ambition. Il veut montrer, comme Taine l'avait fait avant lui dans les *O.F.C.*, les causes du déclin de la France à travers le destin de sept jeunes provinciaux venus faire leurs études à Paris. Il y expose et développe sa pensée politique. Ce sont avant tout les thèses de Taine qui sont reprises sous une forme romanesque psychologique à la manière de Stendhal (autre référence tainienne), et il faut presque le lire comme du Taine romancé. Mais ces thèses sont dépassées et amplifiées pour ne constituer que les fondations de la pensée politique de Barrès. Le thème des jeunes gens arrivant à Paris pour découvrir la vie, est un classique de la littérature. Louis Sébastien Mercier en parle dans son *Tableau de Paris* et surtout Balzac qui en fait le thème central des *Illusions perdues*. Mais chez Balzac, la vie parisienne démoralise au lieu de promouvoir et la vie provinciale endort. Chez Barrès, au contraire, la province sert de référence et c'est l'enseignement qui est responsable de la transformation d'une nature simple par une société corrompue. Chaque membre du groupe d'amis est inspiré par des proches : Sturel est à l'image de Barrès, à la fois enthousiaste et blasé ; Roemerspacher reprend la personnalité de Marcel Sambat, une sorte d'antithèse du

⁸⁷⁴ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 229.

premier, à la fois studieux et équilibré ; Saint-Phlin dont le modèle est Gaïta, ami de Barrès, fidèle à la tradition et à son milieu ; Suret-Lefort, pur produit du radical-socialisme ; Renaudin, jeune arriviste sans scrupule ; enfin Racadot et Mouchefrin qui symbolisent l'échec du déracinement. A Nancy, ils ont pour professeur Bouteiller, caricature du professeur de philosophie que Barrès eut trois mois seulement mais qui le marquera profondément, Auguste Burdeau. Celui-ci eut plus tard, comme élèves à Paris, Léon Daudet et Paul Claudel, avant de devenir député puis ministre et finir sa carrière politique en devenant Président de la Chambre des députés. En fait, le personnage de Bouteiller est un mélange de Burdeau et du second professeur de philosophie de Barrès, Jules Lagneau, fondateur de l'Union pour l'Action morale. C'est la jeunesse de Taine que Barrès reconstitue ainsi : « De tels groupements sont fréquents. Les sorcières annonciatrices de Macbeth dansent, pour les jeunes gens imaginatifs, sur les préaux de tous les lycées. C'est au collège Bourbon que Taine fit la connaissance de Prévost-Paradol, avec qui il développa sa vie morale ; de Planat, le futur Marcelin de la *Vie parisienne*, qui lui donna des lueurs sur le monde des artistes et sur la vie élégante ; de Cornélis de Witt, passionné de la langue et de la culture anglaises, et qui l'introduisit chez M. Guizot. C'est à l'Ecole normale qu'il forma société avec About, Sarcey, Libert, Suckau, Albert, Merlet, Ordinaire. »⁸⁷⁵

La première thèse défendue est que le culte de la raison ne conduit nulle part, que l'homme est rattaché à une tradition, à une région, à une société. C'est le déterminisme de Taine. Barrès ne dit-il pas dans le chapitre *Dans leurs familles* : « Ils valent aussi, au regard de l'historien, comme les produits de milieux historiques, géographiques et domestiques. Ils ont trouvé dans leurs foyers une idée maîtresse, qu'ils prisent moins haut que les idées reçues de l'Etat au lycée, mais qui tout de même est chevillée encore plus fortement dans leur âme. »⁸⁷⁶ Pour Taine, la société obéit à des lois précises et immuables qu'il est impossible de transgresser. Il l'affirmait dans la préface de *L'Ancien régime* : « D'avance la nature et l'histoire ont choisi pour nous ; c'est à nous de nous accoutumer à elles car il est sûr qu'elles ne s'accommoderont pas à nous. La forme sociale et politique dans laquelle un peuple peut entrer et rester n'est pas livrée à son arbitraire, mais déterminée par son caractère et son passé. »⁸⁷⁷ Le déterminisme de Barrès se veut également social, car, si les sept jeunes gens ont eu la même éducation et subi le même déracinement, ils ne partagent

⁸⁷⁵ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 511.

⁸⁷⁶ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 513.

⁸⁷⁷ Taine (H.), *L'Ancien régime*, op. cit., p. III.

pas le même destin. Les quatre fils de bonne famille connaissent la réussite (inégalement), ce sont ceux qui ont de l'argent, les trois autres issus de milieux modestes, sans moyen, finissent mal. Pour Barrès, mais il faut le dire pour Taine aussi, l'honnêteté est liée à l'indépendance financière. La première question que Taine pose à Roemerspacher est : « Avez-vous des ressources ? Et sur une réponse satisfaisante : - Je suis content... Je tiens comme un grave danger, pour l'individu et la société, la contradiction qu'il y a trop souvent entre un développement cérébral qui nécessite des loisirs, des dépenses, car la grande culture est fort coûteuse, et une condition qui oblige à des besognes... »⁸⁷⁸ Les plus mal lotis sont les deux boursiers du groupe. Mouchefrin et Racadot, victimes de l'enseignement kantien de Bouteiller, ont une ambition démesurée par rapport à leur classe sociale. Sans-doute, peut-on voir dans le personnage de Saint-Phlin, fils de propriétaires terriens, une réminiscence de l'admiration de Taine pour la gentry anglaise. Il incarne le conservatisme éclairé, attaché à la terre, enraciné dans les valeurs traditionnelles.

La seconde thèse est l'échec du système éducatif et le procès de l'enseignement à travers la description des difficultés des jeunes gens. C'est également l'illustration des idées défendues par Taine dans *l'Ecole* : « Ici, l'effet principal et final est la *disconvenance croissante de l'éducation et de la vie.* » Pour faire face aux réalités et aux difficultés de la société, le jeune homme « doit être, au préalable, équipé, armé, exercé, endurci. Cet équipement indispensable, cette acquisition plus importante que toutes les autres, cette solidité du bon sens, de la volonté et des nerfs, nos écoles ne la lui procurent pas ; tout au rebours ; bien loin de la qualifier, elles le disqualifient pour sa condition prochaine et définitive. » Et Taine de faire dire à un jeune aigri : « Par votre éducation, vous nous avez induit à croire, ou vous nous avez laissé croire que le monde est fait d'une certaine façon ; vous nous avez trompés, il est bien plus laid, plus plat, plus sale, plus triste et plus dur, au moins pour notre sensibilité et notre imagination ; vous les jugez surexcitées et détraquées ; mais si elles sont telles, c'est par votre faute. »⁸⁷⁹ Barrès fait de Bouteiller le symbole de la faillite de l'école républicaine. La critique de l'enseignement abstrait imposé à des jeunes provinciaux se surajoute à celle de la réussite du boursier méritant, universitaire brillant, détaché des racines traditionnelles. Il représente l'archétype du déclassé ambitieux que Barrès déteste.

⁸⁷⁸ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 592.

⁸⁷⁹ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., p. 296.

Le chapitre *L'arbre de M. Taine* est le plus emblématique de l'hommage que Barrès rend à Taine et reprend une phrase de Bourget : « *M. Taine, sur la fin de sa vie, avait coutume chaque jour de visiter un arbre au square des Invalides et de l'admirer.* » Bourget, lui-même, dans son article du Figaro de novembre 1897 sur *Les Déracinés*, le confirme : « Dans les toutes dernières années de sa vie, le célèbre écrivain, qui savait ses jours comptés, avait l'habitude de diriger ses promenades vers le petit square des Invalides. Arrivé là, il s'arrêtait, durant de longues minutes, en contemplation devant un arbre alors adolescent, aujourd'hui très grand et très haut, dont la rare vigueur l'enchantait. Allons voir cet être bien portant, me disait-il quand il me rencontrait. »⁸⁸⁰ Ces lignes, comparables à celle du livre, ayant été écrites après la publication des *Déracinés*, prouvent que Bourget a participé à sa rédaction. Un monument a été érigé dans les années 1920 à l'initiative de ce même Bourget au pied de « l'arbre » du square des Invalides et existe toujours. Il s'agit bien là d'une intention délibérée de la part de Bourget d'associer Taine au symbole nationaliste que représente l'arbre.

Le symbole de l'arbre a déjà été repris par Barrès dans plusieurs de ces écrits, y compris dans un chapitre précédent des *Déracinés* : « Ils s'imaginaient former un arbre puissant et que les forces de chacun, pareilles à la sève qui circule, profiteraient à tous. »⁸⁸¹ La métaphore traduit l'acceptation des nécessités de la vie, la représentation idéale de l'homme et de la nation. L'arbre représente la solidité et la continuité qu'il faut savoir conserver et faire fructifier. C'est le symbole même du nationalisme. « Un arbre n'est pas un seul être, mais une collection d'êtres, une cité de bourgeons. Une même sève de contremaître alimente tout cet arbre, tout ce Bouteiller sur lequel furent entrées successivement plusieurs greffes : l'universitaire, le politique. Jusqu'à cette heure, dans ce milieu, il avait été un travailleur qui s'appliquait aux questions d'intérêt public. Il devient exactement un politique. »⁸⁸² On retrouve de nombreux exemples chez Taine de son attachement à la nature et aux arbres, mais dont le symbolisme n'est jamais exprimé de cette manière. C'est l'exemple même de la confiscation et de l'amplification de la pensée du maître par son élève, bien qu'André Chevrillon, le neveu de Taine, approuve dans son livre *Portrait de Taine*,⁸⁸³ l'esprit dans lequel

⁸⁸⁰ Bourget (P.), « L'arbre de M. Taine », *Le figaro*, 7 novembre 1897.

⁸⁸¹ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 539.

⁸⁸² Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 192.

⁸⁸³ Chevrillon (A.), *Portrait de Taine*, Paris, Fayard, rééd. 1958.

Barrès traduit la pensée de son oncle en précisant toutefois que Taine l'aurait moins développé. Il rapporte également que Taine aurait rencontré Barrès pour le féliciter d'un essai que ce dernier lui aurait adressé. Cela reste douteux, car, si cela avait été le cas, il est vraisemblable que Barrès n'aurait pas manqué de le souligner dans ses *Cahiers*, dans lesquels il se montre envieux de ceux qui ont approché Taine.

La description physique de Taine est conforme au portrait réalisé par Léon Bonnat, exceptionnel dans la mesure où Taine refusait systématiquement de se prêter à cet exercice. Cette exception est justifiée par une amitié ancienne entre les deux hommes, *Les derniers essais de critique et d'histoire*, publiés post-mortem, ayant été dédiés à Bonnat avec la mention : « En souvenir, et selon le désir de son ami H. Taine. » Il le décrit comme un « personnage du vieux temps. Ses cheveux étaient collés, serrés sur sa tête, sans une ondulation. Sa figure creuse et sans teint avait des tons de bois. Il portait sa barbe à peu près comme Alfred de Musset qu'il avait tant aimé, et sa bouche eût été aisément sensuelle. Le nez était busqué, la voûte du front belle, les tempes bien renflées, et l'arcade sourcilière nette, vive, arrêtée finement. Du fond de ces douces cavernes, le regard venait à la fois impatient et réservé, retardé par le savoir, et pressé par la curiosité. »⁸⁸⁴ Dans ses *Cahiers*, l'auteur précise que c'est Bourget qui lui a fait ajouter le portrait de Taine. Ce portrait est à rapprocher de celui brossé par Maupassant, auteur que Taine appréciait particulièrement : « D'autres personnes arrivaient peu à peu chez Flaubert, M. Taine, le regard caché derrière ses lunettes, l'allure timide, apportait des documents historiques, des faits inconnus, toute une odeur et une saveur d'archives remuées, toute une vision de vie ancienne aperçue de son œil perçant de philosophie. »⁸⁸⁵

A travers les paroles de Roemerspacher, Barrès développe les interrogations propres à la génération précédente : « La grande crise de M. Renan à Saint-Sulpice et son adhésion à la science, votre protestation contre la philosophie spiritualiste, quand vous réhabilitez le sensualisme de Condillac...D'une façon plus générale, la grande affaire pour votre génération aura été le passage de l'absolu au relatif...Permettez moi de vous le dire, Monsieur, c'est une étape franchie, et nous sommes sur le point de ne plus comprendre l'angoisse de nos aînés accomplissant cette évolution. »⁸⁸⁶ Roemerspacher livre à

⁸⁸⁴ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 592.

⁸⁸⁵ Maupassant (G. de), « Préface », *Lettres de Flaubert à G. Sand*, cité par Giraud, *Essai sur Taine*, op. cit., p. 106.

⁸⁸⁶ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 593.

son ami Sturel les paroles de Taine et insiste sur son enseignement spinoziste et sa doctrine d'acceptation. Avant correction du livre, Barrès développait d'avantage ce discours qu'on retrouve dans *Les Cahiers* : « Taine en une après-midi inoubliable proposa à Roemerspacher les doctrines fatalistes et cruelles issues de Spinoza. Le stoïcisme, la dignité du philosophe leur prêtait un caractère moral dont elles sont elles-mêmes dépouillées. Elles ne le recherchent point et logiquement elles pourraient le rejeter comme une survivance religieuse, mais si quelque circonstance le leur prête, cela fait transition pour les novices. Roemerspacher s'enivra de penser que la nécessité règle la nature et l'histoire. »⁸⁸⁷ En vérité, Barrès ne partage pas avec son maître sa doctrine de l'acceptation comme il l'expose dans sa contribution à l'enquête de *La Revue blanche* de 1897 et cette divergence est fondamentale.

Dans les pages suivantes, les deux amis se promenant aux Invalides comparent les deux « éthiques contradictoires » entre Taine et Napoléon, l'un dominant le monde, l'autre dominant les pensées. Barrès exprime là et encore une fois l'antagonisme entre réflexion et action : « Vivre pour penser, que s'est fixé M. Taine, suppose l'abandon des parties considérables du devoir intégral : Etre le plus possible. »⁸⁸⁸ Barrès, contrairement à Taine, est un admirateur de Napoléon dont il a longtemps fait son professeur d'énergie : « Tout individu qui n'est point malade d'admiration, d'enthousiasme sans issue à la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène* doit être jeté dehors à coups de pied. »⁸⁸⁹ Il reprend même dans le texte une citation qu'il attribue à l'Empereur : « Moi, j'ai le don d'électriser les hommes » qui est en fait la transposition d'une phrase du *Régime moderne* : « C'est en parlant à l'âme qu'on électrise l'homme. » La conversation entre les deux amis symbolise les deux facettes de l'auteur, le premier penseur, le second acteur, et si la pensée domine l'action, elle se révèle stérile. A ce sujet comme pour d'autres, Barrès ne se présente pas comme un disciple de Taine. Malheureusement, l'histoire ne retiendra pas ces divergences et liera la fortune du second à celle du premier.

Un autre passage est intéressant dans la mesure où Barrès fait discuter les deux amis sur un thème cher à Taine, les associations, qu'il n'a pu développer dans son *Régime moderne*. Mais là encore, Barrès ne partage pas les idées de Taine à ce sujet : « Un principe produit des fruits variés selon les esprits qui le reçoivent. » Il conserve néanmoins du maître la conviction que les associations constituent une force vive :

⁸⁸⁷ Barrès (M.), *Mes cahiers*, t. I, p. 265-266.

⁸⁸⁸ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 601.

⁸⁸⁹ Barrès (M.), « Napoléon professeur d'énergie », *Le Journal*, 14 avril 1893.

« D'innombrables associations de toutes espèces, que les bureaux dépouillent d'initiative d'indépendance. Parmi elles, seuls les syndicats ouvriers ont de la vigueur, de la confiance en soi, la connaissance de leurs origines et leur but. Ils sont nés d'un mouvement de haine contre la forme sociale existante et luttent pour l'anéantir, cependant que l'administration cherche à les écraser. »⁸⁹⁰ Dans le chapitre *La France dissociée et décérébrée*, Barrès définit « les groupes d'énergie » : L'administration, la religion, les ateliers agricoles, industriels et commerciaux et conclut qu'il n'y a pas de coordination entre eux. Comme Taine, il pense que la noblesse « est morte » et sans privilège, elle ne rend plus aucun service.

Barrès sait aussi manier l'ironie quand il met en scène un dîner mondain réunissant hommes politiques, journalistes, banquiers, en présence de Bouteiller-Burdeau : « Quel est le meilleur travail synthétique sur la Révolution française ?- a demandé, sans doute pour lier conversation, le membre de la chambre des communes assis à côté d'un député opportuniste. Et l'autre, haussant la voix : -Tous les discours des comices agricoles et l'ouvrage de Taine. Mais je préfère les discours de comices ; ils sont mieux accueillis. – Ajoutons, pour être impartial, objecte le banquier lettré, que la conception de Taine a des chances de leur survivre une dizaine d'années. »⁸⁹¹ Une fois encore, Barrès se différencie de Taine à propos de la Révolution, faisant dire à Saint-Phlin, le hobereau conservateur : « Mon aïeule a été guillotinée en 93. Nous sommes une vieille famille du Barrois autonome. Ainsi la Révolution nous a été imposée ; et la France aussi nous a été imposée. Mais enfin, bien que la France et la Révolution aient été faites contre nous, nous ne pouvons empêcher que nous soyons leurs fils. »⁸⁹² Il le confirme dans ses *Cahiers* : « Causant avec Mazel de la Révolution, je lui dis : Possible toutes les objections, mais je ne puis faire que je ne naisse d'elle par toutes mes façons de sentir, il faut l'accepter. »⁸⁹³ Ce n'est pas la seule critique qu'il fait des *Origines*. Dans un article qu'il fait écrire à Roemerspacher, il reproche à Taine sa thèse sur « l'esprit classique » en regrettant son analyse insuffisante et son manque de recherche sur la genèse de cet esprit. Ce passage dans lequel il rend hommage aux livres de Fustel de Coulanges et de Taine a été inspiré par une conversation avec l'historien Thévenin, Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes, qui avait eu de retentissantes controverses avec Fustel. Il la relate dans ses *Cahiers* de 1896 : « Thévenin me parle de Taine. Depuis une cinquantaine d'années, pas avant,

⁸⁹⁰ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 617.

⁸⁹¹ Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 631.

⁸⁹² Barrès (M.), *Les Déracinés*, op. cit., p. 653.

⁸⁹³ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 186.

on a les documents, on est dans les conditions pour se rendre compte de la formation de l'Etat moderne. Taine n'avait pas les documents. Il aurait pu les avoir ; il ne les avait pas. Ce n'était pas profondément un savant, un homme d'esprit scientifique : il avait besoin d'aller vite ; il était distrait par le succès, par la maladie. Cette éducation de normalien ne leur donne aucun besoin de vérifier, mais ils savent composer. Il y a deux livres, celui de Fustel de Coulanges et celui de Taine, deux blocs historiques, avec une grande lacune. »⁸⁹⁴ Il semble que Thévenin soit très critique vis-à-vis de Taine historien, mais lui admet des réussites comme « l'esprit classique » ou *l'Ecole*, reconnaissant son « prodigieux travail. » Pour Barrès, Taine est plus l'initiateur, le promoteur d'idées, que le maître fondateur d'une école. Ce sont les *Origines* qui lui ont appris les inconvénients de la centralisation administrative : « Les départements et les communes sont devenus des hôtels garnis... La commune et le département cessent d'être des compagnies privées, pour devenir des compartiments administratifs »⁸⁹⁵ Il retient la leçon et se veut lui aussi innovateur : « Peut-on dire que Taine a servi la décentralisation, peut-on dire que les jeunes gens sont préoccupés de nationalisme ? Ils lisent. Ils disent : tiens, c'est intéressant. Mais les raisons qui feraient ces questions vivantes pour eux n'existent pas en eux. Ce sont des thèmes. »⁸⁹⁶

Les Déracinés marquent une véritable volte-face dans l'œuvre de Barrès. Il abandonne ses thèses précédentes pour prôner un nationalisme basé sur l'enracinement, l'acceptation, le conservatisme, la tradition, le retour à la terre, le culte des morts. Le nationaliste succède au boulangiste, au socialiste de *La Cocarde*, au contestataire de *L'ennemi des lois*. N'écrivait-il pas en 1894 dans son journal : « Pour cette régénération sociale que tous nous appelons de notre curiosité et nos vœux, ce n'est pas assez de supprimer la misère, il faut encore supprimer les morts. Ils continuent à nous imposer leur conception de l'univers et de l'ordre social, leur système qui n'a plus rien à voir avec notre nature réelle. Ils nous oppressent et nous empêchent d'être nous même. »⁸⁹⁷ Dans *L'ennemi des lois*, il rendait les morts responsables de l'inaction des vivants. Dans *Les Déracinés*, il fait du culte des morts la pierre fondatrice de sa doctrine nationaliste. C'est à partir de ce livre que Barrès développe sa nouvelle pensée. Le nationalisme n'est pas en soi une doctrine mais une « biographie, la

⁸⁹⁴ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 173.

⁸⁹⁵ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., t. I, p. 369.

⁸⁹⁶ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit. ; t. I, p.185.

⁸⁹⁷ Barrès (M.), « Réflexions, le problème est double », *La Cocarde*, 8 septembre 1894.

biographie de tous les français. » La vie de chaque individu est considérée comme « un instant d'une chose immortelle. » D'où le culte des morts et la suprématie du sentiment sur la raison. D'où également la prise en compte des déshérités, un paternalisme qui entraîne la xénophobie et un rejet des ennemis de l'intérieur comme les protestants où les francs-maçons et les ennemis de l'extérieur, les juifs et les métèques. Un rejet que Taine n'a jamais partagé, comme le prouve le chapitre *objet et mérites du système du Régime moderne*, consacré aux différents cultes réglementés par Bonaparte. Il se félicite de la fin des exclusions prononcées par la monarchie : « Non seulement le culte calviniste et même le culte israélite sont autorisés par la loi, comme le culte catholique, mais encore les consistoires protestants et les synagogues juives sont constitués et organisés sur le même pied que les églises catholiques. »

⁸⁹⁸ Il est impossible de faire de Taine l'inspirateur de Barrès dans ce domaine comme dans d'autres...Fin 1897, Barrès relate dans ses *Cahiers* une conversation avec Lucien Herr, le célèbre bibliothécaire de l'École normale, un des maîtres à penser des antidreyfusards, sur l'enseignement des *Déracinés* : « - Le nationalisme, qu'est-ce que cela ? – Mais, si vous voulez que l'individu se subordonne à une collectivité, comment pouvez-vous la concevoir, sinon le groupe, la patrie ? – mais qu'ai-je besoin d'une collectivité ? Il y a l'idée, la justice. – Une abstraction ? Il faut y mettre quelque chose dans cette abstraction. »⁸⁹⁹ Si Taine est déterministe, le fait pour Barrès de lier nationalisme et déterminisme ne donne pas pour autant la paternité du nationalisme à Taine. Cela n'empêche pas l'auteur des *Déracinés* d'affirmer cette liaison : « Bourget disait : ce chef-d'œuvre qui manque de conclusion. *Les Déracinés* en sont une. Le nationalisme est l'acceptation d'un déterminisme. C'est le sentiment d'une âpre nécessité. Et l'œuvre n'est jamais conclue. »⁹⁰⁰ Le déterminisme de Barrès doit autant à Hugo et Michelet qu'à Taine et Renan. « Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles ne viennent pas de notre intelligence ; elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements. La raison humaine est enchaînée de telle sorte que nous repassons tous dans les pas de nos prédécesseurs. Il n'y a pas d'idées personnelles ; les idées même les plus rares, les jugements même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée sont des façons de

⁸⁹⁸ Taine (H.), *Le régime moderne*, op. cit., t. I, p. 303-304.

⁸⁹⁹ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, p. 235.

⁹⁰⁰ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. III, p. 88.

sentir générales et se retrouvent chez tous les êtres de même organisme assiégés par les mêmes images. »⁹⁰¹

La différence fondamentale entre le déterminisme de Taine et celui de Barrès est que le premier inclut dans l'hérédité « non seulement le fond primitif, mais encore les acquisitions ultérieures. » A un Barrès qui rejette l'étranger ou le protestant, Taine lui répond au contraire que la nation doit l'accueillir pour s'enrichir elle-même. « D'une façon générale, il faut poser que toute grande amputation, toute destruction ou expulsion, celle de l'aristocratie en 1793, comme celle des protestants en 1865, est funeste, non seulement parce qu'elle ôte à l'arbre une de ses branches, mais encore parce que la sève, manquant d'un de ses écoulements naturels, va s'engorger et moisir dans le reste de l'économie. La morale de ceci est qu'il faut tolérer nos adversaires, vivre avec eux, profiter de leur opposition, les regarder dans le corps social comme des organes aussi essentiels que nous-mêmes.⁹⁰²Taine n'a pas la même conception de « l'arbre » que Barrès lui attribue. Ce n'est qu'un exemple de récupération abusive...

Barrès hérite certainement de Taine le déterminisme, le pessimisme conservateur, le sens historique, le rejet des abstractions. Il s'en sépare sur l'héritage révolutionnaire pour n'en conserver que l'anti jacobinisme, sur le culte napoléonien, sur le protestantisme, sur la définition de la race. A aucun moment des *Origines*, il est possible de trouver une trace quelconque d'antisémitisme. S'il a su exploiter la thèse de Taine sur « la race, le milieu, le moment », ses conclusions n'en exploitent qu'un aspect. Il faut rappeler à ce sujet que cette thèse est exposée dans *l'Histoire de la littérature anglaise* en méthode de critique littéraire, et que Taine l'abandonne progressivement dans ses *Origines*. Le terme race est utilisé pour définir une des forces fondamentales des sciences morales, et en aucun cas associé à une ethnie. Il est difficile d'évaluer l'apport de Taine dans la pensée de Barrès. Même si cet apport est capital, il n'en constitue, en quelque sorte, qu'une facette. Il est d'ailleurs significatif que Barrès fait de Roemerspacher un disciple de Taine, alors que lui-même

⁹⁰¹ Barrès (M.), *Scènes et doctrine du nationalisme*, Paris, Plon, 1923, t. I, p. 56.

⁹⁰² Taine (H.), « Th. Ribot », *Journal des Débats*, 23 novembre 1873.

s'identifie d'avantage à Sturel qui ne partage pas la même admiration que son ami. Si Taine est le personnage central, il n'est pas le seul inspirateur des idées exposées dans *Les Déracinés*. Mais comme cette œuvre qui marque la naissance du nationalisme barrésien va connaître une très large audience et dont le succès va perdurer jusqu'à nos jours, la mise en scène de Taine dans le livre et son appropriation intellectuelle lient à jamais leurs destins. A partir d'une influence réelle, la confiscation de la pensée de l'auteur des *O.F.C.* modifie notablement sa perception. La véritable dette de Barrès envers Taine, ne réside pas dans sa perception des *Origines*, mais dans son explication de l'homme par ses racines, par la terre. C'est de Taine qu'il tire son culte de la terre et des morts. La dette est littéraire et non historique.

Paul Bourget se fait l'instrument de cette appropriation dans un article intitulé *L'arbre de M. Taine*, qui se veut être la critique des *Déracinés* et publié en novembre 1897.⁹⁰³ Cet article élogieux doit être lu avec réserve quand on sait que le livre de Barrès a été documenté, argumenté et corrigé par Bourget lui-même ! Il ose même prétendre que la révélation de l'attachement de Taine pour l'arbre du square des Invalides risque d'attirer trop de curieux en une espèce de pèlerinage. Taine a-t-il vraiment pensé, dans sa contemplation, ce que Bourget lui fait dire ? « L'unité de la sève vitale de ce tronc qui circulant dans toutes les feuilles remuées lui apparaissait comme le symbole de cette autre unité, celle de la sève pensante qui fait qu'un même esprit circule à travers beaucoup d'âmes d'une même époque. » N'est-ce pas, à travers l'expression d'une métaphore banale, l'exemple même d'une récupération éhontée ?

La suite de l'article se développe sur deux enseignements des *Origines* à propos desquels Bourget cherche à expliciter l'influence de Taine dans l'œuvre de Barrès. S'il est exact que Taine, dans *L'école*, dénonce la mainmise de l'Etat sur l'enseignement, le poids de l'administration, la surcharge des programmes scolaires, le décalage entre enseignement et travail, il n'insiste en aucune façon sur la nécessité d'un particularisme régional. Sa critique de l'Etat jacobin est avant tout fondée sur la confiscation de la liberté d'enseignement et des consciences. Son concours à la création de l'Ecole libre des Sciences Politiques en est la parfaite illustration : offrir une alternative à l'enseignement

⁹⁰³ Bourget (P.), « L'arbre de M. Taine », *Le Figaro*, 7 novembre 1897.

officiel abstrait en proposant une autre de façon de divulguer un savoir. Le discours de Bourget interprète les propos de Taine dans le sens qu'il entend leur donner : « La Révolution puis l'Empire ont exécuté cette entreprise dans toute la logique d'un système qui se proposait précisément de détruire le passé du canton natal, de supprimer cette concurrence locale, d'unifier l'âme française et de la faire semblable à elle-même du midi comme au nord, de l'ouest comme à l'est. Cette centralisation intellectuelle, prologue et moyen de la vaste centralisation administrative, ne pouvait s'accomplir qu'en écartant de l'école et du lycée jusqu'au plus petit élément de tradition régionale, en faisant professer par des fonctionnaires venus de tous les pays un programme identique. » Ce n'est pas la conservation des traditions régionales qui préoccupe Taine, mais plutôt le résultat d'un enseignement sectaire, qu'il soit laïque ou religieux : « Quand le père, à la fin de juillet, vient reprendre son fils au collège ecclésiastique ou au lycée laïque, il court le risque de trouver, dans le jeune homme de dix-sept ans, les préjugés militants, les conclusions hâtives et violentes, la raideur intransigeante d'un *laïcisant* ou d'un *clérical*. »⁹⁰⁴ Seul la citation que Bourget fait de Taine est fidèle à ce que celui-ci cherche à démontrer : « L'effet principal et final est la disconvenance croissante de l'éducation et de la vie. »⁹⁰⁵

Le deuxième point que Bourget développe entend mesurer l'influence des *O.F.C.* dans le jugement de la société actuelle par ses jeunes lecteurs. Pour lui, c'est Taine qui, pour la première fois, est sorti du schéma bleu-blanc à propos de la Révolution : « M. Taine est venu qui, scientifiquement et froidement, a étudié le phénomène révolutionnaire comme il avait étudié la littérature, la peinture, les lois de l'intelligence. » A partir de la thèse développée par les *Origines*, « l'abus de l'idée de l'Etat », Bourget l'interprète dans le sens qu'il entend lui donner : « Le remède que M. Taine a indiqué cent fois, c'est le réchauffement, la résurrection de ces énergies qui ne sont pas mortes mais qui sommeillent dans nos vieilles provinces françaises. De ce réveil, des initiatives et des énergies locales, dépend tout l'avenir de la commune patrie. C'est dans la démonstration de cette vérité qu'aboutissait la grande œuvre de Taine. » Voilà qui fait de Taine un militant involontaire d'une cause réactionnaire à laquelle il n'a jamais prétendu.

⁹⁰⁴ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., t. II, p. 255.

⁹⁰⁵ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., t. II, p. 189.

Cette appropriation de Taine par une sensibilité politique est bien perçue comme telle par les observateurs quand ils lient la critique des *Déracinés* à l'héritage tainien. Ainsi, Georges Thiébaud, dans *Le Gaulois*,⁹⁰⁶ journal royaliste, donne-t-il son interprétation du livre de Barrès en attaquant Taine : « Il a rendu, entre temps, un peu d'actualité à M. Taine, qui nous a joué le très mauvais tour de démolir méthodiquement toute la France, sans la reconstruire, et de tout critiquer, sans conclure à rien. M. Taine, en essayant de rechercher et de fixer les *O.F.C.*, a commencé à discréditer à fond l'ancien régime, puis il n'a rien laissé debout des légendes de la Révolution, ensuite il a massacré Napoléon, les institutions consulaires et impériales, enfin il a prononcé la caducité et la déchéance du suffrage universel. » Pour l'auteur, les personnages de Barrès sont des « déracinés physiques », tandis que tous ceux « qui se sont abandonnés au pernicieux poison philosophique de M. Taine sont des déracinés moraux, hors d'état de se rattacher activement à rien qui vaille. » Il reproche à Barrès la juxtaposition de deux personnages antagonistes et d'être « balloté par Taine et Napoléon, de l'excès d'analyse à l'excès d'entreprise et finalement nous ne faisons rien. » Opposant au régime, il lui reproche de promouvoir les « déclassés » à qui il reconnaît néanmoins l'esprit d'aventure, d'entreprise, d'action. Il accuse l'Etat d'exploitation de ces déclassés pour éviter « de les avoir contre lui » ; d'en faire les ministrables d'un régime d'ordre apparent mais de ruine réelle : « Ordre, parce qu'il attire à lui les déclassés, ruine parce qu'il les laisse gouverner avant qu'ils aient rien appris de lui, ni essayé leur valeur pratique à une école d'action quelconque. »

Alors que se profile le combat qui va diviser les intellectuels français à propos de l'Affaire Dreyfus, Barrès, à moins de 40 ans, est célèbre, adulé, considéré comme « le prince de la jeunesse. » Sans doute aurait-il pu méditer le discours de réception à l'Académie française, prononcé par Taine le 15 janvier 1880, quand celui-ci faisait l'éloge de M. de Loménie : « Aujourd'hui, dans la démocratie, le talent nuit parfois au caractère comme jadis le rang dans la monarchie, et l'état de grand-homme est aussi difficile à tenir que celui de grand seigneur. Bien souvent, en devenant très célèbre, un homme devient presque incapable d'écouter la vérité. Il s'est enfermé dans sa gloire comme une idole dans son sanctuaire...

⁹⁰⁶ Thiébaud (G.), « entre Taine et Napoléon », *Le Gaulois*, 13 novembre 1897.

Toute parole sincère lui semble une inconvenance, et si, par hasard, il daigne bien la prendre, ses admirateurs, troublés dans leur culte, ne manqueraient pas de s'en offenser. »⁹⁰⁷

⁹⁰⁷ Taine (H.), « Hommage à M. de Loménie », *Derniers essais de critique et d'histoire*, op. cit., p. 152.

E. L’Affaire : Barrès ou Zola, l’infortune de Taine ?

Bien que Taine soit mort depuis quelques années, son sort se trouve, d’une certaine façon, lié à l’affaire Dreyfus à travers l’opposition d’hommes qui ont tous, à des degrés divers, subi son influence. A la fin du XIXe siècle, tous les intellectuels, le monde des lettres comme le monde de la politique ont lu, jugé, approuvé ou rejeté *Les Origines de la France contemporaine*. Dans des camps opposés, Barrès et Zola en sont les figures emblématiques. Dans les années 90, les deux hommes se fréquentent et si leurs idées comme leurs œuvres sont différentes, et qu’on peut sentir chez l’un (Barrès) une certaine condescendance pour l’autre, ils se respectent. Sans aucun doute, leur admiration commune pour Taine peut être un trait d’union sans en avoir les mêmes raisons. Ils se rejoignent pour soutenir certaines causes. N’ont-ils pas signé un article commun du *Figaro* le 24 décembre 1889 prenant la défense de Lucien Descaves traduit en justice pour avoir écrit *Les Sous-offs* ? La lecture des *Cahiers* nous relate des conversations partagées avec d’autres, dans lesquelles ils évoquent notamment Taine. Alors que *Les Déracinés* sont publiés et que l’affaire Dreyfus ne soit pas devenue l’Affaire, Barrès déjeune avec Zola et Bourget et rapporte : « Un mot me frappait beaucoup dans la bouche de Zola, pendant ce déjeuner fin novembre 1897 ; il avait publié le matin un article, d’ailleurs absurde, pour Dreyfus. Et il disait de sa démonstration : c’est scientifique, c’est scientifique...C’est ce même mot que si souvent, dans le même sens, j’ai entendu employer par des niais, non pas des menteurs, mais des illettrés de réunion publique. »⁹⁰⁸ Le jugement est sévère et laisse percer un certain mépris.

Le 1^{er} décembre, ils déjeunent à nouveau ensemble avec France, Bourget, Daudet et Cherbuliez chez Durand. Il note : « J’y étais allé à condition que l’on ne parlerai pas de l’affaire Dreyfus. » Le mardi 7, ils se retrouvent, les mêmes, pour « le premier dîner Balzac » chez Durand et parlent de Taine. Une réflexion de Bourget sur ce dernier insiste sur son honnêteté intellectuelle. A une injonction de Bourget l’incitant à traduire les paroles des révolutionnaires, Taine lui aurait dit : « Je ne peux pas, je n’en suis pas assez sûr. » Et Bourget de conclure que Taine rêvait d’écrire en juxtaposant des textes et uniquement des témoignages. Au cours du dîner, la conversation aborde l’affaire Dreyfus : « Zola, à qui *Le Figaro* est fermé, se demande où il pourrait faire des brochures. On lui indique un homme. On craint à chaque phrase que lui et moi ne haussions trop le ton sur cette irritante affaire qui

⁹⁰⁸ Barrès (M.), *Mes Cahiers*, op. cit., t. I, p. 223-224.

nous divise, mais tout va bien. C'est un brave homme. » Après le diner, revenant avec France, celui-ci lui parle du dépit de Zola vis-à-vis de Taine : Voilà, Zola s'est découvert dans *l'Histoire de la littérature anglaise* ; il s'est dit : l'outrance, la puissance, mais voilà ce que j'ai à faire. Et c'est assez faux, car il n'est pas puissant, il est bien soufflé. Alors il a été choqué, indigné que Taine ne l'ait pas reconnu, n'ait pas dit : avec la différence du producteur au critique, je salue Zola, celui que je réclamais. Taine n'a pas dit cela. Il n'a pas aimé Zola. Il ne cherchait dans la littérature que les signes, les marques d'une époque, et tout de même ce n'est pas dans sa littérature qu'il allait chercher les signes du dix-neuvième siècle ? »⁹⁰⁹

A la fin de cette année 1897, Barrès et Zola, malgré leurs divergences, se parlent, échangent. Taine constitue un trait d'union, une référence. L'année 1898 va les séparer définitivement. Dans le numéro 87 de *L'Aurore* daté du 13 janvier, Zola signe un article *Lettre à M. Félix Faure, Président de la République* avec comme sur titre donné par Clémenceau : *J'accuse*. Les jours suivants, le journal publie les signatures de sympathisants qui fait dire au rédacteur en chef qu'est Clémenceau : « N'est-ce-pas un signe, tous ces *intellectuels* venus de tous les coins de l'horizon, qui se groupent sur une idée. »⁹¹⁰ Le 1^{er} février, Barrès publie dans *Le Journal* un article intitulé *La protestation des intellectuels*,⁹¹¹ en réponse à l'article de Clémenceau et qui veut démontrer que les vrais intellectuels ne sont pas dans le camp adverse. Il conclut dans ces termes : « En résumé, les juifs et les protestants mis à part, la liste dite des intellectuels est faite d'une majorité de nigauds et puis d'étrangers et enfin de quelques bons français. » La réponse ne se fait pas attendre et émane de Lucien Herr qui signe le 15 février un article dans *La revue blanche* intitulé *Lettre ouverte à Barrès*. C'est une critique directe de la thèse soutenue par Barrès dans son dernier livre et une défense « des déracinés, ou, si vous le voulez bien, des désintéressés, la plupart des hommes qui savent faire passer le droit et un idéal de justice avant leurs personnes, leurs instincts de nature et leurs égoïsmes de groupe. »⁹¹² La rupture est consommée entre les intellectuels de la même génération et en particulier entre Barrès et Zola. Dans les *Cahiers* de janvier 98, Barrès, en comparant Zola à Da Ponte, peintre vénitien du 16^e siècle connu pour sa vulgarité, écrit : « Dans Zola, ce Bassan, il y a l'encombrement. C'est un de ces hommes qui donnent

⁹⁰⁹ Barrès (M.), *Mes Cahiers*, op. cit., t. I, p. 226.

⁹¹⁰ Clémenceau (G.), *L'Aurore*, 23 janvier 1898.

⁹¹¹ Barrès (M.), « La protestation des intellectuels », *Le Journal*, 1^{er} février 1898.

⁹¹² Herr (L.), « Lettre ouverte à Barrès », *Revue blanche*, 15 février 1898.

continuellement des défis à eux et aux autres. Ils veulent toujours exercer leur volonté. Avec Balou, Manet et les autres, il voulait être des partis extrêmes ; il jura d'enfoncer Hugo dont il citait les vers sans les mettre à la ligne, il jura de se faire maigrir ; il jura de travailler tous les jours ; il y a du pamphlétaire. Pour comprendre sa grossièreté, il faut voir ces images en couleur, ces caricatures de l'Italien moderne. »⁹¹³ Si les deux hommes se fréquentaient, on peut douter de la sincérité de Barrès... Même s'il s'oppose à l'organisation d'une contre-manifestation nationaliste voulue par Coppée et Rochefort à l'occasion des obsèques de Zola en 1902, sa plume reste toujours aussi acerbe : « Zola plaît par son ordre et sa brutalité (et par ses ignominies). Très bon manœuvre littéraire, n'a d'ailleurs qu'un type de roman, toujours le même. Il est difficile de voir une intelligence moins enrichie par la vie. Et comme il était resté à soixante ans le même qu'à vingt ans, et qu'ainsi il n'a rien acquis, on peut dire qu'il est mort plus bête qu'il était né. »⁹¹⁴

La rupture entre Barrès et Zola est significative du clivage qui s'opère entre les intellectuels de la même génération, les hommes qui revendiquent l'influence de Taine se trouvant ainsi partagés en deux camps. Dans le camp antidreyfusard, on retrouve aux côtés de Barrès, Bourget, Sorel, Lemaitre... Alors que pour les dreyfusards, autour de Zola, figurent France, Monod, Boutmy, Blum...

Bien sûr, Taine ne constitue pas un argumentaire pour les uns ou les autres, mais *Les Déracinés* étant parus quelques mois plus tôt, son nom se trouve maintenant associé de façon étroite avec celui de Barrès. Barrès, qui est à l'origine de la création de la *Ligue de la Patrie française* en réaction à la *Ligue des Droits de l'homme*. Il en est le président d'honneur, Coppée président, Lemaitre délégué, trois professeurs agrégés occupant les autres postes du bureau, Dausset, Syveton et Vaugeois. Ce dernier est aussi un des fondateurs du *Comité d'Action française*. Barrès quittera la ligue quand celle-ci, sous l'influence de Lemaitre, voudra devenir plus une force politique qu'une force morale. L'Affaire ne représente pas pour Barrès un clivage droite-gauche, mais une menace supplémentaire de dislocation de la société et un risque de voir s'accroître la décadence de la France. Bien que battu aux élections de mai 1898, il va y consacrer toute son énergie et remettre en jeu son énorme prestige. « L'affaire Dreyfus n'est que le signal tragique d'un état général. Une écorchure qui ne se guérit pas amène le médecin à supposer le diabète. Sous l'accident,

⁹¹³ Barrès (M.), *Mes Cahiers*, op. cit., t. I, p. 258-259.

⁹¹⁴ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t.III, p. 123.

cherchons l'état profond. Notre mal profond, c'est d'être divisés, troublés par mille volontés particulières, par mille imaginations individuelles. Nous sommes émiettés, nous n'avons pas une connaissance commune de notre but, de nos ressources, de notre centre...certaines races arrivent à rendre conscience d'elles-mêmes organiquement. C'est le cas des collectivités anglo-saxonnes et teutoniques qui sont, de plus en plus, en voie de se créer comme races. Hélas, il n'y a point de race française, mais un peuple français, une nation française, c'est-à-dire une collectivité de formation politique. »⁹¹⁵

L'affaire Dreyfus apporte la démonstration que le fait d'accoler le nom de Taine à celui de Barrès est profondément injuste. Barrès est beaucoup plus influencé par un Jules Soury ou un Renan et c'est de ce côté qu'il faut rechercher son antisémitisme. Dans ses *Cahiers* de 1898, Barrès cite Soury : « Le Sémitisme a dit dans le monde : *Je crois*, tandis que l'Aryen dit : je sais et fonde la science. Le sémitisme a toujours mis un obstacle à la science...Ils disent que Dreyfus n'est pas un traître. Ils ont raison, car un juif n'est jamais un traître, il n'est pas de notre nation, comment la trahirait-il ? Tous sont des traîtres : ils sont de la patrie où ils trouvent leur plus grand intérêt. »⁹¹⁶ Même si Barrès fait beaucoup moins référence à Renan qu'à Taine, il lui arrive de le citer : « je suis le premier à reconnaître que la race sémitique comparée à la race indo-européenne représente réellement une combinaison inférieure de la nature humaine. »⁹¹⁷ Mais Renan, paradoxalement, dans son cours au Collège de France fait la démonstration de ce que les Sémites ont apporté à la civilisation. Le problème est que la postérité associe souvent Renan à Taine et que leurs deux noms sont associés sur des sujets sur lesquels ils ne partageaient pas toujours le même point de vue. Taine ne se prive d'ailleurs pas de brosser un tableau peu complaisant de son ami. « C'est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement...Il est parfaitement incapable de formules précises, il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, palpe. Il a des *impressions*, ce mot dit tout. La philosophie, les généralisations ne sont pour lui que le retentissement, l'écho des choses en lui. Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations. En métaphysique, il est tout à fait flottant ; de preuve, d'analyse, aucune. En gros, c'est un Kant poète et sans formule, tout à fait comme Carlyle... C'est avant tout un homme plein de son idée, un prêtre plein de son Dieu. Il s'estime à ce titre et autant qu'il faut. Son procédé pour écrire est de

⁹¹⁵ Barrès (M.), *Scènes et doctrines du nationalisme*, op. cit., t. II, p. 132.

⁹¹⁶ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. II, p. 45.

⁹¹⁷ Renan (E.), « Histoire générale des langues sémitiques », cité par Barrès, *Mes cahiers*, op. cit., t. II, p. 46.

jeter des bouts de phrases, des têtes de paragraphes par-ci par-là. Quand il est arrivé à la sensation d'ensemble, il soude et fait le tout. »⁹¹⁸

Nous avons déjà dit que tous les intellectuels ayant subi l'influence de Taine n'ont pas la même orientation. Du côté des historiens, si Sorel est anti dreyfusard, comme la majorité des professeurs de l'École libre de Sciences Politiques (par exemple Thureau-Dangin), Gabriel Monod, protestant, directeur de la *Revue historique*, est très engagé dans la défense de Dreyfus. S'il dit dans *Le Temps* avoir la « conviction que le capitaine Dreyfus avait été victime d'une erreur judiciaire, » il signe, sous le pseudonyme de Pierre Molé un *Exposé impartial de l'affaire Dreyfus* dans lequel il reprend minutieusement les détails de l'enquête. Pour les écrivains, si Bourget, Coppée, Mistral sont anti dreyfusard, Barrès aussi, mais regrette sans-doute l'engagement d'A. France, auquel il voue une véritable admiration, dans l'autre camp. Au début de l'année 1898, alors que l'Affaire n'a pas encore entraîné leur éloignement, Barrès écrit : « C'est lui que j'ai le plus apprécié. Je le retrouvais après un si long temps. Il y a derrière ses idées un profond, un empire du rêve. Il a la poésie. Je vois son scepticisme, il est à profondeur d'humanité. »⁹¹⁹ Gide, sévère avec *Les Déracinés*, et dont la célèbre phrase⁹²⁰ résumait injustement la thèse, est dreyfusard, mais l'Académie française est globalement dans le camp adverse, puisqu'elle accepte de cautionner la Ligue de la patrie française. Les critiques littéraires sont globalement anti dreyfusards, de Brunetière à Lemaître en passant par Sarcey ou Emile Faguet. Faguet qui va signer un article de la *Revue de Paris* consacré à Taine. Cet article est particulièrement intéressant dans la mesure où il paraît en 1899, qu'il aborde les différentes facettes de son œuvre, et qu'il donne un éclairage pertinent sur son influence réelle à la fin du Siècle. Il est scindé en deux parties, la première consacrée au philosophe et au critique littéraire, la seconde, à l'historien.⁹²¹

Pas de véritable originalité dans l'article sur Taine philosophe. Faguet y reprend les thèmes bien connus de « la faculté maîtresse », de la méthode érigée en système, du déterminisme, du positivisme. Il insiste sur son pessimisme, sa misanthropie. Analysant le regard de Taine sur l'humanité, il en reprend les caractéristiques : « - D'abord un

⁹¹⁸ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t.II, p. 243-244.

⁹¹⁹ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., t. I, P. 230.

⁹²⁰ Gide (A.), « A propos des Déracinés », *L'Ermitage*, février 1898 : « Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? »

⁹²¹ Faguet (E.), « Taine », *Revue de Paris*, 15 juillet 1899, p. 297-328, 15 août 1899, p. 627-653.

animal avide et avare, - un fou, -cet être, si peu capable de raison, l'est infiniment d'inventions, d'hallucinations, de chimères...Cet homme, Taine, non seulement l'aime peu, mais il en a peur. Il y a quelque chose d'un peu maladif dans l'effroi que Taine éprouve à considérer l'humanité.» Reprenant la thèse *race, milieu, moment*, Faguet la trouve contestable car elle repose sur un axiome inexact qui fait de « la littérature, l'expression de la société, » et vaine parce qu'elle reste extérieure à l'objet de la critique. Pour lui, Taine s'est refusé à voir la différence entre la critique et l'histoire, et que leur fusion est un contre sens. Quant à la psychologie des peuples proposée par Taine, s'il la trouve légitime, elle ne lui paraît pas adaptée à la psychologie de l'individu, et est incapable d'expliquer un individu par ses causes. La méthode *race, milieu, moment*, complétée par la *faculté maîtresse* fait « croire que tout homme, et particulièrement tout homme supérieur est dominé par une faculté tellement forte qu'elle se subordonne à toutes les autres, les déforme à son profit, finit ainsi par être comme le centre actif de cet homme et le modèle, le façonne, et aussi le dirige et le pousse d'un certain côté tout entier. » Comme d'autres avant lui, Faguet pense que c'est le goût de l'abstraction (que paradoxalement il dénonce), qui l'a conduit à sa théorie de la faculté maîtresse. S'il est toujours admiratif du style et de l'érudition du critique littéraire exceptionnel que fut Taine, il affirme que sa méthode se trouve maintenant caduque. L'auteur de *Politiques et Moralistes du XIXe siècle* défend ici sa position comme critique littéraire attaché à dégager l'unité de création des œuvres par une analyse des moyens utilisés par l'auteur. A l'opposé même de la conception de Taine basée sur la méthode.

Tout autre est son analyse de l'œuvre historique de Taine. Tout en affirmant que Taine n'est pas un vrai historien, avis partagé par beaucoup, il lui reconnaît une conscience incontestable au service d'un travail gigantesque. Si Taine, dans les *Origines*, se proposait de rendre compte du temps présent en remontant aux origines de ce temps, Il voit lui, un deuxième but non avoué par l'auteur, et qui est d'étudier le comportement de l'être humain dans une période troublée. Cette double optique entraîne l'écriture de deux ouvrages juxtaposés, l'un historique, l'autre philosophique, que les lecteurs vont appréhender différemment, dans un sens ou dans un autre, pour en délivrer un jugement forcément différent suivant leur vision (ou leur attente) de l'œuvre.

Concernant l'ouvrage historique, Faguet pense, et ce n'est pas une révélation puisque Taine lui-même le revendiquait, que celui-ci ne fait que reprendre les

travaux de Tocqueville : « La Révolution n'a fait que déplacer l'absolutisme, elle n'a ni détruit ni créé le despotisme ; elle lui a donné une nouvelle forme. » En évoquant la disparition des privilèges et des inégalités et se félicitant des effets positifs de cette révolution, il en dénonce les effets postérieurs désastreux, et en particulier la centralisation. Cela lui permet, et en cela il suit Barrès, de dénoncer le parlementarisme : « variation de la forme du despotisme, qui sans rien changer au fond des choses, est encore une instabilité sociale. » Et de dénoncer la dépendance et le manque d'initiative individuelle des citoyens face à un Etat de plus en plus omnipotent. Par contre, il ne suit pas Taine dans sa conception de « l'esprit classique » qui, s'il est cohérent dans sa définition, présente une faiblesse dans sa transformation en « esprit d'abstraction. » Dans cette critique, Faguet estime que la part de l'esprit littéraire classique dans la formation de l'esprit révolutionnaire est très faible et qu'en cela Taine se trompe. Il pense également, comme Barrès, que la Révolution française est l'œuvre de l'histoire de France, et qu'à ce titre, elle est légitime. « Plus on aura prouvé que la Révolution n'a rien inventé, plus aussi on aura prouvé qu'il n'y a rien à faire contre elle, ni rien à lui reprocher ; plus on aura prouvé qu'elle n'a rien fait de nouveau, plus aussi on aura prouvé qu'elle est historique et à cause de cela inattaquable. Elle n'est plus qu'un incident du mouvement centralisateur qui emporte la France depuis 1620. » Faguet, dans cette affirmation, se trouve dans la droite ligne de la théorie nationaliste prônée par Barrès. Dans ce même esprit, il dénonce la centralisation administrative qui impose sa loi aux « provinces » et le nivellement des individus qui n'est qu'une des formes de la centralisation. Cette centralisation n'est d'ailleurs pas uniquement l'œuvre de la Révolution française mais aussi celle de toute l'histoire européenne (c'est un hommage implicite aux travaux d'A. Sorel).

Abordant la deuxième facette, à ses yeux, des *Origines*, Faguet estime qu'en voulant étudier le comportement de l'individu dans des circonstances extraordinaires, Taine « vérifie son pessimisme et sa misanthropie. » Il souligne que le philosophe déterministe est en contradiction avec lui-même quand il dénonce le comportement de l'homme alors même que, en naturaliste, il prétend qu'il n'y a aucune espèce de liberté chez celui-ci et qu'il dépend de la nature. Cela permet au critique de dire que « Taine a laissé ses sentiments se mêler à ses idées en écrivant l'histoire de la Révolution française », ce dont il se réjouit. En abordant le thème des religions, Faguet expose là encore la conception nationaliste de la limite de celles-ci. « Elles sont formules synthétiques des instincts d'une race. » Elles rendent trois services à l'homme, elles le rassurent, le fortifient, le

ravissent, mais par là, elles sont décevantes. Reprenant le rapport difficile entre science et religion exprimé par Taine, il les renvoie dos-à-dos. Si les religions sont décevantes la science l'est tout autant, car si elle change le monde, elle ne change pas l'homme. « A quoi donc faut-il croire, où plutôt, car nous voyons bien qu'il y a lieu de croire à rien, quel parti faut-il prendre ? Travailler d'abord, pour vivre ; et puis, pour les instants de relâche où l'homme a besoin d'une philosophie et d'une morale, s'entretenir dans des pensées de résignation, ou, si l'on peut, s'élever aux délices de la contemplation artistique. Le premier conseil est pour tout le monde, le second pour quelques uns. » Faguet rejoint tout à fait Taine dans cette maxime, « résignation et contemplation », et fait sienne son constat d'un élitisme et de l'inégalité. C'est la nature qui fait les hommes inégaux, et pour les deux, « un gouvernement de tous par tous est contraire à la spécialisation, à la compétence, à la subordination, à la hiérarchie, en un mot à la nature. C'est un gouvernement anti scientifique, anti historique, et anti naturel. »

C'est à propos des rapports de Taine à la science que Faguet livre une hypothèse qui n'est pas dénuée d'intérêt : Si Taine aimait la science, il n'en attendait rien, comme il n'attendait rien de la religion. Il y voit une originalité due à son pessimisme et à sa tristesse malade. « Taine, peut-être seul, a eu, dans la science, la piété sans la foi et le zèle sans la croyance. » La lecture des *Origines* procure à Faguet une « impression d'austère tristesse » qui provient de « cette absence de tout enthousiasme, de toute confiance et de tout espoir » et inspire un pessimisme qui « n'a pas même la saveur tonique de l'amertume. » En cela, Taine est conforme à l'esprit de sa génération, assombri encore après 1870, et qui a exercé une influence énorme sur la jeune génération littéraire. Mais cette influence s'exerce également à contrario, quand elle provoque une réaction contre le pessimisme et le positivisme et la renaissance d'un certain spiritualisme. C'est tout à l'honneur de Taine de pouvoir exercer une influence dans des directions contraires, « avoir son école et créer une école adverse, ses disciples résolus sachant bien ce qu'ils défendaient, et ensuite ses adversaires décidés sachant bien ce qu'ils voulaient détruire, et il était le père des uns et l'aïeul des autres. »

On saura gré à E. Faguet d'avoir su traduire l'ambiguïté de l'héritage de Taine, reflet de ses propres paradoxes. Il ne semble pas toutefois que, quoiqu'il en dise, Taine ait pu avoir une « école » au sens propre du terme. Il n'a pas plus initié une nouvelle philosophie qu'une nouvelle histoire. Certes, les historiens qui lui ont succédé ont

tous subi, dans un sens comme dans un autre, son influence mais en aucun cas, il n'a généré une école historique. N'est-il pas significatif que la plupart d'entre eux ne considéraient pas Taine comme un « véritable » historien et quand on l'a qualifié d' « historien de la Révolution française », c'était pour le dénigrer ?

Ce bilan de l'œuvre de Taine par Faguet montre à l'évidence l'importance qu'elle représente encore dans les ultimes années du siècle. Elle n'a pas connu de période de purgatoire, comme le prouvent les différents articles qui lui sont consacrés depuis sa mort. Il faut remarquer, et l'article de Faguet nous en apporte la preuve, que certains n'hésitent pas à s'accaparer son héritage. Bien qu'il existe de nombreuses divergences, comme nous l'avons constaté, entre une droite nationaliste prônant certaines valeurs que Taine n'a jamais fait siennes et l'auteur des *Origines*, l'image de ce dernier semble figée irrémédiablement. Dans une France coupée en deux par l'affaire Dreyfus, où même ceux qui se réfèrent à son enseignement se séparent, l'objectivité nécessaire à un bilan équilibré semble impossible. La récupération politique est en marche comme nous le prouve un papier de *L'Action française* de décembre 1899, dans lequel O. Tauxier cherche à transformer les idées de Taine en une réaction militante : « Il importe dans l'intérêt le plus pressant pour la patrie de répandre son enseignement et d'organiser l'action tainienne qui est l'action anti jacobine. Dressons d'abord une statue à Taine. »⁹²²

L'article de C. Seignobos dans *Histoire de la langue et de la littérature française*⁹²³ publiée sous la direction de Petit de Julleville est d'un autre niveau et s'il se montre sévère avec *Les Origines*, sa critique se veut argumentée, centrée sur le terrain historique, même si elle n'est pas exempte d'arrière pensée politique. Par cet article écrit en pleine affaire Dreyfus, Charles Seignobos, professeur d'histoire à la Sorbonne, ancien élève de Fustel de Coulanges à l'École normale, engagé à gauche, cherche à dénigrer la valeur historique des *Origines* à un moment où le camp opposé se réclame d'elles. Ce texte est d'autant plus important que c'est le premier rédigé par un véritable historien après ceux d'A. Sorel et de G. Monod. Pour Seignobos, Taine est avant tout un littéraire et un philosophe qui s'essaie à l'histoire et qui, négligeant la description, applique la méthode utilisée dans ses

⁹²² Tauxier (O.), « L'action tainienne », *L'action française*, 15 décembre 1899.

⁹²³ Seignobos (C.), « L'œuvre historique de Taine », *Histoire de la langue et de la littérature française* sous la direction de Petit de Julleville, Paris, Armand Colin, 1899, p. 267-273.

œuvres précédentes. Assimilant l'histoire humaine à l'histoire naturelle, celui-ci transpose les lois de la biologie à l'histoire, sans réussir à les développer de manière convaincante.

A propos de la fameuse trilogie *race, milieu, moment*, convaincante en critique littéraire, Seignobos ne la juge pas adaptée à l'histoire de la Révolution française. Le *milieu* « est-il l'ensemble des conditions matérielles et morales ou seulement le sol et la nature qui les a fait ? » Taine ne l'a pas expliqué dans les *Origines*. Pour la *race*, « est-elle une variété d'hommes descendus des mêmes ancêtres ou l'ensemble des hommes parlant des langues de même origine ou encore une communauté d'hommes commandés par un même gouvernement ? » Taine ne l'a mis en avant que pour parler de Napoléon. L'auteur rend ici justice à Taine qui n'a jamais développé la notion de race dans *Les Origines*, contrairement à ce que de nombreux commentateurs ont prétendu. En dehors de ce fameux portrait de Bonaparte qu'il qualifie de « Condottieri italien », il est impossible d'y relever une manifestation raciste quelconque. Sans doute ses nouveaux admirateurs l'ont-ils mal lu... Seignobos ne s'y trompe pas quand il écrit : « Les trois principes lui cachent la vue et troublent la vision de ses disciples. » Quant au *moment*, est-il « l'accumulation d'habitudes produites par des conditions antérieures, une action des autres peuples contemporains ? » Pour Seignobos, Taine ne se sert de la notion de milieu que dans l'analyse de l'esprit révolutionnaire.

L'auteur accuse Taine de s'être laissé guider, dans l'étude des faits, plus par sa doctrine politique que par ses théories scientifiques. Il la définit comme héritière du positivisme, « croyance à la bassesse incurable de la nature humaine » et de la théorie libérale et conservatrice de Burke, « la société civilisée doit être réglée par la coutume, non par la raison. » Il lui reproche d'être inexact dans ses références, de ne pas critiquer la provenance des documents. « Taine est probablement le plus inexact des historiens français du siècle. » Cette appréciation est sévère quand on sait que les historiens précédents ne communiquaient pas leurs sources, Taine ayant été le premier à généraliser les notes de bas de pages permettant justement leur contrôle. Il est à remarquer également qu'à cette occasion Seignobos qualifie Taine d'« historien. » Il tempère néanmoins sa pique en disant : « ainsi l'a-t-on accusé de parti pris et de passion, là où il n'y avait peut-être qu'une analyse incorrecte. »

Seignobos explique avec perspicacité la méthode suivie par Taine. En face d'un fait, un cas particulier, il en fait un cas exemplaire. La généralisation de ces un ou

deux cas particuliers permettent de dégager les caractères essentiels et leurs causes. Ainsi suit-il la méthode des sciences naturelles au service de l'histoire. Cette collection de faits permet à Taine de fonder son impression générale. D'un seul acte d'un individu, il conclut son caractère, de cet individu, tout un groupe, et de quelques épisodes locaux et anecdotiques, il tire le tableau général de la France entière. « La généralisation chez lui est un procédé normal. » C'est toute la forme des *O.F.C.* qui est remise en question et cette critique est tout à fait pertinente.

Après avoir contesté les causes de la Révolution avancées par Taine, il lui reproche à juste titre d'avoir ignoré les Etats généraux, les rivalités au sein du tiers-état, les manœuvres du parti de la Cour contre les Assemblées, Varennes, l'entente de la Cour avec l'Autriche, toutes ces omissions rendant la prise de pouvoir des jacobins incompréhensible. « C'est la peinture d'un duel où l'on aurait effacé l'un des deux adversaires, ce qui donne à l'autre l'aspect d'un fou. » Seignobos affirme que la connaissance d'une série unique de faits ne permet pas de déterminer l'enchaînement des causes et que la seule façon de dégager les faits conséquents parmi tous les faits est la comparaison de plusieurs faits analogues. Pour lui, Taine a « l'esprit classique » et chez lui, « le désir scientifique de comprendre est moins fort que le besoin artistique d'être étonné. » Il dénonce la rhétorique suivie par Taine, son ton oratoire, l'emploi abusif des métaphores, toute forme qui l'écarte de l'histoire en tant que science. Sa conclusion qui se veut assassine laisse percer une certaine admiration : « Forcer l'attention du public était la pensée constante de Taine, non par préoccupation de sa propre personne, mais par dévouement à ses idées. En voulant frapper fort, il a souvent frappé faux. Son œuvre historique est un monument puissant, déjà à demi ruiné ; l'architecte, ignorant le métier de maçon n'a pas su choisir les matériaux solides. Mais ce n'est pas en vain qu'un génie sincère et vigoureux applique pendant des années sa pensée à l'étude d'une question. »

Ce jugement résume parfaitement la fortune de Taine à la fin du XIXe siècle, sa bipolarité. A la fois le précurseur de l'histoire scientifique et le pourfendeur de la légende républicaine. Dans le premier rôle, il occupe une place essentielle dans l'historiographie de la Révolution française, dans le second, il se trouve placé dans une position qu'il n'a pas revendiquée mais qui constitue un enjeu capital dans le combat politique qui caractérise le début du XXe siècle.

CHAPITRE 5. Les premières années du XXe siècle : 1900-1914

Si Taine est mort depuis sept ans, il est toujours, dans les premières années du XXe siècle, une figure incontournable du débat intellectuel et politique de l'époque. L'affaire Dreyfus, la montée en puissance du radicalisme à la tête du gouvernement, l'avènement du nationalisme, créent un climat propice à l'exploitation ou au rejet des idées exposées dans *Les Origines de la France contemporaine*. Exaltée par les uns, dénigrée par les autres, l'œuvre historique de Taine est au centre des enjeux politiques, d'autant plus qu'elle est sujette à des interprétations paradoxales, les arguments utilisés relevant plus souvent de la mauvaise foi que d'une analyse raisonnée. Elle fait l'objet d'une attention soutenue de 1900 à 1914, démontrée par la publication de nombreux ouvrages et articles qui lui sont consacrés. Pour notre part, nous en avons sélectionné une trentaine en ce qui concerne les livres, et 70 articles publiés dans les journaux et revues. Pour une œuvre dont la publication du premier tome remonte à 25 ans, l'attention qui lui est accordée est assez remarquable. La première explication est que c'est un œuvre très lue et dont le succès ne se dément pas auprès d'un public très large, pas nécessairement politisé. A sa manière, Taine dédiait sa préface du tome III de *La Révolution* à ses lecteurs exempts de certitudes : « Aussi bien, ce volume, comme les précédents, n'est écrit que pour les amateurs de zoologie morale, pour les naturalistes de l'esprit, pour les chercheurs de vérité, de textes et de preuves, pour eux seulement, et non pour le public, qui, sur la Révolution, a son parti pris, son opinion faite. »⁹²⁴ V. Giraud donne les chiffres d'édition permettant de mesurer l'ampleur de la diffusion des *Origines*. *L'Ancien régime* par exemple, aurait été tiré en 1902 à 33 000 exemplaires, ce qui laisse augurer d'un nombre de lecteurs très important. La deuxième explication est que les préoccupations gouvernementales du début du siècle coïncident avec celles soulevées par Taine, l'une, sur la place des religions qu'il a traitée dans l'Eglise, l'autre, sur les associations que sa mort a empêché de rédiger. La troisième explication enfin, est que la montée en puissance d'un mouvement nationaliste qui a pris Taine en otage, entraîne une réaction du parti radical, contraint de contre-attaquer et de dénigrer une œuvre considérée comme référence par l'opposition. Nous aborderons successivement dans ce chapitre les différentes phases du

⁹²⁴ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., t. III, p. IV.

débat qui se déroule au gré des publications, des évènements et des décisions politiques. A *l'Histoire politique de la Révolution française* d'Alphonse Aulard, lecture radicale de la Révolution, et du premier tome de *l'Histoire socialiste de la Révolution française* de Jean Jaurès en 1901, correspond le premier tome de *Vie et correspondance*, dont la parution en 1902 n'est certainement pas une simple coïncidence. L'ouvrage comporte quatre volumes d'une correspondance très contrôlée selon les volontés de Taine lui-même et de sa famille, ce qui, malheureusement, nous prive certainement d'éléments essentiels, et dont la publication s'étale sur quatre ans. La mise en parallèle avec sa correspondance reçue et conservée dans le fond Taine à la Bibliothèque nationale Richelieu nous a permis à maintes reprises de reconstituer l'échange entre Taine et son interlocuteur. *Vie et correspondance* constitue une source essentielle non seulement pour l'approche et la compréhension de l'homme, mais pour le décryptage de son œuvre multiforme. Taine explique, commente, juge, conseille. S'il fait toujours de la littérature, le style est assez dépouillé pour nous donner l'illusion de la confiance. Nous nous en sommes largement servis dans les chapitres précédents.

La première année du siècle donne aussi l'occasion de voir publier, dans la *Revue philosophique*, un manuscrit inachevé de Taine intitulé *De la volonté*.⁹²⁵ Non seulement il présente l'intérêt d'être son dernier texte, mais il livre quelques enseignements sur sa conception de l'homme, « un théorème qui marche. » Pour lui, « la liberté est une doctrine absurde. On peut poser cette règle : Nos déterminations sont réglées d'après l'inégalité d'énergie de nos désirs. L'homme est une mécanique où sont des ressorts contraires, et sa conduite est fixée mathématiquement selon les différences d'énergie de ces ressorts. » Il y confirme son déterminisme absolu : « Dans l'expérience de la vie et en histoire, les résolutions et actions sont déterminées d'après l'inégalité des tendances ou passions et elles sont uniquement déterminées ainsi. Nous n'avons donc que faire de la force que nos philosophes appellent volonté et liberté. »

⁹²⁵ Taine (H.), « De la volonté », *Revue philosophique*, novembre 1902.

A. La présence de Taine dans le débat d'idées

1900-1903

Le deuxième volume du roman de *l'Energie nationale* de M. Barrès, intitulé *l'Appel au soldat*, paraît en 1900. Nous avons vu dans le chapitre précédent la place prépondérante que Barrès accordait à Taine dans *les Déracinés*. Il n'en est pas de même, évidemment, dans celui-ci, Taine s'étant beaucoup méfié, en son temps, de l'aventure boulangiste. En effet, ce récit romancé de l'épisode Boulanger met en scène les mêmes personnages que dans le premier volume, Bouteiller (Burdeau), devenu député opportuniste s'opposant au boulangisme, les jeunes gens s'enflammant pour le général. Barrès se met en scène par personnages de roman interposés et revit sa passion pour son « professeur d'énergie » dont il brosse le portrait : « L'âme droite, honnête et naïve du général Boulanger garde des préjugés d'éducation...Il redoute le jugement des rédacteurs de l'Histoire. Tout à fait ignorant du métier littéraire, il s'épouvante d'un bruit de botte. Moins honnête et poussé par les appétits, il aurait marché. Un sage aussi, un homme clairvoyant et soutenu par des idées maîtresses, eut mis au nom de la science politique son épée au service des volontés confuses de la France. Avec les pleins pouvoirs que lui donne Paris, le Général doit être le cerveau de la nation et diriger ce que sollicite l'instinct national. Il défaille faute d'une doctrine qui le soutienne et qui l'autorise à commander les mouvements de délivrance que les humbles tendent à exécuter...Le général Boulanger, tout au net, manque d'une foi boulangiste qui se substitue dans la conscience à l'Evangile dont vit le parlementarisme. »⁹²⁶ Comme on le voit, Barrès, dans ce portrait regrette le manque d'audace de Boulanger, préférant l'autoritarisme de l'homme providentiel au parlementarisme mou et stérile. Il se démarque totalement d'un Taine qui, dans *le Régime moderne*, récuse justement le pouvoir de l'homme providentiel et se situe lui-même au dehors de l'action.

Dans *la Maison natale de M. Taine*, article publié la même année,⁹²⁷ Barrès semble hésiter entre une soumission à l'acceptation, telle que le préconise Taine, et l'héroïsme du refus. Ventant la discipline traditionnelle de la région de l'Est, il s'interroge sur sa stérilité : « Cette discipline, si utile au point de vue social, je me demande parfois si elle ne nous donne pas quelque timidité. » Rapprochant Taine de Goethe « accusé de se désintéresser des destinées de sa patrie », il en porte le jugement suivant : « Il justifie parfois la timidité, le repliement sur soi-même et, sous le nom d' « acceptation », certaine servilité. S'il est vrai que

⁹²⁶ Barrès (M.), *Romans et voyages*, op. cit., p. LX.

⁹²⁷ Barrès (M.), « La maison natale de M. Taine », *Le journal*, 25 janvier 1900.

les nations sont constituées par une poussière de fellahs, cet homme savant et vénérable en prend trop aisément son parti...Mais, à peine ai-je écrit ce mot « servilité » que je l'efface et je reviens au terme exact : discipline. » Ce texte démontre encore, s'il en était besoin, la divergence fondamentale qui existe entre deux conceptions opposées, réflexion et acceptation pour Taine, refus et action pour Barrès. Toutefois, on retrouve toujours chez Barrès cette admiration sincère pour Taine qui, s'il lui arrive de décocher une flèche, tempère aussitôt son propos pour ne pas être blessant. Si Barrès ne peut trouver en Taine un « professeur d'énergie » il demeure, si on ose la paraphrase, un « professeur de réflexion. »

On doit à l'italien Barzellotti un des essais les plus brillants sur Taine en ce début de siècle. Il montre à l'évidence le succès d'édition remporté par *Les Origines* en Italie. Si, comme le titre le revendique, la philosophie de Taine est privilégiée, la part faite à l'historien est importante. Il ne faut pas vouloir y trouver une critique virulente de l'œuvre, mais on y relève des remarques pertinentes et souvent originales (bien que l'auteur semble avoir bien assimilé les jugements de Gabriel Monod...) Les reproches adressés à Taine sont de plusieurs ordres : - Avoir affirmé dans *L'Ancien régime* que les institutions de la monarchie étaient moribondes, et prétendre qu'elles pouvaient être conservées et améliorées dans *La Révolution*. – Avoir fait le distinguo entre Girondins et montagnards dans le second volume de *La Révolution* et les condamner pareillement dans le troisième. – Faire de nombreuses répétitions et accumulations de faits subalternes. – Avoir fait un portrait excessif de Napoléon. – Ignorer les mouvements européens en se focalisant uniquement sur la Révolution française. – Suivre une méthode déductive excessive mais totalement séduisante : « Son histoire est toute entière un exemple de la précision presque géométrique à laquelle peut arriver, sous la main d'un observateur artiste, l'étude des grandes forces collectives de l'âme humaine. »⁹²⁸

Evidemment, tous les auteurs n'ont pas le même souci d'objectivité et profitent de la notoriété de Taine pour étayer leurs propres causes. C'est le cas d'E. Drumont qui dans *Les tréteaux du succès* loue *la Révolution* en disant que c'était grâce à elle que le public peut enfin « comprendre ce qu'a été la Révolution. » Il revient sur l'accueil des critiques républicaines qui ont fait « un tollé épouvantable » et livré Taine « aux chiens.» Il donne sa propre interprétation de la bourgeoisie issue de la Révolution gangrenée par les juifs. « Le juif

⁹²⁸ Barzellotti (G.), *op. cit.*, p. 289.

a confisqué la Révolution à son profit, il en a été le seul bénéficiaire, il est le seul riche au milieu de la ruine générale, il est le maître absolu de la société issue de 1789. »⁹²⁹

L'année 1900 voit une redistribution de l'équilibre politique. Si le renouvellement du Sénat apporte 80 sièges à gauche sur 99, le conseil municipal de Paris se dote d'un nationaliste à sa tête. Il y a donc inversion politique avec le 19^e siècle, donnant désormais la province à gauche et Paris à droite. Cette caractéristique a une importance capitale dans le mouvement des idées, sachant l'importance de Paris dans la vie intellectuelle. Le combat gouvernemental contre les congrégations prend de l'ampleur, puisqu'après la dissolution de la congrégation des Augustins de l'Assomption, Waldeck-Rousseau prononce un discours de combat à la Chambre : « Le milliard des congrégations et l'opposition entre les deux jeunesses. »

Le troisième livre du tome II du *Régime moderne* que Taine n'a pu achever avant sa mort, et dont nous conservons l'esquisse, trouve en quelque sorte un écho dans la loi sur l'Association du 1^{er} juillet 1901. Cette loi est appliquée par une gauche nouvellement majoritaire à la Chambre après les élections du 11 mai 1902, remportant 350 sièges contre 230 pour l'opposition. C'est le ministère Combes, comportant 7 radicaux et radicaux-socialistes, qui en est l'artisan. Il s'agit de compléter par le droit d'association, les libertés individuelles tout en se méfiant des associations combattantes. L'article 2 stipule que « Les associations de personnes pourront se former librement sans autorisation préalable, mais elles ne jouiront de la capacité juridique que si elles se sont conformées aux dispositions de l'article 5. » Autrement dit, la déclaration rendant publique la création de l'association est obligatoire. Un décret régleme l'existence des congrégations religieuses qui doivent demander une autorisation au Ministère de l'Intérieur, celui-ci instruit le dossier avant de le transmettre au Conseil d'Etat. Si la loi donne un statut juridique aux partis politiques, elle se montre draconienne avec les établissements tenus par les congrégations et aboutit, le 23 novembre 1902, à la fermeture de toutes les écoles non autorisées, sauf dans les localités dépourvues d'école laïque. Sous la houlette de Combes, les radicaux et les socialistes se trouvent unis dans un anticléricalisme outrancier face à une société encore imprégnée de religion.

⁹²⁹ Drumont (E.), « Taine », *Les tréteaux du succès, figures de bronze ou statues de neige*, Flammarion, 1900, p. 215-229.

Dans ses brouillons de 1890 dont des fragments sont publiés dans *Vie et correspondance*⁹³⁰ Taine fait le point sur les associations et dresse un réquisitoire contre les lois encadrant celles-ci. Il y critique le contrôle de l'Etat, son ingérence permanente et démontre son rôle avec ironie : « L'Etat est d'une espèce supérieure, siège de l'intelligence ; en lui seul réside la raison, la connaissance des principes, le calcul et la prévision des principes, le calcul et la prévision des conséquences. C'est pourquoi l'Etat sait mieux que les associations ce qui leur convient ; il a donc le droit et le devoir, non seulement d'inspecter et de protéger leur travail, mais encore de le diriger ou même de le faire ; à tout le moins d'y intervenir, d'opérer, par des excitations et des répressions systématiques, sur les tendances qui accolent et ordonnent en tissus vivants les cellules individuelles...Ainsi s'est fait, à la longue un corps social développé à faux et demi factice...Le mal est ancien, héréditaire, il date de l'ancienne monarchie ; mais ce sont les législateurs modernes qui l'ont institué à demeure, par système, et qui, pour l'entretenir, l'étendre, l'empirer au-delà de toute mesure, ont employé la précision, la rigueur, l'universalité, la contrainte impérative et les plus savantes combinaisons de la loi. » Il dénonçait la loi de 1880 : « Dorénavant, par cela seul qu'une Association religieuse n'est pas formellement autorisée, elle est prohibée, interdite à tous, aux femmes comme aux hommes, et le gouvernement a toujours le droit de les dissoudre. » On reconnaît bien là la condamnation du rôle de l'Etat déjà maintes fois dénoncé dans les *Origines*, son attachement aux libertés, et sa dénonciation de l'autoritarisme.

Il est certain que la politique entreprise par le gouvernement Combes, caractérisée par un anticléricalisme radical, va cristalliser contre elle toute une partie de la société attachée aux valeurs traditionnelles.⁹³¹ On peut se demander si la publication du premier tome de *Vie et correspondance* de Taine qui retrace ses années de jeunesse de 1847 à 1853, est un hasard de calendrier ou bien si elle est programmée dans une optique politique. Preuve en est que, dans une introduction non signée, l'auteur des lignes de présentation souhaite que la correspondance ainsi dévoilée puisse être le point de départ d'un débat constructif. Citant les ouvrages nouvellement parus de Boutmy, Monod, de Margerie, Barzellotti, Bourget, Chevrillon, il écrit : « Beaucoup d'amis de sa pensée ont déjà parlé de lui

⁹³⁰ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 347-357.

⁹³¹ Rémond (R.), *Les droites en France*, Paris, Aubier, 1963.

Reberieux (M.), *La République radicale, 1894-1914*, Paris, Le Seuil, 1975.

Sirinelli (J.F.), Dir. *Les Droites en France de la Révolution à nos jours*, Paris, Gallimard, 1992.

en meilleurs termes que nous ne pourrions faire. D'autres en parleront sans doute encore, lorsque les documents que nous donnons aujourd'hui permettront une étude plus complète sur l'homme et sur l'œuvre ; ils rempliront cette tâche avec un esprit plus dégagé que le nôtre ; notre devoir à nous est de leur en faciliter l'accomplissement tout en restant fidèle aux instructions laissées par M. Taine. »⁹³² S'agissant de la période de jeunesse, la mise en lumière de sa correspondance est à double tranchant, puisque les idées perpétrées à cette époque ne sont pas toujours conformes à celles souhaitées par ses nouveaux admirateurs. C'est à cette époque que pas moins de 9 ouvrages consacrés à Taine paraissent. Ils émanent tous d'admirateurs de Taine et il ne faut guère espérer y trouver de quelconques critiques si ce n'est que quelques observations respectueuses. Nous y reviendrons. Par contre, la publication du premier tome de *Vie et correspondance* nous vaut quelques articles intéressants.

En 1901, avant la publication de ce livre, *l'Univers* publie, sous la plume d'Edmond Biré,⁹³³ une critique de l'ouvrage de Margerie sur Taine paru en 1894, dont nous avons déjà parlé. Il peut sembler étrange qu'il faille 7 ans pour exhumer un ouvrage à la gloire de Taine, sauf à y voir une intention quelconque et le texte nous le confirme. L'auteur se félicite surtout que Taine soit revenu sur ses positions anticléricales : « Il a eu le courage de redresser lui-même quelques unes de ses erreurs, de corriger ses opinions premières, de proclamer bien haut les vérités qu'il avait trop légèrement dédaignées jadis. » Bien entendu, il admire plus l'historien (qui sert sa cause !) que le philosophe et pense que le choc subi en 1870 l'a détourné de la science au bénéfice de la religion et de l'action. « Lui, l'homme des abstractions et des livres, lui l'éternel contemplatif, se révéla homme d'action. » Comme on le voit, Biré ne donne pas au terme action la même signification que Barrès ! Pour le journal qu'il représente, l'auteur ne veut voir chez Taine que l'historien contre-révolutionnaire qui peut servir la pensée réactionnaire : « Taine a pris courageusement parti pour J. de Maistre contre l'opinion commune ; c'était prendre parti pour l'histoire contre la légende...Si Taine n'a pas été un philosophe, il restera, et c'est assez pour sa gloire d'avoir été le Tacite français. »

La *Revue des deux mondes* publie la même année un article intitulé *la Science et la littérature au XIXe siècle*, où R. Doumic⁹³⁴ revient sur l'esprit scientifique de Taine et l'apport de la science dans son œuvre. Malheureusement, il néglige les *O.F.C.* au profit de

⁹³² Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 1-2.

⁹³³ Biré (E.), « A propos de l'ouvrage de Margerie », *L'Univers*, 24 décembre 1901.

⁹³⁴ Doumic (R.), « La science et la littérature au XIXe siècle », *Revue des deux mondes*, 11 novembre 1901.

La littérature anglaise ou à *De l'intelligence*. Sa conclusion ravirait Taine : « Le rôle de l'esprit scientifique devrait être, dans la littérature de demain, analogue à ce que fut, dans la littérature du XVIIIe siècle le rôle de la raison. »

Comme nous l'avons dit, un certain nombre d'ouvrages paraissent en ce début du siècle et ne sont souvent que la compilation d'articles publiés en revues précédemment. Le livre de Boutmy n'échappe pas à la règle mais son éclairage politique mérite de s'y attarder. Si nous savions déjà que l'auteur plaçait *l'Ancien régime* par-dessus tout, il fait également l'apologie des derniers articles du *Régime moderne* : « *l'Eglise et l'Ecole* sont égaux à ce que Taine a écrit de plus pénétrant. On ne le lit pas sans une émotion presque tragique. Quel amour de la liberté de l'esprit, quel intérêt passionné pour les grands essors de l'âme respirent dans ces pages. Quelle logique impitoyable y chemine, enchaînant à chaque pas de terribles conséquences. »⁹³⁵ Comme d'autres, il regrette que *la Révolution* relate trop de faits et que cette compilation nuise à sa compréhension tout en lui reconnaissant le mérite absolu de « sortir la Révolution française de la phase religieuse et oratoire, ou l'esprit de parti s'efforçait à l'attacher et à la faire entrer dans la période positive et documentaire où les contradicteurs de Taine seront forcés de le suivre. »⁹³⁶ Il reconnaît le parti-pris de Taine, son rejet du désordre, son souhait paradoxal d'un Etat à la fois fort mais respectueux des libertés individuelles, permettant l'initiative et la responsabilité du citoyen. « Dans ses jours d'optimisme, il voyait la France faisant effort pour se régénérer, se donnant à cette fin, une loi libérale sur les associations, une faculté plus large de disposer de ses biens au moment de la mort, retrouvant ainsi l'occasion et le goût de ces fondations puissantes, respectées, autonomes par lesquelles l'homme dépasse l'horizon de sa courte vie et les limites de son infirmité individuelle. »⁹³⁷

Dans *le Mouvement littéraire contemporain*, Georges Pélissier dresse au contraire un tableau à charge des *Origines*. « Ce n'est pas l'ouvrage d'un véritable historien, c'est une sorte d'argumentation et comme qui dirait, un réquisitoire. Sa thèse, d'un bout à

⁹³⁵ Boutmy (E.), *Taine, Scherer, Laboulaye*, Paris, Armand Colin, 1901, p. 36.

⁹³⁶ Boutmy (E.), *op. cit.*, p. 38.

⁹³⁷ Boutmy (E.), *op. cit.*, p. 47.

l'autre, y détermine le choix des faits, leur suite, la façon même dont il les expose...Il fait une œuvre de polémique. La colère et la crainte faussent son jugement. »⁹³⁸

Le livre d'Emile Faguet n'a pas le même ton mesuré que celui de Boutmy et se veut plus une attaque de *l'Histoire politique de la Révolution française* d'Aulard qu'un commentaire nouveau sur l'œuvre de Taine. Il faut dire que l'ouvrage du professeur à la Sorbonne est considéré par le parti radical comme l'antidote aux *O.F.C.*, et qu'à ce titre, il est capital pour les hommes de droite de le critiquer. Faguet réitère son rejet de la notion égalitaire et du suffrage universel, manifeste son antiparlementarisme viscéral. Il conteste la définition du mot socialisme donnée par Aulard qui considère le mot anachronique et ne représente que la destruction de la propriété féodale, la mise à disposition des biens du clergé à la nation, alors que pour lui « le socialisme est la mise en commun des sources et des moyens de production » et que « la Révolution n'a pas été socialiste mais appropriationniste. »

939

A propos de *l'Histoire politique de la Révolution française*⁹⁴⁰ Alphonse Aulard confie, dans son avertissement, une bien étrange remarque sur la difficulté de collecter les sources pour un homme seul : « J'espère, qu'on aura du moins, quant à la documentation, une sécurité qui vient de la nature même de mon sujet. Je veux dire qu'on n'aura pas à craindre qu'il m'ait été matériellement impossible, dans le cours d'une vie d'homme, de connaître toutes les sources essentielles. Il n'en est pas de même pour d'autres sujets. L'histoire économique et sociale de la Révolution, par exemple, est si dispersée en tant que sources, qu'il est actuellement impossible, dans le cours d'une vie d'homme, de les aborder toutes ou même d'en aborder les principales. Celui qui voudrait écrire, à lui seul, toute cette histoire, n'en pourrait approfondir que quelques parties et n'aboutirait, dans l'ensemble, qu'à une esquisse superficielle tracée de seconde ou de troisième main. » L'allusion à Taine est évidente... (Bien que ce dernier n'ait pas fait d'histoire sociale ou économique.) Jaurès ne s'y trompe pas, quand, dans la préface du premier tome de son *Histoire socialiste de la Révolution française*,⁹⁴¹ il s'interroge sur la valeur de sa documentation après avoir lu le préambule

⁹³⁸ Pélissier (G.), *Le mouvement littéraire contemporain*, Paris, Hachette, 1901, p. 275.

⁹³⁹ Faguet (E.), *Problèmes politiques du temps présent*, Paris, Armand Colin, 1901, p. 46.

⁹⁴⁰ Aulard (A.), *Histoire politique de la Révolution française*, Paris, Alcan, 1901.

⁹⁴¹ Jaurès (J.), *Histoire socialiste de la Révolution française, t. I, La Constituante*, [1901], Editions de la librairie de l'humanité, 1922.

d'Aulard. A ce sujet, il ne peut s'empêcher d'égratigner Taine au passage sur « l'immense et nécessaire travail » à accomplir dans la documentation : « Tout est à faire dans cette direction, M. Taine n'ayant guère songé à fouiller les archives que pour compter le nombre de carreaux cassés, sous la Révolution, par les émeutes populaires. »

Ce n'est pas seulement à propos des sources que Jaurès s'en prend à Taine, il critique également, par exemple sa thèse sur « l'esprit classique » développée dans *l'Ancien régime*. « M. Taine a interprété de la façon la plus fautive, et j'ose dire la plus enfantine, l'action de la pensée française, de ce qu'il appelle l'esprit classique, sur la Révolution...M. Taine s'est lourdement trompé. Il n'a vu ni ce qu'était l'esprit classique, ni ce qu'était la Révolution ; c'est lui qui a substitué à la connaissance exacte et la vision claire des faits une scholastique futile et une idéologie réactionnaire. » Pour Jaurès, les hommes de la Révolution « avaient une connaissance profonde de la réalité, » et qu'il faut plutôt chercher l'utopie du côté de la contre Révolution. Il pense que Taine s'est trompé complètement en opposant l'esprit classique à la science alors que, pour lui, « ce sont deux forces liées et même confondues. En tout cas, M. Taine ne peut condamner l'esprit classique et l'esprit de la Révolution sans condamner la science elle-même : et c'est seulement par une inconséquence qu'il a échappé à l'extrême réaction catholique : il s'est arrêté à mi-chemin. »⁹⁴² Comme on le remarque, Jaurès ne considère pas Taine comme un réactionnaire, seulement à moitié ! Dans son chapitre sur la bourgeoisie, il lui reproche, à juste titre, d'avoir négligé de traiter sérieusement le sujet et d'avoir réduit celle-ci à sa réaction face au dédain de la noblesse et à sa lecture de Rousseau. « Vraiment il a trop manqué à M. Taine d'avoir lu Marx, ou d'avoir médité un peu Augustin Thierry. »

On peut également citer une autre attaque de Jaurès contre Taine à propos des cahiers de doléances que ce dernier a d'ailleurs notoirement négligés. « Ces Cahiers sont admirables d'ampleur, de vie, de netteté et d'unité. Je ne voudrais vraiment pas, en cet exposé historique tout à fait impersonnel et sincère, paraître animé d'un esprit de polémique contre Taine. Mais il a fourni aux nouvelles générations réactionnaires tant de formules d'erreur, qu'il est impossible de ne pas relever au passage ses méprises les plus graves. »⁹⁴³ Disant que celui-ci prétendait qu'il n'y avait rien à retenir de la littérature du XVIIIe siècle (ce que Taine n'a jamais dit), et que la Révolution procédait au même esprit

⁹⁴² Jaurès (J.), *Histoire socialiste de la Révolution française*, op. cit., p. 54.

⁹⁴³ Jaurès (J.), *Histoire socialiste de la Révolution française*, op. cit., p. 182.

d'abstraction, il vante au contraire les Cahiers du Tiers Etat comme étant « l'expression suprême de la littérature française du XVIIIe siècle, et si je puis dire la plus grande littérature nationale que possède aucun peuple. » Nous sommes bien là dans une polémique qui puise plus ses racines dans une querelle politicienne que dans une critique rationnelle et cohérente. En ce début de siècle, ce sont bien *Les origines* revendiquées par une idéologie adverse que Jaurès cherche à discréditer.

Paradoxalement, c'est dans le livre d'Alphonse Aulard que l'on trouve curieusement un satisfecit délivré à Taine. En effet, à propos des excès commis par les comités révolutionnaires, l'auteur reconnaît que ce que dénonce Taine n'est pas faux, et que ces excès « nuisaient à l'idée républicaine par les souvenirs qu'ils laissèrent dans l'esprit des contemporains, et s'ils la sauvèrent peut-être dans le présent, ils la compromirent dans l'avenir. »⁹⁴⁴

Ce qui est certain, c'est que ces deux Histoires de la Révolution française, l'une radicale, l'autre socialiste, se présentent comme des pare-feux à une autre histoire politique de la Révolution française, celle de Taine. Par leurs écrits, Aulard comme Jaurès reconnaissent et légitiment, en quelque sorte, les *O.F.C.* Sorte d'antidote à ces deux livres, un article d'André Chevillon, le neveu de Taine, est consacré aux années de jeunesse de celui-ci. Il préfigure et prépare la parution du premier tome de *Vie et correspondance*, élaboré par Mme Taine avec l'aide de sa fille. Puisant dans ses souvenirs, Chevillon s'applique à ressusciter la jeunesse de son oncle. On l'aura compris, le but recherché est de faire apparaître une cohérence dans la vie et les idées de Taine, autant contestée par ses détracteurs que par ses admirateurs. Il cite de celui-ci une réflexion intéressante à propos de son espérance dans la science nouvelle : « Je suis un dogmatique. Je crois tout possible à l'intelligence humaine. Je crois, qu'avec des données suffisantes, celles que pourront fournir les instruments perfectionnés et l'observation poursuivie, on pourra tout savoir de l'homme et de la vie. Il n'y a pas de mystère définitif. »⁹⁴⁵

En 1902, plusieurs articles sont consacrés au premier tome de *Vie et correspondance* qui vient de paraître. On retrouve la même interrogation chez les auteurs, à savoir comment le jeune homme qu'était Taine dans ses années de Normale, d'enseignement

⁹⁴⁴ Aulard (A.), *Histoire politique de la Révolution française*, op. cit., p. 354-355.

⁹⁴⁵ Chevillon (A.), « La jeunesse de Taine », *Revue de Paris*, 1^{er} juillet 1901, p. 30.

ou de ses premiers écrits, vivait, pensait, réfléchissait. Était-il si différent de l'homme mûr des *Origines*, ne présentait-il pas un profil intellectuel sans aucune mesure avec celui de la fin du siècle ? Ils ne vont pas, évidemment, apporter les mêmes réponses à cette interrogation.

Pour de Vogüé, la réponse est non. « A 20 ans, l'intelligence de Taine est déjà formée, telle que nous l'avons connu sur le tard. L'instrument broiera d'autres idées. Il ne changera ni de structure ni de méthode. L'expérience émoussera les aspérités, corrigera l'intransigeance et le dogmatisme hautin du jeune homme. Elle ajoutera peu de choses aux vertus natives qui s'offrent déjà à notre admiration. »⁹⁴⁶ L'auteur fait, justement, le rapprochement entre l'intolérance qu'il a eu à supporter à la fin de sa vie avec celle dont il avait souffert en 1851.

Jean Lionnet pense la même chose en insistant que Taine, autant dans sa jeunesse que dans l'âge mûr, est attaché avant tout à son indépendance et à sa tranquillité. Son légalisme est aussi manifeste en 1852 qu'en 1885 et s'adapte au régime en place à partir du moment où il est légitime. « Le tempérament de Taine l'induisait à ne désirer qu'une chose : qu'on le laisse tranquille. »⁹⁴⁷

Evidemment, Charles Maurras ne partage pas ces avis. Pour lui, Taine a beaucoup évolué depuis sa jeunesse, a fait beaucoup « de chemin en politique », et c'est heureux car son éducation avait été assurée « par des libéraux révolutionnaires. » Autrement dit, Taine revient de loin, c'est la thèse défendue par l'Action française pour qui ces années de formation intellectuelle doivent être absolument occultées. « On a vu quel sauvage amour du vrai animait Taine. Qu'un tel homme ait pu accomplir un tel chemin, c'est peut-être de quoi faire réfléchir les esprits possédés de la même passion. Anarchisme, libéralisme politique, libéralisme religieux, esprit révolutionnaire, passion démocratique, ses erreurs de jeunesse le quittèrent l'un après l'autre. » Il n'y a qu'un homme comme Maurras qui peut qualifier Taine d'anarchiste ou de révolutionnaire ! Heureusement Taine a changé et Maurras veut y voir une osmose avec ses propres idées. Taine devient, par là même, un alibi. « C'est par l'idée de science politique, c'est-à-dire d'un corps de lois politiques indépendantes de la volonté des électeurs, mais dépendantes du caractère des peuples et de leurs circonstances que le jeune

⁹⁴⁶ De Vogüé (E. M.), « Les lettres de Taine », *Le Gaulois*, 27 juin 1902.

⁹⁴⁷ Lionnet (J.), *L'évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, Perrin et Cie, 1905, p. 40-41.

Taine échappera à la prise des idées suisses. Comme au réveil d'un songe, la nature dissipera les fantômes de son esprit. »⁹⁴⁸

Paul Bourget essaie dans son fameux article *Les deux Taine*,⁹⁴⁹ de concilier, en quelque sorte, les deux positions précédentes. Il veut, comme Maurras, confisquer la pensée de Taine à sa cause, et donc en faire un conservateur réactionnaire sans toutefois nier le bien-fondé de ses idées de jeunesse. L'exercice est périlleux et non dénué de contradictions. « Le Taine de la vingtième année portait en lui, comme destinée à l'avance, la mentalité du Taine de la cinquantième. » Délivrant, au passage, un message dont Barrès ne peut que se réjouir, il vante l'attachement de Taine à sa région : « Le contraire de l'intellectuel déraciné, détestable espèce dont notre décadence est infestée. » L'affirmation est savoureuse quand on sait que Taine, même s'il a toujours manifesté son attachement aux Ardennes, a quitté définitivement Vouziers à l'âge de 13 ans ! Il explique l'adhésion de Taine au suffrage universel à 20 ans pour une raison qui en est la négation : le droit de propriété. « Quand il attribue au suffrage universel le jus utendi et abutendi, il admettait que l'ensemble des acquisitions humaines qui constitue un pays appartenait en toute propriété aux habitants actuels de ce pays. En fut-il ainsi, la majorité n'aurait encore sur la minorité qu'un droit restreint par le droit de propriété de cette minorité. » Reprenant un jugement qu'il avait déjà fait à propos des *Origines, l'Ancien régime* est « l'inventaire du capital héréditaire de la France et la critique de la gestion que les français du XVII et XVIIIe siècle en avait faite. La Révolution n'est qu'une continuation de cet inventaire et de cette pratique. Les *O.F.C.* sont le plus grand morceau de psychologie sociale qui ait été composé depuis 100 ans. » Dépassant la période traitée dans le premier tome de correspondance, Bourget voit dans le ralliement de Taine à l'Empire « une acceptation de l'Eglise mais qu'il ne voit pas. » Il remarque également que le Taine des diners Magny est sensiblement différent, menant « une vie artificielle et coupée des réalités. » Il oublie de préciser qu'à l'époque, Taine est célibataire et que c'est certainement son mariage qui va le faire évoluer sensiblement en développant le conservatisme qui était en lui. Bourget semble négliger à tort la date de 1868, celle du mariage de Taine qui marque son entrée dans la bonne société parisienne et qui va le conforter dans les valeurs bourgeoises.

La lecture de l'article montre bien le but recherché, à savoir la vitalité du catholicisme et la montée en puissance du traditionalisme. Bourget affirme que Taine a

⁹⁴⁸ Maurras (C.), « Sur la parution dans la revue des deux mondes d'un recueil publié chez hachette », *La gazette de France*, 11 mai 1902.

⁹⁴⁹ Bourget (P.), « les deux Taine », *Minerva*, n. 11, 1^{er} août 1902.

rencontré le fait religieux « au cours des analyses des forces vives de notre pays, d'une manière toute objective et non pas, comme la plupart de nous, à travers des émotions individuelles. » Il veut voir dans le fait que Taine considère l'Eglise comme une force l'approbation de son propre engagement. « Il reconnaît l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes. Sa conclusion est un message militant, confirmant l'importance des *Origines* dans le combat que lui et les siens entendent livrer à leurs adversaires politiques. Elles représentent les fondations de leur doctrine même s'ils en déforment le message. « C'est le point de départ de tout le renouveau d'idées conservatrices que nous voyons se propager aujourd'hui : Le traditionalisme par positivisme, cette doctrine si féconde en conséquences encore incalculées, relève de lui. Il était opportun, à une époque où ce mouvement grandit d'une manière bien remarquable et qui autorise toutes les espérances, que l'intime unité de la pensée de son initiateur fut dégagée une fois de plus et sa mémoire défendue contre d'équivoques insinuations que même la mort n'a pas fait taire. Son œuvre est l'arme la plus meurtrière qui ait été forgée depuis 100 ans contre l'erreur funeste de 89. » Cette phrase résume à elle seule le discours militant de son auteur : faire des *O.F.C.* l'arme réactionnaire imparable !

Sur un autre registre, mais dans le même but poursuivi par Maurras et Bourget, Brunetière publie un article sur Taine dans la *Revue des deux mondes*.⁹⁵⁰ Son propos est orienté sur les rapports que Taine entretient avec le catholicisme et cherche à démontrer qu'il n'y a aucune contradiction dans les différentes œuvres de celui-ci, son évolution métaphysique le poussant à se rapprocher de l'Eglise. A entendre Brunetière, seule la mort l'a empêché d'adhérer pleinement au catholicisme. On voit bien le but recherché, récupérer Taine dans le giron catholique malgré son texte des *Origines* où il proclame l'incompatibilité de la science avec le catholicisme. Au début de l'article, l'auteur cite à dessein, deux passages de Taine sur le christianisme a priori opposés, l'un dans les *O.F.C.*, l'autre dans *Les philosophes classiques*, prouvant que, « à travers l'histoire et la philosophie, il recherche le fondement objectif du jugement critique ; » si les deux ne lui sont « qu'un champ d'expériences...si c'est l'esprit humain dont elles ne sont que les manifestations, c'est qu'il s'est progressivement élevé à une vue plus générale, plus haute et plus féconde. » Brunetière insiste sur l'importance de la méthode suivie par Taine, fidèle en cela au positivisme professé par Littré. « Sa méthode

⁹⁵⁰ Brunetière (F.), « L'œuvre critique de Taine », *Revue des deux mondes*, 1^{er} septembre 1902, p. 220-240.

est tout à fait analogue à celle des sciences naturelles, de la botanique ou de la zoologie où la détermination du caractère essentiel, sous le nom de faculté maîtresse, en fait le principal objet. » Evidemment, Brunetière pense que, non seulement la science ne résout pas le problème, mais qu'au contraire, elle l'élude. S'interrogeant sur le rôle joué par les événements de 1870-1871 et sur sa décision d'écrire les Origines, il pense que Taine n'était pas un « penseur pur » et qu'il n'était pas isolé de son temps : « La vie contemporaine apparaissait à ses yeux comme une psychologie en mouvement ou en action, toute aussi féconde que l'autre, celle du passé, pour fonder les conclusions qu'il poursuivait. »

Pour Brunetière, Taine s'est aperçu qu'en abordant l'histoire, la science avait ses limites et que « toutes les questions humaines se ramenaient à un problème de morale. » Il y voit la cause des attaques dont Taine fait l'objet : « Ses adversaires ne s'y sont pas trompés, et ce qu'ils continuent de poursuivre en lui, je veux bien que ce soit le détracteur ou le juge un peu sévère de la Révolution française, l'historien, le philosophe qui a dressé contre elle le réquisitoire le plus accablant, ou, qui a si bien défini le résultat final, la nature intime, le mobile essentiel et premier, quand il l'a définie « une translation de propriété ; » mais c'est bien plus encore le psychologue impartial et désintéressé qui a démontré en fait la conception matérialiste de l'histoire ; c'est le logicien qui a soustrait le jugement critique aux fantaisies de l'opinion individuelle ; c'est le moraliste enfin qui a rétabli non seulement la morale, mais la religion dans ses droits. » Le but poursuivi par Brunetière se révèle au grand jour, démontrer l'impossibilité d'édifier la morale en dehors de la religion, et donc lier Taine à « l'objectivité » de l'idée religieuse.

L'article de Boutmy est évidemment d'un autre ton et reste centré sur la publication de ce recueil de correspondance concernant la jeunesse de Taine. Il cherche à démontrer qu'il n'y a pas deux Taine, que le Taine de 20 ans a le même culte que celui de 60 ans : La science. A son avis, il a aussi le culte de la métaphysique. « Il ne put jamais accepter la mutilation que le positivisme fait subir à la science par le retranchement de la métaphysique...De ce côté, il reste toujours un croyant...Et quoique la psychologie, qui fournit presque constamment le cache de ses études, ait donné lieu à un exercice continu de ses facultés expérimentales et inductives, il n'en gardera pas moins le rêve d'une construction du monde faite de toutes pièces, c'est-à-dire par déductions ou par hypothèses vérifiées après coup. » Boutmy insiste bien, et en 1902 c'est important, que Taine s'est toujours abstenu de

prendre parti en politique et de rester spectateur. « Taine est un idéologue qui ne veut être d'aucun parti, sauf celui de la science et de l'honneur. »

Contrairement à Boutmy et de Vogüé, Maurras, Bourget et Brunetière entendent bien profiter de la publication de *Vie et correspondance*, pour exploiter l'image de Taine à des fins politiques. Bourget récidive l'année suivante pour promouvoir une souscription destinée à ériger une statue de Taine dans sa ville natale de Vouziers. En fait, ce projet est lancé en réaction à l'édification par le gouvernement d'une statue de Renan à Tréguier, inaugurée par Combes lui-même le 13 septembre. Car Renan subit le même sort que Taine, il est « récupéré » par une gauche radicale qui veut en faire un scientifique anticlérical, alors que le second l'est par une droite ultraconservatrice. Les deux hommes, amis dans la vie et dont on a rapproché, souvent abusivement, les œuvres de leur vivant, se trouvent, post-mortem séparés par des idéologies contraires. Cette année 1903 est marquée par un climat de plus en plus lourd entre un pouvoir qui multiplie les mesures de rejet de toutes les demandes d'autorisation de congrégations, (54 le 28 mars, 81 le 25,) et les catholiques qui ne peuvent accepter ces mesures. Combes dépose même un projet de loi le 18 décembre interdisant l'enseignement à toutes les congrégations. A Tréguier, les catholiques de la ville érigent un calvaire pour implorer la vengeance divine. Inversement Anatole France compose une sorte d'adresse d'Athéna à « son Celte. »

Dans ce climat particulièrement délétère, l'article de Bourget, sous forme d'hommage, est un plaidoyer politique, dont on voit bien le but. Le titre choisi en est l'illustration : *Un grand citoyen*.⁹⁵¹ C'est une attaque en règle contre le pouvoir en place et pour étayer ses propos, Bourget convoque Taine : Il évoque une séance à La Chambre des députés que celui-ci aurait suivi (nous n'en n'avons pas trouvé de traces dans sa correspondance) et du commentaire qu'il en aurait fait sur la médiocrité de Gambetta. Bourget met en parallèle la postérité d'un Gambetta, dont, à son avis on serait bien en peine d'exalter l'œuvre, et celle d'un Taine qui « enseigne ces vérités confirmées chaque jour aussi par la triste évidence de l'agonie nationale. » Il exalte « le plus beau génie conservateur que la France ait eu dans cette dernière et funeste moitié du XIXe siècle où il semblait que le virus de 89 eût intoxiqué notre pays d'une manière irréparable. » C'est Taine, dit Bourget, qui, par ses méthodes scientifiques, a su fournir l'antidote au poison en poursuivant l'œuvre d'A. Comte et

⁹⁵¹ Bourget (P.), « Un grand citoyen », *Le Gaulois*, 3 avril 1903.

de Le Play, « continueurs, sans le savoir de Joseph de Maistre et de Bonald. » C'est la Révolution et sa légende entretenue qui continuent à polluer les mentalités des républicains radicaux. Bourget érige les *Origines* en rempart contre cette intoxication partisane : « Aucun lecteur, j'entends de ceux qui sont d'esprit libre, ne finira les *O.F.C.* sans partager cette indignation et sans garder, pour toujours, l'horreur et la honte de ce qui s'est passé en France entre la convocation des Etats généraux et le 18 brumaire. » Evidemment Bourget cherche à faire de Taine, non seulement l'inspirateur des idées traditionalistes, mais aussi, pour le lier définitivement à sa cause, l'apôtre de Maistre et Bonald, en résumant dans une sorte d'équation : « Maistre et Bonald + Positivismes = Taine. » Continuant sa démonstration, il cherche à rapprocher les thèmes traités par Taine des thèses traditionalistes. Ainsi, quand l'auteur des *Origines* affirme que l'homme est mauvais, celles-ci confirment « la permanence dans l'homme de la tare originelle » ; si le premier préconise d'avancer prudemment, les traditionalistes aussi ; si la souveraineté du peuple est synonyme de « minorité agissantes, principe contraire à la nature même des choses, » les traditionalistes parlent de transmission héréditaire et affirment que la nation « est constituée de ses morts et des enfants des vivants. » On l'aura compris, Bourget intègre Taine dans le camp des traditionalistes dont il ne sortira plus jamais. Comme pour sceller son sort, il cite Rivarol : « La Révolution n'est qu'une grande expérience de la philosophie qui perd son procès contre la politique » et propose de substituer le mot politique par science pour obtenir une citation de Taine. De cette façon, il lie Taine à Rivarol !

Bien conscient que son initiative va entraîner une polémique digne de celle de Tréguier, il ajoute : « Il est peu probable que les jacobins de 1903 laissent une telle inauguration s'accomplir sans essayer d'altérer le sens de cette gloire qui leur est hostile. Cette irréductible antinomie entre la science et la Révolution, qui n'est qu'un cas particulier de l'irréductible antinomie entre la science et la démocratie, une fois reconnue et proclamée, que resterait-il de la phraséologie électorale et parlementaire sur laquelle ils vivent depuis 100 ans ? »

La réponse ne se fait pas attendre longtemps puisqu'Alphonse Aulard signe un article dans *l'Action* intitulé *La statue de Taine*.⁹⁵² Trouvant « naturel » que des gens de Vouziers veuillent honorer un de leurs compatriotes et voir dans le comité d'honneur M. Barrès et P. Bourget glorifier « l'écrivain qui les a si puissamment aidés à combattre l'esprit

⁹⁵² Aulard (A.), « La statue de Taine », *L'Action*, 19 juillet 1903.

républicain, l'esprit laïque, » il s'indigne qu'on puisse solliciter son aide. Voulant démontrer son absence d'esprit polémique, il déclare que s'il ne s'agissait que de rendre hommage à un historien de droite, comme par exemple un Mortimer-Ternaux qui cherche pourtant « la flétrissure de nos idées » tout en donnant « des textes authentiques et neufs », il souscrirait à son monument. Mais Taine, non. « Quel service a-t-il, en histoire, rendu à la vérité ? » Afin de démontrer que Taine n'est pas un véritable historien, c'est sur le domaine de la documentation qu'Aulard concentre ses critiques. Il l'accuse d'être partial en ne choisissant que des sources soit douteuses soit tendancieuses, inexact en ne donnant pas les références correctes, irrespectueux en manipulant les sources. Il reprend là une accusation déjà formulée par Seignobos. Certes, il reconnaît que l'homme privé était « honnête, vertueux, modeste, laborieux, désintéressé, » mais que son esprit passionné et sa fortune (!) lui interdisaient tout travail rigoureux. Evidemment, c'est l'icône de la droite traditionaliste qui est visé et l'attaque est avant tout politique. « De cette documentation plus que fantaisiste, je dirais presque malade, est sortie une caricature de l'histoire de la Révolution, dont l'Eglise catholique a fait son profit contre nous, la raison, contre la République. L'Eglise aime à être défendue par les libres penseurs dégoûtés, par les philosophes repentis. Catholique, Taine ne lui pas été d'un grand secours. Incrédule, il a été, au XIXe siècle, le plus puissant peut-être des auxiliaires de l'esprit rétrograde. C'est Taine que le clergé objecte avec joie et triomphe, à la démocratie, soit socialiste soit laïque. C'est Taine qui a déformé, avec un air d'érudition, l'histoire des origines de cette démocratie. Aux peurs bourgeoises, aux haines conservatrices, au bas esprit de réaction, il a donné des arguments prétendus historiques. Et si, dans sa jeunesse, il a secoué le joug du dogmatisme cousinien, cela a été pour tâcher, dans son âge mûr, de nous remettre sous le joug de toutes les forces du passé. » La droite conservatrice, nationaliste, catholique, traditionaliste a parfaitement réussi la récupération initiée par Barrès, Bourget ou Maurras, Taine est définitivement assimilé à elle. Ce sont les Origines qui, présentées comme la référence absolue et l'arme suprême contre la politique radicale, deviennent la cible de toutes les attaques. Les statues érigées à Taine ou à Renan symbolisent ce combat qui n'en est qu'à ses prémices.

Dans un article intitulé *La statue provocatrice* publié dans *Le Gaulois* du 4 septembre 1903,⁹⁵³ F. Brunetière répond à A. Aulard en l'accusant de prétexter « un crime d'Etat et un complot contre la République » pour masquer son anticléricalisme. Ce n'est pas

⁹⁵³ Brunetière (F.), « La statue provocatrice », *Le Gaulois*, 4 septembre 1903.

parce que Taine « a mal parlé de la Révolution et de la démocratie » qu'Aulard s'indigne de cette initiative, c'est parce que Taine « a osé faire l'éloge historique du christianisme, il a osé dire qu'après deux mille ans, il était toujours le seul frein que l'homme ait trouvé contre lui-même, contre l'impulsion de ses instincts, le débordement de ses vices ». Brunetière se pose en défenseur du catholicisme dont Taine est, à ses yeux, le garant. Au moment du combat décisif contre la politique anticléricale de Combes, l'hommage à Taine est symbolique.

Les textes polémiques de Bourget ou d'Aulard ne doivent pas occulter d'autres articles publiés au même moment et qui s'emploient à rendre compte du livre de correspondance de jeunesse de Taine de façon moins partisane. C'est le cas de celui d'un professeur à la faculté de Paris, A. Esmein,⁹⁵⁴ intitulé *Les premières idées politiques de Taine*. L'auteur rappelle que, pour toute la génération arrivée à l'âge adulte sous l'Empire, Taine était un « maître. » Lui-même, alors qu'il était étudiant en Droit, a suivi pour son plaisir les cours de Taine à l'Ecole des Beaux-arts comme beaucoup d'autres étudiants attirés par le rayonnement du maître. Ce qu'il retient avant toute chose, est, que dès ses années de Normale, Taine « a déjà enfermé sa vie dans une formule : apprendre, trouver et produire. » La correspondance échangée avec Prévost-Paradol lui permet de mettre en lumière ses premières idées politiques. Citant de nombreux passages dans lesquels Taine argumente auprès de son ami, l'auteur en dégage ce qui lui paraît en être la caractéristique. En 1849 déjà, Taine refuse de voter, arguant du fait qu'il ne sait pas ce qui convient le mieux au pays. La préface de *l'Ancien régime*, écrite presque 30 ans plus tard fait dire à Esmein : « Taine professait déjà les idées qu'il devait accentuer dans la dernière période de sa vie. » Il retient une réflexion caustique de Taine à propos de la mauvaise foi des politiques et l'outrance développée par les journaux politiques : « Toute ma nature de philosophe et d'artiste se soulève, je vomirais de dégoût, si je ne riais de mépris. Et je me demande souvent si *le Peuple* n'est pas un journal inventé par les réactionnaires, et *le Constitutionnel* une feuille payée par les socialistes. Je sais bien que l'un est le parti du présent, l'autre le parti de l'avenir. Mais à voir ces deux troupes de gueux fanatiques patauger à qui mieux mieux dans des tas de boue, je ne sais ce qu'il y a de bon chez

⁹⁵⁴ Esmein (A.), « Les premières idées politiques de Taine », *Revue politique et parlementaire*, t. XXXV, n. 103, janvier 1903. P. 154-168.

les uns, ni chez les autres. »⁹⁵⁵ Lorsqu'on vient de relater la querelle politique entre Bourget et Aulard, on ne peut que constater une certaine clairvoyance prémonitoire.

A partir de deux textes écrits par Taine dans sa première année d'Ecole normale, Esmein constate que si celui-ci distingue bien l'Etat du gouvernement, il le fait également entre les droits politiques et les droits individuels. Le premier point remarquable est la place que Taine donne à la propriété individuelle dont il voit, à la manière de Locke, le prolongement à la personne elle-même. Ainsi, concernant les impôts, Taine reconnaît à l'Etat le droit de les lever, puisqu'il est copropriétaire avec chaque particulier, ce qui revient à dire que « L'Etat n'est pas autre chose que l'ensemble des membres qui composent la société, considérés sous un certain aspect. » L'auteur relève qu'en 1849, Taine était « un individualiste décidé, » qui considérait que si « la volonté de l'individu s'impose au respect d'autrui, c'est parce que la personne humaine est inviolable. » L'essentiel des droits politiques se résume, pour Taine « au droit pour les citoyens de déterminer la forme du gouvernement. » (On peut rappeler à ce sujet ce que Taine dit dans la préface de l'ancien régime : « Un peuple consulté peut à la rigueur dire la forme de gouvernement qui lui plaît, mais non celle dont il a besoin ; il ne le saura qu'à l'usage. »⁹⁵⁶)

Esmein remarque la perspicacité de Taine à propos du coup d'Etat qui, bien qu'il le condamne, prédit, en fin observateur, le succès de l'entreprise. Il cite cette lettre à Prévost-Paradol du 11 décembre 1851 : « Quant au gouvernement, je crois qu'il durera. Il a l'armée, il a déjà fait un pas vers le clergé ; les campagnes vont lui donner une majorité énorme. Les commerçants et les grands propriétaires ne désirent rien tant qu'un Etat à la Russe, et, ce qui est pis, je vois une quantité de jeunes gens qui pensent de même. Nous ne sortons pas d'un siècle d'idées comme les hommes de la Révolution française. Notre philosophie, bâtarde du christianisme, est nulle hors de nos écoles et c'est maintenant une mode de bafouer les principes pour diviniser les faits...Je ne vois donc rien qui puisse tenir contre un homme appuyé de 400 000 baïonnettes, de 40 000 goupillons, et des légendes de campagne. S'il n'est pas stupide, il se tiendra dans un juste milieu, ne touchera pas à l'Etat social établi, parlera de son amour pour le peuple, et vivra là-dessus ; il ne périra que lorsqu'une doctrine prouvée, prêchée, acceptée, propagée, sera capable de s'emparer du

⁹⁵⁵ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 87.

⁹⁵⁶ Taine (H.), *L'Ancien régime*, op. cit., p. II.

pouvoir. »⁹⁵⁷ Faisant le distinguo entre Etat et gouvernement, s'il refuse de signer une adresse de félicitations à l'auteur du coup d'Etat, il ne fera pas de difficulté pour prêter serment de fidélité à Louis-Napoléon, arguant du fait que celui-ci avait, par le vote des français, une légitimité inattaquable.

Cet article, bien qu'empreint d'une forte admiration pour son sujet, est exempt de toute polémique partisane. Etayé par de nombreuses citations, il présente un tableau convaincant du jeune homme lucide que fût Taine et démontre la continuité de ses idées politiques, assumant des contradictions relevées jusque dans *les Origines*.

Dans *Etudes*, revue jésuite, Lucien Roure entame une série d'articles qui s'échelonna sur 4 ans pour couvrir la totalité des tomes de *Vie et correspondance*. Le premier⁹⁵⁸ s'attache plutôt à l'influence philosophique subie par le jeune Taine et échappe ainsi à notre préoccupation. Toutefois, il comporte un certain nombre de considérations intéressantes. La première est que l'auteur semble voir dans le début du siècle un certain consensus autour de celui qui a disparu depuis presque 10 ans. « L'opinion commence à se mettre d'accord à son égard. Certaines condamnations sans réserve d'autrefois ne seraient plus de mise. Certaines admirations jusqu'au dithyrambe auraient aujourd'hui peine à se produire. Amis et adversaires se rencontrent d'assez près dans le partage de la louange et du blâme. Il faut dire que Taine s'est prêté lui-même à cette entente : il a ramené à lui, à sa manière comme politique et sociologue, plusieurs de ceux qui n'avaient pu accepter sa psychologie, et sa métaphysique, et il a tourné contre lui par cette même manière nombre de ses partisans et ses apologistes d'autrefois. » Roure résume parfaitement l'inversion des tendances d'un côté ou de l'autre mais semble minimiser la passion qui les anime. Retraçant l'ascendance de Condillac, Spinoza, Hegel ou Comte chez Taine, il hésite à la qualifier de positiviste et de matérialiste et insiste sur son engagement dans la voie prônée par Darwin.

A propos de la théorie race, milieu, moment, il partage avec d'autres l'idée selon laquelle Taine a abandonné la notion de race dans les *O.F.C.*. Il cite le duc de Broglie, répondant à A. Sorel à sa réception à l'Académie française : « Les personnages qui auraient dû être jetés dans le même moule, puisqu'ils sont tous le produit de la même race, venant au jour dans le même milieu, au même moment, sont au contraire dessinés d'après les

⁹⁵⁷ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 171.

⁹⁵⁸ Roure (L.), « Hippolyte Taine », *Etudes*, 20 mars 1903.

types les plus divers : odieux, admirables ou grotesques. »⁹⁵⁹ Moraliste, Taine n'est pas pessimiste pour Roure qui livre cette citation : « Il ne faut jamais dire que le monde est mauvais, ni le contraire. Ainsi employés, ces mots signifient seulement que les choses sont belles ou laides par comparaison avec certains objets ; c'est pourquoi, si on les compare avec des objets différents, ces mêmes choses prendront un nom et une qualité contraires. La vérité est qu'il y a dans le monde une mesure de bien qui paraît grande si on la compare à une moindre, petite si on la compare à une plus grande, et qui de même de toute quantité, n'est ni grande ni petite en soi. »⁹⁶⁰

Roure poursuit son étude par un article intitulé *les idées politiques et sociales de Taine*,⁹⁶¹ dont il cherche les bases dans les *O.F.C.* « L'émoi soulevé par ces publications fut énorme. Aux applaudissements des uns répondirent les colères des autres. Et le frémissement de cette émotion n'est pas encore éteint. » L'auteur pense que la conclusion la plus importante des *Origines* est qu'une constitution ne peut être formée que « par l'apport successif du temps », idée que Taine avait déjà exprimée dans ses études sur l'Angleterre. Il rappelle qu'au XVIII^e siècle, la tradition décline au profit de la raison qui pousse à tout détruire pour tenter de reconstruire sur des ruines en élaborant une constitution improvisée et bâclée. C'est à un véritable plaidoyer politique auquel Roure se livre : « La tradition nationale, c'est ce que l'homme d'Etat, le législateur doit toujours consulter. De nos jours, des écrivains de marque, depuis Charles Maurras et Paul Bourget jusqu'à Ferdinand Brunetière et Jules Lemaître, font croisade en faveur de ce retour à notre esprit national, à nos traditions. La question est plus vaste que celle de la forme particulière du gouvernement. C'est toute l'orientation de notre vie publique intérieure et de notre politique extérieure qui est en jeu. La France ne peut, sans se suicider, renoncer à son instinct d'expansion civilisatrice qui a toujours fait sa grandeur, ni aux libertés ou aux croyances religieuses qui sont entrées dans sa vie. Or, à ce mouvement de réveil qui a commencé à ébranler l'opinion, c'est la main de Taine qui a imprimé une des premières et plus fortes impulsions. » Il faut une certaine audace pour faire de Taine le précurseur d'une « expansion civilisatrice », l'auteur serait sans doute bien en peine pour trouver, dans les *Origines*, des lignes la justifiant. S'il approuve évidemment le rejet de l'abstraction du Contrat social, Roure rejette la thèse de l'esprit classique qui « ne lui semble

⁹⁵⁹ De Broglie (D.), *Discours de réception à l'Académie française d'A. Sorel*, 1895.

⁹⁶⁰ Taine (H.), *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, op. cit., p. 157.

⁹⁶¹ Roure (L.), « Les idées politiques et sociales de Taine », *Etudes*, 20 septembre 1903, p. 721-737.

pas coupable de tous les méfaits que Taine lui impute. » Evidemment il ne suit pas le disciple de Darwin dans sa conception de l'homme et proclame que « pour expliquer la condition mêlée et diverse de la nature humaine, on n'a pas encore trouvé mieux que le dogme du pêché originel. » Il qualifie la doctrine politique de Taine comme un « traditionalisme positiviste » en essayant d'en déduire l'organisation sociale souhaitée. Admettant que Taine ne se prononce pas sur la nature du pouvoir idéal, monarchie constitutionnelle ou république, il ne veut en retenir que le caractère fort, sécurisant et responsable. Constatant la méfiance de l'auteur des O.F.C. envers une bourgeoisie plus préoccupée par ses propres affaires que celles du pays, il pense que ce dernier a évolué sur le principe du suffrage universel depuis ses convictions de jeunesse et cite, à l'appui, une lettre destinée à Prévost-Paradol en 1852 : « Le raisonnement qui donnait droit au suffrage universel est toujours le même, et partant la vérité n'a pas changé. S'il y a comme tu dis, sept millions de chevaux en France, ces sept millions ont le droit de disposer de ce qui leur appartient. Qu'ils gouvernent et choisissent mal, n'importe. Le dernier butor a le droit de disposer de son champ et de sa vie privée ; et pareillement une nation d'imbéciles a droit de disposer d'elle-même, c'est-à-dire de la propriété publique. Ou niez la souveraineté de la volonté humaine et toute la nature du droit, ou obéissez au suffrage universel. »⁹⁶² Roure oublie à dessein la suite de la lettre qui soulève des restrictions à ce même suffrage universel qui resteront identiques tout au long de sa vie : « Il y a des choses qui sont en dehors du pacte social, qui, partant, sont en dehors de la propriété publique et échappent ainsi à la décision du public, par exemple, la liberté de conscience et tout ce qu'on appelle les droits et les devoirs antérieurs de la société. »⁹⁶³

Si Roure rappelle fort justement que Taine ne conçoit qu'une démocratie très encadrée et contrôlée par une aristocratie éclairée, il déforme largement la pensée de ce dernier quand il parle « d'aristocratie de naissance » et si les O.F.C. disent de l'Etat : « Ne souffrons pas qu'il soit autre chose qu'un chien de garde, »⁹⁶⁴ Taine ne parle jamais d'un « procédé militaire. » C'est sur le portrait des jacobins décrit par Taine que l'auteur de l'article conclut, il veut y voir la peinture des gouvernants actuels. Encore une fois, Taine sert de référence pour attaquer l'ennemi politique et Roure ne s'en prive pas : « A plus d'un, les traits d'une image tracée par Taine parurent exagérés, trop appuyés, plus laids que nature. On cria à la calomnie, au parti pris. Cependant l'auteur établissait copieusement la

⁹⁶² Taine (H.), « Lettre à Prévost-Paradol, 10 janvier 1852 », *op. cit.*, t. I, p. 191.

⁹⁶³ Taine (H.), *op. cit.*, p. 192.

⁹⁶⁴ Taine (H.), *La Révolution*, *op. cit.*, t.III, p. 132.

vérité de chaque détail, et la figure d'ensemble n'était que trop ressemblante. L'histoire elle-même s'est chargée, hélas, de justifier le peintre, et nous ne sommes que trop à même d'en contrôler l'exactitude. Nos « jacobins dégénérés » nous font comprendre ce que furent leurs ancêtres. Si une certaine grandeur épique leur manque, il n'est rien de ce qui rendait leurs pères méprisables qu'ils n'aient pris à tâche de reproduire avec un degré d'hypocrisie en plus. »

Le livre le plus important, le plus complet, paru ces années-là est sans conteste celui de Victor Giraud et est intitulé : *Essai sur Taine*. L'origine en remonte à 1891, quand Giraud, jeune normalien, écrit un mémoire consacré aux œuvres de Taine remarqué par Georges Lyon et que ce dernier transmet à Taine lui-même. Cette lettre, légitimant en quelque sorte le jeune homme, est citée dans la préface de son livre. Elle reprend la satisfaction de Taine de voir son œuvre comprise : « Le point de départ de mes études n'est pas une conception à priori, une hypothèse sur la nature ; c'est une remarque toute expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un extrait, retiré et arraché d'un concret, cas ou individu, dans lequel il réside ; d'où il suit que, pour le bien voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu qui est son milieu naturel ; ce qui conduit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible. –La doctrine, si j'en ai une, n'est venue qu'ensuite ; la méthode a précédé ; c'est par elle que mes recherches se sont trouvées convergentes. M. Giraud a très bien vu leur liaison et leur unité ; en somme, depuis quarante ans, je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou pure. »⁹⁶⁵ Dans son livre, Giraud aborde toutes les facettes de l'œuvre de Taine. On y trouve 4 chapitres, le premier intitulé *histoire de sa pensée et de ses livres* embrasse la totalité des ouvrages de Taine, le second *le Logicien* analyse sa méthode, le troisième *le Poète* relève « les indices extérieurs d'une vocation poétique, » le quatrième enfin, *l'Influence* cherche à démêler les influences diverses et contradictoires, ce qui n'est pas le plus simple pour l'auteur : « Cette influence, comment la saisir ? Comment la mesurer ? Comment surtout la distinguer de ce qui lui ressemble et qui pourtant n'est pas elle ? Comment la rendre sensible par des faits précis, incontestables ?

⁹⁶⁵ Taine (H.), « Lettre à G. Lyon le 9 décembre 1891 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 332.

Comment enfin la ramener à quelque termes clairs, et la définir autrement que par des épithètes vagues, des impressions toutes personnelles, et des considérations générales ? »⁹⁶⁶

Ce livre, qui sera suivi de plusieurs autres consacrés également à Taine, constitue la référence, ose-t-on dire, officielle, sachant les liens qui unissent Giraud à la famille de Taine, à Chevrillon, le neveu de ce dernier et à son rôle joué dans le tri de la correspondance avant publication. Nous avons déjà utilisé, dans cette thèse, des jugements de Giraud, qui aspirent à refuser le mode hagiographique. Il admet que les *Origines* puissent choquer : « Leur ton, souvent indigné, toujours éloquent, les enquêtes massives et laborieusement poursuivies, les vastes et puissantes généralisations, en un mot le caractère étrangement complexe et quelque peu déconcertant. Œuvre d'histoire psychologique, œuvre de philosophie politique, œuvre de morale sociale, œuvre d'art enfin, les *Origines* sont tout cela ensemble et tour à tour et pour les juger avec équité, c'est toutes ces données qu'il faudrait pouvoir et savoir tenir compte. »⁹⁶⁷

Le chapitre consacré à Taine dans le livre de Jules Lemaitre, *Les contemporains, études et portraits littéraires*⁹⁶⁸ n'est que la réédition de l'article des *Débats* de 1887 qui commentait le portrait de Napoléon brossé par Taine et dont nous avons déjà parlé.

Maxime Leroy, s'il ne s'intéresse qu'au Taine sociologue s'essaie à évaluer son enseignement et surtout à mesurer son influence dans le domaine de la sociologie : « S'ils ne se réclament pas expressément de Taine, il n'en sont pas moins issus de Taine à travers le comtisme que Taine a traversé comme il a traversé Balzac. Lévy-Bruhl, Mathiez et Bouglé ont trouvé une filiation entre Durkheim et Taine. Tarde demeure, lui, très nettement dans le sillage tainien, et il ne l'a pas contesté, pas plus que G. Lanson en s'interrogeant lui-même comme historien littéraire. »⁹⁶⁹ Echappant à la polémique du moment, Leroy cherche à replacer la pensée de Taine dans son temps : « Pas plus que Descartes et Hegel, Taine n'a pas échappé à l'impatience de son génie et à l'infirmité de sa

⁹⁶⁶ Giraud (V.), *Essai sur Taine*, Paris, Hachette, 1902, p.170.

⁹⁶⁷ Giraud (V.), *op. cit.*, p. 100.

⁹⁶⁸ Lemaitre (J.), *Les contemporains, étude et portraits littéraires*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902.

⁹⁶⁹ Leroy (M.), *Taine*, Paris, Rieder, 1903, p. 54.

nature ; il a pensé comme il a pu, non pour tout le temps, mais pour un moment ; ainsi ont fait tout ses prédécesseurs. »⁹⁷⁰

En conclusion, sur les 22 textes consacrés à Taine dans les trois premières années du siècle, 18 lui sont favorables contre seulement quatre qui lui sont hostiles. Ses chiffres ne reflètent évidemment pas l'opinion générale. Ils sont, par contre, significatif de l'importance que revêt Taine dans l'argumentation d'une droite intellectuelle face à une gauche gouvernementale dont la politique suivie entraîne des clivages de plus en plus radicaux. Sans doute, pour l'instant, les *Origines* ne constituent pas encore l'œuvre historique qu'il faut détruire à tout prix.

⁹⁷⁰ Leroy (M.), *op. cit.*, p. 62.

1904-1905

Le mois de mars 1904 voit une discussion intense se dérouler à la Chambre à propos d'un projet de loi sur la suppression de l'enseignement congréganiste. A un Jaurès qui est favorable au monopole de l'Etat, Denys Cochin, au nom de la droite s'y oppose. Combes leur répond : « Quel besoin l'Etat peut-il avoir encore des congrégations pour remplir sa tâche d'éducateur national ? » A Paris, les nationalistes perdent la majorité aux élections municipales. Un conflit s'ouvre entre le Vatican et le gouvernement qui rappelle son ambassadeur pour protester contre l'ingérence du premier dans les affaires françaises et expulse le nonce apostolique à Paris. Le 7 juillet Combes fait voter une loi interdisant l'enseignement à toutes les congrégations et contraignant plus de 2500 écoles à fermer. Dans un discours à Auxerre, il dénonce les violations du Concordat par le Pape et justifie la nécessité de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les protestants se divisent à propos du projet de loi concernant la séparation, beaucoup s'inquiétant du côté plus répressif que libéral de celle-ci.

La loi est votée le 3 juillet 1905 par 341 voix contre 233. Elle est ratifiée par le Sénat le 9 décembre. L'article premier adopté à une large majorité, stipule : « La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes sous les seules restrictions édictées ci-après dans l'intérêt de l'ordre public. L'article deux déclare : « La République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte. En conséquence, à partir du 1^{er} janvier qui suivra la promulgation de la présente loi, seront supprimés des budgets de l'Etat, des départements et des communes toutes dépenses relatives à l'exercice des cultes. » En décembre, la décision de procéder aux inventaires des biens de la nation mis à la disposition des Eglises pour l'exercice des cultes, est prise, ce qui entraîne de nombreux incidents.

Taine, on le sait, s'est passionné pour le sujet. Les rapports de l'Eglise et de l'Etat, l'enseignement confessionnel, font partie de ses préoccupations et nous valent son chapitre sur l'Eglise dans *le Régime moderne*. Dans le contexte de ces années capitales, il n'est pas inutile de le citer brièvement. Rappelant que Napoléon avait voulu faire du clergé un « corps de fonctionnaires », malléables et révocables, il dénonçait le fait qu'en 1890 (au moment où il écrivait ces lignes), « tout ecclésiastique est réduit à la condition humble et précaire de salarié. » Il fait le portrait du clergé dirigé par des évêques « lieutenants généraux

du pape » et écartelé entre deux pouvoirs, l'Etat et le Pape. C'est l'ingérence de l'Etat qui doit être supprimé, comme il le dénonce sans ambiguïté : « Sous la troisième République, l'Etat voit dans l'Eglise une rivale et un adversaire ; en conséquence, il la persécute ou il la tracasse, et nous voyons aujourd'hui, de nos yeux, comment la minorité gouvernante peut blesser, incessamment, longtemps et sur un point sensible, la majorité gouvernée ; comment elle dissout les congrégations d'hommes et chasse de leur maison des citoyens libres dont l'unique délit est de vouloir vivre, prier et travailler ensemble ; comment elle expulse les religieuses et les religieux de l'hôpital et de l'école, avec quel dommage pour l'hôpital et les malades, pour l'école et les enfants, à travers quelles répugnances du médecin et du père de famille, par quelle profusion maladroite des deniers publics et par quelle surcharge gratuite du contribuable déjà trop chargé. »⁹⁷¹

Mais Taine dénonce aussi le fait que l'école est sous la dépendance soit de l'Eglise, soit de l'Etat. « La liberté effective est très restreinte ; au lieu d'un monopole, il y en a deux. Entre les deux genres d'établissements, l'un, laïque, qui ressemble à une caserne, l'autre, ecclésiastique, qui ressemble à un séminaire ou à un couvent, les parents ont le choix, rien de plus. Ordinairement, lorsqu'ils préfèrent l'un, ce n'est point parce qu'ils le jugent bon, mais parce que, dans leur opinion, l'autre est pire, et il n'y en a point un troisième à leur portée, construit sur un type différent, ayant son esprit indépendant et particulier, capable de se conformer à leurs goûts et de s'accommoder à leurs besoins. »⁹⁷² Taine conclut son chapitre à propos du résultat de cet enseignement partagé entre deux extrêmes par une réflexion du « père de famille, à la fin de juillet, quand il vient reprendre son fils au collège ecclésiastique ou au lycée laïque, il court risque de trouver, dans le jeune homme de dix-sept ans, les préjugés militants, les conclusions hâtives et violentes, la raideur intransigeante d'un laïcisant ou d'un clérical. »⁹⁷³

Dès 1890, Taine a des idées précises sur ce que pourrait être une séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il s'en entretient avec son interlocuteur privilégié, Mgr d'Hulst, qui lui rend souvent visite, en voisin, rue Cassette. Dans le volume IV de *Vie et correspondance*, il relate les propositions de ce dernier, qui serait favorable à la séparation sous certaines conditions : « 1. Dotation indépendante du budget, administrée par les évêques et contrôlée par l'Etat. 2. Diocèses et paroisses érigés en personnes civiles. 3.

⁹⁷¹ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., p. 138.

⁹⁷² Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., p. 251.

⁹⁷³ Taine (H.), *Le Régime moderne*, op. cit., p. 255.

Administration des biens du diocèse administrés par un conseil d'administration composé de prêtres et de laïques à égalité. » A partir de cette base, Taine et Hulst échangent, le premier présentant souvent des objections aux propositions du second. Ainsi, à l'optimisme d'Hulst sur la coopération entre les deux courants de pensée, Taine répond : « Tout parti catholique, minorité ou majorité, devient forcément un parti politique, parce que l'Eglise catholique revendique comme siennes plusieurs attributions que se réserve tout pouvoir civil. » A propos des séminaires, Taine dit : « L'Etat n'y intervient plus pour contrôler l'enseignement et tracasser. Mais il a laissé éteindre les bourses. »

Le texte⁹⁷⁴ aborde toutes les questions, du recrutement du clergé séculier, à l'enseignement supérieur (il cite l'Ecole libre catholique dirigée par Mgr d'Hulst qu'il qualifie de « Sorbonne nouvelle ») et démontre « l'hostilité de l'Etat actuel contre le Catholicisme et l'Eglise. » On retrouve Taine tel qu'en lui-même, à la fois méfiant de l'autoritarisme de l'Etat et de l'Eglise, regrettant le sectarisme de l'un comme de l'autre, soucieux de rapports apaisés, essayant de concilier les deux partis. Tout ce que Taine a écrit à la fin de sa vie, à la fois sur l'Eglise et sur l'Enseignement, tient plus d'un esprit libéral que d'un comportement réactionnaire que d'aucun souhaite l'y enfermer.

Le second tome de *Vie et correspondance*, couvrant la période 1853-1870 et intitulé *le critique et le philosophe*, paraît en 1904. Il donne lieu à des commentaires, dont deux s'intéressent particulièrement aux rapports que Taine entretient avec l'Eglise catholique. Le premier émane du Comte d'Haussonville, publié dans *le Gaulois*.⁹⁷⁵ On sait que Taine s'est beaucoup servi de son ouvrage *l'Eglise romaine et le 1^{er} Empire dans l'Eglise*, qu'il cite 18 fois ! Après avoir évoqué une sorte de dysharmonie entre l'image policée et timide offerte par Taine dans la société et « son ton un peu provoquant dans certains de ses écrits, » l'auteur donne son explication de l'hostilité au christianisme manifestée par Taine. « Cette hostilité a une explication historique. M. Taine avait personnellement souffert de la réaction qui avait sévi au lendemain du 2 décembre et qui s'était appesantie sur l'Université. Les évêques s'étaient associés à cette réaction ; la grande majorité des catholiques y avaient applaudi, sauf un petit groupe (Lacordaire.) Aux yeux de M. Taine, la doctrine catholique se confondit très naturellement avec la doctrine de l'absolutisme politique qui triomphait alors et

⁹⁷⁴ Taine (H.), « Conversation avec Mgr d'Hulst le 5 avril 1890 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 298-304.

⁹⁷⁵ D' Haussonville (C.), « La correspondance de Taine », *Le Gaulois*, 3 mai 1904.

il repoussera les deux avec une égale réprobation. L'Eglise catholique parut longtemps à M. Taine une institution répressive et vieillie dont il achèverait de délivrer l'humanité et dont on devait souhaiter la ruine. » Cette vision n'est pas fausse, bien que la correspondance de jeunesse de Taine démontre son hostilité à l'Eglise catholique avant 1851. Evidemment, l'auteur pense que Taine a changé après 1870 et se félicite qu'il ait reconnu l'importance de celle-ci. Regrettant la conversion tardive de Taine au protestantisme, il préfère ne retenir que son attachement au christianisme, à la manière d'un Barrès, afin de ne pas se couper d'une référence indispensable dans le combat idéologique de l'heure. « Taine a voulu seulement proclamer une dernière fois, par un acte personnel et public, que, à ses yeux, le christianisme demeure pour l'homme la plus haute école morale et le meilleur auxiliaire de l'instinct social. Peut-être aussi a-t-il involontairement traduit un regret et un désir inconscient. » Cette dernière phrase traduit, encore une fois, et sans aucun fondement, une interprétation tendancieuse de la pensée de Taine !

Lucien Roure, continuant sa série d'articles sur Taine dans la revue *Etudes*, partage le même objectif que d' Haussonville, à savoir le garder dans le giron catholique, mais a plus de mal à passer sous silence les opinions exprimées dans ses œuvres. Il veut voir dans ces années 1853-1870, une « désespérance et une mélancolie » susceptible d'expliquer la pensée de Taine. Il regrette son matérialisme et son positivisme et surtout que Taine ait pu attaquer les spiritualistes : « Il semble que Taine ait trop facilement cru, surtout de la part des catholiques, à du parti pris, à une hostilité ignorante et intéressée. » Si sa conclusion admet une construction intellectuelle de Taine différente de la sienne, elle déplore qu'il ne se soit pas livré à une introspection salutaire. « Il y avait en lui des parties qu'il renversa et qu'il ne songea jamais délibérément à relever. Et ces parties étaient celles où resplendit le mieux l'idéal de la nature humaine, celles qui baignent dans l'azur lumineux des notions spirituelles. De là, malgré tout, en sa personne et souvent dans son œuvre, quelque chose d'incomplet, de découronné, de surbaissé, d'attristé. »⁹⁷⁶

D'une tout autre teneur est l'article de Félicien Pascal dans *la Revue bleue* et dont le titre résume l'esprit : *l'Authenticité de Taine*.⁹⁷⁷ Il rappelle que les

⁹⁷⁶ Roure (L.), « Taine dans sa correspondance », *Etudes*, avril 1904.

⁹⁷⁷ Pascal (F.), « L'authenticité de Taine », *Revue bleue*, n. 24, 5^e série, 11 juin 1904.

« doctrinaires » de la Révolution se sont élevés contre Taine après les *Origines*, alors qu'il était classé à gauche jusqu'alors. Il pense encore que ces « doctrinaires » ont accusé Taine « d'exercer sur la Révolution les représailles de son ressentiment contre la Commune. » Il relève dans sa correspondance que Taine s'oppose à Rousseau dès 1849 (lettre à Paradol), et qu'il s'était intéressé à la Révolution en 1857, alors qu'il était malade parce qu'il « avait conscience que la Révolution est une religion pour toute une catégorie de Français. » Pour lui, les *O.F.C.* ne sont pas l'œuvre d'un bourgeois effrayé et réactionnaire, mais d'un homme détaché des contingences politiciennes. Si Taine est hostile à la Révolution, « il n'est pas inspiré par la préoccupation de venger la monarchie et la religion des ruines dont la Révolution les avait accablées, » c'est plutôt par refus du chaos qui en découle, « la fureur de ses convulsions, la véhémence, l'étendue et la durée de ces désordres. » Louant sa probité, sa bonne foi, son désintéressement, sa conscience, il partage l'avis de Vogüé qui en fait un « Saint laïque. »

Dans la même *Revue bleue*, Gabriel Monod, écrit un article qui reprend ce qu'il avait déjà dit dans *la Revue historique* de 1893. Il fait valoir une approche différente de Taine dans l'histoire de la Révolution française, comme il l'a toujours dit, tout en ménageant son maître. Sans-doute peut-on y relever une réprobation quand il dit que Taine prenait « facilement pour le résultat même de ses recherches ce qui n'était que le point de vue même dont il était parti. »⁹⁷⁸

Les conservateurs catholiques s'appliquent à s'approprier Taine et entendent faire la démonstration que sa pensée est proche de celle de Maistre. C'est le cas de la *Revue catholiques des institutions et du droit*, sous la plume d'Antoine Lestra qui construit son argumentaire en exposant les contradictions initiales évidentes qui séparent les deux philosophes pour les faire aboutir à une communion de pensée. La doctrine de Taine, athée et matérialiste, comme sa méthode positiviste l'empêche de connaître la vérité mais apporte une contribution à la philosophie ultramontaine. « Qu'un homme comme Taine soit arrivé par la seule étude des documents et avec une psychologie toute expérimentale à une vue de la Révolution identique à celle de Bonald-et j'ajoute à Joseph de Maistre- c'est dans l'histoire de la conscience française, un évènement énorme. »⁹⁷⁹

⁹⁷⁸ Monod (G.), « H. Taine », *Revue bleue*, 9 juillet 1904.

⁹⁷⁹ Lestra (A.), « Deux théories de la contre révolution », *Revue catholique des institutions et du droit*, mars 1904, p. 216-235, avril 1904, p. 302-314.

Comment passer sous silence, bien que l'anecdote échappe à la réception des *Origines*, à la soutenance de thèse sur la philosophie d' H. Taine par Stefan Zweig en 1904 ? Elle démontre le rayonnement de l'œuvre de Taine en Europe à cette époque. A vrai dire, Zweig, à lire sa correspondance, trouve l'entreprise rébarbative sur le moment mais en retient son enseignement.⁹⁸⁰ L'influence de Taine qui définit l'histoire comme de la psychologie appliquée, se retrouve dans ses essais biographiques. Son *Balzac*, par exemple, en est la parfaite illustration.

L'année 1905 est fertile en évènements propres à influencer les critiques publiées sur Taine. Sur le plan politique, un certain nombre de faits crée un climat nouveau : Une détente dans les rapports franco-allemands se traduit par un échange de notes entre Rouvier et l'ambassadeur d'Allemagne après le « coup de Tanger. » Le 15 janvier voit la création de la ligue d'Action française. Au congrès de l'Action libérale, Albert de Mun prend position contre la Séparation de l'Eglise et de l'Etat (dont la loi est promulguée en décembre) en disant : « La Constitution de 1790 entendait, du moins, maintenir la religion chrétienne, la loi de séparation a pour but avoué de la détruire. » Péguy publie dans *les Cahiers de la quinzaine*, un article intitulé *Notre patrie*, dans lequel il rompt avec le dreyfusisme militant qui « devenant gouvernemental, politique, parlementaire, cessait d'être un véritable dreyfusisme. » En reprenant les mêmes termes il rompt aussi avec l'idée de socialisme qui « devenant gouvernemental, politique, parlementaire, devenait un étatisme et cessait d'être un socialisme véritable. »⁹⁸¹

1905, c'est aussi l'année de la parution du troisième tome de *Vie et correspondance*, de la mort de Mme Taine, de l'inauguration de la statue de Taine à Vouziers. Ces évènements vont donner lieu à un certain nombre de publications, en particulier celles consacrées à la correspondance de Taine dont le tome III est intitulé *l'Historien* correspondant aux années 1870-1875. Comme nous l'avons vu, ce sont les années de gestation des *Origines* et les lettres écrites par Taine pendant cette période mettent en lumière, pour les contemporains, un certain nombre de réflexions permettant d'éclairer le travail de celui-ci. Chacun les interprète en fonction de ses convictions et les exploite souvent de manière

⁹⁸⁰ Prater (D.), *Stefan Zweig*, La table ronde, 1988, p. 41.

⁹⁸¹ Péguy (C.), « Notre Patrie », *cahiers de la quinzaine*, 3^o cahier, 7^o série, 1905.

partiale. Il faut remarquer qu'elles émanent en majorité de journaux catholiques qui voient là une occasion de conforter la position acquise par les O.F.C. dans le combat idéologique du moment.

1 - Articles portant sur *Vie et correspondance*, 1870-1875.

Le texte proposé par C. Lecigne dans la *Revue de Lille*⁹⁸² en est un bon exemple. Signalons que nous avons trouvé cet article tiré à part, adressé à Mme Taine, dans les fonds Taine de la B.N.F., donc conservé par la famille. Il porte sur les trois premiers volumes de correspondance et propose donc une vision d'ensemble de la vie de l'écrivain. D'emblée, il affirme que Taine possédait à 20 ans les mêmes convictions que dans les années 70, sa méthode était déjà élaborée, son système déterminé dans ses principales lignes, seule l'expérience accumulée modifiera les détails. Commentant la thèse *race, milieu, moment*, il en reprend la définition donnée dans *l'Histoire de la littérature anglaise* en citant Taine : « Dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et la structure du corps. Elles varient selon les peuples. » Il cite également les mots écrits par Taine à sa sœur en février 1852 : « Au fond la patrie est où sont les parents. »⁹⁸³ Quand au milieu, il le justifie par une autre citation de *l'H.L.A.* : « L'homme n'est pas seul dans le monde, la nature l'enveloppe et les autres hommes l'entourent. » Reprenant un texte de 1848, il prend acte que Taine n'est plus chrétien : « L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi. » Le moment est pour Lecigne, l'année 1848 : la révolte de Taine contre le spiritualisme de Cousin et contre l'Eglise. « Irréligion et souffrance, blasphèmes en face du dogme que l'Eglise lui propose et gémissements devant l'univers géométrique et taciturne que la science lui montre. Il était venu à une heure mauvaise, à un moment fatal pour les simples croyances enseignées par sa mère. La maladie du siècle n'a pas eu de plus illustre victime. » S'interrogeant sur ce qui serait la faculté maîtresse de Taine, Lecigne reprend les définitions données par ses contemporains. Ainsi, pour Faguet, ce serait la probité, pour Barrès et Bourget, l'imagination philosophique, pour Lemaitre, la logique. Lui-même le définit comme un homme « de puissante pensée, de

⁹⁸² Lecigne (C.), « H. Taine d'après sa correspondance », *Revue de Lille*, 1905.

⁹⁸³ Taine (H.), « Lettre à Sophie Taine le 15 février 1852 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. I, p. 209.

vigoureuse dialectique, de sensibilité frémissante, de haute et sereine imagination, » toutes ces qualités « se combinent et s’harmonisent dans son génie. »

L’auteur voit dans les *Origines*, « le plus cruel réquisitoire jamais dressé contre la Révolution française. » Son discours ne cache pas l’orientation qu’il veut donner à ses propos : « Il la hait parce qu’elle nous fait sortir de notre loi naturelle, des lois de notre race et de notre histoire, qu’elle a fait de nous un peuple déraciné, sans attache avec son passé, sans sécurité dans son avenir. » La conclusion amplifie encore sa démonstration quand il explique que le rapprochement de Taine avec l’Eglise s’est fait quand « il a vu dans la crise révolutionnaire à quels crimes conduit la négation de l’Evangile. Son protestantisme fut un abri provisoire. » Manifestement, c’est toujours le protestantisme avéré de Taine qui trouble les catholiques réactionnaires. Il représente un obstacle à une récupération totale et tous leurs efforts s’applique à le minimiser.

Pierre de Quirelle publie deux articles successifs dans le *Journal des débats*. Le premier, daté du 12 juillet ⁹⁸⁴ cite les ouvrages parus récemment sur Taine et dont nous avons rendu compte. Barzellotti, Faguet, Boutmy, Victor Giraud, avec une mention spéciale aux articles de Lucien Roure parus dans la revue jésuite *Etudes*, qui lui paraissent être « une des meilleures études que je connaisse sur les Origines. » Si Roure parle « d’incuriosité religieuse » à propos de Taine, l’auteur ne veut retenir que le dernier tome des *Origines* sur l’Eglise. « Quand au tableau célèbre de l’église catholique en France qui est à la fin des *O.F.C.*, c’est une œuvre grandiose, forte et sincère qui inspire le respect. Mais, malgré la conscience et le génie de l’observateur, on peut constater des lacunes, discuter beaucoup de détails, certaines conclusions, la justesse de quelques points de vue. Il semble bien qu’il n’ait jamais éprouvé une crise religieuse très profonde. Sa véritable religion reste celle qu’il trouvait dans Marc-Aurèle. » Entre 1870 et ses années de jeunesse, il n’y a pas de conversion, il n’y a pas deux Taine, mais il y a prise de conscience de « l’abaissement et l’effondrement du pays. Citant Taine : « Il y a des jours où j’ai l’âme comme une plaie. Je ne savais pas que l’on tenait tant à sa patrie, » il conclut que l’intérêt de cette correspondance de 1870-1871 est « qu’il nous fait assister à l’émotion d’un philosophe qui découvre la patrie. »

⁹⁸⁴ De Quirelle (P.), « La correspondance de Taine, la Commune », *Journal des débats*, 12 juillet 1905.

Le deuxième article est daté du 9 septembre 1905⁹⁸⁵ et reprend une idée déjà largement exploitée qui ferait de *Notes sur l'Angleterre* une sorte de préface des *Origines*. En effet, comme il le relate dans sa correspondance pendant la semaine sanglante où il se trouvait à Oxford, Taine constate le contraste saisissant entre une Angleterre calme et tranquille et une France à feu et à sang. Cela ne peut qu'accentuer sa désolation de voir son pays livré à la guerre civile. Contrairement à ce que beaucoup de critiques ont prétendu, De Quirelle pense que Taine n'assène pas de vérité dogmatique, mais qu'il doute, hésite, sous « les dehors trompeurs d'une inflexible méthode. » Il marque sa différence respectueusement : « Comment refuser notre admiration au maître qui nous a imposé nos idées, nos façons de penser, même quand nos pensées ne sont plus les siennes, même quand nous pensons autrement que lui. » L'auteur de ces deux textes montre bien toute l'ambiguïté dans le jugement que les catholiques portent sur Taine, soutien indéfectible à l'historien contre-révolutionnaire, embarrassé sur sa position vis-à-vis de la religion.

On retrouve le même ton chez Geoffroy de Grandmaison dans *l'Univers* du 9 août.⁹⁸⁶ L'auteur s'attache également aux lettres écrites au moment de la Commune et à leur pessimisme : « En politique en général, sur son pays en particulier, il avait toujours professé des idées grises ; depuis la guerre franco-allemande, le gris était devenu noir, et à la veille de la Commune, sa prévision voyait la guerre civile, de nouvelles journées de juin, peut-être une seconde invasion. » Il semble voir une intervention divine dans l'évolution constatée chez Taine entre *l'Ancien régime* et le tome III de *la Révolution* : « Mieux vaut remarquer que Dieu ne laisse jamais sans aide les efforts d'un homme de bonne volonté et que la loyauté dans l'action, quelle qu'elle soit, trouve sa récompense. » Une réflexion relevée dans le tome III l'attriste : « Si j'étais religieux. » L'auteur veut y voir un message d'espoir et récupérer Taine dans le giron catholique : « Mais le jour où l'âme se réveilla du sommeil de l'athéisme, le penseur aura trouvé le pourquoi de ses travaux sans but ; la raison de son action sans amour, il aura renversé lui-même ses doctrines de fatalité et de déterminisme qu'on avait dû reprocher à sa philosophie et proclamer enfin la morale de l'histoire. »

⁹⁸⁵ De Quirelle (P.), « La correspondance de Taine », *Journal de Débats*, 9 septembre 1905.

⁹⁸⁶ De Grandmaison (G.), « A propos du troisième volume de Vie et correspondance », *L'Univers*, 9 août 1905.

Lucien Roure, dans la revue *Etudes*,⁹⁸⁷ qui a déjà consacré plusieurs articles à Taine dont nous avons rendu compte, se livre, lui aussi, à cet exercice d'appropriation de l'auteur des *Origines* à la famille chrétienne. Il rend compte fidèlement, mais sans exagération, du choc émotionnel ressenti par Taine au moment de l'invasion prussienne et de la Commune. Le citant abondamment, il souligne son effarement : « L'émotion patriotique le rend impitoyable, même injuste pour ses concitoyens, qu'il paraît rendre tous responsables de l'égaré de quelques furieux. » il choisit assez justement cette phrase de Taine qui résume fidèlement la comparaison qu'il fait entre Allemands et Français : « Notre grande faute, c'est d'avoir voulu que tout fût amusant ; l'art et le talent de s'ennuyer ont fait la force des Allemands ; ils ont pu accepter toutes les corvées, les besognes les plus longues et les plus monotones que personne, chez nous, ne voulait supporter. » N'est-ce pas précisément la force de Taine ? L'auteur de l'article partage avec son modèle l'avis que le peuple français ne se préoccupe de politique qu'autant que celle-ci « touche aux intérêts positifs d'argent, de carrière. » Il semble également comprendre l'admiration de Taine pour la société et le fonctionnement politique de l'Angleterre. Evidemment, les propositions de Taine pour le relèvement du pays, à savoir l'union entre les classes sociales, une hiérarchie sociale acceptée par les masses, des associations libres, un gouvernement respectueux des libertés individuelles, lui paraîtraient excellents s'il se préoccupait plus du rôle de la religion. S'il admire les pages consacrées à l'Eglise dans les *O.F.C.* revendiquant son rôle essentiel dans la société, il regrette le fait que Taine « n'ait pas pénétré le fond de la religion, du catholicisme en particulier, à savoir la nature des relations que celui-ci établit entre l'âme et Dieu. » Il déplore que Taine « ne voit plus dans le catholicisme que cet épouvantail qu'on a dénommé le cléricalisme. » Il est vrai que Roure trouve facilement dans la correspondance publiée de Taine, des pages traduisant son rejet autant des radicaux que des cléricaux, ceux-ci n'étant jamais dissociés des catholiques. N'étant donc pas dupe des véritables idées de Taine et s'il se félicite des pages dans lesquelles celui-ci parle de l'Eglise catholique, il n'en fait pas pour autant un des siens. Reconnaissons là un refus par la revue jésuite d'une quelconque récupération totale de l'auteur des *O.F.C.*, s'il est un allié, ce n'est qu'un allié.

⁹⁸⁷ Roure (L.), « Les idées politiques de Taine dans sa correspondance », *Etudes*, 20 août 1905.

Les articles consacrés au troisième tome de *Vie et correspondance* ne sont pas tous centrés sur les rapports de Taine avec le catholicisme. La période traitée incite à revenir sur la Commune, les rapports avec l'Allemagne, l'Angleterre, le caractère français. Emile Faguet, dans *La Revue*,⁹⁸⁸ citant Taine, insiste sur son doute de voir les Français aptes à comprendre la politique : « Les Français, depuis 1789, ont agi et pensé en partie comme des fous, en partie comme des enfants. » Il partage avec lui sa méfiance vis-à-vis de l'Allemagne qui aurait des projets d'hégémonie sur l'Europe. Il l'admire encore plus, car, complètement découragé par les événements dramatiques qu'il vient de vivre, Taine se lance dans le projet formidable d'écrire un livre historico-politique pour « apprendre aux Français d'être plus intelligents en politique. »

Faguet insiste à juste titre sur l'appendice publié à la fin du livre, de la page 295 à 357. Ce sont les notes préparatoires à l'écriture des *Origines* récoltées par Taine à partir de 1871 et dont la B.N.F. conserve les originaux. La fille de Taine en avait recopié certaines, ce qui en facilite grandement la lecture, leur auteur ayant une idée toute personnelle du classement des documents. Nous les avons largement exploités dans les chapitres précédents. Faguet y voit « un traité politique et presque un traité de sociologie. » Il en fait un complément des *Origines*, un livre apte à soutenir le combat politique livré par lui et ses amis. Ces pages « seront la bible de tout aristocrate libéral et le livre à combattre de tout penseur qui sera d'un autre avis et par conséquent le livre de chevet des uns et des autres. »

Tous les articles ne revendiquent pas le même militantisme et aspirent à une analyse plus constructive. Ainsi, Laborde-Milaa⁹⁸⁹ voit évidemment la correspondance comme le complément indispensable des *Origines* puisqu'elle explique leur écriture au jour le jour. Il traduit assez bien le comportement de Taine confronté pour la première fois de sa vie à une réalité éloignée de ses préoccupations habituelles. « Pour la première fois, peut-on dire, il est en contact, en contact immédiat avec les hommes, avec les passions humaines, et de ce contact va sortir, non pas un second Taine, comme on a dit, mais un Taine plus complet, un Taine qui va laisser tomber au jour tout ce qui dormait de sentiments inconnus au fond de lui-même, et qui, après avoir paru uniquement penser dans la première partie de son existence, va agir durant les vingt trois ans qui lui restent à vivre, agir, d'ailleurs à sa manière, qui n'en est

⁹⁸⁸ Faguet (E.), « A propos des trois premiers tomes de *Vie et correspondance* », *La Revue*, 1^{er} juillet 1905.

⁹⁸⁹ Laborde-Milaa (A.), « H. Taine, sa vie et sa correspondance, tome III », *Revue des études historiques*, mai-juin 1905.

pas moins l'action. » On peut remarquer que Laborde-Milaa ne partage ni le jugement de Bourget, à propos des deux Taine, ni celui de Barrès à propos de « l'action. » Il ne partage pas l'avis de certains que « l'œuvre de Taine soit née brusquement de la Commune comme tel livre de Salluste de la révolte de Catalina » et rappelle les lettres de Taine à Sorel projetant d'écrire les *O.F.C.* dès le mois de décembre 1870. Il fait des *Origines* « une sorte d'examen de conscience national au nom de tous et dans l'intérêt de tous » et un ouvrage de psychologie appliquée. Il regrette fortement que ce livre de correspondance soit sous-titré *l'Historien*, lui-même pensant que ce n'est pas lui rendre justice que de le qualifier ainsi. Rappelons à ce sujet que, dans ces premières années du siècle, la querelle entre ceux qui soutiennent l'œuvre de Taine et ceux qui la dénigrent, porte plus sur la qualification d'historien à lui donner où non. L'illustration en est qu'en 1903, Aulard lui refuse ce qualificatif pour le traiter de « pamphlétaire » alors qu'il va publier en 1907 son livre intitulé *Taine historien de la Révolution française*. Combattre un Taine historien est sans nul doute plus efficace politiquement que contester un Taine philosophe !

Jules Bertaut⁹⁹⁰ partage le même avis que Laborde-Milaa sur le fait que Taine s'engage dans l'action devant la déroute française à Sedan et des événements liés à la Commune de Paris. Mais, pour lui, ce n'est pas une révolution intérieure, un nouveau point de vue, c'est l'émergence d'un besoin inconscient. « Tel qu'il était auparavant, tel nous le retrouvons après la guerre. Aucune de ses idées principales qui se soit modifiée, nul changement dans l'axe rigide et logique de cette vie de penseur et d'artiste admirablement comprise. Seulement une conscience plus précise de certaines idées fortifiée par la vue de certaines réalités, et aussi, en présence de l'Etat politique nouveau, une conscience plus précise des devoirs de chacun, un regain d'activité, un désir continu d'être utile à la patrie, de servir, de se dévouer pour le salut commun. Plus de précision dans certaines idées, un besoin d'action plus fort, voilà, selon moi, les deux changements les plus notables que créent dans l'esprit d'Hippolyte Taine le spectacle de la guerre et celui de la Commune. » L'auteur revient longuement sur l'esprit anglo-saxon de Taine, ses idées sociales anglaises et ses idées philosophiques allemandes : « Par instinct, il se rattache à la Grande-Bretagne ; par besoin de savoir, par discipline intellectuelle, il se soumet volontiers à l'Allemagne. » Pour Bertaut, Taine a toujours eu cette forme de pensée, mais il les exprimait autrement avant 1870. Ce sont les

⁹⁹⁰ Bertaut (J.), « La correspondance de Taine », *Revue hebdomadaire*, 22 juillet 1905, p. 458-466.

événements de 1870-1871 qui lui révèle avec encore plus d'amplitude la mentalité française dont les défauts, l'insouciance, la légèreté, le goût du plaisir, comparés à la rigueur, la discipline, le travail, la volonté des allemands, sont à l'origine de la déroute. Taine a toujours considéré le régime politique anglais comme la référence et aurait voulu le voir appliqué en France. L'auteur considère que c'est une utopie de « professeur » comme est une utopie de vouloir expliquer l'état de la France contemporaine par l'étude de son passé, et d'en faire remonter l'origine à la Révolution. « Si Anglais d'instinct, si discipliné de raison qu'il lui fut impossible jusqu'au bout, non de comprendre (sa vaste intelligence comprenait), mais de goûter le tempérament français. » Bertaut y voit là son erreur dans sa vision de la Révolution et l'explication du peu d'importance, à ses yeux, qu'ont pu avoir les désastres de la guerre et de la Commune. Taine était déjà Taine à la sortie de Normale, peu sensible aux événements extérieurs, tout orienté vers la réflexion, « un grand honnête homme et le plus probe des esprits supérieurs. » Il s'agit là d'un éloge véritable et une vision perspicace du caractère de Taine, tout en ne partageant pas sa vision de la Révolution française. En cette période où les passions exacerbées prennent le pas sur le jugement de fond, l'article de Bertaut mérite d'être retenu.

Franz Funck-Brentano,⁹⁹¹ bibliothécaire à l'Arsenal et fils du professeur de Sciences politiques, préfère insister sur « l'esprit classique » en disant que, bien que Taine le dénonce, il en est lui-même l'exemple parfait. Appréciation que nous avons déjà rencontrée dans d'autres articles, qui est loin d'être fautive, mais qui, dans la bouche de son auteur devient une véritable critique : « Nulle pensée que celle de Taine n'a été dominée par la force de l'idée à priori, de la théorie abstraite qui fait tout plier à son cadre rigide. »

L'article de Lanson dans la *Revue universitaire*⁹⁹² se situe plus dans le domaine politique que la correspondance de Taine éclaire. Il doute surtout de la véracité de ce qui est imprimé et se méfie de l'intention qui y est mise : « Elles ne montrent pas Taine, elles ne montrent de lui ce qu'il a voulu qu'on vit. » Lanson soulève le problème fondamental posé par la correspondance qui est le tri des lettres qui a été réalisé, à savoir ce que Taine lui-même

⁹⁹¹ Funck-Brentano (F.), « Taine chez lui », *Le Gaulois*, 24 septembre 1905.

⁹⁹² Lanson (G.), « Vie et correspondance d'H. Taine », *Revue universitaire*, 1905.

a choisi d'y faire figurer et ce que sa famille a décidé sur ce choix. Il faut bien avouer que la publication de ces lettres s'effectuant dans ces années sensibles, leur sélection est dictée par des préoccupations bien éloignées de la vérité brute, tant sur le plan politique que sur le plan personnel. Comment expliquer, par exemple, l'absence totale des lettres de Camille Selden dans le tome II de Vie et correspondance ?

« Grand esprit, c'est sûr, vigoureux philosophe et très honnête homme, » tel est le jugement de Lanson sur Taine. Ce qui ne l'empêche pas, bien sûr, de le caricaturer en « abonné du *Gaulois* et du *Français* » de le voir considérer le *Journal des débats* « tombé dans l'armée démocratique, » de le traiter de bourgeois frileux partisan de Mac-Mahon. Pour lui, Taine a construit une philosophie de l'histoire correspondant à cet esprit de réaction du 24 mai 1873. Il lui rend néanmoins un hommage, qui pour être sincère, n'en est pas moins teinté de suspicion. « Avec tous ses parti pris, Taine reste un homme supérieur, d'une culture étendue, il s'élève au dessus des préoccupations des politiciens de journal et de Chambre. Il a des clairvoyances et des aberrations également significatives. On voudrait être sûr qu'il n'en a pas dit plus qu'on n'en imprime. » Taine grand manipulateur ? Lanson s'interroge à juste titre. Mais dans quelle mesure le tri de la correspondance est-il de Taine lui-même ou celui de sa famille ?

2- Article portant sur le décès de Mme Taine.

Dans un article du *Figaro* du 21 août, Paul Bourget annonce le décès de Mme Taine survenu le 18 juillet.⁹⁹³ Taine qui l'avait rencontrée début 1868 chez le peintre Henri Lehmann, l'avait épousée le 8 juin de la même année. Agée de 22 ans, elle était la fille d'Alexandre Denuelle, décorateur parisien très connu. Pour Taine qui avait rompu avec Camille Selden deux ans plus tôt, c'est, à 40 ans, la fin des diners Magny, l'adieu à la vie parisienne telle qu'il l'a décrite dans *Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge* en 1867. Sa lecture ne manque ni d'intérêt ni de sel pour un lecteur qui n'aurait lu de Taine que *l'Histoire de la littérature anglaise* ou *les Origines de la France contemporaine*. Quelques aphorismes bien connus peuvent être cités, afin d'illustrer la tournure d'esprit du jeune marié : « On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans, et les enfants recommencent. » Ou encore : « Il y a dans tout ménage une plaie, comme un ver

⁹⁹³ Bourget (P), « Madame Taine », *Le Figaro*, 21 août 1905.

dans une pomme. » Enfin : « Une femme se marie pour entrer dans le monde, un homme pour en sortir. »⁹⁹⁴

Le papier de Bourget cherche à faire de Mme Taine « une grande chrétienne hors de l'Église. » Il en fait une femme au service de son mari qui n'existe que pour se consacrer à l'œuvre de celui-ci. Fidèle à sa manière, Bourget, qui l'a souvent rencontré rue Cassette, écrit : « Elle n'intervenait dans les dîners que brièvement, que par un mot : toujours juste, toujours avertie et qui révélait une très forte culture, mais cachée. » La messe de sépulture a été célébrée avec un mois de distance par rapport au décès, « d'après une pieuse coutume, » ce qui prouve, pour lui, une mort « catholique ». Il rappelle également le rôle joué par Mme Taine dans une fondation créée sur l'initiative de son mari, L'œuvre de la bonne Presse, qui a publié tous les ouvrages de Taine après sa mort, *Carnets de voyages*, *Derniers essais de critique et d'histoire*, ainsi que les trois premiers tomes de *Vie et correspondance*. Au sujet de ces derniers, Bourget précise qu'elle y avait supprimé tout ce qui pouvait être rattaché à la vie personnelle de son mari. Nous l'avons compris. On rappellera que cette fondation dirigée par Mme Taine reprenait l'idée de son mari consistant à distribuer gratuitement des journaux déjà lus (bien entendu, défendant leurs idées) dans les lieux publics, pour contrer la diffusion des journaux jugés révolutionnaires.

3- Articles portant sur l'inauguration de la statue de Taine à Vouziers.

L'inauguration de la statue de Taine dans sa ville natale de Vouziers est le troisième fait important de l'année 1905 et fait l'objet d'articles partisans. On se souvient que l'annonce d'une souscription avait soulevé l'indignation d'A. Aulard, qui, refusant d'y souscrire, déniait à Taine le titre d'historien pour le traiter de « pamphlétaire. » Cet épisode est le point de départ de l'article qu'André Nède donne au *Figaro*, le 25 septembre.⁹⁹⁵ Il rappelle que l'article rencontra un grand succès auprès de « toutes les notabilités de l'anticléricalisme contemporain, » qui honnirent encore plus Taine, celui-ci n'étant pas mieux traité par toute une partie de la droite conservatrice qui le traite « d'historien de gauche ! » Nède y voit la reconnaissance de l'impartialité affichée par Taine dans les *O.F.C.* : « Il semble bien que cette polémique, si triviale qu'elle ait pu être, demeurera le plus bel hommage que la mémoire ait reçu, celui dont Taine se fût le plus volontiers enorgueilli. Etre simultanément

⁹⁹⁴ Taine (H.), *Notes sur Paris, Vie et opinions de F.-T. Graindorge*, Paris, Hachette, [1867], 12^e édit., p. 51-52.

⁹⁹⁵ Nède (A.), « La statue de Taine », *Le Figaro*, 25 septembre 1905.

traité d'homme de gauche et d'homme de droite par les tenants extrêmes d'une politique forcenée, cela revient à mériter le titre d'impartial historien : L'impartialité a-t-elle un effet plus immédiat que d'irriter les uns et les autres ? »

Revenant sur les acteurs de l'inauguration, l'auteur raille de la présence de « presque un ministre, mettons un sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-arts, » M. Dujardin-Beaumetz, de trois députés, MM. Hubert, Sandrique et Dumaine, et d'un sénateur, M. Coutand. Il signale l'absence étonnante d'un quelconque représentant de l'Académie française, de l'histoire ou de la philosophie. Il remarque également que Bourget, en voyage à Venise, n'avait pas été invité. « La cérémonie de Vouziers est un second hommage. Elle a clairement démontré que Taine échappe à la prédilection tendancieuse des partis : les abstentionnistes d'hier l'ont honoré comme il méritait de l'être par eux. Seuls ont eu tort de rester muets les écrivains et notamment les Académiciens. » Nède se veut optimiste, la réalité est toute autre, Taine, en 1905 comme en 1884, divise, oppose, fractionne les intellectuels comme les politiciens. Il est encore sujet à toutes les polémiques, comme le prouvent d'autres articles parus au même moment.

F. Pascal est chargé par *l'Eclair* de donner le compte-rendu de l'inauguration de la statue de Taine à Vouziers le 24 septembre.⁹⁹⁶ Relatant le discours prononcé par le député de la circonscription Hubert, radical socialiste, il note l'embarras de celui-ci pour parler de La Révolution. « Il se trouvait fort gêné. Il s'est tiré d'affaire en regrettant que Taine ait trop négligé l'élan patriotique de cette époque. » Pascal conteste cette affirmation, estimant pour sa part, que Taine avait su, dans une certaine mesure, montrer que l'héroïsme militaire avait pu atténuer les horreurs tragiques. Il montre bien l'exercice délicat de l'orateur qui, tout en voulant rendre hommage au citoyen d'honneur de Vouziers tente d'atténuer les jugements de Taine sur la Révolution. « Dans son besoin d'infirmier indirectement Taine, M. Hubert est allé jusqu'à dire que, pendant la Révolution, le rêve fut plus vrai que la réalité et que l'histoire se trompe quand elle devient légende. » Quand on connaît le jugement que Taine portait sur le radicalisme, le fait que le discours d'inauguration de sa statue soit prononcé justement par un politicien radical, constituerait presque une aberration si l'on oubliait la complexité de sa perception. Dans un article publié en 1912 dans la *Revue napoléonienne*, A. Lombroso, cite un des passages du discours de

⁹⁹⁶ Pascal (F.), « A propos du discours de Hubert à l'inauguration de la statue de Taine », *L'Eclair*, 25 septembre 1905.

Lucien Hubert censé rendre hommage à Taine : « Historien, il voulut pénétrer les moindres circonstances de l'histoire, ajournant sans cesse tout jugement d'ensemble, de peur de l'assoir sur une formation insuffisante. Il se défie des entraînements de l'enthousiasme et des séductions de la légende. Il se défend presque avec crainte du sentiment qui agrandit, mais qui déforme. Et ce n'est, chez lui, que souci de la sincérité scientifique en face de l'illusion universelle. Son ambition, c'est de voir les choses comme aurait pu les voir un spectateur ordinaire vivant à l'époque qu'il décrit. Son œil ne se mouille d'aucun attendrissement... »⁹⁹⁷

Le même Félicien Pascal, à partir du même évènement, saisit l'occasion d'explicitier son opinion dans *le Correspondant*.⁹⁹⁸ Le titre choisi, Le patriotisme de Taine, donne le ton de l'article et est sans doute plus une attaque dirigée contre la gauche radicale que l'apologie de l'œuvre de Taine. Encore une fois, les *O.F.C.* servent de référence à une démonstration qui se veut argumentée contre A. Aulard, puisque Pascal commence son article en reprenant le refus de ce dernier de mêler son nom aux « conservateurs nationalistes ou autres, » au moment d'une éventuelle souscription au monument. L'auteur cherche à se placer au dehors des « conservateurs nationalistes » et de l'Église catholique qui « doit regretter que M. Taine l'ait presque toujours traitée en ennemie ou en étrangère et n'ait rendu justice, que tardivement, à la grande vertu morale de l'Évangile, » pour se focaliser sur le patriotisme. Certes F. Pascal a du mal à trouver dans l'œuvre de Taine la démonstration des devoirs du citoyen envers la patrie, mais se rassure en constatant son patriotisme exprimé dans le tome III de *Vie et correspondance*. Il s'attache avant tout à différencier Taine des autres intellectuels français en face de l'influence de la pensée allemande. Il fait de Taine le visionnaire d'une réalité qu'il entrevoyait avant le début du conflit : « Il aurait accompli son devoir de bon Français, si les évènements lui en avaient laissé le loisir. Il aurait été cet avertisseur de la tempête, qui nous aurait arrachés à notre illusoire sécurité, s'il était arrivé à temps pour nous faire lire son livre révélateur. » C'est l'aveuglement des intellectuels républicains que l'auteur fustige. Pour lui, lier l'idée de démocratie à la pensée allemande est une erreur dans laquelle se sont engouffrés un Ledru-Rollin ou un Jules Simon. Il accuse la franc-maçonnerie d'avoir « de toute sa force de mystification et de mensonge, » camouflé les préparatifs de l'agression allemande.

⁹⁹⁷ Hubert (L.), « Discours du 24 septembre 1905, cité par Lombroso », *Revue napoléonienne*, n° IX, 1912.

⁹⁹⁸ Pascal (F.), « Le patriotisme de Taine », *Le Correspondant*, septembre 1905, p. 1097-1113.

Prenant référence sur Michelet, Pascal rend responsable la Révolution française qui, « en vidant de son sens le mot patrie, » lui a donné une extension que les autres pays se gardaient bien de lui donner. De là la différence qu'il établit entre la notion de « pays de ses idées » défendue par Georges Sand ou Ernest Renan et celle de « sol circonscrit où fut son berceau, sur lequel ses ancêtres ont vécu. » Il trouve son argumentation dans les premières pages du troisième volume de *Vie et correspondance*, consacrées à la période 1870-1871, dans lesquelles Taine exprime ses états d'âme en face du désastre national. Il y voit, à juste raison, la preuve du patriotisme exacerbé de celui-ci et le cite pour illustrer son propos : « J'ai le cœur mort dans la poitrine ; il me semble que je vis parmi des fous et que le gendarme prussien est en marche avec sa trique pour les mettre à la raison. J'ai même perdu le sentiment de l'indignation. »⁹⁹⁹ Pour lui, c'est le patriotisme révélé de Taine qui le décide à entreprendre *les Origines de la France contemporaine*. Il récuse les arguments des détracteurs de Taine qui y voient « la peur du bourgeois terrorisé dans sa quiétude par les horreurs de la Commune, » pour n'y voir que « son besoin de remédier aux maux de la patrie, dont il avait souffert jusque dans sa chair. » Ce sont les enseignements qu'il a tirés des *O.F.C.* qui permettent à Pascal d'affirmer que les troupes révolutionnaires servaient plus l'humanité toute entière que leur patrie. Il y fait, bien entendu, le rapprochement avec « la Révolution incarnée dans le socialisme unifié et dans les partis à sa remorque, poussée à la dernière extrémité de ses erreurs, qui répudie le patriotisme et tout ce qui en dépend. » L'auteur sous-entend que Taine exprime son patriotisme sans le savoir et que la science qu'il revendique, « laïque et purement laïque, cesse d'être révolutionnaire et même devient anti révolutionnaire. »

Sa conclusion lie naturellement le dernier ouvrage de correspondance aux *O.F.C.* : « C'est ainsi que Taine, par la confidence de ses douleurs patriotiques, par l'exposé de sa collaboration à l'œuvre commune du relèvement de la patrie, dans sa correspondance, nous offre en lui un modèle du bon citoyen. *Vie et correspondance* explique les *Origines de la France contemporaine*, leur donnent toute leur portée, leur confèrent toute la valeur d'un monument intellectuel voué au bien de la patrie. »

Edouard Drumont ne s'embarrasse pas de nuances dans le papier qu'il écrit le 25, à propos de cette fameuse inauguration, dont il ne dit rien, mais qui sert de prétexte à attaquer Taine. Revenant sur le rôle essentiel tenu, selon lui, par la franc-

⁹⁹⁹ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit. t. III, p. 67-68.

maçonnerie, dans la conduite de la Révolution française, il accuse Taine d'avoir passé ce fait sous silence par peur de représailles. Il rapporte une conversation qu'aurait eue Taine avec un voisin diplomate en Savoie : « Taine reconnut devant lui qu'il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur le rôle considérable de la franc-maçonnerie dans la Révolution, qu'il ne dissimulait pas que le silence sur ce point était un trou énorme dans son œuvre mais qu'il avait eu peur des vengeances de la franc-maçonnerie. »¹⁰⁰⁰ Tous les moyens, même les mauvais, sont bons pour faire dire à un mort ce qu'on voudrait qu'il eut dit.

Il est bien évident que le *Mercure de France*, sous la plume de Jacques Morland, soutient Taine tout en gardant une certaine distance avec lui.¹⁰⁰¹ Sous le titre *Une visite au tombeau de Taine*, l'auteur apporte un appui mesuré aux *Origines*. Sa critique principale porte sur le scientisme de Taine. « Doté de sa critique expérimentale, il essaya toujours de se persuader qu'il était un homme de science. Il en eut la modestie et la persévérance. Il ne peut qu'assembler des faits sur le papier...Pour convaincre, il était trop raisonnable. » En fait, le principal grief porté à Taine est « qu'il ait failli suivre Comte. » C'est le positivisme qui est montré du doigt, et est stigmatisé comme philosophie dangereuse. « Nous regrettons qu'il ait partagé l'erreur de sa génération en croyant à la science comme une religion nouvelle, subitement révélée, au lieu de comprendre ce qu'elle garde d'inachevé et de ténébreux. »

Une lettre écrite en octobre 1905 à Maurice Barrès par André Chevrillon, le neveu de Taine,¹⁰⁰² permet d'apprécier la distanciation du créateur par rapport à son modèle. Chevrillon, sans emphase, se permet d'apporter des retouches au portrait de Taine brossé par l'écrivain. Tout d'abord, il apporte une précision sur sa taille, disant qu'il n'était pas petit, 1m76, et qu'il n'avait pas conservé d'accent de l'Est comme aurait souhaité Barrès pour conforter sa thèse de l'enracinement. Ensuite, à propos de *L'arbre de Taine*, s'il ne désapprouve pas le fond du discours de Taine à Roemerspacher en matière de morale sociale, il ne pense pas qu'il aurait parlé de cette façon : « Il s'interdisait l'éloquence. Il ne développait pas une métaphore...Spontanément il s'était formé un idéal anglais : se garder, ne pas livrer son émotion, s'interdire les gestes et les phrases. » S'il trouve la « légende de l'arbre des

¹⁰⁰⁰ Drumont (E.), « Taine et les francs maçons », *La libre parole*, 25 septembre 1905.

¹⁰⁰¹ Morland (J.), « Une visite au tombeau de Taine », *Le mercure de France*, n° 202, t. LIX, 15 novembre 1905.

¹⁰⁰² « Lettre d'A. Chevrillon à Maurice Barrès le 28 octobre 1905 » dans Barrès *Mes Cahiers*, op. cit., p.540-541.

Invalides belle, significative », il remarque, non sans malice, que Taine ne lui en avait parlé qu'une seule fois, alors qu'il le voyait tous les jours. Il se permet surtout de remettre en cause ce que Barrès veut faire dire à Taine à propos des provinces et de la décentralisation : « Pour le fond des idées, je ne crois pas qu'en attaquant l'idée française de l'Etat centralisé, l'idée de Richelieu, de Louis XIV, autant que de la Convention et de Napoléon, il ait voulu défendre et ressusciter les provinces. La province est partout détruite, moins par une conséquence de doctrines jacobines ou de la morale universitaire kantienne que par un effet des chemins de fer, des télégraphes et de tout le matériel moderne de la vie. » Chevrillon insiste encore sur le fait que son oncle reprochait surtout à l'Etat de s'immiscer dans les intérêts particuliers des citoyens et de limiter « le champ de l'initiative privée. » Entre le « vrai » Taine et le Taine « rêvé » par Barrès, il y a vraiment une distance qui permet de relativiser l'influence réelle et sincère exprimée par l'écrivain. Cela explique également les jugements souvent peu amènes sur Taine exprimés par celui-ci...

Le livre de Barbey d'Aurevilly, intitulé *de l'Histoire*, est publié en 1905, quelques années après sa mort. Il y consacre un chapitre à Taine. On se souvient que dans son livre de 1888, *Les Œuvres et les hommes*, il faisait le distinguo entre *l'Ancien régime* et *la Révolution*, approuvant plus le second que le premier. Ici, il reprend les thèmes développés par Taine sur la responsabilité de la noblesse dans l'appropriation des idées nouvelles : « Le parti qui aurait du donner l'exemple de l'ordre et de la cohésion. » Pour lui, la France recueille ce qu'elle avait semé au XVIIIe siècle : « Quand cette philosophie incrédule avait formé des têtes de la force de Frédéric de Prusse et de Catherine II de Russie, que pouvait-elle faire de la pauvre cervelle des médiocrités qui menaient le monde... »¹⁰⁰³ S'il semble considérer l'accumulation des faits de la Révolution collectés par Taine particulièrement indigeste, il en approuve la démonstration et l'efficacité. Il se joint aux louanges conservatrices pour voir en Taine l'homme providentiel qui est le symbole du rejet républicain. « Un écrivain de forte intelligence, qui se moque de tout, excepté des faits, Taine, que j'ai loué et que je suis prêt à louer encore, en écrit l'histoire de la Révolution, mais en la prenant par le bas, - dans la boue sanglante où elle s'est vautrée et où elle doit rester dans la mémoire des hommes, et cela fit, si l'on s'en souvient, un assez glorieux scandale. »¹⁰⁰⁴

¹⁰⁰³ Barbey d'Aurevilly (J.), *De l'histoire*, Paris, Alphonse Lemerre, 1905, p. 334.

¹⁰⁰⁴ Barbey d'Aurevilly (J.), *op. cit.*, p. 328.

Si l'on devait faire le bilan de la vingtaine d'articles consacrés à Taine dans ces années 1904-1905, il semble évident qu'ils lui sont tous, à des degrés divers, favorables, à l'exception notable de Lanson. Mais leurs arrières pensées sont peut-être moins avouables. Toutes procèdent de l'intérêt que les *Origines* apportent à leur cause. Que Taine ne soit pas exactement comme ils auraient voulu qu'il fut, peu leur importe, l'essentiel est qu'il reste une caution politique forte. A partir du moment où la Révolution française reste la pierre angulaire et le passage obligé à tout combat politique, la lecture anti révolutionnaire des *O.F.C.* reste la meilleure alliée, d'autant plus qu'elle émane d'un homme se situant au dehors du sérail catholique et donc peu suspect de sectarisme.

Quelle pourrait être la place de Taine, dans ce début de siècle, au panthéon des écrivains du XIXe siècle ? Louis Conard, libraire à la Madeleine a l'idée de faire une sélection des douze meilleures œuvres littéraires du siècle passé. Il demande à Maurice Barrès de dresser une liste qui serait susceptible de réaliser une collection originale. Pour cela, il rédige trois listes différentes soumises à l'appréciation de Barrès. Parmi elles, Hugo, Flaubert, Lamartine, Balzac, Renan...Mais pas de Taine. Dans ses Cahiers, Barrès dresse une liste, avec l'aide de Lemaître, dans laquelle figurent 15 noms, dont Taine et Michelet. Dans une autre liste, il incorpore de Maistre, Fustel de Coulanges, etc.... Il demande son avis à Brunetière qui trouve que Barrès accorde une place trop importante à Balzac, tergiverse, et finit par avouer que douze lui paraît un nombre trop juste pour résumer le XIXe siècle. Barrès se range à cet avis et décline l'invitation qui lui est faite dans une lettre à L. Conard le 28 avril 1904. « Je ne crois pas raisonnable de faire entrer l'histoire et le théâtre dans une liste si étroite de douze écrivains...L'histoire du seul Michelet ne convient pas sans une contrepartie de Taine... Je ne puis pas mettre mon nom sur un choix d'où seraient exclus Stendhal, Gautier, Baudelaire et Taine. »¹⁰⁰⁵

Pour être complet et au-delà de l'anecdote, on ne peut passer sous silence une brochure du Dr Michaud intitulée *L'amour d'un Saint-laïque, un crime d'H. Taine*,¹⁰⁰⁶ consacrée à la liaison entretenue par l'historien avec Camille Selden dans les années 1860. On sait que cette jeune femme allemande, écrivain dont le véritable nom est Elise de Krinitz,

¹⁰⁰⁵ Barrès (M.), *Mes cahiers*, op. cit., p. 559-561.

¹⁰⁰⁶ Michaud (Dr.), *L'amour d'un saint laïque, Un crime d'H. Taine*, Paris, Gougy, 1905.

ancienne secrétaire de Heine, a apporté beaucoup à Taine sur le plan de la culture allemande et a même participé à l'écriture du roman inachevé entrepris par celui-ci. Il semble que la conduite de Taine (qui a pris l'initiative de leur rupture) ne soit pas exemplaire, si l'on en croit les mémoires (forcément partiales) de C. Selden. Il faut aussi remarquer que les deux premières éditions des *Nouveaux essais de critique et d'histoire* comportaient un chapitre qui lui était consacré, en tant qu'essayiste, supprimé à partir de la troisième édition. Bien entendu, on ne trouve aucune trace de correspondance dans les livres publiés sous l'autorité de Mme Taine...

1906-1907

Le quatrième et dernier tome de *Vie et correspondance*, portant sur les dernières années de la vie de Taine, paraît en 1907, et suscite encore un certain nombre d'articles importants. Le climat politique, si important dans la réception encore vivante des *Origines*, n'est pas sujet à des bouleversements significatifs. La loi de Séparation de l'Église et de l'État entre en vigueur en cette fin d'année 1906 qui est marquée par de violents incidents occasionnés par les inventaires des biens matériels dont les municipalités ont la responsabilité. L'encyclique *Vehementer nos* condamne la loi de Séparation « profondément injurieuse vis-à-vis de Dieu qu'elle renie officiellement en posant le principe que la République ne reconnaît aucun culte. » En août, une autre encyclique *Gravissimo officii* interdit la formation d'associations cultuelles dans lesquelles siègeraient des laïques. Un compromis est trouvé l'année suivante par une nouvelle loi qui assimile les réunions cultuelles aux réunions publiques, garantissant ainsi la liberté de culte.

Les élections successives qui se déroulent ces deux années-là donnent une large victoire à la gauche. Pour les législatives, 1906 donne une Chambre très nettement à gauche avec 400 sièges, 90 républicains de l'Alliance démocratique, 250 radicaux et radicaux-socialistes, 60 socialistes. La droite remporte 175 sièges, 78 conservateurs, 66 progressistes, 31 nationalistes dont Maurice Barrès. Celui-ci, élu au premier tour de la circonscription des Halles, à la place d'un ami décédé de Déroulède, n'est plus le jeune député boulangiste de 1889. Sa profession de foi prône « la réconciliation de tous les Français autour l'idée de patrie. » Son engagement dans l'action parlementaire sonne comme un désaveu d'une vie consacrée à la « réflexion » telle que la préconise Taine. « Je n'admettais pas de prendre le titre et d'aller au Palais-Bourbon nonchalamment comme à un cercle en continuant chez moi mon travail littéraire. Je n'aurais pas de tranquillité devant les autres et devant moi-même si je faisais mal une besogne. Je ne suis pas né pour être escamoteur. »¹⁰⁰⁷

Quand Barrès rentre à la Chambre, la loi de Séparation vient d'être votée et les mesures qui en découlent sont sources de débats passionnés. Non croyant mais attaché au catholicisme en tant que pièce essentielle du patrimoine spirituel français, il est convaincu que la Séparation met en opposition deux systèmes religieux : le christianisme religion du passé et le socialisme, religion du futur pour ses adeptes : « Deux religions animent

¹⁰⁰⁷ Barrès (M.), *Mes Cahiers*, op. cit., t. V, p. 3.

ces hommes, voltigent (comme les divinités homériques) au dessus de ces combattants. L'une est catholique et l'autre anticatholique. De ce point de vue, il est bien curieux d'étudier les bancs socialistes et les bans catholiques. J'y vois deux flammes, Jaurès et Mun. »¹⁰⁰⁸ Barrès se contente de participer aux débats mais n'intervient directement que deux fois en 1906. La première sur l'armée, la seconde sur le repos hebdomadaire. Pour clore ce chapitre, on peut rapporter une conversation que Barrès tient avec Jaurès le 25 janvier 1910 et qui illustre à merveille notre propos, même s'il a lieu 4 ans plus tard : « Au lendemain du discours que Jaurès a fait ce 24 janvier 1910, je cause avec lui. Il voit une faiblesse du catholicisme dans le fait que les catholiques s'appuient sur Taine, sur moi, sur un esprit protestant, sur un incroyant ; il est aisé de répondre qu'il en fut toujours ainsi, qu'ils ont bien le droit de s'emparer des témoignages qu'on leur donne, qu'ils gardent leur moelle, leur forteresse puisqu'ils rejettent le modernisme. L'intérêt de notre discussion n'est pas là, c'est qu'il me déclare plus fort que jamais n'être pas l'ennemi du catholicisme, mais sentir la nécessité pour le catholicisme de s'accommoder. »¹⁰⁰⁹ C'est la preuve, si besoin était, que Taine est toujours présent dans le combat politique presque vingt ans après sa mort.

C'est donc encore *Vie et correspondance* qui suscite l'intérêt des critiques en 1907. Si nous retrouvons parmi ceux-ci des noms que nous avons rencontrés à plusieurs reprises, des nouveaux venus font leur apparition en apportant une argumentation renouvelée.

Le comte d'Haussonville nous est bien connu. Son commentaire¹⁰¹⁰ du dernier tome de correspondance n'apporte pas un éclairage bien nouveau. Au lieu de commenter les lettres publiées, il préfère s'indigner des attaques dont Taine fait l'objet à l'Université. « J'ai sous les yeux le texte d'une conférence où Taine est traité de pamphlétaire ivre de peur et de haine, de rhéteur bâillonné, furieux, goûtant d'une sorte de volupté pathologique à ramasser et réunir tout ce qui peut amasser d'anecdotes macabres. Attaquer Taine est devenu une manière de se faire bien voir et se frayer un chemin, particulièrement pour les jeunes universitaires en mal d'avancement. » Il s'agit bien là d'une dénonciation des cours dispensés par A. Aulard à la Sorbonne. Néanmoins, d'Haussonville tempère le jugement sévère de Taine sur l'héritage révolutionnaire, en défendant deux acquis dont les détracteurs

¹⁰⁰⁸ Barrès (M.), *Mes Cahiers, op. cit., t. V, p. 192-193.*

¹⁰⁰⁹ Barrès (M.), *Mes Cahiers, op. cit., t. VIII, p. 64-65.*

¹⁰¹⁰ D'Haussonville (Cte.), « Le dernier volume de la correspondance de Taine », *Le Figaro*, 3 juin 1907.

de la Révolution, eux-mêmes, ne consentiraient pas à sacrifier : « L'égalité devant la loi et la liberté de conscience. » Ces deux conquêtes étant menacées en 1907, l'auteur souhaite ne pas en diminuer le mérite. C'est, bien-sûr, le pessimisme de Taine que l'auteur cherche à atténuer. Au doute sur l'avenir de la vérité scientifique exprimé par Taine, il préfère opposer la Foi : « Mais ne serait-ce pas que la vérité scientifique n'est pas la vérité toute entière et ne peut-on pas dire qu'à ce puissant génie, à ce noble cœur, une chose a manqué : c'est de croire à autre chose qu'à la science et de chercher la consolation ailleurs que dans Marc-Aurèle. » Dans son article du *Gaulois* de 1903, l'auteur regrettait déjà cette référence permanente de Taine à Marc-Aurèle, en citant cette phrase qu'il considère comme un blasphème : « Les Pensées sont l'Évangile des gens intelligents. » Encore une fois, si les catholiques trouvent dans les *O.F.C.* l'argumentation de leur combat contre la gauche gouvernementale, ils regrettent toujours que Taine ne soit pas des leurs. A ce sujet, les ressentiments ne se sont pas atténués en 30 ans !

On ne peut attendre d'Edouard Drumont une autre préoccupation que son antisémitisme viscéral. Ainsi fait-il dans son article d'avril 1907 de *La libre parole*.¹⁰¹¹ Il cherche à démontrer que Taine, « homme froid, mais profondément honnête, incapable de mentir et même de se passionner en dehors du fait et du document, seules choses auxquelles il croit », n'est plus, au moment de l'écriture des *Origines*, celui qui, jeune, « vivait dans cette atmosphère de fétichisme révolutionnaire. » Sans doute a-t-il mal lu les œuvres antérieures de Taine, ou plus sûrement, cherche-t-il à faire amnistier son appartenance personnelle à la gauche, du temps où il était collaborateur de *La Liberté*. Par contre, il rend un hommage mérité à son indépendance d'esprit : « A quelque parti qu'on appartienne, on ne peut s'empêcher d'admirer le mépris de tout intérêt personnel, le beau dédain des contingences humaines qu'affichait l'historien. S'il avait accommodé son texte dans le sens républicain, il aurait été couvert d'honneur, mais il étudiait la Révolution avec tout l'intérêt minutieux mais aussi avec toute l'indifférence professionnelle d'un médecin qui procède à l'autopsie du cadavre. » Comment Drumont feint-il de croire que Taine ait pu « accommoder son texte dans le sens républicain ? » Regrettant encore une fois que Taine n'avait pas l'esprit religieux, il lui reproche sa « philosophie matérialiste. » Le parallèle qu'il dresse entre La Révolution et son combat antisémite est hallucinant : La conquête jacobine montre la victoire d'une classe sur une autre, alors que la conquête Juive montre la victoire d'une race sur une autre. Tous les

¹⁰¹¹ Drumont (E.), « Les lettres de Taine », *La libre parole*, 23 avril 1907.

moyens sont bons et la surenchère à laquelle se livre Drumont en 1907 lui permet de croire encore à sa propre survie.

L'article du jeune historien et journaliste qu'est Jacques Bainville, bien qu'orienté, se veut plus consensuel. Dans *La Gazette de France*,¹⁰¹² avant de la quitter l'année suivante pour l'Action française, il apporte sa caution au travail scientifique effectué par Taine dans la rédaction des *Origines*, qui a bien compris, après Tocqueville, le fait que la Révolution était une religion. Evidemment, conforme à l'esprit du journal, il lui reproche son scientisme, « illusion née de l'Ecole normale », « que la science ne se suffit pas à elle-même, qu'elle ne fait pas son chemin toute seule. » Bainville voit dans Taine celui qui, « par sa critique de la Révolution a ébranlé les fondements de la République. Celle-ci n'a pas eu la simplicité de le laisser faire. Elle n'a pas tenu à se suicider, même par la science et par Taine. » On retrouve là, ce que les *O.F.C.* représentent pour les monarchistes, la caution de leurs idées et donc sa défense contre les attaques venues de la Sorbonne : « Il y a à la Sorbonne, des chaires uniquement destinées à lutter contre son influence, à dénigrer son œuvre. La plupart des savants vivent aux frais de l'Etat, ils doivent enseigner la doctrine de l'Etat. » Les cours professés par A. Aulard sont évidemment directement visés ! Mais il s'en prend aussi à l'Ecole de Sciences politiques de Boutmy, qu'il traite de « boîte à bachot pour fonctionnaires », et dans laquelle le nom de Taine est « à peine cité. » Il est certain que Taine n'aurait pas apprécié le dénigrement de l'école de Boutmy...

Sous la signature d'Edmond de Morsier, *La revue socialiste*¹⁰¹³ publie un curieux commentaire du troisième tome de *Vie et correspondance*. S'il utilise des arguments déjà lus, que ce soit le tempérament conservateur et frileux de Taine, sa peur lors de la Commune, son mépris et sa méconnaissance du peuple, il n'hésite pas à dire que « le genre de Taine est le plus merveilleux instrument de délicatesse et de précision scientifique. » Il explique que Taine n'a rien compris au socialisme parce qu'il n'a « ni foi religieuse ni foi sociale », et que si *l'Ancien régime* était la meilleure partie des *Origines*, son dernier chapitre sur le peuple avait été rédigé par un penseur coupé des réalités, ne comprenant pas « la beauté et la force auguste de la vie (...) Taine est un grand esprit, il n'est pas une grande âme. » L'auteur ne peut, malgré ses critiques, cacher son admiration.

¹⁰¹² Bainville (J.), « A propos de Vie et correspondance », *La gazette de France*, 18 avril 1907.

¹⁰¹³ Morsier (Ed de), « Taine et le socialisme », *La revue socialiste*, n° 255, tome 43, mars 1906, p. 257-270.

Le ton de l'article d'E.M. de Vogüé¹⁰¹⁴ est sans commune mesure avec les trois articles précédents ne serait-ce que par l'amitié qui liait les deux hommes. Mais il ne partageait pas la même confiance absolue que son ami dans la science. Pour lui, « les sciences de la vie, l'histoire en particulier, sont incertaines et changeantes comme cette vie elle-même ; elles ne nous donneront jamais que des vérités fatiguées par le cerveau d'un homme, donc relatives et discutables comme toutes les conceptions du cerveau. » Il voit dans ce dernier tome de correspondance, les échos des attaques suscitées par la publication des différents volumes des *O.F.C.*, alors que Taine est « un pacifique, un timide, rien en lui du combatif qui aime la bataille pour elle-même. » Revenant sur le fond de l'œuvre proprement dite, il pense que la condamnation de l'œuvre de la Constituante par Taine a dérouté les hommes qui avaient appris à adhérer à 1789 et à détester 1793, « c'est du moins ce qu'enseignaient les professeurs du second Empire qui nous orientaient avec précaution vers la République, au temps où elle était belle. » Dans un raccourci saisissant, il fait de Taine « la dernière victime de la Révolution. » En reprenant les dernières lettres de *Vie et correspondance*, de Vogüé évoque le doute s'emparant de Taine sur l'utilité de son œuvre et sa tristesse face à son devenir. Le conseil qu'il donne alors à son neveu Chevrillon dans une de ses dernières lettres résume sa philosophie personnelle : « L'étude a été mon alibi, mon réconfort ; fais de même et deviens un écrivain ; par là, tu supporteras le présent. »

Si l'article de Vogüé est exempt d'esprit polémique ou de tentative de récupération, cela va de soi de la part de cet écrivain. Mais on retrouve le même ton dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*¹⁰¹⁵ qui donne le compte-rendu des quatre tomes de *Vie et correspondance*. L'auteur explique que l'ouvrage apporte un éclairage indispensable sur l'œuvre de Taine et permet de suivre le cheminement de sa pensée. Il ne voit pas de contradictions dans cette évolution. Nous avons remarqué que, bien souvent, la plupart des critiques aimaient mettre l'accent sur la rupture comportementale de Taine dans les années 70, pour alimenter la thèse selon laquelle celui-ci s'était, en quelque sorte, renié. Il n'y a pas, chez Baldensperger, cette intention, mais une curieuse affirmation qui prête à interrogation. « Il n'a manqué sans doute qu'une certaine qualité d'héroïsme pour être tout à fait celle d'un

¹⁰¹⁴ De Vogüé (E.M.), « La correspondance de Taine, tome IV », *Le journal des Débats*, 30 août 1907.

¹⁰¹⁵ Baldensperger (F.), « H. Taine, Sa vie et sa correspondance », *Revue critique d'histoire et de littérature*, septembre 1907.

grand homme. Il n'est pas de grande vie sans renoncement : et l'on ne voit pas trop sur quel point s'est accompli, dans celle-ci, le sacrifice intérieur... » Et si l'héroïsme était d'être seul contre tous ?

Après avoir évoqué la rigidité de la méthode tainienne, mille fois commentée, l'auteur semble surpris par l'absence, dans les dernières lettres, d'une « préoccupation personnelle de questions religieuses. » Coupant court aux analogies que certains avaient cru imaginer entre Taine et Pascal, il préfère requalifier celui-ci d'une formule qui ne manque pas de perfidie : « De rapides croquis, des jugements critiques au courant de la plume, de sages conseils de méthode donnés à ses proches, une curiosité sans fièvre et une sorte de sagesse confortable, font plutôt songer à un de ces anglais savants et philosophes avec qui il se sentait tant d'affinités. » Bien que le portrait soit réducteur, il n'est pas dépourvu d'une certaine justesse.

La série d'articles parus dans la revue jésuite, *Etudes*, sous la plume de Lucien Roure, se termine avec le dernier tome de correspondance.¹⁰¹⁶ Il ne faut pas s'étonner de voir l'auteur se désoler du manque d'esprit religieux de Taine, malgré l'apport capital que ce dernier fait au christianisme. Il se rassure par les qualités de sensibilité personnelle de Taine dans ses rapports familiaux. Bien évidemment, c'est son déterminisme affiché qui lui pose problème, même s'il veut croire que, « malgré ses déclarations, Taine avait vaguement conscience d'un conflit entre la morale et le déterminisme ou la science telle qu'il la concevait. » Il ne veut retenir de Taine que sa dénonciation du despotisme jacobin, son rejet du suffrage universel, sa reconnaissance de la force sociale du christianisme. A un moment où l'Eglise subit des turbulences importantes, la clairvoyance de Taine dans sa réflexion sur les rapports entre l'Eglise et l'Etat, est un réconfort pour les catholiques. « On sait, de reste, combien nos jacobins se sont gardés de s'inspirer du libéralisme éclairé de Taine. » Enfin, Roure conclut sur ce qui lui paraît être significatif de l'ambiguïté entretenue par Taine : « Au moins, le chrétien aimera à se rappeler que le tombeau de famille où il repose, à Menthon-Saint-Bernard, est, selon sa volonté, surmonté d'une croix. »

¹⁰¹⁶ Roure (L.), « Taine dans sa correspondance », *Etudes*, septembre 1907.

On aura remarqué que sur plus d'une centaine d'articles collectés depuis la mort de Taine, la majorité écrasante d'entre eux proviennent soit d'admirateurs inconditionnels de celui-ci, soit d'admirateurs que l'on pourrait qualifier d'intéressés, mais très peu de détracteurs véritables. Soit ceux-ci ont minimisé le retentissement des *Origines* auprès d'un public pourtant nombreux mais qu'ils ont jugé peu dangereux, soit ont-ils considéré que la réappropriation de ses idées par une droite nationaliste le déconsidérerait. Au moment de la loi de Séparation et devant le prestige dont jouit encore Taine 10 ans après sa mort, le seul mépris affiché ne suffisait pas pour atténuer son influence. Bien que, sur le plan politique, la gauche radicale soit sûre de sa puissance, le socle constitué par les *O.F.C.* demeurant la référence absolue à la fois des catholiques, mais aussi des conservateurs de tous horizons, des nationalistes et d'une Action française maintenant bien établie, devait être remis en question et vilipendé pour le marginaliser. D'autant plus qu'à cette époque, Taine est encore mis en avant par M. Barrès dans son livre *Au service de l'Allemagne*, premier ouvrage d'une série intitulée *Les bastions de l'Est*. Barrès soulève le problème de l'Alsace-Lorraine, point essentiel pour lui dont le nationalisme est basé sur le traumatisme causé par la défaite de 1870. Dans un chapitre intitulé *La pensée de Sainte-Odile*, l'auteur évoque le voyage effectué par Taine et dont les impressions avaient donné lieu à un article dans *le Journal des débats* le 2 mars 1868, repris dans *Derniers essais de critique et d'histoire*. Après avoir cité 23 lignes de l'article en question, Barrès n'hésite pas à le critiquer. « Cette discipline que leur terre et leurs morts commandent à l'Alsacien, Taine l'eût reconnue, s'il était moins attaché à ses Ardennes natales. Il exprime des idées viables et fécondes, chaque fois qu'il est le fils du notaire de Vouziers et le petit garçon formé par des promenades en forêt. Son erreur à Sainte-Odile, fut de ne pas se soumettre aux influences du lieu ; il a méconnu les leçons de ces remparts et de ces tombes. Sa pensée ne s'accorde pas à l'horizon des Vosges et du Rhin. »¹⁰¹⁷ C'est le « germanisme » de Taine que Barrès déplore. Il le confirme dans une lettre à Maurras : « Je viens d'être amené à écrire dans mon roman sur l'Alsace, un long chapitre contre Taine. C'est à propos des monstrueuses sottises – soyons calme, je veux dire, des germanismes déplacés qu'il a placés sur la montagne de Sainte-Odile. Il va de soi que si ce chapitre est contre Taine, je garde un certain ton, à cause qu'on a mis sur son nom beaucoup de choses précieuses et qu'il ne faut

¹⁰¹⁷ Barrès (M), *Au service de l'Allemagne*, dans Maurice Barrès, romans et voyages, op. cit., p. 241-242.

point couler l'indigne embarcation qui porte des trésors. »¹⁰¹⁸ Toute l'ambiguïté des liens qui lient Barrès et Maurras avec Taine peut être résumée par cette phrase...

Les sous-entendus ne sont pas audibles et seule la présence écrasante de Taine accapare le paysage politique. La gauche radicale se doit de réagir. C'est Alphonse Aulard, dont les cours à la Sorbonne ont déjà donné le ton sur un auditoire forcément restreint qui va s'y atteler. Il s'était déjà manifesté en 1903, lors de la souscription à l'édification d'une statue de Taine à Vouziers, en lui dénigrant le statut d'historien, il récidive en 1907 par un livre dont le titre résume à lui-seul l'orientation qu'il souhaite lui donner : *Taine historien de la Révolution française*.

¹⁰¹⁸ Barrès (M.), « Lettre de Barrès à Maurras le 15 décembre 1903 », *La République ou le Roi*, Paris, Plon, 1970, p. 419.

B. Taine, enjeu et prétexte d'une querelle universitaire

Alphonse Aulard s'attaque à Taine

Quand est publié l'ouvrage d'Alphonse Aulard destiné à dénigrer *les Origines de la France contemporaine* se pose la question de savoir si c'est l'Université qui, en son nom, conteste l'ouvrage de Taine, ou si ce pamphlet répond à un besoin politique. Si c'est la première hypothèse, ce serait un rappel des multiples déboires subis par Taine à sa sortie de l'Ecole normale, pour l'agrégation d'abord, pour sa thèse de philosophie ensuite, l'obligeant à se rabattre sur une thèse de Lettres. L'histoire se renouvellerait alors, quand l'Université incarnée par un de ses membres éminents entend s'attaquer à son œuvre historique. Celui-ci, en qualité de professeur titulaire de la chaire de l'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, apporte sa notoriété et sa compétence unanimement reconnue à une sorte de pamphlet destiné à le disqualifier en tant qu'historien. Collaborateur de *La Justice*, journal de Clémenceau, il avait écrit un article en 1884 critiquant la méthode historique de Taine sous le pseudonyme de Santhonax. Nous avons également évoqué précédemment l'article de *l'Action* en 1903, dans lequel il lui récusait ce titre : « Taine n'est pas un historien : c'est un pamphlétaire, un pamphlétaire de droite. » Or, en 1907, Taine redevient un historien. Gageons que cette désignation ne soit pas dépourvue de double sens et que la seconde des hypothèses émises soit la bonne. Il est inutile de rappeler la brillante carrière d'A. Aulard, agrégé d'histoire en 1871 et professeur à la Sorbonne dès 1886, date à laquelle il publie *Eloquence parlementaire pendant la Révolution*. C'est un républicain fervent qui relie 1789 à 1793, la Constituante à la Convention, la Constitution jacobine de 1793 à la Déclaration des Droits de 1789. Il fait de Danton le symbole des valeurs républicaines, le défenseur de la patrie et l'ennemi du catholicisme. Il est le représentant emblématique de la République radicale dont la vision s'incarne dans son *Histoire politique de la Révolution française* publiée en 1901 dont nous avons déjà parlé. A cette époque, il n'hésitait pas à prendre Taine en référence, écrivant que celui-ci avait raison à propos des excès commis par les comités révolutionnaires, ces excès nuisant « à l'idée républicaine par les souvenirs qu'ils laissèrent dans l'esprit des contemporains et s'ils la sauvèrent peut-être dans le présent, ils la compromirent dans l'avenir. »¹⁰¹⁹ Cette histoire s'intéresse plus aux institutions qu'au déroulement des évènements proprement dits.

¹⁰¹⁹ Aulard (A.), *Histoire politique de la Révolution française*, op. cit., p. 354-355.

Emile Faguet en avait fait le compte rendu pour la *Revue des deux mondes*¹⁰²⁰, se voulant objectif, argumenté et ne se réfugiant pas derrière les *Origines*. Il pense qu'Aulard écrit une « histoire philosophique de la révolution française » et plus particulièrement une « histoire de l'idée démocratique au travers de la Révolution. » Cela présente un avantage, à ses yeux, de ruiner la théorie du « bloc. » Cette histoire de l'idée démocratique, qu'Aulard arrête en 1804, à la fin de la République, aurait bien pu perdurer jusqu'en 1901, à partir du moment où le sujet est toujours d'actualité. On voit bien où Faguet veut en venir ! Il rejoint Aulard (alors qu'il en est très éloigné politiquement), pour affirmer que la Révolution a été « anti aristocratique, antimonarchique, antireligieuse, anti plutocratique. » Faguet la réduit à deux principes, l'égalité et la souveraineté du peuple. Aulard ne parle ni de liberté, ni de sûreté, ni de propriété, « quoique ces choses soient inscrites, à titre de droits, soit dans la déclaration de 1789, soit dans celle de 1793. » Il se livre alors à une démonstration sur les rapports égalité et propriété, dénonçant le socialisme appelé alors partagisme. « Alors apparaît l'idée collectiviste, qui est l'idée obscure, mais essentielle, latente, mais fondamentale, de la Révolution française. » A propos de la notion d'inégalité refusée par Helvétius, Proudhon ou Babeuf, il critique Aulard qui se demande si l'article : « Tous les hommes sont égaux par la nature devant la loi » voulait dire que les institutions souhaitaient corriger les inégalités naturelles. « La supériorité intellectuelle est plus insupportable que toute autre, parce qu'elle commande plus impérieusement. » Quant au dogme de la souveraineté de la nation, il en dénonce les conséquences sur la liberté individuelle, invoquant la confusion entre peuple libre et homme libre. Il conclut par sa conviction que la tradition est plutôt un caractère de la monarchie mais n'est guère un caractère de la démocratie. Le compte rendu tourne à la profession de foi.

Taine historien de la Révolution française, publié chez Armand Colin en 1907, est la compilation des cours donnés par A. Aulard à la Sorbonne pendant les années universitaires 1905-1906 et 1906-1907. C'est la réponse à la publication de *Vie et correspondance* qui s'est échelonnée les cinq dernières années, maintenant Taine dans l'actualité plus de dix ans après sa mort et qui renforce le culte dont il fait l'objet de la part de ses admirateurs. Il s'agit de casser le mythe de l'historien emblématique de la droite catholique et nationaliste.

¹⁰²⁰ Faguet (E.), « Une histoire de la révolution française », *Revue des deux mondes*, juillet 1901.

A. Aulard est d'autant plus convaincu de l'importance de la publication de *Vie et correspondance* qu'il en fait lui-même le compte-rendu le 14 juin 1907 dans sa revue, *la Révolution française*.¹⁰²¹ Le commentaire reste sobre et se veut modéré. Il entend, comme à son habitude, rester dans la précision et l'érudition, ainsi compte-t-il le nombre de lettres publiées dans ce tome IV, douze lettres par an, ou relève-t-il les erreurs de typographie. Feignant d'ignorer la polémique, il relève les passages dans lesquels Taine délivre ses opinions politiques, sans faire de commentaires pour en faire ressortir l'évidence. Il ne peut manquer de relever, avec justesse, les petites compromissions de Taine pour son élection à l'Académie. C'est évidemment à propos de l'histoire de la Révolution, qu'A. Aulard se livre à ses critiques habituelles. Il dénonce à nouveau la peur de Taine pendant la Commune : « Il retrouve dans les hommes de 1792 et 1793 les chefs de la Commune de 1871 », et il est atterré devant la satisfaction de celui-ci d'avoir rassemblé tant de sources, presque trop. « Quand on a, comme moi, vérifié les références de Taine, la tranquillité de conscience avec laquelle il se loue lui-même d'avoir été exact est quelque chose de stupéfiant, ou plutôt d'instructif. »

Dans l'introduction du livre qu'il lui consacre, Aulard constate que la *Révolution* de Taine, bien que publiée en 1884, compte encore beaucoup d'admirateurs. « Si on les écoutait, on admirerait Taine sans le juger. » Se défendant de ne pas attaquer Taine pour ses idées, il cite Mortimer-Ternaux ou Sauzay (dont Taine s'est beaucoup servi), dont il vante les qualités, et affirme que si celui-ci avait travaillé avec la même rigueur, sa critique serait tout-autre. Un extrait de *l'Avertissement* de Dupanloup à propos de Taine, lui permet d'affirmer le revirement de celui-ci sur le plan religieux, quand après avoir écrit son histoire de la Révolution et louer la religion comme une grande force sociale, il devient « l'idole des conservateurs, même et surtout des conservateurs catholiques. » Des citations de Boutmy, Monod, Sorel, de Vogüé, lui permettent de feindre d'admettre que Taine a bien travaillé aux Archives et que si son « érudition (est) mal employée, c'est une érudition. » Il se réfère à une lettre de Taine à E. Havet de 1864 pour expliquer sa conception de l'histoire : « L'histoire n'est pas une science analogue à la géométrie, mais à la physiologie et à la géologie. De même qu'il y a des rapports fixes, mais non mesurables quantitativement, entre les organes et les fonctions d'un corps vivant, de même il y a des rapports précis, mais non susceptibles d'évaluation numérique, entre les groupes de faits qui composent la vie sociale et morale...La question se réduit donc de savoir si l'on peut établir des rapports précis non mesurables entre

¹⁰²¹ Aulard (A.), « La correspondance de Taine », *La Révolution française*, 14 juin 1907, p. 564-567.

les groupes moraux, c'est-à-dire entre la religion, la philosophie, l'état social, etc. d'un siècle ou d'une nation. »¹⁰²² Bien que Taine avoue s'être inspiré de Montesquieu, Aulard pense que la thèse de Taine s'inspire plutôt du philosophe allemand Herder, dont il cite la phrase : « Les peuples changent et se modifient selon le temps, le lieu, leur caractère intime. » Taine dit que la Révolution « contrarie la tradition, contrarie la race » et il considère le milieu-moment indépendamment de la race. L'introduction se termine par deux affirmations, la première que c'est la peur ressentie lors de la Commune qui lui inspire son aversion pour la démocratie, la seconde est que les Origines constituent « une série de morceaux soignés et brillants. C'est beau tout le temps. » Autrement dit et sous-entendu : c'est de la littérature...

S'interrogeant sur la genèse des *Origines*, A. Aulard, sur la foi d'une lettre de Taine à Guizot lui annonçant qu'il a presque tout lu en juillet 1873, s'effraie du peu de temps consacré aux recherches. « Taine a écrit en peu de temps ce qui aurait exigé toute une vie. » Le livre reprend les différents tomes des *O.F.C.*, afin d'en faire une exégèse complète.

L'Ancien régime. La première remarque faite par Aulard est partagée par de nombreux critiques, à savoir que Taine dresse un tableau de 1789 en reprenant tous les éléments du XVIIIe siècle. Ainsi, la Cour décrite est un mélange de la régence et des règnes de Louis XV et de Louis XVI, les sources citées sont, soit des lettres et des mémoires de valeur inégale, soit des témoignages d'étrangers hostiles à la Révolution. « Son choix d'imprimés n'est ni critique, ni méthodique. Il a beaucoup lu, mais au hasard et n'importe quoi. »¹⁰²³ Il accuse Taine d'avoir fait des erreurs matérielles par ignorance et par étourderie, des fautes de méthode en ne critiquant pas suffisamment ses sources (pour l'avoir constaté nous-mêmes dans le fonds Taine de la B.N.F., les notes prises par Taine sont assez hallucinantes !) Cela permet à Aulard de vanter perfidement les qualités littéraires des *Origines* : « De beaux morceaux non historiques, des développements brillants, d'ingénieux traits littéraires et moraux, voilà ce qu'il y a d'agréable dans cet *Ancien régime*. »¹⁰²⁴ Bien qu'il ne suive pas Taine dans sa démonstration de « l'esprit classique, » il résume, avec esprit, la thèse en le qualifiant de victime autant que bourreau de celui-ci. Pour conclure ce chapitre, l'auteur résume la réception de *L'Ancien régime*, en reprenant ce qui avait été dit à l'époque, la déception de la gauche à propos du rôle social du catholicisme, le sentiment mitigé des monarchistes, le

¹⁰²² Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. II, p. 299-300.

¹⁰²³ Aulard (A.), *Taine historien de la Révolution française*, op. cit., p. 35.

¹⁰²⁴ Aulard (A.), op. cit., p. 50.

soulagement de la droite pour l'éloge du catholicisme. Il semble qu'Aulard anticipe quelque peu, quand il dit : « C'est en homme de droite que, flatté de la bienveillance du beau monde, il écrira l'histoire de la Révolution. »¹⁰²⁵ L'indifférence de Taine aux éloges comme aux critiques démontrée amplement par la suite, semble infirmer ce jugement. Ce ne sont pas les réactions, d'ailleurs contrastées, qui ont infléchi sa vision de la Révolution. Sa vision de celle-ci était faite avant la publication de *l'Ancien régime*. Homme de droite il était, homme de droite il reste et ceci malgré les affirmations des uns ou des autres.

L'Anarchie. La rapidité avec laquelle est publié le premier tome de *la Révolution*, paraît inquiétante à Aulard, trois ans séparant les deux publications. La consultation des notes de travail de Taine démontre que ce dernier collectait des documents sur la Révolution dès 1871. Ce n'est que l'écriture qui a nécessité trois ans. A propos des sources utilisées par Taine, s'il admet Buchez et Roux ainsi que Sauzay, il récuse Babeau et encore plus Mallet du Pan, « ce Genevoix pédant, détracteur fielleux de la Révolution. » Les jacqueries évoquées par Taine dans trois provinces lui semblent n'être qu'un exemple fantaisiste, le texte sur le 14 juillet élude la présence des troupes appelées par la Cour, les quelques désordres sont transformés en une anarchie généralisée, les pillages et meurtres occupant toute la place au détriment des décrets de la Constituante. Les inexactitudes de Taine lui paraissent, paradoxalement, peu graves. Le livre II, *l'Assemblée constituante et son œuvre*, ne trouve pas grâce à ses yeux : « Ni plan quelconque, ni ordre, ni suite aucune dans les idées ou dans les faits : c'est comme une conversation à battons rompus où Taine dit pêle-mêle tout ce qui lui vient à l'idée pour discréditer l'Assemblée Constituante. »¹⁰²⁶ Aulard reproche à Taine de dire que la Constituante était influencée par la populace, de considérer les émigrés comme des exilés, de regretter la suppression des ordres religieux, de regretter les anciennes provinces. Par contre, il lui reconnaît sa critique juste et pertinente sur l'incompatibilité ministre-député et sur les décisions quelquefois hâtives de la Constituante. Enfin, il insiste, à juste titre, sur ses références à Burke pour ses jugements péjoratifs des Constitutionnels, son hostilité aux départements, son exagération de l'influence tyrannique de la « canaille. » Il faut bien reconnaître que les emprunts de Taine à Burke sont flagrants, jusqu'à reprendre certaines formules. Ainsi, quand Burke, dans ses *Réflexions sur la Révolution*

¹⁰²⁵ Aulard (A.), *op. cit.*, p. 68.

¹⁰²⁶ Aulard (A.), *op. cit.*, p. 90.

de France, dit : « Une très grande proportion de l'Assemblée était composée de praticiens. Mais, pour la plus grande partie, les membres les plus inférieurs et les plus ignorants de chaque classe, en un mot, les mécaniciens de chaque classe...La composition générale était formée d'obscurs avocats de province, de clerks de petites juridictions locales, de baillis de village, de notaires, et de toute la bande de ces officiers municipaux, fomentateurs et directeurs de misérables guerres qui vexent les villages. »¹⁰²⁷ Taine, lui, va écrire : « La grosse majorité se compose d'avocats inconnus et de gens de loi d'ordre subalterne, notaires, procureurs du roi, commissaires de terrier, juges et assesseurs de présidial, baillis et lieutenants de baillage, simples praticiens enfermés depuis leur jeunesse dans le cercle étroit d'une médiocre juridiction ou d'une routine paperassière... »¹⁰²⁸ Il serait possible de multiplier les exemples.

Evidemment, dans *la Conquête jacobine*, Aulard reproche à Taine sa définition du jacobin qu'il « construit littérairement. » Taine appelle tout le monde « jacobin », tous les hommes de gauche en général. Pour Aulard, bien qu'il ne respecte pas la chronologie et qu'il transforme 10 août en « coup philosophique », Taine a raison quand il juge que la Législative a eu tort de déclarer la guerre. Le rôle que Taine attribue à Danton le 10 août l'indigne : « A l'idée qu'on pourrait prendre Danton pour un honnête homme, Taine est si ému qu'il en perd tout sentiment de chronologie. »¹⁰²⁹ Dans la seconde étape, Aulard n'est, bien sûr, pas d'accord sur la responsabilité des massacres de septembre, disculpant Danton mais rejoignant Taine à propos de Marat. Les mesures révolutionnaires ont été prises, selon l'auteur, à cause des revers militaires, ce que néglige Taine (6 lignes sur 110 pages !) « - C'est la trahison de Dumouriez qui a emmené le règne du sans-culottisme. –Ce sont des mauvaises nouvelles de Vendée qui perdirent décidément les Girondins dans l'opinion. – On peut dire que la journée du 2 juin 1793 fut une journée de défense nationale. »¹⁰³⁰ Encore une fois, Taine privilégie les petits faits au détriment des grands faits significatifs. Reprenant le texte de *La conquête jacobine*, Aulard y cherche en vain la période septembre 92-avril 93 ou d'avril au 2 juin 93, commentée ou argumentée par Taine...

C'est à propos du *Gouvernement révolutionnaire*, qu'Aulard (et ce n'est pas une surprise), se montre le plus critique. Il constate tout d'abord la disproportion existant

¹⁰²⁷ Burke (E.), *Réflexions sur la Révolution de France*, Paris, Egron, 1823, p. 73.

¹⁰²⁸ Taine (H.), *L'Anarchie*, op. cit., p. 155.

¹⁰²⁹ Aulard (A.), op. cit., p. 155.

¹⁰³⁰ Aulard (A.), op. cit., p. 175-177.

entre les 566 pages traitant de la Convention et les 68 pour le Directoire. La préface lui déplait, et il n'est pas le seul comme il aime à le rappeler. En effet, dans une lettre à Emile Templier, Taine se justifie auprès de son correspondant qui ne semble pas goûter la métaphore du crocodile. « Je suis un peu surpris de l'apparence de légèreté faisant contraste avec un sujet si austère. Quand on est arrivé au bout de l'indignation, il ne reste plus que l'ironie froide ; je croyais que tel était le ton de cette préface. Probablement, j'ai été trop anglaisé par le commerce de Swift, Sidney Smith, Thackeray, ce qui est un tort quand on s'adresse à des Français. Des Anglais, des Américains sur qui j'en ai fait l'expérience ont trouvé que ce morceau était le plus triste et le plus amer du volume. »¹⁰³¹ Taine ne changera pas sa préface pour autant ! Aulard met l'accent sur la documentation, pour lui, aussi fantaisiste qu'insuffisante. Il met le doigt sur le silence volontaire de Taine à propos de la Vendée, dont il veut faire l'explication de la terreur. C'est une hypothèse tout-à-fait vraisemblable de cette absence à première vue incompréhensible. Nous avons eu l'occasion de recenser les passages dans lesquels Taine parle de la Vendée. Ils sont nombreux, mais brefs et dispersés, comme s'il voulait l'escamoter à dessein. Nous en avons dénombré 42 pour les quatre volumes, ainsi que 29 notes de bas de page. Mais aucun chapitre consacré aux guerres de Vendée. Il est certain que Taine néglige, pour le moins, tout ce qui pourrait expliquer 93 et la terreur, qui, dans son esprit, commence en 89. Si Taine était le réactionnaire que ses ennemis prétendent, se serait-il passé de relater les guerres de Vendée ? Comme le prouve sa correspondance, il possédait une bibliographie suffisante pour leur consacrer un chapitre. Il faut plutôt interpréter sa réticence comme un désaveu de la manipulation du clergé et des émigrés sur les paysans vendéens. Faisant remonter la terreur au début de la Révolution, lier terreur et Vendée remettrait en cause sa démonstration.

Après avoir satisfait son anticléricalisme en disant : « S'il y eut en 1793, un mouvement antireligieux, c'est parce que le peuple avait vu ou cru voir les deux clergés catholiques (papiste et constitutionnel), pactiser avec les ennemis, soit extérieurs, soit intérieurs de la France nouvelle »¹⁰³² A. Aulard raille les sources utilisées par Taine, l'abbé Guillon de Montléon (royaliste) et Mallet du Pan. S'il approuve certaines pages de Taine, c'est au littéraire qu'il rend hommage pour mieux dénigrer l'historien. Ainsi fait-il pour le paragraphe VII du *Programme jacobin* : « Ainsi, par cela seul que l'Etat respecte et fait

¹⁰³¹ Taine (H.), « Lettre à Emile Templier le 8 novembre 1884 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 187.

¹⁰³² Aulard (A.), *op. cit.*, p. 243.

respecter aux mains des individus les sources individuelles, il développe en eux et autour d'eux la volonté et le talent de produire toujours mieux et beaucoup, la faculté et le désir de produire toujours mieux et davantage, en d'autres termes, toutes les énergies et capacités diverses, chacune en son genre et à son endroit, avec toute l'ampleur et toute l'efficacité qu'elles comportent. »¹⁰³³ Aulard écrit : « Cette théorie de Taine sur l'Etat et l'individu, elle est intéressante, elle est noble, elle est digne d'un philosophe et Taine l'exprime en des formules parfois belles...Il se raconte lui-même avec sincérité et exactitude ; ce sont les exercices de son cerveau qu'il relate, avec loyauté et vérité, par une expression un peu trop éloquente, mais toujours probe...Ce sont des nobles pages, qui font réfléchir, et où il y a une critique utile, quoique un peu grosse et vague, des excès de la démocratie. »¹⁰³⁴

Les portraits de Marat et de Danton brossés par Taine ne lui plaisent pas, bien qu'il approuve celui de Robespierre, « écrit avec esprit, et pas toujours en caricature. » Il ne pourra s'empêcher de revenir à la charge à propos de Robespierre, quand, jugeant Taine, il dit : « Pour lui, comme pour Robespierre, les hommes sont tout bons ou tout mauvais. » Il est certain qu'A. Mathiez a dû apprécier.

La conclusion découle du titre donné à l'ouvrage, le but étant de créditer Taine d'un talent certain de philosophe et d'écrivain en lui refusant la qualification d'historien. Cela au nom de l'érudition. Références inexactes, transcription des documents fausse, assertions mensongères, lacunes encore plus graves que les erreurs, Aulard accuse, parfois avec esprit : « Il y a, chez Taine, impossibilité à voir ce qu'il ne veut pas voir. Le document ne lui parle pas, c'est lui qui parle, et tout le temps, au document. » Par contre, il n'est pas avare d'éloges sur l'homme : « J'ai le sentiment que la bonne foi était son esprit naturel, une bonne foi candide et pure, la bonne foi d'un homme qui ne vit que pour les idées. Il était sérieux, loyal et grave. J'ai parlé souvent de sa crédulité ; j'y vois un des effets de sa loyauté, qui était confiante. » Il lui reconnaît néanmoins le goût de la curiosité et l'instinct de la méthode historique et que, grâce à lui, d'autres s'engageront dans la carrière historique. Il lui sait gré d'avoir traité de la Révolution en province et pas seulement à Paris, de s'être préoccupé d'économie en plus de la politique. « J'ai moins voulu critiquer les théories philosophico-historiques de Taine que son érudition, dont l'appareil, d'aspect si imposant, a donné crédit à ses théories et lui a valu, en France et à l'étranger, une grande réputation

¹⁰³³ Taine (H.), *Le Gouvernement révolutionnaire*, op. cit., p. 147.

¹⁰³⁴ Aulard (A.), *op. cit.*, p. 255.

d'historien. Son autorité, qui a eu aussi une certaine influence politique, n'est pas tant fondée sur son talent, que sur la méthode à demi-scientifique. » Après avoir dévoilé ses motivations politiques, Aulard délivre une sentence qui est la raison de son essai : « Son livre, tout compte fait, me semble presque inutile à l'histoire. Il n'est vraiment utile qu'à la biographie intellectuelle de Taine lui-même, ou à celles de quelques contemporains, ses disciples. » La motivation d'Aulard est claire, ce sont les « disciples » de Taine qu'il cherche à combattre, plus que Taine lui-même, que ces fameux « disciples » mettent en avant pour argumenter leurs idées politiques. A l'inverse, en consacrant un livre entier à Taine, Aulard ne lui attribue-t-il pas une reconnaissance, une importance capitale qui ne peut que le grandir auprès de ses partisans ? De par son titre, *Taine, historien de la Révolution française*, le professeur de la Sorbonne ne cherche-t-il pas à réduire les ambitions des *Origines* en les réduisant à une histoire de la Révolution ? Sachant que ce sont ses cours qui constituent l'ossature de son livre, on peut affirmer qu'Alphonse Aulard met son autorité historique au service du combat politique. Atteint-il ses objectifs ? A la lecture des réactions, diverses et variées, on peut en douter.

Mathiez, contradicteur d'Aulard à travers Taine

Taine historien de la Révolution française, suscite de multiples critiques, d'hommes de droite naturellement, mais aussi, et c'est le plus paradoxal, d'un homme de gauche, l'historien Albert Mathiez. Né en 1874, agrégé d'histoire en 1897, Mathiez soutient sa thèse sous la direction d'Aulard en 1904 et se démarque de son maître sur les questions religieuses. Il s'en démarque également sur le plan politique, étant membre de la SFIO, alors que le premier est radical. De plus, si son maître a pris le parti de réhabiliter Danton, Mathiez défend Robespierre. Il crée, en 1908, la Société des études robespierristes et la *Revue des annales révolutionnaires*.

A. Mathiez n'a pas attendu la publication du livre d'Aulard pour faire la critique des *Origines*. En janvier 1907, il fait paraître dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, un article intitulé *Taine historien*.¹⁰³⁵ Il reprend sans le dire, l'enseignement de son maître Aulard, avec des arguments proches mais aussi quelques différences, dont on sent bien qu'elles lui servent à se démarquer de lui. Il affirme, avant tout, que Taine fait moins d'histoire que de philosophie et que, disciple de Comte, sa grande originalité a été d'appliquer aux sciences morales, les méthodes des sciences naturelles. Il en fait, et la remarque est tout à fait juste, un bourgeois ayant, dès son plus jeune âge, son opinion sur le peuple et sur la propriété. Pour lui, cette mentalité le rend impropre à comprendre la Révolution : « Je dis qu'aborder l'histoire de la Révolution dans cet esprit férocement propriétaire, c'est s'exposer fatalement à n'y rien comprendre et par conséquent à la défigurer. » Pour un homme qui dénonce le parti pris de Taine, son sectarisme laisse rêveur quand il écrit cette sentence qui pourrait s'appliquer à lui-même : « incapable de sortir de ses convictions politiques très arrêtées. »

C'est à la lumière du combat politique qu'il faut lire Mathiez. Le meilleur moyen pour diminuer la portée politique des *O.F.C.* est donc de dire que Taine n'est pas un historien mais un philosophe, un littéraire qui applique une méthode déjà éprouvée dans ses œuvres antérieures, à l'histoire. Au détour d'une critique, il égratigne Aulard, le maître de l'érudition : « Taine a eu le mérite de montrer la complexité et l'interdépendance naturelle des faits sociaux. Il a compris que, pour être une science, l'histoire devait embrasser toute la réalité politique, militaire, diplomatique, religieuse, artistique, juridique,

¹⁰³⁵ Mathiez (A.), « Taine historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. VIII, janvier 1907, p. 257-284.

littéraire...qu'elle ne devait plus se borner à l'érudition même illustrée de couleur locale. » L'espace d'un instant, Taine redevient historien dans le discours de Mathiez, dans le seul but de se démarquer de son illustre maître ! Il le critique même ouvertement à propos des références inexactes : « Si nous pouvons aujourd'hui relever les erreurs de Taine, c'est que Taine a loyalement fait effort pour donner ses sources, soucieux qu'elles n'avaient guère ses prédécesseurs. [...] Il ne faudrait pas que les lecteurs naïfs s'imaginent en lisant Aulard qu'on est grand historien quand on ne se trompe jamais dans les références des cotes d'archives. » L'esprit corporatiste reprend vite le dessus quand il vante le travail de Seignobos et d'Aulard face à un « pamphlétaire qui écrase le radicalisme et le socialisme, » qui n'a pas le métier nécessaire, « ni l'esprit, ni les aptitudes. » Ses arguments sont en partie justifiés et en partie discutables. Ils sont justifiés quand il dit que Taine n'a pas compris que la Révolution était l'œuvre de la bourgeoisie et qu'il a vu « les révolutionnaires sous les traits des radicaux et les socialistes de son temps. »

Mathiez conclût en souhaitant la marginalisation de Taine. En 1907, c'est encore un vœu pieux, mais pour combien de temps ? « Aujourd'hui, Taine n'en impose plus qu'à quelques savants timides qui respectent la philosophie et l'Académie. Que restera-t-il de cette grande réputation ? Les historiens interrogés répondent que Taine fut un philosophe. Les philosophes n'ont pas connaître leur avis. Souhaitons qu'ils ne répondent pas que Taine fut un historien. » Le titre choisi par A. Aulard lui donne tort.

La rupture est consommée entre les deux historiens quand, ayant créé *les Annales révolutionnaires* pour contrebalancer *la Révolution française*, Mathiez y écrit un article intitulé *Deux mots à Alphonse Aulard*.¹⁰³⁶ Quand on a en mémoire son article de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* qui attaquait sans ménagement Taine, il est permis de douter de l'intention qui l'anime. Les arguments utilisés contredisent ceux qu'il utilisait dans son propre texte. Ils portent sur des points de détail sur lesquels Aulard attaquait Taine. Ainsi, si le premier démontrait que le second n'avait pas compris l'action de la Constituante, Mathiez écrit : « Que tout homme de bonne foi relise les pages 267 et 268 du premier volume de *La Révolution* de Taine et qu'il dise si l'analyse que Taine donne du régime politique institué par la Constituante est inexacte. » Il faut préciser que les dites pages ne traitent que des élections locales destinées à pourvoir aux postes d'administrateurs... Mathiez

¹⁰³⁶ Mathiez (A.), « Deux mots à A. Aulard », *Annales révolutionnaires*, juillet-septembre 1908.

reproche également à Aulard de commettre la même erreur que lui-même reproche à Taine en matière d'élections législatives ! On l'aura compris, Taine n'est plus qu'un prétexte à une lutte sans merci entre l'élève qui cherche à s'émanciper du maître.

La réponse ne se fait pas attendre sous la forme d'un court article de *La Révolution française*.¹⁰³⁷ C'est sur le ton d'un humour forcé qu'Aulard répond à Mathiez, en parlant d'un « homonyme » qui écrit dans un « nouveau périodique » et qui prend le contrepied de son « excellent collaborateur et ami », Albert Mathiez. A partir de la controverse suscitée par les conditions à remplir pour se présenter aux élections législatives, Aulard prie son interlocuteur de se reporter à son ouvrage. « J'ai raconté tout cela dans mon *Histoire politique*, que le sosie de M. Mathiez dédaigne évidemment, mais que notre collaborateur et ami M. Mathiez, appelle (j'en suis confus) « un monument d'immense érudition et de haute et sereine impartialité. » Le prétexte, Taine, est bien loin.

¹⁰³⁷ Aulard (A.), « Chronique et bibliographie », *La révolution française*, Juillet 1908.

Augustin Cochin, premier défenseur de Taine dans son procès intenté par A. Aulard

C'est un jeune historien, puisque né en 1876, Augustin Cochin, qui riposte à la critique initiée par A. Aulard à l'encontre de Taine dans un livre intitulé : *La crise de l'histoire révolutionnaire : Taine et M. Aulard*, publié en 1909.¹⁰³⁸ Il est le fils de Denys Cochin, député de la Seine, légitimiste, catholique, dreyfusard qui joue un rôle important dans les débats parlementaires sur la loi de Séparation de ce début de siècle. Il est certain que Denys Cochin a eu l'occasion de s'entretenir avec Taine, comme l'atteste une lettre adressée à celui-ci dans les années 80 et conservée dans le fonds Taine de la BNF.¹⁰³⁹ Ayant les mêmes opinions politiques que son père, et donc tout à fait opposé au radicalisme affiché par Aulard, il s'investit totalement dans la polémique qui oppose ce dernier avec Mathiez au point de se rapprocher de lui, alliance improbable entre un légitimiste et un socialiste à propos de la Révolution française.

Les premières lignes dressent le constat : « On a vu le plus grand de nos historiens de la Révolution pris à partie seul à seul, dans sa personne, sa méthode et son œuvre, par le plus laborieux de ses successeurs, duel acharné, « corps à corps » - le mot est de M. Aulard – d'un vivant et d'un mort, sans exemple jusqu'ici de mémoire d'érudit : car ce n'est ni la réfutation dédaigneuse qui tranche et passe sans nommer l'adversaire, ni l'étranglement discret au bas d'une page, en note ; c'est un défi en face ; M. Aulard interrompt ses propres travaux, descend de sa propre tour, pour monter à l'assaut de celle de Taine. C'est toute une expédition, avec armes et bagages. »

Le livre, célèbre, est construit comme une plaidoirie parfaitement élaborée et argumentée, destinée à la fois à mettre en pièce l'accusation, demander l'acquittement de l'accusé, et proposer une troisième voie dont les deux protagonistes servent de base. Le texte, divisé en dix chapitres, ménage une progression dans la démonstration en partant de la dénégation des accusations d'Aulard pour terminer sur l'exposition de ses convictions personnelles. En bon avocat, il s'interroge sur la question qui divise les deux protagonistes, à savoir la définition du peuple, peuple-roi, peuple-jacobin, et la

¹⁰³⁸ Cochin (A.), *La crise de l'histoire révolutionnaire, Taine et M. Aulard*, Paris, Champion, 1909. Le texte a été réédité dans *L'esprit du jacobinisme*, Paris, PUF, 1979.

¹⁰³⁹ Cochin (D.), *Lettre à Taine*, Correspondance, Fonds Taine, BNF. « J'avais le plus grand désir de vous être présenté et j'étais très reconnaissant à mon ami Garmant de vous avoir demandé pour moi cette faveur et à vous, Monsieur, de me l'avoir accordé. »

compréhension du phénomène révolutionnaire. Le chapitre II fait la démonstration que les accusations d'Aulard, qui font la matière même de son livre, sur les erreurs volontaires ou non commises par Taine dans *La Révolution*, sont non seulement infondées, mais rendent service à sa crédibilité. Cochin argumente en prenant pour référence *L'anarchie spontanée* pour démanteler, preuves à l'appui, l'accusation d'Aulard. « Résumons cet inventaire : sur plus de 550 références sonnées dans les 140 pages du chapitre, M. Aulard relève 28 erreurs matérielles, qu'il faut réduire à 15,6 erreurs de copie, quatre erreurs de pages, deux de dates, et trois coquilles d'imprimerie – moyenne honorable en somme, et que M. Aulard lui-même, au moins dans son livre sur Taine, est fort loin d'atteindre, puisqu'il se trompe, dans ses rectifications, à peu près une fois sur deux. »¹⁰⁴⁰ Il en conclut que, loin de confirmer le fameux jugement de Seignobos, la mauvaise foi de l'accusateur renforce la probité de l'accusé et consacre Taine en tant qu'historien. Si Taine ne commet que des erreurs vénielles, il met l'accent, en multipliant les petits faits dénoncés par Aulard, sur l'incapacité réelle de la Constituante à gouverner, ce qu'évidemment, ce dernier réfute. Cochin, comme Taine, ne voit pas d'étapes dans la Révolution, 89 n'excuse pas 93. La Constituante porte en elle la responsabilité des événements révolutionnaires ultérieurs. Si la Révolution est « un bloc » pour Taine comme pour Aulard, leurs conclusions ne sont évidemment pas les mêmes.

Bien sûr, si Cochin admet que l'érudition de Taine comporte de nombreuses lacunes, ni lui ni Aulard n'ont pu visionner toutes les sources et si Taine a choisi les siennes, Aulard en a fait de même. Il pense que « Taine comprend son rôle d'historien en juge d'instruction » et que, si le crime est prouvé par une enquête exemplaire, le mobile n'est pas démontré. Les critiques de ses adversaires, et Cochin les admet, viennent de là : « elles portent moins sur le fait que sur l'explication, et s'attaquent aux vraisemblances plus qu'aux preuves. »¹⁰⁴¹ Il en donne une explication, c'est que Taine, refusant, à juste titre de se contenter de l'histoire officielle, s'appuie sur des témoignages. Or, malgré la bonne foi des témoins, cette histoire reste une énigme car ils ne la comprennent pas. Malgré cela, Il est le premier à démontrer « l'apparition, la victoire et le règne de la Nation jacobine, » et à mettre en lumière l'histoire du petit peuple. Comment ce peuple est-il venu au pouvoir, Taine n'a pas résolu le problème, mais a su écarter les deux grandes thèses généralement avancées, soit par

¹⁰⁴⁰ Cochin (A.), *op. cit.*, p. 105.

¹⁰⁴¹ Cochin (A.), *op. cit.*, p. 110.

les amis de la Révolution, qui est celle des circonstances soit celle de ses adversaires, le complot.

Chapitre IV, Cochin reprend la thèse des circonstances qui expliquerait la terreur mise en avant par Aulard et ignorée par Taine. Elle ne résiste pas à son analyse qui préfère expliquer le comportement du gouvernement révolutionnaire en définissant son principe : « C'est celui d'un régime nouveau, la démocratie pure –directe, dit Taine – qui garde au peuple l'usage de sa souveraineté, à la différence du régime représentatif, qui la lui prend à bail, du régime d'autorité qui la lui ôte. »¹⁰⁴² Le peuple délègue son pouvoir à des « sociétés populaires » dont la fonction est la surveillance et dont le moyen est la terreur. Cochin assimile l'organisation jacobine à une franc-maçonnerie qui appliquerait les principes de la démocratie pure à ses adeptes et donne une définition du mot « révolutionnaire » qui ferait que tout acte qui émane directement du peuple souverain soit au dessus des lois, de la justice, de la morale. « Nous sommes bien en présence d'un dogme : l'avènement d'un nouveau Messie dont la volonté est supérieure à toute justice, dont la défense justifie toute fraude et toute violence : le peuple, nos Libres Penseurs disent la démocratie. »¹⁰⁴³ Bien que très proche de ce que pensait Taine, Cochin lui reproche d'avoir trop fixé son attention sur les actes que sur la conception même de « la petite Cité. »

Sous le titre *La thèse du complot*, Cochin semble hésiter à reprendre les thèses anciennes, tout en dénonçant la tyrannie du peuple et sa pression sur la Convention. Il réfute la thèse de Taine qui attribue le complot aux « conspirateurs » et aux « tyrans », mais lui rend grâce d'avoir su, par son plan méthodique et non chronologique, voir les causes autres que celles liées aux circonstances, et les chercher « dans le développement d'un progrès social qui ait sa loi propre. Cette loi est déconcertante : il apparaît en 89 un peuple qui opprime le nombre, une liberté de principe qui détruit les libertés de fait, une philosophie qui tue pour des opinions, une justice qui tue sans jugement. On voit ce miracle réalisé : le despotisme de la liberté, le fanatisme de la raison. Telle est l'antinomie révolutionnaire. »¹⁰⁴⁴

La méthode psychologique appliquée par Taine ne lui paraît pas suffisante pour comprendre le jacobinisme. Ce sont les travaux de Durkheim, vantés également par Mathiez dans son article de 1908, qui lui semblent capables d'appréhender les

¹⁰⁴² Cochin (A.), *op. cit.*, p. 116.

¹⁰⁴³ Cochin (A.), *op. cit.*, p. 119.

¹⁰⁴⁴ Cochin (A.), *op. cit.*, p. 127.

phénomènes sociaux. Si Taine ne parvient pas à analyser le jacobinisme, c'est que sa méthode était la seule connue de son temps mais elle permet néanmoins de cerner le problème et d'appeler une solution. Encore une fois, Cochin voit en Taine le précurseur de la modernité dans la science historique. « La critique de Taine nous a permis sinon de résoudre, au moins de poser fort nettement le problème révolutionnaire. L'humanité qui tue est sœur de la liberté qui emprisonne, de la fraternité qui espionne, de la raison qui excommunie – et tous ensemble forment cet étrange phénomène social qu'on appelle le jacobinisme. »¹⁰⁴⁵ Si l'étude psychologique individuelle ne sert pas, contrairement à ce que pense Taine, à déterminer un profil psychologique commun, elle permet de poser le problème en termes scientifiques. C'est la sociologie naissante qui permet de s'affranchir du déterminisme cher à Taine.

Le chapitre VII est la critique de *l'Histoire politique de la Révolution française*. Si Taine avait posé le problème révolutionnaire sans le résoudre, Aulard le nie dans l'intérêt de la « Défense républicaine. » Il écarte systématiquement les mémoires, ne travaille qu'à Paris, n'utilise que des sources « patriotes. » Aulard, pour Cochin, s'attache uniquement à faire une histoire officielle, référence absolue de la République radicale. Cela explique le discours patriote de son auteur : « Abandonner la thèse de défense, les lois d'exception, l'argument de salut public, c'est renoncer à la Révolution même. Tyrannie de fait au service de la liberté de principe : Voilà toute la Révolution. Renoncez à la première : la seconde périt aussitôt. »¹⁰⁴⁶ Les deux chapitres suivants cherchent à expliquer le système de défense républicaine. Cochin y voit l'entreprise de l'instruction publique, de la manipulation de l'opinion, du silence observé sur des actes abominables, sur l'emploi systématique de la peur, peur de l'autre, peur de la famine, peur de la religion. Il ose une comparaison hardie entre le juge débordé par la terreur aux ordres des mauvaises raisons imposées par l'opinion et l'historien qui fait silence pour ces mêmes raisons. Bien évidemment, il classe Aulard dans cette catégorie des historiens du silence, de la défense républicaine, « restaurateurs d'une fiction, formée selon des lois et dans un sens à part : les lois de la propagande sociale, de l'opinion du petit peuple. » C'est cette histoire de la défense que Cochin conteste, histoire passive qui consiste à glorifier le « nouveau dieu politique du régime social : le peuple. »

¹⁰⁴⁵ Cochin (A.), *op. cit.*, p. 128.

¹⁰⁴⁶ Cochin (A.), *op. cit.*, p. 142.

Aulard ne pardonne pas à Taine d'avoir renversé « l'idole », d'avoir apporté les preuves qui mettent à mal l'histoire officielle.

Cochin, dans sa conclusion, élargit le débat pour imaginer l'avenir de l'histoire révolutionnaire. La crise actuelle, entre deux conceptions radicalement opposées, celle de Taine, histoire de faits et celle de l'histoire de défense pratiquée par Aulard, Seignobos ou Chassin, ne peut se résoudre qu'à deux conditions. La première est de se préserver de toute indignation, la seconde est de se débarrasser « du fétiche révolutionnaire, le peuple. » La génération, à laquelle Cochin appartient, a le recul nécessaire et la connaissance approfondie du régime républicain dans lequel elle vit, pour se débarrasser des passions anciennes. Il rend un hommage appuyé à Taine, d'avoir, le premier, détruit le mythe révolutionnaire basé sur des fausses explications et des fausses raisons : « S'il n'a pas fondé la méthode nouvelle, c'est lui en somme qui a ouvert les voies et il était plus difficile de rompre avec les vraisemblances convenues que d'expliquer les invraisemblances de fait, de poser le problème que de le résoudre. Son effort restera un exemple de liberté d'esprit et de probité intellectuelle, et son œuvre un modèle d'histoire sincère. »¹⁰⁴⁷ Le jugement qu'il fait d'A. Aulard n'a pas le même égard. Il le considère comme le maître de « l'orthodoxie radicale. » Pour lui, son œuvre a le mérite d'être l'archétype de l'histoire de défense républicaine et à ce titre (il faut y déceler l'ironie sous-jacente), constitue un document indispensable à l'histoire « de demain. » La critique est sévère et se veut sans appel, elle représente le socle du travail auquel Cochin souhaite se consacrer et qu'une mort prématurée empêchera de terminer.

Ce livre remet en cause la fonction même de l'historiographie officielle de la Révolution personnalisée par A. Aulard. Cochin trouve un allié de choix dans la personne d'A. Mathiez, dont il partage le même enthousiasme pour les travaux de Durkheim. Mais celui-ci, contrairement à son maître, ne voit pas en Taine un adversaire dangereux pour l'historiographie révolutionnaire et lui refuse la qualité d'historien en lui reconnaissant un talent certain d'écrivain. Cette évaluation du danger potentiel que représente Taine pour la République sépare Aulard de Mathiez dont les divergences idéologiques autant que les querelles liées à leur rivalité universitaire, accentuent le clivage. Cette querelle, comme le

¹⁰⁴⁷ Cochin (A.), *op. cit.*, p. 164.

rapprochement contre nature des deux jeunes historiens, ne serait-elle pas à mettre sur le conflit naturel entre deux générations ? Et celui-ci n'est-il pas plus fort que le clivage traditionnel entre la gauche et la droite ? On peut penser que Cochin, en 1909, bien que doté de convictions politiques très ancrées, est encore indépendant de l'emprise de Charles Maurras et de l'Action française. Sa phobie de la franc-maçonnerie, soutien de la République radicale, déjà bien affichée, va sans-doute y trouver matière à s'exprimer.

Les commentaires de la polémique Taine-Aulard

Les livres et articles d'Aulard, Mathiez, Cochin, vont susciter un certain nombre de commentaires contradictoires, confirmant le clivage gauche-droite, qui alimentent et prolongent la polémique. Si le but poursuivi par Alphonse Aulard était de créer le doute dans l'esprit des lecteurs des *Origines*, il semble qu'il ne soit pas atteint ; s'il était de focaliser le débat sur le plan politique, l'objectif est réussi. Pratiquement tous les articles publiés à cette époque, sous le couvert de la critique historique ou non, sont orientés. Nous en avons répertorié plus d'une quinzaine, dont l'énorme majorité soutient Taine. N'est-ce pas une preuve de l'efficacité du livre d'Aulard ? Le problème n'est pas de savoir si Taine est un historien ou un philosophe égaré dans l'histoire, mais s'il est coupable d'une tentative de sabotage de l'évangile républicain et de la république radicale. Il faut donc aborder ces articles avec le recul nécessaire pour discerner ce qui ressort d'une analyse constructive de ce qui n'est qu'un calcul politique.

Bien entendu, Gabriel Monod ne peut être suspecté de visée partisane quand il livre son analyse de *Taine historien de la révolution française*. Il s'attache dans la *Revue historique*,¹⁰⁴⁸ à garder une certaine neutralité dans le procès qu'Aulard intente à Taine en s'appliquant à démonter les arguments de l'un ou de l'autre : « Expliquer l'évolution de la Révolution française uniquement par la guerre civile et étrangère est aussi faux que l'expliquer par les défauts de l'esprit français, car d'autres ont connu des dangers intérieurs et extérieurs analogues, sans que ces dangers aient produit les mêmes effets. » Il n'empêche qu'il garde un attachement sincère à l'homme qui a su le conseiller alors qu'il était encore jeune élève de l'École normale et qu'il lui reconnaît toujours une approche originale du phénomène révolutionnaire : « Taine n'a pas eu tort, et c'était nouveau, de chercher à déterminer quelle part revient, dans les convulsions révolutionnaires, à la psychologie même du peuple français et aux conditions créées par la brusque transformation de toutes les institutions traditionnelles. Ce qu'il a écrit sur l'anarchie spontanée, produite par l'application radicale des idées de Montesquieu sur la séparation des pouvoirs, contient des observations justes et profondes dans tout ce qu'il dit sur la nature de la conquête jacobine et de l'esprit jacobin. » C'est dans le même esprit qu'il défend Taine quelques mois plus tard sur la méthode

¹⁰⁴⁸ Monod (G.), « Taine historien », *Revue historique*, janvier-février 1908.

historique et la querelle existante entre les tenants d'une histoire érudite et ceux d'une histoire synthétique : « Quelque paradoxale que puisse paraître cette affirmation au premier abord, les généralités en histoire offrent souvent plus de vérité et de certitude que les détails mêmes qui leur servent de base...Les inexactitudes, loin de s'accumuler, se compensent pour un historien d'esprit critique. »¹⁰⁴⁹

Sous le titre « Quelques lettres sur Taine »,¹⁰⁵⁰ *Le Figaro*, par l'intermédiaire de Félicien Pascal, sollicite les avis d'hommes de sensibilité proche à propos d'une conférence donnée au Grand-orient par L. Lacour. Si Albert Sorel ou Albert Vandal s'en tiennent à une prudente défense de Taine, les trois autres attaquent directement A. Aulard. Jules Lemaitre défend l'érudition de Taine en proposant qu'il soit appliqué la même suspicion à l'œuvre de Michelet. Maurice Barrès pense qu'« Aulard se fait plus de tort qu'il n'en peut faire à Taine de qui la conscience est inattaquable. » Paul Bourget qualifie le livre d'Aulard d'« enfantine besogne » et recommande *Les Origines* pour tous ceux « qui voudront connaître et comprendre la Révolution. F. Pascal conclut qu'il pourrait multiplier les témoignages qui confortent l'autorité des *Origines* auprès des « esprits libres de préjugés et de parti pris. » Quelques jours plus tard, ce même *Figaro* publie un article de d'Haussonville¹⁰⁵¹ qui attaque (sans le nommer) Mathiez. « Attaquer Taine est une façon de se faire bien voir et se frayer un chemin, particulièrement pour les jeunes universitaires en mal d'avancement. » Il vante l'érudition et l'honnêteté de Taine, tout en déplorant une « impression de tristesse. » il conclut : « On y voudrait une philosophie moins triste, un découragement moins complet, une vue moins désespérante de ce monde. »

Louis Madelin s'applique à respecter une certaine objectivité dans son article consacré à la Correspondance publiée de Taine, mais dans lequel il commente les critiques d'Aulard.¹⁰⁵² Jeune historien de la même génération que Cochin ou Mathiez, il a pour maître Albert Sorel. A propos des critiques avancées dans le livre d'Aulard, il dit : « Beaucoup ont leur valeur, d'aucunes paraîtront quelque peu mesquines et d'autres tout à fait injustes. J'estime même que le maître de la Sorbonne a, somme toute, nuit à son effet et compromis sa

¹⁰⁴⁹ Monod (G.), « La méthode historique : la synthèse », *Revue bleue*, 18 avril 1908.

¹⁰⁵⁰ Pascal (F.), « Quelques lettres sur Taine. A. Sorel, A. Vandal, J. Lemaitre, M. Barrès, P. Bourget », *Le Figaro*, 11 mai 1907.

¹⁰⁵¹ Haussonville (Cte de), « Le dernier volume de la correspondance de Taine », *Le Figaro*, 3 juin 1907.

¹⁰⁵² Madelin (L.), « Taine et les Origines », *La revue hebdomadaire*, n° 32, 10 août 1907.

cause qui est souvent bonne. Capable d'une critique plus relevée, il se désarme en croyant accabler l'ennemi. » Il rappelle les réactions suscitées par les différents volumes des *Origines* en insistant sur « le sacrifice qui force le respect » quand Taine blesse Havet ou la princesse Mathilde par ses écrits. Madelin pense que Taine n'avait pas attendu Sedan pour critiquer le despotisme impérial, ni la Commune pour rejeter le socialisme, pas plus qu'il n'a eu de sympathie pour les hommes du 16 mai ou les boulangistes. Il en fait « un républicain libéral, mais qui ne voit pour la liberté qu'une chance de prévaloir, l'existence d'un pouvoir fort. Il continue à être contre le pouvoir absolu, soit de la foule, soit d'un individu. »

Si Madelin adhère aux conclusions de Taine sur la Révolution, il émet des réserves sur le fait que ce dernier ignore l'état de guerre et sur le bien-fondé de la méthode psychologique pour écrire l'histoire. S'il juge les sources utilisées pour le portrait de Napoléon peu fiables et donc le rendant peu crédible, il se félicite de celles, explicites, sur l'instruction, la religion ou les finances. Reprenant la métaphore du médecin, utilisée par Taine lui-même, il le qualifie plus de pathologiste que de physiologiste : « il ne se plaisait qu'à montrer les tares secrètes, les infirmités, les misères. » Sa conclusion rejoint Cochin et les historiens de la nouvelle génération : « Taine a posé des questions : son esprit qui était puissant et perspicace excellait à cet exercice. Les posant, il nous a appelés à les résoudre, avec lui ou contre lui. »

Dans la préface de son livre *La Révolution* publié en 1911,¹⁰⁵³ l'historien nationaliste rend hommage à ses prédécesseurs historiens, Sorel bien-sûr, Chuquet (pour son histoire militaire), de la Gorce (histoire religieuse) sans oublier Aulard : « Il a consacré un volume considérable à son histoire politique ou, pour être tout à fait exact, à l'histoire de l'opinion sous la Révolution. » Revenant sur le danger de la séparation de l'histoire politique par rapport aux histoires militaires, religieuses, diplomatiques, il pense que Taine, « pour lequel, au surplus, mon admiration reste entière, » aurait été bien inspiré de tenir compte des circonstances extérieures dans son histoire de la Révolution. Comme on le voit, l'hommage qu'il rend à Taine est nuancé de la même critique formulée quatre ans plus tôt fortement influencée par A. Sorel.

Si L. Madelin s'applique à construire un argumentaire le plus équilibré possible, d'autres n'ont pas ce souci et se livrent à des attaques radicales. Ainsi, P. Gilbert

¹⁰⁵³ Madelin (L.), *La Révolution*, Paris, Hachette, 1911.

cherche à démontrer, dans son article *Aulard contre les textes*,¹⁰⁵⁴ les contre-sens que ce dernier commettrait à propos de Rousseau. « M. Aulard qui juge Taine un historien indigne de crédit, devrait estimer J.J. Rousseau un politique réaliste. Les mots n'ont pas le même sens dans ses livres que dans la langue française. » Il reproche au professeur de la Sorbonne de prétendre que Taine n'avait pu ou voulu lire Rousseau comme il aurait du alors que lui-même ne le comprend pas. Les arguments avancés semblent vagues pour y accorder un crédit quelconque, mais ils démontrent la mauvaise foi affichée dans la volonté impérieuse de nuire à l'adversaire. Ainsi, parlant de l'influence de Montesquieu sur Rousseau, il écrit : « il lui est redevable du peu de raison qu'il gardait dans l'étude des questions politiques...Mais M. Aulard soupçonne-t-il que Rousseau écrivit après Montesquieu ? »

Le ton du *Mercure de France* est comparable au précédent et s'applique à démonter une à une les attaques d'Aulard à l'encontre de Taine. Son auteur, Edmond Barthélemy¹⁰⁵⁵ raille sur le fait qu'Aulard se dise « spécialisé depuis 25 ans dans l'étude de la Révolution », et que « la Révolution est en histoire (ceci, du moins en France et dans certaines sphères de l'érudition française), la Spécialité sacro-sainte, la spécialité des spécialités, la spécialité en soi. » Minimisant au passage les travaux de Sorel, il se concentre sur la tentative d'Aulard de jeter le discrédit sur la documentation utilisée dans *La Révolution*. Il reprend point par point les accusations, faible nombre des documents utilisés, erreurs, insuffisance des investigations, altération des textes, généralisations, pour s'appliquer à les démonter. On l'aura compris, c'est du sous-Cochin. Il reprend d'ailleurs l'argument de ce dernier pour conclure : « Ce qu'aux yeux de certains il y a de précieux par-dessus tout dans la qualité impersonnelle de travaux ultra-spécialisée, trop spéciaux pour qu'aucune vue tant soit peu longue y soit permise, c'est de se trouver servir, de toute la force de sa neutralité, les intérêts officiels. Certes, « ils ne parlent pas au document », ces spécialistes ; le document leur parle, et ce qui leur parle dans le document, c'est la voix de l'Etat. »

Les arguments utilisés par *l'Action française*¹⁰⁵⁶ reprennent, en résumé, ceux de Cochin, derrière lequel l'auteur de l'article se réfugie. Les preuves avancées

¹⁰⁵⁴ Gilbert (P.), « Aulard contre les textes », *Revue critique des idées et des livres*, 10 mai 1908, p. 183-186.

¹⁰⁵⁵ Barthélemy (E.), « Taine historien de la Révolution française par A. Aulard », *Le Mercure de France*, 16 mars 1908.

¹⁰⁵⁶ Rouzaud (H.), « Taine et M. Aulard », *L'Action française*, 10 août 1909.

par Aulard lui semblent ridicules : « La disproportion entre le monument attaqué et les moyens employés était tout à fait comique. » Il pense que Cochin a réduit à néant les attaques d'Aulard et permis de confirmer la « légitimité » des *Origines*. « Quelles que soient les réserves qui s'imposent dans notre jugement sur Taine, son œuvre représente un acquis désormais indestructible. » *L'action française* avait déjà publié un texte de Cochin en novembre 1904 prouvant le rapprochement entre lui et Maurras : « Dans un pays où les anciens corps indépendants, provinces, ordres et corporations, tombèrent en poussière, un parti organisé d'une certaine manière, s'empare fatalement de l'opinion, la dirige artificiellement par le seul fait de son jeu mécanique. »¹⁰⁵⁷

Contrairement aux deux articles précédents forcément partisans, Lucien Maury, dans la *Revue bleue*,¹⁰⁵⁸ s'applique à ne pas prendre parti. Le cas est assez rare pour être signalé. A partir du livre d'Aulard et du dernier tome de la *Correspondance* de Taine, Maury cherche à minimiser les critiques du premier tout en disant que le second trouvait, lui-même, à redire sur *la Conquête jacobine* par exemple. Ainsi Taine écrit à Gaston Paris le 17 mai 1881 : « J'appelle votre attention sur trois points : 1. Est-ce assez neuf ? Je suis tout à fait dans le doute, ayant passé trop de temps avec les personnages et les événements, étant trop familiarisés avec eux, ayant trop perdu de vue la légende acceptée et l'opinion récente. 2. Est-ce assez prouvé ? Oui. 3. Est-ce assez littéraire ? Non, je me suis tenu trop près des textes. »¹⁰⁵⁹ Taine réitère son doute à son neveu Chevrillon en 1890 : « A mon sens, le volume le plus faible est *la Conquête jacobine* ; trop de faits et de narrations... »¹⁰⁶⁰ Ces citations de Maury renforcent sa conviction faisant de Taine plus un littéraire qu'un historien, ce qui lui permet de laisser Aulard affirmer qu'il ne reste « à peu près rien de l'œuvre historique de Taine. »

Dire que *Les Origines* sont une œuvre littéraire, C. Scheffer le pense aussi : « Elles sont incontestablement un chef d'œuvre de puissance constructive, de déduction logique, de pénétration psychologique en certaines de leurs parties. Elles font honneur à leur auteur comme à la littérature française. Elles ne sont pas un livre

¹⁰⁵⁷ Cochin (A.), « La Révolution française », *L'Action française*, 1^{er} novembre 1904.

¹⁰⁵⁸ Maury (L.), « Alphonse Aulard et H. Taine, *Revue bleue*, n° 4, 25 janvier 1908.

¹⁰⁵⁹ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 116.

¹⁰⁶⁰ Taine (H.), *Vie et correspondance*, op. cit., T. IV, p. 297.

d'histoire. »¹⁰⁶¹ L'auteur, en préambule, reconnaît qu'il ne souscrit, ni aux idées de Taine, ni à celles de ses défenseurs mais qu'il admire son talent. S'il pense que Taine reste un pur théoricien qui cherche à appliquer sa méthode à l'histoire, il est un grand écrivain, ce qui agace particulièrement Aulard. S'il reconnaît à ce dernier la justesse de ses critiques, il trouve injuste la condamnation définitive d'un homme « qui était mal préparé pour les recherches entreprises et qui n'a pas su les conduire comme il aurait fallu. Déterminer la nature des maux de la France suppose des recherches historiques mais ce n'est pas un sujet d'histoire. » Schefer évoque, contrairement à tous ceux qui se sont passionnés par la querelle Taine-Aulard, le fait que l'histoire de la Révolution écrite par celui-ci n'est qu'une partie de son œuvre. Il pense, à juste titre, que Taine n'est pas assez précis avec les dates alors qu'elles sont capitales pour ranger les faits et trier les événements. « Le temps paraît ne pas exister pour Taine. »

Scheffer exprime une véritable admiration pour « la splendeur littéraire de la forme et la magie du style...Coordonner en un ensemble aussi simple, avec une si implacable rectitude de développement, cette infinité de petits faits, impliquait une puissance cérébrale qui tient du prodige. » Cela ne l'empêche pas de relever les défauts, la suppression des distances, l'uniformité des incidents, le fait de privilégier la signification psychologique des faits. Contrairement à ce que dit Aulard, l'auteur pense que Taine n'a pas de parti pris car il est en perpétuelle contradiction. Cela lui permet de dresser un portrait politique de Taine qui ne manque pas d'à propos. 1. Taine est l'héritier des libéraux de Louis-Philippe qui descendaient eux-mêmes des idéologues de l'ancien régime. 2. Il subit l'influence de l'Angleterre. 3. Il n'a aucune notion précise des nécessités politiques. 4. Il est antimilitariste. Cette excellente critique trouve sa conclusion dans un vœu qui pourrait réunir Taine et Aulard : « Ce serait folie de vouloir se faire d'après Taine seul une idée de la Révolution, mais ce serait folie de prétendre étudier la Révolution sans le lire. »

Maurice Kahu, dans *la Grande revue* s'applique à faire la synthèse du débat entre Taine, Aulard et Cochin.¹⁰⁶² Il regrette le pédantisme, l'acharnement, la mesquinerie, l'irritation, manifestés dans le livre d'Aulard, dont les arguments ont été balayés par Cochin. « M. Augustin Cochin n'eut pas de peine à convaincre que M. Aulard avait fait

¹⁰⁶¹ Schefer (C.), « H. Taine et l'Histoire », *Annales des sciences politiques*, 24^e année, 15 mai 1909.

¹⁰⁶² Kahu (M.), « Taine, Aulard et Cochin », *La Grande Revue*, Décembre 1909, p. 143-151.

fausse route, ou mal cherché, ou mal lu, ou mal copié, ou mal interprété, ou mal conclu. Les découvertes de M. Aulard rendaient Taine odieux. Celles de M. Cochin rendirent M. Aulard un tantinet ridicule. » Si le second ne peut se flatter d'avoir « démolit » Taine, le premier n'a pas annihilé toutes ses attaques. « Non, Taine, pas plus qu'Aulard n'est un historien de fait. Comme Aulard, il explique. Comme M. Aulard il défend ses positions. Comme M. Aulard, il essaie de comprendre et il le dit. Comme M. Aulard, il y réussit quelques fois. Et s'il n'y réussit pas toujours, si même, d'une manière générale, son explication ne vaut pas, reste que cette explication, si insuffisante soit-elle, se présente comme une explication. Cela ne signifie point que Taine fut de mauvaise foi ni qu'il eut comme le prétend Aulard, le génie de l'inexactitude, une sorte d'état pathologique. » Rappelant la fameuse lettre que Taine avait adressée à la princesse Mathilde, à la suite de son mécontentement : « Il est dur parfois d'écrire l'histoire en historien critique et sincère... », Kahu aurait souhaité que cette phrase figure dans les livres de Cochin et d'Aulard.

C'est dans le même esprit qu'Albert-Petit signe *Deux conceptions de l'histoire de la Révolution* dans la *Revue des deux mondes* de septembre 1910.¹⁰⁶³ Le livre d'Aulard est publié depuis maintenant trois ans mais est toujours commenté. L'auteur prend nettement le parti de Taine tout en affirmant que, « se quereller sur la Révolution est vain. » Il reproche à Aulard d'avoir réduit le débat à une querelle personnelle et dérisoire. A la suite de Cochin, il s'applique à citer les reproches formulés par le « spécialiste » de la Révolution, références erronées, datations approximatives, mauvaises transcriptions, insuffisance de documents, choix tendancieux de ceux-ci, pour les juger ridicules. Il insiste, et à juste titre, sur le fait que Taine n'a pas cherché à faire l'histoire de la Révolution mais qu'il a cherché à comprendre son mécanisme, la domination d'une minorité agissante sur la majorité dépassée. Sa méthode psychologique qui lui permet de démontrer les idées abstraites développées par les révolutionnaires est mise en défaut, pour Petit, par l'abstraction même de son auteur. Il lui reproche également de ne pas tenir compte des « circonstances » intérieures et extérieures, comme nous l'avons relevé bien souvent, non seulement chez Aulard mais chez d'autres commentateurs. Ce n'est pas vraiment exact, car Taine, en parle dans *La conquête jacobine*, bien qu'il ne développe pas cet argument : « Si l'on veut comprendre les événements, il faut

¹⁰⁶³ Albert-Petit (A.), « Deux conceptions de l'histoire de la Révolution, Taine et M. Aulard », *Revue des deux mondes*, t. 59, Septembre 1910.

apercevoir l'émotion spontanée que soulève en eux (le peuple de Paris) le procès du roi, la défection de Dumouriez, l'insurrection de la Vendée, l'accusation de Marat, l'arrestation d'Hébert, et chacun des dangers qui tour à tour viennent fondre sur leurs têtes. Car cette émotion, ils ne l'empruntent point à autrui, ils ne la reçoivent pas d'en haut, ils ne sont pas une armée confiante de soldats disciplinés, mais un amas méfiants d'adhérents provisoires. Pour leur commander, il faut leur obéir, et leurs conducteurs seront toujours leurs instruments. »¹⁰⁶⁴

L'auteur fait sans aucun doute une erreur (volontaire ?) quand il prétend que si Aulard défend les hommes au pouvoir, Taine défend les opposants à la Révolution. C'est faux, car Taine s'applique avant tout à dénigrer les révolutionnaires et prend davantage la défense des victimes de la Révolution que celle de ses ennemis. Albert-Petit comprend bien que les griefs d'Aulard à l'égard de Taine sont d'ordre politique. Il a beau jeu de rappeler l'indépendance d'esprit de Taine à propos des partis mais il lui est plus difficile de démontrer que Taine n'a pas d'idées politiques, aussi élude-t-il le sujet. Il préfère conclure sur le fait qu'« il n'y a rien de définitif en histoire » et que la discipline évolue, quelquefois privilégiant l'érudition au détriment de la forme. Il lui serait souhaitable de « ne pas ériger en article de foi ce qu'on pense et ne pas prêter d'arrière pensées basses ou égoïstes à ceux qui pensent autrement. »

L'article que le biographe de Taine, V. Giraud, publie à cette époque est consacré à sa correspondance récemment publiée. Nous y reviendrons plus-tard, mais il y évoque la polémique provoquée par le livre d'Aulard. Argumentant la décision de Taine d'entreprendre l'écriture des *Origines*, qu'il attribue aux « émotions et alarmes de son patriotisme, à un état particulier de sa sensibilité », il le cite en ces termes : « c'est l'étude des documents qui l'avait fait iconoclaste. » A propos d'iconoclaste, Victor Giraud ne peut s'empêcher de dire : « L'étude des documents n'a pas, que je sache, fait M. Aulard iconoclaste », et de préciser ironiquement en note : « Voir à ce sujet le formidable, - et amusant, - réquisitoire, - amusant de parti pris soi-disant scientifique, - que M. Aulard vient de

¹⁰⁶⁴ Taine (H.), *La Révolution*, op. cit., t. II, p. 409.

dresser contre les *Origines* dans son livre récent sur *Taine historien de la révolution française.* »¹⁰⁶⁵

Gustave Le Bon, dans son livre *La Révolution française et la psychologie des révolutions*, évoque également la polémique soulevée par le livre d'A. Aulard. Consacrant un chapitre aux historiens de la Révolution, Le Bon, après avoir évoqué les Thiers, Michelet, Quinet et résumé leurs thèses, en vient à Taine : « L'ancien prestige de toutes ces histoires a été bien effacé par celle de Taine. Quoiqu'également très passionné, il a jeté une vive lumière sur la période révolutionnaire, et, d'ici longtemps sans doute, son livre ne sera pas remplacé. »¹⁰⁶⁶ Certes, il lui reconnaît des défauts, une logique impropre à juger les événements non dictés par la raison, une psychologie insuffisante pour expliquer les faits, et admet que « Taine avait bien vu et mal compris. » Malgré ces défauts, à son avis, l'œuvre de Taine a une telle influence qu'elle explique : « l'exaspération qu'elle engendre chez les défenseurs fidèles de l'orthodoxie jacobine, dont M. Aulard, professeur à la Sorbonne, est aujourd'hui le grand prêtre. Ce dernier a consacré deux années à écrire un pamphlet contre Taine, où la passion imprègne chaque ligne. » Il rend hommage au travail de Cochin qui démontre que l'accusateur se trompe largement plus, dans ses citations, que l'accusé. Le Bon rejoint la tendance générale du moment, que nous avons constaté à travers la douzaine de critiques consacrées à la polémique entre Taine et Aulard, qui est une certaine prise de distance, certes respectueuse, avec les *O.F.C.* Elles représentent toujours la référence des adversaires de la Révolution, mais contrairement aux dernières années du XIXe siècle, l'adhésion inconditionnelle se teinte de nuances critiques de plus en plus exprimées. Elles échappent progressivement à leur auteur, lui-même récupéré et enfermé dans un système qu'il abhorrait de son vivant. « Quoi qu'on puisse penser de la Révolution, une divergence irréductible existera toujours entre les historiens de l'école de Taine et celle de M. Aulard. Celui-ci considère le peuple souverain comme admirable, alors que le premier fait voir, qu'abandonné à ses instincts et libéré de toute contrainte sociale, il retombe dans la sauvagerie primitive. La conception de M. Aulard, très contraire aux enseignements de la psychologie des foules, est encore un dogme religieux pour les jacobins modernes. Ils écrivent

¹⁰⁶⁵ Giraud (V.), « La personne et l'œuvre de Taine d'après sa correspondance », *Revue des deux mondes*, t. XLIII, 1^{er} février 1908.

¹⁰⁶⁶ Le Bon (G.), *La Révolution française et la psychologie des révolutions*, Paris, Flammarion, 1912, p. 112.

sur la Révolution avec des raisonnements et des méthodes de croyants et prennent pour œuvres savantes des argumentations de théologiens. »¹⁰⁶⁷

Contrairement à ce que dit Le Bon, il n'y a pas d'historien se réclamant de « l'école » de Taine. Si Monod ou Sorel, en leur temps, entretiennent une certaine proximité avec Taine, ils n'en sont pas les héritiers et ne forment en aucun cas une école. La tribune extraordinaire dont Aulard dispose lui garantit à coup-sûr la victoire sur le plan historique face à un Taine, dont les admirateurs dépendent plus d'une idéologie politique que d'une école historique. La fortune de Taine y trouve sa vraie limite. C'est Alphonse Aulard qui détient les clefs de l'Université, qui forme les nouveaux historiens, qui écarte Taine de l'historiographie universitaire pour de nombreuses années. En ce sens, c'est lui qui a gagné le combat.

Nous en avons la parfaite illustration dans le papier de Paul Acker publié dans *le Gaulois* en 1914 et qui prouve que la polémique déclenchée par A. Aulard perdure dans le temps. Le titre (ironique) donne le ton de l'article : *le grand M. Aulard et le petit M. Taine*. Le contenu confirme le but politique poursuivi, à savoir le dénigrement de la République radicale à travers son représentant universitaire. L'auteur pense qu'Aulard avait prévu de s'attaquer à Sorel après Taine et que la réaction virulente de Cochin l'en avait dissuadé. Il explique les motivations d'Aulard pour combattre « l'immense influence que Taine exerçait sur la jeunesse intelligente et qui devenait dangereuse pour le crédo révolutionnaire. » Evidemment, l'auteur ne s'embarrasse pas de nuances pour louer Taine, qui aurait étudié la Révolution en « nationaliste » et accabler Aulard, qui serait le représentant de la République jacobine. « M. Aulard n'a jamais été aussi heureux que sous le ministère Combes où l'on chassait les religieux, où l'on dépouillait les communautés, où l'on inventait pour les généraux la guillotine sèche, où la délation si chère à Robespierre régnait partout ; où le moindre franc-maçon faisait, tout comme un professeur de Sorbonne, des fiches. C'était vraiment une époque digne de la Révolution. » Pour lui, la sentence ne fait pas de doute et Aulard est l'incarnation du révolutionnaire : « Mais que la justice immanente nous ait démasqué dans cet enragé accusateur, qui eût dignement siégé au comité de salut public, un sophistiqué arrangeur de textes, c'est une aventure qui n'eût pas surpris M. Taine. Le jacobin, disait-il, est par structure myope et sous l'obsession de son dogme et de son orgueil, il perd le

¹⁰⁶⁷ Le Bon (G.), *op. cit.*, p. 113-114.

sens commun et pervertit en lui le sens moral. »¹⁰⁶⁸ Comme nous le constatons, en 1914 comme 30 ans plus tôt, le combat idéologique prend largement le pas sur les considérations purement historiques, elles ne deviennent qu'un prétexte. Aulard comme Taine sont prisonniers d'un système qui les dépasse.

¹⁰⁶⁸ Acker (P.), « Le grand M. Aulard et le petit M. Taine », *Le Gaulois*, 1^{er} janvier 1914.

C. Les derniers commentaires de la décennie

Un certain nombre d'ouvrages et d'articles de revues consacrés à Taine paraît dans les dernières années de la décennie. Délaissant le ton polémique propre au débat que nous venons d'évoquer, ces écrits s'appliquent à prendre du recul par rapport à son œuvre. Si les *O.F.C.* constituent toujours le pôle d'intérêt principal, la publication de *Vie et correspondance*, permet aux commentateurs d'avoir une vue d'ensemble sur les idées soutenues par Taine dans ses autres ouvrages et sur la cohérence de l'œuvre. D'une certaine façon, ce recul porte aussi la marque normale du temps. Les censeurs appartiennent à une nouvelle génération, ils n'obéissent plus à la référence quasi-mystique de leurs aînés. Seul l'enjeu politique suscite encore les passions, le premier acte symbolisé par la canonisation de Taine par Barrès, comme le second avec le livre d'Aulard, sont joués, le troisième, avec l'Action française, est encore en gestation.

C'est justement le cas de Louis Dimier qui livre, dans *Les maîtres de la contre révolution*, paru en 1907, un jugement décalé sur les *Origines*.¹⁰⁶⁹ Après avoir rappelé que « le mouvement contre révolutionnaire dans les intelligences françaises date de 1876, » s'il accorde à Taine le rôle précurseur d'une nouvelle approche historique, il a du mal à faire abstraction de son matérialisme et de son passé anticlérical. Il juge *l'Ancien régime* « encore plein de frivolité d'école » et loue le point fort des *Origines* qui apporte « la réfutation dogmatique de la Révolution. » Ce texte résume parfaitement l'ambiguïté de l'Action française à propos des *O.F.C.*, centrée sur l'exploitation maximale de *La Révolution*, texte qui sert les intérêts du mouvement, tout en émettant des réserves sur l'homme. « Il a vu sous un angle brutal les faits. Son style abonde en traits de mauvais goût, défaut qui ne va jamais sans un défaut de pensée. Il ne s'affranchit jamais de la littérature. »

Les autres publications échappent au discours purement idéologique pour se focaliser sur des préoccupations différentes suivant les auteurs. F. Passy centre son discours sur le rejet du désordre par Taine qui expliquerait son acharnement contre la révolution en ne pouvant maîtriser ses antipathies personnelles. Il voit dans les *O.F.C.*, comme de nombreux observateurs avant lui, la dénonciation de la souveraineté populaire prônée par Rousseau. « Le vrai mal, que Taine dénonce avec persistance, c'est le dangereux sophisme, dû à Rousseau, de la souveraineté du nombre faisant du vrai et du faux, du juste ou de l'injuste,

¹⁰⁶⁹ Dimier (L.), *Les maîtres de la contre Révolution*, Paris, librairie des Saints-pères, 1907.

une question de majorité et engendrant à la fois le mépris des individus pour le gouvernement et le mépris du gouvernement pour la liberté des individus. »¹⁰⁷⁰

La préoccupation de Paul Van Treghem est toute autre, puisqu'il s'intéresse aux rapports que Taine entretient avec la science.¹⁰⁷¹ Il rappelle, à juste titre, son enseignement suivi en physiologie et zoologie, et qu'il est le premier à concevoir l'histoire sinon scientifiquement, au moins « en l'abordant avec des préoccupations scientifiques nouvelles. » C'est l'identification des sciences morales aux sciences physiques qui retient l'attention de l'auteur et qui donne à Taine la stature d'un précurseur. « Taine a démontré la correspondance entre le milieu physique et le milieu moral, entre l'individu physique et l'individu moral. Les faits spirituels, idées, passions, volontés, étant déterminés les uns par les autres, le sont encore par la pression de l'individu physique sur l'individu moral et que par conséquent, la science de l'individu physique a les plus grandes chances de servir à la science de l'individu moral, la physiologie à la psychologie, la connaissance des corps à celle des œuvres ou des actions de l'esprit, par suite la connaissance des milieux où sont venus ces corps, à l'histoire des partis, des écoles, des doctrines, qui se sont fait jour dans les mêmes milieux. » Cet esprit scientifique manifesté par Taine et que Van Treghem démontre de façon convaincante, n'est pas analysé de la même façon par Victor Giraud.

Dans l'article de la *Revue des deux mondes* que nous avons cité dans le chapitre consacré à A. Aulard, Giraud donne une interprétation différente du scientisme de Taine. « Cette religion de la science, dont Taine fut un des prophètes, - car déjà il confond, comme il le fera toute sa vie, la « science » et la « philosophie, » - cette religion de la science ne pouvait faire exception à la loi commune. »¹⁰⁷² A partir de la correspondance éditée, Victor Giraud, se livre à l'analyse de l'homme que fut Taine à travers son œuvre. Il n'apporte pas d'éclairage nouveau sur les *Origines*, ni sur la thèse défendue, ni sur l'écriture, ni même sur les motivations de son auteur, se contentant d'exposer les motifs bien connus, choc émotionnel, patriotisme, instinct de propriété, ressentis par Taine au moment de la défaite de la France en 1870 et de la Commune. Pour illustrer son propos, il cite une lettre inédite de Taine à un

¹⁰⁷⁰ Passy(F.), « H. Taine », *Journal des économistes*, 1909 .

¹⁰⁷¹ Van Treghem (P.), « Taine et la science », *La Revue du mois*, 10 mars 1909.

¹⁰⁷² Giraud (V.), *op. cit.*, p.550.

lecteur inconnu : « Je suis bien heureux que *l'Ancien régime* vous ait paru impartial : j'ai tâché d'être purement historique ; mais les hommes de parti ne veulent pas le croire. Avant-hier, un de mes amis légitimistes me faisait entendre que j'avais gardé des préjugés bourgeois contre l'Ancien régime, et un autre, républicain, me disait : Vous avez fait effort pour dire toute la vérité, mais on voit que vous insistez avec plaisir et préférence sur les vérités désagréables à la démocratie. »¹⁰⁷³ C'est incontestablement les événements de 1870-1871 qui lui ont fait rompre avec la pensée pure et se lancer « dans une philosophie de l'action. » Pour Giraud, les *O.F.C.* montrent toujours la voie à suivre, malgré ses imperfections : « Qu'importe que son œuvre, en quelques unes de ses assises, soit peut-être un peu caduque et qu'elle soit restée inachevée ! En pareille matière, c'est l'orientation, c'est l'exemple qui seuls importent. »¹⁰⁷⁴ On a bien vu que « l'exemple » ou « l'orientation », tels que Giraud les définit, sont bien suivis, mais pas toujours dans le sens que Taine l'eût souhaité. Victor Giraud est avant tout un littéraire beaucoup plus attaché à la philosophie de Taine qu'à son œuvre historique. Il est certainement un de ceux qui connaissent le mieux la totalité de ses œuvres, puisqu'il y a consacré dès l'Ecole normale en 1891, une étude approfondie dont Taine avait eu connaissance. S'il porte une véritable vénération à son maître, il ne manque pas de lucidité quand il écrit dans la préface de son *Essai sur Taine* de 1901 : « Ne serait-il pas quelque peu téméraire de vouloir, dès aujourd'hui, indiquer avec une trop grande précision ce qu'il y a d'éphémère et d'illusoire dans cette œuvre considérable qui, sans doute, n'a pas encore déroulé sous nos yeux toute la suite ininterrompue de ses effets ? Il faut laisser le temps faire son œuvre... »¹⁰⁷⁵

A la même époque, le neveu de Taine, André Chevrillon, publie une série de trois articles qui serviront de base à un livre publié entre les deux guerres, *Taine, formation de sa pensée*. Chevrillon, orphelin de père très jeune, a bénéficié d'une affection réelle, d'une assistance suivie et de conseils constants de la part de son oncle. La correspondance de Taine témoigne de ces conseils, en particulier pour sa thèse sur Sydney Smith alors qu'il était professeur d'anglais à l'Ecole navale de Brest. L'anglophile qu'est Taine a certainement contribué à cette vocation. L'intérêt des souvenirs de Chevrillon réside dans le fait qu'il a passé toutes ses vacances d'été à Menthon-Saint-Bernard, alors que Taine rédigeait

¹⁰⁷³ Giraud (V.), *op. cit.*, p. 562.

¹⁰⁷⁴ Giraud (V.), *op. cit.*, p. 566.

¹⁰⁷⁵ Giraud (V.), *Essai sur Taine*, *op. cit.*, p. XXV.

les O.F.C. Son témoignage dépasse largement les souvenirs d'enfance. Il expose, avec admiration, la méthode historique suivie par Taine qui lui semble ahurissante : « Le défaut général de sa méthode est qu'elle suppose à la portée de chacun les puissants et délicats instruments de recherche, les facultés d'analyse et de vision psychologiques qui n'appartenaient qu'à lui. Par exemple, entre une charmille à Versailles, un raisonnement philosophique et théologique de Malebranche, un précepte de versification de Boileau, une loi de Colbert, un compliment d'antichambre, une sentence de Bossuet sur la royauté de Dieu, il avait aperçu de secrètes analogies dont il avait induit la formule psychologique du XVII^e siècle. Il semblait croire que tout critique était capable d'observations et généralisations semblables, du même sens des types et des ensembles historiques et de leurs secrètes connexions. »¹⁰⁷⁶ Chevrillon s'applique à désamorcer la querelle à propos de la thèse race, milieu, moment, de *l'Histoire de la littérature anglaise*, en disant que la formule est « générale et ne pose que des conditions générales. » La loi sur les espèces seraient valable sur la multitude et douteuse sur les individus. Il précise ce que nous avons souligné à plusieurs reprises que « Taine employait le mot race au sens historique et non pas anthropologique. »

A propos des *Origines*, l'auteur s'attache à expliquer le travail de Taine pour dégager les causes, les « génératrices » du mal français. Pour Taine le caractère essentiel des Français est son type psychologique. Il a deux aspects, l'un intellectuel, l'autre moral. L'esprit français se caractérise par l'abstraction d'où dérive la théorie des Droits de l'homme et de la souveraineté populaire. Celle-ci conduit à l'anarchie et au despotisme. « L'histoire intérieure de la France depuis 1789 est celle de ces deux principes, l'anarchique et le despotique, de leurs conflits et de leurs alternances, car chacun d'eux produit l'autre par générations alternantes, de démagogues et de Césars. » Chevrillon explique que « Taine aimait les idées, mais elles ne l'intéressaient que dans la mesure où elles correspondent aux caractères généraux des faits. Ces faits, ces choses vivantes comme il y tenait ! Comme il s'efforçait de les présenter au lecteur, en s'effaçant, en adaptant son style à celui des citations, abondantes au point que des adversaires l'ont traité de compilateur. Ses amis regrettaient parfois qu'il y sacrifiât le plus personnel de son talent. »¹⁰⁷⁷ A des observateurs qui s'extasient sur la beauté du texte des *Origines*, Chevrillon préfère « l'énergie, les mouvements d'imagination philosophique, les rapides conceptions d'idées génératrices d'où sortit le livre et

¹⁰⁷⁶ Chevrillon (A.), « Taine, notes et souvenirs », *Revue de Paris*, 1^{er} mai 1908, p. 19.

¹⁰⁷⁷ Chevrillon (A.), « Taine, notes et souvenirs », *Revue de Paris*, 15 mai 1908, p. 294.

chacun de ses chapitres. » Il critique au passage les historiens qui se cantonnent à la compilation des documents et à l'érudition, alors que son oncle pensait l'histoire pour « abstraire et généraliser, trier le réel et le reconstruire idéalement. » Est-ce la bonne définition de l'historien ? Chevrillon reconnaît que dans les *Origines* Taine est avant tout un philosophe. Il cherche « à payer sa dette », celle, estime-t-il, que chaque homme contracte envers son pays à sa naissance. Il s'indigne, sans le nommer de l'article de Mathiez qui accusait Taine d'avoir acheté une maison en Savoie pour « être plus près de la frontière » et donc dénonçait sa peur.

Dès son plus jeune âge, Taine, d'après son neveu, avait su comprendre le caractère de la société française attachée à ses racines, la différence fondamentale entre la province et Paris, la confiscation des œuvres collectives par l'Etat omnipotent. Cette impression n'avait pas changée à la fin de sa vie et les *O.F.C.* en sont l'illustration. Elle détermine la conclusion de son livre : « Etant donnée la constitution intime de la France contemporaine, le vice fatal et profond de cette constitution, quelles en sont les raisons explicatives ? – C'était la question première. Et voici la réponse, aboutissant final de toute l'enquête. Etant donné à la fin du XVIIIe siècle le total de l'histoire antérieure, étant donné à ce moment telle forme de pensée et telle doctrine régnante, puis telles séries d'évènements et de situations, tels personnages dominateurs, notamment et finalement « Napoléon en face d'une table rase avec son besoin de faire vite et son égoïsme viager », la conséquence logique est la constitution intime de la France actuelle avec son vice profond, tous deux définis exactement comme dans la question, question et réponse supposant le même jugement sur la France actuelle. »¹⁰⁷⁸ Sans doute Chevrillon est au plus près de l'esprit de Taine, autant sur la forme que sur le fond...

Ces trois articles, s'ils n'échappent pas au genre hagiographique, donnent le scénario plausible de l'écriture des *Origines* en même temps que l'illusion d'une certaine proximité avec leur création. A ce titre, ils sont exceptionnels.

Trois ouvrages consacrés à Taine paraissent en 1909, écrits par des auteurs de sensibilité différente, et qui, sans apporter véritablement d'éclairage nouveau, font une synthèse intéressante d'une œuvre vieille d'une vingtaine d'années. Le premier, de

¹⁰⁷⁸ Chevrillon (A.), « Taine, notes et souvenirs », *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1908, p. 597.

Charles Picard, a pour titre explicite *Hippolyte Taine*. Il faut remarquer que ce texte répond à un concours d'éloquence proposé par l'Académie française en 1908 sur le thème « un discours sur Taine » en obtenant le premier prix. Que l'Académie propose un concours sur Taine alors se déroule la controverse historique qui suit la publication du livre d'Alphonse Aulard n'est certainement pas un hasard ! L'auteur dresse un portrait psychologique de Taine pour expliquer le contenu des *Origines*. Par exemple, Picard pense que si Taine a une idée pessimiste de l'humanité et voit dans l'homme un malade, c'est qu'il était lui-même malade. Le raccourci est hardi, mais plausible quand on connaît la santé fragile de l'historien. Son analyse de la méthode tainienne est tout à fait juste et qu'il résume ainsi : Après son enquête d'observation, Taine en dégage les faits dominants qui sont les causes des faits particuliers. Ces causes deviennent les génératrices de sa démonstration. S'il admet l'originalité et la puissance de la méthode, Picard lui reproche son déterminisme. Il admire sa capacité d'abstraction, de concevoir les généralités, de saisir et d'expliquer les faits à partir des documents d'archives aptes à démontrer ses idées préconçues. « Pendant que les documents s'assemblent, l'abstraction intervient : elle écarte les faits les plus vulgaires, elle laisse tomber les moins significatifs, et elle met en valeur ceux qui sont caractéristiques et dominants. »¹⁰⁷⁹ Il analyse parfaitement le déterminisme de Taine, sa conception du rôle de l'histoire, à savoir la déduction de l'avenir de l'homme à partir de sa vie passée. D'où son conservatisme, son attachement aux traditions, son rejet du Contrat social, sa conviction que c'est dans le passé qu'il faut rechercher une nouvelle forme sociale. Bien qu'il n'apporte pas de révélation sur la méthode psychologique appliquée par Taine pour expliquer le jacobinisme, Picard l'analyse parfaitement. « C'est en étudiant du point de vue de l'âme humaine les expériences du passé que nous apprenons à concevoir la nature et les conditions des sociétés. Taine explique qu'une société nouvelle ressemble à un cerveau. Les lois de la vie du cerveau se retrouvent dans la vie des peuples. »¹⁰⁸⁰ Il lui rend hommage d'avoir fait comprendre « qu'il faut appliquer à la politique les méthodes de la science expérimentale. Il a imposé cette idée que l'avenir d'un peuple est inscrit dans son passé. » Ce besoin de tout « condenser en règles de savoir » érigé par la méthode de Taine constitue pour l'auteur « le mirage de la génération de 1850. » Si cette étude ne présente guère d'originalité, elle résume globalement les idées émises sur l'œuvre historique.

¹⁰⁷⁹ Picard (C.), *Hippolyte Taine*, Paris, Perrin et Cie, 1909, p. 21.

¹⁰⁸⁰ Picard (C.), *op. cit.*, p. 81.

L'essai proposé par Paul Lacombe a le mérite d'exploiter des pistes qui, sans être nouvelles, ne se contentent pas de recycler des arguments déjà dits. Elle exprime en particulier une impression qui peut être ressentie devant l'œuvre : « La psychologie de Taine fut celle d'un homme de cabinet, grand esprit exclusivement spéculatif, observateur passager, enclin et apte à abstraire des quintessences, et qui, naïf en somme, s'imagine les autres hommes faits comme lui. »¹⁰⁸¹ Les preuves de l'influence de Rousseau sur les idées de la Révolution avancées par Taine, ne lui paraissent pas convaincantes, alors qu'il semble penser que la Constituante s'est inspirée de Montesquieu, en particulier sur la séparation des pouvoirs. Lacombe fait une remarque très juste, sans doute déjà soulevée, mais non formulée de cette façon : « Ainsi, Taine historien est, je ne dis pas l'absolu contradictoire, mais le réducteur de Taine philosophe ou psychologue, lequel a voulu nous prouver que la Révolution fut avant tout le résultat d'une opération intellectuelle mal faite par un esprit trop abstrait, tandis que le Taine historien nous fait très bien présager ce que sera en gros la Révolution, en vertu des intérêts et des passions mis en jeu, et par là nous donne à penser qu'en l'absence de Voltaire et Rousseau, la Révolution aurait pu être en gros ce qu'elle a été. »¹⁰⁸²

Lacombe reproche à Taine de négliger les cahiers de doléances, d'oublier les électeurs qui sont derrière les députés, de prétendre que l'anarchie était la conséquence de l'action du gouvernement constitutionnel, alors qu'elle l'est de l'Ancien Régime. Il ne partage pas non plus l'idée que le concept des jacobins soit celui du Contrat social mais approuve le tableau proposé du peuple refusant de payer après le 14 juillet 89. Il émet le postulat que c'est le mécontentement latent et le pessimisme de Taine qui le fait réagir tout au long de sa vie : - Jeune, il est en rébellion contre son milieu et rejette la religion de sa famille. - Etudiant, il refuse de se rallier au spiritualisme officiel. - Enseignant, il ne cautionne pas le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte. - Ecrivain, Il ne suit aucun parti. Toutes ces caractéristiques font dire justement à Lacombe que Taine n'appartient à aucune idéologie. Il est conservateur, anti démocrate, mais plutôt libéral, manifestant sa crainte d'un gouvernement fort, oppresseur de l'indépendance et de l'initiative individuelle, en aucun cas réactionnaire. Il conclut enfin en le qualifiant de « libéral conservateur. »

¹⁰⁸¹ Lacombe (P.), *Taine historien et sociologue*, Paris, Giard et Brière, 1909.

¹⁰⁸² Lacombe (P.), *op. cit.*, p. 67-68.

Dans un autre livre *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures*, Paul Lacombe qui avoue ne pas suivre Taine, confie : « Je tiens qu'on est le disciple des hommes que l'on contredit, autant des hommes que l'on répète. Aux endroits où je débats et finalement je récusé l'opinion d'un de mes maîtres, c'est encore lui qui m'a nourri, qui m'a armé contre lui-même ; sans ce qui est chez lui une erreur, à mon sens, je n'aurais pas trouvé ce que je crois être la vérité ; et s'il y a réellement vérité, c'est à lui d'abord que j'en suis redevable. »¹⁰⁸³

L'étude que Ferey consacre à Taine s'applique, sans complaisance, à explorer les différentes facettes caractérisant l'auteur des *O.F.C.* Dans un premier temps, il explique, en rejoignant le point de vue de Lacombe, que le pessimisme de Taine sur la nature humaine dérive de sa santé fragile. « L'homme est fou, comme le corps est malade, par nature : La raison comme la santé n'est en nous qu'une réussite momentanée et un bel accident. Les dangereuses forces primitives subsistent indomptées. Qu'une Révolution éclate, elles feront éruption et explosion presque aussi terriblement qu'aux premiers jours ! Toute sa philosophie de la Révolution est ici, elle vient de la défiance que lui inspire la raison, des sujets de crainte qu'il trouve dans l'homme. Il attaquera la raison avec d'autant plus de vigueur qu'il la rend responsable des fautes commises. »¹⁰⁸⁴ Il est certain que la lecture approfondie de la correspondance de Taine renforce cette hypothèse et permet d'expliquer bien des tableaux décrits dans les *Origines*. C'est à un réquisitoire des multiples facultés de Taine que se livre Ferey : Le dialecticien s'expose à l'abus de l'abstraction, le psychologue s'égare dans son analyse des faits moraux assimilés aux faits physiques, l'historien se trompe dans sa généralisation des faits particuliers, le naturaliste n'a pas le recul et le détachement nécessaire, seul, à ses yeux, le logicien remplit son office. Puisque, dans son livre, l'auteur étudie Michelet et Taine, il les rapproche, à bon escient, par leurs qualités communes : « enthousiastes, dédaigneux, indignés, ravis. » Autrement dit, ce sont les qualités littéraires de Taine qui sont mises en avant. Ce parallèle n'aurait pas déplu à Taine, lui qui avait consacré un article à Michelet en 1855, dans la *Revue de l'instruction publique*, et repris dans les *Essais de critique et d'histoire* de 1866 : « Aucun poète n'exerce plus que M. Michelet cette domination

¹⁰⁸³ Lacombe (P.), *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures*, Paris, Alcan, 1908, p. 14.

¹⁰⁸⁴ Ferey (A.), *Jules Michelet et Hippolyte Taine*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1909, p. 79.

charmante ; lorsque pour la première fois on commence à penser et qu'on le rencontre, on ne peut s'empêcher de l'accepter pour maître. » Pour être sincère, son admiration se teintait néanmoins d'une certaine réserve : « Il sent si violemment qu'il ne peut s'empêcher de croire ; les causes de doute sont effacées, il n'aperçoit plus que son rêve : le voilà pour lui prouvé. »¹⁰⁸⁵ Cette sentence ne pourrait-elle pas être attribuée à Taine ?

On l'aura compris, Ferey livre une analyse juste et argumentée, semblant dénuée d'arrière pensée politique. Permet-elle de croire que les enjeux politiques sont oubliés ? Certes non, mais elle permet d'espérer que les *O.F.C.* puissent être lues avec un esprit purement critique. C'est la conclusion de Ferey : « Il a répandu la clarté sur les questions obscures. Il a su grouper et relier celles qui semblaient être sans liaison et sans parenté. Il leur a donné la cohésion et l'ampleur d'un système. Sans doute il a réveillé bien des esprits du « sommeil dogmatique » et il a troublé bien des rêves. Mais le sommeil n'est pas un idéal et l'examen, la réflexion, la discussion valent mieux que le rêve. Nous avons à le discuter. Nous avons à repenser les idées qu'il nous a léguées. »¹⁰⁸⁶

Plusieurs textes démontrant l'influence encore bien présente des *Origines*, sont publiés dans les années 10. Les clivages sont désormais définitifs et les différentes études consacrées à Taine reflètent les opinions politiques de leurs auteurs. Gustave Lanson, historien de la littérature, opposé aux conclusions émises par l'historien, n'en nie pas pour autant son rayonnement : « Toutes les générations arrivées à maturité depuis 1865, lui doivent plus qu'à personne. » Il pense que la doctrine exposée par Taine aboutit à un pessimisme désespéré et à une philosophie représentant l'homme comme un animal dominé par ses instincts sauvages. Accusation suprême, il en fait le suppôt d'une classe politique déterminée : « Taine, par peur et haine de la Commune a établi la philosophie de l'histoire de la Révolution dont le centre droit avait besoin en 1874. »¹⁰⁸⁷ Taine au service de la République opportuniste ? Cette sentence, même fautive, ne manque pas de sel.

Le philosophe René Gillouin se montre, lui aussi, sévère avec Taine : « Il est difficile d'exagérer la néfaste influence de Taine sur un certain nombre de générations qui nous ont précédées. Par ses théories du moi phénoménal, de la formule de la race, ect... Taine

¹⁰⁸⁵ Taine (H.), « Michelet » dans *Essai de critique et d'histoire*, [1866], Paris, Hachette, 15^e édit., 1920, p. 85 et 106.

¹⁰⁸⁶ Ferey (A.), *op. cit.*, p. 91.

¹⁰⁸⁷ Lanson (G.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Armand Collin, 1912, p. 1047.

conduisait directement au nihilisme moral. Or ses théories sont fausses et même absurdes. Penseur vigoureux assurément, sincère aussi et loyal, dans le sens immédiat de ces termes, mais dépourvu de finesse et de discernement à un degré incroyable, mêlant, brouillant, confondant tout sous prétextes d'unité, Taine est un des esprits les plus faux du XIXe siècle. Qu'il ait eu une telle influence, ce n'est donc pas seulement un désastre, c'est un scandale.»¹⁰⁸⁸ Il raille ses admirateurs qui ont pu accepter les généralisations hâtives, la naïveté, les affirmations hasardeuses de leur maître. Il reproche enfin, la négligence du facteur économique dans l'histoire de la Révolution au bénéfice de sa théorie race, milieu, moment. On l'aura compris, Gillouin ne garde aucun enseignement positif de l'œuvre de Taine et le rejette catégoriquement hors de l'histoire des idées du XIXe siècle.

Ce jugement n'est évidemment pas partagé par Georges Sorel, issu du marxisme, qui se tourne vers l'Action française en 1909 après un engagement dreyfusard. Il pense, au contraire, que Taine, en considérant la Révolution française comme une « expérimentation sociale » l'a bouleversé de fond en comble. « La vie des hommes, les ressorts intimes des factions, les besoins matériels qui déterminent les tendances des grandes masses sont passés maintenant au premier plan.»¹⁰⁸⁹ D'autre part, Georges Sorel, émet une hypothèse particulièrement pertinente à propos de l'esprit classique tel que Taine le conçoit. Dans une lettre de 1909 adressée à Charles Maurras,¹⁰⁹⁰ il écrit : « Taine a appelé classique tout ce qui n'est pas romantique, ce dernier terme a plusieurs sens : à côté de celui que nous lui donnons dans l'histoire de notre littérature, il y a celui que les Allemands lui ont donné dans l'histoire de leur philosophie. Les romantiques allemands sont des hommes qui veulent tenir compte de toutes les connexions qui existent dans l'histoire, qui vantent notamment le rôle des traditions et qui surtout soutiennent que les institutions se font plus qu'elles ne se décrètent... Plus Taine a étudié les institutions, plus il s'est rapproché de l'esprit romantique, tel que le conçoivent les Allemands. Les terminologies ne sont pas très bonnes et elles entraînent beaucoup de confusion. Taine a été un peu victime du goût qu'avait l'Académie pour les classifications. »

Victor Giraud, que nous avons eu l'occasion de croiser plusieurs fois dans notre étude, publie un ouvrage consacré aux écrivains du passé dont Taine fait évidemment parti. Ce livre étant dédié à Emile Faguet, l'inclination politique n'en est pas

¹⁰⁸⁸ Gillouin (R.), *Essais de critique littéraire et philosophique*, Paris, Grasset, 2^e édit., 1913, p. 3.

¹⁰⁸⁹ Sorel (G.), *Réflexions sur la violence*, Paris, éditions du Trident, 1912, rééd. 1987, p. 67.

¹⁰⁹⁰ Sorel (G.), « Lettre à C. Maurras le 6 juillet 1909 », *Cher maître*, Paris, Christian de Bartillat, 1995, p. 579.

absente. Son chapitre intitulé *La personne et l'œuvre de Taine* reprend l'article de la *Revue des deux mondes* de 1908 que nous avons cité à propos de la polémique suscitée par le livre d'Aulard. A propos des livres consacrés à la correspondance de Taine, il regrette les choix de Mme Taine et de sa fille qui éliminent, par exemple, les lettres destinées à About, Scherer, Montégut, Brunetière...Il confirme également que, comme cela saute aux yeux, la conception, l'argumentation, la justification des *Origines de la France contemporaine* sont contenues dans ces ouvrages. Avec le recul qui convient par rapport à ses premières études, Victor Giraud échappe à l'admiration béate qui était la sienne dans ses premiers essais. Pour lui, ce qui fait l'originalité de Taine est sa forme d'esprit classique alliée à un fond de sensibilité et d'imagination romantique. Taine réunirait, selon Giraud deux facultés inconciliables, celle de l'artiste et celle de l'analyste, et se tromperait en confondant science et philosophie. Vivant difficilement l'alliance de L'Empire et du catholicisme, il s'oppose à ce dernier, opposition radicale, absolue entre « la conception scientifique » et « la conception catholique du monde. »¹⁰⁹¹ C'est une critique respectueuse mais néanmoins une vraie distanciation avec l'orientation protestante de Taine...

J. Bourdeau, rédacteur au *Journal des débats* et à la *Revue des deux mondes*, publie lui aussi un ouvrage consacré aux maîtres de la pensée contemporaine, en 1913. On sait que Taine l'avait vivement recommandé à Nietzsche qui cherchait un traducteur français : « C'est un esprit très cultivé, très libre, au courant de toute la littérature contemporaine ; il a voyagé en Allemagne, il en étudie soigneusement l'histoire et la littérature depuis 1815, et il a autant de goût que d'instruction. »¹⁰⁹² Bourdeau fait de Taine, comme beaucoup de ses contemporains, avant tout un philosophe alliant à la fois la qualité d'un observateur des détails et celle d'un généralisateur s'élevant aux vues d'ensemble : « Il a une vision directe, immédiate de la réalité journalière, il voit vrai, il voit vivant. »¹⁰⁹³ Rappelant que l'histoire n'était, avant lui, qu'une branche de la littérature, Taine en a fait une partie de la science positive. Il adhère aux idées émises par les *Origines*, et du bilan dressé de la Révolution : « Il ressort que les gains n'ont pas compensé les pertes. Ceux-là mêmes, aux profits desquels les jacobins prétendaient bouleverser, ont été les premiers à en pâtir. »¹⁰⁹⁴ Si

¹⁰⁹¹ Giraud (V.), *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1914.

¹⁰⁹² Taine (H.), « Lettre à F. Nietzsche le 14 décembre 1888 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 277.

¹⁰⁹³ Bourdeau (J.), *Les maîtres de la pensée contemporaine*, Paris, Alcan, 1913, p. 38.

¹⁰⁹⁴ Bourdeau (J.), op. cit., p. 50.

l'histoire de Taine paraît être écrite sous l'influence d'une philosophie pessimiste, ce n'est qu'une apparence. Certes elle est à l'opposé d'un optimisme humanitaire d'un Condorcet ou d'un Rousseau, car Taine a une conception de l'homme péjorative, en faisant de lui un animal sauvage. Profondément déterministe, il rejette à la fois le pessimisme de Hobbes qui conclut au despotisme et l'optimisme de Rousseau qui conduit à l'anarchie. Il conçoit un Etat fort, protégeant les citoyens mais leur permettant d'exercer leurs professions en toute indépendance et se regrouper en associations. Ayant rappelé les idées de Taine, Bourdeau estime que ce n'est pas en rationaliste mais en historien et en psychologue qu'il traite la religion. Certes, Taine pense que la science est incompatible avec le dogme catholique, mais l'instinct religieux est conforme à la nature de l'homme et il est nécessaire de reconnaître son importance comme lien social et frein moral. « Ami de la religion, mais non religieux selon la lettre, la philosophie de Taine aboutit à un stoïcisme plein de simplicité et de grandeur. »¹⁰⁹⁵ Dans son livre, *Anatomie de la république*, Louis Teste, est sévère avec Taine comme avec Renan ou Flaubert qu'il accuse « d'avoir répandu le chimisme politique et religieux dans cette république. » Rappelant que Taine est « adopté comme un oracle par les monarchistes et les catholiques », il lui reproche d'avoir trop plongé dans le brasier de la Révolution et « que ses yeux brûlés par les fourneaux ont vu en laid des éléments dissociés, comme l'accoucheur qui ne verrait dans la maternité que l'accouchement. »¹⁰⁹⁶ Enfin, un commentaire d'un observateur étranger mérite d'être cité, résumant assez bien le sectarisme de l'époque. Il émane de Barrett Wendel qui, revenant sur la polémique occasionnée par le projet d'érection d'une statue de Taine, s'étonne que les radicaux puissent dire « qu'honorer sa mémoire correspondrait, en conséquence, à un reniement des Droits de l'Homme. »¹⁰⁹⁷ L'auteur avoue sa perplexité devant un tel argument... Ce regard de l'extérieur n'est-il pas le résumé de ces incessantes polémiques à propos de l'œuvre de Taine au cours de la première décennie du siècle ?

¹⁰⁹⁵ Bourdeau (J.), *op. cit.*, p. 56.

¹⁰⁹⁶ Teste (L.), *Anatomie de la république, 1870-1910*, Librairie du XXe siècle, 1910, p. 63-64.

¹⁰⁹⁷ Wendel (B.), *La France d'aujourd'hui*, H. Floury, 1910, p. 356-357.

D. L'influence de Taine chez Maurras : une réalité ?

Le nom de Taine reste associé dans l'imaginaire collectif à celui de Maurras au même titre qu'à celui de Barrès. Si ce dernier a fait de Taine un témoin constant de ses œuvres et le cite fréquemment pour appuyer ses idées, il n'en est pas vraiment de même pour Maurras. Dans la période qui nous intéresse et qui correspond à ses années de maturation politique, Taine est d'avantage une référence de sa formation intellectuelle, le plus souvent associé à d'autres maîtres tels Renan, Comte ou Le Play, qu'un recours systématique à son autorité. *Les origines de la France contemporaine* constituent la pierre angulaire sur laquelle repose sa conscience du déclin de la France et son rejet de l'œuvre de la Révolution française. Il en a une lecture et une interprétation personnelle et surtout en déduit des conclusions que n'aurait pas imaginées Taine. Nous avons vu dans les chapitres précédents que si l'historien, en entreprenant son œuvre, avait bien l'ambition d'apporter des réponses à ses interrogations, il s'était bien vite résigné à n'exposer que des constats. Ce sont ses lecteurs successifs, de Barrès à Maurras en passant par Bourget, qui vont proposer des réponses au diagnostic de Taine. Pour reprendre la métaphore de Taine concernant le « médecin au chevet de la France malade », ce sont bien eux qui vont rédiger l'ordonnance en interprétant l'étiologie qui leur est proposée. Le but de notre propos n'est pas d'exposer les idées personnelles de Maurras ou du mouvement politique que devient, à cette période, l'Action française sous son impulsion, mais plutôt de montrer comment *Les Origines* peuvent être exploitées à des fins partisans.

C'est l'abbé Penon qui fait découvrir Taine à Maurras. Il devient son professeur au collège du Sacré-Cœur d'Aix-en-Provence en 1882 mais renonce à l'enseignement dès l'année suivante. Des liens très étroits unissent Maurras à celui qui va devenir vicaire général d'Aix puis évêque de Moulins, jusqu'à sa mort en 1829. Ils se traduisent par une correspondance importante entre les deux hommes, particulièrement riche car elle aborde tous les sujets et constitue un témoignage capital sur la pensée de Maurras. Celui-ci, sans exagérer le rôle initiateur de l'abbé Penon, lui reconnaît l'origine de sa grande admiration pour Taine : « L'on se tromperait de beaucoup en se figurant qu'il ait joué, auprès de moi, le rôle d'un moniteur ou d'un pré moniteur de l'ordre classique catholique ou royal. Il n'était certes pas dupe des légendes pseudo-historiques de 1789-1793 et il avait été des premiers et

des plus fervents lecteurs de Taine. Mais ces idées fausses et ces fables menteuses dûment écartées, son esprit occupé à tout autre chose ne se souciait pas de constituer une doctrine philosophique ou littéraire, ni à m’y engager. »¹⁰⁹⁸ Alors qu’il n’a que seize ans, Maurras écrit à Penon : « L’abbé Giraud¹⁰⁹⁹ m’a prêté...Taine ! Il me semble que je me fais à sa politique toute expérimentale. Peut-être a-t-il raison de se moquer des théories et des systèmes sortis d’un cerveau raisonnant et non de l’observation et des besoins d’un peuple - et de préférer les gouvernements et les institutions qui sont dans les mœurs et non dans le papier. Pauvre légende révolutionnaire ! Comme il la traite ! Sous ce rapport cependant il me semble qu’à cent ans de distance si l’on est mieux placé pour connaître les faits historiques, il est plus difficile de saisir l’exaltation et l’effervescence de toutes les têtes. Beaucoup d’actes (coupables en eux-mêmes et lorsqu’on les juge à tête reposée) peuvent être excusés jusqu’à un certain point par l’entraînement général qui pouvait griser jusqu’aux cerveaux les plus fermes et les plus froids. Je viens d’achever aussi les *Notes sur l’Angleterre* du même auteur. Cet ouvrage semble le commentaire de l’autre, tant les idées politiques sont reliés par le système général des milieux. Toujours le même dada qu’il caresse, mais au point de nous le faire aussi parfois caresser ! »¹¹⁰⁰

L’abbé Penon lui répond quelques jours plus tard : « Taine vous fait revenir un peu de votre enthousiasme pour 89, à la bonne heure ; avec votre esprit d’ailleurs, il était difficile que vous vous attardiez bien longtemps à la remorque de M. Prudhomme. Il y a pourtant dans cet ouvrage de Taine, d’ailleurs si justement admiré, bien des idées exagérées et même fausses, surtout dans le premier volume. »¹¹⁰¹ On l’aura compris, l’abbé Penon a plus apprécié *La Révolution* que *l’Ancien régime* ! Quand Maurras séjourne à Paris en 1886, il a encore l’enthousiasme de la jeunesse lorsqu’il décrit à son maître sa visite à l’Académie française : « Jeudi dernier, j’ai eu une carte pour la séance publique de l’Académie française, et, pendant deux heures, j’ai pu regarder tout mon soûl Coppée, Taine et Sully Prudhomme, les seuls de la bande dont j’ai souci. »¹¹⁰²

Un peu plus tard, en 1890, l’échange entre les deux hommes ne manque pas de sel à propos du style de Taine. Penon étant en cure à Cauterets et

¹⁰⁹⁸ Cité dans Bayot, « Miettes et brindilles – Glanes maurrassiennes », *Cahiers Charles Maurras*, n° 25, p. 52.

¹⁰⁹⁹ Le chanoine Giraud est le directeur de son collège.

¹¹⁰⁰ « Lettre de Maurras à Penon le 8 août 1884 », *Dieu et le Roi, correspondance entre C. Maurras et l’abbé Penon*, Paris, Privat, 2007, p. 67.

¹¹⁰¹ « Lettre de l’abbé Penon à Maurras le 19 août 1884 », *op. cit.*, p. 68.

¹¹⁰² « Lettre de Maurras à l’abbé Penon le 30 novembre 1886 », *op. cit.*, p. 144.

s'appliquant à décrire les paysages pyrénéens à son interlocuteur, écrit : « Si j'avais votre plume, j'essaierais de vous les décrire. Mais je ne l'ai pas, et au lieu de vous servir ma prose décoloriée, j'aime mieux vous renvoyer aux *Voyages aux Pyrénées* de Taine dont le style original, mais tendu, se rapproche du vôtre, du vôtre actuel du moins, car le vôtre primitif valait bien mieux que le sien parce qu'il coulait de source, et qu'il savait être, comme les gaves de ce pays-ci, tour à tour torrentueux (laissez moi forger ce néologisme si c'en est un) ou mollement caressant autour des herbes de la prairie, suivant les sujets. »¹¹⁰³ La réponse de Maurras traduit bien la distance qu'il entend garder avec Taine, en aucun cas l'admiration béate d'un disciple : « Pourquoi dites-vous que Taine a un style original ? Il a un style anglais avec un frottis de Gauthier et Flaubert par-dessus. Lisez les souvenirs de Sarcey (*Comment je suis devenu journaliste*), vous y verrez que Taine à l'École normale n'avait pas de style. Il notait en grises algèbres ses impressions d'histoire et de littérature. Tout ce que vous lui voyez d'épithètes et de métallismes (ô saumâtre souvenance !) sont des miettes tombées de Magny. »¹¹⁰⁴ La critique est sévère et si, dans ce cas, elle ne concerne que le style, Maurras ne se prive pas non plus de critiquer le fond. Comme toujours chez Maurras, à propos de Taine, on relève de nombreuses nuances contradictoires. Egratignant au passage les diners Magny et leurs provocations anticléricales, il admire sa méthode et sa thèse du « fait causal ». Dans sa critique du 5^e volume des *O.F.C.* en décembre 1890, il écrit : « Devant une série de causes nouées avec vigueur, suspendues avec grâce à quelques pensées, et s'épanouissent en un bouquet de faits, une éloquence copieuse et précise s'élève en lui, qui le soulève. » S'il critique le style, au moins apprécie-t-il la grâce des tableaux : « Ses descriptions ressemblent à des chansons des littératures antiques qui enivraient comme du vin et, suivant le degré des aèdes, précipitaient les hommes à la bataille ou à l'amour. »¹¹⁰⁵ Visiblement, l'abbé Penon est du même avis que Maurras : « Je viens de lire les premiers volumes de Taine sur la littérature anglaise. Je dois vous avouer que si les points de vue, tout systématiques qu'ils soient, m'intéressent, si les citations parfois me paraissent très belles, sublimes même, le style si travaillé et si monotone me fatigue énormément. Combien je mets au dessus le style de Sainte-Beuve et même celui de Brunetière ou de Faguet, beaucoup moins fatigants quoique travaillés aussi. »¹¹⁰⁶

¹¹⁰³ « Lettre de l'abbé Penon à Maurras le 1^{er} juillet 1890 », *op.cit.*, p. 312.

¹¹⁰⁴ « Lettre de Maurras à l'abbé Penon, juillet 1890 », *op. cit.*, p. 318.

¹¹⁰⁵ Maurras (C.), « A propos du Ve volume des O.F.C. », *op. cit.*

¹¹⁰⁶ « Lettre de l'abbé Penon à Maurras le 7 juin 1894 », *op. cit.*, p. 388.

Comme on peut le constater, l'abbé Penon a bien joué le rôle d'initiateur des œuvres de Taine auprès d'un Maurras avide de référence et c'est la vision de la Révolution de celui-ci qui a déterminé ses convictions premières. Chez le jeune philosophe qui se construit, un deuxième personnage renforce, avec une distanciation comparable, sa fascination pour l'œuvre tainienne. Il s'agit de Maurice Barrès.

Maurras raconte lui-même dans *Maîtres et témoins de ma vie d'esprit*¹¹⁰⁷ son enthousiasme à la lecture de *Sous l'œil des Barbares* en 1888. Il écrit un petit article et le rapporte à l'abbé Penon : « Pour une ligne insérée dans *L'Instruction publique* sur *Sous l'œil des Barbares*, Maurice Barrès m'a écrit pour me remercier. Il n'avait pas lu mon article d'avril dans *L'Observateur*. Je le lui ai envoyé. Il paraît que dans cet article-là j'avais deviné tout un courant d'idées développées dans mon manuscrit et qu'il en avait retranché. C'a l'a ébahi ! Depuis nous avons échangé pas mal de lettres - sans nous être vus toutefois. »¹¹⁰⁸ C'est Maurras qui va le voir rue Chaptal et narre la scène dans le livre cité plus haut : « La porte fut ouverte par un adolescent qui paraissait une quinzaine d'années. Mr Maurice Barrès, demandai-je. Il me parut répondre : c'est moi. » Ils deviennent immédiatement amis. L'année suivante, Maurras écrit un article élogieux en première page de *L'Observateur français* consacré à la critique de *L'Homme libre* et intitulé *Le Dieu nouveau*. Maurras écrit : « Voici que vient d'éclorre un culte original, absolument approprié à notre fin de siècle, un culte neuf prêché par un jeune poète au nom d'un Dieu presque nouveau. Ce Dieu c'est le Moi. Ce culte c'est l'égotisme. Ce prophète, n'est autre que Maurice Barrès. »¹¹⁰⁹

Cette amitié ne signifie pas pour autant fusion intellectuelle ou politique entre les deux hommes, et en particulier dans ces années-là, à propos du boulangisme. Ainsi Maurras l'écrit-il à l'abbé Penon en 1889 : « *Les huit jours de M. Renan* de Barrès, pure fumisterie. Barrès n'a jamais mis les pieds dans la maison de Tréguier. Les cinq sixièmes de la presse ont été attrapés. Donc, je puis avouer ça sans trop d'humiliation. Pourtant, il faut que je l'avoue, sans quoi ma correspondance parisienne serait frappée de discrédit. Cette bonne farce a un peu relevé Barrès dans mon opinion, mais je lui en veux toujours pour sa Boulangerlâtrie. Je déteste le Général, pour la concurrence qu'il fait à ma

¹¹⁰⁷ Maurras (C.), *Maîtres et témoins de ma vie d'esprit*, Paris, Flammarion, 1953.

¹¹⁰⁸ « Lettre de Maurras à l'abbé Penon le 22 novembre 1886 » *op.cit.*, p. 266.

¹¹⁰⁹ Maurras (C.), « Le Dieu nouveau », *L'observateur français*, juillet 1889.

furia épistolaire. »¹¹¹⁰Ce ne sera pas la seule de leurs divergences...Il faut aussi ajouter que l'abbé Penon ne goûte pas trop la littérature de Barrès : « Soyez Maurras et non Barrès et encore moins Mallarmé. »¹¹¹¹C'est encore Barrès qui fait connaître Bourget à Maurras, Bourget le disciple de Taine, ce qui réunit symboliquement les trois hommes à leur maître. Barrès sert d'entregent à Maurras auprès des revues et l'incite à publier pour gagner de l'argent, ce qui l'agace prodigieusement : « Le malheur est que notre ami Maurice Barrès revient de temps en temps au Quartier latin faire avec nous une nuitée d'esthétique et de *haute morale*. Et ce trouble-fête a toujours à la bouche ce refrain à moi destiné : « Faites-vous donc connaître ! Gagnez donc de l'argent ! » C'est encore grâce à Barrès, s'il paraît un de ces mois un article signé C. M. à la *Nouvelle revue*. Il s'est chargé de le présenter à Madame Adam. « Et c'est aussi Barrès qui m'a déterminé à écrire à Bourget pour entrer en relation avec ce romancier qui décline abominablement. Il paraît que plusieurs de mes articles aient intéressé et plu dans ce monde-là. Tant mieux si j'arrive ainsi. Quant à me donner pour cela de la peine, à quoi bon ? »¹¹¹²

Ces lignes permettent d'apprécier le peu de considération accordée à Bourget par Maurras. Sa correspondance à l'abbé Penon témoigne de cette évidence : « Je lis aussi Paul Bourget dont l'Académie a couronné *La Cruelle Enigme*, titre sentimental qui voile des réalités fort crues dans leur élégance. Avec tout son pathos – et il en a pas mal – l'auteur est pourtant un psychologue. Mais il le dit trop, il le sait trop, il a trop de parti pris. Tous charlatans, tous ! Quelques uns font des découvertes dans l'anatomie du cœur, mais l'appareil dont ils les entourent, glace souvent admiration et sympathie. C'est le défaut de l'époque. »¹¹¹³ Maurras sait garder ses distances : « Bourget est un homme charmant, mais trop bon administrateur de lui-même et d'esprit trop parcimonieux pour déchaîner ainsi des sympathies à distance, surtout entre un évêque d'ancien régime et un libertin comme moi. »¹¹¹⁴Ces commentaires peu amènes restent privés, car publiquement Maurras ne tarît pas d'éloge sur Bourget. Ainsi, il écrit un article élogieux de *Cosmopolis* dans *La gazette de France* en décembre 1892. On sait que Bourget, dans son livre, s'essaie à faire agir ses personnages en visite à Rome selon leurs références ethniques et historiques, illustrant la thèse de l'hérédité

¹¹¹⁰ « Lettre de Maurras à l'abbé Penon le 16 mai 1889 », *op. cit.*, p. 278.

¹¹¹¹ « Lettre de l'abbé Penon à Maurras le 26 février 1890 », *op. cit.*, p. 308.

¹¹¹² « Lettre de Maurras à l'abbé Penon, juillet 1890 », *op. cit.*, p. 314.

¹¹¹³ « Lettre de Maurras à l'abbé Penon, 3 février 1886 », *op. cit.*, p. 96.

¹¹¹⁴ « Lettre de Maurras à l'abbé Penon, 23 janvier 1906 », *op. cit.*, p. 474.

qu'il s'applique à attribuer à Taine : « L'aversion des races est moralement un préjugé, mais socialement elle traduit un instinct de conservation d'une infaillible sûreté »¹¹¹⁵ Maurras ne peut que se réjouir de cette démonstration de racisme qui renforce tant ses propres idées. Il saura exploiter cette proximité quand Bourget l'aura rejoint au sein de l'Action française et bien qu'il le méprise, sa renommée littéraire le sert.

Un peu plus tard, il donne à *La Revue de Paris* un autre article de la même veine, *L'Esprit de M. Paul Bourget*, qui se veut être admiratif de l'œuvre de ce dernier. Il retrouve, à travers Bourget, l'enseignement de Taine, à savoir que le caractère de chacun est fabriqué par les forces politiques et matérielles. C'est ainsi qu'il revient sur *Le Disciple* et conteste l'idée de Bourget qui fait penser à « Greslou que si la rigide vertu du professeur Sixte, son maître, n'est point d'accord avec les théories du même Sixte, ce disciple se chargera de ramener les choses à leur figure régulière ; et nous lui verrons corriger l'anomalie en conformant ses sentiments et sa conduite aux idées qu'on lui a données »¹¹¹⁶ A ce sujet, il émet une réserve en note, trouvant la déduction excessive : « La faute de Sixte fut moins d'avoir critiqué deux ou trois fondements de la morale en cours – Dieu, le devoir, - que de ne s'être point occupés de la vie morale ou, si l'on aime mieux, de la vie sociale. Le grand et probe Taine disait ingénument dès son premier livre : « Y a-t-il des Français ? » Il y a des Français et il y a même des hommes. Taine le vit plus tard, sans avoir eu le temps de formuler toutes ses idées sur ce point ? »¹¹¹⁷ Dans cet éloge intéressé de Bourget, il faut surtout y voir la satisfaction du retour de celui-ci dans le giron de l'Eglise catholique. Il ressort de tous les commentaires que nous venons de citer une certaine condescendance de Maurras vis-à-vis de Bourget. L'admiration que ce dernier lui voue le flatte certainement sans que ce soit véritablement réciproque. L'anglophilie de Bourget, qu'il partageait avec Taine, a-t-elle joué un rôle dans le voyage en Angleterre de Maurras ? « Plus je regarde de près l'anglicanisme, plus je suis frappé des arguments qu'un grand écrivain comme vous pourrait en tirer. »¹¹¹⁸

¹¹¹⁵ Bourget (P.), *Cosmopolis*, Paris, Lemerre, 1892, p. 89.

¹¹¹⁶ Maurras (C.), « L'esprit de M. Paul Bourget », *Revue de Paris*, t.VI, 1895, p. 560-579.

¹¹¹⁷ Maurras (C.), *op. cit.*, note 1, p. 571.

¹¹¹⁸ « Lettre de Bourget à Maurras le 15 juillet 1903 », dans *Cher maître*, Paris, Christian de Bartillat, 1995, p. 99.

Le 30 décembre 1890, Maurras adresse à l'abbé Penon l'article qu'il vient d'écrire sur *Les Origines* pour *l'Observateur français* en précisant qu'il souhaite le reprendre « un de ces jours, en le soignant mieux », pour *la Revue Internationale*. Nous l'avons cité dans un chapitre précédent, le texte est l'illustration même de la position de Maurras vis-à-vis de Taine en s'attaquant plus à ses adversaires qu'en lui dressant des lauriers : « Les estomacs qui vivent de la déliquescence populaire s'inquiètent donc, à très bon droit, de la vérité des livres de M. Taine. C'est pourquoi le conseil municipal paye M. Aulard pour le réfuter du haut d'une chaire. M. Joseph Reinach qui se montra presque équitable pour M. Thureau-Dangin, n'épargne point les épithètes dures à M. Taine. Et les sous-Reinach renchérissent jusqu'à la haine, jusqu'à attribuer ses livres à la peur, au lucre, à la basse passion d'être académicien. »¹¹¹⁹ (On sait que Taine, satisfait de l'article, passa au journal pour rencontrer l'auteur et y laissa sa carte. Maurras alla lui rendre visite quelques jours plus tard. Barrès s'est inspiré de cette entrevue pour écrire son chapitre *L'arbre de M. Taine* dans *Les Déracinés*). C'est la démonstration d'un sens politique déjà bien affirmé de la part d'un Maurras qui, à partir d'une défense de l'œuvre de Taine, se livre à une attaque virulente de la gauche gouvernementale. Taine est-il aveuglé ou naïf ? Est-il consentant ou simplement flatté ? Lui si prompt à se méfier des exploitations politiques, ne perçoit-il pas chez le jeune provençal l'homme politique en gestation ? La conduite de Taine est troublante...

La critique que Maurras fait de *La Fontaine et ses fables* en 1897 est loin d'être complaisante. Après avoir dit que Taine analysait parfaitement l'œuvre de La Fontaine, il ne résiste pas à l'attaquer sur sa méthode qui le fait passer à côté du texte : « La poésie et même l'esthétique secrète du fabuliste lui ont échappé : il n'a pas mentionné les idées générales de la Fontaine : c'est que tout cela n'avait qu'un rapport assez lointain avec la race, le moment, le milieu... »¹¹²⁰

En février 1898 paraît *L'idée de la décentralisation*, essai dans lequel Maurras expose ses idées sur la décentralisation ou plutôt sur le fédéralisme, car dans son esprit les définitions sont liées : « A cette heure, pratiquement, et quelques antinomies qu'on puisse découvrir entre les mots *décentralisation*, *régionalisme*, *fédéralisme*, nous avons pris le parti de les employer tous les trois indifféremment pour obtenir la renaissance municipale et

¹¹¹⁹ Maurras (C.), « Les Origines de la France contemporaine », *op. cit.*, 29 décembre 1890.

¹¹²⁰ Maurras (C.), « Taine », *Le soleil*, 21 août 1897.

provinciale. »¹¹²¹ Sa dédicace rend hommage à ceux qui ont inspiré sa pensée : « A la doctrine de nos maîtres, Comte, Le Play, Renan et Taine. » Il voit dans la décentralisation le moyen d'accéder au fédéralisme et dans le citoyen l'unité élémentaire de la première entité communautaire. Ce fédéralisme doit mettre en œuvre : « l'autonomie des groupes territoriaux. Rien de moins, mais rien de plus. Par là même qu'ils sont affranchis, de tels groupes restent les maîtres de leur état particulier, c'est-à-dire de tout ce qui ne porte pas atteinte au statut du groupe inférieur ou supérieur. Il n'y a pas de groupe territorial inférieur à la commune, ni supérieur à l'Etat national. »¹¹²² Il ne s'agit pas de délocaliser simplement les pouvoirs de l'Etat comme le souhaiterait les décentralisateurs, mais de donner aux pouvoirs locaux la possibilité de créer des institutions dans les communes mêmes. Maurras ne souhaite pas une diminution des pouvoirs de l'Etat en tant que tel mais plutôt ceux de « l'Etat central ». Nous ne sommes pas si loin de ce que Taine appelait de ses vœux, bien qu'il n'ait jamais utilisé le terme fédéralisme et qu'il se méfiait de l'accaparement du pouvoir local par les minorités agissantes issues du suffrage universel. Mais cette critique de la centralisation est toujours présente dans les *Origines*, dont il accuse la monarchie d'en être responsable : « Ce n'est point la Révolution, c'est la monarchie qui a implanté en France la centralisation administrative. »¹¹²³ On voit bien là la divergence fondamentale entre Taine et Maurras.

Le deuxième texte politique publié par Maurras paraît chez Honoré Champion à l'automne 1898 et porte le titre *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*. Ce livre s'attaque au rôle de la littérature dans la formation de la pensée politique et veut démontrer l'erreur commise par les partis en quête de référence : « La vieille France croit tirer un grand honneur de Chateaubriand, elle se trompe. La France moderne accepte Michelet pour patron, mais elle se trompe à son tour. En revanche, ni l'une ni l'autre des deux Frances ne nous montre un souci bien vif de Sainte-Beuve ; C'est encore une faute, un Sainte-Beuve peut les mettre d'accord. »¹¹²⁴ Il est évident que ce texte doit beaucoup à Taine. Ce n'est pas, à proprement parler de la critique littéraire, mais il emprunte, consciemment ou inconsciemment, à la manière des *Essais de critique et d'histoire* : Comment

¹¹²¹ « Lettre de Maurras à Barrès le 12 janvier 1896 », *La République et le Roi*, Paris, Plon, 1970, p. 112.

¹¹²² Maurras (C.), *L'Idée de la décentralisation*, Paris, Editions de la Revue encyclopédique Larousse, 1898, p. 25.

¹¹²³ Taine (H.), *L'Ancien régime*, op. cit., p. 99.

¹¹²⁴ Maurras (C.), *Trois idées politiques*, Paris, Honoré Champion, 1898, dans *Essais politiques* de C. Maurras, Paris, Flammarion, 1954, p. 63.

une œuvre littéraire influe sur la conscience politique. L'épigraphe est une citation d'*Outre-mer* de Paul Bourget, (autre trait d'union avec Taine) à elle seule tout un programme : « Nous devons chercher ce qui reste de la vieille France et nous y attacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé, l'autonomie municipale sous la centralisation administrative, les Universités locales et fécondes sous notre Université officielle et morte, reconstituer la famille terrienne par la liberté de tester, protéger le travail par le rétablissement des corporations, rendre la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la suppression du budget des cultes et le droit de posséder librement assuré aux associations religieuses, en un mot, sur ce point comme sur les autres, défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la Révolution française. »

Maurras oppose Sainte-Beuve à Michelet « figurant l'inverse du progrès » et à Chateaubriand « le contraire de la tradition » pour rendre hommage à ceux de « sa famille » : « J'y trouve des naturalistes comme Taine et Renan, nommés réactionnaires, de ce que, ayant essuyé les maladies de leur époque, ils ont rétrogradé, en effet, jusqu'à la santé ; des historiens comme Fustel de Coulanges...des élèves de cet Auguste Comte...les économistes du groupe de Le Play, certains Balzaciens réfléchis et, sans nulle surprise, ceux des catholiques modernes qui n'ont point perdu les leçons de Maistre et de Bonald. »¹¹²⁵ Ainsi Taine rejoint Maistre et Bonald au panthéon de Maurras... Son destin est scellé.

Dans le chapitre consacré à Chateaubriand, dont il associe le nom au terme *anarchie*, Maurras écrit : « La vieille France avait l'esprit classique » annotée de cette façon : « Une erreur déplorable, due peut-être à des préjugés de professeur ou d'ancien élève, a conduit notre maître Taine à qualifier de classique l'esprit qui prépara la Révolution. Si l'on y réfléchit, l'antiquité classique eut ici une part infime. La bibliographie révolutionnaire ne comprend guère, en fait de livres classiques, que la *République* de Platon et les *Vies parallèles* de Plutarque ; encore n'y sont-elles que de ce que le père et docteur des idées révolutionnaires, J.J. Rousseau, leur a fait des emprunts de langage plus que de fond...La Révolution est venue d'un tout autre côté : la Bible de la Réforme, les statuts de la République de Genève, Les théologiens calvinistes, le vieux fermant individualiste de la Germanie... Voilà les humbles causes des idées qui naquirent dans l'esprit de Rousseau...Justement parce que Taine a droit à tous les respects, il importait de faire voir comment on ne peut admettre un

¹¹²⁵ Maurras (C.), *op. cit.*, p. 83.

détail de son vocabulaire et pourquoi même on a le devoir de le contester. »¹¹²⁶ Il semble que Maurras ne donne pas la même définition que Taine de l'esprit classique mais il conserve de celui-ci la même appréciation des causes intellectuelles de la Révolution française, autant en ce qui concerne la responsabilité de Rousseau et des philosophes du XVIIIe siècle que son jugement sur l'esprit d'abstraction qui anime le personnel des trois assemblées révolutionnaires. Par contre il s'en éloigne en pensant que la Réforme et l'individualisme qui en découle sont responsables de la Révolution. Quelques années plus tard, Maurras reviendra sur ce que Taine a dit à propos de l'Esprit classique et de Rousseau : « L'erreur de Taine nous confond ! Il attribuait à l'esprit classique l'élaboration de l'esprit révolutionnaire... Comme on l'a remarqué assez plaisamment, c'est dans le *Contrat* de Rousseau que l'on a la chance de découvrir les idées directrices de Robespierre... Ayant défini dans le mouvement de la Réforme une sédition systématique de l'individu contre l'esprit, Comte a senti la véritable filiation révolutionnaire. »¹¹²⁷

En 1912, l'Etat célébrant le bicentenaire de la naissance de Rousseau, Maurras en profite pour en dresser un portrait corrosif : « Folie, sauvagerie, ignorance, singularité, solitude, orgueil et révolte, voilà ce que l'aventurier, nourri de moelle biblique, érigea sur l'autel sous le nom de vertu. Il mettait en système une nature inculte, en même temps que toute sorte de défauts ; sa sensibilité indignée et plaintive dressée en manière de loi lui servait de critérium décisif contre l'univers. »¹¹²⁸ Quelques jours plus tôt, il avait écrit : « On nous représente Rousseau comme un apôtre de l'humanité, de la sensibilité et de la justice : on oublie de dire qu'il n'y a pas de législateur plus farouche ni plus sanglant, et l'on s'imagine que nous pouvons perdre de vue ces fleuves de sang français et européens qui ruissellent, et pour quoi ! De tant d'échafauds et tant de champs de bataille, durant le quart de siècle où Napoléon put estimer que Rousseau régnait en lui, auprès de lui, comme il avait régné en Maximilien Robespierre. »¹¹²⁹ Maurras avait certainement en tête les pages de *L'Ancien régime* où Taine parle de Rousseau, et dont on peut extraire un passage : « Homme étrange, original et supérieur, mais qui, dès l'enfance, portait en soi un germe de folie et qui à la fin devint fou tout à fait ; esprit admirable et mal équilibré, en qui les sensations, les

¹¹²⁶ Maurras (C.), *op. cit.*, p. 86-87.

¹¹²⁷ Maurras (C.), *Romantisme et Révolution*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1922, p. 3-4.

¹¹²⁸ Maurras (C.), « Rousseau », *Action française*, 28 juin 1912.

¹¹²⁹ Maurras (C.), « Rousseau », *Action française*, 13 juin 1912.

émotions et les images étaient trop fortes ; à la fois aveugle et perspicace, véritable poète et poète malade ; incapable de se maîtriser et de se conduire, prenant ses résolutions pour des actes.. »¹¹³⁰ Suivent 12 pages de la même veine...Il est certain que Maurras s'en est imprégné, bien qu'il en fasse un révolutionnaire avant l'heure alors que Taine se contente d'en faire un illuminé. Barrès lit ces articles avec intérêt pour préparer son intervention à la Chambre : « Mon cher ami, vous pensez que je lis vos admirables notes... »¹¹³¹ Efficacité politique avant tout !

Dans le chapitre *Michelet et la démocratie*, il fait de Michelet « le vieil esclave halluciné » de la démocratie et lui reproche de penser avec son cœur. Taine disait dans son étude sur Michelet en 1866 : « Michelet a l'imagination du cœur plutôt que celle des yeux. »¹¹³² Maurras, lui, écrit : « Ce qu'il raconte et célèbre en quarante volumes, ce n'est pas l'histoire de la France ni du peuple français, mais les fastes de notre plèbe ; Ce qu'il en exalte, au-delà de tout, c'est deux passions, nullement particulières à ce pays et communes à toute masse populaire indiscrètement agitée : l'impatience de l'ordre, la furie de l'égalité. »¹¹³³ Là encore, la lecture de Michelet qu'en fait Maurras diffère notablement de celle de son modèle.

Son analyse de Sainte-Beuve, intitulée *Sainte-Beuve ou l'empirisme organisateur*, reprend également le jugement de Taine et il faut relire parallèlement les deux textes. Maurras écrit ceci : « L'analyse ne démembré point indistinctement tous les produits de la nature. Chez Sainte-Beuve comme ailleurs, l'analyse choisit plutôt, entre les ouvrages dont on peut observer l'arrangement et le travail les plus heureux et les mieux faits, ceux qui témoignent d'une perfection de leur genre et, pour ainsi dire, appartient à la Nature triomphante, à la Nature qui achève et réussit. En ce cas, l'analyse fait donc voir quelles sont les conditions communes et les lois empiriques de ces coups de bonheur ; elle montre comment la nature s'y prend pour ne point manquer sa besogne et atteindre de bonnes fins. »¹¹³⁴ Dans un texte écrit en 1869 et publié en volume après sa mort, Taine disait ceci : « Sainte-Beuve a été un inventeur. Il a importé dans l'histoire morale les procédés de l'histoire naturelle, il a montré comment il faut s'y prendre pour connaître l'homme... Cette sorte d'analyse botanique pratiquée sur les individus humains est le seul moyen de rapprocher les

¹¹³⁰ Taine (H.), *L'Ancien régime*, op. cit., p. 289.

¹¹³¹ « Lettre de Barrès à Maurras, juin 1912 », *La République ou le Roi*, op. cit., p. 492.

¹¹³² Taine (H.), *Essais de critique et d'histoire*, op. cit., p. 96.

¹¹³³ Maurras (C.), op. cit., p. 74.

¹¹³⁴ Maurras (C.), op. cit., p. 78.

sciences morales des sciences positives et il n'y a qu'à l'appliquer aux peuples, aux époques, aux races, pour lui faire porter ses fruits. Si un jour l'histoire, approfondie et précisée, prend sur nos opinions et sur nos affaires l'autorité que la physiologie possède aujourd'hui en matière médicale, on placera son nom à côté de ceux des critiques spéciaux et des philosophes érudits qui, en Allemagne, ont travaillé sur d'autres terrains à la même œuvre. »¹¹³⁵ De nombreuses années plus tard, Taine reparle de Sainte-Beuve à un de ses correspondants belge, auteur de critiques sur les écrivains français, en ces termes : « A mon sens l'essentiel en lui, ce n'est pas la vie domestique et privée, mais la vie intellectuelle et spéculative, le rôle qu'il a eu en critique et en histoire, la justesse et la portée des idées qu'il a émises, sa méthode, ses procédés d'analyse psychologique, les deux ou trois grands pas qu'il a fait faire à la science. »¹¹³⁶ Sans doute Taine apprécierait qu'on parle ainsi de lui dans des termes identiques...Que de similitudes entre Maurras et Taine, mais aussi que de différences fondamentales ! Si le positivisme les rapproche, l'influence de l'Allemagne les sépare. Le protestantisme revendiqué par Taine en est un autre exemple.

Le protestantisme symbolise aux yeux de Maurras l'individualisme destructeur des liens politiques et sociaux. Il est certain que Maurras n'admet pas le protestantisme de Taine. Il le met sur le compte de sa réaction face à l'Eglise catholique et de ses influences philosophiques allemandes. C'est pourquoi il focalise son attaque sur Gabriel Monod, d'abord dans *La gazette de France* du 27 juin 1897 sous le titre *La politique des Monod I et II*, puis dans celle du 15 novembre, *Généalogie des Monod*. Il y reviendra à plusieurs reprises dans *La Gazette* puis dans *L'Action française* en 1899 et 1900, pas moins de huit articles sous le titre *Les Monod peints par eux-mêmes, histoire naturelle et sociale d'une famille de protestants étrangers dans la France contemporaine*. Pourquoi Monod ? Parce que Monod symbolise tout ce que rejette Maurras, la République, la culture allemande, le dreyfusisme, le protestantisme. La polémique commence donc avec l'article de Maurras commentant le livre *Portraits et souvenirs* publié par Monod en ces termes : « C'est petit de format, assez lâche de texte. C'est léger, portatif. »¹¹³⁷ Monod lui écrit en adoptant un ton modéré : « Vous êtes sévère, c'est votre droit. Je ne suis même pas fâché que votre sévérité vienne même un peu de piquant aux douceurs dont j'ai été comblé depuis quelque temps.

¹¹³⁵ Taine (H.), *Derniers essais de critique et d'histoire*, op. cit., p.60.

¹¹³⁶ Taine (H.), « Lettre au Vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul le 14 mai 1892 », *Vie et correspondance*, op. cit., t. IV, p. 335.

¹¹³⁷ Maurras (C.), « La politique des Monod I et II », *La gazette de France*, 27 juin 1897.

Quoique un peu excessif, votre jugement ne me choque pas. Il contient beaucoup de vrai...Vous avez eu tort enfin d'intituler votre article : la politique de Monod, on croira que c'est ma qualité de protestant qui m'a valu tant de sévérité de votre part. »¹¹³⁸ Maurras lui répond civilement : « Soyez convaincu, Monsieur, que je réproûve comme vous les violences de langage ou de pensée aussi bien que les polémiques de personne à personne, lorsqu'elles ne servent à rien de général. Et comme vous, je crois que la critique pure doit être sympathique au moins dans les points de départ. »¹¹³⁹ En fait, c'est le républicanisme que Maurras cherche à atteindre à travers le protestantisme représenté par Monod. Non seulement les protestants sont presque tous républicains mais ils sont totalement étrangers à l'antisémitisme : « On ne peut rester chrétien et être antisémite. »¹¹⁴⁰ L'autre raison est la querelle entre les deux hommes à propos de Fustel que Maurras cherche à récupérer comme il le fait avec Taine. On sait que Fustel contestait la façon d'écrire l'histoire à la manière allemande, maintenant incarnée par Monod, qu'il n'avait pas fondé d'école (comme Taine), que l'Université l'ignorait et que Maurras y voyait là une aberration. Dans une autre lettre, Monod ironise en demandant à Maurras de lui adresser plusieurs exemplaires de son article : « je voudrais le faire connaître à ma famille, qui est nombreuse, si nombreuse que votre ami Drumont en a justement comparé la multiplication à une plaie d'Égypte...Ne dites surtout pas que je suis un dénigreur de renommée. Ceux qui ont su que je mets Fustel au-dessus de Montesquieu comme écrivain et de Tocqueville comme savant, seraient disposés à ne plus ajouter foi à vos autres critiques où il y a du vrai. »¹¹⁴¹ Quand on connaît les liens qui unissaient Fustel à Taine, ainsi que ceux qui liaient Taine à Monod, la querelle initiée par Maurras détonne dans un héritage tainien revendiqué. Une réflexion que Fustel adressait à Taine dans une lettre de 1878 déjà citée mérite d'être rappelée à ce sujet : « Ce que je te souhaite, c'est que tu vois un jour ce vœux que tu exprimais dans ton article sur Carlyle : à savoir que les hommes intelligents en viennent à se douter qu'avant de faire de la politique, il serait bon d'étudier quelque peu la science politique. Si nous en arrivons là, tu auras bien travaillé. »¹¹⁴²

¹¹³⁸ « Lettre de G. Monod à Maurras le 28 juin 1897 », *Cher maître*, op. cit., p. 471.

¹¹³⁹ « Lettre de Maurras à G. Monod le 30 juin 1897 », *Fonds Maurras*, 576AP182.

¹¹⁴⁰ Lafon (L.), *La vie nouvelle*, 4 février 1899.

¹¹⁴¹ « Lettre de G. Monod à Maurras le 29 juin 1897 », *op.cit.* p. 473.

¹¹⁴² « Lettre Fustel Coulanges à Taine le 15 avril 1878 », *Fonds Taine*, BNF, naf 28420.

Cette querelle Maurras-Monod à propos de Fustel ne laisse pas indifférent Barrès. Dans ses *Cahiers*, il établit même un comparatif entre les deux historiens du siècle passé : « Fustel manquait de préparation. Comme Taine. Il s'est formé dans son travail. Le début de Taine jusqu'à ce qu'il arrive sur les documents de la Révolution, c'est de la littérature, je veux dire de la philosophie de l'histoire. Fustel n'a pas été suffisamment désintéressé...Fustel n'a pas compris les populations de l'Est. Il n'a pas voyagé, il n'a pas le don de se représenter d'autres formes de l'esprit. Il est renfermé dans son cabinet. Qu'il ait professé à Strasbourg, cela ne sert de rien. Il est un fonctionnaire. Excellent écrivain. Esprit faux. Avec tout cela, le mettre très haut. »¹¹⁴³ Ce texte se passe de tout commentaire, si ce n'est pour mettre en lumière le cynisme de l'auteur qui, malgré ses critiques féroces, n'hésite pas à jouer le jeu de l'admiration intéressée.

L'exposition des idées monarchistes de Maurras se fait en 1900 sous la forme de deux fascicules aux éditions de *La Gazette de France* sous le titre *Enquête sur la Monarchie*, et réunis plus tard en volume. « A mon avis, la royauté dispose seule de pouvoirs assez vifs, assez réguliers, assez prolongés, par là même assez pénétrants, pour opérer le difficile sauvetage de la France. »¹¹⁴⁴ Cette enquête se fait auprès d'André Buffet, chef du bureau politique du duc d'Orléans et du comte de Lur-Saluces, président des Comités royalistes du Sud-ouest. Certaines conclusions en émergent : La Monarchie est « représentative », elle n'est « pas parlementaire. » Elle doit représenter un Etat fort doté d'un chef héréditaire avec des assemblées « réduites à leur rôle de représentants, c'est-à-dire de contrôleuses. » Elle doit être enfin décentralisatrice, restauratrice des associations, garante de la liberté religieuse et philosophique. A propos de la question juive, Maurras écrit : « Cette question juive est certainement une question économique et ethnique ; elle sera réglée à ce double point de vue. Elle n'a rien d'une question religieuse, morale ni philosophique. »¹¹⁴⁵ Contrairement à Taine, Maurras n'attribue pas les origines de la centralisation à la monarchie mais à la Révolution. Cela constitue un point de divergence fondamental.

Maurras tire de la réponse du duc d'Orléans les points suivants : « 1. Conception réformatrice : *Réformer pour conserver, c'est tout mon programme.* 2. Conception nationaliste : Défense de l'armée française contre *le cosmopolitisme juif et franc-*

¹¹⁴³ Barrès (M.), *Treizième cahier*, op. cit., p. 46-47.

¹¹⁴⁴ Maurras (C.), *Enquête sur la Monarchie*, [1900], Paris, Nouvelle librairie nationale, 1916, p. 4.

¹¹⁴⁵ Maurras (C.), op. cit., p. 43.

maçon. 3. Conception autoritaire : Insuffisance d'un *pouvoir faible*. 4. Conception respectueuse de tous les intérêts et de tous les droits : Politique *décentralisatrice*.

La contribution de Paul Bourget est un ralliement à l'idée monarchiste : « La solution monarchiste est la seule qui soit conforme aux enseignements les plus récents de la science...La haute doctrine de conservation et de réparation qui se dégage, avec une égale netteté, des traités de Bonald et des études de mœurs de Balzac, des monographies de Le Play et du vaste ouvrage historique de Taine, les plus grands génies de philosophie sociale qu'ait eus la France du dix-neuvième siècle, et tous les quatre ont conclu de même à la condamnation définitive des faux dogmes de 89 ! ...Qu'un homme comme Taine soit arrivé, par la seule étude des documents et avec une psychologie toute expérimentale, à un vue de la Révolution identique à celle de Bonald, c'est, dans l'histoire de la conscience française, un évènement énorme et dont la portée commence à se révéler. »¹¹⁴⁶ On voit bien là toute l'insistance de Bourget de réunir Taine à Bonald, les contradictions ne l'effraient pas, les avantages lui semblent évidents ! Bourget dévoile d'ailleurs ses intentions dans une lettre à Maurras : « Voilà ma lettre pour la *Gazette*, cher ami. Publiez la telle quelle, et sans autre citation de moi. Elle est un peu philosophique. Je crois que c'est nécessaire pour prendre notre position qui est essentiellement celle des penseurs indépendants qui disent : voilà où nous arrivons par la méthode positiviste. La réconciliation de Taine et de Bonald est nettement indiquée. C'est notre *thème concret*. Insistons-y toujours. »¹¹⁴⁷ La manipulation opérée par Bourget est évidente. Il dit exactement le contraire de ce qu'il affirmait quelques années plus tôt dans un article de *L'illustration* déjà cité : « Taine, s'il combat les théories révolutionnaires, ne se range point pour cela parmi les autoritaires et les partisans de l'ancien régime. Ni Joseph de Maistre ni Bonaparte ne reconnaîtraient en lui un fidèle. Taine est, avant tout et par dessus tout un libéral, c'est-à-dire un adversaire convaincu du despotisme, qu'il monte d'en bas ou qu'il tombe d'en haut. »¹¹⁴⁸

En épigraphe de son deuxième livre sur *L'Enquête* dans lequel il publie les réponses de plus d'une quinzaine de correspondants, Maurras cite Taine comme Renan. Le texte choisi tend à faire croire une adhésion de Taine à la Monarchie : « çà et là, dans le chaos des races mélangées et des sociétés croulantes, un homme s'est rencontré qui, par son travail, par son ascendant, a rallié autour de lui une bande de fidèles, chassé les

¹¹⁴⁶ Maurras (C.), *op. cit.*, p. 113-114.

¹¹⁴⁷ « Lettre de Bourget à Maurras le 19 août 1900 », *op. cit.*, p. 95.

¹¹⁴⁸ Bourget (P.), « Taine historien », *op. cit.*

étrangers, dompté les brigands, rétabli la sécurité, restauré l'agriculture, fondé la patrie et transmis comme une propriété à ses descendants son emploi de justicier héréditaire et de général né. Par cette délégation permanente, un grand office public est soustrait aux compétitions, fixé dans une famille, séquestré en des mains sûres ; désormais la nation possède un centre vivant, et chaque droit trouve un protecteur visible. »¹¹⁴⁹ Ce texte issu de *L'Ancien régime* est choisi avec soin pour faire croire que Taine adhère totalement à la Monarchie, alors que celui-ci n'évoquait que sa fondation par les capétiens. Il suffit de relire le dernier chapitre du même livre pour infirmer cette prétention, quand Taine résume l'état de la France aux mains des privilégiés du régime monarchique : « A leur tête, le Roi qui a fait la France en se dévouant à elle comme à sa chose propre, finit par user d'elle comme de sa chose propre ; l'argent public est son argent de poche, et des passions, des vanités, des faiblesses personnelles, des habitudes de luxe, des préoccupations de famille, des intrigues de maîtresse, des caprices d'épouse gouvernent un Etat de vingt-six millions d'hommes avec un arbitraire, une incurie, une prodigalité, une maladresse, un manque de suite qu'on excuserait à peine dans la conduite d'un domaine privé. »¹¹⁵⁰ Si, dans le premier texte cité, Taine expliquait les origines de la France monarchique, dans le second, il en explicite les conséquences... Maurras ne s'en préoccupe pas, il a seulement besoin d'une caution crédible. Comme nous l'avons souvent dit, Le quiproquo dure depuis 1878 et la réception du premier tome de *La Révolution*, lorsque la France conservatrice découvrait avec surprise des arguments qu'elle n'osait espérer d'un homme comme Taine. En 1900, Taine joue toujours le même rôle à ses dépens. Il faut d'ailleurs remarquer que Barrès, dans sa réponse, s'il note les textes de Renan, Bonald, Bourget, Balzac, ne cite pas Taine. Avançant différents arguments : pas de famille royale faisant l'unanimité, noblesse discréditée, histoire récente ne pouvant être ignorée, possibilité de décentralisation par un régime républicain, Barrès refuse de suivre Maurras dans la voie monarchique. Dans ses *Cahiers*, Barrès donne de nombreuses preuves de son désaccord fondamental avec Maurras. Pour la méthode, Barrès écrit : « Le converti croit parce qu'il aime. Quand les intellectuels entrent dans les préoccupations politiques, ils ont besoin d'une exposition didactique, fortement enchaînée et précise. Maurras leur fournit cette armature. Les procédés d'argumentation régulière donnent l'illusion de la méthode scientifique. C'est un magnifique symptôme d'activité intellectuelle, mais il ne mène nulle

¹¹⁴⁹ *Epigraphe du deuxième livre de l'Enquête sur la Monarchie*, op. cit., p. 102.

¹¹⁵⁰ Taine (H.), *L'Ancien régime*, op. cit., p. 522-523.

part. Les assises d'une France fondée sur la logique ne me satisfont pas ; je les veux sur la sensibilité. »¹¹⁵¹ Leur désaccord porte aussi sur l'incarnation monarchique : « J'ai entendu un jour Bourget dire : « Que devons-nous à la France ? Rien. Tout aux Bourbons. » Je dirais volontiers : « Que devons-nous à la famille royale ? Rien. Tout à la France, à sa culture. »¹¹⁵² Il porte aussi sur l'héritage révolutionnaire : « Mes amis (Maurras et Bourget surtout), sont plus amis de leur système que de la France. Je me suis toujours arrêté de donner mon adhésion expresse au mouvement de Maurras et de Bourget contre la Révolution, parce que je considère qu'on ne peut se dispenser quand on est traditionaliste, quand on est soumis à la loi de continuité, de prendre les choses dans l'état où on les trouve. »¹¹⁵³ Ce déterminisme affiché montre, s'il en était besoin, que Barrès est beaucoup plus proche de l'esprit de Taine que ne l'est Maurras.

Ces différences fondamentales font que Barrès ne rejoindra jamais l'Action française au grand désappointement de Maurras : « C'est un grand malheur que vous n'ayez pu vous accommoder plus complètement de l'Action française ! Quelle force vous y seriez. »¹¹⁵⁴ C'est la démonstration que l'influence de Taine ne se traduit pas de la même manière chez tous les hommes qui se réclament de lui. Il en va ainsi d'une vision du rôle de l'Eglise différente chez Maurras et Barrès : « Maurras accepte l'Eglise et n'accepte pas l'Evangile. Il veut le pape et non le Christ...Maurras a un système d'ensemble dans lequel, comme Auguste Comte, il fait une place au catholicisme. Ce n'est pas acceptable pour l'Eglise. L'Eglise veut bien que les honnêtes gens travaillent avec elle au bien public, mais elle ne peut pas accepter celui qui l'appelle et l'accueille pour la transformer. » Si Barrès refuse de rejoindre Maurras et Bourget au sein de l'Action française, ce n'est pas le cas d'un autre admirateur de Taine, Jules Lemaître qui rentre en politique au moment de l'Affaire dans le camp anti dreyfusard et qui dirige la Ligue de la patrie française jusqu'en 1902 pour adhérer à l'Action française : « J'ai lu et relu, ces temps-ci, Comte, Le Play, Balzac, Taine, Renan et j'ai vu que les plus fortes têtes du dernier siècle exébraient la Révolution, son esprit et ses œuvres. Par leurs leçons, et aussi par mon expérience personnelle, j'ai reconnu que le suffrage universel, la démocratie, le gouvernement du nombre, c'est proprement « l'absurde » et

¹¹⁵¹ Barrès (M.), *Sixième cahier*, op. cit., p. 291.

¹¹⁵² Barrès (M.), *Septième cahier*, op. cit., p. 334.

¹¹⁵³ Barrès (M.), *Neuvième cahier*, op. cit., p. 448.

¹¹⁵⁴ Barrès (M.), *Dixième cahier*, op. cit., p. 232.

qu'une république parlementaire finit par livrer nécessairement et mécaniquement un peuple à ce qu'il contient de pire. La seule conquête de la Révolution a été l'égalité civile, que nous aurions eue sans elle ; ses autres « conquêtes » sont des désastres. »¹¹⁵⁵ Lemaître, dans le droit fil de l'argumentaire réactionnaire, s'ingénie à mêler étroitement le nom de Taine à ceux de Maistre, Bonald, Balzac, Renan pour en faire une référence indissociable au détriment des sensibilités de chacun. Au nombre de ceux-ci s'ajoute l'apport non négligeable de la référence scientifique puisque l'association de Taine à Le Play ou à Comte renforce le discours rhétorique. C'est le cas par exemple de Lucien Moreau, ami de Barrès et de Lemaître, qui associent leurs noms pour justifier son engagement : « La forte pensée de ces grands hommes, les événements qui chaque jour les corroboraient, cette critique abstraite et cette vérification sur le vivant, nous emmenèrent à comprendre la véritable légitimité d'un Etat fort. Son rôle se limite à la protection de la communauté contre l'étranger et des particuliers les uns contre les autres. »¹¹⁵⁶ Les leçons de Taine à propos d'un Etat fort sont bien retenues, comme peut l'être sa critique de la démocratie telle que la retient Henry Bordeaux : « Il est hors de doute que l'anarchie intellectuelle et morale n'a cessé de se développer dans la France du XIXe siècle et qu'elle s'est introduite dans notre gouvernement avec la démocratie. Taine en rendait la Révolution seule responsable. »¹¹⁵⁷

Les conclusions que Maurras tire de *L'Enquête* sont sans équivoque. Il ne doute pas du rétablissement de la monarchie héréditaire et au besoin par la force, caractérisé par un pouvoir « fort, indépendant et national. » C'est le Roi qui gouvernera assisté par « des hommes compétents, siégeant dans les conseils techniques et dans les assemblées locales », mais sans parlement. Pour la question religieuse, les cultes devront suffire à leurs besoins, mais « le catholicisme, religion traditionnelle de la France, recouvrera tous les honneurs auxquels il a droit. » Le Roi rétablira l'armée de métier et supprimera la conscription. La propriété sera défendue, l'usure sera poursuivie, les abus du capitalisme surveillés (Comme il le démontre dans un essai publié en 1903, *L'Avenir de l'intelligence*, Maurras est hostile au capitalisme financier.) La conclusion de *L'Enquête* se termine par cette phrase : « Ce que nos ancêtres ont fait par coutume et par sentiment, le poursuivre nous-mêmes avec l'assurance et la netteté scientifique, par raison et par volonté. »

¹¹⁵⁵ Lemaître (J.), *Enquête sur la Monarchie*, op. cit., p. 441.

¹¹⁵⁶ Moreau (L.), *Enquête sur la Monarchie*, op. cit. p. 196.

¹¹⁵⁷ Bordeaux (H.), *Enquête sur la Monarchie*, op. cit., p. 223-224.

L'Enquête sur la monarchie fait l'objet d'un échange intéressant entre Barrès et Maurras. Aux questions que le premier se pose et en particulier l'emploi de la force pour imposer la monarchie, le second répond oui, sans hésiter. « Est-il possible de transformer chez quelques Français intelligents, énergiques, puissants, le vague sentiment nationaliste en une claire volonté royaliste ? Est-il possible de déterminer, avec cette poignée d'influences et de puissances, le même coup de force ? Est-il possible, le coup de force une fois réussi, de se constituer fortement au pouvoir ? Voilà les questions. Bien posées, elles ne comportent que des réponses affirmatives. »¹¹⁵⁸ Barrès répond et formule ses objections sur la monarchie : « Je comprends très bien qu'une intelligence jugeant *in abstracto* adopte le système monarchique qui a constitué le territoire français et que justifient encore, tout près de nous, les Bonald, les Balzac, les Le Play, les Renan d'un beau livre, les Bourget... De telles adhésions sont d'un grand poids dans le cabinet du théoricien. Mais dans l'ordre des faits, pour que la monarchie vaille, il faudrait qu'il se trouvât en France une famille ralliant sur son nom la majorité, la grande majorité des électeurs. Or voilà qui n'existe pas. »¹¹⁵⁹ Les objections de Barrès sont nombreuses : élections, prétendants... Peut-on remarquer que dans les cautions morales citées, il manque le nom de Taine ?

L'Enquête sur la monarchie marque, sans aucun doute, une étape importante dans l'affirmation de la pensée politique de Maurras et dans la concrétisation d'un rassemblement de personnalités diverses autour de ses idées. Il est significatif de remarquer que, lorsque Maurras cite Taine, il le fait en choisissant soigneusement un passage de *L'Ancien régime* propre à soutenir sa thèse et en omettant les conclusions qui, au contraire, la condamnent.

Il est indéniable que *Les Origines de la France contemporaine* ont fortement influencé Maurras et qu'elles sont une des sources de sa pensée politique. Il ne faut pas en surestimer l'importance, Taine n'ayant été qu'un de ses maîtres au même titre que d'autres. On retrouve, bien sûr chez le chef de l'Action française, les idées défendues tout au long des *Origines* : Les convictions anti-démocratiques, un positivisme revendiqué tant sur la

¹¹⁵⁸ « Lettre de Maurras à Barrès, août 1900 », *Mes cahiers*, op. cit., p. 542.

¹¹⁵⁹ « Lettre de Barrès à Maurras, août 1900 », *Mes cahiers*, op. cit., p. 545.

méthode que sur le refus de l'absolu métaphysique, l'idéalisation d'une société hiérarchisée et basée sur les élites, le sentiment profond de la décadence nationale, le rejet d'une idéologie basée sur la Révolution de 1789 qui ne convient pas à une France vaincue, de même que celui d'une philosophie des Droits de l'homme à l'origine de l'affaiblissement national. A ce tableau s'ajoutent l'attachement aux traditions et la nécessité d'une décentralisation effective des pouvoirs de l'Etat. S'ils reconnaissent tous deux le rôle capital de l'Eglise, la profonde influence philosophique allemande chez Taine lui en donne une méfiance viscérale. Pour lui, un catholique inféodé à l'Eglise ne peut prétendre à la liberté politique. Maurras retient des *Origines* autant la leçon politique que la sentence condamnant la Révolution française : « Taine a rattrapé à notre esprit public la vieille leçon de penser, en politique, qui est la façon nationale : la bonne. »¹¹⁶⁰ Dans cette opposition à la Révolution, Taine rejoint, dans l'esprit de Maurras, Maistre, Bonald ou Renan.

Leurs divergences sont importantes : le système monarchique imaginé par Maurras n'a aucun rapport avec les hésitations d'un Taine peu convaincu sur la suprématie d'un régime sur un autre. A ce titre, et contrairement à ce qui est souvent dit à tort, il n'était pas anti républicain, mais plutôt méfiant du personnel politique de la IIIe république. Il voyait la France autant victime de la Monarchie que de l'Empire ou de la République. L'anti-protestantisme du premier est évidemment à l'opposé du choix religieux fait par le second. Maurras y voit l'origine de l'individualisme et donc avoir une responsabilité dans le désordre généralisé, alors que c'est justement cet esprit qui attire Taine. La thèse du complot tant citée par Maurras et traduite par l'existence des quatre Etats confédérés : Juifs, francs-maçons, protestants, métèques est à mille lieues de la pensée de Taine. Leurs idées s'opposent sur bien des points : Méthode déductive, protestantisme, xénophobie, antisémitisme, anti germanisme, autant de thèses défendues par Maurras et rejetées par Taine. Il faut bien comprendre que Taine ne constitue pour Maurras qu'une référence parmi d'autres dans l'exploitation des auteurs du XIXe siècle. Comte, Fustel ou Le Play sont utilisés de la même façon et sans doute de façon plus appuyée. « En effet, à *L'Action française*, les Comte, les Renan, les Sainte-Beuve, les Taine sont adaptés et, pour ainsi dire, emmanchés au système d'une doctrine. Ce système, par son corps et sa masse, développe un jeu d'attractions et répulsions qui convient, ce qui va avec la doctrine, accourt et vole, pour ainsi dire, s'incruster et s'agréger, pour le fortifier au noyau central, mais tout le reste est repoussé et

¹¹⁶⁰ Maurras (C.), « Taine », *La Gazette de France*, 24 septembre 1905.

tombe de lui-même, poussière d'idées inerte et sans vie [...] Les maîtres sont nombreux, ils se contredisent entre eux, presque tous, excepté sur un point, et c'est à ce point précieux, presque sacré, que s'adresse notre reconnaissance. »¹¹⁶¹ Prendre chez chacun ce qu'il peut apporter à la doctrine et rejeter le reste est la règle. Maurras se sert de Taine pour une seule chose : son opposition à la Révolution française et rien d'autre.

En conclusion, si les *Origines* ont bien donné une base tangible aux idées politiques de Maurras, celui-ci les dépasse largement et n'en accorde même pas le mérite à Taine. Ainsi, n'hésite-t-il pas à le critiquer dans une lettre à Barrès : « Vous savez et depuis longtemps, combien je fais des réserves sur l'histoire de Taine qui est certainement écrite et conçue par un esprit de second ordre. »¹¹⁶² Phrase cruelle et injuste quand on se rappelle son article de 1890...Le temps passe, le magistère de Taine s'évanouit... Son correspondant ne se prive pas également de renier son admiration d'autrefois : « M. Taine, un philosophe pessimiste qui a cru que la condition d'homme était extrêmement redoutable et qu'elle n'était un peu assurée que par un titre de propriété. Berthelot l'a bien vu quand il a dit : *Taine, un homme qui a tremblé de la Commune et de qui ce tremblement a transformé les vues. C'est un avoué ardennais. Tout le reste chez lui était idée venus du dehors.* »¹¹⁶³ Nous voilà bien loin des pages des *Déracinés* ! Quinze ans plus tôt, Maurras ne partageait pas ce jugement de Berthelot rapporté par Barrès : « Réactionnaire, M. Taine l'était il y a trente ans, autant qu'aujourd'hui. Et il est aujourd'hui révolutionnaire autant qu'il l'était il y a trente ans. »¹¹⁶⁴ Les jugements d'autrefois s'effacent sous les impératifs politiques...

Les Origines constituent bien la référence de Maurras et de ses amis au nom de l'efficacité politique. Mais c'est une référence contestée, critiquée, épurée de ce qui ne correspond pas à la ligne politique prônée par l'Action française et les nationalistes. C'est une caution historique à un mouvement en quête de légitimité. Bien des années plus tard, lors de son discours de réception à l'Académie française, Maurras précise ce qu'ont représenté Taine et Renan pour lui : « Je revois les deux hommes qui furent nos communs

¹¹⁶¹ Maurras (C.), *L'Action française et la religion catholique*, dans *La Démocratie religieuse*, Nouvelles éditions latines, 1913, p. 509-510.

¹¹⁶² « Lettre de Maurras à Barrès le 15 décembre 1905 », *La république et le Roi*, op. cit., p. 147.

¹¹⁶³ Barrès (M.), *Treizième cahier*, op. cit. p. 59.

¹¹⁶⁴ Maurras (C.), « le Ve volume des O.F.C. », *L'Observateur français*, op. cit.

initiateurs à la vie de l'esprit : écoutés, rejetés, repris, quittés, toujours présents et discutés au fond de nous, M. Taine, M. Renan. »¹¹⁶⁵ Les propos sont clairs, si Maurras reconnaît à Taine un rôle éminent dans sa formation, il ne représente pas pour autant son maître à penser. Faire un amalgame politique entre les deux hommes constitue une contre-vérité évidente et simpliste, d'autant plus que Maurras ne fait pas de Taine son historien de référence. Sa méthode politique ignore quand il définit celle-ci : « L'histoire de Fustel, vérifiée par la philosophie de Comte. »¹¹⁶⁶ Pour illustrer ce propos, il convient de rappeler que l'Institut d'Action française créé en février 1905, établissement d'enseignement supérieur situé rue Serpente, comporte un certain nombre de chaires spécialisées portant un nom de référence. Si les noms de Barrès, Comte, Fustel, Rivarol, Sainte-Beuve leur sont attribués, celui de Taine est ignoré.

Bien que son *Stupide XIXe siècle* ne soit publié qu'en 1922 et dépasse ainsi notre période de référence, Léon Daudet résume parfaitement le jugement des *Origines* par l'Action française : « Sa fameuse critique de la Révolution française (qui fit scandale à l'époque où elle parut) est une critique pittoresque et fort littéraire, mais conservatrice et ne s'appuyant guère que sur des raisons sentimentales et morales, alors qu'une critique réactionnaire se serait surtout attachée aux erreurs politiques des droits de l'Homme. » Aux yeux de Daudet, Taine est un conservateur, non un réactionnaire. Il lui reproche « son esprit centriste » !¹¹⁶⁷ Cette citation se passe de commentaires tant elle démontre que le fait d'associer le nom de Taine à la doctrine de l'action française est un non-sens.

¹¹⁶⁵ Maurras (C.), « Discours de réception à l'Académie française le 8 juin 1939 », *Poésie et vérité*, H. Lardanchet, 1944, p. 265.

¹¹⁶⁶ Maurras (C.), *L'Action française*, 1^{er} mai 1905.

¹¹⁶⁷ Daudet (L.), *Le stupide XIXe siècle*, Nouvelle librairie nationale, 1922, p. 95.

Conclusion

Bien que ses autres œuvres lui aient assuré sous le second Empire un prestige inégalé, ce sont bien *Les Origines de la France contemporaine* qui ont fait la fortune de Taine. Paradoxalement, cette postérité liée à son œuvre historique, lui a valu une image politique qu'il n'aurait, de son vivant, jamais pensé incarner. Quand il meurt en 1893 alors que son œuvre reste inachevée, c'est l'image de l'historien qui prend le pas sur celle du philosophe, du critique littéraire ou encore de l'historien d'art. Un historien qui diffère totalement de ses grands prédécesseurs du XIXe siècle en innovant tant par sa méthode que par sa thèse. Le système qu'il a élaboré des années auparavant, s'il est controversé, rompt totalement avec la tradition littéraire suivie jusqu'alors, et il marque définitivement la méthode historique. La thèse, anti révolutionnaire, soutenue à une époque où la Révolution est le ciment d'une République en construction, lui attire autant d'admiration que d'inimitié. Admiration, confiscation, récupération d'une œuvre qu'une idéologie politique entend lier à une historiographie réactionnaire d'une part et inimitié, condamnation, dénigrement d'une histoire jugée subversive par les tenants de l'orthodoxie républicaine d'autre part. Trahi par ceux qui se veulent ses amis, mis à l'index par ceux qui les combattent, Taine se retrouve doté d'une postérité sujette à polémiques. Son indépendance revendiquée tout au long de sa vie, son imperméabilité aux critiques comme aux flatteries, son honnêteté reconnue par tous, l'ont certainement exposé à cette dualité.

La date de 1870 représente pour Taine une remise en question totale de son statut, de son ambition, de son existence même. Admiré et loué pour ses œuvres écrites depuis quinze ans dans des domaines aussi divers que la philosophie, la littérature ou la recherche fondamentale, il cesse toute activité dans ces domaines. Se tenant, jusqu'à alors, à l'écart de tout engagement politique, il décide de concrétiser à la fois un projet ancien, celui de comprendre ce qui a fait la France contemporaine et présentement, celui de remonter aux causes qui puissent expliquer ce qu'il considère comme une décadence. Ce n'est pas la chute d'un régime auquel il s'accommodait sans état d'âme qui le bouleverse, c'est le constat d'un pays humilié et traumatisé par une défaite face à une nation qu'il vénérât, qui le conduit à s'investir dans la pratique historique. Faire la part des choses entre le réflexe patriotique et la déception intellectuelle, pour expliquer sa décision, n'est pas chose aisée. Quand les *O.F.C.*, à leur publication, deviennent source de polémiques et que les passions cherchent à discréditer

les motivations de Taine, la question qui fait débat est de savoir quand et pourquoi celui-ci prend cette décision. Ses détracteurs focalisent leurs attaques dans deux directions, dictées toutes deux par sa couardise supposée face aux évènements. La première consiste à assimiler son retour précipité d'Allemagne (dû au décès de sa belle-mère), pour de la lâcheté devant le conflit imminent. Le but recherché est bien de le discréditer devant une opinion publique sourcilleuse de patriotisme. La seconde tend à faire passer son comportement lors de la Commune comme la manifestation d'une peur viscérale, malade, du désordre. Sa lecture de la Révolution française ne serait alors que l'effroi ressenti dans ces circonstances et décrédibiliserait son impartialité revendiquée en histoire. S'il est indéniable que Taine ait été, comme beaucoup de ses contemporains, effaré par les troubles de 1871, expliquer ses thèses anti révolutionnaires par ce seul argument traduit une méconnaissance totale de son œuvre. Le tome III de *Vie et correspondance*, s'il montre l'aversion de Taine pour les communards, apporte les précisions nécessaires pour infirmer ces allégations. Au même titre qu'un Renan, il ne peut rester muet devant la situation politique du pays, et il se manifeste par la seule arme dont il dispose, l'écriture. En fin de compte, l'humiliation patriotique conjuguée aux évènements révolutionnaires ont fait ressurgir un projet en gestation depuis dix ans puisqu'évoqué dans une lettre à son ami Suckau en 1861 : « je prends des notes...Cela fera peut-être une *France contemporaine*. »

Comme nous l'avons dit, cette décision s'accompagne d'un certain nombre d'initiatives qui contrastent avec sa réserve habituelle. Il faut comprendre les articles rédigés à la demande des autorités à Tours, sa participation au vote des élections du 8 février 1871 (une première pour lui), la publication de son essai *Du suffrage universel et la manière de voter*, son soutien à Boutmy dans la création de l'École libre de sciences politiques, son projet de distribuer gratuitement des journaux d'opinions dans les couches populaires, comme une forme d'engagement dans l'action politique. Il faut reconnaître que ce sera un feu de paille, Taine se réfugiant bien vite dans son royal isolement. En effet, et jusqu'à sa mort, il restera à l'écart de toute manifestation publique et se gardera bien de manifester ses opinions. Toutes les hypothèses ont été avancées par ses contemporains, de la misanthropie à l'indifférence, de la frilosité à la couardise, de la lâcheté à la suffisance. Chacun émet une opinion qui n'est jamais gratuite...

Taine ne se lance pas dans cette entreprise sans atout. Il a élaboré une méthode, exposée à maintes reprises dans ses œuvres précédentes, qui assimile les

sciences humaines aux sciences physiques. De même que la mécanique s'applique aux sciences physiques, la psychologie s'applique aux sciences de l'homme. Il élabore donc une histoire qui se veut scientifique, positiviste, rigoureusement déterministe. Ses contemporains seront déroutés par cette rupture avec une histoire purement narrative et si certains considèrent les notions de *race*, *milieu*, *moment*, comme une avancée significative dans l'écriture de l'histoire, d'autres n'y voient qu'un avatar de la critique littéraire. *Les Origines* sont-elles une histoire politique, une histoire philosophique, une histoire psychologique, sociologique ? Comme pour la méthode, chaque commentateur les juge selon ses propres critères et en donne une interprétation différente. Taine, pour sa part, revendique l'application des deux sciences nouvelles, la psychologie et la sociologie qu'il définit dans ses *notes* : « application à la conduite des affaires humaines de la science de l'humanité. ». Il y consacre plus de vingt de sa vie sans relâche ni diversion, travaillant seul, consultant les archives, collectant les documents, lisant les travaux de ses aînés ou les mémoires du temps. Soucieux d'érudition, il donne ses références, rédige des notes de bas de pages qui vont lui fournir une légitimité indéniable mais à contrario donner à ses contradicteurs la possibilité de critiquer ses choix, ses omissions, ses erreurs éventuelles. En cela aussi, il innove et ouvre la voie aux historiens futurs. Il n'est pas sans opinion politique et ne se prive pas de le faire savoir, mais reste (frileusement ?) en dehors de tout militantisme. Libéral, ce qui signifie pour lui « ni radical, ni clérical », il est profondément conservateur. Attaché à la tradition, à la propriété, à l'ordre, au pouvoir des élites, il se montre critique envers la démocratie et le suffrage universel. Ses écrits le démontrent en 1870 alors qu'il pensait déjà ainsi vingt ans plus tôt.

Puisque « l'ancien régime produit la Révolution et la Révolution le régime nouveau », le premier tome des *Origines* est consacré à *L'Ancien régime* et publié en 1875. Si ce livre connaît un énorme succès de librairie et semble être, pour beaucoup le meilleur de l'œuvre, c'est le seul qui ne provoque ni polémique ni commentaire assassin. Certes, il mécontente les légitimistes, et d'une certaine façon, les catholiques, mais Taine n'ayant pas, à cette époque, bonne presse auprès d'eux, les réactions sont conformes à ce dont les lecteurs s'attendaient de son auteur. Le texte est une condamnation en règle de la monarchie absolue, la haute noblesse y est maltraitée, le clergé ménagé, le roi traité sinon d'incapable au moins d'inconséquent. A sa lecture, il semble difficile de voir Taine assimilé à

un réactionnaire et rapproché d'un Maistre ! La seule évolution notable concerne son jugement sur l'Eglise. Alors qu'il était catalogué comme anti clérical, il fait, dans son livre une distinction fondamentale entre haut et bas clergé, en reconnaissant le rôle social de ce dernier. Sa thèse sur « l'esprit classique », pour être originale, faisant des jacobins les fils spirituels de Montesquieu, ne fait pas l'unanimité et suscite bien des commentaires. Cinq articles seulement sur les vingt-sept consultés critiquent le livre, les autres s'en félicitent ou émettent quelques réserves, soit sur la bourgeoisie (Monod), soit sur « l'esprit classique » (Sorel). Ainsi donc, Taine fait son entrée dans le domaine historique sans véritable dommage, si ce n'est les réactions, relativement réservées des milieux conservateurs qui, de toutes façons, lui étaient hostiles.

Il va en être tout autrement pour *La Révolution*, dont les trois tomes vont paraître de 1878 à 1884. Evidemment la thèse développée dérange, choque, indigné, une pensée républicaine qui, dans ces années-là, s'impose sur le terrain politique, puisque les élections législatives et sénatoriales lui assure une large majorité. S'en prendre à la légende révolutionnaire, c'est s'attaquer à la République. L'image du Taine libre penseur, anti clérical, libéral se trouve, brutalement, brouillée. Les conservateurs qui le boudaient depuis toujours commencent à le voir autrement. Contre toute attente, ils découvrent en Taine, non seulement un allié imprévu, mais l'historien qui leur manquait. Leurs thèses vont trouver une base sérieuse, une érudition qu'ils jugent indiscutable, capable de s'opposer à une historiographie révolutionnaire dont les figures que sont Quinet ou Michelet semblaient inattaquables. Certes, Taine leur apparaît comme un rallié, qu'ils n'osent pas encore considérer comme un des leurs, mais comme ils n'avaient que Maistre et Bonald (références anciennes) à opposer aux historiens républicains, la surprise est heureuse et ils le font savoir. C'est le premier tome intitulé *L'Anarchie* qui déclenche une première vague de réactions. Nous avons détaillé les différentes critiques publiées à cette époque et avons constaté, contrairement à ce qui pouvait être dit, que les commentaires favorables exprimés par les journaux conservateurs étaient nettement plus nombreux que les réprobations émanant des publications républicaines. L'hypothèse la plus plausible serait que la droite conservatrice de l'époque, divisée entre orléanistes et légitimistes, cherche à compenser sa position minoritaire du moment en exaltant une œuvre susceptible de remettre en cause l'évangile républicain. A contrario, la majorité républicaine semble minimiser le danger que pourrait représenter une histoire nettement anti révolutionnaire. Bien entendu, nous avons relevé des commentaires

virulents à l'égard de Taine mais dont l'argumentation semble plus relever de la passion que d'une critique constructive.

La réception des deux tomes suivants est en tout point conforme à celle de *L'Anarchie*. Taine persiste et signe. Ne dit-il pas lors de la parution de *La conquête jacobine* : « J'ai le regret de prévoir que cet ouvrage déplaira à beaucoup de mes compatriotes ». Si le tome II s'applique à dénoncer la confiscation du pouvoir par une minorité au nom du peuple, la dictature sans-culotte et le fanatisme de la Convention, *Le gouvernement révolutionnaire* représente sans aucun doute pour Taine, la quintessence de l'histoire psychologique. Il l'explique lui-même dans une note préparatrice des *Origines* : « Mon point de vue propre est de considérer comme cause de l'état social, l'état psychologique. Il y a un état psychologique des hommes en société qui provoque l'état de cette société : stabilité ou révolutions fréquentes, union ferme ou anarchie, prédominance de telle ou telle classe, forme du gouvernement. » Il ne doute pas de sa méthode ni de la *science* qu'il met en œuvre. On peut même penser que, dans son esprit, le raisonnement prime sur le résultat. C'est ce qui lui évite tout doute et le rend insensible aux critiques. Curieusement, en 1885, peu d'articles contestent la méthode, sans doute trop originale et se concentrent sur le fond. La presse conservatrice soutient sans réserve Taine, d'autant plus qu'il conserve encore son prestige et jouit d'une large écoute. Comment ne pas interpréter son élection à l'Académie française autrement que par un revirement complet des académiciens conservateurs à son égard. Il sera même accusé d'avoir changé d'opinion dans ce but, après son essai malheureux de 1874 ! La presse républicaine tire à boulets rouge sur *Les Origines*, faisant évoluer ses commentaires au gré de l'évolution politique du pays pendant les huit ans que s'étire la publication de *La Révolution*. Curieusement, elle ne conteste pas vraiment les arguments déployés, comme le constate A. Sorel : « Les critiques portent moins sur ce qu'a dit l'auteur que ce qu'il n'a pas dit. » Sans l'avoir voulu mais sans s'y opposer non plus, Taine se laisse récupérer par une droite conservatrice soucieuse de référence. En cela, il en est pleinement responsable.

C'est un homme fatigué, malade qui continue son œuvre en abordant *Le régime moderne*. Taine a perdu de sa détermination et de sa confiance à apporter une solution aux problèmes posés. Le médecin qu'il veut être, s'il pense avoir trouvé l'étiologie du mal, ne sait pas prescrire le remède. Ce qui le rend humble en abordant la France contemporaine : « L'entreprise est hasardeuse, plus malaisée que les deux précédentes. » En

travaillant sur l'Empire, il n'a rien perdu de son esprit polémique et de son indépendance d'esprit. Le portrait psychologique de Napoléon Bonaparte provoque un nouveau séisme dans les milieux politiques. Cette « plante italienne dans le sol français », est certes présentée comme un génie, mais un génie égoïste qui confisque la France à son profit. Il en fait l'héritier direct de la Révolution en insistant lourdement sur cette filiation. Il perd dans l'affaire deux amis, la princesse Mathilde et le prince Napoléon, déclenche une avalanche de commentaires contradictoires, mais n'en garde pas moins sa sérénité, faisant à nouveau preuve d'une indépendance absolue. Il se comporte ici de la même manière que pour *La Révolution* en ne tenant aucun compte des critiques. Paradoxalement, le livre pamphlet du prince *Napoléon et ses détracteurs*, provoque autant de réactions que les articles en cause. Certains prennent la défense de Taine (Lemaitre, Maurras) d'autres, au contraire pensent qu'il est allé trop loin (France, Barrès). Quoiqu'il en soit, *Les Origines* continuent à provoquer, à susciter les passions, à alimenter le débat historique et politique.

Les autres chapitres du *Régime moderne* sont publiés régulièrement dans la *revue des deux mondes*, avant d'être réunis en volumes en 1890. Consacrés au régime impérial, dont la France contemporaine conserve les institutions, Taine y voit des éléments positifs (ordre, sécurité des personnes et des biens, garantie de propriété, code civil), mais aussi de nombreux éléments négatifs (politique expansionniste, centralisation administrative, confiscation du pouvoir par une faction issue de la révolution). On retrouve les mêmes thèmes qui lui sont chers et il n'est pas étonnant que le *Régime moderne* soit de la même veine que *La Révolution*. Le pouvoir concentré dans les mains de l'homme providentiel est le thème de l'ouvrage de Taine. Même si celui-ci y travaille depuis de nombreuses années (ses notes de travail en témoignent), la coïncidence entre sa publication et la montée en puissance de Boulanger est troublante. Bien qu'il condamne en privé le boulangisme, il se garde bien de le faire savoir. De même, on ne trouve aucun écho de sa part à la célébration du centenaire de la Révolution française, alors que de nombreuses publications n'hésitent pas à le mettre en avant de la contre révolution. Indifférence ou compromission ?

La publication du *Disciple* par celui qu'il considérait comme un fils spirituel a-t-elle joué un rôle dans ce silence ? Nous avons vu, grâce aux nombreux commentaires qu'elle a suscités que l'œuvre de Bourget a profondément blessé Taine en s'en prenant directement au fondement de sa philosophie. S'il semble trouver normal que l'élève

tue le maître, il n'accepte pas le choix des armes. Il est d'ailleurs frappant de voir tous ceux qui comptent dans la littérature de l'époque, s'investir dans le débat suscité par *Le disciple*. Ce livre marque bien, d'une certaine façon, le déclin du rayonnement de Taine sur la France intellectuelle. Si celle-ci lui reconnaît son influence indéniable sur l'histoire et la littérature, elle lui signifie qu'il appartient déjà au passé. Et Taine le sait, le dit dans sa correspondance. Il admet ne plus être compris mais il en rejette la responsabilité sur ses lecteurs. Ce sont eux qui ne veulent pas reconnaître la suprématie de ce qu'il incarne, la science. Ainsi, il écrit quelques mois avant sa mort : « Il est possible que la vérité scientifique soit au fond malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait, de même tel organe singulier, anormal, une ouïe ou vue monstrueuse, excessive, non raccordée avec le reste, dans une baleine ou un éléphant. La seule conclusion que j'en tire, c'est que la vérité scientifique n'est supportable que pour quelques-uns ; il vaudrait mieux qu'on ne pût l'écrire qu'en latin. » La compréhension de Taine passe par ces lignes...

Taine meurt le 6 mars 1893. Cela nous vaut de nombreux articles nécrologiques dont on peut attribuer les deux-tiers à la presse conservatrice. C'est bien Taine, historien conservateur pourfendeur de la Révolution française, qui disparaît. Des deux bords de l'échiquier politique, pas de nuances, chacun reste sur ses positions et ses jugements définitifs. Seule son indépendance d'esprit, son honnêteté intellectuelle, son intelligence universelle rallient un large consensus. Il est évident que ses obsèques protestantes sont une dernière provocation aux idées préconçues et entraînent, encore une fois, des commentaires contradictoires. Au-delà de la mort, Taine provoque encore ! La lecture de ces articles est instructive car ils nous donnent, en quelque sorte, une image instantanée de son aura en cette fin de siècle. C'est l'occasion de faire un bilan des *Origines*, d'approuver ou de contester ses thèses. Au-delà, Les auteurs s'interrogent sur la cohérence de Taine dans ses idées à travers ses textes. La-encore, les divergences demeurent et les avis restent tranchés. Pour les uns, Taine n'est qu'un réactionnaire borné, pour les autres, au contraire, celui qui a libéré l'opinion du mythe révolutionnaire et détruit la légende républicaine. Le bilan dressé ne peut être le même pour tous. Cela tient à la complexité, aux paradoxes, aux contradictions de ses idées politiques. A ce titre, il est tentant d'interpréter, de déformer, de travestir ses propos en fonction des buts recherchés. Taine ne s'est jamais fait d'illusion sur la réception des *Origines* :

« mettre du plomb dans la tête des gens de droite, ôter quelques illusions à ceux de gauche, c'est là un effort qui peut être utile mais qui déplaît des deux cotés. » Sans-doute constate-on chez certains commentateurs le souci de sortir du débat politique en mettant la lumière sur le côté novateur de l'historien. *Les Origines* marquent une date capitale dans l'écriture de l'histoire, y compris pour les historiens qui le contestent. Louée ou vilipendée l'histoire proposée par Taine existe et la méthode proposée, si elle est discutable, constitue une rupture avec l'historiographie du XIXe siècle.

Taine n'est pas mêlé au combat politique de la fin de siècle qu'est l'affaire Dreyfus. Ceux qui reconnaissent leur dette intellectuelle envers lui se partagent équitablement dans les deux camps : A Maurras, Barrès, Lemaitre ou Sorel répondent Zola, France, Monod ou Boutmy, ce qui tend à démontrer que l'enseignement de Taine n'est pas sectaire. La publication posthume des *Derniers essais de critique et d'histoire*, de *Notes sur la France*, la parution d'une dizaine d'ouvrages qui lui sont consacrés ou encore l'élection d'A. Sorel à son fauteuil d'académicien lui assurent une présence réelle dans la vie intellectuelle de l'époque. Bien que les livres à succès de Gustave Le Bon confortent son influence, sa postérité immédiate est assumée par Maurice Barrès. Marqué, comme tous les intellectuels de sa génération par le maître disparu, « Taine m'a nourri sans me satisfaire », il fait, dans ses premières œuvres comme *Sous l'œil des Barbares*, *Un homme libre* ou *Le jardin de Bérénice*, de nombreuses références littéraires aux œuvres de Taine. Son boulangisme militant ne le rapproche pourtant pas des idées politiques exprimées par Taine dans *Les Origines*. A un Taine qui voyait une incompatibilité entre action et réflexion, Barrès, au contraire y puise la justification de son engagement. Passant d'une culture égotiste au culte des morts, d'un engagement radical à un nationalisme conservateur, son livre *Les déracinés*, publié en 1897 scelle à tout jamais la fortune de Taine. Son amitié avec Bourget, le rôle joué par ce dernier dans l'élaboration du livre y est pour beaucoup. Barrès aurait-il phagocyté Taine sans Bourget ? Ce n'est pas sûr. Dans un chapitre célèbre, intitulé *L'arbre de M. Taine*, il fait de celui-ci la figure tutélaire d'un nationalisme exalté, le chantre d'un conservatisme revendiqué. Si les idées véhiculées par *Les Origines*, ne sont pas toutes éloignées de celles défendues par Barrès, celui qui ne conteste pas l'œuvre révolutionnaire, qui combat les « ennemis de l'intérieur », comme ceux de l'extérieur, est tout-à-fait étranger à un Taine qui écrivait : « Il

faut tolérer nos adversaires, vivre avec eux, profiter de leur opposition, les regarder dans le corps social comme des organes aussi essentiels que nous-mêmes. »

Taine se retrouve prisonnier de l'image que les nationalistes ont voulu lui donner au même titre que les catholiques conservateurs des années 1880. Au nom de l'efficacité politique, Taine devient la figure de proue d'un combat qui n'est pas le sien. Un article de *L'Action française* résume à lui-seul le rôle qu'on veut lui faire jouer, « organiser l'action tainienne qui est l'action anti jacobine », véritable plaidoyer d'un engagement conclu par « dressons d'abord une statue à Taine ».

Le début du XXe siècle se caractérise par un climat politique de plus en plus âpre entre une gauche de gouvernement radicale et une droite de plus en plus réactionnaire. La loi de Séparation de l'Eglise et l'Etat exacerbe les tensions. Bien que l'œuvre de Taine soit publiée depuis une vingtaine d'années, elle conserve, en tant que référence d'une droite combattante, toute son actualité. On peut même dire qu'elle est plus présente dans le débat politique qu'elle ne l'était dans les années 1880. La soixantaine d'articles que nous avons collecté, conjuguée à la publication d'une cinquantaine d'ouvrages consacrés à Taine, le démontrent amplement. De 1900 à 1914, Taine est plus grand mort que vivant. Toutes les interprétations de son œuvre sont possibles, toutes les récupérations possibles. Depuis leurs publications, *Les Origines de la France contemporaine*, ont été la cible des critiques républicaines. La droite nationaliste se trouve, elle, confortée dans ses choix par le succès de librairie remporté par *Les Origines*. Ainsi, droite et gauche se livrent un combat à travers les livres qui leur sont consacrés.

A la publication des deux histoires de la Révolution française, l'une d'A. Aulard, l'autre de J. Jaurès, répond (coïncidence ?) le premier tome de *Vie et correspondance*, sorte de biographie augmentée de la correspondance de Taine. Prévue en quatre tomes, le premier, sous-titré *Correspondance de jeunesse 1848-1858*, et qui correspond à ses années de Normale, d'enseignement et de ses premières publications, semble avoir un but bien précis. Il entend faire la démonstration que le jeune Taine possédait déjà en lui les convictions affichées à l'âge mûr. Nous avons collecté pas moins de 22 articles consacrés à ce livre. Chacun cherche (et trouve !) les arguments qui peuvent lui permettre de conforter sa conviction. Les conservateurs catholiques, constatant l'anti cléricalisme affiché très tôt par

Taine, préfèrent l'oublier et ne retenir que ses convictions conservatrices. Les républicains radicaux y voient, au contraire, un revirement complet de ses opinions politiques. Même les avis restent partagés entre ceux qui se prétendent proches. Ainsi, si Maurras pense que Taine a complètement changé d'idées depuis sa jeunesse, Bourget prétend le contraire et dit que celui-ci est déjà « le continuateur, sans le savoir, de Maistre et Bonald. » Trouver dans la correspondance de jeunesse de Taine l'apologie de Maistre semble une gageure que Bourget assume sans sourciller... C'est encore Bourget qui, faisant du zèle, est à l'initiative d'ériger une statue de Taine à Vouziers en réponse à celle de Renan à Tréguier, reprenant la suggestion de l'Action française.

Si les articles publiés à la suite du deuxième tome de *Vie et correspondance* traitant des années 1853-1870, paru en 1904, n'apportent pas de regards nouveaux, il n'en est pas de même en 1905. Simultanément, dans le climat politique que l'on connaît, plusieurs événements focalisent l'intérêt sur Taine : L'inauguration de sa statue, le décès de sa femme (initiatrice des publications posthumes), la parution du troisième volume de correspondance consacré aux années 1870-1875. C'est l'occasion pour ses détracteurs de revenir sur l'épisode de la Commune afin de stigmatiser son comportement supposé. Ne lisant pas ce qu'ils voulaient y lire, ceux-ci invoquent l'omission volontaire, Lanson dénonçant même une volonté de « montrer de lui ce qu'il voulut qu'on vit. » Cette affirmation semble tout à fait crédible, voire tout à fait probable ! La loi du genre est respectée. L'inauguration de sa statue à Vouziers en l'absence de Bourget (!) donne lieu à un discours surréaliste d'un orateur radical chargé de faire son apologie tout en contestant son œuvre anti révolutionnaire. Les commentaires qui relatent l'évènement sont autant de mauvaise foi d'un bord que d'un autre qu'ils incitent le neveu de Taine, A. Chevrillon, à écrire à Barrès pour tempérer les allégations proférées dans *Les déracinés*.

Le dernier volume de correspondance paraît alors que la loi de séparation est votée. Il est évident que la droite catholique cherche à utiliser Taine pour donner plus de force à sa contestation. Derrière cette belle unanimité se cache une réalité moins avouable. Ainsi, dans son livre *Au service de l'Allemagne*, Barrès n'hésite pas à critiquer Taine à propos de ses écrits sur sainte-Odile et le commente en ces termes à Maurras : « Il va de soi que si ce chapitre est contre Taine, je garde un certain ton, à cause qu'on a mis sur son nom beaucoup de choses précieuses et qu'il ne faut point couler l'indigne embarcation qui porte des trésors. » La correspondance Barrès-Maurras recèle d'autres commentaires

comparables qui prouvent bien le décalage existant entre une admiration certaine mais non dépourvue d'hypocrisie et une exploitation systématique et orientée. Taine et ses *Origines* se trouvent définitivement instrumentalisés en ce début de siècle au nom de l'efficacité politique.

Si les *O.F.C.* sont considérées par une droite nationaliste de plus en plus agressive, comme l'assise de leur crédo, la gauche radicale se doit de réagir en s'en prenant directement à elle. Qui de mieux que le titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution française pour s'en charger ? Son autorité, sa compétence, son érudition, constituent les cautions suffisantes pour élever le débat à un niveau digne des protagonistes. En focalisant son attaque sur les erreurs volontaires ou non de Taine dans la collection des documents, il n'est pas certain qu'A. Aulard atteigne son but mais il provoque une cascade d'essais et de commentaires qui font de cet épisode un événement dans l'historiographie révolutionnaire. *La crise de l'histoire révolutionnaire : Taine et M. Aulard* est l'exemple le plus célèbre. Son titre, inversant le M. donne le ton. Le qualificatif qu'il attribue à chacun : « Le plus grand des historiens français » pour Taine, « le plus laborieux de ses successeurs » pour Aulard, donne le ton de l'ouvrage. En récusant l'accusation du manque d'érudition émise par le professeur de la Sorbonne à l'encontre de l'auteur des *O.F.C.*, Cochin entend faire de ce dernier, « le précurseur de la modernité dans la science historique », alors qu'il fait de son procureur, le serviteur d'une histoire « officielle » de la Révolution. Toutefois, il se démarque des deux hommes, en proposant sa propre analyse de la Révolution : réfutant les thèses du complot ou des circonstances, il s'applique à analyser la dynamique des événements révolutionnaires en s'affranchissant à la fois de l'indignation et de l'emprise populaire.

Cette passe d'armes est arbitrée par un troisième historien qui profite des circonstances pour se libérer de la tutelle de son maître, A. Mathiez. Alors que son article de 1907, intitulé *Taine historien*, traitait celui-ci de « pamphlétaire qui écrase le radicalisme et le socialisme », il semble bien que son *Deux mots à Alphonse Aulard* soit destiné à contester la suprématie du créateur de *La Révolution française*, à laquelle il oppose la *Revue des annales révolutionnaires*. On comprend bien là que Taine ne soit qu'un prétexte ! Il est évident que ces différentes joutes éditoriales suscitent de nombreux commentaires. Si ceux de Monod ou Madelin entendent se concentrer dans le domaine historique, une certaine presse d'opinion retrouve la même mauvaise foi, le même sectarisme, la même intolérance qu'une

vingtaine d'années auparavant, au moment de la publication de *La Révolution*. Cette polémique confirme que *Les Origines* continuent d'alimenter le débat politique au mépris de l'objectif de son auteur. S'il professait des idées politiques évidentes, son œuvre historique s'appliquait à se situer au dehors des partis. Or, en ce début de siècle, et pour longtemps, il est assimilé à une idéologie. *La Révolution* de Taine constitue pour l'Action française, alors que la Révolution française est au cœur de sa réflexion politique, la référence incontournable lui assurant la caution historique indispensable.

Charles Maurras n'est pas plus le disciple de Taine que ne l'est Barrès. Certes, il a subi son influence au même titre que toute la génération d'intellectuels de son temps. Il ne fait aucun doute, sa correspondance échangée avec l'abbé Penon le démontre, qu'il s'est imprégné très tôt des *Origines*. L'enseignement qu'elles délivrent, la thèse qu'elles défendent, correspondent très bien à sa lecture de la Révolution. C'est pourquoi, dès ses premiers livres politiques, il cite Taine, mais pas exclusivement. Il lui accorde, dans son panthéon, une place comparable à celle de Renan, Fustel ou Le Play. Il n'hésite pas à le critiquer en privé ou même dans ses ouvrages, à multiples reprises, comme par exemple à propos de la thèse de *l'esprit classique* qu'il juge comme « une erreur déplorable ». Taine sert ses desseins, il sait escamoter ce qui les sépare pour n'en conserver que ce qui l'appuie. Leurs divergences, comme nous pensons l'avoir montré, sont plus nombreuses que leurs convergences. Il en est de même avec Barrès, et pourtant Taine reste associé à leurs noms. En est-il responsable ? A l'instar d'un Sixte vis-à-vis d'un Greslou, Taine a inspiré à ses « disciples » des idées qu'ils ont sans doute déformées mais dont il est, à coup sûr l'initiateur, comme le pense le juge interrogeant Sixte dans le livre de Bourget : « C'est avec des idées comme celles de ce toqué que les jeunes gens se perdent. »

Pourtant la fortune de Taine ne dépend pas exclusivement de sa récupération politique. De nombreuses publications lui sont encore consacrées dans les années qui précèdent la Grande Guerre et s'appliquent à faire une synthèse objective des *Origines*. Tentant de dépolitiser le débat sur Taine et son œuvre, les critiques mettent l'accent sur ses différentes facettes. Le scientisme de Taine est analysé avec un recul de presque quarante ans. Le terme « science » n'a plus la même signification que Taine lui donnait. S'il a identifié les sciences morales aux sciences physiques et qu'il a bordé l'histoire avec des « préoccupations scientifiques », il a confondu « science et philosophie ». On retrouve à

plusieurs reprises dans les divers jugements émis, l'idée selon laquelle il existe une contradiction entre l'historien et le philosophe, et que sa méthode suivie rigoureusement dans les premiers livres a tendance à s'évaporer pour les derniers. Sa psychologie appliquée serait le fait d'un homme de cabinet, coupé des réalités, et de surcroît naïf. Son pessimisme, celui d'un malade chronique. Son anticléricalisme, celui d'un homme non religieux mais ami de la Religion. Son élitisme affiché serait attribué à ses facultés intellectuelles exceptionnelles qui le rendraient inaccessible à beaucoup.

1875-1914, les *Origines de la France contemporaine* connaissent pendant ces quarante ans une postérité exceptionnelle. L'innovation méthodique, le scientisme revendiqué, l'ambition affichée, rompent radicalement avec les œuvres historiques précédentes. En voulant faire une histoire « scientifique », en assimilant les sciences morales aux sciences physiques, en s'attaquant à la Révolution sans en faire pour autant une histoire réactionnaire, en condamnant la monarchie tout en ménageant l'Église, en s'en prenant au mythe napoléonien, Taine se singularise et s'attire, de ce fait, autant d'admiration intéressées que d'inimitiés outrées. A tous ces titres, il marque son temps. Mais soit trop naïf, soit trop sûr de lui, il focalise sur une œuvre sans concession, l'adhésion ou le rejet des lecteurs, qui, au fil des publications successives, changent alternativement d'avis. S'il n'est pas certain qu'avec cette inversion, Taine gagne au change et l'approuve, il se garde bien de le faire savoir publiquement. Alors que certaines défections (Bourget, famille Bonaparte), font l'objet de débats sur la place publique, il s'abstient de tout commentaire, ouvrant ainsi la porte à toutes les interprétations fallacieuses. En cela, il est le premier responsable de ce que sera sa postérité. Seule la mort met un terme à des *Origines* inachevées dont il doutait de plus en plus de leur utilité, ce en quoi il se trompait, puisqu'elles prennent une dimension encore supérieure au carrefour du siècle. Une conjoncture politique complexe, une radicalisation de la République, une pensée nationaliste émergente, créent un climat favorable à leur relecture et à des interprétations renouvelées. Les multiples publications qui leur sont consacrées peuvent trahir plus ou moins volontairement le texte en lui donnant parfois des interprétations fallacieuses à des fins partisans. Bien que politiquement inclassable, la récupération de son œuvre par une idéologie droitière qui y voit la résurgence de celles de

Maistre ou Bonald, l'assimile définitivement à une réaction qui lui est étrangère et lui vaut, en retour, les attaques d'une gauche radicale inquiète de son influence. L'homme qui n'était d'aucun parti, qui se défiait des extrêmes se voit prisonnier d'un combat qui le dépasse. L'ostracisme dont il a fait l'objet et qui en est le résultat, semble s'atténuer dans la mesure où ceux qui l'avaient confisqué ont perdu de leur actualité militante. *Les Origines de la France contemporaine* peuvent être lues en dehors du prisme déformant imposé par Barrès ou Maurras, comme un moment essentiel de notre historiographie. Un historien, C. Seignobos, pourtant peu complaisant à l'égard de Taine, le prédisait déjà en 1899 : « Les *O.F.C.* ne serviront pas de manuel pour l'étude de la Révolution française, mais elles ont définitivement détruit la légende républicaine et préparé le terrain sur lequel commence à s'élever l'histoire scientifique de la Révolution. » Si *Les Origines* n'ont servi qu'à susciter le débat, c'est déjà beaucoup !

SOURCES

A. SOURCES MANUSCRITES

Elles proviennent exclusivement du Fonds Taine de la Bibliothèque nationale. Les manuscrits de Taine conservés par la famille à Menthon Saint-Bernard sont entrés à la B.N. en 1993 et sont composés de 45 cartons et de neuf manuscrits reliés. *Les Origines de la France contemporaine* concernent douze cartons et six volumes reliés dont deux versions quasi-complètes de l'œuvre.

En dehors de l'examen des volumes annotés de la main de Taine, nos recherches se sont concentrées sur seize cartons :

- Carton 17 : Notes et plans successifs des *O.F.C.*
- Carton 18 : Notes pour *L'Ancien régime*.
- Carton 19 : Notes pour *La Révolution*, t.I.
- Carton 20 : Notes pour *La Révolution*, t.II.
- Carton 21 : Notes pour *La Révolution*, t.III.
- Carton 22 : Notes pour *Le régime moderne*.
- Carton 23 : Notes pour *Le Régime moderne*.
- Carton 29 : Huit carnets de notes de cours prises par Taine à l'I.E.P. :

Cours de Droit civil comparé d'Ernest Glason, 1874-1875, 268 p. Cours de Droit constitutionnel d'Emile Boutmy, 1875-1876, 278 p. Cours d'histoire diplomatique depuis 1789 d'Albert Sorel, 1876-1877, 250 p.

- Cartons 31-32 : Lettres de Taine (Publiées dans *Vie et correspondance*).
- Cartons 33-37 : Lettres reçues par Taine. Nous avons relevé les suivantes :
 - Carton 33 : A-C : About (E.), 63f. Babeau (A.), 2f. Bourget (P.), 33f. Bonaparte (Prince N.), 2f. Bonaparte (P. Mathilde), 48f. Boutmy (E.), 8f. Brunetière (F.), 11f. Caro (E.M.), 24f. Cochin (D.), 1f.
 - Carton 34 : D-H : Du Camp (M.), 32f. Dupanloup (F.), 4f. Duruy (V.), 17f. Faguet (E.), Flaubert (G.), 50f. Funk-Brentano (T.), 2f. Fustel de Coulanges (N.D.), 6f.
 - Carton 35 : I-M : Guizot (F.), 24f. Guizot (G.), 49f. Lallié (A.), 5f. Lavisser (E.), 21f. Lemaitre (J.), 2f. Le Play (F.), 9f. de Martel (C.), 6f. Maury (A.), 9f. Michelet (J.), 19f. Monod (G.), 23f.
 - Carton 36 : N-R : Renan (E.), 49f.

- Carton 37 : S-Z : Sauzay (J.), 2f. Saint-René Taillandier (G.), 1f. Siegfried (J.), 4f. Sorel (A.), 30f. Tarde (G.), 6f.
- Cartons 38-41 : Articles collectés par Taine ou sa famille :
 - Carton 38 : Articles concernant Taine 1878-1905.
 - Carton 39 : Articles concernant Taine 1906-1946.
 - Carton 40 : Articles nécrologiques.
 - Carton 41 : Articles du Centenaire de Taine en 1928.

Nous avons relevé dans les cartons de notes de travail de Taine, un certain nombre de lettres émanant de correspondants lui proposant spontanément des documents ou des renseignements : sept dans le carton 19, cinq dans le carton 20, cinq dans le carton 21, quatorze dans le carton 22. On y retrouve les noms de : Boutmy (E.), Bimbenet (E.), Cheysson (E.), Corthey (A.), Daumet (E.), Demolins (E.), Dreyfus-Brissac (E.P.), Dubigné (D.), Flack (J.), Fournel (V.), Gauthier (L.), Geyre (A.), Guillemin (J.), Jadart (M.), Josset (D.), Lisicki (M.), Lods (A.), Ludre (E.), de Martel (A.), Maury (A.), Monod (G.), Nathan (A.), Naville (L.), Niox (G.), Roux (A.), Riche (J.), Sicotière de La (L.), Silvy (A.), Symon (G.), Sorel (A.), Vogüe de (E.M.)

Il existe un fonds Taine aux Archives privées des Archives nationales. Il est réduit à une dizaine de lettres qui ne sont pas liées à la réception des *O.F.C.* Les archives de l'Institut renferment les décisions prises lors des séances consacrées aux concours de l'Académie auxquels Taine s'est présenté (en particulier le prix Bordin).

B. SOURCES IMPRIMEES

Œuvres d'Hippolyte Taine

- *La Fontaine et ses fables*, [1853], Hachette, 12^e édit., 1892.
- *Voyage aux Pyrénées*, [1855], Hachette, 11^e édit., 1887.
- *Essai sur le génie oratoire de Tite-Live*, [1856], Hachette, 5^e édit., 1895.
- *Les Philosophes français du XIXe siècle*, [1857], Hachette, 5^e édit., 1882.
- *Essai de critique et d'histoire*, [1858], Hachette, 15^e édit., 1920.
- *Histoire de la littérature anglaise*, [1864], 5 vol., Hachette, 1873.
- *Le positivisme anglais, étude sur Stuart Mill*, Germer Baillière, 1864.
- *L'idéalisme anglais, essai sur Carlyle*, Germer Baillière, 1864.
- *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, [1865], Hachette, 6^e édit., 1896.
- *Voyage en Italie*, [1866], réédit., Bruxelles, Editions Complexe, 1990.
- *Notes sur Paris, vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*, [1867], Hachette, 12^e édit., 1896.
- *De l'intelligence*, [1870], Hachette, 15^e édit., 1923.
- *Notes sur l'Angleterre*, [1872], Georges Crès et Cie, 1923.
- *Derniers essais de critique et d'histoire*, Hachette, 1^{ere} édit., 1894.
- *Les Origines de la France contemporaine* :
 - *L'Ancien régime*, [1875], Hachette, 15^e édit., 1887.
 - *La Révolution*, t. I, [1878], Hachette, 16^e édit., 1888.
 - *La Révolution*, t. II, [1881], Hachette, 14^e édit., 1890.
 - *La Révolution*, t. III, [1884], Hachette, 12^e édit., 1892.
 - *Le Régime moderne*, t. I, [1891], Hachette, 4^e édit., 1891.
t. II, [1893], Hachette, 2^e édit., 1894.
- *Du suffrage universel et de la manière de voter*, [1871], Hachette, 1895.
- *Vie et correspondance* :
 - t. I, *Jeunesse (1847-1853)*, Hachette, 2^e édit., 1902.
 - t. II, *Le critique et le philosophe (1853-1870)*, Hachette, 2^e édit., 1902.
 - t. III, *L'historien (1870-1875)*, Hachette, 2^e édit., 1905.
 - t. IV, *Les dernières années (1876-1893)*, Hachette, 2^e édit., 1907.
- *Carnets de voyage. Notes sur la province*, Hachette, 1897.
- *Pages choisies* par Victor Giraud, Hachette, 1909.

- *Etienne Mayran*, [1910], Maren Sell, 1991.
- *Une Anglaise témoin de la Révolution française, Préface*, [1872], rééd., Editions Jacqueline Chambon, 2006.

Un certain nombre d'articles d'H. Taine cités dans la thèse n'a pas fait l'objet d'une publication en volume, en particulier :

- « Cours de philosophie positive d'A. Comte », *Journal des débats*, 6 juillet 1864.
- « Critique et roman : C. Selden », *Journal des débats*, 20 février 1865.
- « Mendelssohn et la musique allemande par C. Selden », *Journal des débats*, 4 mars 1867.
- « Pour une statue à Hegel », *Journal des débats*, 25 janvier 1870.
- « Tocqueville », *Journal des débats*, 17 octobre 1871.
- « L'hérédité », *Journal des débats*, 23 novembre 1873.
- « Précis du droit des gens », *Journal des débats*, 10 avril 1877.

Quelques articles de Taine ont fait l'objet de publications posthumes, dont :

- « Notes de voyage en Belgique et en Hollande », *Revue de Paris*, 15 juin, 15 juillet 1895.
- « Notes sur la volonté », *Revue philosophique*, novembre 1910.

Articles consacrés à Taine et aux O.F.C. de 1871 à 1914

a) Articles 1871-1885 :

Alexis (P.), « Réflexions sur Taine et la Commune », *Le Réveil*, 14 octobre 1880.

Alexis (P.), « H. Taine », *Le Réveil*, 14 octobre 1883.

Boissin (F.), « La Révolution d'H. Taine », *tiré à part*, Toulouse, 1878.

Bourget (P.), « Taine historien », *L'illustration*, novembre 1884.

Boys (A. du), « La Révolution », *La Défense sociale et religieuse*, avril 1878.

Brunetière (F.), Taine et les O.F.C., *Revue des deux mondes*, 1885, t.71, p. 386-

426.

Cadoudal (G. de), M. Taine, la Révolution, *L'Union*, 23 février 1880.

Charmes (F.), « L'Ancien régime, H. Taine », *Journal des Débats*, 28 avril 1876.

Charmes (F.), « La Révolution », *Journal des Débats*, 27 avril 1878.

Constant (CH.), « Les O.F.C. », *La France judiciaire*, 1878-1879.

Cotter-Morrison (J.A.S.), « H. Taine », *Mac-Millan's magazine*, January 1885.

Delaire (A.), « L'Ancien régime et la Révolution d'H. Taine », *La Réforme sociale*,

1^{er} mai 1885.

Delabrousse (L.), « La révolution », *Le Siècle*, 16 avril 1878.

Delpit (A.) « Une visite », *Le Figaro*, 14 août 1885.

Demolins (E.), « La maladie du siècle », *La Réforme sociale*, 1^{er} septembre 1881.

Derôme (L.), « Un nouvel historien de la révolution », *Moniteur universel*, 11 avril

1878.

Dlcey (A.V.), « Taine's Gouvernement révolutionnaire » *The Nation*, 26 février, 5

mars 1885.

Dide (A.), La Révolution par M. Taine, *Journal officiel*, 25 décembre 1878.

Doncieux (G.), « La Révolution de Taine », *Le Monde*, 28 décembre 1881.

Doumaire (P.), « L'Ancien régime », *Le Correspondant*, 25 janvier 1876.

Doumaire (P.), « Les origines de la France actuelle », *Le Correspondant*, 25 avril

1878.

Fagniez (A.), « La révolution », *La Revue historique*, mai 1878.

Feugère (A.), « La Révolution », *Le Français*, 7 avril 1878.

Fournel (V.), « L'Ancien régime », *La Gazette de France*, 15 février 1876.

- Gallier (A.), « La Révolution, Taine », *Revue des questions historiques*, 1^{er} juillet 1878.
- Gazier (A.), « La Révolution », *Revue bleue*, 30 mars 1878, p. 924-927.
- Heinrich (G.A.), « La Révolution », *Le Correspondant*, 25 août 1878.
- La Rallaye (L.de), « La Révolution de Taine », *Revue du monde catholique*, 25 juin 1878, p. 801-868.
- La Rocheterie (M.de), « La Révolution d'H. Taine », *Polybiblion*, avril 1878, p.339-342.
- La Rocheterie (M.de), « La Révolution de Taine, t. II », *Polybiblion*, juin 1881, p. 529-530.
- La Rocheterie (M.de), « La révolution de Taine , t.III », *Polybiblion*, février 1885, p. 160-162.
- Lavollée (R.), « La candidature de Taine à l'Académie française », *Le Français*, 22 janvier 1874.
- Lavollée (R.), « Réponse à Taine », *Le Français*, 26 janvier 1874.
- Leclère (L.), « Les O.F.C. », *Revue de Belgique*, 15 août 1885.
- Lentheric (A.), « La Révolution de Taine », *Revue du monde catholique*, 1^{er} et 15 février 1885, p. 279-291 et p. 436-448.
- Leroy-Beaulieu (A.), « Les trois premiers volumes des O.F.C. », *Revue des deux Mondes*, janvier 1882.
- Lot (H.), « L'Ancien régime », *Revue critique d'histoire et de littérature*, t. II, 1876.
- Martin (H.), « La Révolution d'H. Taine », *Etudes religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, novembre 1878.
- Marzials (F.T.), « Taine's Révolution », *London quaterly review*, avril 1896.
- Michelant (L.), « L'Ancien régime », *Journal des économistes*, mai 1878.
- Monod (G.), « La Révolution », *Journal officiel*, 27 juillet 1878.
- Monod (G.), « Les Origines de la France contemporaine », *Revue historique*, juillet 1881p. 414-417.
- Monod (G.), « La Révolution de Taine », *Revue historique*, 1885, p. 118-121.
- Pillon (F.), « La Révolution », *Critique philosophique*, 27 juin 1878.
- Préssensé (E. de), « La Révolution de Taine », *Revue bleue*, 23 juillet 1881, p. 107-109.

Renouvier (C.), « A propos du suffrage universel », *Le Temps*, 2 décembre 1871.

Reeve (H.) « Taine's conquest of the jacobins », *Edinburgh review*, vol. 155, 1882.

Reinach (J.), « La Révolution d'H. Taine », *La République française*, 9 mai 1885.

Ribot (Th.), « Taine et sa psychologie », *Revue philosophique*, t. IV, 1877, p. 17-46.

Salmon (J.), « L'Ancien régime », *Revue des questions historiques*, 1^{er} avril 1876, p.

605-616.

Saint-Valry (A. de), « La Révolution », *La Patrie*, avril 1878.

Saint-René Taillandier (E.), « La Conquête jacobine », *La Parlement*, 18 juillet

1881.

Serret (E.), « La révolution de M. Taine », *L'Univers*, 29 mai, 8, 15, 21 juin 1878.

Sorel (A.), « L'Ancien régime », *Revue historique*, juillet 1876.

Sorel (A.), « Les O.F.C. par M. Taine », *Revue critique*, 2^e semestre 1878.

Sorel (A.), « La Révolution, tome II », *Revue critique*, 2^e semestre 1881.

Sorel (A.), « La Révolution, tome III », *Revue critique*, 2 février 1885.

Scherer (E.), « La Révolution de M. Taine », *Le Temps*, 25 octobre 1878.

Sybel (M. von), *The ancient regime and the Revolution in France*, *The contemporary Review*, nov. 1879, p. 432-450.

Villetard (E.), « L'Ancien régime », *Le Journal Officiel*, 29 janvier 1876.

Zola (E.), « L'Ancien régime », *Le Messager de l'Europe*, janvier 1876.

Zola (E.), « La Révolution de M. Taine », *Le Messager de l'Europe*, mai 1878.

Zola (E.), « M. Taine et l'Académie française », *Le Voltaire*, 23 janvier 1880.

b) Articles 1887-1893 :

Barrès (M.), « Les historiens de 1887 », *Le Siècle*, 16 décembre 1887.

Barrès (M.), « M. le Général Boulanger et la nouvelle génération », *Revue indépendante*, avril 1888.

Barrès (M.), « Les violences opportunistes », *Le Courrier de l'Est*, 28 juillet 1889.

Biré (E.), « Napoléon et ses détracteurs », *Les causeries littéraires*, 1^{er} septembre 1887.

Boisjoslin (J.de), « Napoléon Bonaparte », *Revue de la société des études historiques*, A 54, S. 4, t. 6.

Bourget (P.), « Un roman d'analyse : Sous l'œil des Barbares de Maurice Barrès », *Journal des Débats*, 3 avril 1888.

Brogie (Abbé de), « Le présent et l'avenir du catholicisme », *Le Correspondant*, 25 octobre, 10, 25 novembre 1891.

Brunetière (F.), « Napoléon et ses détracteurs », *Revue des deux mondes*, 1^{er} octobre 1887.

Brunetière (F.), « A propos du Disciple », *Revue des deux mondes*, 13 juin 1889.

Brunetière (F.), « Question de morale », *Revue des deux mondes*, 1^{er} juillet 1889.

Brunetière (F.), « La Critique impressionniste » *Revue des deux mondes*, t.103, 1891.

Funck-Brentano (F.), « H. Taine, les O.F.C. », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 9 mars 1891, p. 182-197.

France (A.), « Taine et Napoléon », *Le Temps*, 13 mars 1887.

France (A.), « Le Disciple », *Le Temps*, 13 juin 1889.

France (A.), « La métaphysique devant la morale », *Le Temps*, 7 juillet 1889.

Hailly (G. d'), « Napoléon et ses détracteurs », *Revue des livres nouveaux*, vol.14, n° 161-171, 1887.

La Rallaye (L. de), « Les O.F.C. par M. Taine », *Polybibion*, avril 1891, p. 343-344.

Larivière (CH. De), « Napoléon et ses détracteurs », *La revue générale, littéraire, politique et artistique*, n° 76-99, 1887, p. 455-460.

Le Querdec (Y.), « Positivismisme et Révolution », *Le Monde*, 8 décembre 1890.

Leroy-Beaulieu (A.), « Le régime moderne », *Journal des Débats*, 10, 17 février 1891.

Maurras (C.), « Le Dieu nouveau », *L'Observateur français*, juillet 1889.

Maurras (C.), « A propos du 5^e volume des O.F.C. », *L'Observateur français*, 29 décembre 1890.

Monod (G.), « Le Centenaire de 1789 », *Revue historique*, t. 41, 1889.

Monod (G.), « L'inauguration de la nouvelle Sorbonne », *Revue historique*, t.41, 1889.

Peyrot (M.), « Napoléon et ses détracteurs », *La Nouvelle revue*, 1^{er} octobre 1887.

Pierson (N.), « Le suffrage universel », *Revue bleue*, 19 octobre 1889, p. 505-507.

Ragey (P.), « Taine, le catholicisme et les ordres religieux », *L'Université catholique*, 15 février 1892.

Renan (E.), « Discours de réception de J. Claretie à l'Académie française », *Le Temps*, 22 février 1889.

Smith (G.) « The invitation to celebrate the french Revolution », *National Review*, August 1888.

Tabarant (A.), « H. Taine et la Révolution », *La Revue moderne*, n° 60, 25 juin 1888, p. 564-573.

Valbert (G.), « La France du centenaire », *Revue des deux mondes*, octobre 1889.

c) Articles 1893 :

Barjeau (R.), « Taine », *La révolution*, 7 mars 1893.

Barrès (M.), « Le protestantisme de M. Taine », *Le Figaro*, 25 mars 1893.

Barrès (M.), « M. Taine », *Le Journal*, 6 mars 1893.

Barrès (M.), « M. Taine », *Le Journal*, 7 mars 1893.

Barrès (M.), « Taine eut-il tort ? », *Le Journal*, 17 mars 1893.

Barrès (M.), « Napoléon professeur d'énergie », *Le Journal*, 14 avril 1893.

Bodley (J.E.C.), "M. Taine", *Blackwood's magazine*, avril 1893.

Bonnière (R. de), « La mort de M. Taine », *Le Figaro*, 6 mars 1893.

Bourget (P.), « M. Taine », *Revue Encyclopédique*, 1^{er} avril 1893.

Boutmy (E.), « H. Taine », *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques*, 15 avril 1893.

Brunetière (F.), « H. Taine », *Revue encyclopédique*, 1^{er} avril 1893.

Buffenoir (H.), « Napoléon 1^{er} et M. Taine », *Revue de la France moderne*, novembre 1893.

Cellarius (A.), « La mort de Taine », *Gil-Blas*, 7 mars 1893.

Chancel (J.), « H. Taine », *Le Moniteur universel*, 7 mars 1893.

Coppée (F.), « M. Taine », *Le Journal*, 6 mars 1893.

Daudet (A.), « H. Taine », *Revue encyclopédique*, 1^{er} avril 1893.

Deloncle (H.), « Sur un mort », *Le Parti national*, 7 mars 1893.

Deschamps (G.), « Après Renan, Taine », *Journal des Débats*, 6 mars 1893.

Doumerc (P.), « H. Taine », *La Nation*, 7 mars 1893.

Duchemin (A.), « Les obsèques de M. Taine », *Le christianisme au XIXe siècle*, 16 mars 1893.

Drumont (E.), « Taine et son œuvre », *La libre parole*, 7 mars 1893.

France (A.), « M. Taine », *Le Temps*, 12 mars 1893.

Froment (TH.), « M. Taine », *Le Correspondant*, 25 mars 1893.

Guyot (Y.), « M. Taine », *Le Siècle*, 7 mars 1893.

Hallays (A.), « Le testament de Taine », *Journal des débats*, 17 mars 1893.

Ingouville (A. d'), « M. Taine », *La libre parole*, 6 mars 1893.

Lacoste (J.), « H. Taine », *La Gazette de France*, 7 mars 1893.

Lazare (B.), « M. Taine », *L'Évènement*, 7 mars 1893.

Ledrain (A.), « M. Taine », *L'Éclair*, 11 mars 1893.

Lefevre (G.), « Aujourd'hui, la mort de Taine », *Germinal*, 7 mars 1893.

Leori (P.de), « Taine », *L'Austérité*, 8 mars 1893.

Le Pelletier (F.), « H. Taine », *L'Écho de Paris*, 7 mars 1893.

Le Querdec (Y.), « M. Taine », *Le Monde*, 10 mars 1893.

Leroy-Beaulieu (P.), « H. Taine », *L'Économiste français*, 11 mars 1893.

Lissagaray(P.D.), « H. Taine », *La grande bataille*, 7 mars 1893.

Loliée (F.), « M. Taine », *La nouvelle revue*, mars 1893.

Meurville (L. de), « Taine, Joseph de Maistre et Spencer », *La Gazette de France*, 8 mars 1893.

Monod (G.), « La vie d'H. Taine », *Revue de Paris*, 1^{er} mars 1893.

Monod (G.), « H. Taine », *Revue historique*, 15 mars 1893.

Pellissier (H.), « M. Taine », *Revue encyclopédique*, 1^{er} avril 1893.

Petit (M.), « Taine historien », *Revue encyclopédique*, 1^{er} avril 1893.

Reinach (S.), « M. Taine », *La République française*, 6 mars 1893.

Roche (P.), « Le Décès de Taine », *Le gaulois*, 6 mars 1893.

Roussel (A.), « M. Taine », *L'Univers*, 7 mars 1893.

Sabatier (A.), « H. Taine », *Le Temps*, 7 mars 1893.

Sarcey (F.), « H. Taine », *Le Gaulois*, 6 mars 1893.

Sarcey (F.), « H. Taine », *Le Temps*, 7 mars 1893.

Saxe (G.de), « Les obsèques de Taine », *Le Gaulois*, 9 mars 1893.
Trebor (L.), « Chez Emile Zola », *Le Figaro*, 6 mars 1893.
Vacherot (E.), « H. Taine », *Le Figaro*, 15 mars 1893.
Vogüe (E.M. de), « H. Taine », *Journal des Débats*, 6 mars 1893.
Zola (E.), « M. Taine », *Revue encyclopédique*, 1^{er} avril 1893.
Zola (E.), « H. Taine et l'Ancien régime », *Le Journal*, 15 novembre 1893.

Articles nécrologiques non signés :

« A propos des obsèques de Taine », *Le Temps*, 8 mars 1893.
« Décès de M. Taine », *La Gazette de France*, 6 mars 1893.
« La mort de M. Taine », *L'Echo de Paris*, 7 mars 1893.
« Les obsèques de M. Taine », *L'Eclair*, 9 mars 1893.
« Napoléon et M. Taine », *Le Figaro*, 6 mars 1893.
« La mort de M. Taine », *La Liberté*, 7 mars 1893.
“The death of M. Taine”, *The Speaker*, March'11, 1893.

d) Articles 1894-1899.

Barrès (M.), « M. Taine et le philistin », *Le Figaro*, 19 décembre 1896.
Barrès (M.), « Opinions sur l'œuvre de M. Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.
Barrès (M.), « Le bénéfice du voyage », *Le Journal*, 8 juin 1894.
Barrès (M.), « Réflexions, le problème est double », *La Cocarde*, 8 septembre

1894.

Barrès (M.), « Une nouvelle révocation de l'Edit de Nantes », *La Cocarde*, 4 décembre 1894.

Barrès (M.), « La protestation des intellectuels », *Le Journal*, 1^{er} février 1898.

Barrès (M.), « Aux parlementaires du quartier latin », *Le Courrier de l'Est*, 22 janvier 1899.

Bélugou (L.), « Opinions sur l'œuvre de M. Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

Bélugou (L.), « Une œuvre posthume de M. Taine », *Revue blanche*, 15 mars 1896.

Biot (A.), « Analyse critique des O.F.C. », *L'Univers*, 24 mars 1894.

Bourdeau (J.), « La philosophie de Taine », *Journal des Débats*, 22-23 février 1894.

Bourget (P.), « L'arbre de M. Taine », *Le Figaro*, 7 novembre 1897.

Brunetière (F.), « M. Taine », *Revue des deux mondes*, [1896], 1^{er} janvier 1925.

Faguet (E.), « Maîtres d'histoire », *Revue bleue*, t. II, 4^e série, juillet 1894.

Faguet (E.), « Taine », *Revue de Paris*, 15 juillet 1899.

Funk-Brentano (F.), « A travers l'histoire de M. Taine », *La Revue hebdomadaire*, 16 septembre 1899, p. 408-417.

Gide (A.), « A propos des Déracinés », *L'Ermitage*, février 1898.

Herr (L.), « Lettre ouverte à Barrès », *Revue blanche*, 15 février 1898.

Hulst (Mgr. d'), « Opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

Lafon (L.), « Taine », *La Vie nouvelle*, 4 février 1899.

Lefèvre (A.), « Opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

Maurras (C.), « L'Esprit de Paul Bourget », *Revue de Paris*, t. IV, 1895.

Maurras (C.), « La politique des Monod, I et II », *La Gazette de France*, 27 juin 1897.

Maurras (C.), « Taine », *Le Soleil*, 21 août 1897.

Mazel (H.), « Opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

Monod (G.), « Opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

Picavet (F.), « Opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

Picavet (F.), « H. Taine », *Revue de l'enseignement supérieur*, mars 1894.

Séailles (G.), « Opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

Sorel (A.), « Vues sur l'histoire. Taine et Sainte-Beuve », *Le temps*, 30 mars 1898.

Sorel (A.E.), « La vocation historique d'Albert Sorel », *Revue des deux mondes*, mars 1913.

Tarde (G. de), « Opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

Tauxier (O.), « L'action tainienne », *L'Action*, 15 décembre 1899.

Thiébaud (G.), « Entre Taine et Napoléon », *Le Gaulois*, 13 novembre 1897.

Vogüé (E. M. de), « Le dernier livre de M. Taine », *Revue des deux mondes*, 1^{er} avril 1894.

Vogüé (E.M. de), « Opinions sur l'œuvre de Taine », *Revue blanche*, t. XIII, 1896.

e) Articles 1900-1914.

Acker (P.), « Le grand M. Aulard et le petit M. Taine », *Le Gaulois*, 1^{er} janvier 1914.

Albert-Petit (A.), « Deux conceptions de l'histoire de la Révolution », *Revue des deux mondes*, t. 59, septembre 1910. p.77-93.

Aulard (A.), « La statue de Taine », *L'Action*, 19 juillet 1903.

Aulard (A.), « La correspondance de Taine », *La révolution française*, 14 juin 1907.

Aulard (A.), « Chronique et bibliographie », *La Révolution française*, juillet-septembre 1908.

Bainville (J.), « A propos de Vie et correspondance », *La Gazette de France*, 18 avril 1907.

Baldensperger (F.), « M. Taine, sa vie, sa correspondance », *Revue critique d'histoire et de littérature*, septembre 1907.

Barrès (M.), « La maison natale de M. Taine », *Le Journal*, 25 janvier 1900.

Barthélémy (J.), « Taine historien de la révolution française par M. Aulard », *Le Mercure de France*, 16 mars 1908. p. 305-308.

Bertaut (J.), « La correspondance de Taine », *Revue hebdomadaire*, 22 juillet 1905, p. 458-466.

Bidou (M.), « Le monument de Taine », *Journal des Débats*, 17 mars 1904.

Biré (E.), « A propos de l'ouvrage de Margerie », *L'Univers*, 24 décembre 1901.

Bourdeau (J.), « Taine et Paradol », *Journal des Débats*, 5 juillet 1902.

Bourget (P.), « Taine », *L'Action française*, 15 octobre 1900.

Bourget (P.), « Les deux Taine », *Minerva*, n° 11, 1^{er} août 1902.

Bourget (P.), « Un grand citoyen », *Le Gaulois*, 3 avril 1903.

Bourget (P.), « Taine », *L'Action française*, 1^{er} novembre 1903, p. 714-719.

Bourget (P.), « Mme Taine », *Le Figaro*, 21 août 1905.

Brunetière (F.), « L'œuvre critique de Taine », *Revue des deux mondes*, 1^{er} septembre 1902.

Brunetière (F.), « La statue provocatrice », *Le Gaulois*, 4 septembre 1904.

Chevillon (A.), « La jeunesse de Taine », *Revue de Paris*, 1^{er} juillet 1901.

Chevillon (A.), « Taine, notes et souvenirs », *Revue de Paris*, 1^{er}- 15 mai, 1^{er} juin 1908.

Doumic (R.), « La science et la littérature du XIXe siècle », *Revue des deux mondes*, 11 nov. 1901.

Drumont (E.), « Taine et les Francs-maçons », *La libre parole*, 25 sept. 1905.

Drumont (E.), « Le lettres de Taine », *La libre parole*, 23 avril 1907.

Esmein (A.), « Les idées politiques de Taine », *Revue politique et parlementaire*, t. XXXV, n° 103, janvier 1903.

Faguet (E.), « Une histoire de la Révolution française », *Revue des deux mondes*, juillet 1901.

Faguet (E.), « A propos des trois premiers tomes de Vie et correspondance », *La Revue*, 1^{er} juillet 1905.

Funk-Brentano (F.), « Taine chez lui », *Le Gaulois*, 24 septembre 1905.

Gilbert (P.), « Aulard contre les textes », *Revue critique des idées et des livres*, n° 104, 1908.

Giraud (V.), « La personne et l'œuvre de Taine d'après sa correspondance », *Revue des deux mondes*, t. XLIII, 1^{er} février 1908, p. 529-567.

Grandmaison (G. de), « A propos des trois volumes de vie et correspondance », *L'Univers*, 9 août 1905.

Haussonville (Comte d'), « La correspondance de Taine », *Le Gaulois*, 3 mai 1904.

Haussonville (Comte d'), « Le dernier volume de la correspondance de Taine », *Le Figaro*, 3 juin 1907.

Hubert (L.), « Discours du 24 sept. 1905 », dans Lumbroso, *Revue napoléonienne*, n° IX, 1912.

Kahu (M.), « Taine, Aulard et Cochin », *La Grande Revue*, décembre 1909, p. 143-155.

Laborde-Milaa (A.), « H. Taine, sa vie et sa correspondance », *Revue des études historiques*, mai-juin 1905.

Lacombe (P.), « Notes sur Taine », *Revue de synthèse historique*, 1904, t. IX, p. 269-283, t. X, p. 192-268.

Lanson (G.), « Vie et correspondance d'H. Taine », *Revue universitaire*, 1905.

Lecigne (C.), « H. Taine d'après sa correspondance », *Revue de Lille*, 1905.

Lestra (A.), « Deux théories de la contre Révolution », *Revue catholique des institutions et du Droit*, mars 1904, p. 216-235, avril 1904, p. 302-314.

L'Hopital (C.) et Laurent (G.), « Taine historien », *L'Eclaireur de l'Est*, 24 janvier 1904.

Madelin (L.), « Taine et les Origines », *La Revue hebdomadaire*, n° 32, 10 août 1907. p. 189.

Mathiez (A.), « Taine historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. VIII, janv. 1907.

Mathiez (A.), « Deux mots à M. Aulard », *Annales révolutionnaires*, juillet – septembre 1908.

Maurras (C.), « Sur la parution dans la Revue des deux mondes d'un recueil publié chez Hachette », *La Gazette de France*, 11 mai 1902.

Maurras (C.), « La foi de Taine », *La Gazette de France*, 11 mai 1902.

Maurras (C.), « Notes de critique : Un Taine poète », *La Gazette de France*, 12 mars 1903.

Maurras (C.), *L'Action française*, 1^{er} mai 1905.

Maurras (C.), « Taine », *La Gazette de France*, 24 septembre 1905.

Maurras (C.), « Rousseau », *L'Action française*, 13 et 28 juin 1912.

Maury (L.), « Alphonse Aulard et Hippolyte Taine », *Revue bleue*, n° 4, 25 janvier 1908, p.119-122.

Monod (G.), « H. Taine et la révolution », *Revue bleue*, juillet 1904, p. 38-41.

Monod (G.), « Taine historien », *Revue historique*, Janvier-février 1908.

Monod (G.), « La méthode historique, la synthèse », *Revue bleue*, 18 avril 1908.

Monin (M.), « Les idées de Taine sur le suffrage universel et la manière de voter », *La Grande revue*, 10 mars 1912, p. 524-536.

Morland (J.), « Une visite au tombeau de Taine », *Le Mercure de France*, 15 nov. 1905, 58, p. 231-237.

Morsier (Ed de), « Taine et le socialisme », *La revue socialiste*, n° 255, t. 43, mars 1906, p. 257-270.

Nède (A.), « La statue de Taine », *Le Figaro*, 25 septembre 1905.

Pascal (F.), « L'authenticité de Taine », *Revue bleue*, n° 24, 5^e série, 11 juin 1904.

Pascal (F.), « A propos du discours d'Hubert à l'inauguration de la statue de Taine », *L'Eclair*, 25 septembre 1905.

Pascal (F.), « Le patriotisme de Taine », *Le Correspondant*, septembre 1905.

Pascal (F.), « Quelques lettres sur Taine », *Le Figaro*, 11 mai 1907.

Passy (F.), « H. Taine », *Journal des économistes*, mai 1908.

Péguy (C.), « Notre patrie », *Cahiers de la quinzaine*, 3^e cahier, 7^e série, 1905.

Quirielle (P. de), « La correspondance de Taine, la Commune », *Journal des Débats*, 12 juillet, 9 septembre 1905.

Rod (E.), « Taine et ses critiques », *Le Correspondant*, 10 novembre 1906, p. 447-470.

Roure (L.), « H. Taine », *Etudes*, 20 mars 1903.

Roure (L.), « Les idées politiques de Taine », *Etudes*, 20 septembre 1903.

Roure (L.), « Taine dans sa correspondance », *Etudes*, avril 1904.

Roure (L.), « Les idées politiques de Taine dans sa correspondance », *Etudes*, 29 août 1905.

Roure (L.), « Taine dans sa correspondance », *Etudes*, septembre 1907.

Rouzaud (H.), « Taine et M. Aulard », *L'Action française*, 10 août 1909.

Scherer (E.), « M. Taine et l'histoire », *Annales des sciences politiques*, 24^e année, 15 nov. 1909.

Segur (N.), « Taine à propos de sa correspondance », *La Revue*, 1^{er} octobre 1907, p. 377-392.

Sorel (A.), « Taine, sa vie, sa correspondance », *Le Temps*, 19 juin 1902.

Van Tieghem (P.), « Taine et la science », *La Revue du mois*, 1909.

Vogüe (E. M. de), « Les lettres de Taine », *Le Gaulois*, 27 juin 1902.

Vogüe (E. M. de), « La correspondance de Taine », *Le Journal des Débats*, 30 août 1907.

Ouvrages consacrés à Taine et publiés avant 1914. Sauf mention particulière, le lieu d'édition est Paris

Aftalion (A.), *Les théories politiques de Taine*, Girard et Brière, 1896.

Aulard (A.), *Taine, historien de la Révolution française*, Alcan, 1907.

Barbey d'Aurevilly (J.), *H. Taine*, dans *Les œuvres et les hommes, les historiens*, p. 305-350, Maison Quantin, 1888.

Barbey d'Aurevilly (J.), *De l'histoire*, Alphonse Lemerre, 1905.

Barzelotti G.), *La philosophie de Taine*, Alcan, 1900.

Biré (E.), *M. Taine et le prince Napoléon, Causeries littéraires*, Vic et Amat, 1890.

Birost (Abbé), *La Révolution et le régime moderne d'après M. Taine*, Delhomme et Briguet, 1897.

Bonaparte (N.J.), *Napoléon et ses détracteurs*, Calmann Levy, 1887.

Bourdeau (L.), *H. Taine dans L'histoire et les historiens*, p. 214-215, Alcan, 1888.

Bourdeau (J.), *Taine dans Les maîtres de la pensée contemporaine*, p. 38-60, Alcan, 3^e édit., 1913.

Boutmy (E.), *H. Taine*, Alcan, 1893.

Boutmy (E.), *Taine, Scherer, Laboulaye*, p. 35-45, Armand Colin, 1901.

Bourget (P.), *Essai de psychologie contemporaine, Taine*, Alphonse Lemerre, 9^e édit, 1893.

Bourget (P.), *Les deux Taine*, Plon, 1899.

Bourget (P.), *Etudes et portraits*, [1901], t. III, Plon et Nourrit, 1906, p. 82-113.

Cochin (A.), *La crise de l'histoire révolutionnaire, Taine et M. Aulard*, Champion, 1909.

Coloni (I.), *Essai de critique historique, philosophique et littéraire*, Chaillou, 1895.

Dimier (L.), *Taine dans Les maîtres de la contre Révolution*, p. 190-205, Librairie des Saints-Pères, 1907.

Faguet (E.), *Taine, dans Histoire de la langue et de la littérature française sous la dir. de Petit de Julleville*, p. 383-397, Armand Colin, 1899.

Faguet (E.), *Politiques et moralistes du XIXe siècle, 3^e série*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1900.

Faguet (E.), *Problèmes politiques du temps présent*, Armand Colin, 1901.

Ferey (A.), *Jules Michelet et Hippolyte Taine*, p. 75-91, Société française d'imprimerie et de librairie, 1909.

Ferneuil (T.H.), *Les principes de 1789 et la science sociale*, Hachette, 1889.

Gillouin (E.), *Essai de critique littéraire et philosophique*, p. 2-10, Grasset, 1913.

Giraud (V.), *Essai sur Taine*, Hachette, 1902.

Giraud (V.), *Bibliographie critique de Taine*, Picard, 1901.

Giraud (V.), *Lettres d'autrefois et d'aujourd'hui*, Hachette, 1914.

Goumy (E.), *La France du centenaire*, Hachette, 1889.

Jullian (C.), *Historiens français du XIXe siècle*, Hachette, 1897.

Laborde-Milaa (A.), *H. Taine, essai d'une biographie intellectuelle*, Perrin et Cie , 1909.

Lacombe (P.), *Taine, historien et sociologue*, Girard et Brière, 1909.

Lacombe (P.), *La psychologie des Individus et des sociétés chez Taine, dans Histoire et littérature*, Alcan, 1908.

Langlois (C.V.), et Seignobos (C.), *Introduction aux études historiques*, Hachette, 1897.

Lanson (G.), *Taine, Histoire de la littérature française*, p. 1043-1048, Hachette, 1895.

Lanson (G.), *Taine, Grande encyclopédie*, Hachette, 1901.

Lemaitre (J.), *Les contemporains, études et portraits, 4^e série, Taine et Napoléon*, p. 165-198, Société française d'imprimerie de librairie, 1902.

Lemaître (J.), *Les contemporains, études et portraits, 6^e série, Taine*, Lecène et Oudin, 1896, p. 373-378.

Leroy-Beaulieu (A.), *Essai de critique et d'histoire, Taine*, p. 85-154, Hachette, 1890.

Margerie (A. de), *H. Taine*, Poussielgue, 1894.

Michaud (Dr.), *L'amour d'un Saint laïque, un crime d'H. Taine*, Gougy, 1905.

Monod (G.), *Renan, Taine, Michelet, les maîtres de l'histoire*, p. 140-175, Calmann-Lévy, 1894.

Pellissier (G.), *Nouveaux essais de littérature contemporaine*, p. 165-198, Lecène, Oudin et Cie éditeurs, 1895.

Pellissier (G.), *Le mouvement littéraire contemporain*, p. 163-170, Hachette, 1901.

Petrovich (O.), *H. Taine, historien littéraire du XVIIe siècle*, Borvalot-Jouve, 1907.

Picard (C.), *H. Taine*, Perrin et Compagnie, 1909.

Renan(E.), *Correspondance*, t. II, 1872-1893, Calmann-Levy, 1928.

Sainte-Beuve, *histoire de la littérature anglaise par Taine, 30 mai 1864*, Nouveaux
lundis, t. VIII, Calmann-levy, 1879.

Salomon (M.), *Taine*, Bloud, 1903.

Scherer (E.), *Taine et la Révolution, Etudes sur la littérature contemporaine*, p.
VIII- 73, calmann- Levy, 1895.

Seignobos (L.), *L'œuvre historique de Taine, dans Histoire de la littérature, dir.
Petit de Julleville*, p. 267-279, Armand Colin, 1899.

Sorel (A.), *Nouveaux essais d'histoire et de critique*, Plon, 1898.

Sorel (A.), *Etudes de littérature et d'histoire*, Plon, 1901.

Vogüe (E. M. de), *Devant le siècle*, Armand Colin, 1896.

Vogüe (E. M. de), *Les morts qui parlent*, Plon Nourrit, 1899.

Zola (E.), *Mes Haines*, [1866], Editions Complexe, 1990.

Zola (E.), *Livres d'aujourd'hui et de demain*, [1866], Œuvres complètes, t. X, Plon,
1986.

Publications contemporaines écrites avant 1914

Barrès (M.), *Romans et voyages*, Bouquins, t. I et II, Robert Laffont, 1994.

Barrès (M.), Maurras (C.), *La République ou le Roi, correspondance inédite 1888-1923*, Plon, 1970.

Barrès (M.), *Mes Cahiers, t. I : 1891-1904, t. II : 1904-1918*, Editions des Equateurs, 2010-2011.

Bourget (P.), *Le Disciple*, Alphonse Lemerre, 1889.

Bourget (P.) *André Cornélis*, Alphonse Lemerre, 1887.

Bourget (P.), *Cosmopolis*, Alphonse Lemerre, 1892.

Bourget (P.), *L'Emigré*, Plon, 1904.

Bourget (P.), *Un divorce*, Plon, 1904

Brunetière (F.), *Histoire et littérature*, t. III, Calmann Levy, 1886.

Brunetière (F.), *Evolution de la critique*, Hachette, 1890.

Caro (E.), *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, Hachette, 1864

Drumont (E.), *Les tréteaux du succès, figures de bronze ou statues de neige*, Flammarion, 1900.

Dupanloup (Mgr.), *Avertissement à la jeunesse et aux mères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de 89 à nos jours*, Doumiol, 1863.

Goncourt (E. et J.), *Journal*, t. II, t. III, Bouquins, Flammarion, 1956.

Lebon (G.), *Psychologie des foules*, Alcan, 1895.

Lebon (G.), *Les lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Alcan, 1894.

Lebon (G.), *La Révolution française et la psychologie des révolutions*, Flammarion, 1912.

Lionnet (J.), *L'évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, Perrin et Cie, 1905.

Madelin (L.), *La révolution française*, Hachette, 1911.

Maurras (C.), *Dieu et le Roi, Correspondance entre C. Maurras et l'abbé Penon*, Privat, 2007.

Maurras (C.), *L'idée de décentralisation*, Editions de la revue encyclopédique Larousse, 1898.

Maurras (C.), *Trois idées politiques*, Honoré Champion, 1898, dans *Essais politiques*, Flammarion, 1954.

Maurras (C.), *La Démocratie religieuse*, Nouvelles éditions latines, 1913.

Maurras (C.) *Enquête sur la monarchie*, [1900], Nouvelle librairie nationale, 1916.

Maurras (C.), *Romantisme et Révolution*, Nouvelle librairie nationale, 1922.

Renan (E.), *La réforme intellectuelle et morale de la France*, Bouquins, Robert Laffont, 1984.

Renan (E.), *Qu'est ce qu'une nation*, [1882], Press-Pocket, 1992.

Renan (E.), *Correspondance, 1872-1892*, Calmann-Lévy, 1928.

Reynaud (L.), *L'influence allemande en France au XVIIIe-XIXe siècle*, Armand Colin, 1901.

Reinach (J.), *La politique opportuniste (1880-1889)*, Charpentier, 1890.

Sorel (G.), *Réflexions sur la violence*, [1912], Editions du trident, rééd. 1987.

Teste (L.), *Anatomie de la République, 1870-1910*, Librairie du XXe siècle, 1910.

Wendel (B.), *La France d'aujourd'hui*, H. Floury, 1910.

Publications des contemporains de Taine publiées après 1914

Albert-Petit (A.), « Taine historien », *Revue de l'alliance française*, avril 1928, p.66-71.

Barrès (M.), « Taine et Renan », dans *Pages perdues*, Bossard, 1922.

Begouën (M.), *Quelques souvenirs sur M. Taine et ses amis*, Toulouse, Les frères Douladour, 1923.

Begouën (M.), *Taine et son temps*, Burniac, 1947.

Boosten (J. P.), *Taine, Renan et l'idée de Dieu*, Maastricht, Durk Firma Boosten et Stpols, 1936.

Bourget (P.), « Le centenaire de Taine », *Revue des deux mondes*, mars 1928.

Chevillon (A.), *Taine, formation de sa pensée*, Plon, 1932.

Chevillon (A.), *Portrait de Taine, souvenirs*, Fayard, 1958.

Daudet (L.), *Le stupide XIXe siècle*, Nouvelle histoire nationale, 1922, (Taine, p. 94-96).

Desthieux (F.J.), *Taine, son œuvre, portrait et autographes*, Hachette, 1923.

Evans (S.), *Leur jeunesse, Michelet, Renan, Taine*, Plon, 1934.

Fonsegrive (G.), *De Taine à Péguy, l'évolution des idées de la France contemporaine*, Bloud et Gay, 1917.

Gaxotte (P.), « Taine historien de la Révolution », *Le Figaro, supp. littéraire* 21 avril 1928.

Gibaudan (R.), *Les idées sociales de Taine*, Argo, 1928.

Giraud (V.), *H. Taine*, Vrin, 1928.

Giraud (V.), *Portraits d'âmes*, Hachette, 1929.

Goncourt (E. et J.), *Journal*, réédition en trois tomes, Robert Laffont, 1989.

Halévy (D.), « Notes sur Taine et les O.F.C. », *Revue hebdomadaire*, XXX, 1928, p. 7-30.

Herriot (E.), « Sur Taine », *Discours*, Gonove, 1928.

Lenoir (A.), « La psychologie de Taine », *Journal de psychologie normale et philosophique*, 1931, p. 769-804.

Leroy (M.), *Taine*, Rieder, 1933.

Lombard (A.), « Le centenaire de Taine », *La nouvelle semaine artistique et littéraire*, Neuchâtel, 7 avril 1928.

Maurras (C.), « Taine », dans *Dictionnaire politique et critique*, La cité des livres, 1932.

Maurras (C.), « Discours de réception à l'Académie française le 8 juin 1939, dans *Poésie et vérité*, H. Lardanchet, 1944.

Petibon (P.M.), *Taine, Renan, Barrès, études d'influences*, Les belles lettres, 1934.

Roe (F.C.), *Taine et l'Angleterre*, Champion, 1923.

Rubow (M.), *H. Taine, étapes de son œuvre*, Champion, 1930.

Saint-René Taillandier (G.), *Auprès d'H. Taine, souvenirs, vue sur l'homme et l'œuvre*, Plon, 1928.

Saint-René Taillandier (Mme), *Mon oncle Taine*, Plon, 1942.

Sée (M.), « La philosophie de l'histoire de Taine » *Revue de synthèse historique*, février 1933, p. 79-83.

Thibaudet (A.), « Renan et Taine », *N.R.F.*, Avril 1923.

Wiarda (R.), *Taine et la Hollande*, Droz, 1938.

Wright (J.), *Camille Selden. Sa vie, son œuvre*, Honoré Champion, 1931.

BIBLIOGRAPHIE

Sauf mention particulière, le lieu d'édition est Paris.

Publications consacrées à Taine ou faisant référence à Taine

Chartier (R.), *Les origines culturelles de la Révolution française*, Editions du seuil, 1990.

Compagnon (A.), Tortonese (P.), Michaud (Y.), Zimmermann (M.), *Relire Taine*, Musée du Louvre, Ecole nationale des Beaux-arts, 2001.

Codazzi (A.), *Taine, il progetto filosofico di una storiografia scientifica*, Florence, La Nova italia Editrice, 1985

Cointet (J.-P.), *Hippolyte Taine, Un regard sur la France*, Perrin, 2012.

Cresson (A.), *H. Taine, sa vie, son œuvre, sa philosophie*, PUF, 1951.

Evans (C.), *Taine, essai de biographie intérieure*, Nizet, 1975.

Evans (C.), « Taine et le moi », *Romantisme*, n° 32, 1981.

Espagne (M.), « Taine et la notion de littérature nationale » dans Espagne et Weiner, *Philologiques III*, Editions de la maison des sciences de l'Homme, 1994.

Fayolle (L.), « Les idées de Taine » dans *Libéralisme, traditionalisme et décentralisation*, Armand Colin, 1952.

Gasparini (E.), *La pensée politique de Taine*, Aix, PU d'Aix-Marseille, 1993.

Godechot (J.), « Taine historien de la révolution française », *Romantisme*, n° 32, 1981.

Godechot (J.), *Un jury pour la Révolution*, Robert Laffont, 1974.

Léger (F.), *La jeunesse d'H. Taine*, Albatros, 1990.

Léger (F.), *Monsieur Taine*, Critérion, 1993.

Léger (F.), « Taine historien », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 4, PUF, 1987.

Lindenberg (D.), « Taine, les Origines », *Dictionnaire des œuvres politiques*, PUF, 1986.

Lindenberg (D.), « Taine l'incompris », dans *Etat de la France pendant la Révolution* sous la dir. de M. Vovelle, La découverte 1988.

Michaud (S.), Le Pavec (M.), *Taine au carrefour des cultures*, Colloque 1993, BNF, 1996.

Mongardini (C.), *Storia e sociologica nell'opera di Taine*, Milano, Giuffrè, 1965.

- Nias (H.), *The artificial self : The psychology of Hippolyte Taine*, Oxford, Legenda, 1999.
- Nora (P.), « L'ombre de Taine », *Contrepoint*, n° 9, 1973, p. 67-76.
- Nordmann (J.T.), « Taine, la science contre la légende », *La légende de la Révolution française*, Colloque de Clermont-Ferrand, Adesa, 1988.
- Nordmann (J.T.), *Taine et la critique scientifique*, PUF, 1992.
- Nordmann (J.T.), « Situation de Taine », *Romantisme*, n° 32, 1981.
- Nordmann (J.T.), « Taine et la décadence », *Romantisme*, n° 42, 1983.
- Nordmann (J.T.), « Le pessimisme de Taine », *Romantisme*, n° 61, 1988.
- Nordmann (J.T.), « Taine libéral », *Contrepoint*, n° 9, 1973.
- Nordmann (J.T.), « Taine et le positivisme », *Romantisme*, n° 21-22, 1978.
- Pompidou (G.), « Sur Taine », *Pages choisies*, Hachette, 1953.
- Pozzi (R.), *H. Taine, Scienze umane e politica nell'ottocento*, Venezia, Marsilio, 1993.
- Prater (D.), *Stefan Zweig, La Table ronde*, 1988.
- Richard (N.), « Analogies naturalistes : Taine et Renan », *Espaces Temps*, n° 84/85/86, 2004.
- Richard (N.), « L'histoire comme problème de psychologie : Taine et la psychologie du jacobin », *Revue 1900*, n° 20, 2002.
- Schaedryver (C.de), *Hippolyte Taine, essai sur l'unité de sa pensée*, Droz, 1938.
- Seys (P.), *Hippolyte Taine et l'avènement du naturalisme*, L'Harmattan, 1999.
- Silly (R.), « H. Taine ou la Révolution française considérée dans son unité », *Le livre noir de la Révolution*, dir. Renaud Escande, Editions du Cerf, 2008.
- Spaziani (M.), *Gli amici della principessa Mathilde*, Roma, Editioni di storia e letteratura, 1960.

C. Publications consacrées à Barrès, Bourget, Maurras

Antin (A.), *Le Disciple de Paul Bourget*, Malfère, 1930.

Austin (L.J.), *Paul Bourget, sa vie, son œuvre jusqu'en 1889*, Droz, 1940.

Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Plon-Nourrit, 1913.

Airiau (P.), *L'antisémitisme catholique en France au XIXe et XXe*, Bley international, 2002.

Bécarud (J.), *Maurice barrès et le parlement de la belle époque*, Plon, 1987.

Broche (F.), *Maurice Barrès*, Lattes, 1987.

Boutang (P.), *Maurras, la destinée et l'œuvre*, [1984], La Différence, 1993.

Boutry (P.), « *L'Action française, la Révolution et la Restauration* », dans *L'Action française, culture, société, politique*, dir. M. Leymarie et J. Prévotat, Septentrion, 2008.

Chiron (Y.), *Barrès, le prince de la jeunesse*, Perrin, 1986.

Domenach (J.M.), *Barrès par lui-même*, Le Seuil, 1958.

Evesque (C.), « *Paul Bourget collaborateur de Maurice Barrès* », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2, 1992.

Feuillerat (A.), *Paul Bourget, histoire d'un esprit sous la IIIe République*, Paris, Plon, 1937.

Giocanti (S.), *Maurras, le chaos et l'ordre*, Flammarion, 2006.

Girardet (R.), *Le nationalisme français, 1871-1914*, Colin, 1966.

Giraud (V.), *Paul Bourget, essai de psychologie contemporaine*, Bloud et Gay, 1934.

Guillemin (H.), *Nationalistes et nationaux, 1870-1914*, Gallimard, 1974.

Huguenin (C.), *L'Action française*, [1998], Perrin, 2011.

Joly (B.), *Dictionnaire du nationalisme français, 1880-1900*, Champion, 1998.

Julliard (J.), « *La politique religieuse de Charles Maurras*, revue *Esprit*, mars 1958.

Léger (F.), « *Taine et Maurras* », *Etudes maurrassiennes*, 1973, p. 97-106.

Mac Cearney (J.), *Maurras et son temps*, Albin Michel, 1984.

Mansuy (M.), *Un moderne, Paul Bourget, de l'enfance au Disciple*, Les belles lettres, 1960.

Mathias (Y.), « *Paul Bourget écrivain engagé* », *Revue d'histoire du XXe siècle*, n° 45, Janvier-février 1995.

N'Guyen (V.), *Aux origines de l'Action française, intelligence et politique autour des années 1900*, Fayard, 2001.

Prévozat (J.), *Les catholiques et l'Action française, histoire d'une condamnation, 1899-1939*, Fayard, 2001.

Rioux (J.P.), *Aux origines de l'Action française, la ligue de la patrie française 1899-1904*, Beauchene, 1977.

Seillère (E.), *Paul Bourget, psychologue et sociologue*, Editions de la nouvelle revue critique, 1937.

Sternell (Z.), *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Colin, 1972.

Sternell (Z.), *La droite révolutionnaire, 1885-1914*, Le Seuil, 1978.

Sutton (M.), *Maurras et les catholiques français, 1890-1914, nationalisme et positivisme*, Beauchène, 1994.

Thibaudet (A.), *Trente ans de la vie française, t. I, Les idées de C. Maurras*, Gallimard, 1920, t. II, *La vie de Maurice Barrès*, Gallimard, 1921.

Weber (E.), *Action française, royalisme et réaction au XXe siècle*, Stock, 1964.

D. La France de M. Taine

Agulhon (M.), « La République, 1880 à nos jours », dans *Histoire de France*, Hachette, 1990.

Azéma (J.P.) Winock (M.), *La IIIe République*, Calmann Levy, 1970.

Barjot (D.) Chaline (J.P.) Encrevé (A.), *La France au XIXe siècle, 1814-1914*, [1995], PUF, 2008.

Favre (P.), *Naissance de la science politique en France, 1870-1914*, Fayard, 1989.

Demier (F.), *La France du XIXe siècle, 1814-1914*, Le Seuil, 2000.

Furet (F.), « La Révolution de Turgot à J. Ferry, 1770-1880 », dans *Histoire de France*, Hachette, 1988.

Garrigues (J.) Lacombrade (P.), *La France au XIXe siècle, 1814-1914*, [2003], Armand Colin, 2011.

Grondeux (J.), *La France entre en République, 1870-1893*, Librairie générale française, 2000.

Halèvy (D.), *La fin des notables*, Grasset, 1930.

Halèvy (D.), *La République des ducs*, Grasset, 1937.

Lejeune (D.), *La France des débuts de la IIIe République, (1870-1896)*, Armand Colin, 1994.

Lissagaray (P.O.), *Histoire de la Commune*, [1876], E. Dentu, 1896.

Milza (P.), *L'année terrible*, Perrin, 2004.

Miquel (P.), *La IIIe République*, Fayard, 1989.

Ory (P.), « Le centenaire de la Révolution française », dans *Les lieux de mémoire*, dir. P. Nora, Gallimard, 1984.

Nicolet (C.), *L'idée républicaine en France, 1789-1924*, Gallimard, 1982.

Reberieux (M.), *La République radicale, 1899-1914*, Le Seuil, 1975.

Rosanvallon (P.), *Le moment Guizot*, Gallimard, 1985.

Tulard (J.), *Dictionnaire du second Empire*, Fayard, 1995.

E. La vie culturelle dans la France de M. Taine

Berthier (P.) Jarrety (M.), dir., Histoire de la France littéraire, XIXe-XXe siècle, PUF, 2009.

Charle (C.), Paris fin de siècle, culture et politique, Le Seuil, 1998.

Charle (C.), Le siècle de la presse, 1830-1939, Le Seuil, 2004.

Compagnon (A.), Connaissez-vous Brunetière, Le Seuil, 1997.

Compagnon (A.), La IIIe République des lettres, de Flaubert à Proust, Le Seuil, 1983.

Digeon (C.), La crise allemande de la pensée française, PUF, 1992.

Martin-Fugier (A.), Les salons de la IIIe république, Perrin, 2003.

Ory (P.) Sirinelli (J.F.), Les Intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours, Armand Colin, 1987.

Prochasson (C.), Les années électriques, 1880-1910, La découverte, 1991.

Rioux (J.P.) et Sirinelli (J.F.), Histoire culturelle de la France, Le Seuil, 1997.

F. Histoire, méthode historique et politique

Bihoreau (D.), *La pensée politique et sociale en France au XIXe siècle*, ellipses, 1995.

Borde (G.) Martin (M.), *Les écoles historiques*, Le Seuil, 1983.

Boutry (P.), « Les sociétés politiques » dans *Atlas de la Révolution française*, sous la dir. de Bonnin (S.) et Langlois (C.), Editions de l'EHESS, 1992.

Carbonnel (C.O.), *Histoire et historiens. Une manifestation idéologique des historiens français, 1865-1888*, Toulouse, Privat, 1976.

Delacroix (C.) Dosse (F.) Garcia (P.), *Les courants historiques en France, 19^e-29^e Siècle*, Armand Colin, 1999.

Dumoulin (O.), *Le rôle social de l'historien*, Albin Michel, 2003.

Furet (F.) Ozouf (M.), *Dictionnaire critique de la révolution française*, Flammarion, 1988.

Furet (F.), *Penser la révolution française*, Gallimard, 1978.

Furet (F.), « Burke ou la fin d'une seule histoire en Europe », dans *Les résistances à la Révolution*, dir. Lebrun (F.) Dupuy (R.), Imago, 1987.

Gerard (A.), *La révolution française, mythe et interprétation*, Flammarion, 1970.

Godechot (J.), *La contre Révolution, 1789-1804*, PUF, 1961.

Hartog (F.), *Le XIXe siècle et l'histoire*, Le Seuil, 2001.

Hosbawm (E.J.), *Aux armes historiens, deux siècles d'histoire de la Révolution française*, La découverte, 2007.

Leterrier (S.A.), *Le XIXe siècle historien*, Belin Sup, 1997.

Ory (P.), *Nouvelle histoire des idées politiques*, dir., Hachette, 1987.

Prost (A.), *Douze leçons sur l'histoire*, Le Seuil, 1996.

Rémond (R.), *Les droites en France*, Aubier, 1963.

Rosanvallon (P.), *Le sacre du citoyen*, Gallimard, 1992.

Rosanvallon (P.), *Le modèle politique français*, Le seuil, 2004.

Sirinelli (J.F.), *Histoire des droites en France*, dir., Gallimard, 1994.

Soboul (A.), *Dictionnaire historique de la Révolution française*, dir., PUF, 1989.

Thibaudet (A.), *Réflexions sur la politique*, Bouquins Robert laffont, 2007.

Veyne (P.), *Comment on écrit l'histoire*, Le Seuil, 1971.

Winock (M.), *La France politique, XIXe-XXe siècles*, Le Seuil, 1999.

G. Histoire de la Révolution française au temps de M. Taine et jusqu'en 1914

Aulard (A.), *Histoire politique de la révolution française*, Alcan, 1901.

Aulard (A.), *Etudes et leçons sur la Révolution française*, Alcan, 1893.

Barruel (A.), *Abrégé des mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Londres, P. Le Boussonnier, 1798.

Blanc (L.), *Histoire de la révolution française, [1847-1862]*, Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 13 vol., nouvelle édition, 1869.

Bonald (L. de), *Observations sur l'ouvrage de Mme de Staël*, Le Clere, 1818.

Bord (G.), *Revue de la Révolution*, A. Sauton, 1883-1889.

Bougeart (A.), *Les Cordeliers : documents pour servir l'histoire de la Révolution française*, Cean, H. Delesques, 1891.

Burke (E.), *Réflexions sur la révolution de France, [1790]*, A. Egron, 1823.

Claretie (J.), *Les derniers montagnards*, Lacroix, Verboeckhoven, 1868.

Cochin (A.), *L'esprit du jacobinisme : une interprétation sociologique de la Révolution française*, PUF, 1979.

Freppel (Mgr.), *La révolution française*, A. Roger et F. Chernovix, 1888.

Gautherot (G.), *L'assemblée constituante*, E. Beauchesne, 1911.

Hamel (E.), *Histoire de Robespierre, Cinqalbre*, 1878.

Héricaut (C.d'), *La Révolution, 1789-1882*, D. Dumoulin, 1883.

Jaures (J.), *Histoire socialiste de la Révolution française, [1901]*, édit. De la librairie de l'Humanité, 1922.

Lamartine (A. de), *Histoire des Girondins*, Furne et Cie-W. Coquebert, 8 vol., 1847.

Maistre (J. de), *Considérations sur la France, [1797]*, Bruxelles, édit. Complexe, 2006.

Michelet (J.), *Histoire de France, [1877]*, Lausanne, édit. Rencontre, 1967.

Mignet (F.), *Histoire de la Révolution, [1827]*, 6^e édit., Firmin Didot frères, 1836.

Nettement (A.), *Causeries sur l'histoire de la France suivies d'une causerie sur l'histoire de la Révolution*, V. Lecoffre, 1879.

Quinet (E.), *La révolution, [1865]*, 6^e édit., Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1869.

Robinet (J.F.), La Révolution française, Société positiviste, Baillière, 1896.

Sciout (L.), Histoire de la constitution civile du clergé, Firmin-Didot, 1872-1881.

Sorel (A.), L'Europe et la Révolution française, E. Plon, Nourrit et Cie, 8 vol., 1885-1887.

Staël (Mme de), Considérations sur les principaux évènements de la révolution française, 2^e édit., Delaunay, 1818.

Sybel (H. von), Histoire de l'Europe pendant la révolution française, 6 vol., Alcan, 1869-1888.

Thiers (A.), Histoire de la Révolution française, 4^e édit, Lecointre, 1834.

Tocqueville (A. de), L'ancien régime et la révolution, [1856], Gallimard, 1967.

Prosopographie

A. Les historiens

Aulard Alphonse (1849-1928). ENS (1867), agrégation de lettres classiques (1871), chargé de cours d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne par le Conseil municipal de Paris, puis titulaire de la chaire jusqu'en 1922. Dirige la revue *La Révolution française* de 1887 à sa mort. Militant radical et journaliste, (*La Dépêche de Toulouse*, *La Justice*), président de la ligue des droits de l'homme, historien représentatif de la République radicale et en cela opposé à Taine. 1901 : *Histoire politique de la Révolution française*.

Bainville Jacques (1879-1936). Admirateur de Maurras, collaborateur de *L'Action française*, du *Figaro* et de la Revue universelle. 1907 : *Bismarck et la France*. 1915 : *Histoire de deux peuples : la France et l'Allemagne*.

Cochin Augustin (1876-1916). Ecole des chartes. Conservateur catholique, il est proche de Taine, tout en récusant son analyse. Il le défend dans son livre *La crise de l'histoire révolutionnaire : Taine et M. Aulard* en 1908. Il y démontre que la Révolution est née de l'action des sociétés de pensée et dénonce la « machine » jacobine.

Fagniez Gustave (1842-1927). Ecole des Chartes. Fonde avec G. Monod la *Revue historique* en 1876. Spécialiste du moyen-âge et de l'histoire moderne.

Funk-Brentano Franz (1862-1947). Ecole des Chartes. Doctorat à la Sorbonne en 1896. Conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. Collabore à *L'Action française*. Spécialiste de l'Ancien régime, il travaille également sur la Révolution et fait de Marat un dangereux « sémite » dans *Marat et le mensonge des mots*.

Fustel de Coulanges Numa (1830-1889). Normalien, professeur d'histoire du moyen Âge à la Sorbonne. Précurseur de l'école historique moderne avec *La Cité antique* en 1864. Ami de Taine.

Jaurès Jean (1859-1914). ENS, enseignant avant la carrière politique que l'on sait. Auteur de *L'Histoire socialiste de la Révolution française* publiée de 1901 à 1904.

Leroy-Beaulieu Anatole (1842-1913). Collabore à la *Revue des deux mondes*. Ami de Vogüé, il enseigne l'histoire contemporaine à l'Ecole des sciences politiques, avant d'en devenir le directeur à la mort de Boutmy en 1906. Auteur de *La Révolution et le libéralisme*, *La liberté de l'enseignement*, *Les catholiques libéraux : l'Eglise et le libéralisme de 1830 à nos jours*.

Madelin Louis (1871-1956). Ecole des chartes. Catholique conservateur, collabore à la *Revue des deux mondes*. Auteur de *Fouché, Danton, La France du directoire, Les Hommes de la Révolution, Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Martin Henri (1810-1883). Professeur d'histoire moderne à La Sorbonne. 1833-1836 : *Histoire de France*. Exécuteur testamentaire d'Augustin Thierry. Représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale en 1871.

Mathiez Albert (1874-1932). ENS, agrégé d'histoire en 1897, doctorat sous la direction d'A. Aulard en 1904. Fondateur des *Annales révolutionnaires* en concurrence avec *La Révolution française*, et de la Société des études robespierristes. Très engagé politiquement (membre du PCF de 1920 à 1923), il réhabilite Robespierre dans une lutte visant autant Aulard que Danton. Meurt en plein cours dans l'amphi Michelet à la Sorbonne.

Monod Gabriel (1844-1912). ENS, sur les conseils de Taine, part en Allemagne suivre des cours de philologie et de paléographie à Berlin et Göttingen. Professeur à l'Ecole pratique des hautes Etudes et codirecteur de la *Revue critique et d'histoire et de littérature*. Il crée en 1876 la *Revue historique*. Subit les attaques de l'Action française et de la *Revue des questions historiques*. Républicain, libéral, protestant, dreyfusard.

Paris Gaston (1839-1903). Ecole des chartes. Doctorat à la Sorbonne en 1865, il fonde en 1866 la *Revue critique d'histoire et de littérature* et devient professeur au Collège de France en 1876. Avec G. Monod participe à la fondation de la *Revue historique*. Ami d'H. Taine.

Reinach Joseph (1856-1921). Plutôt un homme politique républicain qu'un véritable historien. Directeur de *La République française*. Disciple puis biographe de Gambetta. Ardant dreyfusard, il écrit une *Histoire de l'affaire Dreyfus* qui totalise plus de 4000 pages et est la cible privilégiée de l'Action française.

Seignobos Charles (1854-1942). ENS, publie avec Langlois *l'Introduction aux études historiques* en 1897. Professeur à la Sorbonne en 1921, il écrit trois volumes de *l'Histoire de la France contemporaine* de Lavissee chez Hachette. Républicain dreyfusard, il est l'auteur d'une importante *Méthode historique appliquée aux sciences sociales* en 1901.

Sorel Albert (1842-1906). Professeur d'histoire diplomatique à l'Ecole libre des sciences politiques grâce à l'appui de Taine avec lequel il s'est lié d'amitié à Tours en 1870 et auquel il succède à l'Académie française en 1893. Son œuvre majeure est *L'Europe et la Révolution française* en 8 volumes (1883-1904).

B. Les écrivains

Barbey d'Aurevilly Jules (1808-1889). D'abord républicain, il devient royaliste et ultramontain. Dénonciateur de son époque, il est l'auteur du *Chevalier des Touches*, d'*Un prêtre marié*, des *Diaboliques*, à l'origine de polémiques passionnées.

Barrès Maurice (1862-1923). Sa vie, son œuvre, sont abondamment commentées dans la thèse.

Bourget Paul (1852-1935). Idem.

Brunetière Ferdinand (1849-1906). Critique littéraire, adepte du classicisme et de la rhétorique traditionnelle. S'oppose à la méthode d'analyse de Lanson et au naturalisme. Directeur de *La revue des deux Mondes* à partir de 1893.

Chevillon André (1864-1957). Neveu de Taine, et comme son oncle, fin connaisseur de la littérature anglaise. Professeur à l'École navale et à la faculté des lettres de Lille. Académie française en 1920.

Coppée François (1842-1908). Poète disciple de Leconte de Lisle, écrivain du petit peuple. Président d'honneur de la Ligue de la patrie française pendant l'affaire Dreyfus.

Daudet Alphonse (1840-1897). Proche de Flaubert et de Zola, écrit des romans réalistes pleins de fantaisie, *Le Petit chose*, *Lettres de mon moulin*, *Tartarin de Tarascon*.

Daudet Léon (1867-1942). Fils d'Alphonse Daudet, polémiste, nationaliste monarchique, devient rédacteur en chef de *l'Action française*, puis codirecteur avec Maurras. Député de Paris de 1919 à 1924. Auteur du *Stupide XIXe siècle*.

Du Camp Maxime (1822-1894). Ami intime de Flaubert, cofondateur de *la Revue de Paris*. Eclectique, il est autant romancier qu'historien, critique d'art que sociologue. Participe à l'expédition de Garibaldi en 1860.

Faguet Emile (1847-1916). Professeur à la Sorbonne, auteur de quatre séries d'études littéraires, (XVIIe, XIXe, XVIIIe, XVIe) et d'une *Histoire de la littérature française*. S'intéresse particulièrement aux rapports entre pouvoir et littérature.

France Anatole (1844-1924). Ecrivain humaniste, homme de gauche, dreyfusard. Prix Nobel de littérature. Chroniqueur au *Temps*, l'évolution de son œuvre traduit le conflit insoluble entre raison et action.

Goncourt Edmond (1822-1896) et Jules (1830-1870). Auteurs du fameux *Journal*, témoin de la vie artistique et littéraire de leur temps.

Lanson Gustave (1857-1934). Précurseur d'une nouvelle « histoire littéraire » sur le modèle des études historiques de Monod ou Lavisse. Très controversé par l'Action française, symbolise la « République des professeurs ».

Le Bon Gustave (1841-1931). Médecin et sociologue, auteur de *La psychologie des foules* et de *La psychologie des révolutions* (son œuvre est commentée dans la thèse).

Lemaître Jules (1853-1914). Critique littéraire et dramatique à *La Revue bleue*, *Le Journal des débats*, la *Revue des Deux Mondes*. Antiparlementaire et antidreyfusard, il est président de la ligue de la Patrie française en 1899. En devenant royaliste, se rapproche de Maurras.

Maurras Charles (1868-1952). Voir la thèse.

Péguy Charles (1873-1914). Témoin engagé de son temps, l'immense écrivain a été un lecteur de Taine. Ses *Cahiers* publiés de 1900 à 1914 au 8 rue de la Sorbonne sont incontournables.

Renan Ernest (1823-1892). Historien et philosophe. Ami de Taine auquel il est souvent associé, abusivement, dans le mouvement des idées au XIXe siècle. Professeur au Collège de France, auteur entre autres de : *Histoire des origines du christianisme*, *Histoire du peuple d'Israël*, et pour ce qui nous concerne particulièrement de *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, publiée en 1871, proche dans l'esprit des préoccupations de Taine.

Ribot Théodule (1839-1916). Professeur de psychologie expérimentale à la Sorbonne puis au Collège de France, directeur de la *Revue psychologique*. Ses travaux sont particulièrement appréciés par Taine.

Sainte-Beuve Charles-Augustin (1804-1869). Ecrivain et critique littéraire. Taine lui doit beaucoup et lui a consacré un essai remarquable publié dans *Essais de critique et d'histoire*.

Sarcey Francisque (1828-1899). Critique dramatique, ami de Taine depuis Normale. Chroniqueur théâtral au *Temps*.

Vogüé Eugène-Melchior de (1848-1910). Ecrivain après avoir été diplomate. Ami de Taine, contribue à révéler en France la littérature russe du XIXe siècle.

Zola Emile (1840-1902). Rencontre Taine chez Hachette dans lequel il voit le père du naturalisme. Son admiration pour Taine n'est pas payée en retour, ce dernier n'appréciant pas ses romans. Lecteur critique des *Origines*, Zola continue, malgré ses réserves, à manifester son soutien désenchanté à Taine.

C. Les autres lecteurs de Taine, auteurs d'articles ou d'ouvrages publiés entre 1875 et 1914

Acker Paul (1874-1915). Hommes de Lettres.

Aftalion Albert (1874-1956). Juriste et économiste. Professeur à la faculté de Droit de Paris. Auteur de *Théories politiques de Taine* en 1896.

Albert-Petit Armand (1860-1939). Agrégé d'histoire en 1884. Professeur au Lycée Janson de Sully. Collaborateur aux *Débats*. Directeur de la collection *Les Provinces de France*.

Alexis Paul (1847-1901). Romancier et journaliste. Collaborateur du *Journal, Cri du peuple, la Réforme, Le Voltaire*. Fait partie du « groupe des six » avec Huysmans, Maupassant et Zola, à l'origine des *Soirées de Médan* en 1880.

Allain abbé (1847-1902). Archiviste de l'Archevêché de Bordeaux. Articles dans *La Guienne*.

Barzelotti Giacomo (1844-1917). Philosophe italien. Auteur de *La philosophie de Taine*.

Baldensperger Fernand (1871-1958). Professeur de littérature comparée. Fondateur de la *Revue de littérature comparée*. Auteur de *Goethe en France*, 1904.

Barthélémy Edmond. Spécialiste des lettres anglaises (Carlyle) au *Mercure de France*, éditeur de *La Tétralogie* de Wagner en 1894.

Bélugou Léon (1865-1935). Précepteur du prince de Beauvau-Craon, lui-même ami de Barrès. Disciple de Théodule Ribot.

Bertaut Jules (1877-1959). Ecrivain et historien. Auteur de nombreuses biographies sur Napoléon III, Talleyrand, Mme Récamier ou Mme de Genlis.

Biré Edmond (1829-1907). Ecrivain et critique littéraire. Avocat au barreau de Nantes. Auteur d'ouvrages historiques : *Les Girondins, Paris pendant la terreur, Autour de Napoléon*.

Biot Louis (1863-1936). Archiprêtre d'Albi.

Boissin Firmin (1835-1893). Journaliste et écrivain catholique. Rédacteur du *Messenger de Toulouse*.

Boislisle Arhur de (1835-1908). Archiviste et historien.

Bodley Jack-Edward (1853-1925). Historien anglais spécialiste de l'histoire de France.

Bonaparte Napoléon-Jérôme (1822-1891). Neveu de l'Empereur, encourage les vellités sociales du Second Empire. Comploter, est exilé en 1886. Surnommé Plonplon, Il fréquente Taine avant de rompre en 1887 après la publication des articles de celui-ci sur son oncle.

Bonnières Robert de (1850-1905). Poète, journaliste, romancier et critique littéraire. Ami de Bourget et de France. Collabore au *Gaulois*, *Le Figaro*, *Gil-Blas*, *La revue des deux mondes*.

Bourdeau Jean (1848-1928). Recommandé par Taine à Nietzsche, traduit ses œuvres en français. Spécialiste de la philosophie allemande. Collaborateur du *Journal des Débats*, il est l'auteur de : *Le socialisme allemand et le nihilisme russe*, *Socialismes et sociologies*, *Les maîtres de la pensée contemporaine*.

Boutroux Emile (1845-1921). Philosophe et historien de la philosophie. Professeur à l'École normale en 1878, puis à la Sorbonne en 1885. Académie française en 1912.

Boutmy Emile (1835-1906). Elève de Taine, il devient son ami intime. Fondateur de l'École libre de Sciences politiques.

Boys Albert du (1804-1899). Criminologue. Auteur de *l'Histoire du droit criminel des peuples modernes*.

Brandes Georges (1842-1927). Ecrivain et critique littéraire danois.

Brogie Abbé de (1834-1895). Prêtre, professeur à l'Institut catholique de Paris. Collabore au *Correspondant*. Auteur de : *Le positivisme et la science expérimentale*, *La réaction contre le positivisme*.

Buffenoir Hippolyte (1847-1928). Philosophe socialiste, auteur d'ouvrages sur J.J.Rousseau et sur la Révolution.

Cadoudal Georges de (1823-1885). Conseiller général du Morbihan. Directeur de journaux légitimistes et catholiques.

Caro Elme-Marie (1826-1887). Philosophe spiritualiste et critique littéraire. Académicien en 1874, combat puis favorise l'élection de Taine à l'Académie française.

Castets Henri (18..-....). Chroniqueur à la *Revue Encyclopédique*. Auteur du *Palais de la cour des comptes*.

Chancel Jules (1867-1944). Militaire, correspondant de guerre, écrivain de livres pour enfants.

Charmes Francis (1848-1916). Journaliste, diplomate, homme politique, académicien. Collaborateur du *Journal des Débats*, directeur de *La revue des deux mondes* à partir de 1907. Député puis sénateur. Auteur d'*Etudes historiques et diplomatiques*.

Cotter-Morrison James-Augustus (1832-1888). Historien anglais, ami de Carlyle, francophile, a résidé longtemps à Paris. Auteur d'ouvrages sur Macaulay et Gibbon.

Delabrousse Lucien (1840-....). Avocat, collaborateur du *Siècle*, *Le Peuple*, *Le Bien public* et de plusieurs revues. Biographe de Jules Grévy et de Victor Duruy. A l'extrême gauche de l'échiquier politique.

Delaire Alexis (1836-1915). Sociologue, auteur des *Méthodes d'observation dans les sciences sociales*.

Deloncle Henri (1861-1898). Journaliste, membre de la Ligue des patriotes. Classé à l'extrême droite, antisémite, xénophobe, antidreyfusard.

Delpit Albert (1849-1893). Romancier et auteur dramatique. Américain, naturalisé français en 1892. Duel avec A. Daudet.

Demolins Edmond (1852-1907). Sociologue, disciple de Le Play, dirige la revue *La Science sociale*. Auteur d'*A quoi tient la supériorité des anglo-saxons* en 1897.

Derôme Léopold (1833-1889). Homme de lettres, bibliothécaire à la Sorbonne, collaborateur de la *Revue contemporaine* et de la *Revue de l'Instruction publique*.

Deschamps Gaston (1861-1931). Archéologue, écrivain, journaliste. ENS, membre de l'Ecole d'Athènes en 1885. Secrétaire de rédaction au *Journal des Débats*, il succède à Anatole France comme critique littéraire au *Temps*. Professeur au Collège de France, il devient député de 1919 à 1924. Collaborateur de *La Revue Bleue*, *La Revue des deux mondes*, *La revue de Paris*, *Le Figaro*.

Desthieux dit Jean-Desthieux François (1895-1944). Essayiste, romancier et poète. Lauréat de l'Académie française, directeur de la revue *Heures perdues*.

Dicey Albert-Vern (1835-1922). Professeur de Droit à Oxford. Unioniste libéral, auteur d'*Introduction à l'étude de la loi de la Constitution* en 1885.

Dide Auguste (1839-1918). Pasteur, historien et publiciste. Sénateur d'extrême gauche du Gard (1885-1894).

Dimier Louis (1865-1943). Ecrivain, historien, militant de l'action française. Critique d'Art, auteur de nombreux ouvrages sur la peinture.

Doncieux Georges (1856-1903). Homme de Lettres. *Le roman populaire en France*.

Doumic René (1860-1937). Ecrivain, journaliste, auteur d'ouvrages sur Paris.

Drumont Edouard (1844-1917). Journaliste, écrivain et Homme politique. Auteur de *La France juive* en 1886. Il fonde *La libre parole* en 1892. Le scandale de Panama et l'affaire Dreyfus sont son fond de commerce.

Dupanloup Félix (1802-1878). Educateur du duc de Bordeaux. Evêque d'Orléans en 1849, participe à l'élaboration de la loi Falloux de 1850. Académicien en 1854, il s'oppose à Taine, Renan, Littré dans un célèbre pamphlet. Son jugement sur Taine subit un net revirement après le premier tome de *La Révolution*.

Durkheim Emile (1858-1917). ENS, sociologue, auteur en 1894 des *Règles de la méthode sociologique*. Fondateur de la revue *L'Année sociologique*, base de l'Ecole de Sociologie française, il devient professeur à la Sorbonne en 1902.

Esmein Adhémar (1848-1913). Juriste, professeur de droit à l'Ecole des Sciences politiques. Directeur de la section des sciences religieuses à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Fondateur de la *Nouvelle revue historique du droit français et étranger*.

Ferneuil Théodore (....-....). Collaborateur de la *Revue internationale de l'enseignement*. Auteur des *Principes de 1789 et la science sociale* en 1889.

Feugère Anatole (1843-1877). Professeur de littérature au Collège de France.

Fournel Victor (1829-1894). Journaliste, rédacteur du *Français*, critique à *La Gazette de France*. Auteur d'ouvrages sur Paris et son histoire.

Froment Théodore (1839-1901). Professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Gallier Anatole de (1821-1898). Historien, collaborateur de la *Revue des questions historiques*. Auteur de *La Constituante de 1789* en 1881, et de *Robespierre* en 1896.

Gazier Augustin (1844-1922). ENS, historien, spécialiste du jansénisme. Maître de conférences à la Sorbonne.

Gilbert Pierre (1884-1914). Journaliste, critique dramatique, rédacteur au Ministère de la Guerre.

Gillouin René (1881-1971). ENS, journaliste, critique littéraire, collaborateur de la *Revue hebdomadaire*. Militant de l'Action française, auteur d'une biographie sur Barrès.

Ginisty Paul (1855-1932). Ecrivain, journaliste au *Gil Blas*, directeur du théâtre de l'Odéon.

Giraud Victor (1869-1953). ENS, professeur de littérature française à Fribourg. Secrétaire général de *La Revue des deux mondes*, collabore au *Figaro*, *Les cahiers de la quinzaine*, *La revue d'histoire littéraire de la France*. Grand spécialiste de Taine, est l'auteur de travaux sur Bossuet, Chateaubriand, Bourget, Anatole France.

Goumy Edouard (1832-189.). ENS, Professeur de rhétorique, rédacteur en chef de *la Revue de l'Instruction publique*.

Guyot Yves (1843-1928). Homme politique, journaliste, économiste, directeur du *Siècle* et du *Journal des économistes*. Ami de Gambetta, député de Paris puis ministre en 1889.

Grandmaison Geoffroy de (1858-1931). Avocat, historien, collaborateur d'Albert de Mun. Président de la société bibliographique, auteur de nombreux ouvrages historiques, en particulier sur l'Empire.

Hailly Gaston d' (1837-). *Etudes critiques et analytiques*.

Hallays André (1859-1930). Journaliste, écrivain, collaborateur du *Journal des Débats*.

Haussonville Gabriel d' (1843-1924). Avocat, représentant à Paris de la famille d'Orléans. Académicien, il collabore à *la revue des deux mondes*. Catholique libéral, il est favorable à la loi de Séparation. Ami de Taine.

Heinrich Guillaume-Alfred (1829-1887). Professeur à la faculté des Lettres de Lyon.

Herr Lucien (1864-1926). Bibliothécaire de l'Ecole Normale. Philosophe, socialiste, dreyfusard, s'oppose à Barrès au moment de l'affaire Dreyfus.

Hubert Lucien (1868-....). Député, rédacteur en chef du *Socialiste ardennais*.

Hulst Mgr d' (1841-1896). Fondateur et premier recteur de l'Institut catholique de Paris. Monarchiste libéral, il suit Léon XIII dans sa politique de ralliement à la République. Ami de Taine au temps où celui-ci écrit *L'Eglise*.

Janet Pierre (1859-1947). ENS. Philosophe, psychologue, médecin, élève de Th. Ribot. Directeur du laboratoire de psychologie à la Salpêtrière, succède à son maître au Collège de France.

Jullian Camille (1859-1933). ENS, élève de Fustel de Coulanges, historien, philologue, professeur au collège de France.

Laborde-Milaa Auguste (1869-....). Journaliste, biographe : *Fontenelle*, *Emile Montegut*.

Lacombe Paul (1834-1919). Archiviste paléographe. Inspecteur général des Bibliothèques et des Archives.

Lafon Louis (1856-1943). Pasteur, journaliste.

Larivière Charles de (1854-1929). Ecrivain. *Etudes d'histoire et de littérature franco-russe* en 1909.

La Rocheterie Maxime (1837-1917). Historien, collaborateur de la *Revue des questions historiques*. Auteur d'ouvrages sur la Révolution dont *21 janvier 1793*.

Lavollée René (1842-1927). Journaliste, rédacteur au ministère des affaires étrangères.

Lazare Bernard (1865-1903). Critique littéraire, journaliste politique. Anarchiste, dreyfusard. Il consacre plusieurs ouvrages à l'affaire Dreyfus, dont *Une erreur judiciaire : La vérité sur l'affaire Dreyfus* en 1896, et prend la défense des juifs dans *Autour de l'antisémitisme, son histoire et ses causes* en 1894.

Lecigne Constantin (1864-1915). Chanoine, professeur à la faculté catholique des lettres de Lille.

Leclère Léon (1866-1944). Historien belge, professeur d'histoire du moyen-âge à l'université de Bruxelles.

Lefèvre André (1869-1929). Député socialiste des Bouches-du-Rhône.

Lepelletier François (1826-1900). Juriste, conseiller à la cour de cassation.

Le Querdec Yves, pseudonyme de Georges Fonsegrive (1852-1917). Philosophe, professeur d'université, collaborateur de la *Revue philosophique*.

Leroy Maxime (1873-1957). Avocat, docteur en droit, sociologue, spécialiste du monde du travail. Collaborateur de *La Revue de Paris* et de *La revue blanche*.

Leroy-Beaulieu Paul (1843-1916). Economiste, professeur d'économie à l'Ecole de Sciences politiques, directeur de *L'Economiste français*. Professeur d'économie politique au Collège de France.

Leroy-Beaulieu Anatole (1842-1912). Historien, essayiste, professeur puis directeur de l'Ecole de sciences politiques à la mort d'Albert Sorel.

Lestra Antoine (1884-1963). Juriste, historien, journaliste. Militant catholique et monarchiste.

Lissagaray Prosper-Olivier (1858-1901). Journaliste, historien de la Commune. Lors de son exil à Londres, écrit son *Histoire de la Commune de 1871*.

Loliée Frédéric (1856-1915). Historien spécialiste de l'Empire. Auteur de *La fête impériale* en 1907, *Histoire des littératures comparées* en 1906.

Lombroso Cesare (1835-1909). Professeur de médecine, fondateur de l'Ecole italienne de criminologie, adepte de la théorie de la dégénérescence et du transformisme. Auteur de *L'homme criminel* en 1876, et *L'antisémitisme et la science moderne* en 1898.

Lot Henri (1834-1878). Ecole des Chartes. Archiviste paléographe aux archives nationales.

Margerie Amédée de (1825-1905). Philosophe catholique, doyen de la faculté des lettres de l'Université catholique de Lille. Auteur de *De l'union de la philosophie et de la littérature au XVIIe siècle*

Marzials Franck Thomas (1840-1912). Biographe anglais.

Mazel Henri (1864-1947). Journaliste et auteur dramatique. Collaborateur du *Mercure de France*. Directeur de la revue *L'Ermitage* de 1891 à 1895.

Maury Lucien (1872-1953). Critique littéraire, spécialiste de la littérature scandinave.

Meurville Louis de (....-....). Journaliste, homme de lettres. Auteur de *Cité nouvelle*, ouvrage publié chez Plon en 1910.

Morland Jacques (1876-....). Collaborateur du *Mercure de France*. Auteur d'*Enquête sur l'influence allemande* et *Pages choisies du comte Gobineau*.

Pascal Félicien (1860-....). Journaliste, historien, collaborateur du *Figaro*, *Le Pilon*, *La libre parole*.

Passy Frédéric (1822-1912). Economiste, homme politique, écrivain, collaborateur du *Journal des économistes*.

Patinot Georges (1844-1895). Directeur du *Journal des Débats*.

Pellissier Georges (1852-1918). Professeur de lettres. Auteur d'une *Anthologie des prosateurs français contemporains (1850 à nos jours)*.

Petit Maxime (1858-....). Publiciste, conseiller-maître à la Cour des comptes. Collaborateur de la *Revue bleue*, *Nouvelle revue*, *revue universelle*. Auteur de *Serment du jeu de paume* en 1883.

Peyrot Maurice (18..-19..). journaliste à la *Nouvelle Revue*.

Picard Charles (1863-1965). Archéologue. Professeur à la faculté des lettres de Paris. Auteur de *Sémites et Aryens* en 1893 et *H. Taine* en 1909.

Picavet François (1851-1921). Philosophe et médiéviste. Professeur à la Sorbonne en 1906, traducteur de Kant.

Pillon François (1830-1914). Collaborateur de Pierre Larousse pour son *Grand dictionnaire universel*, et de la revue *L'année philosophique*.

Pressencé Edmond de (1823-1891). Pasteur, théologien, directeur de *La Revue chrétienne*. Député de 1871 à 1891 puis sénateur en 1883.

Ragey Philibert (1837-1902). Mariste, théologien, auteur de nombreux ouvrages sur la religion anglicane.

Reeve Henry Fenwick (1854-1920). Ecrivain anglais. Auteur de *The black Republic : Libéria*.

Reinach Joseph (1856-1921). Journaliste, homme politique. Ami de Gambetta, directeur de *La république française*. Collaborateur de la *revue des deux mondes*, *La grande Revue*, *Le Siècle*. Député de 1889 à 1898. Auteur d'une *Histoire de l'affaire Dreyfus* en 1901.

Reinach Salomon (1858-1932). ENS, Ecole française d'Athènes. Archéologue, spécialiste de l'histoire des religions.

Renouvier Charles (1815-1903). Polytechnicien, philosophe. Spécialiste de Kant et de Comte.

Rod Edouard (1857-1910). Critique littéraire, journaliste, écrivain proche de Zola. Rédacteur en chef de la *revue contemporaine*. Auteur d'essais sur Goethe, Stendhal, Rousseau.

Roure Lucien (1857-1945). Jésuite, Rédacteur à la revue *Etudes* pendant 40 ans. Auteur de nombreux ouvrages de philosophie et de psychologie religieuse.

Roussel Auguste (....-....). Rédacteur en chef de *l'Univers*. Auteur de *La Loi scélérate* et *Souvenirs du siège de 1871*.

Rouzaud Henri (1855-1935). Historien, archéologue.

Sabatier Louis-Auguste (1838-1901). Théologien protestant. Auteur d'*Essai sur les sources de la vie de Jésus*, *La vie chrétienne et la théologie scientifique*.

Saint-René Taillandier Georges (1852-1942). Neveu de Taine, diplomate, ministre plénipotentiaire. Collaborateur du *Journal des Débats*, du *Parlement*. Ambassadeur à Lisbonne de 1906 à 1913.

Saint-Valry Gaston de (....-....). Journaliste à *La Patrie*.

Salomon Michel (1857-1912). Professeur de Droit. Auteur d'*Auguste Comte* en 1891, *Etudes et portraits littéraires* en 1903.

Séailles Gabriel (1852-1923). Professeur d'histoire de la philosophie à la faculté des lettres de Paris. Auteur de *Affirmations de la conscience moderne* en 1903, *L'Alsace-Lorraine : histoire d'une annexion* en 1915.

Séguir Nicolas (1874-1944). Ecrivain, journaliste, critique littéraire d'origine grecque.

Serret Emile (1833-....). Prêtre, historien.

Scheffer Christian (1866-1914). Professeur à l'Ecole de Sciences politiques. Collaborateur du *Journal des Débats*.

Scherer Edmond (1815-1889). Homme politique, critique littéraire. Collaborateur à la *Revue des deux mondes*. Député en 1871 puis sénateur à vie en 1875. Il écrit dans *Le Temps*.

Simon Jules (1814-1896). Homme d'Etat, philosophe. ENS, professeur de philosophie à la Sorbonne. Député sous l'Empire, ministre de l'instruction publique en 1870. Académie française en 1875, Président du Conseil le 13 décembre 1876.

Smith Georges (1824-1901). Ecrivain anglais, directeur des éditions Smith et Elder. Fondateur de *The Cornhill Magazine*, *The Pall Mall Gazette*.

Sorel Georges (1847-1922). Philosophe et sociologue, introducteur du marxisme en France. Auteur de *Réflexions sur la violence* (1908), se rapproche un moment de l'Action française (1909-1910).

Soury Jules (1842-1915). Ecrivain, philosophe, spécialiste de physiologie cérébrale et de psychologie. Auteur, entre autre, de *Anatomie cérébrale et psychologie* en 1901, mais aussi des ouvrages sur l'antiquité. Membre de l'Action française.

Tabarant Adolphe (1863-1950). Journaliste, critique d'Art, écrivain proche des anarchistes. Collaborateur de la *Revue Socialiste*.

Tarde Gabriel de (1843-1904). Sociologue, professeur au Collège de France à partir de 1900.

Tauxier (1871-1942). Ethnographe, rédacteur à l'assistance publique.

Thiébaud Georges (1855-1915). Journaliste. Bonapartiste, boulangiste, nationaliste, anti protestant, anti dreyfusard.

Vacherot Etienne (1809-1897). ENS. Philosophe, homme politique. Républicain sous l'Empire, monarchiste sous la IIIe république. Collaborateur du *Figaro*, *Le Soleil*, *La Revue des deux mondes*.

Valbert G. pseudonyme de Cherbuliez Victor (1822-1899). Ecrivain, chroniqueur politique à la *Revue des deux mondes*. Académie française en 1881.

Van Tieghem Paul (1871-1948). ENS. Professeur de littérature comparée.

Villetard de Prunières Charles Edmond (1828-1889). Journaliste, critique littéraire.

Wendel Barret (1855-1921). Universitaire américain, auteur de *La France d'aujourd'hui* en 1910.

Repères chronologiques

- 21 avril 1828 Naissance d'H. Taine à Vouziers (Ardennes).
- 9 septembre 1841 Mort de son père. Scolarisé au collège Bourbon à Paris et interne à la pension Mathé. Il se lie à Cornelis de Witt, Prévost-Paradol et Emile Planat.
- 1848 Baccalauréats (lettres et sciences). Major du concours d'entrée à Normale.
- 1851 Echec à l'agrégation de philosophie.
- 1851 Professeur suppléant de philosophie à Nevers.
- Avril 1852 Professeur suppléant de rhétorique à Poitiers.
- Octobre 1852 Refus d'une nomination de professeur de 6ème à Besançon. Se met en disponibilité. Suit des cours à l'Ecole de médecine, à la Salpêtrière, au Muséum. Premières manifestations de dépression.
- Mai 1853 Thèse de lettres consacrée à La Fontaine.
- 1855 Collaboration à la *Revue de l'Instruction publique* et à la *Revue des deux mondes*, publie *Voyage aux eaux des Pyrénées* et *Essai sur Tite-Live*.
- 1856 Collaboration au *Journal des débats*.
- 1857 Publication des *Philosophes français du XIXe siècle*.
- 1858 *Essais de critique et d'histoire*. Début de sa liaison avec Camille Selden.
- 1860 Voyage en Angleterre suivi d'un deuxième en 1862.
- 1862 Participe aux dîners Magny avec les Goncourt, Sainte-Beuve, Flaubert...
- 1863 Examineur d'histoire et d'allemand au concours d'admission à Saint-Cyr.
- 1864 Voyage en Italie. Publication de *l'Histoire de la littérature anglaise*. Professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'Ecole des Beaux-arts.
- 1865 *Nouveaux essais de critique et d'histoire, Philosophie de l'art*.
- 1866 *Voyage en Italie*.
- 1867 *Notes sur Paris. Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*.
- 1868 Mariage avec Thérèse Denuelle dont il aura deux enfants.
- 1869 Voyage en Allemagne, Autriche, Italie.

- 1870 *De l'intelligence*. Voyage en Allemagne interrompu par la mort de sa belle-mère. Août-novembre, repli à Tours, puis à Pau.
- 1871 Voyage en Angleterre. Collabore à la création de l'Ecole libre des sciences politiques fondée par Boutmy. *Le Suffrage universel et la manière de voter*.
- 1872 *Notes sur l'Angleterre*.
- 1874 Echec de sa double candidature à l'Académie française.
- 1875 *L'Ancien régime*.
- 1878 *L'Anarchie*. Election à l'Académie au fauteuil de Louis de Loménie.
- 1881 *La Conquête jacobine*.
- 1884 *Le Gouvernement révolutionnaire*.
- 1887 Rupture avec la princesse Mathilde après la publication des articles sur Napoléon dans la *Revue des deux mondes*.
- 1889 Publication du *Disciple* par Paul Bourget.
- 1890 *Le régime moderne*.
- 1892 Rencontre avec Charles Maurras.
- 5 mars 1893 Mort de Taine. Parution du dernier tome du *Régime moderne*, inachevé.
- 1894 *Derniers essais de critique et d'histoire*.
- 1897 *Carnets de voyage*. Barrès publie *Les Déracinés*.
- 1902-1907 *H. Taine. Sa vie et sa correspondance*.
- 1905 Mort de Mme Taine.
- 1909 *Etienne Mayran*, roman inachevé de Taine publié par Bourget.

Table des matières

INTRODUCTION	1
PLAN SUIVI.....	22
SOURCES.....	29
CHAPITRE 1. <i>Les Origines de la France contemporaine</i>	33
A. Le texte	34
<i>L'ANCIEN REGIME</i>	35
<i>LA REVOLUTION</i>	46
<i>L'anarchie</i>	47
<i>La conquête jacobine</i>	54
<i>Le Gouvernement révolutionnaire</i>	60
<i>LE REGIME MODERNE</i>	69
B. Méthodologie	82
C. Les sources	90
CHAPITRE 2. Taine historien, les premières années, 1870-1885	108
A. La genèse des <i>Origines</i> : 1870-1875	109
B. Réception de <i>l'Ancien Régime</i>	143
C. Réception de <i>La Révolution</i> tome I	163
D. Réception de <i>La Conquête jacobine</i>	182
E. Réception du <i>Gouvernement révolutionnaire</i>	197
CHAPITRE 3. Les dernières années de la vie de Taine : 1885-1893.....	208
A. <i>Le Régime Moderne</i>	209
B. 1889, Centenaire de la Révolution française	241
C. 1889, <i>Le Disciple</i>	247
D. Les dernières années : 1890-1893.....	267
CHAPITRE 4. 1893-1900.....	288
A. La mort de Taine.....	289
B. Perception des idées politiques de Taine : une image contrastée.....	327
C. La fin du siècle	341
D. <i>Les Déracinés</i> , La postérité de Taine confisquée ?.....	370
E. L'Affaire : Barrès ou Zola, l'infortune de Taine ?.....	395
CHAPITRE 5. Les premières années du XXe siècle : 1900-1914.....	406
A. La présence de Taine dans le débat d'idées.....	408
1900-1903.....	409
1904-1905.....	433

1906-1907.....	455
B. Taine, enjeu et prétexte d'une querelle universitaire.....	463
Alphonse Aulard s'attaque à Taine	464
Mathiez, contradicteur d'Aulard à travers Taine	473
Augustin Cochin, premier défenseur de Taine dans son procès intenté par A. Aulard	476
Les commentaires de la polémique Taine-Aulard.....	482
C. Les derniers commentaires de la décennie.....	493
D. L'influence de Taine chez Maurras : une réalité ?.....	505
Conclusion	527
SOURCES.....	541
A. SOURCES MANUSCRITES	542
B. SOURCES IMPRIMEES	544
Œuvres d'Hippolyte Taine	545
Articles consacrés à Taine et aux <i>O.F.C.</i> de 1871 à 1914	547
Ouvrages consacrés à Taine et publiés avant 1914.....	559
Publications contemporaines écrites avant 1914	562
Publications des contemporains de Taine publiées après 1914	564
BIBLIOGRAPHIE.....	566
A. Publications consacrées à Taine ou faisant référence à Taine.....	567
B. Publications consacrées à Barrès, Bourget, Maurras.....	569
C. La France de M. Taine	571
D. La vie culturelle dans la France de M. Taine	572
E. Histoire, méthode historique et politique.....	573
F. Histoire de la Révolution française au temps de M. Taine et jusqu'en 1914.....	574
Prosopographie	576
A. Les historiens.....	577
B. Les écrivains.....	579
C. Les autres lecteurs de Taine, auteurs d'articles ou d'ouvrages publiés entre 1875 et 1914..	581
Repères chronologiques.....	591
Table des matières	593

Les Origines de la France contemporaine valent à Hippolyte Taine une postérité contrastée, bien différente de celle que sa notoriété intellectuelle acquise sous l'Empire lui aurait apportée. Bouleversé par les événements des années 1870-1871 et convaincu de la décadence française, il décide d'en rechercher les causes à travers une œuvre historique novatrice tant dans la forme que dans le fond. Si la méthode suivie surprend, la thèse défendue, condamnant la Révolution française sans pour autant défendre la monarchie et l'empire, provoque. Taine déconcerte, satisfait ou mécontente l'ensemble de l'échiquier politique. Insensible aux critiques, il consacre les vingt dernières années de sa vie à l'écriture des *Origines* qu'il laissera inachevées sans avoir trouvé la thérapeutique à un mal qu'il pensait avoir diagnostiqué. Loin de s'éteindre à sa mort, les polémiques redoublent au gré des soubresauts politiques, favorisant à la fois sa récupération par une droite conservatrice soucieuse de références et sa condamnation définitive par une gauche radicale consciente du danger que son œuvre représente. L'étude des nombreuses publications qui lui sont consacrées de 1875 à 1914 en lui donnant, souvent, des interprétations partisans, permet de suivre l'évolution d'une fortune controversée.

TAINE'S FATE

The reception of the *Origines de la France contemporaine* : 1875 – 1914

Mots clefs :

- H. Taine
- Révolution Française
- Historiographie
- IIIe République
- Nationalisme
- Histoire méthodique

Discipline : Histoire

UFR D'Histoire. Université Paris 1. Panthéon – Sorbonne
17 rue de la Sorbonne
75231 Paris cedex 05